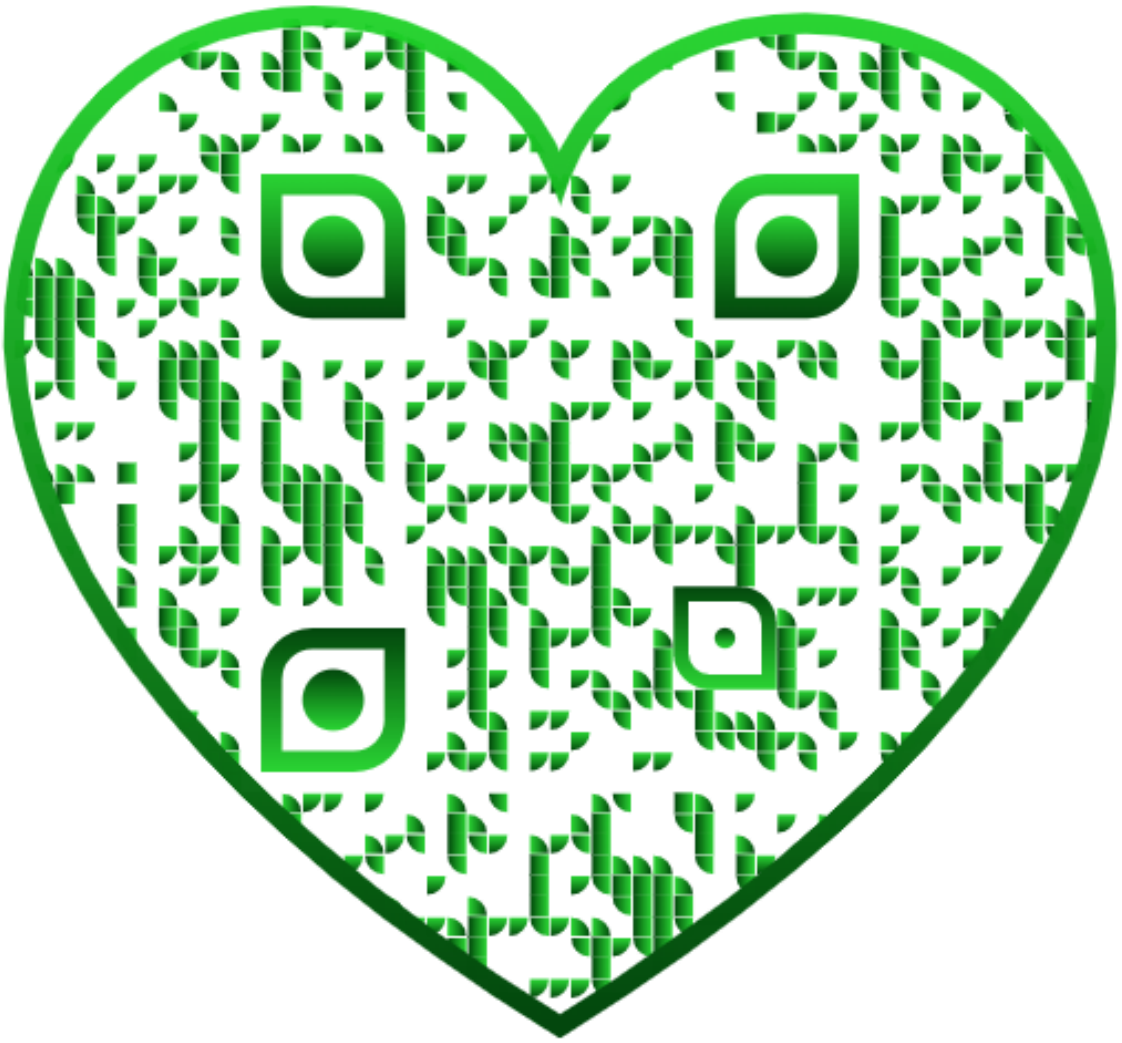
Vraiment tout DESCHAMPS *au complet*

Quarante ans de monologues
et de chansons

les éditions LA PRESSE

Licence enqc-11-5534263-15408269-11238643 accordée le 02 octobre 2024 à Louise Garon



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Vraiment tout Deschamps… au complet / Yvon Deschamps, François Avard.

Autres titres : Tout Deschamps.

Noms : Deschamps, Yvon, 1935- auteur. | Avard, François, auteur.

Description : 2ème édition. | Publié antérieurement sous le titre : Tout Deschamps : trente ans de monologues et de chansons. Outremont, Québec : Lanctôt, 1998.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20240009061 | Canadiana (livre numérique) 20240010604 | ISBN 9782898252709 | ISBN 9782898252716 (EPUB) | ISBN 9782898252723 (PDF)

Vedettes-matière : RVM : Monologues comiques québécois. | RVM : Humour québécois. | RVM : Chansons françaises—Québec (Province)—Textes. | RVMGF : Monologues comiques.

Classification : LCC PS8557.E76 T68 2024 | CDD C848/.5402—dc23

Éditrice déléguée : Véronique Beaudry
Textes colligés par François Avard
Conception graphique : Véronique Giguère et Célia Provencher-Galarneau
Crédit photo couverture : Francine Duquette - 20 juillet 2023, *L'Ultime Gala Juste Pour Rire* à la salle Wilfred Pelletier, soirée bénéfice pour la Fondation Yvon Deschamps
Crédits photos : p. 8, Roland Labelle ; p. 52, Yves Beauchamps / *La Presse* ; p. 94 (bas), Graetz ; p. 192, Réal Saint-Jean / *La Presse* ; p. 294, François Rivard ; p. 350, Paul-Henri Talbot / *La Presse* ; p. 406 (milieu et bas), Denis Alix ; p. 472, Luc Pilon ; p. 504, Camirand Photo.

L'éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour son programme d'édition et pour ses activités de promotion.

L'éditeur remercie le gouvernement du Québec de l'aide financière accordée à l'édition de cet ouvrage par l'entremise du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, administré par la SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC).

Les Éditions La Presse (mots et logo)
sont des marques détenues
par Fiducie de soutien à *La Presse*
et employées sous licence.

Les Éditions La Presse
TOUS DROITS RÉSERVÉS
Dépôt légal — 1e trimestre 2024
ISBN 978-2-89825-270-9
Imprimé et relié au Canada
Premier tirage : septembre 2024

LES ÉDITIONS **LA PRESSE**
7333, place des Roseraies, bur. 501
Anjou (Québec) H1M 2X6

Vraiment tout

DESCHAMPS

au complet

Quarante ans de monologues
et de chansons

LES ÉDITIONS **LA PRESSE**

Mot de l'éditeur

Le présent ouvrage contient le texte de tous les monologues et de toutes les chansons d'Yvon Deschamps. Il s'agit d'une contribution majeure à la mémoire de l'œuvre d'une des plus importantes personnalités artistiques du Québec contemporain. L'éditeur a choisi de publier les textes intégraux, sans omission ni soustraction. Il ne peut en être autrement pour un recueil qui a l'ambition d'être complet. Il appartiendra aux lecteurs, qu'ils soient admirateurs, apprentis humoristes ou chercheurs universitaires, de les lire en les replaçant dans le contexte social, culturel, politique et historique de leur création et de leur diffusion et de les recevoir en juste intelligence de leur portée.

Préface

Dans quelques secondes, vous allez lire Yvon Deschamps et vous allez le redécouvrir. J'ajouterais un e à redécouv*rire*, si vous permettez, puisque c'est par le rire que l'on va à sa rencontre.

Sur scène, Yvon Deschamps livre ses monologues avec un tel talent de raconteur, un tel sens du comique, qu'on reste complètement pantois. Subjugué. On explose. On rit aux éclats. On est choqué. On est crampé. Ça va tellement vite qu'on n'a pas le temps de décanter tout ce que l'on reçoit. Tout ce que Deschamps sème en nous, dans notre champ.

En le lisant, la profondeur du propos nous saute aux yeux, à la tête et au cœur. Les monologues d'Yvon sont des pièces de théâtre à un personnage, sur les grands thèmes de l'existence : l'argent, le bonheur, le travail, la vieillesse, la guerre, l'intolérance, la violence, la religion, la sexualité, la liberté, la peur, la mort, tout y est.

Ce sont les réflexions d'un homme seul, s'étonnant du monde qui l'entoure et de l'inconnu qui l'habite.

La meilleure façon de convaincre quelqu'un de changer, c'est de le faire rire de sa pensée dépassée. C'est de lui faire prendre conscience de sa réalité. En lui tendant un miroir pour le faire craquer.

Quand on sort d'un spectacle d'Yvon Deschamps, il reste quelque chose en nous. Qui fait son chemin. Qui ouvre notre esprit. Qui nous rend plus humains. Ce quelque chose, vous l'avez entre les mains.

Quand vous en aurez terminé la lecture, rangez ce livre aux côtés de ceux de Molière, Rostand, Beckett et Shaw. C'est la place d'Yvon dans notre maison.

Stéphane Laporte

1968-1969

Les unions, qu'ossa donne?*

PETIT COMMENTAIRE

En quelque sorte, je dois ma carrière à Robert Charlebois. En mai 1968, au Théâtre de Quat'Sous, Mouffe, Louise Forestier, Robert et moi répétions la revue qui allait devenir l'Osstidcho. Un soir, Robert arrive chez moi tout énervé et me fait entendre « Alice's Restaurant » d'Arlo Guthrie qui racontait son expérience au Viêt Nam, tout en s'accompagnant d'une petite ritournelle à la guitare. Et là Robert me dit : « Le sketch que tu as écrit pour nous 4 , on ne le fera pas à 4. À la place, je vais faire une p'tite toune et tu vas raconter l'histoire au monde. » J'ai donc dû écrire mon premier monologue : « Les unions, qu'ossa donne » ? et ça a changé ma vie.

Y. D.

Non, mais c'est vrai par exemple, quand tu y penses, les unions, qu'ossa donne? Ça donne rien. C'est vrai! On en a-tu un union à shop nous autres? On en a pas. Moé, ça fait 15 ans que j'travaille à shop, ça fait 15 ans qu'y a pas d'union. Qu'ossa donne?

On n'a pas d'union pis ça empêche pas que depuis l'année passée, on a la semaine de 54 heures. Pis on a not' congé à Noël ou bedon au jour de l'An. Pis l'été, on a une semaine de vacances payée. On la prend pas toujours, mais on l'a pareil... Eille, pis moé ça paraît pas mais j'me fais des semaines de 62-63 piasses! Pis déjà, avec d'l'overtime, chus t'allé m'chercher 73 piasses! Pas clair...

Quand j'ai lâché école à 13 ans, mon vieux père y était su son lit d'mort, y dit : « Mon p'tit garçon, j'peux pas t'laisser d'héritage. » J'm'en doutais un peu : à vitesse qu'y buvait ! « Mais seulement, avant d'partir, j'veux te dire que dans vie, y a deux choses qui comptent : une job steady pis un bon boss. Toutes les

* Ce monologue était accompagné d'une musique signée Robert Charlebois. À la manière d'une chanson parlée, ce monologue est structuré en couplets de façon à ce que chaque punch comique arrive à la fin de chaque mesure.

maudites affaires d'union, qu'ossa donne ça? Une job steady pis un bon boss.» Pis là, y est parti...

Fa que moé, me sus t'en allé m'engager à shop. J'ai dit: «La job que vous annoncez, c'tu une job steady ça?» Y ont dit: «Oui.» Ah ben j'ai dit: «Vous, vous d'vez être un bon boss!»

Eille, j'm'étais pas trompé. J'aurais voulu trouver un boss plus smatte que ça, j'aurais jamais été capable. Une fois, ma femme était tombée malade d'urgence. Ça fait que la pital a téléphôné, y était deux heures et quart, c'est l'boss qui a répond, y vient m'voir, y dit: «Ta femme est tombée malade d'urgence, y l'ont rentrée...» Y dit: «Voyons donc, énarve-toé pas avec ça! Fais comme si de rien n'était, continue ton ouvrage. Si y a queque chose, j'te l'dirai.» C'est pas n'importe quel boss qui aurait faite ça!

Vers six heures moins quart moins dix, le boss vient m'voir, y dit: «J'pense que t'es mieux d'aller voir ta femme à pital.» J'ai dit: «Boss, j'finis inque à six heures!» Y dit: «Ça fait rien ça, m'as puncher pour toé, tu perdras pas une menute.»

Eille, j'oublierai jamais ça! J'oublierai jamais c'journée-là çartain... Chus arrivé à pital, y était à peu près six heures et d'mie sept heures moins vingt-cinq. Y avait une grande garde-malade noire, à dit: «J'pense vous arrivez trop tard...» J'ai dit: «Comment ça?» Ben à dit: «Vot' femme est partie vers six heures moins quart moins dix.» Ben j'ai dit: «Es-tu partie direct à maison? À-tu laissé un message?» À dit: «Vous m'comprenez mal... Est partie.» J'y dis: «Eille! Eille! Eille! Écrasez-vous donc, là vous!» ...Tabarnac! Est ben partie vite!

Fa que me sus t'en allé à maison. J't'arrivé à maison, le p'tit braillait comme de coutume... Fa que j'y ai donné sa beurrée d'beurre pis son verre de lait. Pis là ça allait mal. J'sais pas c'que j'avais mais ça allait mal. Le p'tit lui, y s'apercevait ben qu'y avait queque chose de pas correct. Eille, y est p'tit mais y est pas fou! Fa qu'y s'approche de moé, y me r'garde avec ses grands yeux d'poisson, y dit: «Qu'osse qu'y a donc, popa?» J'y dis: «FARME-TOÉ, TOÉ HAN! Envoye, marche te coucher!» J'te dis que j'étais pas d'humeur à m'faire achaler par un p'tit morveux là! Ben, c'est pas d'sa faute, y pouvait pas comprendre: y est trop p'tit. Y est p'tit p'tit, y est p'tit d'même. Y a trois ans et d'mi, y a l'air de deux ans et d'mi... Ça grandit vite pareil! Eille, y rentre déjà pus dans les souliers qu'sa mère y avait achetés pour Noël!

Ben quand que le p'tit y s'est eu endormi pis que moé me sus eu promené en masse, là j'ai compris pourquoi que j'étais si mal. J'me disais dans moé-même: «Maudit, comment qu'mon boss va prendre c'te nouvelle-là?»

Eille, y a ben pris ça. Y a pas braillé, rien! Pis à l'enterrement, y était là. Mon beau-frère me croyait pas! J'ai dit: «Écoute baquet, je l'connais mon boss. Si y peut v'nir, y va v'nir.» Pis y est v'nu! Eille, pis y était là! Ben tiens, supposons que moé j'tais icitte, lui y était jusse là. Y avait mis son habit noir, son chapeau gris. Eille, y était tchèqué comme pour aller aux noces... Y était là là, pas gêné pantoute, y r'gardait tout l'monde en pleine face. Y était là, y les r'gardait, l'air de dire: «R'gardez-moé! R'gardez-moé, j'ai pas honte d'être icitte. J'ai pas honte qu'y soye là.» Ça, c'tait moé qui étais là... Quand ça été toute fini là, y m'a pris par le bras d'même, y dit: «Voyons, voyons, qu'ossa donne de s'morfondre? Viens-t'en, on va aller travailler.»

Fa que là, on est partis à shop toués deux, pis ça y allait, han! Rendus là on a pas pris l'temps de s'déchanger, rien, pis envoye à l'ouvrage! Pis moé j'travaillais, pis lui y me r'gardait. J'sais pas, on aurait dit qu'y savait qu'y avait queque chose... Y est resté avec moé toute l'après-midi, y m'a pas lâché. Pis moé j'travaillais comme un bon, pis lui y me r'gardait comme un bon. Pis moé j'tais content qu'y soye là, mais lui y était inquiète parce qu'on avait une grosse job pis fallait qu'à sorte c'te soir-là. Mais quand j'ai eu fini ma job, vers huit heures moins dix moins cinq, avant d'partir j'y ai dit: «Boss, j'sais pas comment vous r'mercier.» Y dit: «Laisse faire, c'que j'ai faite pour toé, j'l'aurais faite pour n'importe qui.»

Oh, eille! Dimanche matin... Dimanche matin j'tais sua galerie, y était à peu près onze heures et d'mie, moé pis le p'tit on était là pis on s'berçait. Ah non, le p'tit y s'berçait pus: y s'était bercé, mais là y était malade. D'un coup, qu'osse j'vois arriver su l'boutte d'la rue? Eille, le gros Plymouth 56 saumon avec le boss dedans! Y donne deux trois p'tits coups d'klaxon, y parque son char à porte, y débarque. Tout l'monde était sorti sués galeries, la femme d'à côté à dit: «Y a ben l'air smatte c't'homme-là!» J'pense ben, c'est mon boss!

Eille, y avait ses bermudas écossais, y avait la chemise pis les bas qui allaient avec le char! Y envoye les p'tits morveux qu'y avait autour, y s'approche d'la galerie pis y dit: «T'en viens-tu à campagne avec moé?» Ah ben moé j'perds pas d'temps, j'te prends le p'tit, je l'rentre dans maison, j'barre

la porte pour qu'y arrive rien pis envoye dans l'char! Fa que l'boss y dit: «Mets des gâzettes su l'siège d'en avant pour pas salir pis viens t'assir avec moé.» Fa qu'j'y dis: «Boss, c'est *La Patrie* d'aujourd'hui!» Y dit: «Ça fait rien qu'à soye fripée, c'est pour ma femme.» Fa que j'prends les gâzettes qui étaient su l'siège d'en arrière, j'les mets en avant pour pas salir pis on part toués deux comme des hommes. Eille, j'avais jamais vu ça moé un char de même! Y avait toute: le gros moteur, la grosse transmission, le gros radio hi-fi, le gros miroir de côté, la p'tite boîte de Kleenex, les sièges en cuirette blanc avec le plastique transparent d'sus!

On arrive à son camp à Pine Beach. J'te r'garde la bébelle, eille! C'tait pas un camp: c'tait un château! Pas d'farces, eille, c'tait la plus grosse maison en pierres naturelles de toutes les couleurs que j'ai jamais vue d'ma vie! Avec les auvents d'plastique, les fenêtres d'aluminum, une porte d'aluminum avec le flamant d'dans, une grande grande pelouse pas un arbre là-d'sus, plein de p'tits animaux d'plywood découpés à main; tout autour d'la pelouse, des belles p'tites roches blanches toutes d'la même grosseur. Fa qu'y m'amène su l'côté d'la maison, y m'montre sa nouvelle tondeuse, une bébelle grande de même. Y à fait partir t'sais, pour me montrer comment c'est qu'à marchait, pis là y rentre dans maison.

Ben moé j'ai pas pu rentrer han, parce qu'y avait du monde. Avant d'rentrer y a été ben smatte, y dit: «À l'air à t'tenter. Si tu veux t'amuser avec, gêne-toé pas!» Ben su l'coup j'ai pas osé. T'sais, la gêne... Mais après ça, me sus dit en moé-même: «Si y me l'a dit, c'est parce qu'y voulait. Si y aurait pas voulu, y me l'aurait pas dit.» Fa qu'j'ai faite partir la tondeuse, j'ai tondu un p'tit bout d'gazon. Finalement, j'ai tondu toute la pelouse. Mais j'ai ramassé ça, eille! J'ai toute ramassé ça! J'ai mis ça dans un sac de plastique qu'y avait à côté d'la tondeuse. Quand l'boss est r'sorti, vers quatre heures et d'mie, j'avais tellement ben faite ça qu'y s'est aperçu de rien. Parce que y est r'sorti! Eille, c'te gars-là y a toute laissé ses chums en d'dans pour v'nir prendre une p'tite bière avec moé dehors! Y m'la donne, y dit: «Tu m'excuseras, y m'en restait inque une de frette.»

Eille, c'tait la fin d'l'après-midi pis on était étendus moé pis l'boss, pis on prenait not' p'tite bière tranquilles. Lui y prenait sa p'tite bière frette, moé j'prenais ma p'tite bière chaude. Eille, j'avais jamais été ben comme ça dans ma vie! J'avais comme queque chose dans l'estomac... Pour moé, la p'tite bière chaude, ça m'fait pas.

Fa que d'un coup, l'boss me donne un deux piasses. Y m'dit : « Tu vas être obligé de t'en aller chez vous en étobus, mes amis restent à souper, j'peux pas aller te r'conduire. » Ah ben j'ai dit : « Boss, y a pas d'dérangement. Mais avant d'partir, j'voudrais vous dire comment… » Y dit : « T'as pas l'temps, v'là l'étobus ! » Fa que j'pars en courant. Mais avant d'embarquer dans l'étobus par exemple, là j'me r'tourne pis j't'y lâche un wouac : « EILLE BOSS ! LES UNIONS, QU'OSSA DONNE ? »

Pépére*

Eille quand j'tais p'tit moé, j'avais un pépére. On l'appelait d'même parce que si on l'aurait appelé mémére, y se s'rait choqué…

Pépére lui, ça s'trouvait à être le père de mon père. Y restait chez nous parce qu'y avait cassé maison quand mémére a l'vé les pattes. Ben, en faite, y restait à maison pour deux raisons. Comme mon père disait : « Des fois, y est ben achalant mais tant que je s'rai en vie, y s'ra pas dit qu'mon vieux père va moisir à l'hospice. » Pis la deuxième raison, c'est qu'on aurait jamais trouvé une famille qui aurait voulu d'un pépére qui était pas à eux autres.

Moé quand j'tais p'tit, j'tais assez étrivant, ça avait pas d'bon sens… Fa qu'des fois je r'gardais des portraits de mémére — moé je l'avais pas connue parce qu'était morte trop jeune — et pis je r'gardais des portraits de mémére, pis j'disais à pépére : « Pépére, j'comprends pas qu'mémère aye marié un vieux comme vous. » Ah ben là, ça, ça l'choquait ! Pis t'sais, comme y faisait de l'apse, quand y s'choquait y toussait pis y v'nait bleu… On avait ben du fun avec !

Des jours quand y était ben, y nous parlait. Y parlait tout l'temps du bon vieux temps, y disait : « Dans l'temps… Dans l'temps… » J'disais : « Pépére, vous parlez de "dans l'temps" parce que dans c'temps-là, vous étiez capable de faire queque chose pis là vous êtes pus bon à rien. C'est toute ! » Non c'est vrai, y était ben smatte mais nous autres, y nous servait pus à grand-chose… Y s'berçait un peu, c'est toute. Des fois y allait répondre à porte. Mais fallait l'watcher parce que nous autres, on était habitués, mais le monde qui

* Ce monologue était accompagné d'une musique signée Jacques Perron. Par ailleurs, sa transcription compte certains ajouts tirés de la version anglaise, « Grandpa », produite en 1977.

l'connaissaient pas, des fois y en avaient peur. Eille, y était vieux là, ça pas d'bon sens c't'homme-là! Pis y était paralysé d'un côté pis y shakait d'même pis y était pus beau beau beau à voir... J'sais pas, y se r'tenait pareil. On aurait dit qu'y voulait pas partir. C'est drôle à c't'âge-là les vieux, han? Ça s'accroche pis on sait pas trop pourquoi.

Eille des jours là, y était ben. Des jours, y était pareil comme du monde ordinaire. Dans c'temps-là, y voulait toujours faire queque chose. Y disait: «Si on avait un jardin ou benon si j'pouvais rentrer l'bois!» Ben c'est parce que nous autres dans c'temps-là, on restait à Montréal-Nord dans un deuxième étage et pis quand tu rentrais, t'arrivais face à face avec la fournaise à l'huile fa que... Pis comme mon père disait: «Des carottes, ça pousse pas vite su l'prélat d'la cuisine!» Fa qu'ma mère à y disait: «Pépére, vous êtes ben! On vous fait pas la vie dure! Y en a qui donneraient ben cher pour être à vot' place!» Ou benon y voulait aller prendre des marches. Ben nous autres on aimait pas ça qu'y sorte parce qu'y s'faisait crier des noms. Après ça nous autres quand on sortait, nos chums riaient de nous autres...

Ben y s'berçait. Tranquille. Pis ma mère à l'aimait ben gros quand y était d'même: tranquille. Pis ma mère à l'comprenait bien, à l'comprenait très bien. Des fois à y disait: «Pépére, si l'bon Dieu pouvait v'nir vous chercher, han? Pauvre vieux, vous vous ennuyez à mourir...» Eille, des fois nous autres les p'tits, on y jouait des tours. Eille, on avait du fun avec! T'sais, y couchait dans salle à dîner. Et pis nous autres on savait qu'la nuit y se l'vait et pis y allumait pas les lumières. Ça fait qu'un soir on a attendu que tout l'monde soye couché. Pis là, on s'est l'vés tranquillement, et pis dans porte d'la salle à dîner, on a mis un p'tit banc que ma mère se sert pour étendre dans maison, pis on est r'tournés dans not' chambre pis on attendait, pis on attendait...

Pis d'un coup: beding! bedang! Eille, le vieux à terre! Ah ben là on a ri, c't'écœurant! Mais quand mon père s'est l'vé, là on en a mangé une maudite! Parce que pépére, y s'était cogné la tête su l'cadre de porte pis y saignait, toute... Ben t'sais, quand t'es p'tit, t'es pas grand. Fa que des fois tu fais des affaires...

Eille, c'te vieux-là y s'berçait assez, y aurait pu gagner des concours! Mais c'est drôle les vieux, han? Des fois, les vieux c'est comme les p'tits: t'sais, c'est pas propre... Et pis ma mère, à l'a été obligée de l'arrêter d'fumer, y j'tait sa cendre n'importe où pis y aurait pu mettre le feu dans maison! Eille, ça

paraît pas mais les vieux, ça pense, t'sais ! Eille, c'te vieux-là, ça pensait ! Moé j'disais à ma mère : « Veux-tu ben m'dire à quoi qu'y peut penser, pépére, quand y s'berce de même ? » À disait : « Ben, y s'prépare pour le grand voyage. C'est comme qui dirait qu'y fait sa valise pour le grand voyage. » Eille, c'est pas croyable tout c'qu'y mettait dans sa valise chaque jour. Chaque jour y mettait trois chapelets ordinaires, un chapelet d'saint Joseph, un chapelet d'saint Antoine, deux actes de contrition, un acte de foi, un bénédicité — parce qu'y mangeait inque une fois par jour. Fa qu'moé, j'y faisais des farces. J'ai toujours aimé faire des farces t'sais, j'y disais : « Pépére, si vous partez pas ben vite, votre valise fermera pus ! » Lui y riait pas, rien. Nous autres on avait ben du fun avec.

Une fois… une fois y était mort. Ça fait que quand mon père a vu ça, y l'a faite exposer. Mais deux trois jours après, on a été obligés de l'enterrer. Après, c'tait pus pareil dans maison. C'est comme que si y aurait manqué queque chose, euh… Mon père, lui, y parlait pus, rien. Même moé j'me sentais drôle, t'sais, comme quand tu sens queque chose de bizarre dans l'estomac. C'est dur à expliquer, mais j'me sentais un peu comme quand mon chien s'était faite frapper par un char.

Un soir, mon père s'est choqué, y est rentré dans salle à dîner, y a sacré un coup d'pied sua chaise berçante, y a dit : « Qu'ossa donne, c'te maudite chaise bercante-là dans salle à dîner ? Sacrez-moé ça dehors, j'veux pus voir ça dans maison ! »

La Saint-Jean*

Non, mais c'est vrai par exemple ! Quand on y pense, qu'ossa donne de rester loin d'où qu'tu travailles ? Ça donne rien. Non mais moé, ça faisait 15 ans que

* Le 24 juin 1968, à la veille d'élections fédérales, lors du défilé marquant la fête nationale des Québécois, la Saint-Jean-Baptiste, une émeute éclate. Les célébrations se transforment en manifestation politico-indépendantiste et en affrontements sanglants avec les policiers. Bilan de la soirée : 292 arrestations, 123 blessés (dont 43 policiers et 6 chevaux) et 12 auto-patrouilles endommagées. Une violente échauffourée se déroule principalement devant l'estrade d'honneur où siègent des personnalités politiques dont le maire de Montréal, Jean Drapeau, et Pierre Elliott Trudeau, chef du parti libéral fédéral qui achève alors sa campagne électorale en territoire montréalais. (P.E.T. sera effectivement élu premier ministre du Canada le lendemain avec une écrasante

j'travaillais à shop pis ça faisait 13 ans que j'restais trop loin d'où que j'travaillais. Pis l'année passée, j'me sus trouvé à arriver en r'tard deux trois fois, des cinq dix menutes en r'tard. Fa que l'boss lui, y m'enlevait une demi-journée d'ouvrage. C'est normal. Mais la dernière fois, ça faisait pas mon affaire.

J'ai dit: «Boss, voyez-vous, c'est parce que là, faut que j'achète du linge de corps pour le p'tit, tout ça.» Ben y dit: «C'est pas d'ma faute, arrange-toé pour arriver à l'heure.» Ben j'ai dit: «C'est pas vot' faute, je l'sais ben, mais c'est pas d'ma faute non plus: les étobus avançaient pas, y fait une tempête de neige.» Ben y dit: «Niaiseux! Déménage pis reste plus proche!» Ah ben j'ai dit: «Y s'agissait d'y penser...»

Ça fait que j'ai r'gardé pour un logement pis finalement j'en ai vu un. Et pis c'est drôlement arrangé parce que supposons que la shop est ici. Han, la voyez-vous? Est ici pis moé j'me trouve à rester jusse là. Pis c'est drôlement arrangé parce que supposons que j'sors par en avant d'la shop, j'reste à trois rues d'où c'que j'travaille. Mais si j'sors par en arrière, j'reste inque à deux rues d'où c'que j'travaille. Ça fait que quand chus pressé j'sors par en arrière, et pis c'te soir-là j'tais pressé parce qu'y était à peu près huit heures moins dix moins cinq. Et pis moé, faut que j'arrive chez nous pour huit heures parce que le p'tit là, c'est la femme d'à côté qui l'garde pis à fait son manger, toute, mais à vient me l'porter à huit heures. Et pis si chus pas là, à le laisse sua galerie. Pis y est déjà tombé. Ben comme on reste au deuxième c'est pas trop grave. T'sais, une jambe à c't'âge-là, ça r'prend vite, mais y aurait pu s'faire ben mal...

Ça fait qu'astheure j'me dépêche. Eille l'autre jour, chus arrivé à huit heures et deux huit heures et trois, y était d'bout su l'bras d'la galerie. Tiens, y était comme ça! D'un coup, flouc! Y est tombé du bon bord. Mais là j'prends pus d'chances... Ça fait que j'traversais la cour d'la shop. D'un coup qu'osse que

---

majorité.) Brutalité policière ou violence des manifestants? Le débat n'est toujours pas clos... Anecdote historique: Claude-Jean De Virieux, journaliste à Radio-Canada, décrit les événements houleux de la fameuse parade et y fait référence comme étant le «lundi de la matraque». Cette appellation non contrôlée (!), jugée par trop subjective, lui vaut une suspension de son employeur Radio-Canada. Toutefois, De Virieux devait participer, en tant que spécialiste de l'Ouest canadien, à la couverture des résultats des élections fédérales le soir même. Ses collègues journalistes (Pierre Nadeau, Jean-V. Dufresne, Jean-Marc Poliquin et Michel Gaudet) refusent d'animer le compte-rendu des élections sans la présence de De Virieux. Radio-Canada ne cède pas. L'émission est annulée.

j'vois ? Mon boss qui embarquait dans son char. Ça fait que j'y envoye la main, toute ça. Y m'répond pas, rien. Fa que j'me dis : « M'as m'approcher, peut-être qu'y va m'voir. » D'un coup j'le r'garde : eille ! Y avait son habit bleu, son chapeau gris, ses gants… J'ai dit : « Y est tchèqué là lui, y doit sortir çartain ! »

Fa que moé j'ai décidé en moé-même d'y faire une farce parce que chus pas mal farceur. Ça fait que j'ai dit : « Boss, vous êtes habillé en dimanche, vous en allez-vous à messe ? Ah ! Ah ! » Fa qu'y a pas ri, rien. Y dit : « Non, j'm'en vas à parade. » J'y dis : « Quelle parade ? » Ben y dit : « La parade d'la Saint-Jean-Baptiste. » J'y dis : « Dites-moé pas que c'est aujourd'hui ? » Ben y dit : « D'habitude y font ça le 24 juin. » Ah ben j'ai dit : « C'est-tu d'valeur, j'pourrai pas y aller ! » Y dit : « Eille ! Eille ! Eille ! J't'ai-tu déjà demandé queque chose ? » Y parle très autoritaire, han. Y dit : « J't'ai-tu déjà demandé queque chose ? » J'ai dit : « Non, Boss. » Ben y dit : « Là, j'te l'demande une fois pour toutes : y faut qu't'ailles à parade d'la Saint-Jean-Baptiste. » Ben j'ai dit : « Voyez-vous, c'est parce que le p'tit à matin, y filait pas han… » Ben y dit : « Si y file pas, emmène-le avec toé. Si y est malade, tu vas ben t'en apercevoir ! » Y s'agissait d'y penser.

Y dit : « Si t'es un vrai Canayen français, faut qu't'ailles à parade d'la Saint-Jean-Baptiste. » Ah ben j'ai dit : « M'as y aller d'abord, parce que vous, vous l'savez Boss, si y a un vrai Canayen français, c'est ben moé ! » Ça fait que j'me sus dépêché à m'en aller chez nous et pis j'accroche le p'tit pis envoye, on s'en va voir la parade au parc Lafontaine.

Fa que rendus là, y avait du monde ! Eille, y avait du monde, c'tait effrayant. Plusse qu'y en a jamais eu ! Ça fait qu'on s'faufile dans l'monde pis on arrive au bord d'la rue Sherbrooke, t'sais, et pis le p'tit était toute excité, y dit : « Eille, popa ! Popa ! J'vas-tu voir le Père Noël ? » J'y dis : « Ben non, y a pas d'Père Noël là-d'dans ! C'pas une parade pour les enfants, c't'une parade pour le grand monde. Y a même pas d'bouffons là-d'dans. » J'avais pas encore r'gardé l'autre bord d'la rue…

Fa qu'là y a moppé un p'tit peu mais après ça, y s'est arrêté. Ça fait qu'on était là, su l'bord du trottoir, pis je le t'nais par la main, de c'te main-là parce que quand y est de c'bord-là, j'aime mieux le t'nir de c'te main-là. Parce que quand je l'tiens de l'autre main, chus mal, j'peux pas fouiller dans mes poches, rien. Ça fait que j'le t'nais comme ça. Tout d'un coup, y a une police qui passe en arrière, à s'enfarge, à tombe à terre, à l'accroche le p'tit avec son bâton, y s'met à brailler. Ah ben eille, j'ai dit : « Tu vas t'farmer toé ou bedon tu vas

flyer dans l'bed, t'auras pas l'temps de t'déshabiller, O.K.? T'as jamais vu ça une police qui s'enfarge?... Excusez-le, Monsieur.»

Attend la parade, attend la parade... Était longue à v'nir c't'année! D'un coup y s'met à m'tirer su l'bas d'mes culottes. Ça c'est fatiquant! Un p'tit qui t'tire le bas d'tes culottes, ça fait des genoux ronds ronds. J'y dis: «Qu'osse qu'tu veux encore?» Ben y dit: «Popa, j'vois rien...» J'y dis: «Comment ça tu vois rien?» Ben y dit: «Y a quelqu'un d'vant moé.» J'ai dit: «M'as y demander de s'enlever.» D'un coup je r'garde: c'tait une grande police. Ça fait que j'viens pour y taper su l'épaule pour qu'à s'enlève, mais d'un coup j'm'aperçois que c'te police-là à jasait avec sept autres polices qui étaient à côté. Et pis en avant, y avait 11 polices qui les écoutaient.

Fa que j'ai dit: «Ça sert à rien!» J'me tourne de bord: à côté d'moé, y avait un vieux farmer pis autour y avait 17 polices qui l'watchaient pour pas qu'y s'perde. Et pis en avant d'eux autres, y avait 21 polices à pied... Ça, c'tait inque les polices à pied ça! À part de t'ça, y avait des polices en machine de police, y avait des polices en machine de police déguisée en machine de détective pis y avait des polices en bécyk à gaz. Deux polices par bécyk à gaz. Dix-huit bécyks à gaz. Ça fait 36 chandelles ça! Ça, c'tait inque les polices habillées en police! À part de t'ça, en arrière, c'tait plein d'polices habillées en monde qui s'promenaient.

Fa que d'un coup, qu'osse que j'vois arriver su l'boutte d'la rue: les chevaux! Ah ben j'ai dit au p'tit: «Tiens-toé ben, ça commence!» Mais c'est toute changé astheure. La parade là, c'est pus comme avant. Moé quand j'tais p'tit, c'tait pas d'même: les chevaux passaient et pis après, la parade suivait. Astheure y ont toute changé ça: astheure quand les chevaux arrivent devant l'estrade d'honneur, y ont décidé qu'y faisaient un show d'chevals. L'affaire c'est qu'nous autres, y nous l'avaient pas dit pis on était dans l'chemin. Ça fait que la police essayait de nous pousser pour faire d'la place pour les chevaux, mais en arrière y avait d'autres polices qui nous r'poussaient comme ça... Sont niaiseux les Saint-Jean-Baptiste! Y auraient pu nous l'dire, c'est dangereux pour les enfants ces affaires-là! Eille les chevaux là, y dansaient parmi l'monde, envoye donc! Fa qu'y a des chevaux qui s'enfargeaient dans l'monde pis y a du monde qui s'enfargeait dins chevaux, c'est dangereux ces affaires-là! T'sais qu'un cheval qui s'casse une patte, c'est pus bon!

Fa qu'là y a des p'tits jeunes qui étaient là, y se sont mis à s'énarver pis à pitcher des bouteilles. J'ai dit: «Eille arrêtez-vous, qu'ossa donne de pitcher des bouteilles? C'est pas d'leur faute, c'est la première année qui font ça. L'année prochaine, y vont l'avoir comme y faut!» C'est vrai, tu peux pas toute leur demander du premier coup. Ben ça lâchait pas, ça rempirait tout l'temps! Un moment donné je r'çois une maudite poussée, je r'vole su l'vieux farmer qui était là, j'le r'garde: y shakait comme ça, y était toute énarvé... J'y dis: «Voyons l'père, énarvez-vous pas! Avec la gang de polices qu'y a icitte, y peut rien vous arriver!» Ben là ça continuait tout l'temps. Un moment donné, j'm'ai dit j'prends le p'tit, j'vas l'emmener à maison. J'fais pas deux pas, y en a un qui accroche mon p'tit. J'y dis: «Mon écœurant toé! Si tu lâches pas mon p'tit, m'as t'péter la gueule en sang! AYOYE DONC!»

(*Tintamarre musical*)

Chus sorti du poste de police y était à peu près deux heures et d'mie trois heures moins vingt-cinq. Et pis quand j'tais dans l'poste de police j'tais ben gêné parce que j'faisais à semblant d'dormir, mais j'tais sans connaissance... Quand on est r'sortis han, ben je t'nais le p'tit dans mes bras parce qu'y était tard pis y s'endormait... Fa que d'un coup y m'tire l'oreille de même, y m'dit: «Eille popa, les parades là, qu'ossa donne?»

N***** black

PETIT COMMENTAIRE

Je viens du Petit Harlem de Montréal, la rue des Seigneurs, la rue Saint-Antoine, dans le quartier Saint-Henri. C'est comme ça qu'on appelait cette zone: le Petit Harlem.

À l'époque relatée dans ce monologue, parmi les endroits très populaires, il y avait le *Rockhead Paradise* ou le *Café Saint-Michel*, tous très fréquentés par les Noirs, avec de la musique noire, tout était noir! Et puisque les Noirs parlaient anglais, on croyait qu'ils faisaient partie de la majorité.

En 1946, j'avais 11-12 ans et le joueur de baseball dont tout le monde parlait était Jackie Robinson. Le champion des poids lourds était Jos Louis et Jesse Owens était toujours l'homme qui courait le plus vite et

sautait le plus haut et le plus loin, puisqu'il n'y avait pas eu de Jeux olympiques depuis 1936 à cause de la guerre.

Les trains passaient derrière notre maison, rue Agnès. À l'époque, les seuls jobs garanties dans mon coin étaient données aux Noirs. C'était l'ère où les compagnies ferroviaires américaines n'engageaient que des Noirs comme porteurs. C'était un genre de discrimination positive…

Donc, voilà que des Noirs anglophones des États-Unis s'installaient dans Saint-Henri pour prendre ces jobs-là. Les plus vieux du coin nous ont dit de leur crier « N***** black ! », mais ils auraient pu nous dire de crier « Washing machine », on l'aurait fait. Les mots N***** black ne voulaient rien dire pour nous.

Dans ce monologue, le personnage essaie de prouver que les Noirs ne sont pas meilleurs que les autres. S'ils ont toutes les jobs, ce n'est pas parce qu'ils sont supérieurs. Nous sommes tous pareils, bon !

Y. D.

N***** Black ! N***** Black ! N***** Black !… Moé quand j'tais p'tit, j'voyais des n*****s j'leur criais ça : « N***** Black ! » Non, mais c'est parce que quand on était p'tits, on était jaloux des n*****s nous autres. C'est parce qu'on trouvait qu'y étaient chanceux eux autres ! Eille, y étaient toutes frisés, y avaient pas besoin de s'peigner, y pouvaient pas attraper des coups d'soleil, ça paraissait pas quand y étaient sales…

Mais après, quand tu y penses, dans l'fond là, y sont pas mieux qu'nous autres. C'est vrai, qu'ossa donne d'être n*****? Ça donne rien ! Nous autres on en avait su not' rue, y restaient dins mêmes maisons qu'nous autres, y allaient dins mêmes écoles. Eille, même nous autres on en avait, c'tait des n*****s canayens-français. Y n'avait un dans ma classe y s'appelait Robert. Eille, moé j'avais jamais vu ça un n***** qui s'appelait Robert ! C'tait drôle parce que des fois, on r'venait d'l'école avec lui pis on marchait sua rue pis y avait d'autres p'tits gars qui passaient l'autre bord d'la rue. Pis eux autres, y l'savaient pas, y pensaient que c'tait un vrai n*****. Pis y criaient : « N***** Black ! N***** Black ! » Fa qu'lui y se r'tournait pis y leur criait : « Mange d'la marde ! » J'te dis qu'les p'tits gars restaient figés là ! Nous autres on riait…

Eille, une fois y m'avait amené chez eux. Ben câline, c'tait pareil comme chez nous ! Y restaient dans un troisième étage, y avaient un six appartements

jusse su l'bord des tracks du village Turcot[*] et pis y étaient jusse huit enfants pis y m'amène chez eux. J'arrive là, eille! Y avait une mémére, y avait un mononque pis y avait un père, une mère, des frères, des sœurs, toute pareil comme chez nous!

Eille, sa mémére à faisait des crêpes, des affaires comme ça. Son mononque pis son père y travaillaient au CPR[**]. Son grand frère y jouait dans un orchestre de n*****s. Et pis les autres, y allaient à école et pis sa mère à faisait rien, pareil comme ma mère. J'veux dire: à faisait des toasts le matin, des affaires comme ça, c'est toute. Eille, une fois on avait ôté les culottes de sa p'tite sœur pour voir si à avait les fesses blanches. Moé, c'est mon frère qui m'avait dit ça, mais c'est pas vrai pantoute, ça!

Eille, les n*****s, ça c'est drôle les n*****s! Parce que les n*****s, quand y sont p'tits, eux autres y sont p'tits. Pis quand y sont grands, sont grands! Mais même quand y sont grands, y sont pas mieux que nous autres. La seule différence c'est que des fois y s'habillent mieux. C'est vrai, son grand frère à Robert, y était toujours tchèqué à quatre épingles! Eille, moé quand je l'ai connu, y avait un grand habit jaune avec le coat long long long, pis un p'tit fil noir autour des lapels pis autour d'la poche. Avec un p'tit mouchoir noir, des bas noirs, une chemise mauve pis un col en satin blanc, le p'tit chapeau su l'bord d'la tête. Toutes les filles d'la rue voulaient sortir avec... mais leurs pères voulaient pas.

Eille, non les n*****s eux autres, y sont chanceux. Eux autres les n*****s, y commencent à travailler d'bonne heure, 12-13 ans, pis tout suite y ont des jobs steady. Y travaillent tout suite au CPR ou benon au CNR... À part de t'ça, c'est toujours eux autres qui sont engagés pour jouer dans les orchestres de n*****s! Robert y m'avait amené où c'que son frère jouait. Eille, eux autres y jouent, eux autres y l'ont! Y dansent, y s'trompent jamais d'pas, rien, pis envoye donc! Eille, le «rite» là, on dirait qu'eux autres le rite, y ont ça dans l'sang! Eille pis ça, ça court, un n*****! Ça, ça court! Eille y ont les jambes longues longues, pis fines, pis ça court! Mais y ont les jambes faibles par

---

* Le village Turcot était un quartier cernant une cour de triage pour locomotives, à l'ouest de Saint-Henri, là où Saint-Henri et Côte-Saint-Paul se rejoignent.

** CPR, Canadian Pacific Railways. CNR, Canadian National Railways.

exemple. Ça les n*****s, dans les batailles de rue, tu leur donnes un coup de pied sués cannes pis y tombent à terre.

Dans l'fond, moé j'me dis : « Dans l'fond, qu'ossa donne d'être n*****? » Ça donne rien parce que dans l'fond, y sont pas mieux qu'nous autres. Y sont pas mieux parce que si y auraient été mieux, y auraient pas été faites pareils pis y sont faites pareils comme nous autres. Pis quand on vient au monde, on est toutes pareils. Moé je l'sais, c'est l'docteur qui l'disait. Ben y me l'a pas dit à moé, mais moé j'connais un gars, y travaille avec le frère d'un docteur. Et pis c'te docteur-là y l'a dit à son frère, qui l'a dit à mon chum pis mon chum me l'a dit. Y dit : « Quand on vient au monde, on est toutes pareils, on est toutes d'la même couleur : violette… »

C'est extraordinaire*

Non, mais c'est vrai, c't'extraordinaire aujourd'hui, t'sais ! Ça paraît pas, mais c'est extraordinaire ! C'est extraordinaire parce que avant, c'tait pas comme ça. Aujourd'hui, c'est pus pareil. C'est vrai, c'est extraordinaire ! Ça, c't'à cause de toutes les inventions qu'y sortent. Eille, aujourd'hui un gars là, aujourd'hui, y a toute ! Un gars ? Y a la télévision, y a l'téléphône en couleurs… Tiens, tu prends inque la télévision. Non j'prendrai pas la télévision, m'as prendre le téléphône. Parce que ça coûte moins cher… Si tu prends le téléphône, aujourd'hui ça coûte presque pus rien téléphôner longue distance… la nuit pis l'dimanche. Si tu téléphônes le jour, faut qu'tu payes pour ! Ça coûte tellement pas cher que j'me d'mande comment que l'Bell fait pour faire d'l'argent ! Mais après toute, si y sont là, c'est parce qu'y sont plus fins qu'nous autres…

Mais ça marche pas tout l'temps ça, l'téléphône. Des fois, ça marche pas ! Eille l'autre jour, mon boss y était allé en voyage, y essayait d'téléphôner pis y était pas capable. Y avait d'la misère, ça faisait une demi-heure. Finalement y s'choque, y dit : « Écoutez là, mademoiselle — y parle très autoritaire — écoutez, ça fait dix fois que j'demande le Québec. » Ben à dit : « C'est pas d'ma faute, c'est toujours pas libre… »

---

* Ce monologue était accompagné d'une musique signée Jacques Perron.

Non, mais c'est vrai c't'extraordinaire aujourd'hui. Tu prends inque la télévision, tu sais qu'un gars qui r'garde la télévision, y reste chez eux pis y sait toute qu'osse qui s'passe dans l'monde. Eille, un gars qui s'assit d'vant la télévision vers six heures et quart six heures et vingt pis qui se r'lève à minuit et d'mi une heure moins vingt-cinq, eille c'est pus l'même gars ! Eille sa vie est changée à c'gars-là : y sait toute ! Y sait toute, toute ! Y sait toutes les nouvelles sortes de cigarettes qui sortent, les nouveaux chars, y sait combien qu'ça coûte pour aller à Miami en train, en étobus, en avion, y sait combien qu'ça coûte pour aller dans l'Afrique, dans l'Japon, y sait combien qu'ça coûte pour aller dans l'Europe… Ben pour tout suite, y peut pas y aller. Mais un jour ça peut servir, ça !

Eille c'est vrai, l'autre jour y parlaient d'ça dans télévision. Y paraît qu'y vont sortir un avion là, avec ça tu vas pouvoir aller dans l'Europe dans trois heures trois heures et quart. Ah oui ! Ça veut dire que tu vas pouvoir aller dans l'Europe pis r'venir dans même journée, ça ! Eille, c't'extraordinaire, n'importe qui va être capable d'aller dans l'Europe pis r'venir dans même journée. Ben n'importe qui… n'importe qui qui va avoir 500 piasses à dépenser c'jour-là… Non mais c't'extraordinaire quand tu penses à ça, le gars y part le matin avec sa p'tite valise, y embrasse la bonne femme, y dit : « M'en vas rencontrer un gars dans l'Europe, mais inquiète-toé pas, j'rentrerai pas tard. »

Eille, c't'extraordinaire. L'autre jour à shop, le boss nous parlait. Des fois y nous parle, t'sais ! Fa qu'y nous parlait, eille c't'homme-là y avait la larme à l'œil. Eille y nous parlait, y braillait presque ! Y dit : « Les gars, dans 12-15 ans, j'vas être obligé d'vous donner la semaine de 20 heures. » Eille c't'extraordinaire, je l'croyais pas ! Ça veut dire que nous autres on va travailler trois jours par semaine pis on va avoir quatre jours par semaine qu'on va pouvoir rien rien rien faire. Eille, pour moé ça va être la grosse vie, ça !

Eille, prenez inque les maisons. L'autre jour j'tais avec le p'tit, j'y dis : « Habille-toé, popa va t'montrer de y'où c'qu'y restait quand y était p'tit. » Ça fait qu'y était ben content pis en s'en allant, j'pensais dans moé-même : « J'espère que j'vas r'connaître le logement ! » J'arrive là, y avait pus d'maison, y avait pus rien. Un grand champ vide. Eille, c't'extraordinaire aujourd'hui comment qu'y vont vite pour démolir les vieilles cabanes. Pis à place y font des grosses bâtisses en ciment, t'as toute là-d'dans : y fournissent le poêle, le frigidaire, les tapis, les draperies, l'ascenseur, l'incinérateur, les p'tites boîtes à lettres pour tout l'monde, la piscine, le portique en mosaïque, la p'tite

fontaine, toute! C'est sûr que ça coûte plus cher rester là. Mais les gars qui bâtissent ça, faut ben qu'y fassent d'l'argent si y veulent acheter d'autres vieilles cabanes, les jeter à terre pis bâtir des grosses bâtisses comme ça. Ça c'est normal, han?

Eille, y paraît que ben vite y en aura pus des vieilles cabanes, y va avoir inque des grosses bâtisses comme ça. Eille, ça va être extraordinaire parce qu'on aura pas l'choix: on va être obligés d'la faire, la grosse vie! Y va avoir inque des gros appartements, la semaine de trois jours, les voyages pis toute ça. Eille pour moé, y vont être obligés de raugmenter les salaires eux autres. C'est vrai, y paraît qu'ça va coûter peut-être jusqu'à 20 000 piasses par année pour vivre! T'sais que pour des gars comme nous autres à shop, qu'on average 4 000-4 200, ça va faire une méchante différence!

Ben c'est sûr qu'y en a, euh, y pourront pas suivre... Y va toujours en avoir des malades, des paresseux, des pauvres... Mais qu'osse qu'y a d'extraordinaire, c'est qu'y vont s'en occuper d'eux autres. C'est vrai! Eille pour les pauvres, jusse en dehors d'la ville, y vont leur bâtir des belles grandes maisons, 200 pieds d'long par 15 pieds d'large. Pour pas qu'ça coûte cher là-d'dans, y vont mettre pas d'divisions, rien. Pis sur toute la longueur, des beaux bunks: deux un par-dessus l'autre sur toute la longueur pis dans l'milieu une grande planche qui va servir de table. C'est ben arrangé, ça! Parce que quand t'es couché dans ton bunk là, tu prends toute la place, mais si tu t'assis su l'bord pour manger, le gars d'en haut peut descendre pour v'nir manger avec toé. La soupane va être gratisse, toute! Y vont en mettre quatre: un d'même, un d'même, un d'même pis un comme ça. Pis autour, pour pas qu'les enfants aillent trop loin, y vont mettre des belles grandes clôtures pis là d'dans, y va avoir des gardiens, toute! Pis l'monde se plaignent.

Moé j'comprends pas ça. Le monde se plaignent pareil! Le monde se plaignent parce que les taxes raugmentent pis des folies comme ça... Ben eille, ça s'en vient tellement extraordinaire, faut ben qu'on s'prépare parce qu'y en a d'autres, des communisses, des affaires, qui vont v'nir vouloir nous voler toutes nos affaires icitte... Eille c'est sûr ça. Pis là l'gouvernement, faut qu'y s'prépare! Faut qu'y achète des plus gros avions, des plus gros bateaux. Faut qu'on aye des plus grosses fusées avec des grosses bombes atomiques... Ça, tout l'monde en a des bombes atomiques. Même les Chinois en ont, des bombes atomiques! Pour moé, y s'sont acheté ça avec l'argent d'la sainte enfance...

Mais l'affaire, c'est que quand toute va être automatique, ça va être extraordinaire t'sais, on aura pus besoin d'aller à guerre. Prends par exemple depuis 50 ans, y a eu deux grosses guerres pis une dizaine de p'tites. Y avait toujours des gars qui étaient partis à guerre. Mais dans 10-15 ans, ça va être toute automatique ! On ira pus ! Ben non, on va rester chez nous, on va s'bercer, c'est la guerre qui va s'promener tout seule ! Pis là, si y en a, supposons, qui arrivent pour v'nir prendre nos affaires icitte, on aura même pas besoin de s'déranger. C'est ça qui est extraordinaire, c'est qu'tu pourras rester chez vous pis r'garder la télévision. Y prendront pas la peine de téléphôner pour te d'mander si tu veux rentrer dans l'armée ou queque chose… Tu restes chez vous tranquille pis le General in chief, lui, y va jusse avoir à rentrer dans son bureau, y prendra pas l'temps de s'asseoir, rien. Y va arriver, y va peser sur un piton pis…

(*Tintamarre musical.*)

Le monde sont malades*

O.K., j'vas commencer tout suite par une farce. Eille, aujourd'hui le monde est tellement mélangé qu'on s'comprend pus aujourd'hui. Aujourd'hui, t'es in ou benon t'es out. Moé chus out. Mais avant, y a à peu près six sept mois, y avait des hippies. Y en avait beaucoup de t'ça. Mais là astheure, y en a pus : astheure c'est des hips. C'est jusse des hips ! Partout le gars y dit : « Es-tu hip ? » Non, chus pas hip. « Ben, si t'es pas hip, t'es t'un rat. Hip, hip ou rat ! » Non mais le monde là han, sont malades !

Eille, l'aut' jour chus rentré dans une librairie. Y vendaient un beau p'tit livre jaune. Alors dessus c'était écrit : « Trudeau, the man for tomorrow ». Ça fait que j'voulais l'acheter, mais j'parle pas l'anglais. Fa que j'dis à fille : « L'avez-vous en français ? » À dit : « Non. Vous comprenez que des livres de même, ça s'vend comme des p'tits pains chauds. » Ça fait que j'l'ai acheté pareil, pis j'l'ai faite lire par mon beau-frère, pis après y me l'a toute conté. Pis chus d'accord avec ça, chus d'accord que Trudeau c'est l'homme qu'y nous faut pour demain.

---

* Ce monologue était accompagné d'une musique signée Yvon Deschamps.

La seule chose que j'comprends pas, c'est pourquoi qu'on est pogné avec aujourd'hui. C'est inque parce que l'monde là, sont malades!

Eille, j'ai connu un gars moé, ça faisait longtemps que j'l'avais pas vu pis là y restait à Québec. Ça fait que je l'rencontre, y dit: «Si tu montes à Québec, descends donc à maison, tu vas voir comme le p'tit est grand.» Eille, c'est pus comprenable aujourd'hui! Après ça y dit: «Tu t'rappelles-tu d'Rosaire?» J'y dis: «Non.» Y dit: «Ben t'as connu ses deux filles?» J'y dis: «Non.» Ben y dit: «T'es r'connaîtrais pas aujourd'hui. Y ont changé, là! Y sont rendues grandes! Les p'tites sont grandes, eille! La plus p'tite a 15 ans pis la plus grande a 17 ans astheure. Mais quand y sont ensemble, sont faciles à r'connaître: la p'tite c'est la grande pis la grande c'est la p'tite!» Eille le monde là, sont malades!

Eille, c'est effrayant aujourd'hui comment que l'monde est dérangé. Eille j'ai connu un gars moé, y courait tout l'temps c'gars-là. Court d'un bord, court su l'autre, y avait pas moyen de l'arrêter. Y courait après sa perte, mais y l'savait pas. Ça fait que quand y l'a pognée, y était trop tard. Eille, c'est vrai! Aujourd'hui là, le monde y sont MALADES!

L'argent*

J'voudrais ben pas faire comme tout l'monde
J'essaye, mais c'est plus fort que moé
J'voudrais pas y penser, j'voudrais même l'oublier
Mais quand tu crèves de faim, y a rien à faire
T'en as besoin...

Maudite argent! On dirait que l'monde pense inque à ça, l'argent. L'argent, l'argent, l'argent! On dirait que l'monde a la tête pleine d'argent. Entécas, y en ont plusse dans tête que dins poches!

Ben crime, réveillez-vous! Y a pas inque ça dans vie, l'argent! Y a ben d'autres affaires dans vie à part l'argent! Han? Dans vie là... ben y a pas inque l'argent dans ça. Dans vie. La vraie vie là... y a pas inque l'argent. Dans vie? Euh, bon, y a l'argent, mais y a pas inque ça! Y a ben d'autres choses à part

* La musique de la chanson accompagnant ce monologue est signée Jacques Perron.

de t'ça, eille! Prenons la vie, là; ça, c'est la vie, bon. Han? Ça, c'est la vie... Attends, j'vas changer d'vie, celle-là est pas bonne... Bon! Ça c'est la vie, ici y a l'argent; correct, on la met d'côté. Y a pas inque ça: y a ça, ça, ça pis ça... Comment ça s'appelle, ça?... M'en rappelle pus, câline! Entécas, ça s'peut pas qu'y a inque l'argent, bon.

Ça s'peut pas parce que chez nous, on n'a jamais eu. Ça nous a-tu empêchés d'faire queque chose? Ça nous a jamais empêchés de rien faire. On a tout l'temps rien faite... On avait pas d'argent, ça nous a-tu empêchés d'travailler? Non. Même qu'on a travaillé ben plus fort que ben du monde qui avait ben d'l'argent. On a tout l'temps travaillé nous autres, O.K.? Nous autres là han, moé après école j'travaillais à grocerie; mon frère après école travaillait à pharmacie; mon père allait pas à école, y travaillait toute la journée. Toute la famille on a tout l'temps travaillé, inque ma mère qui travaillait pas. C'est pas d'sa faute: avait trop d'ouvrage. Nous autres, on travaillait toutes par exemple, han! Pis on était p'tits nous autres, han! Moé une fois, j'avais un an et quart han, une fois, mon père arrive à moé y dit: «Ti-gars, oublie jamais que dans vie, y a pas inque l'argent.» Eille: un an et quart! Ça marque, ça! À deux ans, j'tais prête à travailler, moé!

Mais on a compris par exemple, on était p'tits, mais on comprenait. On a toujours compris p'tits nous autres. On l'comprenait que dans vie, y a pas inque l'argent. On l'comprenait que dans vie, on peut pas toute avoir. On l'comprenait! On l'a toujours compris. Moé je l'ai oublié une fois. C'est pas beaucoup... Pis ça c'est parce que j'avais 13 ans, pis quand t'as 13 ans... Ça peut arriver à n'importe qui... J'avais 13 ans. J'étais allé porter un ordre su un docteur. Est-ce qu'y en a qui sont déjà allés porter des ordres chez un docteur? Non? Oui? J'espère que vous avez pas faite comme moé. Eille, quand on va porter un ordre su un docteur, on est supposé passer par en arrière. Pis moé j'avais 13 ans han, le goût de l'aventure, envoye donc! J'ai sonné à porte d'en avant! Quand la bonne femme docteur est v'nue m'ouvrir, si ses yeux avaient été des pistolets, à s'tirait dans l'nez! À r'gardait d'même... Eille, c't'épeurant pareil! J'savais pus quoi faire. J'vas-tu aller porter ma boîte en arrière? J'vas-tu r'tourner à grocerie? Qu'osse m'as faire? Ça pas d'bon sens!

Après ça, j'me sus dit dans moé-même: «Pis d'la marde!» Ça fait que chus t'entré dans l'passage pis là en plusse, pendant qu'la bonne femme docteur fermait la porte, j'y ai joué un maudit tour: j'arrive, FACLAW! Je r'garde dans

l'salon! Eille, y avait un tapis épais d'même, en plein dans l'salon! Chus v'nu assez mal, j'ai rasé renverser ma boîte. J'me sus dépêché, j'ai toute vidé ma boîte dans cuisine, j'me sus t'en allé chez nous pis là j'ai crié à mon père, j'ai dit: «Popa, popa!» Y dit: «Qu'osse-tu veux, toé?» J'ai dit: «Popa, pour moé c'est pas vrai qu'osse tu nous as dit quand on était p'tits. Parce que pour moé, su l'docteur, y ont toute! Parce que dans l'salon, y a un tapis épais d'même.» Mon père y dit: «Pis après?» C'est parce que moé mon père, quand on y parlait, y disait souvent ça: «Pis après?» Ça fait que t'étais mieux d'y parler avant. Fa qu'y dit: «Pis après? Même si y a un tapis dans l'salon, ça veut-tu dire qu'y a un prélat dans cuisine?» Ben j'y dis: «Voyons donc, y en a un je l'sais! Parce que quand j'ai mis ma boîte sua table j'avais les deux pieds d'sus.» Y dit: «Pis après? Même si y a un prélat dans cuisine, ça veut-tu dire que l'frigidaire est plein toués jours? Tu comprendras jamais que dans vie, on peut pas toute avoir. Va-tu falloir que j'te l'répète mille fois? Tu comprendras jamais?» Çartain, je l'comprenais qu'on pouvait pas toute avoir. Chez nous, on avait même pas d'frigidaire!

C'est sûr qu'on peut pas toute avoir. Pas besoin d'être la tête à Papineau pour comprendre ça! Dans vie, on peut pas toute avoir-e! Pas besoin d'être ben fins fins fins... N'importe qui peut comprendre ça. Avoir toute? Ça s'peut pas! Oubliez ça, pensez-y pus. Avoir toute, ça s'peut pas pantoute. Du monde qui ont toute, y en a pas! Y EN A PAS!... Y en a, mais pas beaucoup. Y en a jusse deux trois... Mais même ceux qui ont toute y ont pas toute. Ah! Ah! On pense qu'y ont toute, mais y ont pas toute... Pis ceux qui ont toute, mon père me l'a dit: «Ceux qu'y ont toute, y ont toute parce qu'y s'privent su l'manger pis des folleries comme ça.» O.K., on avait pas toute chez nous, on avait pas toute, on s'est jamais privés su l'manger par exemple! Nous autres on mangeait han, presque toués jours! On mangeait des pétates, d'la viande, n'importe quelle sorte de viande: on la mangeait pareil! Nous autres on a jamais passé un dimanche de dessert. On a jamais passé un dimanche de dessert, c'est-tu assez fort?

Ben un... Bon. Pis ça c'était parce qu'on avait passé l'dimanche à pital, parce que mon père était malade, après qu'ma grand-mère est morte. Mais même là, mon père à pital, nous autres tout seuls chez nous, ça nous a jamais empêchés d'arriver. Mon père à pital, nous autres tout seuls, ça nous a jamais empêchés d'arriver. On a tout l'temps arrivé à arriver. Y avait ben du monde qui étaient ben plus riches que nous autres, y arrivaient pas à arriver pantoute.

Licence enqc-11-5534263-15408269-11238643 accordée le 02 octobre 2024 à Louise Garon

Nous autres, on arrivait tout l'temps à arriver. Des fois on arrivait tard, on arrivait fatiqués, mais on arrivait pareil.

Quand mon père était à pital, y est arrivé un affaire. C'tait après les heures de visite. Mon père était couché d'même, la porte était en arrière de lui. Ben, la porte était en arrière de lui parce qu'y était couché d'même; si y avait été couché d'même, y aurait été en face d'la porte. Toujours les mauvaises habitudes, y s'couchait d'même. Ça fait que d'un coup, y entend que la porte s'ouvrait. Y s'tourne... Ah non, y était malade: (*d'un ton souffrant:*) y s'tourne de même, y r'garde, c'tait un grand vieux qui rentrait. Y l'a pas r'connu tout suite. Ben, y l'avait jamais vu, ça aurait été difficile de le r'connaître! Ben là l'grand vieux s'est approché d'son lit, y a r'gardé mon père, y dit: «Vaut mieux...» Là mon père dit: «C'est ça, c'est ça, me semblait j'l'avais déjà vu: c't'un vieux proverbe.» Le vieux proverbe arrive à mon père, y dit: «Vaut mieux être riche et en santé que pauvre et malade!» Non, non, c'pas ça, attends une menute: euh... vaut mieux... euh... Entécas, ça r'ssemblait à ça.

Là mon père est v'nu assez mal, y a rasé tomber en bas du lit, mais y était trop malade. Ben ça, ça changé toute sa vie! Ça changé toute sa vie pour trois quatre semaines... Là, tout l'temps qu'y a convalescé à maison, y convalesçait. Le temps qu'y convalesçait, y avait la mine ben basse, même y a des grands bouttes la mine y traînait à terre. Même, une fois ma mère à dit: «Pour moé, y a pus d'mine pantoute.» Y s'promenait la tête basse pis y disait: «Les p'tits gars...» Là y disait pus: «Dans vie, y a pas inque l'argent.» Y disait: «Les p'tits gars, j'voudrais pas être pogné avec d'l'argent.» Ben moé j'y dis: «Tu travailles pas, rien, y m'semble que tu risques pas grand-chose! À ta place, j'm'énarverais pas avec ça. Y a pas beaucoup d'danger...» Y dit: «C'est dangereux, çartain que c'est dangereux! Parce que l'monde qui ont d'l'argent sont peureux, sont narveux, y ont peur de s'faire voler leur argent. Y ont peur qu'leurs chums sortent avec eux autres pour leur argent! Le monde qui ont d'l'argent sont pognés.»

Pis ça, c'tait vrai. C'tait vrai dans not' boutte entécas! Dans vot' boutte, ça c'est vot' problème. Dans not' boutte le monde qui avaient d'l'argent, y étaient pognés. Y étaient toutes pognés pour être docteurs, y étaient pognés pour être avocats, y étaient pognés pour être notaires. C'tu des vies, ça? C'monde-là, ça fait du bureau l'soir, ça écoute les troubles de n'importe qui, y ont un soir off y peuvent pas rester chez eux tranquilles: non, faut qu'y emmènent des clients manger dehors pis là, faut qu'y s'dépêchent d'avoir un

autre soir off pour les ramener manger en d'dans. Mange dehors pis mange en d'dans, pis mange dehors pis mange en d'dans… Là ça va s'baigner dans mer, ça parle à du monde ça connaît pas… Y en a même qui vont jusqu'à parler des langues étrangères. C'est-tu des vies, ça?

C'monde-là y ont pas d'vie privée, y ont rien… à part l'argent. RIEN! Même que mon père a connu encore ben pire que ça, han! Mon père a connu un homme en affaires, un homme en affaires qui était pogné avec d'l'argent, y en avait d'collé partout. Ça y collait partout! Y essayait de s'arracher ça, ça y r'collait après lui. Y en voulait plusse, y en voulait tout l'temps plusse! Y aurait faite n'importe quoi pour en avoir plusse: y aurait vendu sa mère, y aurait prêté sa sœur, n'importe quoi! Ben y a faite encore plusse que ça. Cet homme en affaires, pour avoir plusse d'argent, y est allé un jour jusqu'à marier une Anglaise… C'est-tu pas écœurant, ça? Astheure y est pogné là-d'dans, y est pus capable de s'en sortir. Y va y laisser sa langue, toute! Ben chez nous, ça aurait pas marché des affaires de même. Ma mère à disait à mon père: «C'est correct. Si tu veux faire d'l'argent, O.K.: fais d'l'overtime! Mais du lichage pour d'l'argent, y en aura pas. Tu vas faire ton overtime, pis tu vas rentrer après.» Pis y rentrait!

Eille, un dimanche après-midi, on était toutes assis autour d'la fournaise, comme ça: brrrrr… Ben nous autres l'hiver c'tait l'hiver. Pis l'hiver, on était toutes assis d'même: brrrrrr… Ben ça faisait quatre cinq heures qu'on était assis, on parlait pas, rien, comme d'habitude. Là d'un coup, mon père a brisé l'silence. Ben, y a cassé un cendrier… Entécas, y a faite du train. Là y nous r'garde, y dit: «Les petits gars…» J'ai dit à mon p'tit frère: «Y est-tu malade lui? Qu'osse qu'y a? Y parle ben drôle!» Mon p'tit frère dit: «Ben non, c'est parce qu'on l'a jamais entendu avec son parler du dimanche.» Fa qu'y arrive, y prend son parler du dimanche, y dit: «Les petits gars, si on arait de l'argent, que ferions-nous-tu avec?» Eille, va donc répondre à ça, c'est pas facile! Euh, moé j'y dis: «Je l'sais pas…» Mon p'tit frère, y est plus niaiseux lui. Y dit: «Popa, si on arait de l'argent, peut-être qu'on pourrait-tu s'acheter une machine avec?»

C'est-tu niaiseux, ça! Tabarnouche! J'en r'viens pas. Une machine! Une machine c't'un maudit paquet d'troubes! Une machine, c'est inque du troube! Câline, t'embarques là-d'dans, tu fermes la porte: la lumière s'allume. Tu viens pour débarquer, y a un aile qui tombe. Tu pars, le bumper d'en

arrière reste là. T'arrêtes celui d'en avant continue, ça pogne dans rouille... Eille, les machines, j'en voudrais pas ! Y m'en donneraient, j'en voudrais pas ! On l'sait en câline nous autres parce que l'gars d'à côté de chez nous en a une. Y l'a achetée presque neuve : 117 000 milles. Pis un mois après, ça marchait pus. Ben voyons donc ! De toute façon, j'vois pas c'qu'on aurait faite avec une machine : on avait même pas d'garage. Ben, oui, y avait un garage dans cour, mais y avait du monde qui restait d'dans. Comme mon père disait : « On mettra certainement pas l'monde dehors pour des machines. Ça s'fait pas, ça ! »

À shop, moé j'travaille su une grosse machine. J'ai une pédale à terre, y a une pognée là pis y a une autre pognée là. Ça fait que quand j'travaille, ça fait ça d'même : schlick ata schlack, schlick ata schlack, schlick ata schlack... J'aime ça c'travail-là parce qu'avant j'étais pogné su une machine : hi hou, hou hi hou hou... Ça, j'haïssais ça à mort. Non, j'aime mieux schlick ata schlack ! Je l'sais pas, ça m'rappelle queque chose...

Fa que j'tais après travailler, d'un coup l'boss arrive. Y dit : « J'veux t'parler, toé. » J'y dis : « Qu'osse qu'y a, Boss ? » Y dit : « Assis-toé là, niaiseux. » J'sais pas pourquoi y m'appelle de même. Peut-être que j'y fais penser à quelqu'un qu'y connaît, queque chose... Y dit : « Vas-tu finir par comprendre une fois pour toutes que dans vie, y a pas inque l'argent ? » J'y dis : « Avez-vous parlé à mon père après-midi vous ? » Y dit : « Non, mais c'est plusse pire : j'ai entendu dire que la semaine passée, parce que j't'ai faite faire 17 heures d'overtime pis que j'te les ai pas payées, y paraît que tu t'es plaint ? » « Eille ! Eille ! Eille ! Boss ! Vous m'connaissez mieux qu'ça ! Vous savez ben que j'me s'rais jamais plaint ! J'ai jusse dit d'même, en riant : "Si y m'en aurait payé deux trois, queque chose..." C'est toute. »

Ben y dit : « M'as t'conter une histoire. » Ben, y m'en conte souvent, mais celle-là était belle... Y m'a conté une histoire qui prouve toute que l'argent, c'est rien, que y faut ben plusse que ça si tu veux arriver dans vie ! Eille y dit : « Connais-tu mes deux grands gars ? » J'ai dit : « Oui Boss, j'les connais. » J'tais pas pour dire non, j'les connais bien ! J'les connais, sont grands d'même ! L'boss y a deux gars grands d'même. Mais y sont minces minces minces, des vrais fils de boss... Y dit : « Tu sais que mes deux grands gars veulent aller à l'université ? » J'ai dit : « Non. » Y dit : « Tu sais pas que mes deux grands gars veulent aller à l'université ? » J'ai dit : « Oui, vous v'nez d'me l'dire, ah, ah ! »

Y aime pas les farces: sept piasses de moins su ma paye. Y dit: « Sais-tu qu'osse j'leur ai répond quand y m'ont dit qu'y voulaient aller à l'université? J'leur ai répond: "Allez-y, ça m'fait plaisir! Mais j'payerai pas pour vous autres." » J'ai dit: « Eille, Boss, faites-leur pas ça à vos grands gars. Vos deux seuls grands gars! Minces de même, qu'osse ça va faire dans vie si ça va pas à l'université? Ça peut quand même pas travailler, y a toujours des limites! » Y dit: « J'veux qu'y y allent! J'veux! Mais j'veux qu'y comprennent que j'peux pas toujours être en arrière pour payer. Faut qu'y sachent une fois pour toutes que si y veulent arriver queque part dans vie, faut qu'y fassent queque chose par eux-autres-mêmes. »

Ça fait qu'y m'a conté comment c'était arrivé. Le dimanche d'après, l'ministre est allé souper chez eux. Ça fait qu'y avait la table de même, y avait l'boss qui était assis là, y avait les deux grands gars, le ministre, pis là y avait sa femme de même, y parlaient ensemble, bon. Ça fait qu'à un moment donné, le plus p'tit des deux grands c'est le moins gêné, y dit: « Minisse! » Là l'ministre a renversé son café, mais personne s'en est occupé. Fa qu'là y dit: « Minisse, mon frère et moi on veut s'universifier et popa veut pas payer. » Fa qu'le ministre y dit: « Qu'osse tu veux qu'j'y fasse? » Ben y dit: « Peut-être que tu pourrais nous arranger ça pour qu'on aye une bourse... » Ben là l'ministre a pas aimé ça pantoute. Y dit: « P'tits gars, pensez-vous qu'chus là inque pour penser à des affaires de bourses? Y a des affaires dans province qui urgent ben plusse que ça. Nous autres au ministère, on travaille comme des fous! On travaille des 18-19 heures par jour, des 8-9 jours par semaine, ça-tu d'l'allure ça? On travaille tellement que j'm'en vas quatre mois en vacances. J'en peux pus, chus fatigué mort... » Y dit: « J'vas être à mon bureau jusqu'à mercredi. Si y a queque chose, vous m'rappellerez. »

Ça fait qu'le soir les deux grands gars sont sortis... avec des filles. On dirait pas ça, han? Minces de même! Ben oui, y sont sortis avec des filles pareil. Pis là l'ministre y dit au boss: « Dis-moé pas qu'tu veux pas payer pour tes garçons? » Le boss y dit: « Oui, pis que j'te pogne pas en plusse à leur donner une bourse parce que c'est mes enfants! Moé j'payerai pas pour eux autres pis toé tu leur donneras pas une bourse à moins qu'y fassent queque chose pour l'avoir. » Le ministre y dit: « O.K., choque-toé pas, c'est correct, c'est correct. »

Ça fait qu'le mercredi suivant, le plus p'tit des deux grands téléphône au ministère, pis c'est l'ministre qui répond. Y dit: « Allô mononque? » Ça fait

qu'le mononque ministre y dit: «Oui?» Y dit: «Qu'osse qu'on t'a parlé d'la bourse dimanche, penses-tu qu'ça va marcher?» Ben le ministre mononque y dit: «Vot' père m'a ben averti que j'pouvais pas vous la donner parce que vous êtes mes neveux. Faut qu'vous fassiez queque chose pour... As-tu signalé toi-même?» Le p'tit des deux grands y dit: «Oui mononque. Pis en plusse, c'est mon frère qui tient l'téléphône...» Ah ben là l'ministre mononque y dit: «Là j'm'aperçois que vous avez pas besoin de vot' père en arrière pour faire queque chose. O.K., j'vous la donne, vot' bourse!»

Eille, les deux grands gars étaient assez contents! Y sont allés dire ça à leur père, y ont dit: «Popa, on a not' bourse!» Leur père était assez fier d'eux autres, y leur a acheté chacun un char.

Le bonheur*

Comme on dit souvent dans la vie
Le bonheur est à votre portée
Chacun peut s'en prendre une partie
Chacun pourrait en profiter
S'agit tout simplement d'comprendre
Que les plus belles choses ne coûtent rien
Le soleil peut v'nir vous surprendre
N'importe où, si vous voulez bien...

C'est vrai ça! Seulement pour que ça arrive, faudrait que l'monde arrête de chiâler! Ça chiâle trop. Ça chiâle tout l'temps! Ça chiâle pour toute pis ça chiâle pour rien. Pis ça chiâle par ci pis ça chiâle par là, pis ça chiâle pour ci pis ça chiâle pour ça, pis ça chiâle parce qu'y ont pas ci pis ça chiâle parce qu'y ont pas ça... Ça chiâle tellement pour toute c'qu'y ont pas qu'y ont même pas l'temps de s'apercevoir de toute qu'osse qu'y ont.

---

* La musique de la chanson accompagnant ce monologue est signée Jacques Perron. En 1983-1984, au moment du spectacle *Un voyage dans le temps*, « Le bonheur » fut réutilisé par Yvon Deschamps après certaines transformations. Les quelques ajouts que l'on retrouve dans la version présentée ici proviennent de cette réédition.

Ben si le monde, han, arrête pas de chiâler… Si le monde arrêtait de chiâler une menute. Pas longtemps, han ? Une menute ! Si l'monde arrêtait d'chiâler une menute pis qu'y garrochait un look autour, han ?… Ça se r'mettrait à chiâler ça serait pas long… Non ! C'est pas vrai, c'est pas vrai. Parce que si le monde regarderait, il woèrait ! Il woèrait que la vie est remplise de toutes sortes de belles affaires gratisses que t'as inque à profiter de, si t'as envie pour. C'est plein d'même ! Tiens, y en a d'même, tiens, tiens, tiens, tiens, comme ça ! Partout, y en a partout ! J'ai ben envie d'vous les laisser trouver par vous autres mêmes. Non, j'vous ferai pas ça, j'vas vous en nommer une couple.

Premièrement, le soleil. Le soleil ça coûte rien. Le soleil, y shine pour n'importe qui lui ! Le soleil, y chauffe la couenne de n'importe qui qu'y est en d'sour. Y dit pas : « Pas lui, pis lui y est pas fin, pis lui y est pas riche, pis lui y est pas ci, pis lui y est pas ça ! » Le soleil, y est comme ben d'autres lui : y r'garde pas avant d'frapper. La preuve de t'ça c'est qu'y a ben du monde qui sont ben pauvres qui restent dans des places y'où c'qu'y fait tout l'temps soleil. Pis y a ben du monde riche qui sont pognés pour rester icitte.

Deuxièmement, la campagne. La campagne… Pensez-y deux menutes. La campagne ! Y a-tu queque chose de plus beau qu'la campagne ? Oui ! Y en a en masse. Mais c'est beau pareil ! C'est beau… quand tu sais que tu r'viens l'soir, c'est beau. Mais on est niaiseux : on en profite pas d'la campagne ! On en profite pas parce qu'on est fous dans not' tête. On pense que pour avoir d'la campagne, faut avoir d'l'argent. Ben voyons donc ! Voyons donc ! Allez l'voir le monde qui en ont, d'la campagne. Vous allez vous apercevoir qu'y ont pas une maudite cenne, sont cassés pareil comme vous autres.

Même en ville y en a plein d'affaires gratisses. Et le plus beau d'l'affaire, c'est que c'est le plus beau qu'est gratisse. En ville ! M'as vous en nommer, O.K., ayez pas peur, bon, c'est simple. Bon. En ville euh, on a dit en ville… bon, c'est correct, bon. Arrive en ville, là ! Euh… O.K. ! On cherche queque chose. C'est facile, on cherche queque chose en ville, beau et gratisse. Euh… bon, y a jusse trois inconnues, c'est pas compliqué ça ! Attends menute, en ville, beau et gratisse… euh… en ville, beau et gratisse… Je l'ai : la messe ! C'est-tu beau la messe ? C'est beau en tabarnouche ! C'est-tu gratisse, la messe ? Oui, c'est gratisse ! Comment ça c'est pas gratisse ? La quête ? Ben voyons, la quête, c'est pas un cover charge ! Ça coûte queque chose le

dimanche, mais la semaine c'est gratisse ! Pis à part de t'ça, on est pas obligé d'payer. Si on a pas d'argent, on paye pas, c'est toute. À messe, y chargent pas. Pis que j'les pogne pas à charger non plus : eille, pour c'qu'y t'donnent à manger, jamais une maudite miette de beurre, t'es pus capable de l'avaler. Tu risques ta vie à chaque fois. Pis la boisson, y la gardent pour eux autres, fa que…

Bon, O.K., on en a un : la messe. On commence avec la messe : le gars passe la quête, on paye pas, toute est parfa. Après ça, euh… qu'est-ce qu'un gars peut faire en sortant d'la messe ? Euh… on s'réveille, premièrement. Non, mais y a du monde qui dépense des fortunes pour des pelules pour dormir, c'est chimique pis ça coûte d'l'argent ; la messe, c'est gratisse pis c'est naturel. Non non, soyez honnêtes ! Y a-tu queque chose de mieux qu'un bon sermon pour se taper un bon somme ? Han ? Là tu dors du sommeil du juste. Tu rentres dans l'église, tu tchèques une grosse, tu t'assis à côté, tu t'accotes pis c'est la grosse vie. Tu peux pas demander mieux qu'ça.

Non, mais qu'est-ce qu'un gars peut faire après la messe ? Un gars peut prendre une marche ! Bon. Après qu't'as pris une marche, tu peux t'bercer sua galerie ! Ça, ça fait trois : t'es t'allé à messe, t'as pris une marche, tu t'es bercé sua galerie. Euh… attendez menute. Bon. Y a pris sa marche, bon, y s'est bercé, toute… Après ça euh… Ben là là, j'ai pas l'temps de toutes les nommer là, attendez une menute ! On a pas toute la soirée ! Mais si on avait toute une grande soirée, là c'pas pareil ! Hé, hé ! Là on pourrait chercher ! Mais euh… Mais l'monde profite de rien d'ça. Pourquoi ? Parce qu'y chiâlent.

Laissez-moé vous dire inqu'un affaire, han ! Si le monde arrête pas de chiâler, qu'est-ce qui va leur arriver ? C'est que le monde connaîtra jamais le bonheur-e ! Et le bonheur, t'es mieux de l'avoir de temps en temps parce qu'y a un vieux dicton qui l'a dit — me rappelle pas à qui y l'a dit mais y l'a dit —: « Sans le bonheur, t'es pas heureux. » C'est simple à comprendre, ça han ? Sans l'bonheur, t'es pas heureux. Mais ça c'est un autre affaire ! Le bonheur, on dirait que l'monde connaît pas ça. On dirait que l'monde sait pas c'que c'est pantoute ! L'bonheur, y pensent que c'est des folleries. Est-ce que les jeunes connaissent le bonheur ? Pas du tout ! Les jeunes, y s'imaginent qu'le bonheur c'est des niaiseries : on s'pogne, on rit, on sniffe. « Ça, c'est l'bonheur ! » Faut être ding-dong pour penser d'même, laissez-moé vous dire ça.

C'est pas des folleries, l'bonheur ! On rit pas avec ça, l'bonheur ! C'est pas faite pour s'amuser, ça. C'est sérieux ! Y en a d'autres qui viennent fous quand y voient le bonheur. Y en a y sont malades dans tête, y voient l'bonheur : WAAAH ! Y s'énarvent, y s'garrochent sués murs : « Ah ! j'ai vu l'bonheur là-bas, j'ai vu l'bonheur là-bas… » Ça c'est des jaloux. Si tu fais une crise quand le bonheur est chez le voisin, peut-être qu'après, ça y tentera pas de v'nir chez vous. Y est pas fou ! Ben non ! Y en a y savent même pas qu'est-ce que ça fait l'bonheur dans vie… Savez-vous qu'est-ce que ça fait l'bonheur dans vie ? Le bonheur dans la vie, qu'est-ce qu'y fait ? Y passe. Si t'es pas prête pour quand y passe, tant pis pour toé.

Si tu veux le bonheur, y faut que tu te prépares en conséquence. Parce que le bonheur va pas n'importe y'où ! Le bonheur aime pas n'importe qui pis n'importe quoi ! Le bonheur va dans les maisons où c'que la maison est propre. Où c'qu'y a du manger en masse dans l'frigidaire. Faut pas qu'y aye trop d'enfants. Si y a des enfants, faut pas qu'y soyent tannants. Parce que le bonheur haït le train. Y haït le train, y est pas capable sentir le train. Je l'sais moé parce que l'bonheur a rasé d'aller chez mon beau-frère une fois. C'est sa p'tite fille qui l'avait faite d'mander. Ben y a viré à porte quand y a vu qu'mon beau-frère était paqueté, qu'y s'chicanait avec sa femme pis qu'y y pitchait d'la vaisselle. J'te dis que dans c'temps-là, y flye pis c'est pas long, han ! J'peux vous en parler du bonheur parce que si y a un gars qui en a entendu parler dans sa vie, c'est moé, O.K. ? Le bonheur, j'pourrais vous en parler des heures et des heures et des heures, parce que ça, le bonheur, j'en ai entendu parler des heures et des heures et des heures. J'en ai entendu parler parce que moé, quand ma femme était pas morte, à parlait du bonheur tous les jours. À l'arrêtait pas ! À en parlait tellement, le p'tit ça l'énervait assez là han, c't'enfant-là y savait pus où s'mettre, y courait partout, y disait : « Quand est-ce qu'y va venir, le bonheur ? Quand est-ce qu'y va venir, le bonheur ? » J'y disais : « Si tu t'la fermes pas, toé tu vas te coucher de bonne heure ! Fais comme moé pis attends, correct là ? Pis si tu t'la fermes pas tout suite, le bonheur tu vas l'avoir tout suite queque part, pis ben plus vite que tu penses ! »

Non, ben ma femme à en parlait du bonheur parce que ma femme à l'avait connu l'bonheur… avant qu'on s'marisse, quand était plus jeune. À avait connu l'bonheur parce que l'bonheur avait resté pas loin d'chez eux. Dans une famille là, j'me rappelle pus d'leur nom… Ah oui ! La famille Alaise. Le bonheur avait resté là longtemps. Ben eux autres, y avaient une grande maison, un grand

terrain, une servante, tout ça. J'veux dire, l'bonheur y les dérangeait pas, c'tait pas d'trouble pour eux autres ! Y s'apercevaient même pas qu'y était là. Ben l'bonheur est resté là longtemps, mais y a décidé de r'partir de d'là quand monsieur Alaise a commencé à être malade. Parce que c'était une maladie grave. Grave mais courte. Y est mort vite vite !

Oh ! Mais ça, ça été toute un affaire ! Monsieur Alaise était mourant sur son lit de mort, toute allait ben. T'sais, quand t'as toute, t'as toute : y en a qui meurent dans rue, lui y avait son propre lit de mort. Faut être à l'aise ! Mais là tout l'monde s'occupait inque de lui t'sais, y est malade, envoye donc… Fa qu'le bonheur s'est dit dans lui-même : « Câlique, y est peut-être temps que j'sacre mon camp, moé là ! » Mais y est pas parti tout suite. Y a attendu. Un soir, tout l'monde était dans chambre de monsieur Alaise avec le prêtre, le docteur, les enfants d'chœur, y étaient après lui donner les dernières affaires. Le bonheur en a profité pour flyer par la porte d'en arrière. Y en ont jamais pus rentendu parler. Ça été fini. Y l'cherchent encore… Moé je l'sais où c'qu'il est, ben j'leur dirai pas ! Je l'sais parce que je l'ai vu passer y a pas longtemps. Si je l'vois d'mon bord, je l'renvoyerai pas chez eux. Chacun son tour.

Mais la dernière fois que j'ai vu l'bonheur, y était assez mal amanché, y était presque pas r'connaissable. C'tait effrayant ! J'sais pas c'qui y était arrivé. Ben moé j'prenais une marche avec le p'tit après la messe, avant d'aller s'bercer, pis là l'bonheur a passé, comme de coutume, mais y était avec un gars pis une fille. Pis le gars qui était avec la fille, je l'sais pas, y était malade dans tête, queque chose, un moment donné y accroche la fille, FACLAW ! Y a colle su un mur de briques. Moé j'ai dit au p'tit : « R'tiens-moé, y va la battre là lui ! » Ben non, c'tait pas ça. Y arrive : flachte flounchte flinche, y s'met à te l'embrasser en plein sua rue, c'tait effrayant ! Flachte flouche, ça r'volait partout ! On riait comme des fous, on était plein d'monde, nous autres on riait, on riait ! Le gars pis la fille nous voyaient pas. Ben, y pouvaient pas nous voir parce que le gars pis la fille étaient su l'bord du mur : flachte flouche, pis l'bonheur était ici, pis nous autres on était l'aut' côté, fa qu'y nous voyaient pas. Mais moé j'ai dit au p'tit : « R'garde, r'garde ! C'est ça l'bonheur. » Ben lui non plus y l'a pas vu : y est trop p'tit. Mais moé j'ai ri tellement fort que le bonheur m'a r'marqué. Y m'a r'marqué ! Mais y m'a faite un air là han, tellement mauvais, un gros bonheur noir, que j'me sus dit dans moé-même : « Chus mieux d'pas y parler… » J'ai dit au p'tit : « Viens-t'en, on va aller s'bercer. »

Parce que moé, qu'ossé qu'j'aurais aimé c'est en profiter pour demander au bonheur de v'nir chez nous. Parce que nous autres, y est jamais v'nu chez nous. Quand j'me sus marié, j'pensais ben qu'y viendrait faire un tour parce qu'y aime ça les noces, envoye donc, ces affaires-là. Ben j'sais pas c'qui est arrivé, peut-être qu'y a eu peur qu'y aye d'la chicane, à cause de mon beau-frère, des affaires de même... En tout cas y s'est pas montré la fraise. Pis après que j'ai été marié, avec ma femme on l'attendait... T'sais on passait des grandes soirées à l'attendre. Attends, pis attends, pis attends, pis attends, pis attends... Pis là, c'est le p'tit qui est arrivé. Fa que ma femme, ça y faisait ben d'l'ouvrage, là han. Le p'tit pis l'ménage pis envoye donc, pis à filait pas, euh... Après le p'tit à filait pus. À jamais r'filé. À filé un p'tit boutte: à jusse filé un mauvais coton. Pis un p'tit peu d'temps après, à s'est mis à être malade. Fa qu'là j'me sus dit en moé-même: « Not' chien est mort, là nous autres. Le bonheur viendra jamais, y haït assez ça la maladie ! » Et pis à en a profité pour mourir. Ça, ça dérange tout l'temps un peu. Même que ça dérange pas mal parce qu'y a fallu que j'm'occupe du p'tit pis trouver quelqu'un pour le garder, des affaires de même, t'sais... pis chus obligé d'prendre une p'tite job par mes soirs, mes fins d'semaine.

Ben là, chus prête pour, par exemple. Là l'bonheur peut v'nir n'importe quand, toute est ready à maison. C'est vrai ! À part de t'ça me semble que le p'tit là, y approche de quatre ans, j'me dis: « Ça c'est jusse le bon âge pour connaître le bonheur parce que j'ai peur que si y attend plus vieux, y va avoir plusse de misère à s'habituer. » Moi j'aimerais autant que l'bonheur vienne le plus vite possible parce que moé-même, depuis queque temps, j'commence à avoir des douleurs dins reins, des affaires de même... J'me plains pas ! Chus pas fou ! Je l'sais ben que l'bonheur y haït ça l'monde qui s'plaint. J'me ferme. Mais, c'est parce que quand ça fait trop mal, ça paraît. Ça paraît parce que j'viens d'mauvaise humeur, pis j'bougonne, pis j'bardasse pis envoye donc...

Eh, bonheur, es-tu là?... Eh, bonheur? M'as m'en aller à maison, m'as t'préparer un p'tit lunch pis m'as t'attendre, O.K.?

M'entends-tu, bonheur? Bonheur, es-tu là? Bonheur, faut qu'tu viennes, han? Chus pus ben ben capable d'attendre, moé là... Bonheur, m'entends-tu? Bonheur, j'en peux pus moé... BONHEUR, VIENS-T'EN !... VIENS-T'EN PARCE QUE MOÉ J'M'EN VAS !

La maladie*

C't'effrayant, tout l'monde est malade
On est rien qu'des p'tites natures
C'pas comme dans not' temps, j'vous jure
Dans not' temps, c'était différent
D'la maladie, y en avait pas
Pis si y en avait, ben on la voyait pas

Nous autres, quand on était p'tit nous autres, chez nous par exemple, mettons jusse dans not' famille là, la maladie on connaissait pas ça nous autres. Ben, c'est vrai qu'on connaissait pas grand-chose. Mais ça fait rien, bon. La maladie, on connaissait pas ça. Nous autres, on entendait jamais parler de t'ça. Ben, c'est à cause de ma grand-mère.

En faite, j'avais deux grands-mères quand j'tais p'tit. Une p'tite p'tite p'tite là, t'sais ? Ben cassante, fragile terrible. Ben celle-là, on s'en servait inque au jour de l'An. T'sais, y nous la descendaient dans l'escalier et pis on la r'gardait. Y fallait pas parler, rien. Parce qu'à l'aurait brisé, t'sais. Mais y la r'montaient après pis y disaient : « C'était votre grand-moman. »

Mais on n'avait une autre plus grosse. Celle-là, on s'en servait toués jours. Ben grosse, euh, était pas grosse grosse. Disons qu'la seule différence qu'y avait entre ma grand-mère pis un bulldozer, c'est qu'les bulldozers sont jaunes. Ah oui ! À l'avait la palette en avant, toute ! Y avait toujours quequ'un qui voulait nous l'emprunter pour creuser leur cave. Eille, on l'a pas élevée jusqu'à c't'âge-là pour la prêter à n'importe qui ! On a d'l'ouvrage pour elle à maison. Bon.

C'est c'te grand-mère-là qui voulait pas entendre parler d'la maladie parce que, t'sais, c'te genre de grand-mère-là, solide, ça jamais été malade c'monde-là. Et pis elle, dans maison, la maladie à l'avait tellement peur de t'ça que inque à en entendre parler, ça l'aurait rendue malade. Ça fait qu'on avait pas l'droit. On avait pas l'droit d'en parler, mais elle, à en parlait tout l'temps par exemple. Elle, à l'arrêtait pas, à parlait inque de t'ça. La maladie par icitte, la maladie par là : « Y en a un qui a été malade. Savez-vous qu'Alfred a été malade, Joseph… bla-bla-bla… »

---

* Monologue inédit de la période 1968-1969.

À en parlait, mais on la voyait pas, la maladie. Mais elle, ma grand-mère, on la voyait en maudit ! J'te dis que 296 livres, c'est voyant. Tu peux pas manquer ça. Ben ça, c'est après son régime. Avant, à pésait 319. À s'trouvait trop grosse, t'sais, à s'sentait pas à l'aise. À s'est baissée à 296 mais à portait ben ça, par exemple. T'sais, était assez grande : quatre pieds dix. Quatre pieds dix, 296 livres, c'est à peu près d'même comme forme. En tout cas, ça allait plus vite de passer par-dessus que d'faire le tour. À part de t'ça, dans maison, à portait toujours des robes fleuries avec des grosses grosses fleurs, là t'sais ? Ben, des p'tites fleurs, ça en aurait pris trop. Ça fait qu'avec des fleurs de toutes sortes de couleurs, c'tait gai. Mon père disait : « Les p'tits gars, tant qu'la grand-mère est dans maison, on est correct, on a pas besoin d'tapisserie sués murs. »

Non, mais ça, y disait ça à nous autres. Y aurait jamais dit ça à elle. Y aurait eu ben trop peur de manger une claque. Était forte comme deux hommes, jamais malade dans sa vie, une vraie police. Ah ! Une vraie police, à nous watchait tout l'temps. Elle, à passait ses grandes journées, savez-vous c'qu'à faisait ? À nous watchait ! À longeait les murs du passage, les deux en même temps. On avait inque un passage de quatre pieds, ça c'tait su l'travers. De face, à passait pas, ça fait que… À longeait les murs du passage pis à nous watchait au cas y'où c'qu'y en aurait eu un, p't-être, qui aurait eu l'intention de tomber malade.

Non, mais le plusse pire, en passant, avec elle c'te grand-mère-là, c'tait le mois d'avril. Parce que elle, quand était p'tite — à l'avait déjà été p'tite, elle ! Moé, j'le croyais pas. Ma mère a dit : « Certainement ! Oublie pas que ta grand-mère a déjà pésé 112. Oui, à l'avait trois ans et d'mi ! » —, non, mais quand était p'tite, à l'avait entendu parler d'un vieux proverbe qui s'promenait dans son boutte d'où qu'à restait et pis ça disait un affaire à cause du mois d'avril. Y paraît que c'est ben dangereux pour attraper des maladies, le mois d'avril. « En avril… » Euh… Ça rime, toute, euh… Voyons… « En avril… déshabille-toé pas trop vite… » Entécas, son affaire d'avril ça voulait dire que si tu t'déshabilles trop vite, tu vas attraper l'rhume. C'tait pas tout à fait ça mais… Ah oui : « En avril… » Non… « Watche-toé parce que si tu t'watches pas, tu vas tomber malade… » Mais à disait ça ben drôle : « En avril… » pis là 34 p'tits mots pis…

Ça, à l'avait entendu ça c'vieux proverbe-là quand était p'tite et pis ça l'énarvait assez quand l'mois d'avril arrivait ! Le premier avril, à se l'vait,

à l'avait trois grosses barres dans l'front. Ben, trois d'plusse. Ça en faisait vingt-sept. On l'savait. Là, à nous r'gardait pis à l'essayait d'nous dire son vieux proverbe. Ça fait qu'à disait: «En avril…» Mais nous autres, aussitôt qu'à disait «en avril», on partait à rire. Ben, on avait été élevés d'même: quand à parlait, on riait. Ben, c'tait pas de not' faute, c'est parce qu'à parlait pas comme du monde. J'ai jamais vu une grand-mère parler d'même, moé. C'est effrayant! Ben, c'tait pas d'sa faute à elle non plus. C'tait parce qu'à v'nait dans l'bas du fleuve, elle. Était v'nue au monde à Rimouski. Dans c'boutte-là, ça parle-tu bizarre, c'monde-là! Pour moé, y sont jamais v'nus en ville.

Parler d'même, ça s'peut pas. Presque pas comprenable quand y parlent. Par exemple, ben j'vas vous donner queques exemples. Supposons les p'tites cochonnedries qui traînent. Han? Bon. À terre, une p'tite cochonnedrie là. Une p'tite cochonnedrie, elle, à l'appelait pas ça des cochonnedries. À l'appelait ça des peccadilles. C'est pas effrayant? Ben pire que ça: 84 ans, était même pas capable de dire «une livre de beûrre». Était pas capable! On y faisait pratiquer nous autres, les p'tits gars chez nous. On disait à ma grand-mère: «Voyons, c'est facile: beûrre! B, E, U, accent circonflexe, R, R, E! Beûrre!» Non, à l'appelait ça du «beurre». C'est pas écœurant d'parler comme ça? On la laissait sortir pareil. Non, mais on avait pas d'fierté pour ça nous autres.

Y a inque mon père, un moment donné, qui s'est tanné. Y dit: «Écoutez, la mère, ça vous l'dirait pas d'aller rester chez une autre de vos filles?» C'tait la mère à ma mère, t'sais. Ça fait que là, ma grand-mère s'est gonflée d'même. Le mur du passage est tombé, naturellement. Non, mais l'propriétaire était habitué. De toute façon, c'tait inque des murs de carton. Ça fait qu'à dit à mon père: «Êtes-vous malade?» Y dit: «Non.» À dit: «Vous voulez l'être?» Y dit: «J'aimerais mieux pas.» À dit: «Ça fait 17 ans que j'reste ici. Ça fait 17 ans qu'y a eu personne de malade. Si j'm'en irais, on pourrait p't-être pas dire la même chose, han!» Ça fait qu'en se r'levant, t'sais, mon père y dit: «O.K., pas besoin d'frapper. Vous pouvez rester encore un peu.» Est restée 17 ans.

Mais par exemple, tant qu'à l'a été chez nous, on a jamais été malades. Jamais! Vous pouvez ben rire d'ma grand-mère tant qu'vous voudrez, tant que j'sais qu'chez nous, y a jamais eu parsonne de malade dans maison. Y a pas une famille icitte qui est capable de dire la même chose. O.K., qu'y s'lèvent, les familles qu'y ont jamais été malades chez eux!… Qu'y s'lèvent!… Y en a pas.

Tant qu'ma grand-mère a été chez nous, on a jamais été malades. Ben, des p'tites affaires des fois, bon. La fièvre… la fièvre ou la grippe, ça, oui. Bon.

Moé, j'ai faite les oreillons, mon p'tit frère a faite le croup, mais on a jamais été malades par exemple. Y a jamais rentré un docteur chez nous. Ben, y en v'nait un des fois, mais quand l'docteur v'nait, c'tait sérieux. C'tait pas pour nous soigner. Quand l'docteur v'nait, c'tait pour mettre les enfants au monde ou ben signer les papiers pour les morts. Oh oui, parce qu'on avait tellement peur de ça, la maladie, qu'on aurait aimé mieux mourir que d'être malade nous autres. Pis c'est ça qui arrivait: ça mourait. Ouf!

Mais ça mourait toutes de leur belle mort, en pleine santé. C'tait assez beau d'les voir partir, là! On était assez fiers d'eux autres qu'au salon mortuaire, on en avait pour trois jours à s'promener avec des grands smiles. Ça partait d'leur belle mort pis ça traînait pas des mois. Ça partait, t'sais. Là, l'fun pognait pour trois jours nous autres. Non, t'sais, c'est pas triste comme le monde malade. Le monde malade qui meurt, moé j'trouve ça triste. Mais quand ça part, t'sais, gaiement, avec un beau rôle, oh! Là, nous autres, on s'en allait au salon mortuaire. Dans un salon mortuaire, on braillait pas nous autres: on avait du fun! Pendant trois jours, on s'promenait dins corridors, on allait voir les autres morts, on disait: «Vous, Madame, y est mort de quoi déjà?... Le cancer? Ça c'est triste. Le nôtre est mort de sa belle mort.»

Tout l'monde nous haïssait dins salons mortuaires, nous autres. C'tait effrayant. La jalousie, t'sais. Ah oui! Pis on était connus, parce que des fois, on courait trois quatre salons mortuaires en même temps. On était organisés, t'sais. On avait nos chiffres. Neuf à onze pour un. On s'remplaçait pour le lunch, envoye donc. Pis, t'sais, on était ben organisés. Y faut que j'vous conte comment ça s'est passé, ça vaut la peine, parce qu'y a pas beaucoup d'familles de même. Une chance... Supposons, t'sais, toute est tranquille. Pas d'problème, t'sais. Tout d'un coup, y en a un des plus vieux, un matin, y s'lève pas pour aller travailler, y reste couché. Mais là, j'parle des vrais vieux: 41-42-43 ans. Là, ma grand-mère à disait rien. Après deux trois jours qu'y s'était pas l'vé, à disait: «Qu'ossé qu'y a, là lui? Y paresse, y veut pas aller travailler ou quoi?»

On attendait. Sept huit jours plus tard, là, ma grand-mère disait: «Peut-être qu'y a décidé d'prendre sa retraite pis y nous en a pas parlé.» Non, mais ça peut arriver ces affaires-là, t'sais. Dix douze jours après, là ça s'mettait à placoter dans maison. T'sais comment c'que c'est les familles, han? Ça placote tout l'temps. Ça fait qu'y en a toujours un qui dit à ma mère: «Ça fait 12 jours qu'y s'est pas l'vé là. P't-être qu'y est malade?» Ma mère disait: «Non. Ça

s'peut pas. Y a jamais personne de malade, c'est pas lui qui va commencer çartain.»

Ça fait que là, à prenait les opérations en main. Là, à téléphônait à toute toute la famille. Les cousins, les p'tits cousins pis toute l'affaire. Là, on s'réunissait toute chez celui qui s'était pas l'vé. On restait dans salle à dîner nous autres; on avait pas l'droit d'aller dans chambre. Ça, c'tait inque ma grand-mère qui s'occupait de t'ça. Là, nous autres, on restait dans salle à dîner. Ma grand-mère restait à côté du lit pis à l'watchait. Pis là, nous autres, on attendait. Des fois, c'tait long. Deux semaines, trois semaines, quatre semaines, cinq semaines. Même, déjà une fois, on avait attendu un mois. Mais ça, c'tait rare. D'habitude, quatre cinq semaines, c'tait assez.

Là, ma grand-mère watchait. Aussitôt qu'y arrivait d'la bonne couleur, blanc vert un peu, t'sais, avec du bleu autour du nez, là à sortait d'la chambre pis à nous faisait signe. Là, on s'en allait chez nous, on prenait not' bain, on mettait nos chemises blanches, not' col noir pis on s'peignait comme faut. Les femmes sortaient l'fromage, les biscuits soda, la crêpe, les hommes rentraient la bière pis on s'préparait. La seconde qu'y arrêtait d'respirer, là ma grand-mère perdait pas une menute pis à l'appelait l'docteur. Eille, ça l'docteur, ça l'mettait en maudit, lui. C'est pas des farces, y faisait une crise à chaque fois qu'y rentrait chez nous. J'le comprends dans l'fond, j'le comprends. Ça faisait 24 ans qu'y était not' docteur de famille. Vingt-quatre ans docteur de famille d'une famille qu'y est jamais malade, ça tombe sués nerfs d'un docteur, ça! Lui-même, y s'faisait soigner depuis un grand bout d'temps à cause de t'ça.

Chaque fois qu'y rentrait, y disait: «Ben oui, mais pourquoi vous m'avez pas téléphoné avant?» Ma grand-mère disait: «On vous aurait téléphôné si y avait été malade. Y nous a jeté dans face en pleine santé, c't'homme-là!» Y disait: «Ben oui, mais ça fait cinq semaines qu'y s'est pas l'vé, ça veut p't-être dire queque chose?» Ma grand-mère disait: «Docteur, quand l'bon Dieu a décidé de v'nir vous chercher, c'est pas vous qui allez le r'tarder çartain!» Là, l'docteur y disait: «Oui, mais écoutez Madame, j'pourrais p't-être vous rappeler le cas de votre cousin Lucien.» Ah ben là, ma grand-mère, quand y a dit ça, est dev'nue bleu foncé. Pis lui, y est v'nu mauve violacé en déboulant l'escalier. À dit: «Le cas du cas du cousin Lucien, on veut pas en entendre parler icitte! C'est une écœuranterie!»

Pis c'est vrai ! Le cas du cousin Lucien, c'est une écœuranterie qui nous est arrivée nous autres. Une écœuranterie qu'les docteurs nous avaient faite à nous autres chez nous. Le cousin Lucien, ça faisait quatre semaines qu'on était toute réunis chez eux. Y arrivait jusse d'la couleur qu'on les aime. La voisine, une femme qu'on y parlait pas, rien, est allée placoter au docteur que peut-être notre cousin Lucien était malade au moment où c'qu'on s'en attendait l'moins. Le docteur r'soud. C'est pas écœurant, ça ? La grand-mère dit au docteur : « Qu'osse que vous faites icitte, vous ? » Y dit : « J'viens voir, y paraît que Lucien est malade. » Ma grand-mère y dit : « Y est pas malade, Lucien. » Y dit : « Tant qu'à être rendu, j'vas aller l'voir dans sa chambre. »

Y rentre dans chambre, y l'examine, y appelle l'ambulance pis y l'envoye à pital. C'est-y pas écœurant, ça ? Ma grand-mère a rasé d'en faire une syncope ! Nous faire ça à nous autres ! C'est pas mieux : c't'homme-là a été malade deux mois et d'mi à pital, y a convalescé sept mois, y a traîné 16 ans pis y a jamais été ben après ça. Jamais. Ma grand-mère, à y disait : « Ah, mon Lucien, t'as voulu faire ton finfinaud, han ? T'as voulu y aller à pital ? Ben souffre ! » Pis y souffra.

Y souffra tellement qu'y a jamais un autre qui a osé après lui. Entécas, toués autres ont jamais été malades, pis à mesure qu'les années passaient pis qu'tout l'monde mourait en pleine santé, ma grand-mère rougissait d'orgueil. Y y ont toutes passé : ses frères, ses sœurs, ses cousins, une couple de ses filles. Y a inque ma grand-mère qui est restée. Ben, est restée jusqu'à temps qu'à meure.

Après Lucien, toués autres sont morts d'leur belle mort. Quarante et un en neuf ans. C'est pas beau, ça ? À un moment donné, on en avait dans toués salons d'la province. Mon père y dit : « C'est-y d'valeur qu'on aye pas d'parents aux États, on pourrait voyager en même temps queques jours. » Eille, ça allait assez ben là, han, qu'on était une grosse famille nous autres… au début. Vers la fin, on était moins nombreux, han ? C'est pour ça que c'était plusse pire à prendre aussi quand l'drame est arrivé parce qu'on restait jusse sept huit dans famille, t'sais.

Le drame, ça s'est produit quand ma grand-mère est morte. J'veux dire que c'tait pas un drame qu'à meure : ça faisait des années qu'on s'en attendait. C'tait un peu faite pour ça des grands-mères. À un moment donné, bon, ça, on l'savait. Bon. Même qu'y a des grands bouttes, on trouvait que ça v'nait pas vite. Bon. Entécas… Mais le drame, ça été que c'est à c'moment-là qu'on

a compris que dans vie, y a pas d'justice. Y en a pas d'justice! Cherchez-en pas, y en a pas! Y a des palais d'justice. Ça, y en a en masse. Y en a partout de t'ça. Mais d'la justice, y en a pas. Ma propre garnd-mère, han? Non, était pas propre propre, mais ça fait rien... Ma grand-mère, han! Qui avait passé 107 ans d'sa vie à s'occuper d'la santé des autres, han! À voir à c'que jamais parsonne soit malade, avant d'mourir, à été malade comme un chien! À l'a été tellement malade, han! Ça faisait tellement pitié de nous faire ça, à cassé toute not' fun les trois jours qu'on a été au salon mortuaire.

C'EST BEN NORMAL

Musique: Jacques Perron

T'as lâché l'école un peu vite
Ou c'est l'école qui t'a lâché
Ton père buvait douze ou quinze p'tites
Toués jours, sans pouvoir travailler
Y avait trop d'enfants dans maison
C'est pour ça qu't'as sacré ton camp
T'as eu des boss, c'tait des pas bons
Fa qu'tu chômes d'l'été au printemps

C'est ben normal, c'est pas d'ta faute
Quand on est né pour un p'tit pain
C'est ben normal, demande aux autres
Pourquoi forcer, ça sert à rien
Pour toé y va toujours faire noir
Pour d'autres c'est toujours le beau temps
T'es tout seul c'est vrai, y a pas d'espoir
Que ça change avant ben longtemps

C'est pas vrai, oui ça peut changer
T'es pas tout seul, même si t'es poqué
Y en a une maudite gang comme toé
Qui t'cherchent, qui t'veulent pour les aider
À deux, ça peut déjà être mieux
À dix, on est ben moins peureux
Si c'est vrai qu'deux têtes valent mieux qu'une
À dix mille, on décroche la Lune...

LA GROSSE CHARLOTTE

Musique: Yvon Deschamps

Elle habitait dans un deuxième
Ça m'fait rire rien qu'à y penser
On s'disait: « Pour que l'plancher tienne
Y doivent avoir des beams d'acier »
C'tait la plus grosse de toute la rue
La plus grosse que j'ai jamais vue
La plus pesante, la plus pâlotte
La plus collante, la grosse Charlotte

Ça m'fait tout drôle quand j'y repense
On dirait même que j'm'en ennuie
Charlotte la grosse, Charlotte l'immense
Un tout p'tit souv'nir dans ma vie
C'qu'on lui faisait, c'est pas croyable
Faut dire qu'on n'était pas barrés
On lui faisait des tours pendables
Comme d'la pousser dans l'escalier
C'est vrai qu'à pouvait pas s'défendre
C't'à peine si à pouvait marcher
À d'vait être tannée d'nous entendre
L'appeler Charlotte la grosse enflée

À nous servait dans tous nos jeux
On la transformait facilement
En montagne, en boggy pour deux
En char d'assaut, en éléphant
On s'disait qu'à d'vait ben flotter
On l'a pitchée dans un bassin
La grosse a rasé de s'noyer
On essayera autre chose demain

Un jour est partie sans rien dire
C'est l'voisin qui nous l'a appris
On aurait pu nous avertir
On aurait voulu dire merci
Merci pour c'que t'as fait pour nous

C'est vrai qu't'étais ben fine des fois
Dans les grosses chaleurs du mois d'août
Tu faisais d'l'ombre pour deux ou trois

COMMENT, COMMENT

Musique: Jacques Perron

Tout est changé sur cette Terre
Tout est changé et pour longtemps
Y aurait pas mal de ch'min à faire
Pour revenir au bon vieux temps
Le bon vieux temps des vies heureuses
Le bon vieux temps des litanies
Le bon vieux temps des idées creuses
Le bon vieux temps des calomnies

Aujourd'hui tout est atomique
La société s'est transformée
Presque tout est automatique
On a moins besoin d'ouvriers
Les taudis tombent par centaines
Les buildings poussent comme du chiendent
Bientôt les querelles et les haines
S'ront toutes pognées dans du ciment

Ça va être beau, ça va être gai
La s'maine de trois jours pour tout l'monde
C'qui veut dire que les ouvriers
Vont pouvoir parcourir le monde
L'Europe, l'Asie ou l'Biafra
La Lune, si les Russes y sont pas
On pourra vivre dans des châteaux
Parler plusieurs langues à la fois
Marcher sur l'or ou sur les eaux
Y a plus rien qui nous arrêt'ra

Comment vivre sans l'automation
Comment vivre sans toutes ces machines
Qui lavent, qui brossent, qui font des ronds

Qui pensent, qui créent, qui assassinent
L'homme s'rait tout seul avec lui-même
Pus personne pour lui dire ce qu'il faut
Qu'y fasse, qu'y dise, qu'y pense, aime
L'homme s'rait moins fort
L'homme s'rait moins beau

Demain c'est la paix pour tout l'monde
Demain c'est la fin des soucis
Demain la Terre s'ra peut-être plus ronde
Demain s'ra pas comme aujourd'hui
Dans cette société protectrice
Des animaux, des chiens savants
Le temps ne paraît pas propice
Encore pour s'occuper des gens

La violence (1969*)

Non, mais c'est vrai, la violence, qu'ossa donne? Ça donne rien! Tout c'que ça fait c'est qu'ça mélange. C'est vrai! On vient tout mélangé, on sait pus quoi faire. Moé là, avant, je l'savais quoi faire. C'tait facile: j'faisais rien. Mais astheure, j'me sens comme obligé d'faire queque chose. C'est achalant pas mal. Faut qu'tu t'protèges! Y en a qu'ça leur fait rien, sont tout seuls. Mais moé j'ai le p'tit, faut qu'j'y fasse attention. Chus rendu que j'dors pus pis j'ose pus sortir. J'me dis qu'avec toute la violence qu'y a partout, ça va finir par v'nir icitte.

C'est vrai, eille! Y a d'la violence partout! Jusse à côté d'nous autres, en Allemagne, en France, en Espagne, en Italie pis plus loin aux États-Unis. Les Allemands s'garrochent des roches, les Français s'lancent des pavés comme ça, c't'effrayant, nous autres avec nos rues en asphatte, c'est dangereux! Un gars qui t'garroche la rue Papineau en pleine face, t'as l'air fin! Autres pays, autres mœurs. En Europe, sont rouges de colère; aux États-Unis y sont

* Ce monologue inédit intitulé « La violence » (1969), malgré certains points communs, n'est pas le même que « La violence » produit en 1977-1978.

enragés noirs. Icitte, quand tu t'promènes un peu, tu vois les jeunes qui sont verts d'envie. Y ont d'la misère à se r'tenir. Tu vois que toute c'qui les r'tient, c'est la peur. Comme dit le proverbe : « Anguille sous roche n'amasse pas mousse ! » Un bon matin là, ça va éclater !

Ben tins, mardi passé, j'marchais sua Catherine, j'allais tranquillement, je r'gardais pas parsonne. D'un coup, j'tourne le coin : bang ! J'arrive à ça d'la violence ! C'tait pas la violence, c'tait Laviolette, un gars que j'connais. Mais deux p'tites lettres de différence pis j'l'aurais eue en pleine face ! Une chance que c'tait Laviolette, j'me sus r'tenu pour pas dev'nir violent. Mais si ça avait été la violence, je s'rais dev'nu violette. C'est dangereux ! Prenez en France, les jeunes, y s'rappellent pas eux autres comment c'tait avant de Gaulle. C'tait terrible ! Moé, j'peux vous l'dire parce que j'ai connu un Français. Y paraît qu'les communes renversaient les cabinets deux trois fois par mois. C'est pas propre, ça ! Pis une chance que de Gaulle est arrivé pis y a tiré la chaîne.

Mais moi, chus pas fou, je l'sais pourquoi qu'y a du trouble partout : c'est parce que c'est à cause des préjugés. Les Blancs aiment pas les Noirs, les Noirs aiment pas les Rouges, les Rouges aiment pas les Jaunes, les Jaunes aiment pas parsonne. Ben j'me dis qu'on est chanceux parce qu'icitte, y a pas d'préjugés. Icitte, tout l'monde s'aide, on travaille fort pour prendre en main notre économie pis toute ! Ah, c'est sûr qu'y en a qui sont contre, y en a toujours qui mettent des bâtons dins roues, mais ça c'est des jeunes pis des hippies pis des séparatistes ! Mais j'vas dire comme quequ'un leur a déjà dit : « Y vont finir par s'faire faire mal. »

Ces jeunes-là là, c'est pas d'leur faute, mais j'pense qu'y sont aveugles. Y voyent pas clair ! On dirait qu'y réalisent pas comment qu'on est ben icitte. On a toute ! On a un gouvernement stable, tellement stable qu'y a rien qui peut l'faire bouger. On a la chance de vivre dans une ville où c'que la police est l'amie du citoyen. On a toute ! On doit être fier d'être Québécois, bon ! Êtes-vous fiers d'être Québécois ? Levez-vous ceux qui sont fiers d'être Québécois !

Maintenant, assoyez-vous pis demandez-vous pus pourquoi vous avez un mouton* comme emblème !

---

* Le défilé de la Saint-Jean se terminait par le char représentant le petit saint Jean qui était toujours accompagné d'un mouton.

YVON DESCHA
Cable T.V.
Dans ma cour
et 1 surprise
gratis à l'intérieur

1970-1971

Le fœtus*

Bon, v'là que les affaires se compliquent. Euh... à partir de cet instant-ci, y faut que vous vous imaginiez que chus pas encore au monde. Je suis dans l'ventre de ma moman. O.K.? Pour les gens plus instruits, c'est comme qui dirait que je suis t'un fœtu. Ben pas un vrai là, jusse un fœtu de paille. Y paraît que c'est avec ça qu'y font les hommes politiques...

Bon. Chus dans l'ventre de ma mère pis j'me berce. C't'à-dire, à s'berce. Entécas, on s'brasse... Boum!... Bang!... Bong!...

Moé ma mère est tannée d'attendre. À l'a hâte d'être délivrée... Bong! À pense je l'sais pas. C'est vrai! À s'imagine qu'icitte en d'dans, on sait rien, on voit rien, on entend rien, t'sais, on est nono. Cré moman! Bong! Est même toute étonnée quand j'bouge. Ah oui! Remarquez qu'à l'haït pas ça: ça y donne une bonne occasion pour se faire tripoter l'ventre... Ben à quand même ben hâte d'être débarrassée.

Moé j'trouve ça d'valeur. J'trouve ça d'valeur parce que moé ici, en d'dans, chus très bien. Bah, c'est pas grand, O.K. Mais d'un autre côté, chus pas obligé d'cohabiter avec personne. Une chance qu'mon père s'appelait pas Dionne... Surtout qu'y paraît que rendu dehors, t'es obligé d'apprendre à parler deux langues. Ben wo, han! Moé ici j'ai même pas besoin d'parler pantoute! Ben non, j'ai même pas besoin d'langue! Ma mère me nourrit par le p'tit trou ici. Ben oui! À m'nourrit, à m'berce, à m'transporte, eille à fait toute pour moé c'femme-là! Cré moman, bong! Non, y a inqu'un affaire: à fume trop. Pis comme son système d'aération est pas très bon, ça s'remplit d'fumée un affaire de rien icitte. Pis moé j'ai pas encore appris à tousser. Fa que quand c'est ben plein d'fumée, j'étouffe raide!

Remarquez qu'ça des bons côtés: quand chus ben étouffé, j'm'endors. Ben c'est quand même elle après qui va être étonnée parce que je s'rai pas un enfant fort. Oh, s'cusez-moé une menute, m'as r'venir. C'est parce que j'veux écouter, ça parle en bas... Non, c'est pas important. Comme d'habitude... Non, j'entends qu'osse qu'y dit en bas, mais jusse quand y parle de proche proche proche, t'sais? Pis encore là, c'est jusse des sons étouffés, c'est pas clair clair

---

* Ce monologue était accompagné d'une musique signée Jacques Perron. *Le fœtus* fut repris par la comédienne française Annie Girardot lors d'un one-woman-show au cours des années 1980.

clair. Non, des fois y m'vient d'la lumière d'en bas. Pas beaucoup : jusse trop. Non j'aime pas ça la lumière, on dirait qu'ça grossit les affaires. C't'épeurant ça ! Moé j'aime mieux ça à noirceur. Non mais quand c'est ben noir, j'me mets toute dans un p'tit paquet comme ça. Chus assez ben ! Ben quand y fait noir tu vois rien, fa que t'as pas d'problèmes… J'me mets toute dans un p'tit paquet pis j'me dis : « Toute est parfa. » C'est vrai, chus comme dans un étui, y peut rien m'arriver.

Faudrait que j'm'arrange pour pas sortir. J'sais pas où c'que j'pourrais m'accrocher… Non, ça pas d'bon sens de sortir d'icitte ! Rendu dehors m'as être obligé d'parler, manger, aller à l'école, travailler, m'as en arracher ! M'as tellement en arracher la première chose m'as savoir, m'as être vieux. Un vieux fœtus toute ratatiné, ça pas d'allure ça ! À part de t'ça, sortir d'icitte, c'est pas qu'une p'tite job ! J'sais pas si vous avez déjà essayé mais le métro à côté de t'ça, c'est rien ! T'as beau être poussé par le courant, quand c'est l'temps d'sortir, t'as pas d'entraînement, rien ! Si tu t'présentes le mauvais boutte, t'en arraches en maususse ! Pis le peu que je l'entends parler en bas, c'est pas très invitant. Y a pas l'air fin finaud, fin finaud…

Non, ben moé, chus pas plus fou qu'un autre, han ? Si j'sors d'ici, j'sais ben que huit neuf mois après, j'vas vouloir parler comme tout l'monde. Com-mu-ni-quer ! Di-a-lo-guer !… Ben, tu peux pas arriver pis parler pis envoye donc ! Faut qu't'apprennes, faut qu'tu commences. Pis normalement, ça commence par : « Gaaaaaa… Gaaaaaa… Bou, bou, bou… » C'est là qu'y vont s'moquer d'moé. Si j'essaye pas par exemple, là y vont être inquiets : « Qu'ossé qu'y a c't'enfant-là, y parle pas ? Y est attardé ? » Pis quand j'vas parler, va falloir que j'parle bien. Eux autres y parlent comme des pieds ! Y vont vouloir que j'sache toute, que j'connaisse toute toute toute. Pas l'droit d'fouiller par exemple ! Y vont m'ouvrir leur maususse de télévision dans face à cœur de jour, mais moé j'aurai pas l'droit de r'garder : « C'est trop dur pour les yeux des enfants, ça. » Va falloir que j'mange quand y vont décider qu'j'ai faim. Va falloir qu'j'aille en gros ou en p'tit quand y vont décider qu'j'ai envie… Ouais ! Y vont même me commander la couleur !

Y vont trouver ça ben drôle aussi quand j'vas m'casser la margoulette en essayant d'marcher. Ça, c'est drôle ça ! « Ben non mon ti-bébé, ça fi pas mal ça ! Ça fi pas mal, ça ! » Ben tombe su l'front, tu vas voir si « ça fi pas mal ça », câline ! Le grand niaiseux lui, l'soir y saura pas quoi faire pour se désennuyer

fa qu'y va m'pitcher dins airs jusqu'à ce que moé j'y r'lance mon souper dans face pis c'est moé qui vas s'faire punir? Ah ben non! JE SORS PAS!

«Entendez-vous en bas? JE SORS PAS! Arrangez-vous avec vos problèmes. C'tait à vous autres d'y penser avant.» Ben non, y pensent pas pis après, c'est nous autres qui en arrachent. «Pensez donc, des fois!» À part de t'ça, j'sais pas qui c'est qui a amanché ça, mais ça pas d'allure! Non, ben la sortie est ben trop p'tite! Pis après ça va m'passer su l'dos parce qu'à va être trop grande? Ben eille! JE RESTE ICI! «Eille, en bas!... Psssst! Eille, en bas, j'vous parle!...»

Ah! Y est parti. Ben peut-être qu'y a décidé d'y r'penser? Non, on sait jamais! Eux autres y peuvent ben s'tromper pis penser... Ça pogne à tout âge. Remarquez que moé, ça f'rait ben mon affaire parce que si y y r'pensaient comme faut, peser l'pour pis l'contre pis toute ça, probablement qu'y décideraient d'changer d'idée pis de pus être des parents. Y ont presque l'droit d'changer d'idée astheure... Moé, ça m'arrangerait. Ça m'arrangerait parce que dehors, ça pas d'allure. Ça pas d'bon sens d'aller là. Pis ici, chus tellement bien... Chus tellement bien que c'est ici que j'aimerais mourir...

La honte

À soir on est icitte pour parler d'ma grand-mère. (*La musique de l'orchestre couvre sa voix.*) Vous l'avez pas connue, han? Moé, j'avais la plusse grosse grand-mère qui s'était jamais vue dans l'boutte chez nous. Était pas grosse grosse, 296, euh, c'est pas pire. C'est vrai qu'était assez grande, à portait ben ça: à mesurait quatre pieds dix. Était tellement drôlement faite en tout cas, ça allait plus vite passer par-dessus que d'faire le tour. À part de t'ça, dans maison à portait tout l'temps des robes fleuries avec des grosses grosses fleurs. Ben des p'tites ça n'aurait pris trop...

(*Aux musiciens*:) Eille les gars, vous jouez trop fort! (*La musique ne s'arrête pas.*) Eille, les gars, c'est trop fort, le monde m'entend pas... C'EST TROP FORT! (*La musique s'arrête.*) Bon, c'est parce qu'à la longue des affaires comme ça, ça l'air de rien au départ, mais à la longue, ça peut créer un malaise. Non, t'sais moé, j'tais niaiseux avant. J'tais trop gêné. J'leur parlais pas, j'tais ben trop gêné! Non mais c'est parce que j'avais peur. J'me disais: «Si j'leur dis

qu'y jouent trop fort, sont ben capables de pus vouloir jouer.» C'est vrai. Ça m'gênait...

Y a pas inque à eux autres que j'disais rien. J'tais tellement gêné, j'parlais pas à parsonne. J'tais gêné gênant là, t'sais? Gêné bête. Ben t'es mal en maudit! Tu peux pas toffer toute ta vie d'même! J'tais rendu assez gêné, non seulement j'parlais pus à parsonne, j'écoutais même pus quand l'monde me parlait. Ben non: d'un coup j'aurais été obligé d'répondre après! Quand t'es gêné, t'es gêné, han! Ben plus gêné qu'ça: j'tais rendu j'écoutais pus la radio, je r'gardais pus la télévision, j'lisais pus l'journal. Quand y avait des nouveaux à shop, j'allais même pus travailler! Crime, c'est gêné, ça! Ben tu peux pas rester d'même toute ta vie! Un moment donné...

(*Aux musiciens:*) Pis là, vous m'ferez pus ça jamais, O.K.? Chaque fois qu'vous allez jouer trop fort, m'as vous l'dire. J'me gênerai pus avec vous autres! Fatiquants! Chus pus gêné, O.K. là? JE NE SUS PUS GÊNÉ-E! Je l'serai pus jamais à part de t'ça.

Chus pus gêné... ben maudit, j'ai honte! On dirait que quand la gêne m'a lâché, la honte m'a pogné tout suite. C'est comme si quand la gêne était partie, était tombée dans une grosse flaque de honte, pis à me l'aurait toute éclaboussée dans face! Ben c'est grave en maudit, O.K.? Parce qu'y a des grands bouttes, j'ai tellement honte que ça m'gêne. Pourtant quand j'tais gêné, j'avais pas honte!

J'ai honte, mais j'ai raison d'avoir honte, par exemple! Ah! Ah!... J'commence à être tanné d'faire rire de moé. Chus pus gêné pour leur parler, j'me gênerai pas pour vous parler à vous autres non plus, han! Vous allez arrêter d'rire de moé. J'ai honte, mais j'ai raison d'avoir honte parce que c't'écœurant qu'osse qui s'passe icitte, O.K.? C'est t'écœurant qu'osse qu'y s'passe dans province de Québec, han? Moé, j'ai mon maudit voyage là-d'dans, han! Depuis queques années, n'importe qui qu'y a des oreilles pour voir, des yeux pour entendre y peut pas faire autrement que de s'apercevoir que c't'écœurant icitte. N'importe qui devrait avoir honte.

Pis surtout, c'est d'la faute des jeunes, han! Plusse que les jeunes grandissent, plusse qu'y nous font honte. Si c'était inque de moé, la maudite jeunesse han, ça marcherait à coups d'pied dans l'derrière! C'est jamais content de rien, ça chiâle tout l'temps. Tu leur donnes n'importe quoi, ça chiâle encore! Tu leur donnes toute, c'pas ça qu'y veulent. Pis y nous font

honte ! Maudit, quand on était p'tits, on chiâlait-tu ? On a jamais chiâlé. Pourtant, on avait rien. On faisait toute dans rue. Ben, y avait pas d'autres places pour rien faire : on jouait dans rue, on marchait dans rue, on s'faisait écraser dans rue, toute !

Mais on l'savait comment c'tait effrayant dans rue par exemple. On voulait pas qu'nos enfants soyent dans rue, nous autres ! On a toute faite pour pas qu'y soyent dans rue. Y comprennent pas ça aujourd'hui ! Y sont même pas r'connaissants ! On a toute faite pour eux autres. Pendant des années, on s'est saignés à blanc pour pas qu'y soyent dans rue, nous autres. On a travaillé comme des caves, on a payé des taxes, on a payé des impôts pour pas qu'y soyent dans rue. On a bâti des cégeps, des pornyvalentes, des centres culturels. Ces enfants-là, y ont eu toute pour pas qu'y soyent dans rue. Ces p'tits maudits-là, aussitôt qu'on tourne le dos, y prennent des pancartes, woom ! Y sont dans rue ! Une vraie honte…

C'est rendu tellement grave han, que mardi passé, j'tais pus gêné, ça fait qu'j'écoutais la radio dans mon heure de dîner. J'ai arrêté d'être gêné lundi soir. Pis moé depuis qu'chus pus gêné, dans maison chez nous, y a pas parsonne qui vient m'dire quoi faire, O.K. ? Y a pas parsonne dans maison chez nous, mais supposons qu'y en aurait. Quand j'ai décidé d'ouvrir la radio, j'ouvre la radio ! Fa qu'j'ai ouvert la radio pis chus t'allé m'cacher en d'sour du lit.

Fa qu'y avait une femme qui téléphônait dans radio. À l'savait pas, la pauvre, moé j'tais caché en d'sour du lit j'écoutais toute ! Ben elle aussi à avait honte pis à s'est pas gênée pour le dire au gars ! À dit : « Monsieur, j'ai z'honte. J'ai z'honte, je n'en pleux pus, je suis t'à boutte. JE SUIS T'À BOUTTE ! J'ai z'honte d'être canadienne-française, laissez-moé vous l'dire. J'ai z'honte d'être canadienne-française pis c'est simple, m'as vous expliquer pourquoi, hein ! J'ai z'honte, hein ! D'être canadienne-française, hein ! J'vas vous expliquer tout ça tout suite… Moi Monsieur, j'ai z'honte d'être canadienne-française… parce qu'euh… euh… euh… ben parce qu'euh… on dirait, on dirait qu'euuuh… euh… euh… On l'a dit… euh… On dirait que les Canadiens français y nous font z'honte. Y nous font z'honte parce que c'est simple, hein ! C'est simple, euh… euh… les Canadiens français, y nous font z'honte parce qu'y sont pas capables de s'exprimer ! » À l'aurait ben aimé ça continuer, mais l'programme était fini. Pis moé j'ai été obligé de m'en aller travailler.

Ben le lendemain midi j'm'ai dit dans moé-même : « Si y a une femme qui a téléphôné aujourd'hui pis à l'avait honte, chus mieux de tchéquer demain au cas où c'qu'y en aurait une autre. » Ben c'fois-là par exemple, ôtez-vous de d'là ! J'ai ouvert la radio, mais chus pas allé m'cacher en d'sour du lit : chus t'allé m'assir dans l'frigidaire. La porte ouverte. Non mais c'est commode : t'as les concombres en arrière, la pinte de lait… Ça fait qu'j'ai écouté le même programme que les femmes téléphônent. Ben y en avait une autre qui avait honte. Pis c'tait pas la même honte qu'la veille… Imaginez-vous comment c'que c'est rendu grave, han ? La femme à dit : « Écoutez, monsieur, écoutez-moé, mon monsieur. M'écoutez-vous, là, monsieur ? Ben, écoutez-moé ben. M'écoutez-vous ? — Oui, madame. — Bon ben écoutez-moé ben, m'as vous dire inqu'un affaire. Monsieur, voulez-vous m'écouter ? Vous voulez pas m'laisser parler ? » Y dit : « Ben oui, ben oui, » « Bon ! Écoutez-moé. Moé monsieur, j'ai z'honte d'être canadienne-française. (*La femme parle pendant un certain temps sans qu'on comprenne quoi que ce soit à son discours. Puis, ça redevient compréhensible.*) Les maudits Canadiens français, quand y parlent, on les comprend pas ! Ça sait pas parler !

« M'as vous expliquer inqu'un affaire, monsieur… (*La femme parle encore pendant un certain temps sans qu'on ne comprenne quoi que ce soit de son monologue. Puis, ça redevient compréhensible.*) Ça vient d'où c'problème-là ? D'où ça vient ? M'as vous l'expliquer. Ça vient des écoles. Parce que dins écoles, le problème c'est qu'les professeurs canadiens-français savent pas parler. La solution dins écoles ? Clairez les professeurs canadiens-français ! Clairez ça ! Pis à place, dins écoles, c'qu'y nous faut dans les écoles, c'est toute des professeurs français de France ! Oubliez jamais que l'problème du Canadien français, qu'osse que c'est ? Y a pas d'vocabulaire ! Je l'sais, j'ai faite toutes les magasins pour en trouver un. Y en a pas ! Y a pas d'vocabulaire à Montréal, imaginez-vous dins campagnes ! Tandis que les Français de France, oubliez-pas qu'y a des Français en France qui parlent le français universel depuis huit neuf cents ans ! Oubliez-le pas… Sans arrêt !… Le Canadien français, y est pas capable de parler deux menutes, y est trop gêné pour ça ! Le Français y peut parler pendant des heures, des jours, des semaines, des années si on l'arrête pas. Y écoute jamais, mais y parle par exemple ! Y est capable de parler !

« Mais nous autres icitte, c'est not' dernière chance, le français. C'est ça que l'monde oublie, c'est not' dernière chance le français ! Parce qu'on est pas assez intelligents pour apprendre l'anglais ! Y nous manque un bardeau,

c'est pas de not' faute : on est épais, bon. On est pas capables d'apprendre le français, on est les seuls qui ont d'la misère de même. La seule province dans toute le Canada qui a d'la misère avec l'anglais d'même. Dans toutes les autres provinces, ça parle anglais couramment n'importe y'où. Même aux États-Unis, pour vot' information, des p'tits gars de trois quatre ans, ça va même pas à l'école, ça parle anglais ! On est tellement niaiseux nous autres, rendus à 35 ans, on baragouine encore father, mother, strawberry, I love you. On f'ra pas d'argent avec ça nous autres ! On est pas capables d'apprendre l'anglais ? Oublions-lé pis stickons au français ! »

Là moé j'ai été obligé de fermer la radio pis de m'en aller travailler. J'ai pas pu continuer à écouter ça, mais j'm'ai dit dans moé-même : « Réfléchissons. Deux jours, deux femmes, deux hontes ; on passera pas la semaine ! » Non, c'est grave, c'est grave ! En m'en allant travailler, j'ai pris mon courage à deux mains, j'm'ai dit : « P'tit gars, c'est grave. Qu'osse m'as faire ? » Fa que j'ai pensé comme y faut. Après y avoir pensé comme y faut, j'm'ai dit : « Y a inqu'un affaire à faire, penses-y pus. C'est ben trop grave ! Oublie ça. Qu'osse qu'y faut, c'est faire sa job chaque jour comme faut, pis laisser faire le reste. »

Fa que j'm'ai t'en allé à shop, j'm'ai mis à travailler pis là, p'tit à p'tit, j'ai toute oublié mes problèmes. Là toute allait ben, la machine marchait, envoye donc, je r'prenais confiance, toute allait ben, toute était parfait. Le boss est arrivé, y s'est mis à nous chicaner : une vraie belle journée ! Le boss chicanait, on faisait semblant d'avoir peur, toute était normal. J'avais toute oublié mes problèmes. C't'à c'moment-là qu'y a un écœurant qui a répond au boss ! Pis bête à part de t'ça, han ! Le boss s'est cripsé d'même, y est v'nu rouge. J'ai dit : « Y va faire une syncrope, y s'en r'mettra pas ! Ça y est jamais arrivé qu'un gars y réponde. » Moé j'ai pas été capable de me r'tenir, j'ai dit au gars : « Es-tu fou toé, es-tu fou toé ? Es-tu malade dans tête ? Répondre au boss ! T'as pas honte, toé ? » Y dit : « Pourquoi j'me gênerais, c'pas l'bon Dieu. » J'ai dit : « Même si t'es pas gêné, tu devrais avoir honte ! Pis si t'as pas honte, nous autres on s'gênera pas ! » On s'est mis huit neuf, on a pas eu peur, on te l'a sacré dehors !

Quand on est r'venus, not' pauvre boss était toute écrasé à terre. Monsieur Laviolette était rendu mauve ! J'te dis qu'y était pas beau à voir là. Même deboutte pis blanc, y est pas joli… Fa qu'là, le boss s'est l'vé d'une raideur, y dit : « Les gars, U.S. qu'on s'en va ? U.S. que s'en va l'monde si n'importe quel pouilleux peut répondre au boss ? Chus l'boss, icitte. Pis j'ai travaillé pour

être qu'osse que chus ! » C'est vrai, y a travaillé pour être qu'osse qui chus. Pis n'importe qui pourrait y répondre ? J'ai dit : « Boss, faites-vous en pas. J'ai honte pour c'te gars-là qui vous a répond, j'ai honte pour lui. Pis j'me gênerai jamais pour vous l'dire. Mais seulement, faut pas y en vouloir ! Faut pas en vouloir au gars qui répond au boss. Le gars qui répond au boss, y répond au boss parce que c't'un suiveux. » C'est inque ça : un suiveux. On y dit : « Réponds au boss », y répond au boss. On y dirait : « Fais la grève », y f'rait la grève. On y dirait : « Marche dans rue avec une pancarte », y irait. N'importe quoi ! C't'un suiveux.

Ben j'ai dit : « Boss, faites-vous en pas, on l'a sacré dehors. Pis nous autres, vous nous connaissez, on est pas des suiveux. Pis on en s'ra jamais. Ça fait 17 ans qu'chus t'icitte, ça fait 17 ans que j'vous l'prouve. Pis j'vas vous le r'prouver encore : dites-moé n'importe quoi, j'vas l'faire… »

Le p'tit Jésus*

Ti-Jésus bonjour, mes délices, mes délices,
Ti-Jésus bonjour, mes délices, mes amours…

Eille, c'tait-tu un beau p'tit n'enfant, c'te p'tit Jésus-là, han ! Vous en rappelez-vous ? Vous vous en rappelez pas ? Y était-tu beau ! Eille, non mais quand on pense à ça, le p'tit Jésus, y a toute changé sua Terre ! C'est pour ça qu'tout l'monde l'aime. Un p'tit n'enfant long d'même ! Y a toute changé sua Terre ! Ben, un p'tit long d'même… De même. Ça dépend des églises. Les églises qui ont pas d'foin, y est p'tit d'même… En faite, normalement y est à peu près d'même.

Y a toute changé sua Terre. Moé, j'ai jamais compris ça. Un p'tit n'enfant long d'même qui change toute, moé j'ai jamais compris ça. J'comprends pas, mais par exemple j'comprends un affaire : c'est qu'on est chanceux qu'y aye toute changé ! Parce qu'avant le p'tit Jésus, c'tait effrayant. Même y paraît que même pendant le p'tit Jésus, c'tait pas drôle. C'tait pas vivable dans c'temps-là. Une chance qu'y est mort parce qu'y en aurait arraché en câline ! Le monde

* Ce monologue était accompagné d'une musique signée Jacques Perron. Il fut repris en janvier 1977 par Julos Beaucarne au Théâtre de la Ville, à Paris, mais dans une traduction en wallon.

était effrayant. Le monde, dans c'temps-là, était effrayant! Y avait pas d'suite dins idées. Non, y avait pas d'suite dins idées. Imaginez-vous, quand le p'tit Jésus est v'nu au monde, on aurait pensé qu'y aurait eu un gros party! Crime, ça faisait des milliers d'années qu'y l'attendait. Tout l'monde s'écrivait: «Envoye, attention, y s'en vient, ça s'ra pus long, là! Y va v'nir, y va v'nir, watchez-le, watchez-le, y s'en vient!» Y était attendu comme le Messie, c't'enfant-là, c'est pas des farces! Tout l'monde l'attendait... Cent ans avant qu'y vienne au monde ça criait partout: «Hosanna, hosanna, hosanna!»

Y arrive... pas un chat. Y a jusse l'ange qui s'est garroché sua crèche pour faire le trafic, y est pas v'nu personne. Trois moutons pis un berger. Y avaient déjà oublié, les autres. Pis pourtant, un beau p'tit n'enfant d'même, y en avait jamais eu! Imaginez-vous, des grands cheveux blonds bouclés, les yeux verts... Pour un Juif, c'est rare en crime ça! Ça s'était jamais vu! Ça s'était jamais vu!

Ben moé qu'osse qu'y m'a faite le plusse de peine, c'est quand que j'pense que c't'enfant-là qu'on attendait depuis si longtemps, en plusse de t'ça y s'est adonné à v'nir au monde en plein la nuit de Noël! Ah oui! Même qu'y est tombé su l'premier Noël de toutes! Y a pas eu un cadeau. Pas d'cadeau! Personne a pensé à y faire un cadeau. Non, non! Y a-tu braillé? Y a braillé. Mais c'est pas parce qu'y avait pas d'cadeau: c'est parce qu'y gelait comme un rat! J'aurais ben voulu vous voir vous autres, en couche au mois d'décembre dans un étable...

Ben des cadeaux, y en a eu. Bon. Mais y a été obligé d'attendre après les rois... Ben oui, y a été obligé d'attendre après les rois mages, les grands tarlas d'l'histoire sainte! Les grands niaiseux qu'on fête encore. Si c'était inque de moé, on en parlerait même pus! Ces grands écœurants-là, que tout l'monde se fiait su eux autres pour les cadeaux du p'tit Jésus, han, tout l'monde se fiait su eux autres: y étaient partis six mois d'avance! Des gros chameaux, toute! Le monde leur disait: «Où c'est qu'vous allez d'même?» «Ah! On s'en va porter les cadeaux à l'enfant Dieu!» «Allez-vous l'trouver?» «Certainement! On a inque à suir l'Étoile.» Pour moé, y en ont vu un maudit paquet d'étoiles. Y se sont trompé d'chemin, y sont arrivés dix jours en r'tard. C't'enfant-là aurait pu mourir d'une neumonie en les attendant en couche dans l'étabe. Toute la sainte famille était pognée dans l'étabe. Y pouvaient pas s'en aller, ces tarlas-là avaient écrit qu'y v'naient...

En plusse, y arrivent avec leurs cadeaux: d'la myrrhe et de l'encens. Pour un bébé naissant, ça c't'un beau cadeau!!! J'te dis qu'y ont pas faite les magasins longtemps pour trouver ça, han! Y auraient pas pu y acheter un gun comme tout l'monde? De l'encens! R'marquez que d'un autre côté, ça faisait dix jours qu'y étaient dans l'étabe: un peu d'encens, ça pas fait d'tort, mais quand même... C't'égoïste pareil comme cadeaux. J'te dis qu'moé à place de saint Joseph, j'leur z'aurais parlé!

Mais le pauvre vieux, y avait pas la tête à ça. Y en r'venait pas encore! Y se d'mandait comment ça avait pu arriver. Y disait: «Pourtant, j'y suis pour rien!» Non mais c'qu'y aimait pas surtout, c'est qu'le bœuf le r'gardait tout l'temps en riant. C'est gênant... Dans l'fond faut pas trop l'plaindre, han? Moé j'considère que dans toute c't'histoire-là, c'est la sainte Vierge qui était l'plusse pire. Parce que quand on y pense comme faut, c'est elle que ça été le plus dur de passer au travers. Parce qu'à en a arraché en crime! Une p'tite fille, une p'tite fille! Dix-huit dix-neuf ans, peut-être même 16, on l'sait pas. Une toute p'tite jeune fille, pas d'expérience, à l'avait jamais rien vu... Non, dans c'temps-là, ça sortait pas! Y avait pas des vues pour t'expliquer toute comment ça s'passait, pis fais ci pis fais pus ça! Elle, à l'savait pas quand l'grand Gabriel est v'nu... Y dit: «Veux-tu, veux-tu?» À dit: «O.K., O.K.!» Ben crime, à savait pas qu'après y flyerait, à le r'verrait jamais! Si à avait su qu'à s'rait pognée avec le vieux, à aurait pas dit oui si vite, han? Parce que l'vieux, y était ben fin mais y rabotait pis c'est toute. À part de ça, y était rancunier...

Eille, y était tellement rancunier, quand y sont partis d'l'étabe, y les a renfermés sept ans dans maison! Mais entécas, un dimanche après-midi han, le p'tit avait sept ans, ça faisait sept ans qu'y était renfermé là. Le vieux rabotait dans l'coin, y faisait semblant de rien. La sainte Vierge se berçait pis à le r'gardait de travers: à en pouvait pus. À EN POUVAIT PUS! À s'est l'vée d'une raideur, à te l'a accroché par les lapels de coat, à dit: «Moé j'en peux pus là, tu m'comprends? Jésus-Christ, on sort ou ben ça marchera pas.» Pis y ont sorti! Y se sont en allés direct au temple. Y avait inque ça d'ouvert le dimanche.

Mais dans c'temps-là, les temples c'tait mélangeant aussi. Ça s'peut pas comment c'que toute était à l'envers dans ça. Imaginez-vous: les temples y avaient des grandes portes en avant han, en avant du temple y avait des grandes portes, ça y appelaient ça «les portes d'en avant». Et pis en avant des portes d'en avant, su l'travers, y avait c'qu'y appelaient eux autres «le perron

d'en avant». Pis en avant du perron d'en avant y avait «les marches d'en avant». Quand t'arrivais là par en avant, tu pouvais pas te douter de rien, toé! Monte sués marches d'en avant, arrive su l'perron d'en avant, ouvre la porte d'en avant, ferme la porte d'en avant, bang! T'es en arrière! Fallait marcher jusqu'en arrière pour être en avant! C'est là qu'y ont commencé: «Avancez en arrière, avancez en arrière!» C'est là qu'ça commencé.

Le temple était plein plein d'monde. Le monde allait là l'dimanche prendre des gageures... Parce que dans l'fond du temple y avait 12-15 vieux divins qui se t'naient là, le monde allait là, les vieux divins leur posaient des divinettes pis les autres gageaient. Ça fait qu'le p'tit, lui, y voulait absolument y aller pis son père disait: «Voyons donc, t'es ben trop p'tit!» Y dit: «Ça fait rien, j'veux y aller popa, j'veux y aller popa!» Ça fait que la sainte Vierge à dit: «On sort pas assez souvent, casse pas son fun.» Fa qu'y dit: «C'correct, c'correct!»

Fa qu'le grand monde passait, les vieux divins leur posaient des divinettes, le monde savait rien. Le p'tit Jésus arrive lui, sept ans. Les vieux divins posaient des divinettes, ben le p'tit crisse, y les savait toutes! Y en a pas manqué une! Saint Joseph était assez énarvé, y courait partout, y disait: «R'gardez-le, r'gardez-le, c'est mon garçon ça, c'est mon garçon, regardez-le c'est mon garçon!» La sainte Vierge l'a r'gardé, à dit: «Ouais...»

La chicane a r'pogné. Vingt ans sans r'sortir! Comme la sainte Vierge disait après, à disait: «Là, ton père astheure a décidé que tu sortiras pas jusqu'à ta majorité. Tu sortiras quand ta majorité s'ra arrivée.» Bon, y dit: «C'est correct.» Lui, sa majorité est arrivée un lundi soir. Y était à peu près sept heures et vingt, jusse après l'chapelet. Ben peut-être pas jusse jusse après l'chapelet, mais avant *Les belles histoires* entécas... Y était assis au bout d'la table avec trois quatre de ses chums, parce que la sainte Vierge à l'avait dit: «T'as pas l'droit d'sortir, mais quand même, on peut pas être plus sévère que nature! Tant qu'tu restes autour d'la maison, tu peux jouer avec Pierre, Jean, Jacques, ça nous dérange pas.»

Ça fait que c'te soir-là, Pierre, Jean-Jacques étaient là pis y étaient après souper avec eux autres. Pis là, sa majorité est arrivée d'même! Fa que quand y l'a vue, y s'est l'vé ben raide, y s'est en allé vers la porte, y a ouvert la porte, y a dit: «Je vous salue, Marie. Je m'en vas faire ma vie publique.»

Fa qu'y est parti avec ses chums pis y sont descendus dans Djérousalem. Parce que Djérousalem, c'tait la plus grosse ville du boutte. Pis c'est là qu'était

l'temple. Ça fait qu'y dit aux gars : « Attendez à dimanche vous pourrez gager, vous êtes sûrs de gagner parce que même quand j'avais sept ans, les vieux divins j'connaissais toutes leurs divinettes. Y peuvent pas m'avoir, rendu à mon âge ! » Fa qu'les gars avaient hâte au dimanche. Comprends-tu qu'la semaine a été longue à passer… Le dimanche matin, y se sont l'vés à cinq heures. Pour se mettre en forme y ont traversé le lac à pied trois quatre fois, envoye donc ! Ça fait qu'là, y arrivent au temple y étaient sept huit. Vite vite, montent sués marches d'en avant, arrivent su l'perron d'en avant, ouvrent la porte d'en avant, ferment la porte d'en avant, bang ! Y étaient en avant.

Jésus dit : « Bougez pas ! Y a queque chose de changé… » Fa qu'y r'garde dans l'fond du temple : y avait pus d'vieux divins. Y s'tourne vers Jean-Jacques, y dit : « Serait-ce-tu que les vieux divins ont été clairés ? » Ça fait qu'y r'garde tout l'tour du temple. Y avait des stands, des gars qui vendaient des affaires. Y avait Judas Escariote qui avait un stand ; lui, y était connu comme Barabbas dans Passion. Y avait Moïse qui en avait un autre, pis Moïse était en chicane contre Judas parce que Judas mettait ses bébelles su ses tablettes de loi. Fa que quand Jésus a vu ça, y a pas été capable de se r'tenir, y accroche un fouet, y dit : « Dehors ! Et qu'à cela ne tienne, que j'vous r'pogne pas mé qu'je r'vienne ! » J'vous dis qu'ça sorti, han ! Pis Jésus-Christ, ça y a ouvert les yeux. Ah oui ! Y est v'nu les yeux grands d'même. Y ont pensé l'faire opérer, toute ! Y dit : « Non, j'ai une meilleure vision avec ça. »

C'est vrai, y avait une meilleure vision parce que c'est à partir de c'moment-là qu'y s'est aperçu comment c'tait écœurant dans Djérousalem. C'était pas vivable dans c'te ville-là ! Lui y était pas allé depuis qu'y était p'tit. Imaginez-vous que la ville de Djérousalem était infestée de grands prêtres parisiens ! Y en avait partout, toutes des grands, six et trois, six et quatre, six et cinq… Les p'tits étaient obligés d'travailler, eux autres. Pis dans c'temps-là, y avait pas des jobs pour n'importe qui ! T'étais grand prêtre ou p'tit pêcheur. Pis p'tit pêcheur, dans l'temps de Notre-Seigneur, ça avait pas d'allure parce que trois quatre pêches miraculeuses, à part les corbeilles de pains, les gars rentraient morts, y étaient pus capables de travailler pour un mois. Y auraient ben voulu être grands prêtres… Non, inque les grands ! Jésus y dit : « Ça pas d'bon sens ça. Y va falloir changer ça ! » Surtout qu'les grands prêtres étaient effrayants. Comment ça vivait dans c'temps-là, c'tait pas possible, on l'croirait pas ! J'vas vous l'dire, vous l'croirez pas comment c'était à l'envers, ça avait pas d'bon sens comment c'que l'monde vivait dans c'temps-là. Imaginez-vous

que j'me sus laissé dire que dans c'temps-là, les grands prêtres portaient des robes jusqu'à terre. Y en avait qui avaient des bijoux, des grosses bagues, envoye donc! Ces tabarnouches-là, y s'faisaient donner d'l'argent par les pauvres, eux autres y restaient dans des grosses maisons, ça les achalait pas pantoute! Y s'prenaient pour d'autres. Le grand prêtre en chef se prenait tellement pour un autre qu'y en portait pus à terre: y s'faisait porter.

Fa que quand Jésus a vu ça, y a dit: «M'as t'les organiser, eux autres.» Y savait que le vendredi d'après, y avait une procession d'grands prêtres sua Main de Djérousalem. Ça fait qu'y s'est caché sur un coin avec une douzaine de ses chums. Pis quand les grands prêtres ont passé, y t'leur a lâché un wouac: «Sépulcres blanchis!» Pis y s'est sauvé ben raide. Le grand prêtre en chef y dit: «Laisse-le faire lui, y se sauvera pas toujours...» Y avait un p'tit vieux à côté, y dit: «Non, mais j'ai l'impression qu'y va en sauver une gang, par exemple!» C'tait un p'tit vieux prophète.

Ça fait qu'Jésus, lui, y s'est sauvé dans ruelle avec sa gang. Y se sont en allés dans une cour pour pas qu'les grands prêtres les pognent. Ça fait que Jésus y dit: «Les gars, l'heure est grave. Faut qu'ça change plusse que jamais!» Les gars ont dit: «OUI!» Mais y étaient pas une assez grosse gang. Ça fait que Jésus y dit: «Les gars, faut commencer notre révolution, mais tranquille, très tranquille.» Parce que Jésus, y était contre la violence. Y avait raison! C'était déjà assez écœurant qu'ossé qui s'passait dans Djérousalem sans mettre la violence par-dessus ça! C'était même pas une ville z'hygiénique. Y avait un maudit vieux dicton qui s'promenait de porte à porte dans Djérousalem pis qui disait à tout l'monde: «Œil pour œil, dent pour dent. Œil pour œil, dent pour dent.» Y a pas un maudit dentisse qui voulait travailler là! Les oculisses, tu les voyais pas cent milles à ronde, han! Ça fait qu'Jésus y dit: «Faut changer ça. Mais la seule chance qu'on a, on va y arriver par l'amour...» Les gars ont dit: «O.K., O.K., envoye, envoye!»

Y ont jamais été capables. Jamais été capables! Imaginez-vous que le monde de Djérousalem était tellement corrompu que la plupart aimaient même pas Notre-Seigneur-Jésus-Christ! Y l'aimaient pas! Y était pas assez fin pour eux autres! C'est-tu pas écœurant ça? C'est pas croyable, allez donc comprendre ça. Y aimaient pas Notre-Seigneur-Jésus-Christ! C'est vrai que des bouttes, y était tannant. Mais ça, euh, ça empêche pas d'aimer quelqu'un parce qu'y est tannant! Y était tannant quand tu vivais avec! Quand tu vivais

pas avec, y était parfait, y avait même pas d'défauts. C'est jusse que quand tu vivais avec, ben moé j'l'aurais trouvé tannant parce qu'un gars qui parle inque de son père, ça m'énarve. Ça, c'est une question d'mentalité… Moé, mon père par ci, mon père par là, mon père a faite ci… Surtout que son père, on l'connaissait pas, han? Entécas, on était pas sûrs lequel c'était, pis lui non plus. Ben ça, c'tait énarvant. À part de t'ça, c'tait parfait.

C'est pas pour ça qu'le monde l'aimait pas. Le monde l'aimait pas, premièrement ben c'tait un Juif. Et pis à part de t'ça, y avait une grande barbe, t'sais, fa qu'y pouvait pas rentrer n'importe où… Et pis lui, y aimait ça porter les cheveux sués épaules, fa que presque toutes les troubles y passaient su l'dos. Ben c'est surtout parce qu'y avait une manie ben fatiquante pour le monde, énarvante: y ramassait des grosses gangs, t'sais, pis là ça marchait dins rues, pis «on va changer ci», pis «on va changer ça»! Le monde haïssait ça. Dans c'temps-là, le monde comprenait pas, c'tait pas comme aujourd'hui. Y comprenait tellement pas qu'le grand prêtre en chef un moment donné a dit: «Pus d'marchage dins rues en gang en plein Djérousalem.» J'te dis qu'c'est grave ça!

Ça fait que quand Jésus-Christ a vu ça, y a emmené sa gang sur une colline pour parlementer. Ça fait qu'y a monté sur une grosse roche, y dit: «Les gars, finies les folies! Pierre viens ici, pis Jean-Jacques, ferme-toé pis écoute… Pierre, tu es Pierre?» L'autre y dit: «Oui.» «Pierre, tu es Pierre…» «Vous l'avez dit ça!» «Ben laisse-moé parler, m'as t'sacrer une claque! Pierre, tu es Pierre, et euh… Pierre qui roule n'amasse pas mousse!» Non, c'pas ça pantoute, mais de toute façon l'autre a pas compris parce qu'y en a un qui parlait en hébreu pis l'autre parlait en paraboles… Fa que Notre-Seigneur y dit: «Les gars, va falloir que j'm'en alle ben vite, mon temps achève.» Ben y dit: «J'voudrais pas partir avant d'être çartain qu'vous m'avez compris.» Les gars ont dit: «Voyons donc, vous êtes pas dur à comprendre, on vous a compris çartain, han?… Envoye, dis que t'as compris, toé… On a toute compris Jésus, han?» Jésus y dit: «Qu'est-ce que vous avez compris?» Y dit: «Han? Qu'est-ce que… Explique-lui, toé… T'as pas compris? Ben dis pas que t'as compris. Vous êtes mieux d'y rexpliquer, y a rien compris.» Notre-Seigneur y dit: «C'est pourtant simple! J'vas vous laisser jusse un message. C'est l'plus beau, le plus vrai, le plus doux: aimez-vous les uns les autres.» Y en a un y dit: «Vous êtes sûr qu'on a l'droit?» Non, mais la loi était pas passée, rien…

Notre-Seigneur y dit: «C'pas ça j'veux dire! J'veux dire que les affaires d'œil pour œil, dent pour dent, faut oublier ça. Si vous voulez être capables de faire une révolution en profondeur, y a jusse une façon que vous allez y arriver, c'est par l'amour. Y faut qu'vous soyez capables d'aimer tout l'monde.» Les gars ont dit: «On veut ben essayer, mais y en a trois quatre qu'on haït, on peut pas les garder, ceux-là?» Le Seigneur y dit: «Non, faut même que vous arriviez à aimer vos ennemis.» «Eille! Eille! C'est toffe, ça! Aimer nos ennemis... Si vous l'dites, on va essayer entécas!» Le Seigneur y dit: «Plusse que ça: à partir d'aujourd'hui, si quelqu'un vous tape, au lieu d'vous r'venger, vous allez leur demander d'vous taper encore!» Les gars étaient pas d'accord. C'tait pas des Canayens français ça: c'tait des Juifs! «Êtes-vous fou, crisse? Des plans pour s'faire crucifier!» Fa que Notre-Seigneur y dit: «Ça fait rien. De toute façon, j'ai pas l'choix.» Y ont dit: «Ah, O.K.! Si c'est d'même que vous voulez ça, on va l'faire.»

Ça fait que Notre-Seigneur s'est retiré dans l'désert, pis les gars sont descendus dans Djérousalem, y se sont dépêchés d'agacer l'monde, t'sais, pour que l'monde les frappent... Fa que l'monde les tapaient, BONG! Y r'gardaient l'monde en riant: «Tapez-moé encore!» BONG! Eux autres y en ont mangé une maudite!

Tellement que sept huit cents ans après, y en étaient presque toutes morts. Pis ceux qui restaient étaient ben maganés. Ça fait que c'est là qu'y ont eu l'idée, y ont dit: «Les gars, on va répandre la Bonne Nouvelle. On va aller montrer ça à d'autres!» Fa qu'y ont pris des bateaux, y sont allés montrer ça à d'autre monde. Fa qu'y débarquaient su d'autres mondes, là y les tapaient le plus fort possible: BONG! BONG! Ben, l'autre monde avaient jamais entendu parler du p'tit Jésus eux autres, fa qu'au lieu d'dire: «R'tapez-moé encore», y se r'vengaient. Fa qu'eux autres, y tapaient plus fort. Y disaient: «On vient vous enseigner la religion d'amour, vous comprenez pas ça?» Les autres étaient tellement durs de comprenure, ça leur a pris 2 000 ans pour les convaincre. A fallu qu'y en massacrent les trois quarts! Y ont été obligés d'les brûler, les tirer, les écarteler... «VOUS COMPRENDREZ JAMAIS ÇA L'AMOUR? LA RELIGION D'AMOUR?»

Ben 2 000 ans après, y les ont eus... par la peur. Mais qu'osse qu'y est arrivé c'est qu'aussitôt qu'y a pus eu d'chicane, l'monde s'est mis à s'désintéresser de t'ça. C'est vrai, aujourd'hui y a pus personne dins églises! La religion d'amour, ça énarve pus parsonne! Y a jusse en Irlande que les

Licence enqc-11-5534263-15408269-11238643 accordée le 02 octobre 2024 à Louise Garon

protestants pis les catholiques ont encore assez d'courage pour s'entretuer pour leur foi. Dans tout l'reste du monde, c'est rendu dramatique, tellement dramatique que l'pape est obligé d'faire un concile économique. On rit pus! Fa qu'le pape y d'mande à ses cardinals, y dit: «Qu'ossé qu'y a qui marche pas?» Fa qu'y avait un grand cardinal qui était là, y dit: «Escusatum papus, s'cusez-moé papa, j'pense que je l'sais c'qu'y a qui marche pas, moé.» Y dit: «C'est très simple: quand on était obligés de s'battre pour notre foi, on y pensait tout l'temps, on avait pas l'choix! Si tu y pensais pas, tu t'faisais tirer. Mais depuis qu'y a pus d'chicane, la seule chance qu'on aurait pour y penser comme y faut, c'est la fête de Jésus. Ça rappellerait ça à tout l'monde! Mais malheureusement, la fête de Jésus tombe le jour de Noël pis dans l'temps des Fêtes, tout l'monde est paqueté pendant deux semaines. Sont pognés dins magasins, les cadeaux, les réveillons, les partys... Y ont jamais l'temps d'penser à ça.» Ça fait qu'y dit: «Moé je l'ai trouvé c'qu'y faut faire: on va prendre la fête de Jésus, pis on va la mettre l'été, quand que l'monde a rien à faire. Tout l'monde va y penser. On est correct.»

Le pape y était pas d'accord. Y était tellement pas d'accord, y s'est l'vé, y était toute blanc! Le pape y dit: «NON!» Pis quand l'pape dit: «NON!», c'est «NON!» Parce que quand l'pape dit non t'as pas l'droit de dire oui. Si tu dis oui quand y dit non, y défaillit lui. Pis y a pas l'droit de défaillir: y est infaillible! Fa qu'le pape y a dit: «Non! Tant que je s'rai pape infaillible, la fête de Notre-Seigneur-Jésus-Christ va rester le jour de Noël... Pis si y en a qui sont pas contents han, si y en a qui aiment mieux vivre comme des païens, ben y ont inque un affaire à faire: qu'y prennent leur pelule!»

AIMONS-NOUS

Musique: Jacques Perron

Aimons-nous quand même
Aimons-nous jour après jour
Aimons-nous quand même
Aimons-nous malgré l'amour
Aimons-nous de rage
Aimons-nous, mais sans pitié
Aimons-nous en cage
Aimons-nous sans amitié

Deux mille ans de haine
N'ont rien changé à l'amour
Pour briser nos chaînes
Sonnent canons et tambours
C'est l'amour qui gronde
L'amour avance à grands pas
Détruira le monde
Par amour du combat

Je t'aime, tu m'aimes, il l'aime
Nous vous aimons
Vous nous aimez
Ils m'aiment, ils t'aiment, ils aiment

Aimons-nous quand même
La mort unit sans retour
Aimons-nous, je t'aime
Je te tuerai, mon amour
L'amour nous préserve
Des remords de nos tueries
On tue sans réserve
Par amour de sa patrie

On vit sans histoire
Lorsque l'on vit sans aimer
L'amour c'est la gloire
La puissance et l'amitié
Aimons sans contrainte
Aimons-nous comme il se doit
Resserrons l'étreinte
Qui nous étouffera de joie

Je m'aime, tu t'aimes, il s'aime
Nous nous aimons
Vous vous aimez
lls s'aiment
S'aimeront...

ATTENDS TA DÉLIVRANCE

Musique: Jacques Perron

Que tout est facile
Et que tout est beau
Restons bien dociles
Jusqu'au jour nouveau
Où par un miracle
Tout sera changé
Où tous les obstacles
Seront éliminés

Attends, attends ta délivrance
Attends, attends, attends

Sans briser nos rêves
Restons éveillés
Car la nuit s'achève
Bientôt doit sonner
La fin des souffrances
La fin des ennuis
C'est la délivrance
Commence la vie

Attends, attends ta délivrance
Attends, attends, attends

Oui, mais
Libéré de mes chaînes
Je ne fais plus le poids
Libéré de mes peines
Je cherche encore la joie
Délivré de l'envie
Je reste sans souhait
Délivré de la vie
Je suis mort à jamais

Attends, attends ta délivrance
Attends, attends, attends

Attends (Pourquoi faut-il attendre?)
Attends (Je veux vivre aujourd'hui)
Attends ta délivrance
Attends (Qu'y a-t-il à attendre?)
Attends (Mais j'ai déjà la vie)

Cable TV*

Aviez-vous-tu su que j'avais eu l'câbe? Câbe... Cable TV! Je l'ai eu; ben je l'ai perdu! Non, c'est pas d'ma faute c'est parce que j'l'avais gagné, mais l'gars dans l'téléphône me l'avait pas dit que même si tu l'gagnes, faut l'payer pareil. Ah oui! Moé j'ai gagné ça moé, un lundi soir, y était à peu près sept heures moins vingt-cinq sept heures moins vingt, j'me préparais à r'garder ma télévision t'sais, tranquillement. D'un coup, l'téléphône sonne.

J'ai dit dans moé-même: «Serait-ce tu le téléphône qui sonne?» Non, mais j'me parle beaucoup dans moé-même, t'sais! Fa que quand j'ai vu que c'était ben l'téléphône, ben j'me sus garroché d'sus. J'ai dit: «Allô monsieur!» Y dit: «Allô monsieur! Pardon monsieur?» «Qu'osse qu'y a monsieur?» Y dit: «monsieur, est-ce-tu vous-même à l'appareil?» J'ai dit: «J'pense ben, chus tout seul dans maison, j'vois pas ben ben qui c'est qu'ça s'rait!» Ben y dit: «monsieur, si c'est-tu vous-même, j'ai t'une très bonne nouvelle pour vous: vous gagnez l'câbe!» Ah ben j'ai dit: «Merci beaucoup, chus ben content d'apprendre ça!» Y dit: «Êtes-vous chez vous dans l'moment?» J'ai dit: «Oui, mais chus occupé au téléphône là par exemple!» Ben y dit: «C'est pas grave. Quand vous aurez fini vot' téléphône, partez pas, on arrive, on s'en va vous ploguer.» J'ai dit: «Vous me f'rez pas mal toujours, là vous?» Pantoute! Eille y t'ploguent ça par en arrière, tu sens rien rien rien. Ah non!

---

* La transcription de ce monologue compte certains ajouts tirés de la version anglaise produite en 1977. Par ailleurs, avant d'être retravaillé en anglais, ce monologue n'avait jamais été écrit. Il atteignit la forme que l'on connaît aujourd'hui après de multiples improvisations accomplies directement sur scène.

À dix heures et cinq j'étais plogué le lundi soir. Là j'm'ai t'assis d'vant ma télévision, j'ai watché l'câbe jusqu'à six heures le mardi matin. À six heures j'ai dit: «Chus aussi ben d'ouvrir la télévision astheure!» Non, ben ça vient plate c'câbe-là! R'marquez, c'est quand qu'on ouvre la télévision que les problèmes commencent. Parce que quand t'as pas l'câbe, tu te trouves à avoir inque quatre postes: Radio-Canada en français, Radio-Canada en anglais, Télé-Métropôle en français, CTV en anglais. Pis moé, en anglais, j'r'garde pas tellement souvent t'sais. Pas parce que j'parle pas l'anglais, t'sais, parce que l'anglais je l'parle très bien. JE L'PARLE TRÈS BIEN! Mais je l'comprends pas.

Mais quand t'as l'câbe, c'est pas ça pantoute! Quand t'as l'câbe, tu t'trouves à avoir un programme à n'importe quel numéro qu'tu pognes sua roulette. Non, y a 13 numéros sua roulette, han? Crime, ça fait 13 programmes en même temps! Ça m'a pris un heure et 64 menutes avant d'me décider qu'ossé qu'j'allais r'garder. Non mais un moment donné, j'en avais un, je l'trouvais pas pire. Mais j'me sus dit dans moé-même: «Épais, si tu r'gardes celui-là, t'en perds 12 autres, toé là!»

Fa qu'chus allé voir au numéro d'après: c'tait plate. Chus allé voir au numéro d'ensuite: c'tait pire. Chus allé voir au numéro d'après ensuite: c'tait plusse pire. Chus r'venu au programme que j'avais, y était fini. Finalement, à sept heures et vingt mardi matin, j'm'ai trouvé le vrai programme. Mais le vrai, han! Y v'nait direct su l'câbe de New York, han! Là j'm'ai mis à r'garder ça. Ben d'un coup j'ai dit: «Faut que j'me watche là crime! C'est ben beau mais à sept heures et d'mie, faut que j'aille travailler moé!»

Fa qu'à sept heures et vingt-neuf j'viens pour me l'ver pour aller travailler. Le gars à télévision me r'garde en pleine face, y dit: «Don't move! Stay with us 'cause at eight o'clock, we have a very good show with so and so.» Pis moé comme j'avais pas l'câbe avant, So and So, j'les avais jamais vus. Ben j'ai dit dans moé-même: «Chus pas pour manquer ça, crime! Quand même j'arriverais en r'tard à shop, le boss va comprendre. Le premier matin que t'as l'câbe, c't'un événement ça! Lui quand y l'a eu, y a été une semaine sans v'nir travailler!»

Ça fait que j'm'ai mis à r'garder ça pis c'est là que j'm'ai faite pogner. Oui, parce qu'aux États, la télévision ça marche pas comme icitte pantoute. Pantoute! Icitte la télévision, pour dire franchement, y font ça un peu n'importe comment, han! Y essayent de varier, t'sais: y t'mettent un programme, y t'en mettent un pas bon, un pire, un moins bon, t'sais, y varient. Mais aux

États c'est pas ça ! C'est vrai qu'eux autres ça fait longtemps qu'y font d'la télévision, y connaissent ça. Pis y ont d'l'argent à part de t'ça ! Ces tabarnouches-là, aux États, y mettent toutes les programmes en ordre. Y t'mettent le moins bon de bonne heure le matin, pis là y t'en mettent un meilleur, un meilleur, pis encore un meilleur, toujours un meilleur, toute la journée un meilleur. Entécas, c'est ça qu'y t'disent à chaque demi-heure !

À chaque fois qu'y a un programme qui vient pour finir le gars te r'garde en pleine face, y dit : « You like it ? » Tu dis : « Yes. » Y dit : « That's nothing, the next one is much better. » Ben ces crimes-là, de much better en much better, à onze heures le soir j'tais encore assis là, moé ! Pis j'avais envie ! J'ai dit : « Y vont-tu m'laisser aller ? » Pantoute ! Su l'câbe, à onze heures, y commencent la vue eux autres. La première vue. Y en a quatre !

Mercredi matin, vers cinq heures et d'mie, j'tais après mourir su ma chaise, j'avais les joues gonflées d'même, j'avais à peu près trois nœuds dins jambes. Heureusement, y a un gars qui a rentré dans télévision, y dit : « Libby's and gentlemen, that will be the end of our programs for today. » Ah ! Là j'étais fier ! J'ai dit : « M'as pouvoir crawler jusqu'à mon lit toujours, t'sais, dormir un heure avant d'aller travailler. » Pantoute ! Y a pas l'temps d'sortir celui-là, y en a un autre qui rentre, y commence les programmes du lendemain tout suite !

Trois semaines qu'y m'ont toffé dans l'salon, moé. Pis chus pas équipé pour le camping, rien ! Les voisins s'inquiétaient, ça sentait dans toute la maison. Heureusement, comme que j'ai pas travaillé pendant trois semaines, j'ai pas été payé pour. Fa que quand y sont v'nus collecter pour le câbe, j'tais cassé, y m'ont déplogué. Fa qu'astheure j'peux presque faire une vie normale…

Presque ! Parce que quand t'as eu l'câbe pis tu l'perds, c't'une drop sôciale terrible ! Non mais quand t'as jamais vu mieux, Télé-Métropôle c'est pas pire. Mais quand t'as vu des bons programmes pis que tu r'viens à Télé-Métropôle… Non, mais d'un autre côté faut pas chicaner parce que crime, on n'est pas plus niaiseux qu'les autres, des bons programmes on en a, han ! ON EN A ! Bon, r'garde le fin finaud là : « Lesquels ? » Euh… Euh… j'ai pas l'temps d'nommer ça icitte moé, crime. On a un show à faire !… On en a ! En tout cas, on en a eu. Non ben moé j'peux vous dire inqu'un affaire, c'est qu'moé je l'ai eu l'câbe, han ? Ben crime, quand je l'ai perdu, trois jours après j'tais toute rhabitué aux programmes. Y sont pas si tant pires que ça !

Non, le plusse pire à s'rhabituer quand t'as eu l'câbe pis que tu l'as perdu, c'est pas les programmes. Le plusse pire à s'rhabituer c'est les nouvelles. Parce qu'aux États, y a tellement des bonnes nouvelles par là! Ah, c'est varié comme nouvelles, jamais deux meurtres faites pareils, 49-50 accidents par jour, les tremblements d'terre, les feux, c't'assez l'fun de voir ça! Quand tu vois ces nouvelles-là pendant trois semaines pis après tu r'viens à nos nouvelles à nous autres, on dirait qu'les gars qui écrivent nos nouvelles ont pas d'imagination. Y écrivent tout l'temps les mêmes maudites nouvelles plates! Remarquez, à l'automne y se sont forcés un bout d'temps… pas longtemps*. Non, tabarnouche! D'habitude, c'est tout l'temps les mêmes nouvelles, je l'sais moé, quand j'ai été déplogué — moé j'ai été déplogué un jeudi han! —, ben j'ai r'gardé le *Téléjournal* pis le *Dix vous informe* le jeudi, le vendredi, le samedi, le dimanche. Ben tabarnouche, rendu au dimanche j'les savais toutes les nouvelles! J'avais pas besoin du gars pour m'les dire, j'les savais toutes! J'aurais pu toutes les dire avant lui.

J'ai dit: «C'te tabarnouche-là moé, m'as l'toffer! M'as l'toffer jusqu'au lundi.» Non, j'avais des bonnes raisons de l'toffer jusqu'au lundi, parce que c'tait une grande fin d'semaine de congé. C'tait au mois d'juin, la Saint-John-de-Baptiste. Ça fait qu'on avait le lundi off, t'sais. Fa qu'j'ai dit dans moé-même: «Une belle grand fin d'semaine de trois jours, y a faite beau, ça va valoir la peine lundi soir de r'garder les nouvelles, han! Les nouvelles vont être intéressantes! Y vont être intéressantes, tabarnouche: trois jours de congé, y va s'être passé queque chose!»

Pantoute. Le grand tarla arrive pour lire les nouvelles t'sais, y dit: «Mesdames, messieurs, dans notre belle grand fin d'semaine de trois jours au Canada, nous déplorons 86 morts sur les routes.» Ben moé j'ai parti à rire quand j'ai entendu ça. Quatre-vingt-six morts dans trois jours! Qu'osse vous voulez, le monde sort pas! Aux États-Unis, dans une fin d'semaine de deux jours y en tuent sept huit cents. Dans une fin d'semaine de trois jours, y pètent le mille! On a l'air épais avec nos 86 morts nous autres… Si y fallait qu'les Américains voyent nos nouvelles, y riraient d'nous autres, c'pas mêlant.

Non, pis en plusse de t'ça, ça m'choque. Tu dépenses des centaines de piasses pour t'acheter une télévision pis quand l'heure des nouvelles arrive,

---

* Ce passage fait référence à la crise d'octobre 1970.

le grand tarla arrive avec. Là, y dit : « Mesdames, messieurs, on va vous expliquer c'qui est arrivé dans journée, bla-bla-bla… » Comme si on voulait l'savoir ! On veut pas l'sawoère qu'osse qu'est arrivé : ON VEUT LE WOÈRE ! On s'est pas acheté une télévision pour rien ! Si on avait voulu l'savoir, on avait inque à écouter la radio, y l'disent toute dans l'radio.

Ben la fois que ça m'a l'plusse choqué qu'y nous montrent jamais rien, c'est l'année passée. Je l'sais pas si vous vous en rappelez quand qu'on avait eu une belle grosse hospice qui a brûlé, vous en rappelez-vous de t'ça ? Moé j'aurais aimé ça voir ça, crime ! On en brûle une fois par 50 ans des hospices. Au plusse, t'sais… Le grand tarla arrive. Lui y était content ! « Ouh ! Une belle grosse hospice qui a brûlé, ah ! ah ! ah ! Quarante-huit morts, ah ! ah ! ah ! » Y nous l'ont pas montré, crime. Ben, y nous l'ont montré : y restait trois quatre braises, les ambulances s'en allaient. C't'intéressant ça encore ? C'est nos vieux à nous autres qu'y avait dans ça. On les a pas toffés jusqu'à c't'âge-là pour pas avoir le droit d'les voir brûler un p'tit peu avant qui partent. Aux États-Unis y ont compris ça. Quand y a un feu d'importance, y avertissent : la télévision arrive avant que l'feu pogne. Y s'installent pis y te l'montrent, crime !

Oh, eille ! Une fois, un jeudi matin, y était cinq heures et d'mie du matin, je r'gardais les nouvelles de New York pis le gars des nouvelles arrive y dit : « On s'en va tout suite à Peter McCowsky sur la 48e avenue. » Fa que là, on va à Peter McCowsky sua 48e avenue, pis le gars y dit : « Ici Peter McCowsky… » Ça, on l'savait déjà. Y dit : « J'me trouve présentement sur la 48e avenue… » On l'savait déjà ça aussi. Mais y dit : « C'que vous savez pas par exemple, c'est que dans quelques minutes, la maison que vous voyez derrière moi va passer au feu. Y a une famille de cinq qui dorment dans maison, on fait pas d'bruit en préparant les caméras pour pas les réveiller. On va toute vous montrer comment que ça va arriver. » Y avait pas fini de dire ça, on entend : BEDING, BEDANG ! Une grosse explosion. Y dit : « Notre informateur avait raison : la fournaise vient d'exploser. Comme vous pouvez l'voir, les flammes sortent des châssis d'cave… Y atteignent maintenant le rez-de-chaussée… Oh ! J'vois quequ'un qui saute du premier étage, ça doit être le propriétaire. Y court vers l'alarme d'incendie. Va-t-il l'atteindre ?… Non ! Son pyjama vient d'pogner en feu ! Y est fini… Oh, attendez une menute ! Je vois la voisine su son perron, sûrement réveillée par le bruit, elle retourne en d'dans. Va-t-elle appeler les pompiers ? Les pompiers vont-tu arriver à temps pour sauver le reste d'la famille ? C'est c'qu'on saura après ces quelques messages publicitaires ! »

Pis laissez-moé vous dire que tu les r'gardes, les commerciaux! Parce que tu veux l'savoir c'qui va arriver!

Ben plusse pire que ça: dins États, dins banques, toutes les banques sont organisées. Y a des pitons dans les portes de banque, c'est marqué: «Z'hold-up». Quand l'gars rentre pour faire son z'hold-up, y pèse su l'piton. Y a pas d'danger, ça appelle pas la police, c'est pour la télévision. Y passe à télévision en direct! Y est pas obligé d'ôter son masque, rien! C'est commode pour la police aussi. La police court pas dins banques: à reste au poste, à r'garde ça à télévision. Non mais comme ça à risque pas d'arriver sur les lieux avant qu'les gars soyent partis, crime! Y ont sauvé un paquet d'polices avec ça. Non mais la police y va après, pis à passe à télévision pis à t'explique comment qu'à va faire pour pas l'pogner tout suite tout suite, bon. C't'intéressant au moins!

Câline, c'est pas des farces, quand est-ce que c'est que j'vous ai dit que j'avais été déplogué? Le jeudi avant la Saint-John-de-Baptiste, bon. C'est pas d'hier! Comment ça fait d'mois ça? Sept huit mois çartain, han? Ben j'ai pas manqué le *Téléjournal* une fois depuis c'temps-là. Pas un soir! Là-d'sus, j'ai passé les plus belles journées de l'été d'vant c'te maudite télévision-là à watcher les nouvelles. Ben j'ai pas encore vu une belle accident. Ça vient décourageant ça, crime! On est-tu si épais qu'ça nous autres? On est pas capables d'en faire, des belles accidents? On est capables comme n'importe qui d'faire des belles accidents. On a toute qu'osse qu'y faut pour faire des belles accidents: on a des passages à niveau, on a des femmes chauffeurs, toute, tabarnouche!

Ben non, choquez-vous pas, madame! Je l'sais que vous êtes capable d'les faire les accidents. C't'eux autres qui nous les montrent pas! Non, les femmes se forcent, y faut leur donner ça, y s'forcent! L'autre jour, mardi passé, une femme, jusse en faisant son Steinberg, à en a tué huit! On peut pas y en vouloir... Ben crime, le grand tarla arrive le soir: «Une belle accident aujourd'hui, huit morts...» Pis là, y t'montre le portrait du char toute écrasé après l'accident. On veut pas l'woère après l'accident, on veut l'woère avant l'accident. Pis pendant l'accident. Y a peut-être du monde qu'on connaît dans c'char-là, nous autres!

Ben inque pour vous dire la différence entre les nouvelles d'icitte pis les nouvelles des États, j'ai eu mon câbe inque trois semaines, ben l'deuxième vendredi j'ai pogné le plus bel accident qu'y avait jamais eu dans New York: 31 morts, 16 blessés, inque des piétons. Oui, oui! Faite avec un seul char, un

seul chauffeur, mais y était chauffeur! Eille, y allait t'chercher ça: badang! badang! Ah! Y faut que j'vous conte ça. C'est arrivé un vendredi soir au coin d'Broadway pis d'la 42e, vers cinq heures et vingt. Le gars y s'en v'nait sur Broadway, 62 milles à l'heure, en machine, c'est lui qui était en machine. Y arrive au coin d'la 42e la lumière était rouge. Ça fait qu'y met les brakes: pas d'brakes! C'tait noir de monde qui traversait la rue. Ça faite FLACK ATA BLANG! Ben la télévision est arrivée en r'tard, à les a vus jusse r'tomber, bong!... Ah! Je l'ai rie toute la fin d'semaine celle-là! Là je r'grettais de pas avoir la couleur, crime!

Mais y a pas inque des affaires drôles dins nouvelles. Ah non! Des fois y arrive des affaires graves! Ah oui! C'est pour ça que j'vous r'commande un affaire: faites-vous ploguer le plus vite possible. Faites-vous ploguer. Non parce moé j'ai r'marqué un affaire, icitte dans province t'sais, la jeunesse est épaisse icitte, un peu. Non, les jeunes sont niaiseux, mais c'est pas de leur faute. Faut pas leur en vouloir pour ça. C'est parce que la jeunesse est mal t'informée. Pis ça c'est d'la faute d'la télévision. Parce que ces p'tits jeunes-là, y peuvent pas rien voir. Des affaires importantes, j'parle. Même des affaires drôles. J'dis pas si ça s'rait inque des affaires drôles: des feux, des accidents, bon. Mais des affaires graves là, les p'tits jeunes peuvent pas voir ça. Y peuvent pas! Crime, quand on pense à l'affaire la plusse importante d'la vie, depuis qu'y a d'la vie dans l'monde, pis tant qu'y va avoir du monde dans vie: la guerre! Bon. Quand est-ce qu'on la voit, la guerre en direct? Jamais! Y a-tu queque chose de plusse important qu'ça, crime? Pas d'guerre, pas d'vie; pas d'vie, pas d'guerre! Ça, tout l'monde le sait. La guerre, t'as pas l'choix: tu la fais ou bedon tu l'as. Bon. T'es ben mieux d'la faire. Parce que si tu la fais, tu la fais n'importé y'où. Si t'attends d'l'avoir, t'es pogné avec chez vous. Ça tombe dans tes vacances, ça casse une vacance en crime ça!

Non ben tabarnouche, y nous la montrent jamais à télévison. J'parle d'la vraie guerre, la guerre en direct! Y nous en montrent d'la guerre à télévision. Çartain qu'y nous en montrent! Des maudites vieilles vues d'guerre plates! C'est même pas vrai, ces vues-là. Des maudites vieilles vues d'guerre d'avant-guerre, t'sais! Dans l'temps qu'les Allemands étaient méchants. Dans l'temps qu'les Japonais vendaient pas d'bébelles: y les ramassaient toutes, quand y en avaient un gros paquet y les pitchaient: bong! Qu'ossé qu'vous pensez qu'ça va faire à nos jeunes de voir ça? Vous vous êtes jamais intéressés à c'problème-là, han? Ben vous avez des responsabilités envers les jeunes,

tabarnouche ! Qu'ossé qu'vous pensez qu'ça va faire à nos jeunes de voir des vieilles maudites vues d'guerre plates de même, han ? Ben m'as vous l'dire qu'ossé qu'ça va leur faire : toute qu'osse qu'on va arriver à faire, on va finir par écœurer nos jeunes d'la guerre ! C'est toute qu'osse qui va nous arriver.

Y a-tu des jeunes icitte ? Oui ? Voulez-vous aller à guerre ? Non ? Tins, y sont déjà écœurés. Y est peut-être trop tard. Faites-vous ploguer pareil. Non, y en a des plus jeunes, on va les pogner eux autres, laissez faire… Non parce que su l'câbe t'as la guerre en direct ! T'as la guerre du mardi à six heures, la guerre du jeudi à huit heures et d'mie, la guerre du dimanche matin à neuf heures avant la messe. Non mais si nos jeunes pourraient voir ça, y arriverait peut-être pas des maudites folleries comme que j'ai vues l'été passé sua rue Sainte-Catherine : des p'tits maudits jeunes frais han, ça manifestait han, contre la guerre au Mietnam ! J'les ai vus moé, y avaient des grands pancartes : « Les Américains ont pas d'affaire au Mietnam ! Sont trop gros, sont trop grands, sont trop forts ; les autres sont p'tits-p'tits pis y sont jaunes ! » Sont p'tits pis y sont jaunes mais y sont roughs en maudit par exemple !

Je l'ai vu moé, j'l'ai vu dans guerre du jeudi, un reporter, pas n'importe qui là, un reporter han, y parlait avec un soldat américain. Y s'est pas gêné, y a r'gardé l'soldat en pleine face, y dit : « Soldat ! Comment c'que vous aimez ça au Mietnam ? » Ben, l'soldat y dit : « J'aime ça, ça fait un an qu'chus icitte, j'commence à m'habituer. Plusse que ça va, plusse que j'me sens chez nous. Seulement, j'voudrais dire aux jeunes qui sont restés à maison par exemple que c'est pas si facile que ça de s'adapter icitte. Qu'y s'imaginent pas que t'arrives icitte pis que tu t'adaptes facilement. Moé j'ai eu une misère du yâbe. Prenez par exemple inque la première semaine, j'en ai tiré neuf qui étaient de not' bord. C'est gênant ça ! Non, mais y se r'ssemblent toutes ! Tu peux toujours ben pas leur demander de quel bord qu'y sont avant, c't'un trop gros risque à prendre. On les tire, on leur demande tout suite après. J'sais pas comment qu'y ont été élevés, sitôt qu'on les tire, y s'raidissent, y parlent pus. Faut en tirer une gang avant d'en tirer queque chose ! »

Non pis lui, y avait été chanceux ! Y était arrivé là y étaient 6000. Six mille ! Jusse la quatrième semaine, ça été tellement rough y a rasé d'y passer. Ah ! Y racontait ça han, les grosses sueurs y coulaient inque à l'conter. On l'voyait pas nous autres, mais y l'a dit au reporter : « Inque à n'en parler, les grosses sueurs me coulent, moé. » La quatrième semaine, un jeudi matin, y était à peu

près dix heures et vingt dix heures et vingt-cinq, y étaient 6 000, y étaient couchés. Parce que l'jeudi, y ont l'droit de se l'ver à onze heures. Le General in chief est arrivé, y dit : « Soldats, deboutte ! » Fa qu'y se sont toutes assis. Y dit : « Soldats, aujourd'hui, j'ai t'une grosse mission pour vous. » Les gars y ont dit : « Qu'est-ce que y a ? » Y dit : « Soldats, aujourd'hui, y va falloir prendre un gros village d'assaut. » Les gars y disent : « Comment gros ? » Y dit : « Au moins 250 personnes. » Les gars disent : « On va-tu au moins avoir du renfort ? » Le General dit : « Non, les 40 000 autres sont su un village de 300 dans l'moment. » Les gars ont dit : « Vous nous envoyez t'à une mort certaine ! » Y dit : « Non, c'est pour ça qu'y faut attaquer t'aujourd'hui : on a appris qu'les hommes étaient partis. Mais watchez-vous, paraît qu'les femmes pis les enfants sont ben roughs ! » Les gars, su l'coup, y ont shaké un peu t'sais, mais après y ont dit : « Pour vous, General, pour vous et pour notre pays, on va le faire. »

Fa qu'y sont partis : 6 000 hommes, 80 tanks. Y ont eu l'aide de l'aviation jusse la quatrième journée. Ben crime, y ont eu d'la misère mais y l'ont eu, l'village ! Ça pris six semaines, mais y l'ont eu ! Pis lui, y a rasé d'y laisser sa peau ! Y a rasé d'y laisser sa peau, même qu'y a laissé un gros gros morceau d'peau là ! Oui, y nous l'a montré, y nous a montré sa blessure de guerre. C'tait écœurant d'voir ça dans télévision. Jusse dans cuisse, icitte, un morceau d'parti, un gros morceau d'parti. Un p'tit gars l'avait mordu ! Pis heureusement qu'y était pas un peu plus grand parce que… Non, t'en meurs pas toujours, mais tu parles haut !

Ça c'est rien, j'ai vu encore plusse pire que ça moé. J'ai vu, moé, dans la guerre du dimanche… En passant, j'vous recommande, si vous vous faites ploguer, faites-vous ploguer la fin d'semaine. La guerre du dimanche c'est la meilleure ça. Non, mais là y t'amènent partout : le Mietnam, le Cambôdge, le Laôs, le Tibette, envoye, ça s'promène ! C't'intéressant parce que tu vois comment qu'le monde vit là-bas, pis toute ça. Ben, tu vois plusse comment c'qu'y meurent, mais quand même… Non mais des fois, tu pognes des p'tits bouts d'vie, t'sais, un gars qui court pis boum ! Entécas.

Dans la guerre du dimanche, j'ai vu moé un jeune G.I. de 19 ans, y avait été envoyé au Mietnam tout seul. Un gars, y avait gagné la loterie aux États lui. Ben, la loterie aux États, ça marche pas comme icitte, t'sais ? Nous autres icitte on achète des tickets, Loto-Québec, celui qui gagne y gagne d'l'argent pis c'est toute. Aux États, la loterie c'est inque pour les p'tits gars, inque les

p'tits gars de 19-20-21 ans. Les autres ont pas l'droit. Mais d'un autre côté, y ont pas besoin d'acheter d'tickets, c'est l'gouvarnement qui tire leurs noms toués jours pis les ceuses qui gagnent, y gagnent un voyage de deux ans, toutes dépenses payées au Mietnam. Excepté qu'y ont pas l'droit de refuser leur prix eux autres. Ben, y ont pas l'droit… Si y vont pas là-bas, y sont obligés de v'nir icitte, au Canada. La plupart aiment mieux aller là-bas. Non mais c'est quand même moins risqué ! Pensez-vous qu'y l'savent pas, les troubles qu'on a icitte ? Y disent : « Au moins, si on va là-bas, on va pouvoir se défendre. »

Ça fait qu'lui, y a gagné pis y a préféré aller là-bas. Ça fait qu'y se sont en allé là-bas. Fallait qu'y s'rendent à un airport t'sais. Fa qu'y a été là, y arrive là, y avait pas personne ! Ben, y avait pas personne… y avait un pilote qui était là, c'est toute. Fa qu'y va voir le pilote, y dit : « Eille pilote ! Où c'qu'y sont les autres ? » Le pilote y dit : « Y en a pas d'autres, t'es l'seul qui a gagné c'te semaine. Embarque. » Fa qu'y l'ont embarqué dans une grosse grosse hélicecoptère. L'hélicecoptère a parti : flac-a-flac-a-flac-a-flac. Rendus au-d'sus du Mietnam, y ont ouvert la porte, plunk ! Y l'ont pitché dehors. En plusse de t'ça, y se sont trompés d'place ! Y étaient supposés le pitcher où c'qu'y avait des gars qui l'attendaient ; y se sont trompés, y l'ont pitché 40 milles plus loin. C'te p'tit gars-là de 19 ans a tombés dans la forêt vierge noire en pays jaune. Y a eu assez peur, y est v'nu blanc blanc blanc. Pis c'tait un n***** ça ! Ah oui ! Y sont chanceux sua loterie eux autres là-bas, y gagnent souvent !

Quand y s'est vu dans forêt, la peur l'a pogné. Y s'est mis à crier après l'hélicecoptère : « Eille l'hélicecoptère ! Attends-moé l'hélicecoptère ! » Ben l'hélicecoptère a dit : Fuck-a-fuck-a-fuck, t'as gagné, t'as gagné. » Fa qu'à l'a laissé là. Lui, y était toute énarvé ! Y dit : « Crime… » Ben non, c'tait un Américain. Y dit : « Cream ! » Y dit : « Qu'osse m'as-tu faire ? » Fa qu'là y a pensé, y a dit : « Je l'sais qu'osse m'as-tu faire : m'as m'choisir une direction, m'as marcher d'dans. » Fa qu'y s'est choisi une direction pis y s'est mis à marcher d'dans. Trois jours qu'y a marché d'dans de même !

Le quatrième jour, ça marchait pus pantoute ! Y s'est arrêté, y a pris son courage à deux mains, son gun dans l'autre, pis y s'est mis à tirer des oiseaux. Obligé de tuer des oiseaux ! Pour manger ! Ça l'écœurait. Surtout les manger. Non, mais y avait rien pour les faire cuire. Mange un oiseau, marche un p'tit peu, mange un oiseau, marche un p'tit peu, mange un oiseau, marche un p'tit peu… Y a toffé sept semaines de même. Au bout d'sept semaines y était tout

l'temps perdu dans forêt, fa qu'y s'est arrêté. Y s'est pésé, y s'est aperçu qu'y avait perdu huit livres. Un tout p'tit G.I. de 19 ans ! Ben… tout p'tit… six et quatre, 280… Y avait droppé à 272 ! Y s'est dit : « Maigre de même, j's'rais mieux d'mourir. » Fa qu'y s'est pitché à terre, prête à mourir pour son pays. Flac !

Mais la manière qu'y a tombé — faut croire qu'y a une providence pour tout l'monde — la manière qu'y a tombé, d'un coup, y a vu une p'tite fumée blanche qui montait entre les arbres. Fa qu'y s'est l'vé pis y s'est mis à courir vers la fumée. Pis finalement y a débouché sur une belle p'tite clairière où qu'y avait trois quatre p'tites huttes qui brûlaient, des enfants morts à terre, des gars pendus après les arbres. Ah, y était assez content ! Y dit : « Enfin ! La civilisation ! »

Dans ma cour*

Dans ma cour
J'aurais dû rester dans ma cour
Mais un jour, ben j'en sus sorti, moé j'tais sûr d'avoir grandi
C'est seulement rendu dehors
Que là j'ai compris
Que j'rest'rais toujours p'tit

Dans ma cour
Y avait tout c'qu'y faut
Même si c'était pas toujours ben ben beau
Au moins, dans ta cour
Tu peux faire tout c'que tu veux
Pourvu qu'ça dérange pas les vieux

Dans ma cour
Les vieux étaient rois
On comprenait ben qu'y avaient l'droit
À leur p'tit moment d'calme et de tranquillité
Avant qu'la mort vienne les chercher

* La musique accompagnant ce monologue et sa chanson est signée Jacques Perron. La transcription de ce monologue compte certains ajouts tirés de la version anglaise, « Backyard », produite en 1977.

Dans ma cour… On était assez ben dans c'cour-là, c't'écœurant. Dans ma cour? On était ben. On était ben çartain: on était 62! Soixante-et-deux enfants dans même cour. Ben, y avait pas inque not' famille, han! Non, y avait 16 logements, ça faisait 16 familles, mais la plupart avait pas d'enfants, c'est pour ça qu'on était inque 62. Sans ça on aurait été une gang!

Mais on avait du fun pareil à 62. Y avait inqu'un affaire qui nous énarvait dans cour, c'est que toutes les logements y s'trouvaient à avoir chacun une porte qui donnait dans cour: la porte d'en arrière. Ça faisait 16 portes tout l'tour d'la cour… Pis nous autres, les p'tits gars, on savait qu'en arrière des 16 portes y avait 16 mères qui étaient cachées là, au cas y'où c'qu'on aye du fun, t'sais? C't'épeurant en crime, ça! Non mais ça paraît pas, mais 16 mères, ça fait 32 bras, ça!

Fallait toujours s'watcher, nous autres. Fallait jamais être trop proche d'une porte parce qu'on savait jamais laquelle était pour s'ouvrir pis PACLAW! Celui qui était l'plus proche mangeait une de ces mornifles! Ah oui! Là j'vous parle dans l'temps que les mères attaquaient sans avertissement! Non, c'est pas comme aujourd'hui, ça! Aujourd'hui les mères sont nounounes un peu, y niaisent c't'effrayant! Oui, j'en ai vu une hier, à niaisait assez! Était avec son p'tit gars d'quatre ans pis était là: « Écoute moman là, p'tit gars. Moman était dans l'châssis, à t'a-tu bien vu là moman? Han? Moman dans l'châssis, à t'a-tu bien vu? Moman pense qu'à t'a vu traverser la rue. C'est-tu ça qu't'as faite, as-tu traversé la rue? T'as traversé la rue. Bon. Pis qu'ossé qu'moman t'avait dit hier? Me semble qu'hier moman t'avait dit d'pas traverser la rue. Même qu'à passé son après-midi à t'dire de pas traverser la rue. C'est choquant pour une moman, ça! À l'impression qu'à parle pour rien moman, pis à l'aime pas ça parler pour rien, moman. Quand moman dit d'pas traverser la rue, traverse pas la rue. Parce qu'à force de traverser la rue, moman va s'choquer! Un moment donné, à va traverser la rue plus vite que toé, à va t'attendre l'autre bord pis à va t'sacrer une claque! »

Nos mères nous autres, y avaient pas l'temps d'niaiser comme ça. Y travaillaient! Y avaient jusse le temps d'donner les claques! Pis encore, fallait qu'y s'dépêchent! Ah oui, crime! Ces femmes-là y faisaient toute: le lavage, le r'passage, le r'prisage, le phrasage, le placotage, l'élevage, ça finissait pus! Ça travaillait des 27-28 heures par jour, ces femmes-là! Mais même si y travaillaient beaucoup, crime y avaient du cœur au moins. Pas comme les p'tites

maudites mères d'aujourd'hui ! Correct là ? Les p'tites maudites mères aujourd'hui, ça pas d'cœur, t'sais. Ça pense inque à un affaire : se débarrasser d'leurs enfants, les envoyer à l'école le plus vite possible pis les laisser là le plus longtemps possible. Écoute-les parler ensemble : « Quand est-ce que vous pensez qu'y va y avoir des maternelles pour les p'tits gars de deux ans ? Y va-tu avoir des garderies pour les bébés naissants ben vite ? »

Nous autres nos mères, ouvrage pas ouvrage, l'élevage y faisaient ça eux autres mêmes. Y pensaient à nous élever au moins trois quatre fois par jour ! Fa qu'là y ouvraient la porte pis PACLAW ! Y élevaient celui qui était l'plus proche. Ah, y r'gardaient même pas, des fois y en élevaient un qui leur z'appartenait même pas ! Non mais ça fait rien, c'tait bon ! C'tait très bon ces méthodes-là. Ça nous montrait ben des affaires nous autres. Me rappelle pus quoi là, mais… Non non, ça nous montrait ben des affaires. Premièrement, euh… ben premièrement, ça nous montrait à pas s'tenir proche des portes. Non pis à part de t'ça, ça nous empêchait d'être tannants, crime !

Des fois, on avait du fun t'sais, on s'amusait dans cour, mais… euh… rarement. En faite, j'pense que c'est arrivé inque une fois. Mais était fois ! Non, mais c'tait un mardi pis on était toués 62 dans cour, pis c'est rare qu'on était toués 62, t'sais y en avait toujours un d'blessé, malade, les oreillons, queque chose. Là, on était toués 62 dans cour pis ça faisait à peu près un heure et d'mie qu'on était dans cour, y avait pas encore une porte qui s'était ouvert. Fa qu'on commençait à être énarvés ! De y'où c'qu'y sont ? Où c'qu'y sont les mères ? Y en a un y dit : « Peut-être qu'y sont su l'perron d'en avant, y a peut-être eu un accident sua rue, queque chose. » Les mères, y aimaient ben ça les accidents eux autres. Y espéraient toujours qu'on soye dedans, t'sais…

Moé j'ai dit : « Non, ça s'peut pas. Peut-être qu'y sont allées à une réunion des dames de Sainte-Anne. » Entécas, on l'savait jamais parce que dans c'temps-là, les mères étaient sournoises. Y parlaient pas : y frappaient, c'est toute ! Ça fait qu'on a décidé de tchéquer si les mères étaient assez loin pour qu'on aye du fun. C'était assez facile à tchéquer : on passait en arrière des p'tites filles pis on leur tirait les cheveux le plus fort possible. Ben, pas pour les arracher toutes toutes, on s'en gardait pour deux trois coups. Ça fait que quand on leur tirait les cheveux, les p'tites filles criaient : « Aaah ! » Là nous autres, on tchéquait les portes.

C't'après-midi-là on était rendus à notre cinquième p'tite fille chauve, y avait pas encore une porte d'ouvert! Fa qu'on s'est dit: «On est corrects, on peut jouer!» On a décidé d'jouer au cow-boy. Les p'tites filles voulaient pas. Ben, les p'tites filles voulaient jamais jouer des jeux d'gang. Ben, c't'un peu comme aujourd'hui encore, les p'tites filles ont toujours aimé mieux des jeux à deux trois, cachés dins sheds, han? La garde-malade, le docteur, le lichage, le catinage... On sortait de d'là mouillés! Maudit qu'on haïssait ça!

Ça fait que comme y voulaient pas jouer au cow-boy, on a décidé d'les renfermer dans une shed. On les a renfermées pis nous autres, jouer au cow-boy, c'tait facile. J'sais pas comment vous jouez vous autres. Nous autres, c'tait facile pis c'tait court: ça durait à peu près une menute. On se séparait en deux gangs, une gang de cow-boys pis une gang de sauvages. Les cow-boys restaient dans cour, les sauvages on sortait dans ruelle en criant: «Ouu-ouu-ouu!» Pis là on rentrait dans cour: «Ouu-ouu-ouu!» Les 16 portes se rouvraient, les 32 bras nous pognaient pis ça s'arrêtait là.

Fa que c't'après-midi-là, on décide de jouer au cow-boy, ça fait qu'on sort d'la cour. Moé j'ai toujours été dins sauvages. On s'en va dans ruelle, les sauvages: «Ouu-ouu-ouu!» On rentre dans cour: «Ouu-ouu-ouu!» Y avait pas une porte qui s'ouvrait. On avait l'air fou là! On dit: «Comment c'qu'on joue après?» Une chance, y avait un p'tit gars, sa mère était à pital depuis un bout d'temps, y avait eu la chance de jouer un peu, y dit: «Voyez-vous les cow-boys?» On dit: «Ben non.» Ben y dit: «C'est parce qu'y sont cachés.» J'ai dit: «Qu'ossé qu'y ont, eux autres? Y veulent pas jouer?» Y dit: «Ben non, épais! Le jeu, c'est d'les pogner.» «Ah, c'est facile!» On en a pogné un tout suite, y était caché dans shed avec les filles, t'sais, un fifi! Ça fait qu'on l'a amené dans l'milieu d'la cour. On voulait qu'y nous dise y'où c'que les autres étaient cachés: y voulait pas. Fa qu'on y a attaché les mains en arrière du dos, on l'a mis deboutte sur une boîte de beurre pis on l'a pendu après la galerie du deuxième. Ben, on avait vu ça dans une vue d'Hopalong Cassidy t'sais...

Là, notre chef des sauvages s'est approché d'la boîte, y dit: «Hug! Toé dire moé y'où c'qu'y sont ta gang!» Y voulait pas. Fa que not' chef y dit: «Si toé pas dire moé y'où c'qu'y sont ta gang, moé ôter boîte de beurre.» Fa qu'y nous croyait pas! Fa que not' chef y dit: «Ti-cul» — ça c'était moé, ça — y dit: «Ti-cul, ôte boîte de beurre.» Fa qu'j'ai ôté la boîte. On y a pas pensé, on était trop jeunes: avant d'ôter la boîte on aurait dû y bourrer la bouche avec des

guénilles. Parce qu'aussitôt qu'les pieds y ont pus touché à terre, y s'est mis à hurler, han ! Fa qu'les 16 portes se sont ouvertes, les 32 bras se sont rabattus, ça été un vrai carnage !

Là les bonnes femmes criaient : « C't'encore vot' p'tit maudit qui a faite ça, vous êtes pas capable d'y faire attention ? Vous en avez inque 17, voyez-y donc à vos enfants ! » « Ben toé ma maudite grosse vache, tu peux ben parler, y a l'air fin ton p'tit gars au boutte d'la corde, va donc chercher son paquet d'mononques dans maison, peut-être qu'y vont l'décrocher ! »

Entécas, l'temps qu'les mères se chicanaient pis qu'y nous battaient à leur goût, l'autre au boutte d'la corde était rendu bleu lui. Heureusement, c'était la journée du guenillou. Fa que quand l'guenillou a passé, y en a profité pour le décrocher, t'sais ! R'marquez que l'guenillou, c'tait inque pour prendre la corde, han ! Y voulait pas s'mêler d'nos affaires de famille. Mais quand même, même si le p'tit est pas mort, on a été punis pareil.

Même que ça été la plus grosse punition qu'on a jamais eue dans cour. Les 62 renfermés dans maison, pas l'droit d'jouer dans cour pendant deux jours ! Pendant deux jours, la cour vide. C'est pas des farces, pendant deux jours, dans cour, on entendait e-rien ! E-RIEN ! Ben, rien, euh, même les châssis fermés on entendait les 62 enfants hurler à heures fixes ! Ah oui parce que toutes les mères avaient la même méthode d'élevage dans c'temps-là ! Même si après ton mauvais coup dans cour, quand était v'nue t'chercher, qu'à t'avait donné 71 claques sua tête, qu'à t'avait arraché un bras en te traînant dans maison pis qu'à t'avait cogné l'front sua clanche de porte, ça comptait pas. Ça, c'était dans l'énarvement ! À savait pas c'qu'à faisait. Y fallait qu'à te batte en ayant conscience de c'qu'à faisait ! Fallait qu'en d'dans à t'donne la volée, la vraie ! Su ce qui t'restait…

Mais frapper un enfant, ça fatigue une moman ! Ça fait qu'au bout de sept huit menutes, à n'en pouvait pus. Ça fait qu'là, à l'arrêtait. Mais comme était fatiquée, ça l'achalait de t'entendre brailler. Aurait fallu que t'arrêtes de brailler en même temps qu'à l'arrêtait d'frapper… mais toé, ça continuait à t'faire mal, fa qu'tu continuais à brailler ! Fa qu'à t'disait : « Tu veux brailler ? Ben tu vas brailler pour queque chose ! » PACLAW ! Pis là ça r'commençait. Ça durait des heures pis des heures. En faite, la durée de t'ça, ça dépendait de deux affaires : la force et la grosseur de la moman. Ç'avait rien à voir avec la résistance de l'enfant… Pis ma moman pésait 300 ! Mais même elle, au bout de

sept huit heures, à n'en pouvait pus. À v'nait les mains épaisses de même pis là, à s'écrasait à terre de fatigue.

Mais on aurait dit que quand était écrasée de fatigue, y s'faisait comme un déclic pis à s'mettait à penser. Nous autres on aurait aimé mieux qu'à pense avant. Mais à avait été élevée d'même elle, c'tait inque après. Fa qu'à s'mettait à penser pis à s'disait : « Tout d'un coup qu'mon p'tit gars s'imagine que je l'aime pas ! » Non parce que dans l'fond, y nous haïssaient pas pour le vrai, c'tait pour not' bien qu'y nous cassaient les os comme ça. Fa qu'là pour pas qu'on l'haïsse, à décidait d'faire sa fine. Fa qu'à nous r'gardait, ben c'qu'y restait à terre, à disait : « Le ti-gars à moman est choqué-choqué là, han ? Le ti-gars à moman y pense que moman a été bien sévère avec lui là, han ? Y pense que moman l'a tapé fort fort fort ? C'EST RIEN ÇA ! ATTENDS QU'TON PÈRE RENTRE ! Y VA T'TUER ! »

Heureusement, mon père rentrait à peu près jamais. Pis quand y rentrait y était tellement paqueté, y était pas capable de nous pogner. Y essayait, mais finalement y s'effoirait pis y dormait là. Mais c'est choquant pour une moman ! Quand une moman a promis à son enfant que son popa était pour le tuer, pis que l'autre épais y touche même pas, à passe pour une folle ! Là à s'rendait compte qu'à pouvait pas s'fier su lui, fallait qu'à prenne ses responsabilités… su not' dos. Fa qu'à décidait d'passer à c'qu'à l'appelait « le deuxième stage de l'élevage ». Aujourd'hui, y ont changé l'nom, y appellent ça la cruauté mentale.

Le deuxième stage de l'élevage, y s'agissait de faire peur à l'enfant. S'arranger pour qu'y se sente tellement coupable qu'y ose pus jamais rien faire. Pis ma mère avait trouvé un bon truc pour ça : à braillait. Pis ça là han, pour un enfant, voir brailler sa maman, c'est effrayant ! La première fois… Mais 300 livres, ça braille pas tout seul ça. Fa que fallait qu'à s'parte à main, t'sais… Pis pour pas qu'on la voye se partir, à s'tournait de dos pis à s'partait tranquillement. « Uuuuuuuuu… » Dans les gros frettes c'tait ben dur à partir. D'un coup à l'avait : « Uuuuu… Uuuuuuuuuuu… Pauvre p'tit garçon, tu veux m'faire mourir, c'est ça ? » Ça, c'est un autre affaire que j'ai jamais compris. C'est nous autres qui v'naient d'manger la volée, c'est nous autres qui étaient à moitié morts… « Tu veux m'faire mourir, c'est ça han ? Pauvre p'tit innocent ! Déjà huit ans, t'agis encore comme un enfant. Pauvre p'tit gars ! Si y fallait qu'à cause de toé ta moman parte pour le ciel, t'aurais l'air fin là han ! Là t'aurais l'air fin ! Tu y as

pas pensé toé, si ta moman mourait, mon pauvre p'tit garçon, qui c'est qui t'frapperait, han? C'est pas ton père çartain, y est ben trop sans cœur pour ça! C'est grave c'que t'as faite là. Oublie pas qu'faire brailler sa mère, c'est à peu près c'qu'y a d'plus grave dans l'monde. Parce que quand ta mère braille, le p'tit Jésus braille avec. Pis si le p'tit Jésus braille, c'est parce t'as faite un péché mortel! Pis si tu mourais en état d'péché mortel, t'irais EN ENFER!»

Pis là pour nous rachever, à sortait l'portrait d'l'enfer. Avec la grosse horloge: toujours, jamais, toujours, jamais, Lucifer pis les p'tits bonhommes tout nus qui couraient partout, avec du feu icitte et là pour pas qu'on voye... Là c'tait effrayant la peur qu'on avait. Mais moé, même si j'avais ben peur, une heure après j'y pensais pus. Parce que t'oublies vite quand t'es p'tit, t'sais! Mais ma mère, elle, à l'oubliait pas parce qu'était grosse. Fa que quand arrivait l'heure de s'coucher, moé j'y pensais pus, j'me couchais su mon mal, c'est toute. Deux trois menutes après, ma mère passait dans l'passage: «As-tu faite ta prière?» «Oui moman.» «À ta place j'en f'rais un autre. J'prendrais pas d'chances avec c'que t'as faite aujourd'hui, toé là... Oublie pas que l'bon Dieu l'a dit: "Un moment donné, y va v'nir te chercher comme un voleur!" Là, tu vas t'endormir, mais on l'sait pas nous autres si tu vas t'réveiller... Bonne nuit.»

On était des jours sans dormir! Pas d'dormage, pas d'jouage avec des couteaux, rien de dangereux, jusqu'à c'qu'on puisse aller à confesse. À confesse j'disais: «Mon père j'm'accuse d'avoir faite brailler ma mère 42 fois, mon père j'm'accuse d'avoir dit "maudit" 87 fois, mon père j'm'accuse de m'être gratté sans qu'ça pique quatre fois...» Là, j'sortais de d'là, j'tais assez ben, j'voulais mourir: j'aurais été au ciel direct. J'traversais les rues sans r'garder, envoye donc! J'disais: «Envoye! Viens m'chercher, voleur!» Mais y est jamais v'nu. Pis c'est d'valeur parce qu'à ce moment-là, j'aurais aimé ça me r'trouver au ciel. Mais astheure, ça m'intéresse pus: j'ai ben trop peur que ma mère soye là pis qu'à m'attende.

Fa qu'y est jamais v'nu m'chercher. Moé j'pouvais pas rester en état d'grâce des heures, pis des heures, pis des heures! La chair est faible quand t'as huit ans. Fa que rendu chez nous, j'faisais un autre affaire effrayante, comme de renverser mon verre de lait. Fa qu'ma mère me battait, à voulait qu'mon père me tue, y voulait pas, à braillait, à sortait l'portrait de l'enfer, c'était à r'commencer. C'est-tu une vie ça? T'es supposé être ben quand t'es p'tit. T'es pas supposé avoir de problèmes avec la vie quand t'es p'tit. On

avait pas d'problèmes avec la vie quand on était p'tits. On pensait même pas à ça, la vie : on avait ben trop peur de mourir…

C'est grave en maudit ! C'te maudite vie-là, depuis qu'chus p'tit que j'attends qu'à commence. J'viens jusse de m'apercevoir qu'elle, à m'attend pour finir ! Ça jamais marché comme faut, jamais. Quand j'tais p'tit, j'pensais qu'j'étais ben, moé. Faut être épais, han ? Mais quand j'ai été grand, j'm'ai ben aperçu que j'étais mal en maudit quand j'tais p'tit.

Fa qu'là j'ai essayé de m'arranger pour être ben. J'm'ai trouvé une job, bon, j'm'ai mis un peu d'argent d'côté. Pis en plusse, j'ai tombé en amour. Fa qu'là, t'sais, là j'tais ben. Ben, tu peux pas rester en amour toute ta vie : un bon jour, faut ben que tu t'maries ! Fa qu'j'me sus marié pis là, ça toute cassé. Là j'm'ai r'mis à être mal. Ça m'a pris quatre ans avant de m'habituer à être marié, quatre ans ! La quatrième année, j'commençais à m'habituer tranquillement. J'commençais. Ma femme est morte. À aurait pas pu attendre ? À jamais rien faite comme y faut.

Quand j'ai été tout seul, ben là j'commençais à être ben un peu parce que j'm'ai rendu compte qu'au moins, tant qu'j'avais ma job j'étais correct. Parce qu'à shop, j'tais ben en crime ! À shop moé j'allais là, parsonne m'achalait, parsonne me parlait, parsonne me payait.

Je l'sais pas qu'osse qui s'est passé depuis à peu près un an, j'sais pas qu'osse qui est arrivé. Astheure quand j'arrive à shop, les gars m'attendent en bas pis y risent de moé : « Tiens, r'garde le niaiseux qui arrive, ah ! ah ! As-tu coupé l'gazon du boss pour rien hier, niaiseux ? Ah ! ah ! » C'est fatiquant, ça ! C'est-tu d'ma faute si chus niaiseux, moé ? Si y s'raient comme moé, y s'raient pareils ! Des fois j'viens assez tanné de t'ça, j'me dis : « Un beau jour, qu'osse qu'y va arriver, j'vas m'tirer une balle dans tête ! » Ben, j'ai pas d'argent pour m'acheter un fusil. C't'aussi ben, à cause du p'tit, y faut pas qu'je l'oublie. Y a inque moé dans vie, c'te p'tit-là. Y est ben amanché, lui là ! Ben même si j'fais jamais rien qui a d'l'allure, j'me dis au moins : « Si j'toffe assez longtemps, lui plus tard c'te p'tit-là y va pouvoir faire toute qu'osse que moé j'ai jamais faite. »

Parce que lui y f'ra pas comme moé, han ! Lui, y lâchera pas école en deuxième année, lui. C'te p'tit maudit-là han, veut veut pas han, m'as l'toffer à école au moins jusqu'en dixième année. Ben crime, au moins quand y va être grand, quand y va être grand… Quand y va être grand, y va sacrer son camp comme les autres. Y a inque quatre ans et d'mi pis y y pense déjà…

Je l'vois déjà dans ses maudits grands yeux d'poisson, y pense inque au jour où y va sacrer son camp d'la maison. « Ben sacre donc ton camp tout suite, fatiquant ! T'es assez grand, quatre ans et d'mi, envoye, SACRE TON CAMP !... Au moins quand tu s'ras parti, j'pourrai mourir tranquille... »

J'EN PEUX PLUS

Musique : Pierre Ringuet et Jacques Perron

J'en peux pus de m'faire barouetter
D'faire rire de moé à cœur d'année
J'en peux pus, chus trop fatiqué
J'en peux pus de m'faire dire tout l'temps
Qu'un gars qui veut, c't'un gars qui peut
Qu'y comprennent donc que si j'veux pas
C'est jusse parce que j'peux pas

J'en peux pus, j'suis à bout d'rires
J'en peux pus, j'suis à bout d'mourir

J'en peux pus de m'faire répéter
Que p't-être ben qu'un jour ça va s'arranger
Chus pus capable d'attendre
Chus pus capable d'espérer
J'en peux pus, si ça continue
J'vas tout casser, tant pis pour moé
J'ai pus d'raisons, j'ai pus d'espoir
J'veux pus rien savoir

J'en peux pus, j'suis à bout d'rires
J'en peux pus, j'suis à bout d'mourir
J'en peux pus, j'suis à bout d'rires
J'en peux pus, j'suis à bout d'mourir

La noce de la fille du boss*

J'ai été aux noces d'la fille du boss. C'est l'boss lui-même qui m'avait invité… pour préparer la salle, la table pis toute ça. Ben j'ai resté pour la réception. Le boss m'a donné la permission de faire le vestiaire.

Quand y sont arrivés, c'tait assez beau. La mariée était toute en blanc; le marié en noir avec les culottes rayées comme les croque-morts. Le boss, lui, y était… en tabarnouche parce que le marié avait d'la misère à se t'nir deboutte. Y était pas encore r'venu de son enterrement de vie d'garçon. Mais celle que le monde a l'plusse remarquée, c'est la femme du boss. Surtout quand à déboulé l'escalier. Ben c'est parce que elle, à l'avait des talons aiguilles pis quand tu pèses 228, des talons aiguilles, c'est beau mais à condition que t'essayes pas d'marcher avec. Ben, était chic pareil : à t'avait la robe en taffetas bleu avec la guipure blanche, l'étole en vison chinois, la sacoche qui allait avec le col du boss, toute !

Ben, faut dire que tout l'monde dans c'noce-là était ben habillé. Surtout les p'tites jeunes. Wow ! Les p'tites jeunes, ça s'habille-tu ça, han ? Ben, ça s'habille pas beaucoup, mais ça s'habille bien par exemple. Y en avait une, à l'avait le chandail crocheté au crochet avec les grands trous, y était jusse assez long pour qu'à l'aye pas besoin d'mettre de jupe, rien. Ah, celle-là j'te l'ai r'gardée… Ben, je l'ai assez r'gardée qu'un moment donné son chum s'est choqué. Y trouvait que j'la r'gardais un peu bas. Mais comme que j'y ai dit : « C'est pas d'ma faute moé, chus tout p'tit, crime ! Pis quand je r'garde les filles, ça adonne jusse là. » Par chance, le marié est v'nu le calmer, y dit : « Écoute là, pas d'chicane, O.K. là ? Casse-moé pas ma journée. À assez mal commencé d'même. »

Le boss avait faite les choses en grand. Eille, y avait le champagne, le vrai champagne Président. Ben, jusse une coupe chaque, t'sais. Y avait du vin pour tout l'monde pis toute était gratisse ! Ben, pas toute toute : la bière, ça, y leur vendait. Mais pas cher, jusse 35 cennes. En plusse, pour manger, y avait un buffet froid. Ben, y était pas froid froid, mais y était pas chaud non plus. Sua table y avait les p'tites saucisses qu'on avale inque d'une shote, la salade au

* Ce monologue ne fut jamais produit en spectacle. Il était offert en prime, sur 45 tours, à l'achat du microsillon *Yvon Deschamps 4* et était accompagné d'une musique signée Jacques Perron.

poulet, la salade aux pétates, la salade mélangée avec d'la laitue, des tomates, des concombres, le pain d'sandwichs rose et vert pis l'gâteau d'noce cinq étages. Mais y avait jusse l'étage du bas qui était mangeable. Pis encore là, faut l'dire vite…

En plusse, y avaient mis du ketchup partout ! Ah, le ketchup, y en avait ! Même sua robe d'la mariée. Pour moé, c'est ça qui a parti la chicane. Une chance, faut dire que la chicane a pas duré, t'sais. Aussitôt qu'la robe d'la mariée a été déchirée un p'tit peu, est partie s'changer, son mari l'a suivie, pis toute s'est calmé.

Là, tout l'monde s'est r'mis à danser pis à boire. Les mariés sont r'venus. Tout l'monde était content, excepté l'gars qui était avec la fille au chandail crocheté. Lui y était choqué parce que l'marié dansait toujours avec sa blonde pis y a squeezait un peu trop, t'sais. C'est là qu'la bataille a pogné. Bah, ça duré à peu près une demi-heure pis finalement la mariée est r'partie en braillant, son mari en boitant, le boss en sacrant… Après ça, toute a été ben tranquille. Y avait queques tables renversées, des affaires comme ça.

Ben quand j'me sus r'trouvé tout seul, je r'pensais à ça, j'ai dit : « Crime, malgré toute, c'est beau les mariages, han ? C'est vrai, t'sais ! C'est beau quand tu t'maries. Parce que quand tu t'maries, c'est la plus belle journée d'ta vie, la journée la plusse importante. Parce qu'avant de t'marier, le bonheur tu sais pas qu'osse que c'est. Pis après, y est trop tard.

ALLÔ, ALLÔ*

Musique : Jacques Perron

Allô !
On est content d'être là
Allô !
Chus pas tout seul (On est là !)

C'est difficile de vouloir rire
Quand la planète va s'aplatir
Parce qu'à commence à être tannée
De nous supporter

* Cette chanson était offerte en face B du 45 tours « La noce de la fille du boss ». Elle servit plus tard de chanson d'ouverture pour quelques spectacles (notamment en 1974).

Allô !
On est content d'être là
Allô !
Chus pas tout seul (Vous êtes là)

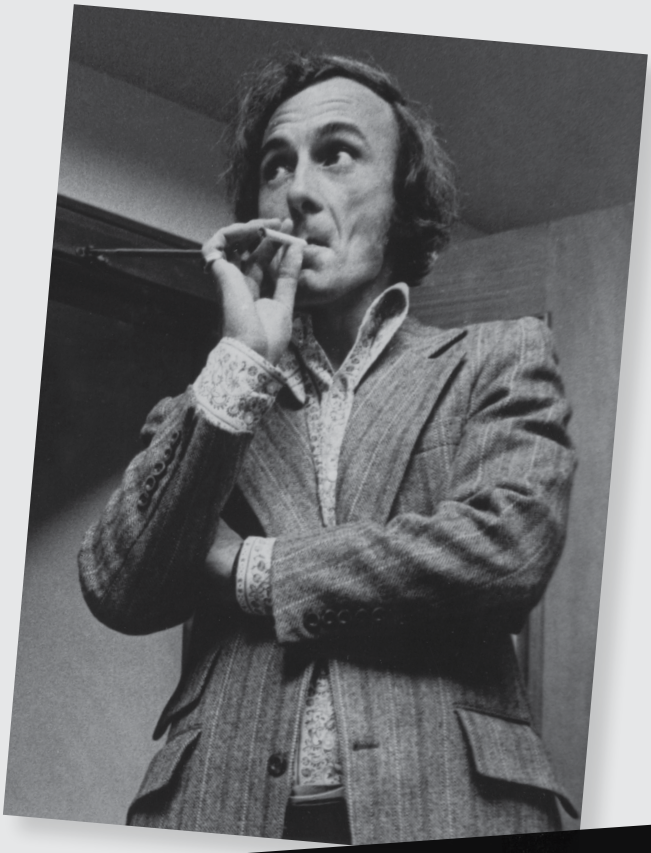
Depuis cent cinquante millions d'années
Qu'on la piétine sans y r'garder
On pense qu'on peut la dépouiller
La détruire et s'en éloigner

Allô !
On est content d'être là
Allô !
Chus pas tout seul (On est là)

On sait pourtant qu'la Terre
C'est notre mère, on en vient on va y r'tourner
Même si on croit l'Notre Père
C'est chez elle qu'on s'fera enterrer

Pensez-y pus, là c'est pas l'temps
On va essayer pour l'instant
D'vous faire oublier un moment
Vos p'tits problèmes, vos p'tits tourments

On va essayer, c'est-y pas beau ?
D'vous faire oublier vos bobos
On vous en montr'ra des plus gros



1972

ON EST CONTENT

Musique : Jacques Perron

On est content (On est content)
On est content d'vous r'trouver
J'vois que vous avez pas changé

C'est c'qu'on souhaitait (en sivouplaît)
On avait peur, on craignait
De se r'trouver t'seuls comme des navets
On aurait pas pu faire nos frais

On est content (On est content)
On est content d'vous r'trouver
J'vois que vous avez pas changé

On s'inquiétait (On se d'mandait)
Sont-tu plus beaux, sont-tu plus laids ?
Y ont-tu changé au grand complet ?
Ou ben sont-tu pareils comme y étaient ?

Ça s'peut-tu qu'ils ayent engraissé ?
Perdu du poids ou trépassé ?
On est content (On est content)
Qu'y vous soye rien arrivé d'ça
Ça nous soulage de vous voir là
On aurait pu rien faire sans ça

On est content (On est content)
On est content d'vous r'trouver
J'vois que vous avez pas changé

Tant qu'à nous autres on est pas pire
On attend jusse le moment d'rire
Ça s'ra pas long, ça s'en vient là
Ça va rire puisque vous êtes là

On est content !

Je suis comique/On va s'en sortir*

Vous êtes-tu d'bonne humeur? Vous êtes-tu venus pour avoir du fun? O.K.! Oubliez pas ça pendant deux heures et d'mie pis on est corrects.

Oh, avant d'commencer, j'vas compter jusqu'à trois et vous allez me crier très fort: «On va s'en sortir!» Attention: un, deux, trois! «On va s'en sortir!» Ah! Ça fait du bien d'entendre ça! M'as finir par le croire!

Bonsoir madame. Ça va bien? La gardienne était en r'tard? C'est pas grave. Non non. Oh, y manque encore un peu d'monde, han? Ah ben c'est pas grave, on va placoter un peu, on commencera t'à l'heure. Euh, connaissez-tu *Vos Voisins***? Non? Alors la salle, j'vous présente Vos Voisins. Vos Voisins, j'vous présente la salle. O.K., c't'assez, non non non, exagérez pas! Oh! C't'assez là. Exagérez pas! Non, ça peut leur monter à tête! Après c'est moé qui va avoir d'la misère avec. Ouan, très heureux d'vous voir. Y en manque encore. C'est d'vot' gang, ça? Ben correct.

Oh, ça fait longtemps qu'on s'est pas vus! Quelle sorte de Fêtes vous avez passées? Vous avez passé des belles Fêtes, oui? Vous avez-tu passé un beau jour de l'An? Non! Attendez là, peut-être qu'y en a qui ont passé un beau jour de l'An. Pas besoin d'crier non pour les autres! Comme y en a qui sont pas arrivés encore, on va prendre not' temps. Euh, on va y aller un par un. On va commencer dans l'coin là-bas. Euh, quelle sorte de jour de l'An vous avez passé? Un beau jour de l'An, oui? Ah, moé aussi.

Euh, est-ce que vous avez-tu faite des réunions d'famille au jour de l'An? Pas moé. Non mais nous autres, on a pas d'famille. Sont toutes morts. L'année passée on avait essayé d'les réunir pareil t'sais, mais c'est une job en tabarnouche! Ça prend d'la place dans l'salon, han! Tu fais des farces, ça rit pas, rien. Pis même si on les aime assez, y sentent un peu quand même, avec les années... Bon. Fa que c't'année, on a décidé d'faire ça tranquille, jusse moé pis ma femme. C'tait plate par exemple. Ah! moé j'aimais mieux ça quand on était toute la gang: les cousins, les cousines pis toute l'affaire. Savez-tu

---

* La musique des passages chantés est signée Jacques Perron.

** *Vos Voisins* était le nom de l'orchestre qui accompagnait alors Yvon Deschamps. (Pour plus de détails, voir les crédits à la page 552.)

qu'est-ce qu'on faisait ? On prenait des résolutions de jour de l'An. Vous avez-tu pris vos résolutions de jour de l'An ? Non ? Parfait ! Comme ça vous êtes sûrs de t'nir jusqu'à l'année prochaine.

Oh, y a pas d'problème là-d'sus ! Nous autres, on en prenait tout l'temps. Le premier dans famille à prendre sa résolution, c'tait mononque Armand. Lui y rentrait dans maison en courant, y disait : « Je résolus solennellement en ce jour de l'An de ne plus jamais prendre un coup. » Fallait qu'y s'dépêche parce que deux heures après y était tellement paqueté, y s'en s'rait jamais rappelé. Non mais, y voulait pas boire. Cet homme-là haïssait la boisson, on aurait dit que c'était la boisson qui l'aimait. Toutes les 40 onces y sautaient dans face à l'envers, y était obligé d'les boire. Eille, y savait pas nager, rien. Crime, y se s'rait noyé !

Y a inqu'un affaire que j'aimais pas : le jour de l'An au soir, fallait aller voir la grand-mère. Ben ça, ça dépend d'la grand-mère, mais nous autres, on en avait une qui faisait peur. En faite, on en avait deux t'sais, on en avait une grosse toffe, celle-là on s'en servait toués jours, pas d'problème. On en avait une autre, c'tait une p'tite p'tite ben cassante, à pesait 65-67 livres, t'sais. Celle-là on s'en servait inque au jour de l'An. Sans ça, à aurait pas toffé l'année, elle ! Ça fait qu'y a serraient toute l'année t'sais, là on allait la voir au jour de l'An et pis quand on y allait, où c'qu'à restait, fallait pas marcher fort parce qu'était sensible, han ! Ça fait qu'on parlait pus, on marchait pus pis là, c'tait plate en tabarnouche ! Quand on était rentrés toute la gang, là y a deux d'mes oncles qui allaient la chercher en haut dans sa chaise parce que c'te vieille-là était rivée dans sa chaise. M'en rappelle pus lequel de mes oncles qui l'avait rivée là, mais… Là y a descendaient, y faisaient l'tour du salon avec, y nous la montraient, toutes : « R'gardez ça, c'est vot' grand-mère, ça. » D'un coup, y l'assoyaient dans l'milieu du salon.

C'est là qu'la peur nous pognait. Oui parce qu'y fallait aller proche proche y dire : « Bonne année, grand-moman ! » Mais pas trop fort pour pas qu'à fêle. Ça fait qu'on s'dépêchait, on disait : « Bonne année, grand-moman » pis on s'pitchait en arrière d'un chesterfield. On avait peur pour mourir ! Fa qu'là quand on était toutes passés, y à r'prenaient, y à r'montaient, y à r'serraient jusqu'à l'année d'après. Là, le fun pognait.

Oh ! Excusez. Les lumières allumées dans salle, c'est moé qui a demandé ça parce que j'voulais faire une expérience scientifique. Euh, si vous voulez

collaborer t'avec moi ? Est-ce qu'il y a-tu du monde dans salle qui m'ont jamais vu sur une scène ? Y en a ? O.K. C'est parfait. Bon. Les ceuses qui m'ont jamais vu, voulez-vous vous l'ver debout s'il vous plaît ? C't'une expérience scientifique. Là, on rit pus. Le fun est lâché, là. Y en a. Bougez pus, bougez pas ! Quand vous êtes debout, bougez pas. Pis ceuses qui m'ont déjà vu, voulez-vous vous l'ver vous autres avec, s'il vous plaît ? Non non, c'est pas si niaiseux qu'ça. Vous allez voir que l'bonhomme, y est pas fou han ! Y est pas fou, non non non. C'est parce que c'est la seule manière que j'ai de voir les ceuses qui veulent pas m'voir à soir. O.K., assoyez-vous.

Eille, en haut, en haut vous êtes ben hauts ! Crime, avez-tu payé pour être là ? Moé y m'payeraient, j'irais pas ! Eille c'est ben trop haut, vous les avez pas vus, y sont amanchés d'même tabarnouche ! Vous allez sacrer l'camp en bas ! R'marquez, c'est pas grave qu'y tombent : y ont pas payé cher, mais crime y pourraient écraser du monde qui ont payé quatre cinq piasses par exemple ! Ça, ça s'rait grave en tabarnouche !

Oh, eille, si j'vous ai faites lever, c'tait vraiment scientifique, c'était parce que j'voulais voir si y avait beaucoup d'nouveaux. Et il y en a beaucoup des nouveaux. Et il y en a beaucoup ! Alors les nouveaux, j'voudrais avant d'commencer le pestacle, j'voudrais vous mettre à l'aise. Parce que je l'sais, la première fois on est tout l'temps nerveux, on a peur… Non, mais c't'énervant en tabarnouche la première fois, on sait pas c'qu'y va s'passer, on s'dit : « Tout d'un coup y arrive des p'tites affaires ? » Bon ben les nouveaux, énarvez-vous pas. Toute va ben aller. Pis même si y arrive des p'tites affaires, même si vous vous trompez, même si vous riez pas aux bonnes places, des p'tites affaires comme ça, demandez aux anciens, on est pas choquatifs pantoute.

Han, c'est parfait ! On est icitte pour avoir du fun pis c'est toute. Oh, mais j'ai un bon trick pour vous autres, j'ai trouvé un bon trick c't'année. C'est un trick çartain. C'est que si vous voulez être sûrs de vous amuser toute la soirée, vous avez jusse à vous convaincre avant qu'ça commence que chus comique. Si vous êtes convaincus de t'ça, toute est parfait. Ça fait qu'on prendra pas d'chances, avant de commencer, on va se convaincre mutuellement. On va faire qu'osse qu'on appelle « de la thérapeutique de groupe ». Là, m'as compter jusqu'à trois. À trois, vous allez r'garder la personne que vous êtes v'nu avec en plein dans face. Même si vous l'aimez pas. Non mais y a du monde marié aussi, bon ! Alors vous r'gardez la personne que vous êtes v'nu avec en

plein dans face et vous lui dites très fort pour la convaincre: «Eille, lui y est comique!» O.K.? Attention, préparez-vous et soyez convaincants: toute la soirée en dépend. Attention. Un, deux, trois!... «Eille, lui y est comique!»

Ah! Merci beaucoup. Non mais je l'sais pas si ça vous donne confiance, mais moé, oui! Non mais ayez pas peur les nouveaux, chus vraiment comique. Non, pis m'as faire un affaire avec vous autres. Comme vous avez été assez fins pour essayer d'vous convaincre vous-mêmes, j'vas vous convaincre à mon tour avant d'commencer l'pestacle: j'vas vous prouver qu'chus comique, fa que comme ça, toute va être parfait. Savez-tu comment m'as faire pour vous prouver qu'chus comique? J'vas vous conter un histoire plate pis l'monde vont rire pareil, inque parce que c'est moé qui la conte. Savez-tu l'histoire du vieux garçon qui fumait toujours le cigare pis un soir y s'est trompé, y a rentré dans sa chambre, y a pris son cigare, y l'a mis dans l'lit, y l'a bordé comme faut pis y s'est pitché par la fenêtre au lieu d'faire le contraire? Non? C'est celle-là m'as vous conter.

C'est un vieux garçon qui avait une mauvaise habitude, mais celle-là, on en parlera pas. Mais de l'autre main, y fumait l'cigare. Et pis lui y rentrait toués soirs à même heure, vers dix heures et quart. Y rentrait dans sa chambre, fermait la porte, y rouvrait la fenêtre parce qu'y avait son cigare pis l'cigare, ça pue. Là y s'déshabillait, y mettait son pyjama — tout l'temps avec son cigare — pis y s'couchait avec son cigare pis y s'bordait. Y prenait une dernière touche de cigare pis y l'pitchait par la fenêtre. Un soir, y rentre ben paqueté vers deux heures moins vingt pis y s'mélange toute. Y rentre par la porte, y ouvre la fenêtre, y met son pyjama, y prend son cigare, y l'met dans l'lit, y l'borde comme faut pis y s'pitche par la fenêtre.

Pour moé, y en a qui l'ont pas compris, queque chose. Non mais les anciens, forcez-vous un peu! M'as passer pour un nono d'vant les nouveaux. Eille les nouveaux, énarvez-vous pas! Oh, je l'sais! Là, m'as vous l'prouver que chus comique, je l'sais comment faire: m'as vous conter une histoire vulgaire! Pis ça vous l'savez comment que l'monde haïssent ça! Fa que si l'monde risent ou y applaudisent après ça, là vous pouvez être tranquilles, toute va ben aller après. Savez-tu l'histoire du gars qui avait trouvé le p'tit moineau gelé dur? Non?

C'est un monsieur, il marchait sur la rue et tout à coup, il voit par terre un petit moineau gelé dur. Alors il le ramasse et il vient pour le garrocher.

Mais comme qu'il vient pour le garrocher, il entend : tic-tac, tic-tac, tic-tac… C'est le cœur du petit moineau qui battait encore. Il n'était pas mort mort. Alors le monsieur se dit : « Que m'as-je-tu faire avec le petit moineau ? » Tout à coup, se retournant, il voit dans la rue de la crotte de cheval. Alors il se dit : « Je vas prendre le petit moineau et je vas le mettre dans la crotte. Comme ça, il se réchauffera et peut-être même qu'il se revigorera ! » Ainsi fut fait, ainsi fut dit : flouch ! Et comme de faite, le petit moineau dans la crotte se mit à se revigorer. Il se mit à battre des ailes et tout à coup il fit : « Tui, tui, tui ! » Mais le chat l'entenda, vena, le sorta de la crotte et le mangea.

Il y a trois morales à c't'histoire-là. La première c'est que quand quequ'un te met dans marde, c'est pas tout l'temps parce qu'y t'en veut. La deuxième c'est que quand quequ'un te sort d'la marde, c'est pas tout l'temps pour ton bien. La troisième c'est que quand t'es dans marde, farme ta gueule !

O.K. les nouveaux, l'avez-tu entendue celle-là ? Bon ! Là chus t'encouragé. Tellement que j'vas vous faire une chose que j'ai jamais faite sur une scène. Mesdames messieurs, je vas maintenant vous montrer quelque chose que j'ai jamais montré à parsonne. Mesdames messieurs, j'vas vous faire rire savez-tu en faisant quoi ? Rien. Là ça va être la vraie preuve que chus t'un vrai comique parce qu'un vrai comique a besoin de rien faire pour faire rire le monde. Préparez-vous à rire, j'compte jusqu'à trois et j'commence à rien faire. Attention. Un, deux, trois !

Y a queque chose qui marche pas. Y a queque chose de pas correct, là. Euh… Oh, je l'sais qu'osse que c'est. C'est parce que ça fait trop longtemps que vous me r'gardez en pleine face. Vous êtes trop habitués à moé, c'est pour ça qu'le trick a pas marché. Mais vous allez voir que scientifiquement, si vous vous déshabituez de moi pis que vous me r'gardez toutes en même temps, même si j'fais rien, vous allez toutes éclater d'rire. Ça fait qu'on va recommencer l'trick différemment. Vous allez vous boucher les yeux pendant six secondes. M'as compter jusqu'à six, mais j'vous promets que j'ferai rien. Mais vous autres, vous vous bouchez les yeux comme y faut. À six, vous allez toutes me r'garder. Ah, là ça va être écœurant ! Là ça va éclater ! En haut tenez-vous solide pour pas rouler jusqu'en bas ! Attention. Que tout l'monde se bouche les yeux. Ah, ça, ça va être bon ! Eille en bas, vous me r'gardez en pleine face, les tricheurs ! Vous êtes supposés avoir toutes les yeux bouchés. Ça bouche pas pantoute dans ce coin-là. Ben bouchez-vous les yeux ! Ça m'fait rien, m'as attendre. Moé

j'ai l'temps, j'ai toute la soirée ! Mais m'as compter jusqu'à six inque quand vous aurez les yeux bouchés pis faites-vous en pas, j'vous vois toutes ! Fa qu'on peut être icitte pour une escousse han ! Parce que ça l'air ben dur pour le monde de se l'ver les mains jusqu'aux yeux. Plus facile de s'assir pis de rien faire… O.K., êtes-vous bouchés là ? J'm'en doutais. Attention, j'compte jusqu'à six. Et pis là, ça va être écœurant. Un, deux, trois, quatre, cinq, six !

Non, ça c'est de vot' faute là, vous avez pas voulu vous boucher les yeux. C'est ben bon pour vous autres ! Z'avez manqué une occasion d'rire pis y sont rares ! En plusse vous m'faites passer pour un épais. Ben, c'est pas ben respectueux de vot' part, laissez-moé vous dire ça. M'as continuer à faire ma job pareil. J'ai mon maudit voyage là, m'as vous dire ça tout suite ! M'as vous prouver que chus comique. Même si vous voulez pas ! Mesdames messieurs, m'as vous prouver que chus comique. Savez-tu en faisant quoi ? Je vais faire… Euh…

Oh, là je l'sais c'que j'vas faire ! Vous avez-tu déjà vu des vues de Charlie Chaplin ? Oui ? Ah… Vous l'avez vu, han ? Euh… Laurel et Hardy ? Toujours la même qu'à rien vu en haut là, han ! Les autres l'ont toutes vu. C'est grave ! Euh, qu'est-ce que j'pourrais faire ? Non, parce que c'est grave, vous l'avez vu, tabarnouche ! Non non, parce que j'avais préparé ça. Ça fait rien, j'veux dire, ça aurait pu être grave, ça dépend. Qui c'est qui fait l'show icitte ? Non, parce que moé j'connais ben des gars icitte qui ont l'air ben bons comme ça, mais si y viendraient pour faire queque chose pis le monde dirait : « On l'a déjà vu », y s'raient mal pris là ! Ben pas moé ! Moé, ça m'dérange pas. C'est pour ça qu'en faite, c'est un p'tit peu pour ça qu'le monde y m'aime. C'est parce que… j'sais pas comment qu'on pourrait dire ça… c'est que moé, chus jamais pris au dépourvu. Non c'est vrai, j'improvise facilement moé ! J'arrive, j'dis queque chose, l'monde y dit : « On l'a déjà vu. » Moé j'fais d'autre chose, envoye donc ! Personne s'en aperçoit. Non, parce que ça m'a déjà arrivé queques fois. J'avais été assez vite là, t'sais ? J'ai voulu faire queque chose. Le monde y dit : « On l'a déjà vu. » J'tais pogné su l'coup t'sais, mais j'm'en sus ben sorti.

Eille, savez-tu comment j'm'en sus sorti ? J'ai composé une chanson à peu près d'même. J'avais faite sortir le monde à peu près 40 menutes. Non, mais y faut ben prendre le temps ! Mais l'monde sortaient contents en tabarnouche ! Parce qu'était chanson, eille ! Quand j'écris une chanson moé, oh ! Le monde avaient assez aimé ça là, y disaient : « Encore, encore ! » Eille j'ai dit : « Énarvez-

vous pas ! » Non, mais t'sais, c'était une chanson d'à-propos. J'étais pogné, j'avais écrit c'te chanson-là, moé. J'avais appelé ça, le titre, j'avais appelé le titre, euh... « On va s'en sortir ». J'te dis qu'y faut penser vite, han ? C'est d'valeur que j'm'en rappelle pus d'la chanson.

Non, ben j'm'en rappelle un p'tit boutte. Oh, j'me rappelle la première phrase, j'm'en rappelle parce que ça r'ssemble un peu au titre, euh, ça commençait : « On va s'en sortir. » Vous vous attendiez à quoi ? C'est plus facile à s'rappeler parce que ça r'ssemble au titre. La deuxième phrase aussi j'm'en rappelle. Oh oui, parce que ça rimait, c'était : « On va s'en sortir. » Oh, pis ça continuait dans l'même esprit : « On va s'en sortir. » Mais j'avais trouvé une grosse finale, punchée : « On va s'en sortir. » Ah ben crime, j'm'en rappelle toute ! Eille, ça c'est d'la mémoire ! Attention, m'as vous la chanter, vous allez assez aimer ça ! Écoutez ça.

On va s'en sortir
On va s'en sortir
On va s'en sortir
On va s'en sortir

Les paroles sont d'moé, mais les gestes c'est le p'tit Simard qui m'a montré ça. Ah, attention, j'ai une bonne idée, une ben bonne idée ! Euh, comme que chus un p'tit peu pogné pis que j'sais pas trop comment commencer, vous autres vous allez chanter ça. Pendant c'temps là, j'vas essayer d'trouver queque chose. Mais pas longtemps, vous allez chanter dix douze menutes. Bon, attention, vous en rappelez-tu des mots ? Oui ? Parfait. Envoye une note qui parte tout l'monde. On... Essayez donc ça dans l'balcon : « On... » Pas pire... En bas : « On... » On voit tout suite que les voix sont plus riches, han ? Ça s'entend, ça. Attention. O.K., envoye une note. Attention ! Vous rappelez-tu des mots ? Un, deux, trois ! « On va s'en sortir... On va s'en sortir... »

Non, ça marche pas, arrêtez ça. En haut, j'vous entends pas pantoute. Ben oui, mais chantez fort, vous êtes loin ! Forcez un peu au lieu d'chiâler. Crime, si y a quequ'un qui a ben besoin de s'en sortir, c'est ben vous autres, non ? Riez pas d'eux autres vous autres, parce que si y s'en sortent, l'année prochaine, eux autres vont être assis en bas pis vous autres dehors ! Attention, on s'en sortira jamais d'même ! On s'en sortira jamais si on chante pas toute la gang ensemble. Envoye la note. « On... » Un, deux, trois : « On va s'en sortir... » Ça c'est mieux. En haut, envoyez ! « On va s'en sortir... » En bas, forcez-vous

un peu! «On va s'en sortir...» Ah, ça va bien! «On va s'en sortir...» Encore une fois, plus fort! «On va s'en sortir...»

(*Musique.*)

L'intolérance*

PETIT COMMENTAIRE

Il ne faut pas prendre ce monologue au premier degré. En fait, le but poursuivi était de créer l'intolérance dans la salle. Pour moi, c'était absolument nécessaire que les gens me crient des insultes. Il fallait que je puisse me retourner contre un spectateur et lui dire qu'il était intolérant. C'est encore la preuve par l'absurde.

Il fallait que j'en dise des insanités pour y arriver. En général, les gens étaient assommés par ce monologue. Ils auraient souhaité être ailleurs. Disons qu'ils se sentaient débalancés. Par moments, je pense qu'ils me considéraient complètement fou!

Dans le fond, c'est un pamphlet contre l'intolérance religieuse, le racisme, etc.

Y. D.

Wo! Ça fait quatre fois que j'entends crier: «On va s'en sortir!» T'as pas entendu ça? «On va s'en sortir, on va s'en sortir...» Ça fait un heure que c'est fini ça! On s'en sortira jamais, c'est moé qui l'sais, crime! On pourra jamais s'en sortir. Parce que ça va trop mal dans l'monde.

R'marquez que c'est pas nouveau dans l'monde. Ça va mal depuis que l'monde est monde. Mais y a quand même queque chose de nouveau. C'est que depuis dimanche passé, je l'sais qu'ça va mal dans l'monde. Oui, je l'ai toute appris dans télévision. Pis en plusse, non seulement je l'sais pourquoi ça va mal dans l'monde, je l'sais comment, je l'sais pourquoi, je l'sais toute! Dans l'programme que j'ai r'gardé, y avait un gars qui l'savait toute, qui a toute espliqué. Toute!

---

* Ce monologue était accompagné d'une musique signée Jacques Perron.

Ouais, pis l'gars s'est pas gêné, c'est pas l'genre de gars qui commençait à dire des affaires pis après ça y était pus sûr; c'était l'genre de gars qui va pas par quatre chemins. Y a commencé son programme direct, y nous a r'gardés pis y a dit: « Ça va mal dans l'monde. » Y dit: « Je sus venu vous dire pourquoi t'à part de t'ça. Savez-tu pourquoi ça va mal dans l'monde? » Y dit: « C'est à cause de l'in-to-lé-ran-ce. Retenez bien cela: l'in-to-lé-ran-ce. » Y l'a toute espliqué pis c'est vrai en tabarnouche! N'importe quoi que vous pouvez penser qui est écœurant qui est arrivé dans l'monde depuis que l'monde est monde, ça toujours été l'intolérance. Toute! C'est toute l'intolérance qui est responsable de t'ça. Que ce soye n'importe quoi. Les guerres, les révolutions, les dgénocides, n'importe quoi, qu'vous pouvez penser. N'importe quoi, les massacres, toute! C'est toute l'intolérance.

Après dix menutes, moé j'étais tellement énarvé, j'ai crié au gars, j'ai dit: « Ben oui mais crime, si c'est toute l'intolérance qui est responsable de toute, on a inqu'un affaire à faire: l'intolérance, on a inque à pus tolérer ça! » C'est vrai: l'intolérance, c'est pas tolérable! Quand tu y penses comme y faut, moé... (*Un musicien fait du bruit avec un instrument.*) On t'dérange pas toujours, han là? Chus t'après parler, ça t'fait rien? Y a pas dû entendre. Non non, c'est pas d'sa faute. Ben non crime, vous l'avez pas vu comme y faut? Comment veux-tu entendre queque chose avec un paquet d'cheveux sués oreilles de même? Au moins si y les lavait des fois, t'sais... Non, mais moé c'est pas d'ma faute, les cheveux longs, j'tolère pas ça. Longs comme moé, c'est parfait. Comme ça, c't'écœurant! Non, c'est vrai, c'est pas propre, r'gardez ça crime! Ça fait pas propre.

Pis en plusse de t'ça, ça fait tapette. Moé si y a un affaire que j'peux pas tolérer, c'est les tapettes. Moé quand j'vois une tapette, y a inqu'un affaire qui m'vient à l'idée, c'est d'y couper sa p'tite affaire, t'sais... Sont-tu écœurants? Ça s'en va: « Yé yé yé yé yé! » Ça parle tout l'temps comme si y avaient queque chose dans bouche! Ça porte leurs p'tites culottes tellement serrées, on leur voit toute! Ah! Moé les tapettes y m'écœurent assez, si c'était inque de moé, j'les passerais toutes au batte. Mais y aimeraient trop ça... Non ben moé j'ai l'esprit large han, mais y a large pis large! Moé j'dis: « Les tapettes, les les-biennes, les affaires comme ça, on devrait pas tolérer ça dans une société normale, on devrait toute sacrer ça en prison. Toute! »

Non mais c'est vrai : on peut pas ! On a pas l'droit d'faire ça. Eux autres y ont la loi d'leur bord. Ah oui ! C'est monsieur Trudeau qui leur z'a passé c'te loi-là.* J'me demande ben qu'osse qu'y y ont passé en retour ! Non, mais ça s'en vient grave ! Ça finit pus ces affaires-là ! Y a commencé par leur laisser faire n'importe quoi. Pis astheure, où c'qu'on est rendus ? C'est rendu que les tapettes ça s'marie, envoye donc ! Pis comme j'connais monsieur Trudeau, pour gagner ses prochaines élections, y est ben capable de légaliser l'avortement pour les tapettes ! Non, c'est écœurant.

R'marquez, d'un autre côté faut pas être méchant non plus parce qu'y paraît que les tapettes pis les lesbiennes pis des affaires de même, y paraît que c'est pas d'leur faute. Non, c'est pas d'leur faute ! Non non ! C'est un autre affaire que j'ai appris dans télévision ça, parce que moé j'apprends beaucoup dans télévision, han ! J'avais r'gardé un programme qui parlait des tapettes pis des lesbiennes, c't'un gars qui parlait de t'ça. C't'un monsieur qui avait l'air assez drôle, y parlait de t'ça, y avait toute espliqué ça. C'était, comment c'était, ça ? Un genre de… euh… de pysqueque chose. Ou pyscologue ou un pyschiatre, mais, euh, j'étais pas sûr lequel mais lui y a toute espliqué. Y dit : « Mesdames messieurs, faut pas trop en vouloir aux tapettes parce que voyez-vous, les tapettes, c'est parce qu'y sont malades. » Fa qu'moé j'ai dit : « Si sont malades, qu'y les sacrent dans des asiles pis qu'y nous sacrent la paix avec ça ! »

De quoi qu'on parlait donc là ? Oh, le programme de l'intolérance ! Vous l'avez pas vu c'te programme-là ? Ah ! c'est d'valeur que vous avez pas vu c'te programme-là. Parce que moé, m'as vous dire inqu'un affaire, vous m'croirez pas, c'était assez instructif c'te programme-là que moé avant de r'garder c'te programme-là, m'as vous dire un affaire : j'étais étroit d'esprit. C'est presque pas croyable, han ? Ça m'a changé, han ? Ben le gars me l'avait dit par exemple, au début le gars l'avait dit : « Vous allez voir, si vous r'gardez c'te programme-là, ça va vous rouvrir des horizons, ça va vous rouvrir les esprits, ça va vous rouvrir toutes sortes d'affaires. »

Moé ça m'a surtout rouvert l'appétit. Non, parce que c'tait de cinq à six pis moé, à cinq heures et d'mie, faut que j'mange. Fa que… Non, mais y reste que j'ai appris des affaires que quand tu vois un programme comme ça,

---

* Ce passage fait référence à l'adoption du bill omnibus, en 1969, par le gouvernement libéral fédéral de Pierre Elliott Trudeau qui apportait plusieurs modifications au code criminel canadien, entre autres la décriminalisation de l'homosexualité.

ça t'change ta manière de penser. Eille j'ai appris des affaires! Comme le gars, un moment donné, y nous r'garde en pleine face imaginez-vous donc, y dit: «Vous rappelez-tu le dgénocide dans l'Biafra?» J'ai dit: «Non.» Au moins y m'a compris, y l'a toute espliqué. Y dit: «Le dgénocide dans l'Biafra...» J'sais pas si vous vous en rappelez vous autres aussi, c'est arrivé y a queques années ça, c'était des séparatisses qui sontaient dans l'Biafra et pis des fédéralisses dans l'Nidgéria. En faite, y étaient fédéralisés les deux ensemble. Mais les Biafrais y voulaient se séparer des Nidgériais. Pis là, la chicane à pognait et pis les fédéralisés y voulaient pas qu'les séparatisses se séparatisaient, entécas... Y ont parti un affaire qu'y ont appelé un dgénocide. Dans l'Biafra. Ça, ça s'appelle le dgénocide du Biafra. C'est ça qui a faite que ça faite mourir des millions de p'tits n*****s. T'sais là, les portraits qu'y montraient pis toute ça, c'est ça. Ben t'sais, moé ça m'faisait rien les affaires de séparatisses, de fédéralisses, des affaires de même, moé j'me dis: «T'sais, ça peut pas arriver icitte, t'sais.» Parce que l'monde pensait, comme que le gars a espliqué, le monde pensait que c'est les fédéralisés qui avaient parti le dgénocide dans l'Biafra. Mais c'est pas vrai han! Vous l'avez vu l'programme? Han? Y l'a vu, lui icitte. Ben c'est vrai que c'est pas vrai. Le gars l'a espliqué. C'est l'intolérance qui a parti l'dgénocide dans l'Biafra! Fa que c'est l'intolérance qui est responsable que des millions de p'tits n*****s sont morts de faim. Des millions de p'tits n*****s...

R'marquez, c'est pas grave han? C'est inque des n*****s. Ben moé m'as vous dire un affaire, non mais même si c'est pas du vrai monde comme nous autres, m'as vous dire un affaire: moé quand j'voyais les portraits des p'tits n*****s qui sontaient après mourir de faim, ça m'faisait queque chose pareil. Non, mais t'as du cœur ou t'en as pas! Chus pas racisse! Eille, les p'tits n*****s sont très fins, m'as vous dire un affaire. Mais quand y viennent grands par exemple, ça fait inque du trouble. Non mais r'gardez dins États-Unis qu'osse qui arrive, après toute c'que les Américains ont faite pour eux autres! Non, c'est écœurant ça! Ben m'as vous dire un affaire, que même que peut-être chus qu'ossé qu'vous pensez que chus que vous dites, m'as vous dire un affaire: quand que j'voyais les portraits, ça m'faisait queque chose pareil. Non, j'trouvais ça écœurant... qu'y nous les montrent. Non, c'est pas correct ça! Y nous montrent pas les cochons qu'y tuent à l'abattoir, bon! Sans ça on pourrait pus jamais en manger. Y a des affaires qui s'font dans vie, y a des affaires qui s'font pas. Pis ça, ça s'fait pas de montrer des p'tits n'enfants qui sont après mourir.

Ben moé qu'osse qu'y m'énarvait, c'tait pas tellement ça. Ça, ça m'énarvait pas trop. Des n*****s, t'sais. Mais moé, j'me dis: «Est-ce que ça s'pourrait-tu que... — soyons sérieux deux menutes — est-ce que ça s'pourrait-tu que l'intolérance, ça fasse mourir du vrai monde? Ben le gars a dit: «Oui, ça s'pourrait-tu.» Y dit: «Oui parce qu'on a eu déjà la preuve que l'intolérance ça faite mourir des presque Blancs: des gris pâles.» Oui oui, les Juifs. Oui parce que l'gars l'a dit: «C'est l'intolérance qui a faite que Hitler a faite tuer six millions de Juifs, six millions de Juifs qui sont morts parce que Hitler y faisait de l'intolérance. Y était malade dans tête, un maudit maniaque de fou! Ah oui! Lui, Hitler, y disait que les Juifs sontaient pas du monde comme les autres, pis y s'habillaient mal, pis y s'lavaient pas, pis y avaient des couettes, pis y puaient, pis y achetaient toute. Je l'sais ben que c'est vrai qu'y sont comme ça. On tue pas l'monde pour ça!

Les Juifs, tu t'arranges pour pas en avoir dans ton boutte, c'est toute! Non, les Juifs quand y sont entre eux autres, y sont parfaits. J'veux dire, si t'en as un dans ton bloc, c'est pas pareil, bon. Ça c'est pas tolérable, bon. Non, je l'sais parce qu'y en a un qui restait en haut d'chez nous. R'marquez qu'on a peut-être été malchanceux, faut pas généraliser, t'sais... R'marquez que c'était pire qu'un Juif, c'était qu'est-ce qu'on appelait nous autres un Juif juif: un rabby. Ah tabarnouche! Ça, ça s'lave pas les pieds souvent! Hon... Non je l'sais: y restait au deuxième pis son escalier passait dans mon châssis d'chambre. J'te dis, je l'ouvrais pas de l'été, han!

Ah! Vous auriez dû voir ses enfants à part de t'ça! Y étaient toutes atriqués comme la chienne à Jacques, t'sais. Surtout le plus jeune. Lui, c'était le vrai, t'sais. Là c'tait pus l'Juif là, c'tait l'suif, t'sais? Le vrai p'tit, avec le grand coat noir, la chemise blanche pas d'col, le casse, les couettes, t'sais? Blanc, mou, gras, huileux, glissant là, t'sais! Ah! Les tours qu'on y a joués, c'est pas croyable!

Eille, une fois, lui c'te p'tit Juif-là y allait pas à école, y allait à tinagogue. Ben c'était inque un p'tit Juif han, ça fait qu'y allait à tinagogue. Y paraît qu'les gros Juifs, y ont des gros nagogues... mais ça, on est pas obligés d'croire ça! Ça fait que lui, y allait à tinagogue pis une fois, on l'avait attendu. Y avait à peu près huit ans et d'mi neuf ans. Une journée qu'y s'en allait à tinagogue on l'a attendu su l'trottoir, une quinzaine de gars de 16-17 ans t'sais, on barrait l'trottoir pis lui y avait peur de nous autres parce que c'est ben peureux ces maudits Juifs-là. Ça fait que quand qu'y est arrivé proche de nous autres, on

a décidé d'y jouer un tour. On a faite un rond autour de lui pis on l'a toutes r'gardé mauvais. Là y en a un d'la gang qui a sorti un grand couteau pis y dit: « P'tit Juif, on va t'couper les oreilles. » C't'enfant-là y a eu assez peur, j'pense qu'y a faite dans ses culottes! Non, mais on était pas sûrs parce que ça aurait pas changé la senteur...

Non, mais finalement on y a pas faite mal, rien. On y a jusse coupé les couettes, clic! Ah! Ah! Maudit qu'on était drôles! Quand qu'on a vu qu'y avait ben peur de nous autres, qu'on pourrait y faire faire n'importe quoi, une journée qu'y r'venait d'la tinagogue, on l'a rentré en d'sour d'une galerie pis là on l'a forcé à manger toute une grosse sandwich au porc frais. Avec d'la graisse de rôti d'sus, toute! Eille, y a eu assez peur c't'enfant-là han, y pensait mourir! Pis y était malade, y avait peur de mourir parce que les Juifs sont assez épais là han, sont tellement niaiseux qu'y pensent que si y mangent du porc frais, y vont aller en enfer. Avez-tu déjà vu des épais comme ça? Oui, nous autres, avant. Mais le vendredi seulement! Jamais à semaine longue!

Non, mais finalement on a pris goût à y couper des p'tites affaires. Fa que t'sais, après qu'on y a eu coupé les couettes, on y coupait des boutons, on y coupait des p'tits bouts d'manche... Une journée on avait décidé d'y couper un p'tit boutte de queque chose. Mais on a pas pu: y en avait pas. Mais quand on a voulu faire ça, j'pense que son père y a pogné peur lui aussi parce qu'y ont décidé de déménager. Ben après, on s'ennuyait... Parce que chaque jour on trouvait des nouvelles affaires qu'on aurait pu leur faire. Ben sontaient pus là. Ben ça, c'est ben connu, des maudits Juifs de même, ça toffe pas.

R'marquez que quand y sont partis, on leur z'a payé la traite en tabarnouche! On était une quinzaine de familles sua rue, on les r'gardait déménager, on était toutes sortis dehors, y descendaient leur guénilles, y les mettaient dans barouette, quand qu'y r'montaient en chercher d'autres, on leur volait ceuses-là... Finalement y ont parti, y avaient presque rien. Fa qu'on les a r'gardés partir pis on leur criait des noms. On disait: « Bon débarras, maudits Juifs sales! Y était temps qu'tu flyes! Ça va moins puer sua rue! Le degré d'pollution va descendre çartain! Maudit Juif écœurant! Si t'étais pas parti d'toé-même, on aurait téléphôné à Hitler! Y s'rait v'nu régler ton compte de gaz... MAUDITS JUIFS! MAUDITS JUIFS! »

Si j'veux dire « maudits Juifs », j'ai l'droit moé, c'est pas d'vos affaires! Farmez-vous donc! On est dans un pays libre icitte! M'as dire « maudits Juifs »

tant que j'voudrai dire « maudits Juifs ». Pis si vous êtes pas contents de t'ça, vous avez inque à sacrer vot' camp, O.K. là ? Parce que si j'veux dire « maudits Juifs » pis que vous, vous voulez m'empêcher de dire « maudits Juifs », ben savez-vous qu'osse vous faites quand vous voulez m'empêcher ? De l'intolérance, c'est ça qu'vous faites !

(*Début d'un roulement de tambours, style militaire.*)

Ça fait quinze menutes qu'on en parle pis y est trop épais pour s'en apercevoir ! Ben c'est ça l'intolérance, mon cher monsieur. Ben ça l'intolérance, je l'tolérerai pas icitte. Parce qu'on a la chance de vivre dans un pays libre ! Où c'que tout l'monde a l'droit de dire et de faire c'qu'y veut. Quand y veut. Comme y veut. Pis si y a des intolérants comme ça qui veulent changer ça, on est mieux de pas l'tolérer. Parce que la première chose qu'on va s'apercevoir, c'est qu'on va se r'trouver comme dans un d'ces maudits pays communisses remplis de sôcialisses où c'que parsonne a pas l'droit de rien faire pis de rien dire... Ben on peut pas tolérer ça ! Si y a des intolérants qu'y s'montrent la face, on a inque à monter une armée contre les intolérants ! Parce que les intolérants, faut toutes les tuer. À mort les intolérants ! À mort les intolérants ! À mort les intolérants !

LE TEMPS DE L'AMOUR

Musique : Jacques Perron

Là, j'aimerais ça vous parler de queque chose que l'monde aime pas entendre parler de. Euh... ça s'appelle... la sexualité. Ah, y en a qui aiment ça ! Ça, c'est normal : dans sexualité, y a les ceuses qui aiment ça et les ceuses qui aiment pas ça. Y a les ceuses qui connaissent ça et les ceuses qui connaissent pas ça. Je vas vous conter l'histoire d'un couple qui aime ça, qui connaît ça, mais qui, pour toutes sortes de raisons, peut pas.

(*Musique.*)

Voici donc l'histoire d'un couple bien d'aujourd'hui, renseigné sur les choses de la vie, ayant lu ce que tout jeune homme et ce que toute jeune fille devraient savoir : *La frigidité chez la femme, Ton mari cet inconnu, Les cent positions, La vie sexuelle du couple*... Un couple jeune, uni, émancipé !

Le mari dit:

(*Chœur:*) C'est l'temps de l'amourrr
(*Lui:*) Viens-t'en, mon beau bébé
(*Chœur:*) C'est l'temps de s'aimer
(*Lui:*) Là le p'tit vient de s'coucher, on va pouvoir en profiter
(*Chœur:*) C'est l'temps de l'amourrr
(*Lui:*) Viens-t'en, bébé, monte en haut, on va s'aimer

Ils montent en haut.
(*Chœur:*) C'est le temps de s'aimer

Ils vont s'aimer. Aaaah

— EILLE, POPA!

J'te l'ai dit au moins mille fois
D'pas v'nir dans chambre à popa
Si t'as queque chose à d'mander
Commence donc toujours par frapper

— EILLE, POPA!

À c't'heure-citte tu d'vrais dormir
J'te garantis qu'c'est pas l'temps de v'nir
Nous déranger ta mère et moi
On aimerait ça se r'poser des fois

— POPAAA?

Ben non, ta mère étouffera pas
C'parce qu'avait froid qu'chus d'sus comme ça
Pose pus d'questions, va te r'coucher
Oublie tout ça là, fais comme moi

— EILLE, POPA!

Si tu r'tournes pas t'suite dans ta chambre
M'as faire une crise, m'as t'casser un membre
Ben non, braille pas, tu sais très bien
Qu'dans l'fond popa t'aime bien, hein

— J'AI SOIF !

Ben si t'as soif va boire en bas
T'as pas besoin d'popa pour ça
Non, moman peut pas y aller
À dort, faut pas la réveiller

— POPAAA ?

Comment ça, si j'vas me r'coucher d'sus ?
C'pas d'tes affaires ! Parle-z'en pus
Va boire ton eau au plus sacrant
Pis surtout, réveille pas moman

— O.K. POPA.

Bon, y est parti, on est corrects
Qu'ossé c'te bruit là dins toilettes ?
Y est pas r'couché, le p'tit sarpent
Ben non ! R'lève-toé pas

— MOMAN !

Yvonne, Yvonne si tu te r'lèves, j'te l'dis ben haut
Moé j'm'endors en criant ciseau
O.K., correct, m'as m'rendormir
Occupe-toé d'lui… fais-moé souffrir

(*Chœur :*) À quoi ça sert d'avoir tout lu
De tout savoir, d'avoir tout vu ?
Si tu peux pas l'faire de toute façon
Parce qu'y a trop d'monde dans la maison

Quelques semaines ont passé.
Le p'tit dernier est en congé chez son mononque André.
Rien qu'à les regarder, on est en droit de penser
Que notre couple va pouvoir s'amuser.
J'pense même que c'est à soir que ça va s'passer…

Le mari dit:

(*Chœur:*) C'est le temps de l'amourrr
(*Lui:*) Viens-t'en, mon beau bébé
(*Chœur:*) C'est le temps de s'aimer
(*Lui:*) Là le p'tit y est chez André
Y pourra pas nous déranger
(*Chœur:*) C'est le temps de l'amourrr
(*Lui:*) Viens-t'en, bébé, monte en haut, on va s'aimer
(*Chœur:*) C'est le temps de s'aimer

Ils montent en haut, ils vont s'aimer.

— EILLE, GASTON!

Comment ça la belle-mère reste à coucher?
Tu trouves pas que c't'une drôle d'idée
De v'nir jusse ce soir où par hasard
On aurait pu faire ça tard-tard?

— BEN GASTON!

Ah! Seulement, m'as dire comme on dit
Du moment qu'est pas dans not' lit
On peut ben faire qu'osse qu'on veut
Envoye Yvonne, tourne-toé un peu

— HON... GASTON!

Ben quoi? Je l'sais qu'le sommier fait du bruit
Ben qu'est-ce tu veux, on a inque un lit
De toute façon, ta mère est sourde comme un pot
Ça la dérangera pas trop trop

— BEN GASTON!

Ben non, j'veux pas insulter ta mère
Mais là j'commence à être tanné en tabouère
Quand c'est pas elle, c'est les enfants
On a tout l'temps des empêchements

— VOYONS GASTON !

Non Yvonne, r'lève-toé pas
Veux-tu ben m'dire où tu t'en vas ?
Tchéquer par la porte entrouverte
Voir si ta mère dort ? Mais t'es ben b'lette

— GASTON !

Laisse-la donc faire, à doit rêver
Au temps où pépé
Magasinait de soir en soir
Pour sa p'tite gang de désespoirs

— LAISSE FAIRE, GASTON.

O.K., c'correct, là j'ai compris
C'pas qu'tu m'aimes pas, c'est qu'tu m'haïs
Chaque fois qu'on pourrait s'amuser
Tu trouves une bonne raison pour tout changer

— BEN GASTON…

Quand j'pense au temps qu'on a perdu
Parce qu'on voulait avoir tout lu
On aurait dû prendre tout c'temps-là
Pour faire tout c'qu'astheure on peut pas

(*Chœur :*) À quoi ça sert d'avoir tout lu
De toute savoir, d'avoir tout vu ?
Si tu peux pas l'faire de toute façon
Parce qu'y a trop d'monde dans la maison

LES FESSES

Musique: Jacques Perron, André Parenteau, Serge Vallières, Pierre Ringuet et Gaston Brisson

PETIT COMMENTAIRE

Quand on a écrit la chanson « Les fesses », Jacques Perron était le pianiste. Je voulais que la musique ressemble au style des Frères Jacques. Il ne les connaissait pas. Alors je l'ai aidé à la composer pour que ça sonne comme les Frères Jacques.

Guy Hoffmann apportait toujours mes disques en France. En 1977-1978, les Frères Jacques ont entendu « Les fesses » et, sans savoir exactement d'où ça venait, ils ont décidé de la chanter. Ils ont donc fait un album dont le titre était *Les fesses*, en plus d'appeler leur dernière tournée *Les fesses*...

Y. D.

(*Chœur:*) Les fesses, les fesses, les fesses...
— Qu'osse vous racontez là?
(*Chœur:*) Les fesses, les fesses, les fesses...
— On est-tu rendus si bas qu'ça?
(*Chœur:*) Oui!
— Où ça?
(*Chœur:*) Dans les fesses!

J'sais pas si vous avez remarqué
On dirait que depuis queques années
Tout c'qu'on entend parler, c'est
Les fesses, les fesses, les fesses...

Y en a des grosses, y en a des plates
Y en a des fermes, y en a des slacks
Les fesses, les fesses, les fesses...
Y en a des rondes, des p'tites carrées
Y en a pour s'asseoir, d'autres pour s'amuser
Les fesses, les fesses, les fesses...
Y en a des basses, des déprimées
Y en a des hautes dans société
Les fesses, les fesses, les fesses...

Y en a des belles à regarder
Y en a qui sont à éviter
Mais qu'on aime ça, qu'on aime pas ça
Si y en avait pas, on s'rait pas là
Les fesses, les fesses, les fesses…

— Bon, une affaire de réglée. Ah oui, parce qu'eux autres, faut que j'leur en parle au moins une fois par jour sans ça y sont pas contents. T'sais comment c'que c'est, des musichiens…
(*Chœur:*) Les fesses, les fesses, les fesses…
— Vous allez pas r'commencer ça!
(*Chœur:*) Les fesses, les fesses, les fesses…
— Vous vous tannez pas des fois?
(*Chœur:*) Nooon!
— Où c'qu'on s'en va?
(*Chœur:*) Dans les fesses!

Y a-tu inque à ça qu'vous pensez?
Y a pas d'autres choses que vous aimez?
De quoi est-ce qu'on pourrait parler?
Les fesses, les fesses, les fesses…

Y en a des étroites, y en a des larges
Y en a même des qui sont en marge
Les fesses, les fesses, les fesses…
Y en a qu'on aime, y en a qu'on tape
Y en a qui brûlent toutes les étapes
Les fesses, les fesses, les fesses…
Y en a qui voudraient en avoir plusse
Y en a qui parlent pas pis c'est jusse
Les fesses, les fesses, les fesses…

Y en a des belles à regarder
Y en a qui sont à éviter
Mais qu'on aime ça, qu'on aime pas ça
Si y en avait pas, on s'rait pas là
Les fesses, les fesses, les fesses…

— Bon. Là, ça va faire. Cinq menutes c'est l'fun, mais le monde est écœuré des fesses, je l'sens. Enlevez-vous ça de d'dans tête, on en parle pus.

(*Chœur:*) Envoye donc!

— On en a assez dit, on en a assez vu! Si c'tait d'moé on en parlerait pus! Là, j'commence à en avoir plein...

(*Chœur:*) Les fesses, les fesses, les fesses...

Y en a des mauves, y en a des roses
Inque à les voir, ça fait queque chose
Les fesses, les fesses, les fesses...
Y en a des dures, y en a des molles
Y en a beaucoup de p'tites fofolles
Les fesses, les fesses, les fesses...

Y en a vraiment de toutes les sortes
Y en a même une gang de malpropres
Les fesses, les fesses, les fesses...
Y en a des belles à regarder
Y en a qui sont à éviter
Mais qu'on aime ça, qu'on aime pas ça
Si y en avait pas, on s'rait pas là
Les fesses, les fesses, les fesses...

La sexualité

PETIT COMMENTAIRE

Le monologue « La sexualité » a été créé en raison de la dureté du propos de « L'intolérance ». Les gens étaient complètement dévastés par le numéro sur l'intolérance. Ils ne comprenaient pas, ils étaient complètement gelés. Il fallait faire suivre par un monologue très léger...

Y. D.

Est-ce qu'il y aurait-il du monde dans la salle qui serait en faveur de l'amour LIBRE? Oui? C'est écœurant! Je l'savais qu'y en aurait, y en a partout astheure! Ça, ça doit être des jeunes, han? Y a ben des jeunes filles dans ça, han? Ben toutes les filles qui sont pour l'amour libre, han, j'vous attends en arrière après. On va s'en r'parler de t'ça!

Non mais c'est rendu qu'les jeunes pensent pus inque à ça! Ben ça, c'est d'la faute des vieux parce que ça pas commencé du jour au lendemain, ça commencé y a sept ou huit ans, neuf ans peut-être, quand les maudits tarlas sont arrivés. Vous en rappelez-tu des maudits tarlas? T'sais les fatiquants là, peace-love, peace-love, flower power pis toutes ces maudites folleries là? C'est là que ça commencé. C'est là qu'les vieux, vous auriez dû faire attention. C'est là qu'vous auriez dû dire: «Non non. On veut pas d'peace-love icitte, pas d'flower power, laissez nos jeunes tranquilles.» Ben non, vous avez laissé faire.

Ben qu'est-ce qui nous est tombé dans face? Les maudites vues érotiques! Ceuses qui savent pas c'que c'est des vues érotiques, c'est des vues d'amour, mais vues de la ceinture en descendant. Ben là les vieux, c'tait l'temps de dire: «On veut pas d'vues érotiques pis toute ça!» Mais non! Vous vouliez les voir, vous avez laissé faire. Ben aujourd'hui les jeunes ne pensent plus qu'à ça, ne font plus qu'ça, avec n'importe qui, n'importe quand, n'importe comment, n'importe combien! Pis les vieux vous pouvez vous dire: «Malheureusement, mea culpa, mea culpa, mea culpa.» C'est ben d'valeur pour vous autres!

Non, parce que c'est grave! C'est rendu qu'un homme honnête peut pus sortir. Non, la semaine passée j'ai voulu sortir... j'ai rentré dans une vue. J'voulais aller aux vues. Ben j'm'ai faite pogner par une de ces maudites vues érotiques-là, pis c'est pas ça que j'voulais voir. Mais t'sais comment c'que c'est: tu vas aux vues, tu r'gardes pas avant d'rentrer, bon. Moé j'rentre là naïvement... J'rentre là, j'm'assis. La vue commence, c'était écœurant. Les affaires qu'y montraient là! Des affaires, là! Des affaires que j'avais jamais vues. Gros d'même!... J'en r'venais pas. J'avais les yeux gros d'même, je r'gardais, j'ai dit: «C'est écœurant!» C'était tellement écœurant que je l'sais même pas comment j'ai faite pour toffer jusqu'à fin. C'était la quatrième fois j'voyais c'vue là, han!

Là, j'vas vous en conter un boutte, vous allez voir. Ça s'passait en France. Naturellement. La vue commence. La première affaire qu'on voit sur l'écran, je l'croyais pas! Mesdames mesdemoiselles, si vous voulez fermer les yeux

quelques instants, j'vas la montrer aux gars. La première affaire qu'y nous montrent su l'écran les gars, vous l'croirez pas, était longue de même! Avec le capuchon par en haut, t'sais! C'était la sirène d'la shop qui criait six heures. Mais inque d'la manière qu'y la montraient, on voyait c'qui s'en v'nait.

L'image d'après: deux gars sortent d'la shop. Y en a un qui dit à l'autre, y dit: «Qu'est-ce que tu fais-tu ce soir?» L'autre y dit: «Je l'sais pas t'encore.» Y dit: «Est-ce que tu viendrais-tu t'à maison?» L'autre y dit: «Ça dépend. Est-ce que tu es-tu tu seul?» Y dit: «Mais non je ne sus pas tu tu seul, ma femme est là.» Ah ben y dit: «Si ta femme est là, j'y vas.»

Imaginez-vous l'image d'après ça! Mesdames mesdemoiselles, si vous voulez refermer les yeux... Les gars, j'avais jamais vu ça! Une femme avec deux gars! Était assis dans l'milieu des deux — j'sais pas comment c'qu'à s'était amanché les affaires — était assis, les deux gars de chaque bord en demi-cercle, à t'nait les instruments comme ça t'sais... En faite, y étaient après souper, c'tait son couteau, sa fourchette, euh... bon. Ça, c'te boutte-là, c'tait plate. Ah!

Non, mais moé j'm'attendais toujours à queque chose! Comme vous autres... Mais finalement, le téléphône sonne. Fa qu'le mari s'en va au téléphône, y r'vient y dit à sa femme: «Tu vas m'escuser, mais va falloir que j'm'en alle.» À dit: «Qu'est-ce que y a?» Y dit: «C'est ma vieille tante qui est malade, y va falloir que j'alle la voir, m'as revenir inque demain matin.» À dit: «Inque demain matin? Pars-t'en et va-t'en bien.»

Il part sans s'en douter. La voilà seule avec le gars qu'à connaît pas. Y finissent de souper vite vite, prennent le café vite vite, jouent aux cartes vite vite. Après les cartes, pus rien à faire. Et la soirée est jeune... Tout à coup, la Française, très chatte, dit: «Est-ce qu'il y aurait-il-tu un autre jeu que vous aimerassiez jouer z'avec moi?» Le gars y dit: «Pour l'instant, j'vois pas là, euh...» À dit: «Peut-être que pourriez-nous-tu jouer z'aux pompiers?» Bah, y dit: «C't'un jeu pour les enfants, j'ai pas joué à ça depuis qu'chus bébé!» Quand y a vu qu'à commençait à s'déshabiller, y dit: «Attendez-donc une menute là, peut-être que vous jouez pas comme moé?» En effet, à jouait pas comme lui pantoute! Imaginez-vous donc que pour jouer aux pompiers, fallait qu'y s'mettent tout nus toués deux! Lui y comprenait pas, moé non plus. Ben à y a espliqué, fa qu'j'ai compris. À dit: «C'est parce que moi j'vais faire la victime dans les flammes et vous faites le pompier qui v'nez m'chercher dans

les flammes.» Ah. Là j'ai compris que c'est pour ça qu'y s'déshabillaient: c'est pour pas brûler leur linge...

Fa qu'là, elle, à s'en va dans sa chambre, dans son lit, pis à s'met à crier: «Au secours! Au secours! Au secours!» Lui, y faisait l'chef des pompiers pis y fallait qu'y parte d'la cuisine, qu'y vienne jusque dans chambre tout nu lui aussi pis en plusse, y fallait qu'y s'en vienne en sautant. Pour se faire sonner les cloches comme les pompiers. Là, rendu à côté du lit, ça avait l'air que... y essayait de l'arroser. Mais la hose était bloquée. Fa qu'la Française est allée voir qu'est-ce que la hose avait. Pis c'est à c'moment-là qu'le mari rev'nait. Pis là, c't'épais-là, y s'met à s'imaginer toutes sortes d'affaires de pas correct! Au lieu d'leur demander qu'est-ce qu'y faisaient, y sort son revolver pis y vise un peu. Pow! Tire dans hose. Ah... J'te dis qu'la Française avait l'feu là, han! Moé aussi, c'est là que j'ai sorti. Ah oui, les quatre fois que j'l'ai vu, j'ai sorti là. Parce que moé, j'peux voir ben des affaires, mais le sang j'peux pas voir ça.

Pis quand j'ai sorti, j'ai dit dans moé-même: «Une chance que ma femme est morte!» Ah oui parce que moé, ma femme, avoir vu un affaire comme ça, ça l'aurait choquée raide. Ah! Parce que ma femme, le sexe, à pouvait pas sentir ça. À l'aimait pas ça. Faut dire que quand ma femme était pas morte, était pas vivante vivante... Non mais c'était une femme faible t'sais, plutôt faible, pâle. Ben, pas pâle pâle: j'dirais blanche. Fa qu'on a à peu près jamais rien faite ensemble parce que dans c'temps-là, y avait pas de draps d'couleur pis blanc sur blanc, c'est dur à r'trouver...

Non, c't'une farce. Les draps d'couleur, c't'une farce... Qu'on a jamais rien faite ou presque, ça c'est vrai. C'est jusse parce que... à l'aimait pas ça. Ben, comme toutes les femmes. Les bonnes femmes aiment pas ça. Les mauvaises femmes adorent ça! Ah ben r'marquez que quand j'm'ai marié, je l'savais que les femmes aimaient pas ça. Imaginez-vous pas que moé j't'arrivé dans l'mariage, que j'connaissais rien dans l'sexe, des folleries d'même! Je l'sais qu'y en a qui sont capables de s'imaginer ça parce qu'y a 15-20 ans, ça arrivait souvent. Y a du monde niaiseux, ça s'mariait, ça connaissait rien dans l'sexe; ça mourait, ça n'en connaissait pas plusse.

Ben moé m'as vous dire inqu'un affaire: j'connaissais toute ça pis je l'savais à quoi m'en t'nir parce que moé, m'as vous dire queque chose, j'ai eu la chance d'avoir un père qui connaissait ça. Et en plusse, j'ai eu la chance d'avoir un père qui était assez intelligent pour m'avoir toute espliqué toute avant

que j'soye trop vieux. Un dimanche après-midi, j'avais 24 ans, mon père m'a rentré dans l'salon, y dit: «Petit gars, je vas t'espliquer ça.» J'ai dit: «Vas-y popa.» Y dit: «Sais-tu comment faire ça?» J'ai dit: «Oui popa.» Y dit: «Maintenant, petit gars, y faudra que tu saches ça: que quand tu t'marieras, plusse que tu vas faire ça, plusse que tu vas aimer ça.» J'ai dit: «C'est parfa!» Y dit: «Pas tout à fa.» J'ai dit: «Pourquoi?» Y dit: «Parce que plusse que tu vas faire ça, plusse que ta femme va haïr ça.» J'ai dit: «Comment ça?» Y dit: «Je l'sais pas.»

Fa que j'y ai r'pensé comme faut, j'ai dit: «Pour moé, comme qu'y avait pas d'pelules pour les femmes dans c'temps-là, pour moé c'est l'bon Dieu qui a arrangé ça d'même pour pas qu'y aye trop d'enfants sua Terre.» T'sais, y en a faite un qui aime ça, une qui haït ça. Fa qu'les grands bouttes qu'y s'couraillent, y s'passe rien. Ben j'ai dit: «Popa, d'abord quand qu'on s'marie, qu'est-ce qu'on fait?» Y dit: «On se r'tient.» J'ai dit: «Ben oui mais quand t'en peux pus?» Ben y dit: «Quand t'en peux pus, tu t'soulages.» Mais y dit: «Essaye de faire ça le plus vite possible. Pas achaler ta femme avec ça. Moins qu'à va s'en apercevoir, mieux que ça sera.» J'ai dit: «O.K. popa.»

Fa que tout suite le lendemain, j'me sus mis à l'ouvrage. J'ai commencé à m'développer une technique rapide que j'ai pratiquée des années avant d'me marier. J'étais rendu tellement vite que dans l'boutte chez nous, y m'appelaient Ti-Jos-Fling-Flang-Flung. Ah oui! Moé, fling flang flung, c'tait fini! Fa qu'imaginez-vous que quand j'me sus marié, j'tais prête en tabarnouche!

Mais le jour des noces j'ai dit dans moé-même: «J'ferai pas mon frais chié tout suite à soir, je l'sais que j'connais toute, mais d'un autre côté, je l'sais que ma femme connaît rien.» Parce que t'sais, les filles, quand ça s'marie c'est toujours niaiseux pis ça connaît pas grand-chose pis toute ça. Fa que j'm'ai dit: «J'commencerai pas tout suite le premier soir des noces, m'as y laisser une chance. M'as attendre un peu.»

Ça fait que quatre mois après, un après-midi, j'ai dit dans moé-même: «C'est à soir que j'y parle.» Là j'appelle ça parler, mais c'est pas ça que j'voulais dire. Mais comme que j'voulais pas la bruxer, j'ai dit: «M'as commencer par le commencement. J'vas commencer par l'approche numéro un, communément appelée "le coaxage".» Ça, tu t'couches, t'attends une dizaine de menutes, pis là d'un coup tu donnes deux trois p'tites tapes à bonne femme, tu dis: «Ma femme?»

Ben ça, ça jamais marché. Mais j'me sus pas découragé tout suite. J'ai attendu un autre deux mois et d'mi. Là, j'ai décidé de passer à l'approche numéro deux: le collage intensif. Y a pas d'avertissement là-d'dans. Tu t'tournes, flung! Si à comprend pas après ça, à comprendra jamais! C'est la seule fois qu'ma femme a pris des couleurs: est v'nue rouge. À dit: «Tu vas pas m'achaler avec ça, ça fait inque six mois et d'mi qu'on est mariés! M'as commencer à penser que t'es t'un maniaque sexuel! Tu peux pas te r'tenir un peu?» J'ai dit: «O.K., m'as me r'tenir.»

J'm'ai r'tenu un autre trois mois. Mais là, un soir j'étais tellement tendu... que j'en pouvais pus. J'ai dit: «J'vas passer à l'approche numéro trois: la prise par surprise.» Ah, je l'sais que c'est sournois. Mais aux grands moyens les grands maux. Entécas, queque chose dans l'genre. Fa que pour la prise par surprise, j'me couchais toujours dos à ma femme. Pour pas qu'à s'en doute... Là, j'tchéquais mon affaire... Pis au moment où c'qu'à s'assoupissait, mais avant que je m'assouplisse, là j'tchéquais ma distance, pis tout d'un coup j'me donnais un swing su l'mur, trois tours sur moé-même, fling, flang, bong! J'avais pas l'temps d'faire «flung» à me r'sacrait de l'autre bord du lit. Après deux trois fois, j'ai été obligé d'arrêter ça, j'avais des poques partout. C'est pas mêlant, après deux ans d'mariage j'étais rendu tellement énarvé, j'savais pus où m'mettre. J'grimpais dins rideaux! J'aurais aimé ben mieux monter avec le blind. J'ai dit: «Ça marchera jamais!» Ben une fois, ça marcha. Ça aurait été mieux qu'ça marcha pas...

C'est arrivé ça, euh, c'est un dimanche soir pis dans l'après-midi on était allés dans un baptême. C'est mon beau-frère qui avait faite baptiser, queque chose, et pis euh, moé, j'avais bu pas mal de bière et pis euh... mon beau-frère y avait acheté du vin exprès pour les femmes, t'sais rose, et pis euh... ma femme était pas habituée à ça, à s'en doutait pas, à en a pris quatre cinq verres de vin d'femme, t'sais. Moé j'm'en ai pas aperçu parce que quand qu'on sortait, j'la r'gardais jamais, t'sais. Le soir quand qu'on a rentré, j'ai monté l'premier comme d'habitude, t'sais, j'ai swigné la porte pis là à déboulé l'escalier. D'habitude à r'çoit bien la porte. J'ai dit dans moé-même: «Y a queque chose de pas normal.» Fa qu'j'ai attendu qu'à r'monte. Là tout d'un coup, quand à rouvert la porte, j'ai ben aperçu de qu'est-ce qu'y avait: était guerlot! Fa que j'ai pas dit un mot, on s'est couchés.

À peu près dix menutes après, l'envie m'a pogné. Ça fait qu'j'ai pris mon courage à deux mains, j'ai dit: «Allons-y pour la prise par surprise.» Mais j'ai changé d'idée. Parce que j'ai dit: «Paqueté comme que chus là, virer vite sur moé-même, m'as être malade...» Fa que j'ai décidé de r'commencer par le commencement: le coaxage. J'y donne deux trois p'tites tapes, j'y dis: «Ma femme? Ma femme?» À dit: «Mmm...?» J'm'ai dit: «Pour moé chus correct!» Fa que j'fais ni un ni deux, j'passe au numéro deux: collage intensif. Flung! À dit pas un mot. J'ai dit: «Crime, à s'est rendormie.»

Fa que j'voulais m'embarquer plus avant, mais j'voulais pas qu'à s'doute que c'tait pour ça. J'voulais pas qu'à me r'pitche l'autre bord... Fa que comme qu'on était ben collés, j'me sus tourné vite vite, à s'est trouvée en d'sour mais chus resté su l'coude, j'ai sifflé un p'tit peu, t'sais: fiuu... fiuu... fiuuuu... Quand j'ai vu qu'à m'pitchait pas en bas, j'ai dit: «Chus correct.» Fa qu'j'ai commencé, mais comme que j'étais paqueté, j'pouvais pas aller vite comme d'habitude, j'ai été obligé d'aller tranquillement. Fa qu'j'ai commencé tranquillement: a fliiiing, a flaaaang... D'un coup, ma femme me r'garde, à fait: «Aaah, aah...» J'ai dit: «Crime, est malade, à l'souffle, m'as débarquer!» Mais pas assez vite: le flung était parti. Fa qu'là j'avais honte. J'ai dit: «Aller y faire ça jusse le soir où qu'à l'a une crise d'apse.» Fa que j'm'ai dit: «M'as attendre un peu, peut-être qu'est pas si tant malade qu'à en a si tant l'air.»

Ça fait qu'j'ai attendu à peu près trois quarts d'heure, j'ai jusse faite semblant d'dormir. Mais quand qu'elle à pensait que j'dormais pour vrai, j'm'ai ben aperçu qu'à fakait pas pantoute. Était pas mal malade. Ah oui, parce que je l'ai entendue, à... à pleurait un p'tit peu. Pis là j'étais mal. Là moé, j'étais gêné. J'ai dit: «Faudrait ben que j'm'escuse, queque chose.» Ben t'sais, ça l'air niaiseux de dire: «J'ai pas faite exprès» ou des affaires de même. J'ai dit dans moé-même: «La nuit porte conseil. Alors m'as attendre à demain pis demain, m'as toute espliquer avec elle, on va s'en r'parler pis toute va s'arranger.»

Mais on dirait que demain, c'est bizarre ça, on dirait que demain, c'est tout l'temps demain. Fa que demain pis demain pis demain, à peu près trois mois et d'mi après j'ai dit: «Ça pus d'bon sens, j'peux pus attendre à demain, faut qu'j'y parle aujourd'hui.» Ben j'ai pas pu y parler c'te journée-là parce que c'est elle qu'à m'a parlé. À dit: «Tu vas être fier là, chus en famille!» C'tait dur d'être fier parce qu'à avait pas l'air contente contente... Ben en plusse, plusse qu'était en famille, plusse qu'était en maudit; plusse qu'était en mau-

dit, plusse qu'était en famille; plusse qu'était en maudit, moins qu'on s'parlait. R'marquez que je l'sais pourquoi qu'était en maudit: c'est pas parce qu'était choquée contre moé, c'est parce qu'était inquiète.

Parce que moé chus niaiseux han, mais chus pas fou! J'ai toute compris ça. J'ai dit dans moé-même: «Comme que plusse qu'est en famille plusse qu'est en maudit, ça veut donc dire que plusse qu'est en famille, plusse qu'est inquiète pis si est si t'inquiète, c'est tout simplement parce que, comme qu'on a faite le p'tit un soir qu'à avait une crise d'apse, pis qu'à en a jamais eu avant pis qu'à en a jamais r'eu d'autres, j'ai dit: "Pour moé, c'est parce qu'à l'a peur que le p'tit reste avec les reliquats de t'ça, queque chose."» Non, mais ces affaires là, ça arrive! Ça fait que j'm'ai dit dans moé-même: «M'as attendre. Quand qu'le p'tit va être au monde, quand qu'à va voir qu'y est en santé, à va r'venir de bonne humeur. Fa que quand à va r'venir de bonne humeur, là moé m'as aller la voir, on va parler, on va s'espliquer pis toute va s'arranger.»

Ben... c'est pas comme ça que ça s'est passé. Parce que quand qu'le p'tit est v'nu au monde, c'est là qu'à filait pus. Pis euh... un après-midi est tombée malade d'urgence. Fa qu'y l'ont rentrée à pital mais, c'était un mercredi pis moé j'travaillais l'mercredi soir pis l'jeudi soir. Le boss a été ben fin, y dit: «Tu pourras y aller vendredi soir.» Mais j'ai pas pu y aller parce que... c'est l'jeudi qu'est morte.

(*Musique.*)

Je l'ai tout l'temps r'gretté parce que j'me dis... si on s'aurait espliqué tout suite quand c'est arrivé, peut-être qu'on se s'rait pas haïs toute la dernière année. Parce que dans l'fond, ma femme pis moé, chus à peu près sûr qu'on s'haïssait pas. Même que j'pense qu'on s'aimait. On s'aimait, mais on l'savait pas...

DES MOTS D'AMOUR

Musique: Jacques Perron

C'est pourtant vrai qu'on s'est aimés
C'est vrai, on s'en est pas parlé
J'aurais trouvé ça trop gênant
De dire je t'aime... de ton vivant
J'aurais eu peur que tu ris d'moé

Ou qu'tu m'dises: «Ben ça paraît pas!»
C'est des affaires qui s'disaient pas
Quand tu vivais, quand t'étais là

Des mots d'amour on s'en est dit
Sans jamais les avoir compris
Mais depuis c'temps là j'y r'pense souvent
Y m'semble qu'aujourd'hui j'les comprends

«T'as pas eu ton augmentation?»
C'tait pour m'dire qu'tu m'trouvais trop bon
«T'arrives donc tard de travailler!»
C'est p't-être que tu t'étais ennuyée
«J'te dis qu'le p'tit y est ben comme toi
Y est tannant, y m'énarve des fois!»
C'est jusse parce que tu t'inquiétais
Donc que dans l'fond, tu nous aimais
J'ai mal compris tes mots d'amour
J'ai ben mal compris, comme toujours

Oui, c'est ben vrai qu'on s'est aimés
C'est vrai qu'on s'en est pas parlé
J'aurais trouvé ça trop gênant
De dire je t'aime de ton vivant
Des mots d'amour, on s'en est dit
Sans jamais les avoir compris
On s'est aimés sans bruit
On s'est aimés d'ennui

Histoire du Canada*

Oh, y a un affaire que j'voulais vous demander. J'vous ai-tu dit que le p'tit allait à maternelle? Non? Ah ben crime, c'est ça que j'vas vous dire. Le p'tit va à maternelle. Y a commencé ça c't'année. Y a quatre ans et d'mi mais y est

* Ce monologue est également connu sous le titre «Les Anglais», dont une première version fut produite en 1971.

un p'tit peu tannant. Ben, y est pas tannant tannant, disons qu'y est achalant. À maternelle, y l'haïssent un peu pour ça. Non, y est ben fin, mais y a des p'tites manies. Comme la semaine passée, savez-tu qu'osse qu'y a faite? Y a volé un p'tit livre. Non, y est pas voleur! C'est jusse qu'y aime ben apprendre. Y a volé un p'tit livre, pis j'ai lu ça, pis j'ai trouvé ça pas mal le fun. J'me demandais si vous l'avez-tu pas lu vous autres avec. C'est un p'tit livre bleu. L'avez-tu lu? Ça s'appelle *Histoire du Canada*. Avez-tu lu ça?

Eille, c'est-y beau ça, *Histoire du Canada*. Eille! Eille! Eille! En haut là, y en a qui ont mal compris la question, j'pense. C'est-tu beau *Histoire du Canada*? Non, chus d'accord avec vous autres que c'est un livre qui finit très mal. Mais ça commence très bien, fatiquants! Ça commence très bien.

Histoire du Canada, ça commence, on ouvre le couvert, bon, ça commence. C'est des Français d'France qui ont commencé ça. R'marquez que c'est toujours des Français d'France qui commencent toute. Ben pas toujours, mais c'est toujours l'impression que ça donne quand c'est eux autres qui l'expliquent. Entécas. Ça, c'était des Français d'France qui sontaient en France. C'était dans l'temps qu'y en restait un peu là-bas... Ça fait qu'y en avait une gang qui était là, y avaient pas d'job steady, ça fait qu'y en a un qui r'garde les autres, y dit: «Comme qu'on a pas d'job steady, pourquoi qu'on fait pas comme les autres qui ont pas d'job steady, pourquoi qu'on s'en va pas t'au Canada?» Les autres ont dit: «C't'une bonne idée que t'as là!»

Là, moé j'vous parle dans l'temps que les jobs, icitte, y en avait! Ah oui, ça c'est ben avant monsieur Bourassa: on est à page deux à peu près. Fa qu'les gars sont partis de d'là pis y sont arrivés icitte à page trois. Sont arrivés, moé j'pensais qu'y étaient arrivés dans l'boutte d'la Gaspésie, des affaires de même. Mais en le r'lisant, j'me sus aperçu que j'm'étais trompé: sont arrivés à Montréal direct. Oui, c'est écrit sua page trois: sont arrivés par le pont Jacques-Cartier. Oui. Là, y ont descendu la rue DeLorimier. Non, ça c'est pas écrit, mais crime c'est un one-way! Y avaient pas l'choix!

Là, rendus à Hochelaga, y avait une gang de sauvages qui les attendaient. Eux autres y s'en doutaient pas parce qu'y avaient pas vu les flèches sur DeLorimier. Ça fait que quand qu'y ont vu les sauvages, là y ont eu peur. Mais sontaient pas fous, ces Français-là! Y se sont dit: «Si nous autres on a peur en les woyant, si y s'woèraient...» Ça fait qu'y ont sorti des grands miroirs, y ont montré ça aux sauvages. Les sauvages ont eu assez peur, y steppaient

haut d'même ! Non, mais ça c'est normal parce que ça fait toujours peur la première fois que tu te wois tel que t'es. Après tu t'habitues, mais ça prend un escousse. Les sauvages, eux autres, ça leur a pris deux trois pages. Mais là, tout à coup, y se sont habitués pis y voulaient se r'voir. Ça fait que les Français leur z'échangeaient des p'tits bouts de miroir contre des fourrures. Un p'tit bout d'miroir, 300 fourrures ; un p'tit bout d'miroir, 300 fourrures ; un p'tit bout d'miroir, 300 fourrures…

Fa que quand y ont eu fourré les sauvages comme faut, y se sont dit : « On va s'installer icitte, y a une piasse à faire ! » Fa qu'y se sont bâti, sua page neuf, une grande maison neuve. Ben y en avait pas d'vieilles… Bon. Ça fait qu'là, y sont restés dans maison cinq six pages.

Tout d'un coup, y se sont mis à s'ennuyer, ça fait qu'y en a un y dit : « Les gars, si on s'faisait un sport national ? » Les autres ont dit : « O.K. ! » Ça fait qu'y ont réuni tout l'monde pour essayer de décider quel sport que ça serait, t'sais, parce qu'y savaient pas trop quoi faire. Y en ont parlé longtemps, des mois finalement, en faite deux pages et d'mie à peu près. Finalement, pour bien vous prouver que ces gens-là étaient bel et bien nos ancêtres à nous autres, en fin du compte y ont pas pris de décision eux autres mêmes. Y ont faite venir un chef des loisirs de France pour décider à leur place quelle sorte de sport national qu'y leur fallait. Fa qu'le gars y est v'nu voir ça, y a r'gardé ça 10-15 menutes, y a dit : « Voyons, c'est facile à voir ! Ce qu'il vous faut, les enfants, c'est des concours de tir. » Les gars y ont dit : « Des concours de tir ? Qu'est-ce qu'on va tirer ? » Le gars y dit : « Voyons ! Des sauvages ! » Les gars y ont dit : « C'est-y bête, on y avait pas pensé, y en traîne partout ! »

Fa que c'est comme ça qu'a commencé le premier sport national au Canada français, le tuage de sauvages. Sport qui s'pratiquait le samedi et le dimanche seulement. Mais les sauvages du samedi comptaient pas pour le championnat ; inque ceuses du dimanche. Euh, en faite, j'me rappelle pas toutes les champions de toutes les fins d'semaine, mais disons que la grande championne, médaille d'or chez les dames senior pour le tuage de sauvages, ça été Madeleine de Verchères. Elle, à en a tué 49 un dimanche après-midi ! Faut dire qu'était équipée pour. À les attirait pis à les tirait. Fa que quand les gars ont vu ça, y ont dit : « On est pas pour se laisser faire par une fille ! » Y a un gars y dit : « Fiez-vous sur moi, les gars ! Je suis capable d'en descendre 2 000. »

Ça faisait pas longtemps qu'y était arrivé, t'sais, y était encore un peu frappé. Y s'appelait Dollard des Ormeaux. Ça fait que l'dimanche d'après, y est allé s'cacher où y savait qu'y avait 2 000 sauvages qui passaient. Mais quand les sauvages sont arrivés, Dollard a faite comme ben des Français font quand y viennent icitte au début: y a voulu leur jeter d'la poudre aux yeux. Mais ça y a r'tombé su l'nez. Y en est jamais r'venu! Y a faite le saut, han! Le Long-Sault vers l'éternité. Ah oui, ben plusse pire que ça: même si y avait réussi à tuer 793 sauvages, y a même pas eu de médaille. Ben non, personne s'en est aperçu; tout l'monde était occupé c'te journée-là. C't'épais-là, y est allé faire ça le jour d'la fête d'la Reine. J'te dis qu'y faut pas être intelligent ben ben!

Après ça, les gars ont appris à pus faire ça. Y les tiraient de loin pis toute était parfait. Tout l'monde tuait son sauvage. Ah, là ça commençait à être beau! Toute allait ben, y avait de moins en moins d'sauvages.

Tout d'un coup, à page 34, au moment où c'que les Français s'en attendaient pas, rien, les sauvages qui restaient se mettent à se r'venger. Fa qu'là, eux autres, y sont rentrés dans grande maison, y ont barré la porte. Y en a un y dit: «Mais qu'est-ce qu'ils ont? Ça va pas, quoi? Mais ils sont pas sports, ces sauvages!» Non, mais c'est vrai que les sauvages sontaient pas sports, crime! Quand y tuaient les Français, c'était pus du sport, c'était des massacres! Oui, parce que les sauvages sontaient pas civilisés: y avaient pas d'fusils. Quand y tuaient les Français, y étaient obligés d'les tuer avec des roches, des couteaux, des tomahawks, des affaires de même. C'est pas propre! Ça fait pas une belle finition. Y traînait des p'tits bouts d'Français partout, les Françaises marchaient là-d'sus: «Aaaaah!» Non, mais j'sais pas si vous avez déjà marché sur un p'tit boutte de Français, mais ça fait drôle, han! Pis en plus de t'ça, les Français aimaient ça porter les cheveux pas mal longs pis les sauvages leur coupaient ça un peu court: kwick! Non, mais eux autres les sauvages, c'était inque pour voir c'qu'y avaient en arrière d'la tête.

Ça fait qu'les Français, finalement, y ont trouvé un trick: y tuaient le plusse de sauvages possible pis quand y voyaient que les sauvages étaient pour v'nir se r'venger, y leur donnaient pas l'temps, y leur z'envoyaient deux trois missionnaires. Fa qu'les sauvages s'amusaient avec ça quatre cinq pages...

Ah oui, y avaient un fun noir avec ça, eux autres! Non, mais ça pas coûté trop cher de missionnaires: neuf missionnaires pour 42 pages! Pis ça faisait l'affaire de tout l'monde. C'est jusse comme ça que les Français pis les sau-

Licence enqc-11-5534263-15408269-11238643 accordée le 02 octobre 2024 à Louise Garon

vages ont appris à vivre en harmonie. En faite, vivre en harmonie ça veut toujours dire la même chose : ça veut jusse dire tuer l'monde que ça dérange pas les autres. Ça fait qu'les Français y tuaient pus les gros sauvages avec des grandes plumes parce que c'étaient des boss. Et pis y avaient averti les sauvages, y avaient dit : « Tant qu'vous vous en tiendrez à ceuses avec des grandes robes noires, on s'chicanera pas ! » Non, ça faisait leur affaire. Pis les gars avec les robes noires aussi ; t'sais, y avaient faite le voyage jusqu'icitte, ça avait été rough, y étaient pas sûrs de ben finir ça, t'sais ? Aussitôt que les sauvages leur mettaient la main d'sus, y étaient çartains d'leur coup : direct en haut, pas d'passage par le purgatoire, rien. Ah non, cinq six coups de hache icitte, aaaaah… Tu flyes en tabarnouche ! Pas besoin d'ailes, rien.

Là, c'était beau pendant 30-40 pages à peu près. Y s'passait à peu près rien, comme de nos jours. Ah, c'était un peu plate, mais c'était beau. Jusqu'à page 73.

Si y en a qui ont des *Histoire du Canada* chez eux, déchirez la page 73 avant que des enfants mettent la main là-d'sus ! Parce que là, c'qu'y arrive à page 73, c't'écœurant ! C'est les Anglais qui arrivent. Les Français haïssaient tellement les Anglais, c'est pas mêlant, j'pense qu'y les haïssaient autant qu'nous autres. Ah oui, crime ! Frontenac les haïssait assez que quand y les a vus qui arrivaient dans l'fleuve, y s'est toute énarvé, y a viré fou ! Y a faite une « Phipps » ! Y courait partout, y tirait du canon : bing ! boum ! boum ! Tellement que les Anglais ont eu peur, y sont r'partis. Ben, y sont r'venus…

Ah oui, y sont r'venus à page 76 parce qu'eux autres, y l'avaient le p'tit livre. Y ont r'gardé ça. Quand y ont vu qu'à page 75 Frontenac s'en allait pis que c'est Montcalm qui l'remplaçait, y ont dit : « C't'une bonne affaire de r'venir à page 76 parce que Montcalm, ça doit pas être un énarvé lui, han ? » Qu'y soyent arrivés à page 76, ça m'dérange pas, c'est d'leurs affaires. Mais où c'que j'trouve qu'y ont été très traîtres, c'est qu'y se sont organisés pour arriver jusse dans le bas d'la page. Jusse avant de tourner la page. Ça c'est grave !

Oui, parce que comme ça y s'trouvaient à tomber un samedi soir du mois d'juillet. Je l'sais pas si vous êtes déjà allés à Québec un samedi soir du mois d'juillet, mais dans c'temps-là c'était pareil comme que c'est aujourd'hui. Allez-y l'été prochain, vous allez voir ! Le samedi soir au mois d'juillet, y a pas parsonne en ville à Québec. Y sont toutes sués plaines d'Abraham. On les voit pas, mais y sont là ! Les buissons qui branlent, c'est pas l'vent ça, non non,

chaque Québécois branle son buisson lui-même. Ça fait que c'te samedi soir-là, toutes les Québécois étaient sués plaines d'Abraham, chacun branlait son buisson, envoye donc. Montcalm aussi était là, mais Montcalm, lui, montait la garde.

Naturellement, dans le livre, y disent pas le nom d'la garde à cause des parents pis toute ça — faut pas exagérer non plus, on sait jamais — ça fait que Montcalm était là, y montait la garde pis y avait emmené avec lui un chien d'garde — ben, le chien d'la garde, — et pis pendant qu'y montait la garde, son chien arrive: « Woulf, woulf, woulf, woulf! » Là lui, su l'coup, y a pas compris. Pis le temps qu'y s'rhabille, toute ça, y était trop tard: y a tombé raide mort. Même que ça s'est faite tellement vite, on pourrait dire qu'y est tombé mort encore raide... Mais on l'dira pas.

C'est là que ça commencé à être écœurant. Parce que ces Anglais-là sontaient tellement roughs! Sont arrivés dans le bas d'la page 76, y étaient pas rendus dans l'milieu d'la page 77 y avaient déjà déporté les Acadiens au Nouveau-Brunswick! Ben je l'sais pas si vous êtes déjà allés là, mais c'est pas une place pour envoyer du monde ça, crime! Pis ça c'est rien: à page 111, lord Durham — ça c'est un bel écœurant, ça — à page 111, ça c'est tout suite après la révolution de 1837, lord Durham y a faite des prisonniers politiques. Parce que dans c'temps-là, c'tait rough, y s'gênaient pas. C'tait pas comme aujourd'hui... Y a faite des prisonniers politiques, y en a pris huit, y les a déportés aux Bermudes. En pleine hiver! Pas l'droit d'emporter d'linge de corps, rien. Ces gars-là sont probablement morts aujourd'hui!

Ben y nous ont faite encore plusse pire que ça, si c'est pas assez pour vous autres. À page 88... Oui, j'étais à 111 pis là chus à 88, bon. J'ai pas l'droit, non? « T'étais à 111 t'à l'heure, ah ah ah! » Fatiquante! On est à 88 là. Euh, ça, la page 88, c'est quand les Américains voulaient s'en v'nir icitte. Les Anglais ont pas voulu. Y ont dit: « Non non non, battez-vous contre les Américains, on veut pas les voir icitte. » Ben c'est ces maudits Anglais-là qui nous ont empêchés d'être Américains. Ben ça, j'leur pardonnerai jamais! Parce que, soyons sincères mesdames et messieurs, on s'rait-tu ben Américains? On s'rait ben! Les jeunes fatiquants en haut là, qui comprennent rien, on s'rait très bien Américains! Parce que si on s'rait Américains, des jeunes fatiquants comme vous autres, ça traînerait pas icitte à soir. Les p'tits vieux non plus. Les p'tits

vieux s'raient en Floride, les jeunes au Vietnam. Nous autres, on s'rait tranquilles icitte, tabarnouche! Y aurait d'la place pour tout l'monde.

Non, moé entécas ça m'a assez énarvé quand j'ai lu ça, j'ai déchiré l'livre. Là, j'pense inque à me r'venger! J'ai dit: «R'tenez-moé, r'tenez-moé!» Oh, j'tais choqué là! Mais j'étais tout seul. J'ai été obligé de me r'tenir moi-même mais j'ai eu d'la misère. Non, j'voulais inque me r'venger! Me r'venger! Mais crime, tu peux pas te r'venger tout seul contre toutes les Anglais, y sont ben trop une grosse gang! Mais que j'mette jamais la main sur une Anglaise par exemple. Si j'mets la main sur une Anglaise, j'la marie! Ben bon pour elle! À souffrira comme nous autres après. À va voir qu'osse que c'est d'être Canadien français. On est pas pour se laisser faire toute not' vie! Ah, inque à en parler, chus toute mouillé tellement j'les haïs! J'les haïs! Ces maudits Anglais-là, j'les haïs c't'écœurant.

Chus pas tout seul à les haïr, imaginez-vous pas ça! À shop où que j'travaille, on les haït toutes. On est 16 gars; on est 15 qu'on les haït. Pis l'autre y les haït pas, savez-tu pourquoi? Inque parce qu'y comprend rien. T'sais, c'est l'genre qui comprend e-rien. Chaque fois que tu y parles, y dit: «I can't understand.» Bon. Non, chus sûr qu'icitte, y en a qui les haïssent autant qu'moé. Y en a-tu qui haïssent les Anglais autant qu'moé? Oui y en a. Y a-tu des Canadiens français comme moé? Oui. Parce que si on les haït, faut qu'on aye des maudites bonnes raisons. Parce que nous autres les Canadiens français, si on a une qualité, c'est ben celle d'aimer tout l'monde. On haït pas parsonne.

J'parle du vrai monde là, pas les Anglais! Non ça, O.K., les Anglais, on les haït. Ça c'est correct. Les Français aussi. Les Polocks, les Italiens, les Russes, les Américains, les Chinois, les Japonais, les Tchécoslovaques, les Cubains, bon, les n*****s, et pis, bon, les Hindous. Mais à part de t'ça, à part de t'ça on aime tout l'monde! Fa que si on haït les Anglais, c'est parce qu'on a des maudites bonnes raisons! Pour les ceuses qui sont pas convaincus, malheureusement j'peux pas m'rappeler toute c'qu'y nous ont faite depuis deux trois cents ans parce que j'ai déchiré le livre un peu vite. Mais y m'semble que si vous y pensez comme faut, c'qu'y nous ont faite depuis deux trois ans, c'est ben assez pour les haïr, non? Non?

O.K., correct, m'as vous dire inqu'un affaire: chus pas v'nu icitte pour rien. On sortira pas d'icitte tant que vous les haïrez pas autant qu'moé. On

va r'commencer la thérapeutique de groupe. Là, vous allez vous concentrer. Vous allez vous cripser su vos chaises. Là, j'vas vous demander: «Qui c'est qui est responsable de toutes nos troubles?» Vous dites: «Les Anglais.» Pis là quand on va sortir, y est mieux de pas en traîner dehors. Attention. Êtes-vous concentrés? Non? Ben concentrez-vous! Cripsez-vous. Attention: qui c'est qui est responsable de toutes nos troubles?

Ça va très mal. Si vous continuez à m'contredire, m'as sacrer mon camp, moé! Là, chus ben tanné de t'ça moé. Vous dites «Les Anglais!» pis c'est toute. Laissez les autres tranquilles. Attention, on r'commence. Concentrez-vous. Qui c'est qui est responsable de toutes nos troubles?

Je l'sais pas quelle sorte de monde qu'y a icitte à soir, mais c'est du drôle de monde, j'ai jamais vu ça. Peut-être que vous avez vos raisons? Euh... y faut respecter l'opinion des autres. Bon. Peut-être que vous êtes pas capables d'haïr les Anglais parce que peut-être que vous vous imaginez que vous êtes chez vous dans province de Québec? Queque chose de même? Non, ça s'peut! Tout l'monde a son problème, han? Bon. Mais si c'est ça que vous vous imaginez, j'ai des p'tites nouvelles pour vous autres: on est pas chez nous pantoute dans province de Québec. On est pas chez nous parce qu'on possède rien! M'as vous dire inqu'un affaire: on est loin de posséder quoi qu'ce soit, y a des grands bouttes j'me possède même pas moé-même. Non mais r'gardez autour de vous autres, crime! Les grandes chaînes de magasins d'fer, les grandes chaînes de magasins d'vêtements, d'alimentation, n'importe quoi! Les alcools, n'importe quoi, les industries, y a rien qui est à nous autres! Y a rien qui est à nous autres parce que qui c'est qui a toute dans province de Québec?

Vous là, madame, vous répétez «Les Juifs!» encore une fois pis j'vous fais sortir! Correct là? Parce que si y a un affaire que j'peux pas sentir, c'est les racisses, O.K. là? On est icitte pour haïr les Anglais. Les Juifs, on leur fera un show pour eux autres. Non mais crime, réveillez-vous un peu! Moé j'me rappelle, quand j'allais à école, j'avais été à école moé, une journée quand j'étais p'tit. Pis la maîtresse à m'a faite un cours de géographie. Pis à l'avait toute expliqué. À dit: «La province de Québec. Où qu'y a le plusse de richesses naturelles de toutes les richesses naturelles de toute la province de Québec? C'est la province de Québec!» C'est comme qu'on dirait qu'on pourrait dire que dans l'moment, vous êtes toutes assis sur des richesses naturelles. Oui,

en d'sour du sol, y paraît que c'est riche c'est écœurant ! Mais quand ça sort ces richesses-là, on les voit pus par exemple. On les voit pus parce que qui c'est qui prend toutes nos richesses naturelles ?

« Les Américains ! », ben voyons madame. Les Anglais c'est ben plusse pire que les Américains. Prenez inque un exemple : nous autres, les Canayens français, on a pas beaucoup d'ambitions, han ? On peut même dire qu'on en a pas pantoute… Non, c'est pas vrai. J'exagère tout l'temps parce que c'est vrai qu'un Canayen français a une ambition dans vie. Qu'osse que c'est l'ambition d'un Canayen français ? L'ambition d'un Canayen français qu'osse que c'est ? Awoir un char ! Aussitôt qu'un Canayen français a son char, c'est fini. Toute est parfait, sa vie est faite. Si on pourrait avoir des chars canayens-français, ça s'rait parfait. Parce qu'on pourrait se les vendre pis faire du foin avec. Mais on peut pas avoir de chars canayens-français. On peut pas parce que qui c'est qui nous vendent toutes leurs maudits chars ?

Les ceuses qui s'pensent plus fins qu'les autres pis qu'y ont encore dit « Les Américains ! », laissez-moé vous dire inqu'un affaire : y a ben plusse de chars anglais qui traînent dins rues icitte qu'y a d'chars américains. Pis si vous les voyez pas, c'est parce que vous êtes aveugles pis que vous connaissez rien. Parce que j'vas vous en nommer des chars anglais, y en a partout icitte, que ça soye (*prononcé à l'anglaise* :) Peugeot, Renault, Citroën, Volkswagen, Toyota, Datsun, Fiat… Non, non ! Laissez-vous pas jouer par les noms. Y en a qui ont des noms français, italiens, allemands, n'importe quoi, mais c'est toutes des chars anglais ! Parce que toutes les maudits morceaux sont anglais. Que ça soye le bumper, le windshield, la clutch, la transmission, les brakes, n'importe quoi.

Là, on aurait l'air fin si y en aurait des Américains icitte ! On passerait pour des maudits beaux niaiseux, han ? Les Américains nous ont jamais rien faite, madame. Oui madame, y nous ont jamais rien faite. Toute qu'osse qu'y font, y prennent nos richesses naturelles pis y nous les r'vendent un p'tit peu plus cher. Bon. C'est pas une raison pour les haïr, ça ! Vous êtes pas capable d'aimer parsonne, vous. Ça s'voit ! De là à haïr tout l'monde, y a une limite ! Non, mais c'est grave tabarnouche, le monde ça dit n'importe quoi ! On a pris la peine de faire d'la thérapeutique de groupe, toute ! « Les Américains ! ! ! » « Les Américains ! ! ! » Tut tut tut tut tut tut… Vous êtes pas capables de toutes vous mettre ensemble pis d'faire queque chose ? NON. On en a la preuve là.

Chus tanné en maudit ! Là, c'est grave en maudit. Qu'osse que les Anglais nous font, c'est tellement écœurant à côté de c'que les Américains ou n'importe qui d'autre peut nous faire. C'est effrayant parce que les Anglais, y nous laissent pas nous gouverner nous autres mêmes. Bon. Je l'ai dit : y nous laissent pas nous gouverner !

Crime, m'as vous dire inqu'un affaire : nous autres, la province de Québec, c'est vrai qu'on est pas une province tout à fait comme les autres, mais y a pas d'raisons pour que nous autres, la province de Québec, on aye pas le droit pareil comme les autres provinces ont. Pourquoi qu'on aurait pas le droit comme les autres provinces d'avoir un gouvarnement à Québec ? Pourquoi qu'on aurait pas le droit d'avoir un gouvarnement fort, qui est là pour nous aider, pas pour nous rachever ? J'vas vous l'dire pourquoi qu'on a pas le droit : c'est parce que c'est les Anglais qui mènent. Pis y nous ont maganés en maudit depuis trois ans ! Rappelez-vous jusse y a trois ans : le bill 63*. C'est-tu grave, ça ? Ben, peut-être que c'est pas grave pour vous pis que c'est pas grave pour moé non plus, bon. Ça, ça veut jusse dire qu'on va être une minorité dans province de Québec dans à peu près 45 ans. C'est pas grave pour vous ? Ben c'est pas grave pour moé non plus çartain : on va à peu près toutes être morts. So what ? Peut-être que c'est pas grave pour vos enfants non plus parce que vos enfants sont peut-être toutes ben intelligents pis y vont toutes apprendre l'anglais vite vite. Ben c'est grave pour mon p'tit ! Parce que moé mon p'tit, y est épais. Pis y va avoir d'la misère à apprendre l'anglais.

Ben rappelez-vous qui c'est qui a voté pour le bill 63 ? Écoutez-la, la finfinaude : « Les français ! » Là, chus tanné, correct ? Vous là, quelle idée vous a pris de v'nir vous asseoir en avant pis de toujours me narguer ? Chus pas plus niaiseux qu'vous ! Je l'sais pareil comme vous que c'est l'Union nationale pis les libéraux. Mais y a un affaire que j'sais que peut-être vous savez pas, ma maususse de madame qui pense qui sait toute. C'est que su les 96 députés qui ont voté pour le bill 63 à Québec, y avait quatre Anglais. Vous en rappelez-tu de t'ça ? Non, han ? Bon. Ben nos députés à Québec, on peut pas toute leur demander, c'est pas des surhommes. Quand y se sont vus 92 contre 4, la chienne les a pognés, c'est normal ça ! O.K. la belle madame ? Vous là qui savez

* Pour de l'information concernant le bill 63, voir la note au bas de la page xxx se rapportant au monologue « Le bill 22 ».

toute, disons que c'est des Canadiens français qui ont passé le bill 63. Mais voulez-vous dire au monde, vous qui savez toute, quand qu'on a voulu monter à Québec manifester contre le bill 63 par exemple, qui c'est qui nous en a empêchés ?

O.K., c'est correct, on en parlera pus du bill 63, c'est correct. J'ai toute la maudite gang contre moé. Ben laissez faire vous autres, m'as vous dire inqu'un affaire : peut-être que c'est vrai que les Anglais nous nuisent pas tout l'temps, peut-être qu'on est capables de s'nuire tout seuls des grands bouttes, même que c'est probablement c'qu'on fait de mieux. Mais y a un affaire par exemple que j'vas vous dire sur laquelle vous pourrez pas m'contredire : c'est que si les Anglais nous nuisent pas tout l'temps, y nous aident jamais ! Bon. Fatiquants.

M'as vous en donner des exemples. Là vous pourrez pas m'dire le contraire, mes maususses ! Rappelez-vous, aux élections d'avril 70, vous en rappelez-tu des élections d'avril 70 ? Vous, vous vous en rappelez, han ? Bon. À s'rappelle de toute, elle ! En avril 70, y en avait des députés anglais qui s'présentaient. Vous vous en rappelez de t'ça ? Y en avait. Y en a-tu un qui nous a aidés assez pendant la campagne électorale ? Y en a-tu un qui a voulu assez nous aider pour nous promettre cent mille jobs ? Pas un maudit ! Y a fallu que ça soye un Canadien français qui s'force pis qui l'fasse, sachant très bien qu'y pourrait jamais t'nir sa promesse. Après ça, on passe pour des épais. Ben ça, c'est d'la faute des Anglais.

Pis en octobre 70, vous vous en rappelez pas d'octobre 70 ? La grosse crise d'octobre ? Qu'on souffrait toutes dans not' sécurité ? Ça veut dire qu'on shakait dans nos culottes, bon. Crime, on osait pus sortir dehors tellement qu'on avait peur ! Y en a-tu un Anglais qui s'en est aperçu ? Pas un maudit ! Y a fallu encore que ça soye des Canadiens français, monsieur Drapeau, monsieur Bourassa, monsieur Trudeau, qui s'aperçoivent qu'on avait peur. Y ont passé la Loi des mesures de guerre* pour nous aider, y nous ont envoyé l'armée pour nous protéger, y ont mis le plusse de monde en prison pour

* La Loi sur les mesures de guerre du 16 octobre 1970 prévoyait, entre autres, l'arrestation sans mandat d'une personne lorsqu'un agent de la paix avait des raisons de soupçonner qu'elle était membre de l'association illégale (ici, le FLQ, Front de libération du Québec), la détention prolongée du prévenu sans qu'il puisse être relâché sous caution, et des perquisitions sans mandat. La Loi prévoyait également que la preuve qu'une personne ait parlé publiquement en faveur du FLQ constituait, à défaut de preuve contraire, la preuve qu'elle était membre de cette association illégale.

qu'on soye tranquilles. N'importe qui, envoye, embarque! Bon. Y a pas un Anglais qui aurait faite ça pour nous autres! J'vas vous dire inqu'un affaire: Douglas pis Stanfield à Ottawa, c'est des Anglais ça. Ben ces écœurants-là, y étaient CONTRE la Loi des mesures de guerre. Faut-tu qu'y nous haïssent assez? Non, mais c'est grave!

C'est grave, mais en même temps, c'est beau. Oui c'est beau, parce que c'est quand un peuple a d'la misère qu'y peut s'apercevoir quelle sorte de gouvarnement qu'y a. Pis nous autres, depuis queques années, on peut être fiers de nos gouvarnements. On peut être fiers! On peut être fiers parce que c'est la première fois que ça arrive dans toute not' histoire qu'à toutes les paliers du gouvarnement, en même temps, autant municipal, fédéral que provincial, on a partout des hommes responsables. Y sont responsables... de toute c'qui est arrivé! C'est la première fois qu'on peut dire qu'on a vraiment des gouvarnements stables. Comme pognés dans l'ciment! Tant que ces hommes-là vont être là, on peut dormir tranquille parce qu'y s'passera jamais e-rien.

(*Musique.*)

Ben moé, ça m'fait rien. Parce que depuis pas longtemps...

JE SUIS MOI

Musique: Jacques Perron et Gaston Brisson

Je suis moi, je suis moi, je suis moi
Et personne d'autre
Trois siècles d'histoire ont dû passer
Pour que je puisse enfin crier:
«Je suis moi! Je suis moi! Je suis moi!»

J'étais Français pour commencer
Mais comme j'aimais bien voyager
Pour les Indes je m'suis embarqué
C'est ici, c'est ici
Que je m'suis retrouvé

C'tait plein de plumes, de flèches et d'carquois
Sans compter toutes les belles p'tites squaws
On s'est frôlés dans les sous-bois

C’est comme ça, c’est comme ça
Que je suis devenu moi

Mais les Anglais sont arrivés
Ça pas mal cassé not’ party
Swigne la baquèse dans l’fond d’la boîte à bois
D’mande-moi pas pourquoi chus resté là
Y étaient une gang, y parlaient fort
Moé j’étais déjà à moitié mort
La chaîne des hommes, la chaînes des dames
J’ai compris qu’y étaient une maudite gang
Sont dev’nus les boss du pays
J’aurais donc dû paqu’ter mes p’tits

Mais chus pas r’parti, j’sais pas pourquoi
Chus resté pis chus dev’nu moi
Swigne la baquèse dans l’fond d’la boîte à bois
D’mande-moi pas pourquoi chus resté là
Y étaient une gang, y parlaient fort
Moé j’étais déjà mort

Je suis moi, je suis moi, je suis moi
Et personne d’autre
Trois siècles d’histoire ont dû passer
Pour que je puisse enfin crier :
« Je suis moi ! Je suis moi ! Je suis moi ! »

À force d’attendre après queque chose
C’est arrivé à mon insu
Pour finir ma métamorphose
L’oncle Sam nous est tombé d’sus
Je r’garde partout pis tout ce que je vois
Made in USA

Y était v’nu jusse pour nous aider
Finalement y nous a achetés
On lui appartient, c’est notre roi
Chus pus tellement sûr que j’suis moi
Je r’garde partout pis tout ce que je vois
Made in USA

C'pas étonnant que j'soye mélangé
Je r'garde partout pis tout ce que je vois
Made in USA
Y est-tu trop tard pour toute changer
Ou ben m'as-tu toujours continuer à être toute mélangé ?

Là, on va faire une p'tite chanson à répondre
Si vous voulez répondre, vous avez l'droit
Si vous voulez pas, vous avez l'droit pareil
Si vous voulez taper dans vos mains, c'est parfait
Si vous aimez mieux taper l'voisin
Ben là, j'aimerais mieux qu'vous y demandiez avant...

Chus-tu Français, Yankee ou Anglais ?
J'aimerais ça si quelqu'un l'savait
Tourne la pitoune, tchoume ala pitchoume
J'sais pus comment j'm'appelle
J'sais pus comment j'me noumme

Faut que j'accepte d'être toute à la fois
C'est ça que chus quand je chus moi
Tourne la pitoune, tchoume ala pitchoume
J'sais pus comment j'm'appelle
J'sais pus comment j'me noumme

Je suis l'mélange de toute c'te gang-là
Chus fier pareil d'être Québécois
Tourne la pitoune, tchoume ala pichois
Chus ben content pareil d'être Québécois
Tourne la pitoune, tchoume ala pichois
Chus ben content pareil car je suis moi
Je suis moi... et personne d'autre

On va s'en sortir...

C'est pas juste*

Eille, j'vous ai-tu dit que le p'tit allait à maternelle? J'vous ai-tu dit qu'y y allait déjà presque pus? Ah, c'est ça que j'vas vous dire. Le p'tit y a commencé sa maternelle, y a commencé ça au mois d'septembre. Quand y a commencé, y y allait trois jours par semaine, deux heures par jour. Et pis rendu au mois d'décembre, y allait pus inque le mardi pis le jeudi, de deux heures à deux heures et dix. Ah oui, y sont pus capables de l'toffer plusse que ça. C'te p'tit-là, y va peut-être perdre toute son année!

Oui, inque parce qu'y a eu la malchance de tomber sur une maîtresse qui l'aimait pas. On peut pas dire qu'à l'aimait pas: à l'haïssait! T'sais, une p'tite maudite maîtresse de maternelle là, comme y en a plusieurs de nos jours. T'sais, des maîtresses qui pensent plusse à faire la grève qu'à s'occuper des enfants, t'sais? Bon. Y a tombé sur une de même.

Une maususse de maîtresse qui avait une p'tite chouchou dans classe. Une p'tite maudite fatiquante, t'sais! La p'tite fille du Dr Nantel... Ah ben elle, mon Dieu, à faisait toutes les mauvais coups, ça passait toujours su l'dos du p'tit... Ben c'est pas jusse! Parce que mon p'tit y a droit à maternelle autant que n'importe quelle p'tite fille de docteur. Surtout qu'y aimait tellement ça la maternelle c'te p'tit-là! Crime, le p'tit, la maternelle c'était toute sa vie! Oui parce que c'est l'fun astheure, les maternelles. Les maternelles, aujourd'hui, y sont pus comme que c'était dans not' temps. Eille, ça changé! Je l'sais ben qu'y en avait pas avant. Ben c'est pour ça que c'est pus pareil! Commencez pas encore, là han! Bon. Non ben astheure, le p'tit y avait des cours assez variés dans c'te maternelle-là. Quand y a commencé, y avait un cours de peinture à doigts, des jeux éducatifs, du bricolage, du collage, du jouage, du parlage, du niaisage... Ah, toutes sortes d'affaires. Y aimait ça!

Ça faisait à peu près trois semaines qu'y y allait, un midi je l'habille, je l'envoye à maternelle pis moé j'm'en vas travailler. J'avais pas faite deux coins d'rues, y r'venait.

Y s'en v'nait, y avait un p'tit papier dins mains, t'sais. Y arrive proche de moé, y me r'garde avec son air piteux, y dit: «Popa, j'ai un p'tit papier dins

* Ce monologue était accompagné d'une musique signée Jacques Perron.

mains.» Ben j'ai dit: «Je l'ai ben vu que t'as un p'tit papier dins mains, donne ça à popa.» Je r'garde le p'tit papier, c'était marqué: «Votre p'tit garçon n'a plus le droit de revenir au cours de peinture à doigts. Signé: Maîtresse.» Fa que j'ai téléphôné à maternelle pour savoir pourquoi qu'à voulait pus qu'y y aille pus. Savez-tu pourquoi qu'à voulait pus qu'y y aille pus? C'est parce qu'y était trop propre! J'ai dit: «Pardon? Punir un enfant parce qu'y est trop propre? Ça s'fait pas ça!» Y aimait ça la peinture à doigts, mais y voulait pas se salir. Fa qu'la maîtresse l'a pogné, y était après arracher les doigts d'la p'tite Nantel pour faire son dessin. Fa qu'là, à y a sauté sua tête, à voulait y enlever la p'tite. En tirant, à y a sacré une claque su l'bord d'un oreille. C't'enfant-là y est prompt, y s'est r'tourné, y a dit: «Allez donc chier, vous!» Ben c'est lui qui s'est faite punir! Ben c'est pas jusse!

À peu près deux semaines après, à me le r'tourne, là y avait pus l'droit d'aller au collage et au bricolage. Inque parce qu'y avait faite une farce. Fa qu'j'ai dit: «C't'enfant-là y peut pas pas faire de farces, y r'tient d'son père!» Non, mais c'est c'te p'tite maudite Nantel-là qu'à l'avait achalé encore. Mais le p'tit, y est pas méchant. Y dit: «J'y ferai pas mal, m'as jusse y jouer un tour.» Comme y était à son collage et bricolage, y s'était faite une quinzaine de p'tites bébelles en papier. Fa que quand la p'tite s'est tournée dos à lui, y a pris son pot d'colle, y y a vidé sua tête pis y a toute collé ses bébelles après. Y est-tu drôle, han? Ben la maîtresse entend pas à rire, fa qu'y a perdu son collage et bricolage.

Là où c'que j'étais en maudit, c'est trois ou quatre semaines, non, deux ou trois semaines avant Noël, j'm'en rappelle pus. Mais entécas, deux ou trois semaines et d'mie avant Noël, à me le r'tourne: là y avait pus l'droit d'aller aux travaux manuels. Inque parce qu'y avait donné deux ou trois coups d'marteau sua tête de c'te maudite p'tite fatiquante de Nantel-là. Non mais c'est elle qu'à l'avait achalé, à y avait tiré la poche. D'en arrière. Fa qu'moé j'ai téléphôné à maîtresse, j'ai dit: «Crime, lâchez-le donc c't'enfant-là! Au lieu d'y ôter ses travaux manuels, ôtez-y donc c'te p'tite maudite fatiquante-là de dins jambes. De toute façon, à commence à être maganée, à pourra pus servir à parsonne ben vite.»

Non, mais y peut quand même pas la tuer: y a inque quatre ans et d'mi! À part de t'ça, y leur donnent même pas des vrais marteaux, inque des p'tits marteaux d'bois. J'ai dit: «Crime, maîtresse, je l'sais pas quelle sorte de cours

vous avez sui, mais vous avez pas l'air de connaître les enfants du trou, euh, du tout.» J'ai dit: «Moi j'ai pas sui d'cours, mais je vais vous dire queque chose par exemple, que j'ai li dans un livre de pyschologie infantine — ben je l'ai pas lu dans l'livre direct, mais je l'ai lu dans les comics de fin d'semaine —, la manière que vous faites avec mon p'tit, c'est pas correct pantoute ça. Parce que si vous continuez à toujours être après — ça je l'ai li pis j'peux vous l'dire —, si vous êtes toujours après mon p'tit, pis "pas l'droit d'faire ci" pis "pas l'droit d'faire ça", pis "touche pas à elle" pis "bats pas l'autre", toute c'que vous allez arriver à faire c'est qu'mon p'tit, vous allez me l'rendre agressif!»

À m'croyait pas. À l'a pas attendu longtemps pour me croire! Quatre jours avant Noël, le p'tit était à son cours de jouage et parlage... c'est l'seul qui y restait l'droit d'aller. Fa qu'la maîtresse avait décidé d'faire les décorations d'Noël pis de s'faire aider par les enfants. Ben le p'tit y est assez fort pour son âge, c'est presque pas croyable: quatre ans et d'mi, y a réussi à faire basculer l'escabeau de où c'que la maîtresse était montée d'sus. Y paraît qu'à t'a pris une débarque! À s'est cogné la tête su l'coin du bureau, à roulé à terre sans connaissance. Naturellement, y me l'ont r'tourné à maison! Moé, quand le p'tit m'a conté comment qu'sa maîtresse avait tombé, toute ça, t'sais j'ai pas osé trop rire devant lui parce que j'veux pas l'encourager. Mais quand y m'a dit qu'y avait pus l'droit de r'tourner à maternelle pantoute, ah ben j'ai dit: «Attends une menute, toé là, attends menute! Popa y acceptera pas ça des injustices comme ça. Tu vas v'nir avec popa. On va aller à maternelle, on va aller la voir, c'te maîtresse-là.» On est allés la voir. Était pas là: était à pital.

Ben la celle qui la remplaçait était pas si tant pire. Ben, était pas si tant mieux non plus. À dit: «O.K., vot' p'tit m'as l'prendre le mardi pis l'jeudi de deux heures à deux heures et dix, pendant que les autres sont en récréation en bas.» Ben j'ai dit: «Vous avez pas peur qu'y se sente délaissé un peu c't'enfant-là, non? C'est pas bon pour son moral, des plans pour qu'y r'double sa maternelle ça!» J'ai dit: «Vous allez l'prendre toute la semaine.» À dit: «Non.» Ah ben j'ai dit: «Écoutez-moé, nouvelle maîtresse. Peut-être que chus pas assez pésant pour vous faire changer d'idée, mais m'as parler à quequ'un qui est assez pésant, lui, qui va vous faire changer d'idée. Mon p'tit, vous allez l'prendre à semaine longue!»

Fa qu'le lendemain à shop, chus allé en parler au boss. Oui, parce que l'boss connaît très bien l'principal d'la maternelle. En faite, y connaît beaucoup

mieux la femme du principal… La femme du principal, c'est la sœur du boss. J'espère que ça dérange pas trop d'monde là, han ? Y en a qui ont l'esprit mal tourné icitte, han ! Fa que chus allé voir le boss, j'ai dit : « Boss, c't'effrayant toutes les p'tites injustices sôciales qui arrivent à maternelle. Pis à part de t'ça, c'est mon p'tit qui est obligé d'souffrir toutes ces p'tites injustices sôciales-là. Vous pourriez-tu faire queque chose pour nous ? » Y dit : « Çartain que j'pourrais-tu. » Ben j'ai dit : « Vous allez-tu ? » Y dit : « Pantoute ! » J'ai dit : « Pourquoi ? » Y dit : « Parce que j'veux aider ton p'tit pis j'veux t'aider toé aussi. » Ben j'ai dit : « Comment vous allez faire pour nous aider si vous faites rien ? » Y dit : « C'est la seule manière de pas s'tromper ! Ton p'tit, j'veux l'aider parce que si on est toujours après pour s'en occuper pis arranger toutes ses affaires, ça va faire une pâte molle. Plusse qu'y va avoir d'la misère quand qu'y est p'tit, plusse que ça va faire un homme plus tard. »

J'ai dit : « O.K., le p'tit, c'est parfait. Mais moé ? Y est trop tard, moé là. » Ben l'boss y dit : « J'veux t'aider toé aussi, c'est justement à cause de t'ça. C'est parce que si tu t'mets à brailler à cause des p'tites injustices sôciales qui s'passent à maternelle, imagine-toé donc mon gars le jour où tu vas t'rendre compte des grandes injustices sôciales qu'y a dans l'monde ! Là tu vas passer tes grandes journées à brailler ! Tu pourras pus jamais t'arrêter. Tu pourras pus jamais travailler. » Ben j'ai dit : « Énarvez-moé pas, là vous. Je l'sais ben qu'à maternelle y a des p'tites injustices sôciales, ben ça c'est à cause de c'te maudite maîtresse-là qu'à connaît rien. » J'ai dit : « Dans l'vrai monde de toués jours, des injustices sôciales, c'est rare en tabarnouche ! » Ben l'boss y dit : « Pas tant qu'tu penses. M'as t'dire un autre affaire, même icitte à shop, tu l'croiras peut-être pas, mais même icitte à shop, des injustices sôciales y en a toués jours ! » J'ai dit : « Arrêtez-donc ! On a même pas d'union ! »

Ben y dit : « Y a pas inque ça. M'as t'dire un autre affaire, même si c'est moé l'boss icitte qui est obligé d'souffrir les plus grosses injustices sôciales qu'y a dans shop, tu m'as jamais entendu brailler. » J'ai dit : « C'est vrai que j'vous ai jamais entendu brailler, mais vous êtes-tu sûr que c'est vous qui êtes obligé d'souffrir les plus grosses injustices sôciales ? » Y dit : « Çartain ! » J'ai dit : « Nommez-moé z'en donc une ? » Y dit : « O.K. Le mois d'avril s'en vient, ça va être le temps d'l'impôt. Combien ça va t'coûter d'impôts, toé ? » Ah ben j'ai dit : « Moé là, Boss, ça va m'coûter une galette c't'année. Avec toute l'overtime que vous m'avez faite faire ! Fiouuu ! Une chance encore que pour m'aider, vous m'la payez jamais temps et d'mi, mais… » Non, mais l'boss est

Licence enqc-11-5534263-15408269-11238643 accordée le 02 octobre 2024 à Louise Garon

ben fin pour ça. Pour me sauver d'l'argent sur l'impôt, y m'arrange toute. Ça fait qu'j'ai dit: «Ça va m'coûter au moins 215-220 piasses pareil d'impôts, t'sais.» Ben l'boss y dit: «Moé, ça va m'coûter 58 000 piasses d'impôts. Trouves-tu ça jusse?» J'ai dit: «Non.» Non, c'est pas jusse çartain, c'est plusse qu'y nous paye toute la gang pis on est 17 employés! Ben j'ai dit: «Boss, vous devriez vous plaindre au gouvarnement. Le gouvarnement est pas jusse avec vous.» Le boss y dit: «Ça fait longtemps que j'ai fini de m'plaindre parce que ça fait longtemps que j'ai compris que ça sera toujours les riches comme moé qui s'ront obligés d'payer pour les pauvres comme toé, qui sont pas capables de rien faire.» Ah ben j'ai dit: «Boss, c't'un bon exemple que vous m'donnez là. Astheure m'as faire comme vous. M'as arrêter de m'plaindre, j'm'occuperai pus de rien, m'as jusse travailler, m'as travailler, m'as travailler, m'as travailler. Les injustices sôciales, je r'garderai même pas ça pis m'as tellement travailler que peut-être un jour, m'as dev'nir boss.»

Ben l'boss y dit: «J'compterais pas trop là-d'sus si j'étais à ta place. Mais d'un autre côté, si tu m'promets de bien travailler, de pus t'occuper de rien, de faire jusse c'que j'te dis, de pas r'garder c'qu'y s'passe autour, m'as t'récompenser.» J'ai dit: «Je promets.» Ben y dit: «Tiens, tu diras pas que chus pas smatte: j'te donne congé demain matin.» J'ai dit: «Attendez une menute là. On était-tu supposés travailler?» Ben y dit: «Non mais... O.K. d'abord. Correct, c'est dimanche. J'te donne congé lundi matin.» Ah, j'ai dit: «Un vrai congé?» Y dit: «Çartain! Au lieu d'rentrer de huit à six, tu rentreras de midi... à dix.» Ah! J'étais assez content, han! C'est la première avant-midi qu'y m'donnait dans 14 ans!

Fa que j'me sus r'mis à travailler, toute était parfait. Cinq menutes après y vient me r'voir, y dit: «J't'ai-tu donné congé lundi matin toé?» «Oui Boss. Vous voulez pas me l'enlever toujours?» Y dit: «Non non non. Continue à travailler pendant que j'te parle.» Y dit: «Euh, c'est parce que j'étais dans mon office, j'pensais à ça, j'm'ai dit: "Comme qu'y travaille pas lundi matin, peut-être qu'y pourrait m'rendre un p'tit service."» Ah ben j'ai dit: «Ça, çartain! Chus pas pour vous refuser ça après c'que vous v'nez d'faire pour moé!» Fa qu'y dit: «Continue à travailler là. Euh, irais-tu en cour pour moé lundi matin?» J'ai dit: «Ça, c'est peut-être compliqué par exemple...» Y dit: «Non non non, voyons donc. C'est jusse parce que la police m'a donné un ticket, à dit qu'j'ai passé sur une lumière rouge, mais c'est pas vrai pantoute. Toute c'que t'as à faire, tu t'en vas dans cour à dix heures, tu t'assis, t'attends.

Quand y appellent mon nom tu t'lèves, tu dis: "Pas coupable." Pis tu t'en r'viens travailler.» Ah ben j'ai dit: «M'as y aller çartain! N'importe quel niaiseux est capable de faire ça!» Y dit: «Pourquoi tu penses que j't'envoie?»

Fa qu'le lundi matin j'm'en vas dans cour, j'ouvre la porte d'la cour: j'ai gelé raide su l'bord d'la porte. Eille, c'est gênant ces cours-là! Vous avez-tu déjà vu ça des cours? Han, c'est-tu gênant? C'est presque pareil comme des églises! Ah oui! T'as pas l'droit d'parler, de mâcher d'gomme, y faut que t'ôtes ton casque. Pis y sont faites comme des églises, carrées, et pis en avant y a comme un autel, une balustrade. Pis tout l'monde est déguisé dans c'te boutte-là, et pis là y a des grands bancs toute la longueur. Ben disons que la différence avec les églises c'est que les cours, y a ben ben du monde dans ça, han. Ça fait qu'moé ça m'a gêné encore plusse parce que l'monde, ça m'gêne. Mais c'qui m'a gêné encore plusse que l'monde, c'est que dans les cours y a pas inque du vrai monde: y a des polices, y a des juges, y a des avocats, y a toutes sortes d'affaires comme ça.

Fa qu'là, moé, j'shakais d'même, j'savais pus où m'mettre. Fa que finalement j'm'ai assis, j'ai pas parlé à parsonne. Attends pis attends pis attends... Ça faisait un heure et quart un heure et vingt que j'étais là, y appelaient pas l'boss encore. D'un coup, l'gars en avant y appelle le nom du boss. Ah ben là j'me lève, j'dis: «Pas coupable!» Ben l'gars y dit: «Attendez une menute monsieur, on a rien dit encore.» «Oh! Pardon, excusez-moé han! Pardon.» Y dit: «Vous êtes accusé d'avoir traversé sur une lumière rouge au coin d'Sherbrooke et Sainte-Catherine. Coupable ou pas coupable?» J'ai dit: «Pas coupable!» Le juge y dit: «Monsieur pas coupable là-bas, v'nez donc icitte une menute.» Fa qu'chus allé voir le juge. Y dit: «Pouvez-vous m'expliquer ça?» J'ai dit: «Pantoute.» Ben y dit: «Voyons, rassemblez vos esprits!» J'ai dit: «J'en ai pas.» Ben y dit: «On va essayer d'rentrer dans des détails. Quand vous êtes arrivé sur le coin, est-ce qu'il y avait-il-tu des machines qui passaient de l'autre bord?» Ah j'ai dit: «Ça, Mon Honneur, je l'sais pas.» Ben y dit: «Est-ce que vous avez vu si il y avait-il-tu des piétons qui voulaient traverser?» Ah j'ai dit: «Non, j'ai pas vu d'piétons, Mon Honneur.» Ben y dit: «Si vous avez pas vu d'piétons, vous avez pas vu d'machines, vous avez pas dû voir la lumière?» Ah ben j'ai dit: «Ça, vous pouvez être sûr de t'ça, j'ai jamais vu c'te lumière-là d'ma vie. Jamais jamais jamais!» Ben l'juge y dit: «Si vous l'avez pas vue, la lumière était rouge. Vous êtes coupable. Quinze piasses et les frais. Next!»

Fa qu'là j'voulais y dire : « Je l'ai pas vue parce que j'étais pas là, je l'ai pas vue parce que j'étais pas là ! » Mais j'ai pas pu. Parce que j'me sus laissé dire su l'coup, par la police qui me l'a donné, que quand l'juge dit : « Coupable ! », t'es mieux d'pas parler après. Ben oui, une police m'a expliqué ça, ben à me l'a expliqué à sa manière. T'sais comment qu'les polices sont capables d'expliquer, han : à me met la main su l'épaule pis à dit : « Farme ta gueule toé pis flye ! » Fa qu'j'ai sorti de d'là. J'arrive dans l'corridor, j'me frappe sur un autre police. Fa qu'la chienne m'a pogné. Ben non… pas la police ! Ça fait qu'là je l'ai r'gardée comme faut, c'était jusse une police de corridor. Ah ben j'ai dit : « Chus correct. » Non, ben eux autres sont moins mauvaises. Ça fait qu'j'ai dit : « Police de corridor, j'ai été condamné à 15 piasses et les frais. Qu'osse que j'fais ? » La police de corridor à dit : « Quinze piasses et les frais, monsieur, ça fait 18 piasses en toute. Vous allez au guichet là-bas, vous payez. » Ah. J'ai dit : « Marci beaucoup, Police de corridor. Vous êtes bien fine. »

Fa que chus allé voir le guichet, j'ai dit : « Guichet, j'ai été condamné à 18 piasses mais j'ai inque deux piasses et quart. » Le guichet y dit : « Vous avez-tu d'l'argent en banque ? » J'ai dit : « Oui, 21 piasses. Mais faut pas y toucher, c'est pour les cadeaux d'Noël du p'tit. » Le guichet y dit : « J'pense que vot' p'tit, y aura pas d'cadeaux c't'année. » « Comment ça ? » Ben y dit : « Voyons, pensez-y deux menutes : vous faites un chèque de 18 piasses, vous avez inque 21 piasses à banque, y en restera pas assez pour des cadeaux ! » Fa qu'j'ai dit : « J'en ferai pas d'chèque, non plus ! » Ben y dit : « Si vous faites pas d'chèque, y aura pas plusse de cadeaux parce que si vous faites pas d'chèque, on vous rentre pour huit jours pis on est deux jours avant Noël. Fa qu'vous serez pas là pour y acheter des cadeaux. » Ah. J'ai dit : « M'as faire un chèque. »

Bon. C'est vrai, j'avais une place à aller à Noël et pis comme que j'ai ben r'pensé à ça, j'ai dit : « Comme que le p'tit y a pas eu d'cadeaux l'année passée, c'est mieux de pas casser la tradition trop vite non plus, han ? » Ça fait que j'ai faite le chèque de 18 piasses. D'un coup, j'ai r'gardé, y était midi moins vingt, fa que j'm'ai dépêché de m'en aller à shop pour avoir le temps d'arriver avant midi t'sais, pour aller voir le boss, y expliquer ça dans son office. Parce qu'y expliquer ça su l'temps d'l'ouvrage, y aurait pas aimé ça. Chus arrivé jusse vers midi moins cinq, chus allé l'voir, j'ai dit : « Boss, énarvez-vous pas, j'ai été dans cour à matin, j'ai toute arrangé ça. » Fa qu'j'ai dit : « Avant d'aller travailler, y a queque chose que j'aimerais ben vous d'mander, vous pourriez peut-être m'expliquer ça. Euh, à matin, à cour, ça s'est bien passé. On peut

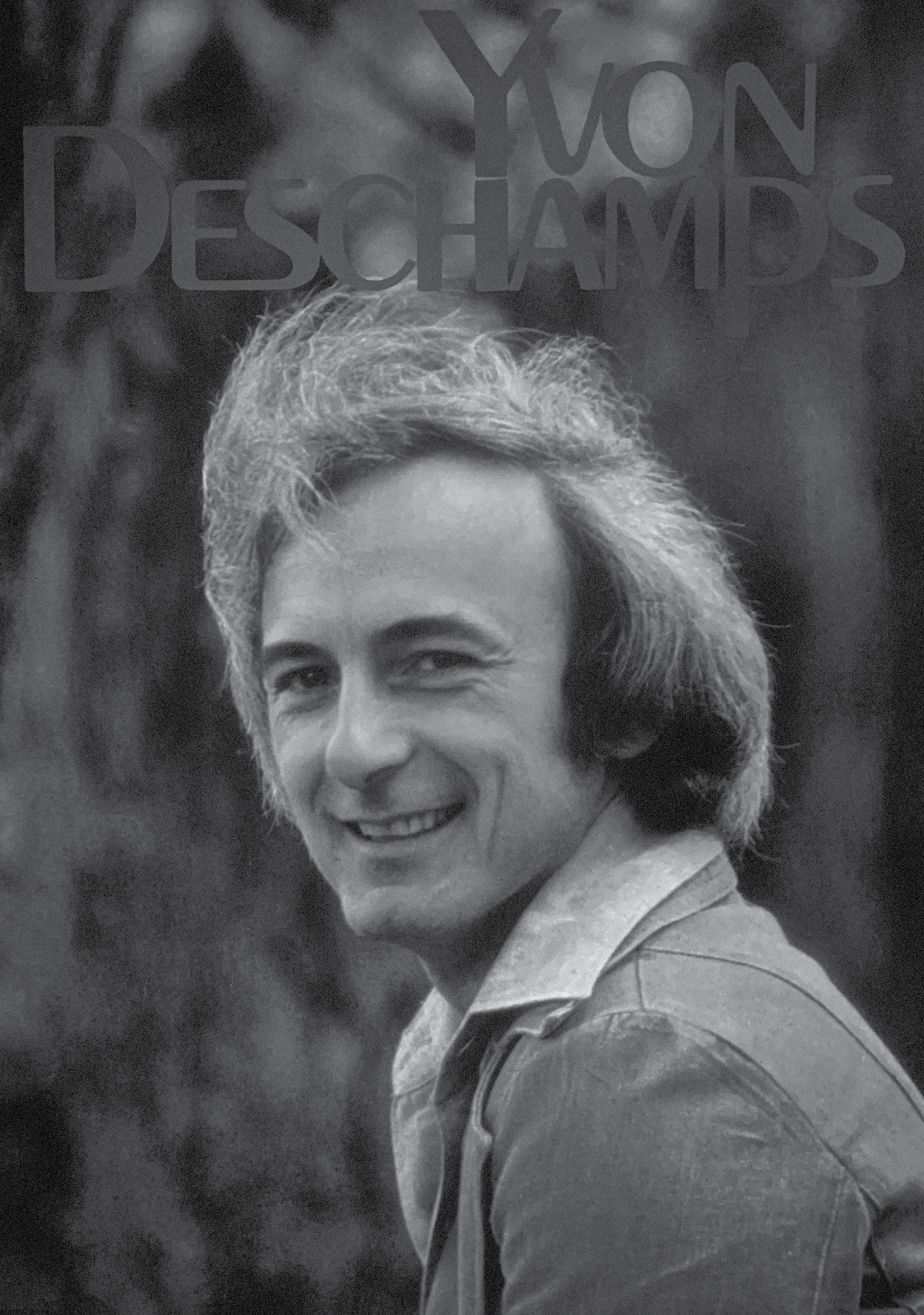
pas dire que ça s'est pas bien passé. Mais ça s'est pas passé comme que exactement vous me l'avez dit samedi quand vous m'avez expliqué ça. C'est pas comme ça que ça marché.» Ben l'boss y dit: «Qu'ossé qui est arrivé?» Ben j'ai dit: «Le juge m'a trouvé coupable.»

Ben l'boss y dit: «Voyons donc! Qu'ossé qu't'as faite?» Ben j'ai dit: «J'ai rien faite! C'est pour votre ticket à vous!» Fa que l'boss y dit: «Ça s'peut pas. Je l'connais c'te juge-là, c't'un bon juge. Y peut pas t'avoir trouvé coupable pour un affaire que j'ai pas faite!» Fa qu'j'ai dit: «C'est ben ça que j'pense moé aussi. Mais êtes-vous ben sûr que vous l'avez pas faite, vous là?» Le boss y dit: «Çartain.» Ben j'ai dit: «Pouvez-vous m'expliquer queque chose?» Y dit: «Ah oui, çartain! N'importe quoi.» Bon ben, j'ai dit: «Quand vous êtes arrivé su l'coin, est-ce qu'il y avait-il-tu des machines qui voulaient passer de l'autre bord?» Le boss y dit: «Ben non, y avait inque deux chars qui attendaient. La lumière était rouge de leur côté.» Ben j'ai dit: «D'abord, est-ce qu'il y avait-il-tu des piétons qui voulaient traverser?» Le boss y dit: «Y avait cinq six personnes su l'coin. Eux autres aussi y attendaient. Y bougeaient pas, y voulaient pas s'faire écraser.» Fa qu'j'ai dit: «Si vous avez vu les piétons, vous avez vu les machines, vous avez dû voir la lumière?» Le boss y dit: «Çartain que j'l'ai vue: était verte!»

C'était pas d'même qu'ça marché à matin pantoute ça, euh... J'ai dit: «J'dois être coupable pis je l'savais pas, queque chose.» Ben j'ai dit: «C'est pas grave grave, c'est jusse parce que ça m'a coûté 18 piasses.» Le boss y dit: «Qu'ossé tu veux qu'j'y fasse?» Ah ben j'ai dit: «Faites rien, surtout faites rien! Y m'en reste trois, j'voudrais ben les garder ceux-là, han! C'est inque parce que c'était pour les cadeaux d'Noël du p'tit. Ben, y s'passera d'cadeaux pis c'est toute!»

Ah ben l'boss a v'nu bleu, han! Ça m'a surpris: y a tout l'temps été rouge. Y dit: «Ton p'tit y est pas pour se passer d'cadeaux d'Noël parce que t'es niaiseux! Penses-tu que j'vas souffrir des injustices comme ça moé? Penses-tu qu'm'as laisser faire ça? Tins, ton maudit 18 piasses, le v'là, pis achète-z'en des cadeaux à ton p'tit! Pis après les Fêtes, j'te l'enlèverai tranquillement su ta paye.»

YVON DESCHAMPS



1973-1974

ALLÔ, SALUT!

Musique: Gaston Brisson, Pierre Ringuet et Gerry Legault

Allô, salut!
Ça m'fait plaisir de vous r'trouver
J'ai pensé à ça toute l'année
J'me disais, dans mes moments bas
Y vont m'bouder, y r'viendront pas

Allô, salut!
Les jours où j'filais un peu mieux
J'tais plein d'espoir, j'étais heureux
J'me disais: «Depuis l'temps qu'on s'connaît
Y lâcheront pas, sont trop fins pour ça!»
Astheure c'est faite, c'est r'commencé
J'avoue que j'me sens soulagé
On va essayer d'avoir du fun
Mais ça, tout en blessant personne

Allô, salut!
Si y en a dans gang qui l'prennent pas
Y ont juste à l'dire, on s'choquera pas
Nous autres, on est ben décidés
Si on est v'nus icitte, c'pour s'amuser

La libération de la femme

Vous êtes-tu d'bonne humeur? Vous avez-tu ben chaud? C'est rien, vous allez avoir encore ben plus chaud que ça t'à l'heure. C'est effrayant! Avant d'commencer l'show, m'as vous poser queques questions. Y a-tu des chômeurs dans salle? Oui? Qu'osse vous faites icitte, tabarnouche? C'est comme ça que vous dépensez not' argent?

Seriez-vous-tu pour... LA LIBÉRATION D'LA FEMME? Oui? Est-ce qu'il y a-t-il des femmes icitte qui sont pour les mouvements d'libération d'la femme? Oui? Ben sacrez vot' camp tout suite, j'veux pas vous voir icitte! Bande d'épaisses! Envoyez, flyez, clairez la place! Envoye, claire la place,

envoye! Vous voulez pas vous en aller? Ben vous allez vous faire parler en tabarnouche par exemple!

Ça s'peut-tu qu'en 1973, y aye encore des épaisses de même? Des femmes qui sont pour les mouvements d'libération d'la femme! Ah mon Dieu! «On est pour ça nous autres!» Savez-tu qu'osse ça veut dire, être pour le mouvement d'libération d'la femme? Le savez-tu? Je l'savais qu'vous l'saviez pas. Ben moi, j'vas vous l'dire parce que moé je l'sais pourquoi que vous voulez vous libérer: c'est parce que vous êtes pas des vraies femmes. C'est parce que vous êtes pas capables d'assumer votre rôle de femme, c'est-à-dire de subalterne.

Ça veut dire que ces femmes-là y veulent se libérer d'nous autres, les hommes! Y veulent faire comme si on existait même pas, nous autres les hommes, qu'on est nous autres mêmes les rois d'la création!

Ben j'dis si y a des femmes comme ça, c'est des femmes qui comprennent e-rien. C'est des épaisses! Si y rallumaient les lumières, vous l'verriez que j'ai raison! Parce que soyons honnêtes: nous autres les hommes, on est tout l'univers de la femme. Oui, çartain, nous autres les hommes, on est comme qui dirait la seule raison de VIVRE des femmes. Oui, çartain! Sans nous autres les hommes, vous autres les femmes vous pourriez pas rien faire. Vous pourriez même pas faire d'enfants. Je l'sais qu'vous, madame, ça ferait vot' affaire. J'vous ai vu la fraise quand y ont rallumé les lumières. Vous êtes justement l'genre pour être dans des mouvements d'libération d'la femme. Vous, vot' cravate pis vot' p'tite copine... Pis ça c'est encore pire! Parce que c'est même pas des vraies femmes. Ça c'est des femmes que non seulement y veulent se libérer des hommes, ça c'est des femmes qui voudraient prendre not' place, qui voudraient être des hommes! Ben j'vas vous dire queque chose madame: y vous en manque encore un p'tit boutte!

C'est rendu effrayant, la plupart des femmes qui sont pour ça, c'est justement parce qu'y veulent pus avoir d'enfants. Avez-tu r'marqué ça? Y veulent pus avoir d'enfants. On a pus d'enfants au Québec! On a le plus bas taux de natalité dans l'monde. Nos femmes veulent pus d'enfants, pis nous autres comme des niaiseux, on travaille toués soirs pour en avoir. Y sont pour le mouvement d'libération d'la femme parce qu'y paraît que c'est dur d'avoir des enfants. Y paraît que c'est ben compliqué d'avoir des enfants. Ben voyons donc! Qu'ossé ça, avoir des enfants? C'est rien! Ben, pour une femme, c'est rien! Mais pour un gars, c't'une job çartain! Mais vous dites toujours: «Ah, on

sait ben, les enfants, c'est pas vous autres qui les portez ! » Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! Toujours la belle réponse ! Ben peut-être que c'est vous autres qui les portez les enfants, mais vous oubliez un affaire, c'est que pendant qu'vous les portez les enfants, nous autres on est obligés d'vous supporter ! Pis ça c't'une job en tabarnouche ! C'est pas si intéressant qu'ça de déjeuner toués matins avec une femme qui a mal au cœur.

Après ça, on dirait que plusse qu'y sont enceintes, plusse qu'y ont besoin d'affection. On dirait que l'affection grandit avec le tour de taille, t'sais. Les derniers mois sont toujours assis su toé ! Donne-moé un ti-bec icitte, donne-moé un ti-bec là… J'sais pas si vous avez essayé d'embrasser sués joues une femme enceinte de neuf mois, mais y a inque une manière : faut passer par en arrière !

Dans l'fond qu'osse qui leur fait le plusse peur à ces femmes-là, c'est le traumatisse de l'accouchement. T'sais, y ont peur d'accoucher. C'est rendu que de nos jours, quand une femme accouche, faudrait y donner une médaille. T'sais, « J'ai eu un enfant », comme si c'tait la première fois qu'ça arrivait dans l'monde. Y ont peur de t'ça ! Pourtant, y a-tu queque chose de plus naturel ? Y a-tu queque chose de plus ordinaire que d'accoucher ? Han ? On dirait que les femmes oublient que si elles ont été mis sur la Terre, après toute, c'est jusse pour avoir le privilège de pouvoir faire d'autres hommes. C'est vrai ! C'est pour ça qu'accoucher, c'est si facile pour eux autres. Parce que quand on y pense sérieusement, qui souffre le plusse dans l'accouchement ? C'est nous autres, les hommes ! Oui çartain, parce que nous autres on souffre pyschologiquement.

Je l'sais qu'est-ce que c'est l'accouchement, eille ! Je l'sais, ma femme a eu quatre enfants ! Au premier j'y étais avec elle à pital : y l'ont mis su une barouette, à lâché trois quatre wouacs, c'tait fini. À même pas eu l'temps d'y penser. Ça fait ben trop mal. Qu'est-ce que c'est ça, avoir des enfants ? La bonne femme se garroche les quatre pattes en l'air : « Waaah aaah aaah ! » Plouc, un p'tit. Vous viendrez pas m'dire qu'y sont pas habituées : y passent la moitié d'leur vie les pattes en l'air. C'est d'même qu'y les ont, pis c'est d'même qu'y les font : « Waaah aaah aaah ! »

Toé par exemple, pendant qu'la bonne femme se fait aller les pattes en l'air à prendre son fun, toi homme, être pensant, être intelligent, toé t'es dans une pièce à côté. Parce que moé, dans l'temps, on avait pas l'droit d'y aller. Ben même qu'on aurait eu l'droit, j'y aurais pas été pareil. Ça m'écœure ! Ben

toé, t'es dans une pièce à côté, pis toé t'es t'un être intelligent, toi, homme! Toi, tu pressens toute la gravité d'la situation: tu marches, tu fumes, tu sais pus où t'garrocher, tu t'poses des questions graves comme: «M'as-tu acheter des cigares "It's a boy" ou "It's a girl"? L'enfant va-tu être malade? La mère va-t-elle survivre? Et si, par malheur, y sont corrects toués deux?»

Non, mais ça c'est grave! Parce que ça t'fait une bouche de plusse à nourrir. Parce que nous autres les hommes, on est obligés d'aller gagner la vie, nous autres, les hommes. On est obligés d'aller travailler, nous autres les hommes! On est obligés d'aller travailler des quatre cinq jours par semaine, des sept huit heures par jour. C'est ça qui différencie foncièrement l'homme de la femme. C'est que l'homme travaille, lui! Je l'sais que les p'tites niaiseries qu'vous faites dans maison, vous pensez que c'est du travail. Mais j'ai des p'tites nouvelles pour vous autres: on appelle ça du travail mais c'est jusse parce qu'on a pas encore trouvé d'autre mot pour. Non, ben, c'est une sorte de travail, t'sais, mais c'est du travail tellement nono! La preuve, c'est que n'importe quelle nouille est capable de faire ça. Non, mais c'est du travail tellement bas, yark! C'est du travail tellement bas qu'y a pas un homme qui s'abaisserait à faire ça. T'as pas besoin d'être un gros brain pour péser su l'piton d'la machine à laver, t'sais! Pas besoin d'être Einstein pour séparer les p'tites assiettes d'avec les grandes! «Ça c't'un couteau, ça c't'une fourchette. J'pense que j'vas mettre mon assiette entre les deux...»

Nous autres les hommes, on travaille avec not' tête! Nous autres quand on arrive au bureau l'matin, les problèmes nous assaillent! Des problèmes graves à part de t'ça. Des affaires comme: «À quelle heure m'as prendre mon break? Où c'est qu'm'as aller dîner?» Non, mais c'est important où tu vas dîner, ça peut changer la face du monde. Entécas, ça peut changer la tienne... T'sais, on se demande des affaires importantes comme: «M'as-tu r'tourner direct à maison après?» Pis après toutes ces efforts-là, y a des épaisses de niaiseuses de ridicules qui vont être pour les mouvements d'libération d'la femme? Y vont vouloir faire comme que si on existait même pas, nous autres les hommes?

Ben messieurs, je dis: «Y est temps qu'ça cesse. Y est temps qu'on mette les femmes à leur place une fois pour toutes.» Une chance qu'y en a encore une couple qui sont assez intelligentes chez les femmes, y en a encore... Je l'sais pas où c'qu'y sont, on les voit pas souvent, mais ça fait rien. Y en a encore une couple qui sont assez intelligentes pour se rendre compte que

sans nous autres les hommes, elles ne sont rien. Oui oui ! Y en a encore qui sont assez intelligentes pour se rendre compte que si les femmes peuvent faire des affaires, c'est des affaires que nous autres les hommes, on pourrait mieux faire, mais qu'on se r'tient de pas faire jusse pour qu'à pussent les faire et que, par le fait même, elles pussent s'épanouir. Oui, çartain ! Mais malheureusement, trop peu de femmes sont assez intelligentes pour se rendre compte des centaines d'efforts quotidiens qu'un homme doit faire pour que sa femme, de temps en temps, puisse croire qu'est utile à queque chose dans vie.

Ça commence tout suite en se l'vant l'matin. Parce que m'as vous espliquer queque chose : nous autres les hommes, han, d'mandez à n'importe quel homme icitte, le matin quand l'cadran sonne, toi homme, au premier tintement d'la clochette du cadran t'as comme un ressort intérieur qui te propulse hors du lit… moralement. C'est sûr que physiquement, tu restes couché ! Ben c'est justement pour pas brimer ta femme. Pour que ta femme puisse se sentir utile, toé t'es obligé d'faire des efforts surhumains de concentration pour te rendormir, pour y donner la chance de t'réveiller. Pis là à l'impression qu'à queque chose à faire dans vie : te brasser l'matin. Là à t'brasse, pis à va brasser les enfants, pis à va brasser l'déjeuner, pis quand à brassé l'déjeuner, là tu t'lèves. Pour pas qu'à l'aye toute brassé ça pour rien…

Mais si t'aimes vraiment ta femme, en mettant les pieds su l'prélat d'la chambre tu y lâches un wouac : « Y'où c'qu'y sont mes bas ? » Tu l'sais où c'qu'y sont, ça fait 15 ans que tu restes là : y sont dans l'deuxième tiroir d'la commode. T'as inque à t'étirer l'bras pis à les prendre. Mais elle, l'épaisse, à l'sait pas encore que tu l'sais. Ça fait qu'à r'vient dans chambre pis là à t'donne tes bas. Là ça y donne l'occasion de t'dire : « J'sais pas c'que tu ferais sans moi ! » Tu y réponds pas, mais tu penses : « Eille… J'mettrais mes bas tout seul, épaisse ! »

Après ça pendant que tu déjeunes, toé faut qu'tu fasses ben attention pour pas watcher l'heure : t'as pas l'droit. Ça, c't'un autre affaire qui brimerait ta femme. Ça, c't'un autre affaire qu'y faut qu'tu y laisses à elle ! Faut toujours que t'ayes le nez dans ton assiette pour y donner la chance de t'dire au moins cinq six fois : « Tu vois pas l'heure ? Tu vas être en r'tard ! Tu vois pas l'heure ? Tu vas être en r'tard ! Tu vois pas l'heure ? Tu vas êt… » Moé, j'la toffe pas cinq six fois. Je l'aime, mais pas tant que ça.

Mais si un gars aime vraiment sa femme, la plus belle affaire qu'y peut faire à sa femme le matin c'est d'oublier sa boîte à lunch sua table d'la cuisine. Ah, ça ! À l'aime assez ça ! Là tu y donnes la chance de courir après toé su

l'trottoir! Toutes les voisins la voyent pis là à crie: «J'pense que si j'étais pas là, tu mangerais même pas l'midi!» Pis toé tu cries pas, mais tu penses: «Si t'étais pas là j'mangerais, mais mieux...»

Moé quand j'réussis à toute faire ça le même matin pour ma femme, j'pars travailler fier de moé. Ah! chus fier de moé, j'me dis: «Mon gars, tu peux être fier de toi, tu as bien commencé sa journée.» Ça c'est rien, ça! Ça c'est l'matin, t'es frais et dispos! Le plusse pire c'est l'soir quand tu r'viens de travailler. Parce que t'as travaillé toute la journée, t'es fatiqué, tu voudrais te r'poser, tu voudrais penser à rien, fa qu'tu penses à ta femme... Non, mais faut pas qu'tu prennes de chances qu'à pense par elle-même, à mélangerait toute.

Ça fait qu'toé, au lieu de te r'poser l'soir, t'es encore obligé de toujours penser à des affaires pour qu'à puisse avoir l'impression qu'à queque chose à faire. Ça fait qu'à chaque fois, par exemple, que tu sors queque chose, faut qu'tu penses à pas le r'serrer. Si tu lis ton journal, faut qu'tu penses à le laisser à terre. Si t'aimes vraiment ta femme, tu l'étends dans l'passage... Faut qu'tu penses à t'salir le plusse de linge possible: le lavage, le r'passage, c'est la moitié d'sa vie, à en parle toute la semaine! R'marquez, moé chus ben bon là-d'dans. Moé des fois, je r'garde la télévision. D'un coup, j'y pense: «Ma femme!» J'me garroche dans le hangar. J'vas pas travailler, mais j'me frotte su l'mur, j'me salis un peu... bon. Là je r'viens, j'me change, la bonne femme est contente: ça y fait un load de blanc, un load de couleurs, toute est parfait. Ça l'occupe une journée d'plusse.

R'marquez que c'est pas n'importe quel mari qui ferait ça pour sa femme. Ben moé, j'vas même plus loin qu'ça pour ma femme. Savez-vous jusque y'où c'que j'vas pour ma femme? Supposons que j'prends mon bain. R'marquez que j'exagère pas là-d'sus, mais supposons que je l'prends: j'le lave pas après. Ça m'écœure, han! Demandez à n'importe quel homme icitte, on est toutes pareils! Nous autres, voir la salle de bain avec les serviettes sales pis les culottes pis l'cerne gras dans l'bain, ça nous écœure! Si on se r'tenait pas, c'est pas l'bain qu'on laverait, on laverait toute: les murs, le plafond, toute! Mais on se r'tient, on s'force, on sort d'la salle de bain en courant pis on s'dit: «Pense à ta femme, pense à ta femme. Pauvre p'tite! Sans toé, qu'est-ce qu'à ferait?»

Quand j'ai une chance d'être tout seul avec les enfants, t'sais, j'leur en parle un peu parce que j'veux quand même essayer de m'organiser pour qu'y ayent un éducation qui a d'l'allure. J'voudrais ben que ces enfants-là apprennent à penser pis là sont pas partis pour: y passent le plus clair de leur

temps avec leur mère. Ça fait que quand chus tout seul avec eux autres, j'en profite pour leur espliquer comment ça doit s'faire pis toute ça parce que quand chus pas là, y s'passe des affaires effrayantes!

Encore avant-hier. J'étais pas là, mais une chance, mon plus vieux a stoolé. Ma deuxième plus jeune, à 11 ans, à faite son lit elle-même. Oui, à faite son lit elle-même! À 11 ans! J'ai dit: «Es-tu folle, toé? As-tu oublié que t'as une mère? On a une mère, c'est pour s'en servir! Que j'en r'pogne pas un dans maison à faire son lit! Quand vous sortez vos bébelles, laissez-les sorties. Quand vous vous déshabillez l'soir, laissez tomber vos affaires n'importe où, n'importe comment. Faut s'en servir de not' mère! Si on fait pas des efforts pour y trouver queque chose à faire, c'te femme-là à va finir par faire une dépréciation nerveuse! Pis ça s'rait pas correct parce que dans l'fond, c'est pas d'sa faute à elle si c't'une femme pis qu'à l'a rien d'important à faire dans vie.»

Mais qu'osse vous voulez, les enfants ça pas d'cœur. Ça pas d'cœur! Si au moins la fin d'semaine j'pouvais m'en occuper. Mais j'peux pas. J'peux pas m'occuper d'mes enfants inque parce que j'aime ma femme, inque parce que chus obligé d'la laisser faire des affaires. Parce que si c'était inque de moé, m'as vous dire queque chose pis demandez à n'importe quel homme icitte: «Le plus dur pour nous autres les hommes — vous l'savez peut-être pas vous, madame, parce que vous avez pas l'air de savoir grand-chose —, le plus dur pour nous autres, c'est la fin d'semaine». Oui, çartain. Demandez à n'importe qui icitte, parmi les hommes qui sont icitte, nous autres quand on s'en va chez nous l'vendredi soir, c'est dur! Parce que toute la semaine on a été éloignés de notre foyer, han? Là, tout à coup, on a deux belles grandes journées qu'on peut passer à maison. Pis là on s'en va chez nous l'vendredi soir pis on rêve à toute c'qu'on voudrait faire le samedi pis l'dimanche, comme s'occuper des enfants, partager leurs jeux, faire un peu d'cuisine, raccourcir un rideau... n'importe quoi pour briser la monotonie du travail quotidien. Mais on a pas l'droit! Faut toute laisser ça à not' femme. Si t'aimes ta femme, toute c'que tu peux faire la fin d'semaine, toi un homme, c'est de t'écraser d'vant la télévision pis watcher des maudites affaires plates comme le hockey, pis l'baseball, pis l'footbal, pis les quilles, pis envoye donc. C'tu une vie, ça? C'est tellement dur que j'ai des chums qui toffent même pas toute la fin d'semaine chez eux.

J'vas vous en donner un exemple de comment c'est dur. Y a à peu près trois mois, j'étais après watcher les quilles. D'un coup, ma plus jeune arrive — j'me rappelle pas d'son nom mais j'sais que c'est la plus jeune — à l'avait son p'tit bulletin, à l'arrive à côté d'mon lazy-boy, à dit: « Papa, regarde. J'ai reçu mes notes de l'école. » Ah là là han, ça m'a pogné au cœur! J'aurais voulu la serrer dans mes bras, voir où c'qu'était forte, voir où c'qu'était faible... Ben j'ai pas pu. J'ai été obligé d'y lâcher un wouac: « Achale-moé pas avec ça, popa a travaillé toute la semaine, j'ai inque deux jours pour me r'poser, va voir ta mère dans cuisine, maudite fatiquante! » Toute ça pour que ma femme s'imagine que l'éducation des enfants c'est sa responsabilité à elle. Toute ça pour que ma femme s'imagine qu'elle a queque chose à faire dans vie. Vous pensez que c'est pas dur pour un cœur de pierre... euh, de père?

Pis après toutes ces efforts-là, y a des fatiquantes d'épaisses de niaiseuses qui vont vouloir se libérer de nous autres les hommes, qui vont vouloir faire comme que si on existait même pas? Ben mesdames messieurs, posez-vous la question sérieusement. Posez-vous-la sérieusement, la question: « Où c'est qu'y s'raient les femmes, si c'était pas de toués efforts que nous autres, les hommes, on fait pour pas faire les affaires pour qu'à puissent les faire? Où c'qu'y s'raient les femmes si c'était pas de toués efforts que nous autres, les hommes, on fait pour les t'nir où c'qu'y sont, han? » Posez-vous la question sérieusement parce que moé, j'm'la pose.

(*Musique.*)

Ça fait 15 ans qu'la bonne femme est dans cuisine, ça fait 15 ans qu'à chiâle pis y a des grands bouttes, j'aimerais ça qu'à s'libère un peu.

À M'FAIT MOURIR

Musique: Gaston Brisson, Pierre Ringuet et Libert Subirana

À m'fait mourir, à s'plaint tout l'temps
C'est l'ordinaire, c'est les enfants
Sa vie passe à faire la vaisselle
À jamais l'temps d's'occuper d'elle
Le soir est tellement fatiguée
Qu'à même pas l'temps d's'occuper d'moé
À onze heures est déjà dans l'lit
Moé j'attends qu'à soye endormie

À m'fait mourir avec ses problèmes
À manque de toute, c'pas pour elle-même
Non parce que dans l'fond, à s'contenterait d'un rien
Une p'tite robe, un p'tit sac à main
Des p'tits souliers pour aller avec
Des p'tites bottes pour ses p'tits pieds secs
En r'tour, à m'donne toute c'que j'veux
Des bons p'tits r'pas, des p'tits morveux

Quinze ans qu'ça dure, ça finit pus
Faut ben qu'j'endure, c'est ça mon dû
J'ai la chaleur d'un bon foyer
Des toasts brûlées, du Nescafé
J'ai pas à m'plaindre, j't'un homme choyé
J'me l'fais rapp'ler toute la journée
L'matin en partant d'la maison
J'ai droit à mon p'tit bec su l'front

«Rentre pas trop tard ou si tu rentres pas
Téléphone donc que j'm'inquiète pas
Passe une bonne journée au bureau
Mange à midi, travaille pas trop
Malgré la journée qui m'attend
L'souper va être prête, tu vas être content
M'as t'faire d'la bonne pudding au pain
Pis d'la saucisse, j'sais qu'tu l'aimes ben

Oh, en r'venant oublie donc pas
D'acheter du beurre, y en restera pas
Oublie pas mon photo-roman
Ah oui, pis des beignes pour les enfants
Pis r'tarde pas trop, j'm'inquiète tellement»

À m'fait mourir depuis quinze ans
Mais l'pire c'est qu'chus encore vivant
Si partir c'est mourir un peu
J'pars, mais je r'viens
C'est vrai qu'chus plus vieux

P't-être qu'un jour ça va m'arriver
M'as enfin partir les pieds les premiers
À va pleurer de temps en temps
Mais à s'ra libérée pour longtemps

Ma femme*

Y a un affaire que ça fait longtemps que j'veux en parler à quelqu'un, mais comme que j'ai pas trouvé parsonne, m'as vous en parler à vous autres. C'est comme qui dirait que... j'ai une crotte su l'cœur. En faite, j'ai un gros gros gros problème dans ma vie, c'est ma femme. Est épaisse.

Ben, pas épaisse épaisse, on pourrait plutôt dire que... à l'a comme une anomola... une alométie... une malo, euh... Entécas, est folle. À peur de toute! À peur de toute, à peur du monde. À tellement peur de toute, à tellement peur du monde, à sort jamais. À met pas l'nez dehors, est tout l'temps dans maison. Les premiers temps quand qu'on était mariés, j'ai dit: «Pour moé, à sort pas parce que c'est les premiers temps quand qu'on est mariés. Un moment donné à va s'tanner d'être dans maison pis à va sortir!» Mais après trois ans d'mariage, j'ai changé d'idée. J'ai dit: «C'est pas ça. C'est jusse qu'est crackpot. Y y manque une bolt pis un taraud!»

Après j'y ai r'pensé, j'ai dit: «C'est peut-être qu'à l'a des complexes, c'est pour ça qu'à veut pas sortir?» Ça fait que j'ai dit dans moé-même: «Qu'est-ce que m'as faire, c'est que de temps en temps, m'as faire semblant de rien, t'sais, et pis m'as y dire des affaires fines pour qu'à prenne confiance dans elle-même, t'sais.» Ça fait que des fois j'faisais semblant de rien, j'arrivais, j'y disais des affaires fines pour qu'à prenne confiance dans elle-même, comme: «Ah ben, c'est d'valeur qu'on sorte jamais. C'est d'valeur qu'on sorte jamais parce que m'as t'dire queque chose, j'aurais pas honte de t'amener n'importé y'où, toé, parce que m'as t'dire queque chose, chus sûr que dans l'fond, t'es pas si laide que t'en as l'air.»

Ben ça pas donné des bons résultats. Après j'm'ai dit: «C'est peut-être parce qu'est gênée d'sortir avec moé.» Parce que moé j'sors souvent, t'sais,

---

* Ce monologue était accompagné d'une musique signée Libert Subirana.

j'ai l'tour de sortir pis elle à jamais sorti, à sait pas sortir. J'ai dit : « C'est peut-être pour ça qu'est gênée ? » Fa que j'y ai dit : « Sors tout seule l'après-midi ! » À dit : « J'ai peur de sortir. » J'y dis : « Ben oui mais accoutume-toé tranquillement. T'es pas obligée de toute te sortir d'un coup. » Ben non. J'ai dit : « Des fois, tu laves tes châssis, queque chose, d'un coup, woup ! tu sors un bras. Un autre fois tu balayes ton portique, tu t'mets dos à rue. Quand c'est l'temps d'ramasser ta poussière, woup ! un autre boutte qui t'sort. Finalement, quand tu vas être accoutumée, tu vas pouvoir toute te sortir su l'perron. Pis plus tard, tu pourras t'amener magasiner, des affaires de même ! » Mais à dit : « J'aime pas ça magasiner. »

Ben j'ai dit : « Y a d'autres choses intéressantes à faire, tabarnouche ! On reste à Montréal, l'après-midi y en a des affaires intéressantes à faire ! Tu peux aller à l'Oratoire monter les marches à genoux, euh, faire un chemin d'croix, des affaires le fun, t'sais ? » À dit : « Si j'sors, qui c'est qui va t'nir la maison ? » Ben j'ai dit : « On a inque cinq z'appartements, pis on a pas d'enfants. » On a pas d'enfants parce que… ça, les enfants, c'est un autre affaire qu'à l'a peur de. Ben à dit : « On voit ben qu'tu sais pas c'que c'est de t'nir cinq z'appartements ! » Ça, c'est vrai que j'sais pas qu'est-ce que c'est pis d'un autre coté, j'veux pas la chicaner parce que ses cinq z'appartements, à les tient très bien. Ça fait sept ans qu'on est mariés, y en a pas une qu'y a bougé encore.

J'ai-tu dit que ça fait sept ans qu'on est mariés ? Ça vaudrait dire que ça fait sept ans qu'à pas sorti ? Ça fait sept ans qu'est dans maison ! Sept ans qu'à pas mis l'nez dehors ! Pour moé, est plus folle que j'pensais. Va falloir la renfermer. Là là, c'est rendu grave ! Parce que moé j't'obligé d'sortir moé, pis c'est moé qui a l'air fou dans ça. R'marquez qu'moé, j'ai l'air fou n'importe où. Ben c'est rendu que les voisins me tchèquent dins châssis ! Ben plusse pire que ça : l'autre jour j'sors d'la maison, à cinq six maisons d'chez nous y étaient sept huit sur un balcon, y parlaient ensemble. D'un coup quand y m'ont vu arriver proche de leur balcon y m'ont r'gardé, y ont arrêté d'parler net ! Y m'ont toutes r'gardé passer. Pis quand qu'j'ai été passé, y pensaient que j'les entendais pas mais j'les entendais en tabarnouche ! Y étaient là, y disaient : « Eille, c'est lui, c'est lui, c'est lui, c'est lui, c'est lui, c'est lui ! » J'ai dit : « Ça y est, m'as passer pour un maniaque. M'as passer pour un mari jaloux ! Un gars qui renferme sa femme le jour, le geôlier d'la geôle, un malade dans tête, inque parce que ma femme est épaisse. » Ben j'ai dit : « Attends, attends, attends, attends que j'rentre à soir ! À va être encore ben plusse épaisse qu'à jamais

été épaisse parce que m'as y maudire une volée comme qu'à jamais eue dans sa vie. Pis à part de t'ça, j'vous garantis qu'à soir à va sortir: m'as la sacrer dehors.»

Ben, je l'ai pas faite. Non, ben euh, des fois, j'ai des accès de colère. Mais d'un autre côté, c'est pas des affaires de même que j'ferais à ma femme. Eille, non. Non, parce que d'un autre côté, ça c'est une femme que je l'aime beaucoup. Je l'aime pareil parce que... à l'a des bons côtés. Même on pourrait dire qu'à l'a des très bons côtés. C'est jusse de face que... yeurk.

À l'a des bons côtés. Par exemple, m'as vous dire queque chose: la plupart des femmes qui aiment pas ça sortir, y veulent jamais qu'leur mari sorte, han? Bon, ben moé ma femme, est pas d'même pantoute. Même si à veut pas sortir, pas s'désennuyer, d'un autre côté à veut pas que j'reste dans maison pour pas que j'm'ennuise. Ça fait qu'à m'a toute organisé mes soirées: à m'a rentré dans une ligne de bowling deux fois par semaine, plusse le Moonlight le vendredi jusqu'à trois heures, à m'a rentré dans un club de cartes, un club de raquetteurs pis un vrai club. Ben, un vrai club où c'que chus busboy le samedi soir. Fa que comme que j'travaille le jour en plusse, finalement y a jusse le dimanche qu'on est ensemble ma femme pis moé. Pis c'te jour-là, à l'air aussi fière de m'voir que moé j'ai été fier de pas la voir d'la semaine.

Non, j'm'excuse d'avoir dit ça parce que c'est pas ça que j'voulais dire. Ça m'a échappé. Non, mais des fois, on dirait qu'on est forcés de faire des affaires ou ben dire des affaires pis c'est pas des affaires qu'on veut faire ou ben qu'on veut dire. C'est comme qu'on dirait que des fois on se sent forcés de dire des affaires parce qu'on veut s'faire croire qu'on aime mieux faire qu'osse qu'on fait parce qu'on est pas capables de faire qu'osse qu'on aimerait mieux faire. Parce que dans l'fond, j'aimerais mieux ça la voir plus souvent, dans l'fond. Parce que ça c'est une femme que je l'aime beaucoup. Ben c'est d'valeur qu'on puisse pas être ensemble plusse parce que je l'aime. Parce que eille, c'te femme-là, à l'a des grandes qualités han! Fiou! Ah! Les qualités de c'femme-là, han! Euh, là c'est d'valeur qu'y m'en vienne pas à l'idée, mais euh...

Même que... oui y en a une, une de ses grandes qualités c'est qu'est très bonne dans maison. Vous allez m'dire: «Ça fait sept ans qu'est là, à d'l'expérience.» Mais quand même. Non, elle est très bonne dans maison, c'te femme-là à lâche pas d'la journée han, dans maison à s'fait aller, à lâche pas

d'la journée, toute la journée est su l'téléphône. Pas pour placoter ! C'est pour faire ses affaires. Faut qu'à fasse toute par téléphône, à sort pas !

Parce que quand on s'est mariés, y est arrivé un affaire drôle : on avait sorti ensemble. Ben, pas longtemps : sept huit ans. C'est parce que ma femme attendait que j'aye un peu d'argent pour qu'on s'marisse. Après huit ans, quand qu'à vu que j'avais pas encore commencé à ramasser, à dit : « On va s'marier pareil. » Mais elle, à en avait un p'tit peu d'argent, pis on a acheté une maison avec ce p'tit peu d'argent-là. Mais comme c'tait inque un p'tit peu d'argent, on a donné inque un p'tit down-paiement, t'sais. Pis y restait pus d'argent pour des meubles, rien. Fa qu'on avait une belle p'tite maison, mais vide. Ben, pas vide vide parce que ma femme avait un lit. Fa que j'ai dit : « On va commencer par ça pis on verra à mesure des besoins. » Mais après queques semaines, quand j'ai vu qu'à voulait jamais sortir, j'm'ai dit : « Dis-moé pas que quand on va avoir d'l'argent pour acheter une table ou queque chose, va falloir que j'aille acheter ça moé-même ? Ça fait pas mon affaire pantoute. »

Ben j'ai dit à ma femme : « On va splitter l'ouvrage. Toé, tu téléphôneras pour les affaires faciles, t'sais, la grocerie, la pharmacie, des affaires de même. Quand qu'on aura des grosses affaires à acheter, des rideaux, des tapis, des n'importe quoi, des accessoires électriques, d'la vaisselle, ça j'achèterai ça moé-même si tu veux pas sortir. » À dit : « Non, ça, toute c'qu'y a dans maison, c'est ma responsabilité, m'as m'en occuper. » Bon. Ben j'ai dit : « O.K. d'abord, m'as te faire v'nir les catalogues des magasins, comme ça tu pourras tchéquer des affaires. Tu téléphônes, tu fais v'nir ça. Y viennent te l'porter, tu payes, y t'donnent ton change, toute. » À dit : « J'veux pas voir les images, j'veux voir les vraies affaires. » Ben j'ai dit : « Comment tu vas faire, épaisse, si tu sors pas d'la maison ? Les magasins viendront pas icitte çartain ! » À dit : « Laisse-moé faire, m'as m'arranger. »

Pis à s'est arrangée ! Tellement bien arrangée que ça fait sept ans de t'ça pis là la maison est toute meublée, est toute équipée, pis j'ai tchéqué la plupart des prix dans ça, à payé moins cher qui si à l'avait couru les ventes ! Même qu'y a ben des affaires dans maison qu'on a même pas payées. À les a eues en cadeau. Inque parce qu'à l'a l'tour d'acheter. C'est drôle des fois comment qu'une femme peut être épaisse d'un bord pis mince de l'autre. Est folle, mais par contre à sait acheter, ça pas d'bon sens !

C'est vrai que à l'a une technique d'achat assez spéciale, comme à me l'a espliqué. C'est ben simple. Supposons — m'as vous l'espliquer aussi — supposons qu'à veut un toaster à quatre toasts. Bon. Là, à téléphône à cinq six compagnies pour qu'y envoyent les vendeurs à maison. Pour y montrer les toasters. Parce que, comme qu'à me l'a espliqué, à dit: «La meilleure manière de pas payer cher, c'est ben simple, j'ai jusse à faire venir les vendeurs.» Naturellement, moé j'ai dit: «Tu peux quand même pas faire venir cinq six vendeurs dans même journée!» À dit: «J'te d'mande bien pardon!» Ben j'ai dit: «Oui, ben peut-être, peut-être que tu vas en faire v'nir cinq six, mais tu peux pas acheter cinq six toasters par exemple! Tu vas en acheter inque un, les autres vont être choqués!» À dit: «Pantoute. Aussitôt qu'y sont v'nus, y sont satisfaits.»

Non, naturellement que avant d'les faire v'nir, à les fait rentrer et pis euh... là... oui pis là... eux autres, t'sais, y y montrent leurs affaires et pis euh... elle, à branle un peu pis... Ben c'est vrai qu'à l'avait raison: y s'choquent très peu parce qu'y a des vendeurs ça fait des années qu'à leur a rien acheté pis y r'viennent pareil. Y en a un, ça fait sept ans qu'y vient! Ben pour moé, c'est parce qu'y se sont rendu compte que même si est folle, d'un autre côté y se sont rendu compte que c'est une femme qui s'donne beaucoup.

Le voisin à côté d'chez nous, t'sais, y comprend pas ça. Mais c'est parce que le voisin à côté d'chez nous, c'est un vieux épais à sa pension. Y est ben épais, lui. Ben lui, y est pas épais parce qu'y est vieux, euh... T'sais y en a qui viennent épais parce qu'y sont vieux t'sais, quand y sont à leur pension, mais lui ça s'rait plutôt comme un jeune qui aurait v'nu vieux avec le temps mais qui était épais avant. Non, c'est pas clair. C'que j'veux dire c'est qu'y a pas tout l'temps été vieux, mais y a tout l'temps été épais. Lui, y comprend pas ça qu'y a toujours des gars qui rentrent pis qui sortent d'la maison chez nous pis toute ça, pis y veut toujours me parler. Pis un soir, j'm'en allais jouer au bowling pis j'avais parti plus d'bonne heure, ça fait que j'marchais moins vite et pis ça, ça y a donné une chance de m'intercepter, t'sais. Comme que j'passais devant son balcon, y arrive... Non, mais là j'ris parce que j'y ai faite une farce tout suite tout suite, t'sais! J'arrive et pis — non mais écoutez-ben ça, c't'une farce que vous avez jamais entendue de vot' vie, ça — le vieux y arrive à moé y dit: «J'peux-tu vous parler une menute?» Ah ben j'ai dit: «Moé je l'sais pas mais vous, vous pouvez essayer, m'as vous timer...»

Non. Lui non plus y l'a pas ri, t'sais. Ben y l'avait pas compris, mais c'est parce que lui y était épais par exemple. Fa qu'y dit : « C'est rapport à vot' femme. » Ah ben j'ai dit : « Chus ben content que vous m'parliez d'ma femme là vous, parce que vous êtes toujours en train d'vous bercer icitte su vot' balcon, vous parlez à tout l'monde d'la rue fa que comme ça, m'as vous l'espliquer qu'est-ce qui s'passe chez nous pis là vous pourrez l'espliquer au monde dans rue, han ? Pis y vont arrêter d'arrêter d'parler quand j'passe devant leur balcon. M'as vous dire queque chose : si ma femme à sort pas d'chez nous, cher monsieur, c'est parce qu'à veut pas sortir d'chez nous. JE NE RENFERME PAS MA FEMME ! Je sus pas un mari jaloux. Chus pas un mari plusse pire qu'un autre. Si ma femme à voudrait sortir, j'la laisserais. »

Ben y dit : « C'est pas ça. C't'un autre affaire. » Mais y dit : « Là là, j'veux pas vous choquer, j'voudrais pas vous blesser mais… » J'en ai profité pour y placer une autre farce, t'sais ! J'ai dit : « Faites-vous en pas l'père, ratatiné pis poqué comme vous êtes, vous pouvez pus blesser parsonne ! » Eille, moé les farces là, han ! Une attend pas l'autre ! Une chance… Y dit : « C'est parce que j'ai r'marqué, depuis queques semaines, que… y a trois laitiers différents qui viennent toués matins pis y restent toutes à peu près trois quarts d'heure vingt menutes. Saviez-vous ça ? » Ben j'ai dit : « Çartain qu'je l'sais, j'sais toute ! » Y dit : « Arrêtez-donc. » J'ai dit : « Çartain, j'sais toute ! » Ben y dit : « Si vous savez toute, pouvez-vous m'espliquer c'qu'y font là ? » Ben j'ai dit : « Vous avez pas encore compris ? » Ben y dit : « J'pense que j'ai compris, mais j'voudrais être sûr. »

Ben j'ai dit : « C'est ben simple : ma femme à fait ça par souci d'économie. » Y dit : « Comment ça ? » Ben j'ai dit : « À l'appelle trois compagnies d'laitiers toués matins pis à leur fait croire qu'à longue, à va finir par prendre le meilleur. Pendant c'temps-là, on a toute la crème gratisse ! » J'ai dit : « Vous m'croirez pas, ça fait des semaines qu'on a pas payé ni lait, ni beurre, ni crème, ni rien. » Y dit : « J'vous crois çartain ! »

Ah ben ça c'est rien, j'l'ai pas dit au vieux mais m'as vous l'dire à vous autres : ma femme à l'amanche tellement bien son affaire que même le gérant d'la caisse vient lui-même changer mon chèque personnellement à maison ! Ouais, je l'ai su la semaine passée parce qu'un matin, ma femme, c't'épaisse-là, à l'avait pas entendu l'cadran. Fa qu'moé, naturellement, j'm'étais pas réveillé pis vers neuf heures et quart neuf heures et vingt, à s'est réveillée par elle-même.

Fa qu'à m'a réveillé par elle-même, mais j'm'ai l'vé par moé-même. Là, j'm'ai dépêché à m'habiller parce qu'y était neuf heures et vingt, j'commence à travailler à huit heures, j'm'ai dit: «J'vas être en r'tard.» D'un coup, comme que j'achevais de m'habiller, la porte sonne. Pis moé, j'aime beaucoup ma porte. Ça fait que quand à sonne, tout suite j'y réponds. Pis elle, ça la rend tellement fière qu'à s'rouvre. La plupart du temps c'est parce qu'y avait quequ'un qui voulait rentrer. Est pas si folle que ça, c'porte-là. Pis c'matin-là, j'la rouvre, qu'est-ce que j'vois-t'y pas dans porte? Le gérant d'la caisse. J'ai resté surpris... mais pas tant qu'lui! J'ai dit: «Je l'sais pas c'que vous v'nez faire icitte mais vous allez être obligé de l'faire tout seul parce que moé chus en r'tard, faut qu'j'aille travailler. Fa que rentrez, faites c'que vous avez à faire.»

Après j'y ai r'pensé, j'ai dit: «Écoutez, gérant d'caisse, un homme dans vot' position, j'voudrais pas que vous vous sentiez obligé d'venir...» Ah ben y dit: «J'me sens pas obligé. Si j'viens, c'est parce que j'aime ça.» Ah ben j'ai dit: «Ça m'soulage!» Y dit: «Moi aussi.» Y dit: «Vot' femme est-tu là?» J'ai dit: «Oui, est couchée.» Y dit: «Déjà?» J'ai dit: «Pardon?» Y dit: «Encore?» J'ai dit: «Oui, voulez-vous que j'la fasse lever?» Y dit: «Non non, ça s'ra pas nécessaire.» Fa qu'moé j'pensais qu'y r'partait; ben non, y est rentré. Ça m'a fatiqué toute la journée, ça. T'sais, j'm'ai dit: «Quand même, y a dû s'assir dans l'salon pis attendre que ma femme se lève. Mais y a beau être gérant d'caisse, je l'truste pas.» Non, on sait jamais qu'osse qu'y peut faire. Surtout qu'ma femme à couche toujours sa porte fermée, t'sais, y peut aller fouiller dans l'frigidaire, n'importe quoi.

Ça fait que l'soir quand chus r'venu d'travailler t'sais, j'en ai parlé à ma femme, ça m'a trottiné dans tête dans l'jour, j'ai dit: «Y vient-tu souvent l'gérant d'caisse?» Ah ben à dit: «Tant qu'y peut!» J'ai dit: «Ça veut dire combien d'fois ça?» Ben à dit: «Une fois par semaine.» J'ai dit: «Qu'est-ce qu'y vient faire icitte?» Ben à dit: «Y vient changer ton chèque de paye. En plusse, à matin, y nous a annoncé une bonne nouvelle: on a 5 000 piasses dans not' compte.» J'ai dit: «Pardon?» À dit: «On a 5 000 piasses dans not' compte.»

J'm'ai r'mis à calculer ça, j'ai dit: «Crime, j'ai-tu ben faite de pas la battre l'autre jour, han! Est moins folle que j'pensais, eille!» L'organisation qu'à l'a c'est pas croyable! Sans sortir d'la maison. J'sais pas comment c'qu'à fait son budget, mais à l'tour. Parce que quand on s'est mariés, on avait acheté la

maison où c'qu'on reste, mais presque pas d'cash. Ça fait sept ans de t'ça pis là, la maison est toute payée! Pis en plusse, est toute meublée pis équipée. On a toute: téléviseur couleur, stéréo, dishwasher, deux toasters à quatre toasts, toute! Pis en plusse, on a 5 000 à caisse. Pis j'gagne cinq mille huit par année... Pis ma femme travaille pas! Ben j'ai dit: «C'est pas mêlant, c'te femme-là, à sortirait qu'à ferait pas mieux!»

Ben j'ai dit: «Écoute-moé, chère. Je l'sais que tu t'fais aller toute la journée, mais exagère pas non plus. Parce que ces affaires-là, c'est dangereux!» J'ai dit: «Là je sus très fier de toé parce que tu t'es ben organisée. J'sais pas comment t'as arrangé ton affaire pour toujours avoir le d'sus su les vendeurs, mais d'un autre côté watche-toé parce que dans ces vendeurs-là, y en a des beaux smattes! Un beau jour, y en a un, y va t'embarquer pis y va t'fourrer...»

(*Musique.*)

Qu'ossé j'ai dit là, moé? Non, ça pourrait pas, ça! Ça ferait sept ans pis j'm'en s'rais pas aperçu? Non, ça s'peut pas parce qu'à peur de toute. Non pis à part de t'ça, j'vois pas où c'qu'à prendrait l'temps d'faire ça, crime à travaille assez dans maison toute la journée, j'arrive le soir est encore en jaquette, à même pas eu l'temps d'faire son lit! À l'a peur des autres hommes. À tellement peur des autres hommes qu'y peut jusse y avoir moé dans sa vie. Pis en plusse, à me l'a dit quand qu'on s'est mariés. À dit: «Si ça s'rait pas d'toé, j'pourrais pas m'marier avec parsonne d'autre.» Fa que ça s'peut pas... parce que pour ma femme, y a jusse moé... jusse moé... jusse moé.

JUSTE MOI

Musique: Libert Subirana

À m'aime assez
Ça pas d'bon sens
À m'aime tellement
Ça en est gênant

À me l'dit tous les jours
À m'dit qu'à va m'aimer toujours
Elle a peur que je l'aime moins
Y a pas d'danger, à m'fait trop d'bien

Jusse moé
À qui qu'à s'donne
À toués autres, à s'vend
C'est pour ça qu'j'y pardonne
Je l'aime autant qu'avant

Jusse moé
Astheure je l'sais
Pour toute sa vie
Jusse moé

LES NIAISEUX

Musique: Gaston Brisson et Gerry Legault

(*Chœur:*) Niaiseux...
— Qui c'est qu'y a dit ça?
(*Chœur:*) Niaiseux...
— Qui c'est qu'y a dit ça?
(*Chœur:*) Niaiseux...
— C'est vous autres?
(*Chœur:*) Niaiseux...
— Eille, arrêtez ça!
(*Chœur:*) Niaiseux...
— Peut-être que chus niaiseux. Mais si vous autres vous l'seriez pas tant, ça ferait longtemps qu'vous auriez compris que dans vie, des niaiseux, c'est ben important.

Peut-être que j't'un tarla
Peut-être que j't'un épais
Pis après?

Chus p't-être niaiseux, mais j'gagne ma vie
On mange toués jours, moé pis le p'tit
Si j'tais plus smatte, ça s'rait plusse pire
J'perdrais ma job dans l'temps d'le dire
Le boss me garde parce que j't'épais
Y a parsonne d'autre qui ferait c'que j'fais
Ça y coûterait pas mal plus cher

Les autres veulent toutes des gros salaires
Fa que dans l'fond, si mon boss peut vivre mieux
C'est grâce à moé, parce chus niaiseux

(*Chœur:*) Hourra! Hourra! pour les niaiseux
Si y a des riches c'est grâce à eux
Hallé you là, hallé you là
Pour les tarlas
Hallé you là, hallé you là
Vive les épais!
Pour les smattes comme pour les fins
Les niaiseux sont comme le bon pain
La seule façon de vivre heureux
C'est c'est c'est d'garder nos niaiseux
Hallé you là, hallé you là
Hallé you là

Tout est parfait quand t'es niaiseux
Quand t'es épais, tu peux pas être mieux
T'as pas d'aigreur, t'as pas d'malice
T'as même des semblables dans police
Tu sers d'exemple à tes voisins
Sans toé y pourraient pas s'trouver fins
T'es comme un miroir déformant
Le reste d'la gang se r'garde dedans
Mais y s'voyent mal pis comme ça c'est tant mieux
C'est toé qu'y prennent pour un niaiseux

(*Chœur:*) Hourra! Hourra! pour les tarlas
Vive les niaiseux, vive les épais!
Hallé you là, hallé you là, Hallé you là
Me semble que ça aurait pas d'bon sens
Si y fallait qu'au gouvarnement
On ait juste des représentants
Qui soyent toutes ben intelligents
Faut ben, parmi nos députés
Qu'on en aye qui soyent des arriérés
Y en faut des caves pour nous faire rire

Qu'on s'moque des niaiseries qu'y peuvent dire
Et qu'on oublie que dans ça, les plus niaiseux
C'est nous autres, qu'on a voté pour eux

(*Chœur*:) Hourra! Hourra! pour les tarlas
Vive les niaiseux, vive les épais!
Hallé you là, hallé you là
Hallé you là

Les meilleurs chums de Jésus-Christ
C'étaient toujours des simples d'esprit
Y leur a promis l'paradis
Y a pas changé d'idée depuis
Les niaiseux peuvent dormir en paix
Y gagnent leur ciel à être épais
Ayez pas peur, laissez-vous faire
Oubliez les feux de l'enfer
Car vous irez tous au ciel, je vous l'assure
Ça s'voit très bien dans vos figures

(*Chœur*:) Hourra! Hourra! pour les niaiseux
Si y a des riches c'est grâce à eux
Hallé you là, hallé you là

Pour les tarlas
Hallé you là, hallé you là
Vive les épais!
Quand arrivera notre fin
On s'retrouvera main dans la main
Le ciel est rempli de tarlas
On on on on se r'verra là
Hallé you là, hallé you là

La liberté

Y a un affaire que j'pensais t'à l'heure, t'sais, pendant que vous étiez après placoter en arrière. J'ai dit dans moé-même : « On est-tu chanceux, nous autres, on est-tu chanceux d'avoir la chance de vivre dans un pays libre ? »

Non seulement on a la chance de vivre dans un pays libre, mais nous autres on est encore plus chanceux parce que nous autres on a la chance de vivre dans une province libre.

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE

Musique : Libert Subirana

(*Chœur :*)
T'es pas libre d'être ou de pas être
T'es même pas libre de ben paraître
T'es pas libre d'être mou ou violent
D'être né pauvre ou avec d'l'argent
D'être épais ou ben d'être brillant
D'être fort, d'être faible, d'être important
Fa qu'si t'es libre, on sait pas d'quoi
T'es pas si libre que tu le crois.

Tu parles de casseux de veillée, toé. Chus libre, je l'sais qu'chus libre. CHUS LIBRE ! Entécas, chus pas plus fou qu'un autre. Je l'sais ben que si j'étais plusse libre, j'aimerais plusse ça. Chus pas si niaiseux qu'ça. Je l'sais que plusse qu'on est libres plusse qu'on est mieux. Même que j'y pense souvent, moé. Ben même que peut-être vous pensez pas à ça, mais moé j'pense en tabarnouche, moé. Moé, j'pense, mais j'fais ben plusse que penser. Y a des fois que j'pense tellement que j'pense que j'pense, moé. Ah oui ! Moé, j'pense à ça ; moé, j'rêve à ça. J'rêve, j'rêve. J'me dis : « Ça s'rait-tu beau si une parsonne à pourrait être plusse que libre ? Ça s'rait-tu beau si une parsonne à pourrait être comme qu'on pourrait dire libe-libe-libe ! Ah ! Ça, ça s'rait beau et même plus que ça : ça s'rait-tu beau si une parsonne à pourrait être comme qu'on pourrait dire libe-libe-libe… libe-libe ! Ah ! Ça, ça s'rait beau parce que ça voudrait dire qu'une parsonne à pourrait faire qu'osse qu'à veut, comme qu'à veut, quand qu'à veut. Pis moé, je suis pour qu'une parsonne faise qu'osse qu'à veut, comme qu'à veut, quand qu'à veut le faire.

Eille, les musiciens, voulez-vous ben m'dire c'que vous faites là? Voulez-vous ben r'tourner à vos places. Qu'osse que vous faites?

(*Un musicien:*) «On fait qu'osse qu'on veut, comme qu'on veut, quand qu'on veut.»

Mais c'est pas l'temps, là. Là, c'est l'temps de faire qu'osse que j'vous dis, comme que j'vous l'dis, quand que j'vous l'dis.

(*Un musicien:*) «C'est pas c'que tu disais. Tu viens jusse de dire qu'on pouvait faire qu'osse qu'on veut quand qu'on veut l'faire.»

Mais j'ai jamais dit ça d'ma vie, j'ai jamais dit ça. Écoutez donc quand j'parle. J'ai dit, textuellement: «Ça s'rait-tu beau si UNE parsonne...» et je parlais de moé-même, pas d'vous autres.

Non, mais c'est sûr qui si une parsonne à veut faire qu'osse qu'à veut, comme qu'à veut, quand qu'à veut l'faire, y faut qu'les autres fassent qu'osse qu'à veut qu'à fasse, comme qu'à veut qu'à fasse, quand qu'à veut qu'à fasse, sans ça, ça peut pas marcher. Y s'agit pas d'être la tête à Papineau pour comprendre ça. Si une parsonne veut être libe-libe-libe, y faut pas que les autres le soyent. Ben non, si tout l'monde est libe-libe-libe, y a pus parsonne qui l'est. J'vas vous donner un exemple simple, peut-être que vous allez comprendre. Ah oui, ça l'air difficile à comprendre, mais c'est pas si difficile que ça. Supposons qu'une parsonne à dit: «Je suis libe-libe-libe! Je fais c'que j'veux, comme que j'veux, quand que j'veux. Y est deux heures et quart, j'vas m'acheter un cornet, y fait chaud.»

À part, à arrive au restaurant, à tombe su un gars qui, lui aussi, pensait qu'y était libe-libe-libe. Y faisait trop chaud, y a pas ouvert c'te jour-là. Ça s'appelle la liberté, ça? Le gars s'était l'vé le matin en disant: «Moé, chus libe-libe-libe. Je fais c'que j'veux, comme que j'veux, quand que j'veux. Aujourd'hui, j'vas pas travailler, j'me r'couche.» Boum, y se r'couche. Le boss qui pensait qu'y était libe-libe-libe lui aussi, y rouvre pas la shop ce jour-là. Quel fun qu'un gars peut ben avoir à se r'coucher quand y sait que la shop est fermée? Ça y casse sa journée. C'est pour ça que j'dis que si une parsonne veut être libe-libe-libe, dans l'fond, y a inque une manière: y faut qu'à soye t'seule-t'seule-t'seule parce qu'aussitôt que t'es deux, trois ou quatre, tu peux pus être libe-libe-libe.

Ben non, parce qu'aussitôt que t'es deux, trois ou quatre, y a toujours quelqu'un qui (*explication rapide et volontairement incompréhensible*). C'est-tu

clair? C'est pour ça qu'aussitôt que t'es deux, trois ou quatre, le plus que tu peux être, c'est un p'tit peu plus que libe. Disons libe-libe. Pis encore…

J'm'excuse, j'vous ai induits dans l'erreur parce que même si t'es t'seul-t'seul-t'seul, le plus que tu peux être, c'est libe-libe comme quand t'es deux trois ou quatre parce qu'y a trop d'affaires qu'on a pas l'choix de. Mais non, faut manger, faut dormir, faut boire, faut qu'tu vieillisses, faut qu'tu pourrisses, faut qu'tu mourisses. C'est mieux de mourir avant d'pourrir, mais euh… Non, mais y en a qui commencent avant. Sont libres.

Non, r'marquez bien, même là, libe-libe, ça s'peut pas même si t'es t'seul-t'seul-t'seul. Parce que supposons qu'une parsonne à s'lève un matin, à dit: «Je suis t'seul-t'seul-t'seul, donc je suis libe-libe. Aujourd'hui, je décide que j'fais rien. Je vas pas faire e-rien!» Mais d'un coup, ça tombe une journée qu'à l'flux. Si ça arrive de même, c'qu'à l'a à faire de sa liberté, c'est de tirer la chaîne. Ça fait que même si t'es t'seul-t'seul-t'seul, tu peux pas être libe-libe-libe. J'pense que le plusse qu'une parsonne peut être, c'est lllllliii. Même pas libe. Non, la liberté individuelle, j'crois pas à ça. Pour moé, ça s'peut pas. Pour moé, la seule liberté qui s'peut, c'est une liberté de gang. Toute une gang qui s'libère d'un coup: FACLOW!

Non, ça non plus, ça s'peut pas. J'm'excuse, j'viens de r'penser à ça. Ça s'peut pas parce que pour qu'une gang à soye libre pis qu'à s'libère, y faut qu'y aye toujours une gang qui travaille, qui soye pognée pis qui soye jamais libre. C'est vrai, je r'pensais à ça. Eille, vous avez vu pareil comme moé, depuis dix ans à peu près comment ça s'passe au Québec. Dans une gang libre, y en faut une gang qui l'soye pas. Parce que, depuis dix ans, les ceuses qui ont travaillé le plus fort pour qu'on soye libres, vous viendrez pas m'dire qu'y sont pas pognés aujourd'hui: sont en prison. Les ceuses qui ont le mieux travaillé pour qu'on soye libres, y sont pognés eux autres avec: y ont perdu leur élection.

Finalement, dans une grosse gang, pour qu'y en aye une gang de libre, faut toujours qu'y en aye une gang de ben pognée. Fa que moé, finalement, j'pense que j'vas rester avec les pognés. Non, parce qu'être libre, j'saurais pus quoi faire. C'est difficile être libre. Tu t'lèves un matin, t'es libre, qu'est-ce que tu fais? Moi, j'me r'coucherais. Alors pour qu'y en aye qui soyent libres, je décide que j'veux être pogné le plus possible. C'est pas d'ma faute à moi, chus contrariant.

J'VEUX ÊTRE POGNÉ

Musique: Jacques Perron

Si chus pas pogné, chus pas content
Si chus trop libre, j'peux pus rien faire
J'ai pus d'raison d'me batailler
Ma seule vraie liberté sur terre
C'est ma liberté d'être pogné

Y a des fois que j'voudrais ben
Être libre d'aimer ou bedon de haïr
Être libre de rester ou ben d'partir
Arriver en r'tard quand ça me l'dit
M'arrêter quand c'est pas fini
Commencer des choses inutiles
Pas m'énarver, pas m'faire de bile
Mais pour être libre de tout faire ça
Faut qu'j'soye pogné ou ça marche pas

Si j'aime quelqu'un ou ben si j'aime queque chose
C'est vrai que chus pus libre de penser inque à moi
Si j'veux travailler pour une cause
Chus pus libre mais faut que j'm'oublie des fois

J'voudrais donc que vous soyez tous libres
Mais que j'vous reste ben attaché
Que vous fassiez tous une vie paisible
Tous libérés, moé ben pogné

Le bill 22*

Qu'il est beau le pays que nous vivons dedans
Qu'il est beau, qu'il est grand !
Chantons tous à l'unisson
Chante en chœur, frères nous sont
Frères nous sont, frères nous resterons

Mesdames, messieurs, je suis t'à terre. Je suis t'à terre. Je suis tellement t'à terre que j'ai envie de dire, comme que le grand poète anglais l'a souvent pensé, mais n'a pas pu le dire parce qu'il ne connaissait pas cette langue étrangère qui était pas la celle qu'y parlait avec, quand il écrivait, parce qu'y était v'nu au monde dans une autre, comme lui j'ai envie de dire : « La noirceur s'en vient, the black nun is coming. »

Oui, la noirceur s'en vient et quand je r'garde en arrière, j'me dis que c'est mieux de pas le faire parce que qu'osse qui s'en vient en avant est encore

---

* La musique accompagnant le moment chanté de ce monologue est signée Libert Subirana. Entre 1969 et 1977, au milieu de tensions considérables et sous la pression de l'opinion publique francophone, les gouvernements québécois successifs ont élaboré trois lois importantes visant à dégager une politique linguistique. En 1969, le gouvernement unioniste dirigé par Jean-Jacques Bertrand adopte la loi 63 qui consacre le principe du libre choix de la langue d'enseignement tout en proposant des mesures incitatives pour promouvoir l'usage du français dans la société. Le bill 63 est vivement contesté par les milieux nationalistes francophones car considéré beaucoup trop mollet. En 1974, le gouvernement libéral de Robert Bourassa vote le projet de loi 22 qui consacre le français comme langue officielle du Québec (tout en maintenant deux langues nationales : le français et l'anglais) et qui veut lui assurer la primauté dans le monde du travail et dans plusieurs secteurs d'activité. Le libre choix de la langue d'enseignement est désormais limité : seuls les enfants pouvant témoigner, au moyen de tests, de leur connaissance de l'anglais auront accès à l'école anglaise. Les nouveaux immigrants ne parlant pas l'anglais devront donc fréquenter l'école française. L'adoption de la loi 22 relance la bataille linguistique : les groupes nationalistes et indépendantistes lui reprochent d'accorder trop de privilèges à l'anglais et de reposer sur des procédés aléatoires, alors que de nombreux groupes anglophones l'attaquent pour les raisons inverses. La question scolaire, la francisation des milieux de travail et la langue d'affichage sont les pierres angulaires autour desquelles s'articulent les projets de loi et surtout les revendications des groupes de pression.

En 1977, le gouvernement péquiste de René Lévesque adopte la loi 101 (toujours en vigueur) qui va beaucoup plus loin que la loi 22 dans l'affirmation de la primauté du français au travail et sur la place publique. Elle restreint encore plus l'accès à l'enseignement en anglais aux enfants dont l'un des parents a fait ses études primaires en anglais au Québec et à ceux qui ont déjà amorcé leurs études en anglais. Les allophones pourront désormais mieux s'intégrer dans un univers francophone.

plusse pire que qu'osse qui pourrait venir de n'importe où, d'à part que su les côtés parce que quand tu r'gardes un bord tu t'trouves à tourner l'dos à l'autre.

Je suis t'à terre quand que je vois qu'le gouvarnement se permet de faire des affaires qui sont pas des affaires à faire quand tu fais affaire avec des affaires de même. Je suis t'à terre quand que je vois que l'gouvarnement se permet de faire des affaires sans que l'monde s'en doute parce que je suis sûr que si l'monde se s'rait douté qu'y voulait l'faire, y l'aurait pas laissé faire parce que je suis sûr que toute la majorité des ceuses qui s'raient pour, s'raient contre.

Pour les ceuses qu'y leur faut absolument que toutes les points aient des «i» en d'sour pour qu'y comprennent rien, je dirai que le gouvarnement que je parle dans l'moment, c'est naturellement le gouvarnement du Québec et ce n'est pas le gouvarnement du Canada.

Non, parce que jamais que le gouvarnement du Canada se permettra de rien faire, surtout pas avec un chef comme qu'ils ont qui est lui-même premier minisse*, un homme qui est instruit pis toute; un homme qui est lui-même bilingue dans les deux langues maternelles parce qu'y est v'nu au monde mélangé de père et de mère et qu'y s'est marié avec la seconde pour être sûr que ses enfants puissent s'amuser avec les deux; un homme qui n'a jamais eu besoin de ses deux faces pour parler au monde; un homme qui, dans toute sa sagesse d'homme de tas, a été capable de dire aux Français du Québec: «Mangez d'la marde!» et aux Anglais de l'Ouest: «Fuck you!», prouvant par là que le monde, y savait par quel boutte les prendre.

Non, ce n'est pas le gouvarnement du Canada que je parle et même que l'monde voudrait que j'en parle, j'en parlerais PAS.

Ce que je parle dans l'moment, c'est le gouvarnement du Québec, le gouvarnement du Québec qui se permet de faire des affaires croches juste dans l'idée que peut-être qu'en les faisant, y pourront augmenter leur majorité aux prochaines élections, privant ainsi de leurs sièges les ceuses qui en ont besoin pour s'asseoir dessus et tchéquer pour que les autres restent pas trop longtemps; le gouvarnement du Québec qui se permet de faire des affaires pas correctes pour le monde qui ont voté pour dans l'idée qu'en votant d'même, toute qu'ossé qu'y voulaient pas que ça change était pas pour rester pareil.

---

* Référence à Pierre Elliott Trudeau, alors premier ministre du Canada (1974).

Le monde y sont pas fous ! Le monde savent qu'est-ce qu'y veulent. Y l'ont faite savoir quand y ont faite savoir qu'y voulaient rien savoir. D'une voix unanime et sans hésitation, ils ont pas dit un mot aux dernières élections libérales.

Devant la gravité de la situation, si vous me l'permettez, je vais me permettre de prendre quelques menutes de mon temps précieux pour éclairer la lanterne des ceuses qui, dans l'moment, ont pas d'idée de quoi que j'parle pas contre que chus pas pour que le gouvarnement fasse. Les ceuses qui, quand on les r'garde, ont pourtant une tête d'la même grosseur que les autres, mais quand qu'on leur parle un bout d'temps, on s'demande pourquoi qu'est si grosse, parce que qu'est-ce qu'y a d'dans tiendrait facilement dans leur p'tite poche de coat. Et pour ceuses-là et pour moi-même, je dirai qu'en fin d'compte ce que je suis pas pour que le gouvarnement fait, c'est le bill 22 !

Je suis t'à terre quand j'vois que le gouvarnement de droite peut être assez gauche pour passer au milieu d'une loi pareille, sans pour autant la percer dans son centre afin que les éclaboussures r'volent su les ceuses qui, dans l'moment, ont pas d'idée de qu'est-ce qui s'passe parce que justement, y s'rentrent pas dans tête que toute c'que l'gouvarnement leur parle de, c'est toutes des affaires qu'y veulent leur faire savoir de quoi. C'est clair ?

Des affaires comme ça, savez-vous qu'est-ce que ça m'fait ? Ça me donne envie de me lâcher et de renvoyer ma carte qui dit que je suis membre de ce gouvarnement qui est partisanement au pouvoir dans le moment. Malheureusement, j'ai une carte qui dit que je suis membre de ce gouvarnement qui est au pouvoir dans l'moment et c'est une carte que j'ai travaillé très fort pour aux dernières élections, avec plusieurs de mes amis qu'on s'est dit que peut-être que si on s'mettait plusieurs de mes amis ensemble, qu'on travaillait très fort, peut-être qu'on pourrait arriver à c'que y arrive rien ; une carte que j'ai travaillé fort pour, même si maintenant j'me rends compte que le gouvarnement, y ont passé l'bill 22 sans m'en parler, même si y considèrent que chus encore membre du parti, y doivent considérer que je ne suis que membre des basses parties. Mais ça m'fait rien !

Non, ça m'fait queque chose. Ça m'fait queque chose parce que toute qu'ossé que l'gouvarnement a dit qu'y ferait, y l'a pas faite. Toute c'qu'y a dit qu'y ferait pas, y l'a faite. C'est pour ça qu'on s'est r'trouvés avec le bill 22 au

moment où on pensait que toute c'qu'y était pour être était pas et qu'aujourd'hui, quoi qu'y soit arrivé, le contraire est pus pareil.

Le contraire n'est plus pareil quand un gouvarnement se permet de passer le bill 22 et que dans son premier article, juste en haut d'la page qu'on a même pas besoin d'tourner pour savoir de quoi c'qu'y dit, y se permet de faire le français officiel quand, y a pas si longtemps, les ceuses qui voulaient ça on leur criait des noms ou bedon on riait d'eux autres.

Même que si le gouvarnement a été voté si fort pour aux dernières élections, rappelez-vous-en pourquoi qu'le gouvarnement a été voté si fort pour aux dernières élections? C'est parce qu'y a eu le courage, dans l'adversité d'un régime absolu, de garder, dans toute son inefficacité signe et même ficative, le bill 63.

Devant votre grande réaction, j'me rends compte que ne connaissant pas le bill 22, le 63 vous l'avez ben loin. Mais ça m'fait rien. Vous avez pas besoin d'connaître ni le 22 ni le 63 pour savoir de quoi c'qu'y s'passe. J'ai pas besoin d'vous faire un dessin pour que vous compreniez, inque en tchéquant les numéros, que de passer de 63 pour tomber à 22, c'est rétrograder par en arrière, même si le gouvarnement veut nous faire croire que nous rétrogradons par en avant, en nous laissant sous l'idée que le 22 est pareil comme le 63, mais pas mal plusse long, de manière à ce que quand tu finis d'le lire, tu t'rappelles même pus comment c'qu'y commençait. C'est ça leur idée.

Mais je peux vous dire que c'est pas pareil du tout! Le 22 est pas comme le 63. J'peux vous l'dire parce que vous avez l'avantage, l'honneur et même le privilège d'avoir devant vous un homme qui a connu personnellement le bill 63. On l'appelait l'gros Bill! Oui, j'ai connu le bill 63 personnellement et c'est un bill qui disait très bien qu'est-ce qu'y disait, sans faire de détours. J'me rappelle, dans une soirée où on était toute la gang du parti avec queques honorables, parce qu'y en a pas beaucoup dans notre parti, le bill 63 nous a adressé la parole et y avait dit: «Moi, bill 63, je dis premièrement que le français doit être respecté; je dis deuxièmement que l'anglais doit être protégé; et troisièmement que la seule manière de bien protéger l'anglais, c'est de laisser au monde le choix d'la langue et toute qu'est-ce qu'y veulent faire avec.» C'est c'que disait le bill 63 dans ses meilleurs jours.

Allez-vous m'faire croire que le bill 22 c'est pareil que ça? Non! Le bill 22 est pas pareil que le 63. Le bill 22 ne respecte pas le français. Est-ce que c'est

respecter le français que de pas s'contenter du français qu'on parle toujours et de vouloir nous obliger à parler le français officiel que je qualifierais de français de fifi? Est-ce que le bill 22 protège l'anglais? Non! Le bill 22 protège très mal l'anglais. Y fait semblant de le protéger quand y dit qu'y laisse le choix d'la langue, mais quand on tchèque dans un d'ses articles, qui est tellement bas qu'y a ben du monde qui veulent pas aller voir jusque-là parce qu'y a des trous pis qu'ça sent, le bill 22 dit, dans des p'tits caractères entre guillemets qu'on a d'la misère à lire: «Je laisse le choix d'la langue au monde mais pas aux déportés.»

Est-ce que c'est bien protéger l'anglais que cela? Non! Ce n'est pas bien protéger l'anglais et que si y nous arrive que si tous nos déportés parlent français et qu'on se voit pognés à parler le français officiel pendant des années, on va perdre l'anglais. Et perdre l'anglais, ça va être effrayant parce que l'anglais, c'est comme qui dirait la clé qui nous permet de débarrer notre porte pour l'ouvrir sur l'ailleurs de chez nous.

Demandez-leur à toutes les ceuses qui ont eu besoin d'l'anglais dans leurs besoins naturels quotidiens et même en voyage. L'anglais, c'est qu'est-ce qui nous permet de parler à n'importe qui, de n'importé y'où, de n'importe quelle race dans le monde, sans pour cela avoir jamais besoin d'le comprendre. Entre nous, qu'est-ce qui arriverait si nous perdions l'anglais? J'vous demande de réfléchir pour une fois, j'vous demande de voir plus loin qu'mon nez. Si nous perdons l'anglais, combien de petites choses que nous sommes habitués à, que nous avons du fun avec, que nous pourrons pus demander pour? Comme un «mixer» pour la cuisine, un can opener que c'est tellement commode d'avoir quand, de nos jours, toute c'qu'y a à manger, c'est toujours dans des cannes.

Si j'vous laissais parler, mais je ne le ferai pas, vous m'diriez que étant venus au monde dans la langue française, si nous perdons l'anglais y aura une période de flottement, mais que plus tard, nous trouverons d'autres choses à faire avec notre langue qui est aussi l'fun. Je vous dirai: «Oui. Mais entre nous seulement!» Nous serons pris entre nous seulement parce que la langue française est pas pour tout l'monde, même pas pour tous les francophônes. C'est parce que la langue française est dure à pogner, c'est une des langues les plus dures à pogner parce qu'à l'arrête jamais de s'faire aller. C'est pour ça qu'y a ben du monde, et même des Français et des Belges, qui sont v'nus

au monde dans la même langue que nous autres et quand y viennent icitte, y nous écoutent parler pis on voit dans leurs grands yeux qu'y comprennent pas un maudit mot de qu'ossé qu'on dit. Y s'demandent dans quelle langue on est v'nus au monde, quand à côté d'ça un p'tit gars d'trois ans qui s'rait v'nu au monde de l'autre bord d'la rue, y écouterait la conversation pis en queques menutes, y pourrait pogner de quoi qu'on parle aussitôt qu'y aurait su de quoi qu'ça commencé avec.

Je ne veux pas me plaindre impunément parce que nous ne sommes pas les plusse dur visés par le bill 22, même si le bill 22 nous vise très bas. Ah oui, c'est viser très bas que de nous frapper d'où qu'on se sert de notre langue. Nous ne sommes pas les plusse dur visés par le bill 22. Les plusse dur visés par le bill 22, ce sont les ceuses qui viennent d'ailleurs. Très bien, nous serons obligés de parler le français officiel, mais les ceuses qui viennent d'ailleurs, on veut les obliger à parler le français obligatoire, qui est une langue encore plus difficile à apprendre. Mesdames et messieurs, on veut forcer le déporté à parler le français obligatoire. Ces pauvres bougres, ces pauvres innocents qui nous arrivent, on veut les forcer à parler l'français obligatoire. Je dis qu'ça pas d'allure, y sont pas assez brights pour ça.

Mais réveillons-nous! On a des déportés qui restent icitte depuis 25-30 ans, y ont juste appris à peu près 200 mots d'anglais, pis y savent pas dire ni oui ni non dans not' français de toués jours. Comment voulez-vous qu'y apprennent le français obligatoire?

Nous devons nous demander pourquoi que l'déporté vient icitte? Y pourrait v'nir ailleurs! Pourquoi qu'y vient nous faire ça à nous? J'vas vous l'dire. C'est parce que l'déporté vient ici parce que son mononque y a écrit et y s'en vient ici en s'disant qu'y peut aider le Québec à prospérer en apprenant l'anglais et en ouvrant un p'tit restaurant où qu'nos femmes pourront travailler pour comme waitress. Comme qu'y parlent pas français, elles aussi pourront apprendre la langue de ceuses qui sont v'nus au monde icitte, pareil comme nous autres, mais pas dans la même.

Devant de telles considérations, je vous l'demande sincèrement: avons-nous le droit de forcer le déporté à parler le français obligatoire?

Oui??? J'espère que ce ne sont que de jeunes écervelés qui se sont permis de crier ce «oui» ridicule qui prouve qu'y ont pas plusse compris que les autres membres de cette assemblée honorable. On ne veut pas que les déportés

apprennent le français parce que si les déportés apprennent le français — et là, suivez mon raisonnement, ce s'ra pas dur à rien comprendre, y faut suivre parce que c'est compliqué comme raisonnement —, si nos déportés parlent le français obligatoire et que nous parlons le français officiel, qu'est-ce qu'y va arriver dans 15 ou 20 ans ? Nous nous retrouverons un gros groupe de francophônes de français officiel et français obligatoire devant une petite minorité d'anglophônes. Et quand qu'y aura qu'une petite minorité d'anglophônes québécois, qu'est-ce qu'y va arriver de nos anglophônes ? Y vont se sentir obligés d'apprendre le français. Nos anglophônes seront obligés d'être bilingues dans les deux langues maternelles. Est-ce que c'est ça que vous voulez ?

Oui ??? Non, mais y a-t-il dans salle quelqu'un d'intelligent ? Probablement que les gens qui pensent qu'y connaissent toute pis que dans le fond y connaissent rien ont probablement oublié que les Américains ont commencé à nous acheter y a 25-30 ans. Les Américains nous achètent tranquillement. Avez-vous pensé au jour qu'y auront fini d'nous payer ? Ce jour-là, nous s'rons Américains ou de force, ou démocratiquement par obligation. Eh bien ! Qu'est-ce qu'il arrivera le jour où nous s'rons démocratiquement par obligation Américains, dans 15-20 ans, si nos anglophônes sont bilingues, qu'est-ce qui arrivera ?

J'vas vous l'dire : y faudra ben que ceuses qui ont des grosses jobs parlent l'anglais pour être capables de savoir qu'est-ce que les Américains veulent qu'on fasse. Y va falloir qu'y parlent français pour nous dire comment l'faire de manière à faire une bonne job pour qu'les autres soyent pas choqués contre eux autres. Alors à c'moment-là, si ce sont nos Anglais qui sont bilingues, qui aura les grosses jobs ? Les Anglais ! Les mêmes qui les ont dans l'moment. Et je suis sûr que le monde est pas prête pour un changement si bruxe. Non, parce que je suis sûr que le monde ordinaire aime mieux qu'ça reste comme que c'est, qu'y aimerait pas qu'ça change même si c'est pour queque chose de semblablement pareil. C'est pourquoi je vous demanderais de toute laisser ces considérations de côté, de laisser les déportés chez eux et de rev'nir à nos moutons, c'est-à-dire à nous-mêmes.

Mesdames et messieurs, j'aimerais commencer par conclure que nous devons, dès aujourd'hui, ne plus laisser le gouvarnement faire des affaires avec nous autres, dans l'idée qu'il peut faire avec nous autres qu'est-ce qu'il

pense qu'il peut faire, mais lui faire comprendre qu'il ne peut pas faire des affaires que nous ne voulons pas qu'y fasse avec nous autres, même que si lui voudrait ben qu'on l'fasse. Quand nous autres on a dit non, c'est non!

Nous devons, individu par individu, et je dirais même plusse, individuellement pris d'une façon globale, faire savoir au gouvarnement comment que nous voulons que les choses soyent, c'est-à-dire que tant que nous sommes, nous voulons qu'les choses restent comme que les choses sont.

LA VIE

Musique: Gaston Brisson, Libert Subirana et Gerry Legault

Entrez entrez, mesdames messieurs
Entrez entrez, ce n'est qu'un jeu
Entrez pour rire, entrez pleurer
Entrez pour voir, entrez entrez
V'nez voir la vie sous toutes ses formes
La vie blessée, la vie difforme

Quelques erreurs, quelques suicides
Des coups d'État, des génocides
Des rescapés d'Hiroshima
Entrez, faudrait pas manquer ça
Du Biafra directement
Des p'tits enfants presque vivants
Des millions d'Juifs carbonisés
Des Rouges, des Noirs, battus, brisés

La vie c'est comme une grosse machine
Qui t'passe dessus, qui t'brasse, qui t'brime
À prend ton temps pis ta santé
À tisse sa toile sans s'arrêter
À l'attend comme une araignée
À sait qu'un jour à va gagner
Que tu soyes pauvre, que tu soyes riche
Vient un moment où à s'en fiche
Quand l'heure arrive à sacre son camp
À laisse la mort faire le restant

Entrez entrez, mesdames messieurs
Entrez entrez, ce n'est qu'un jeu
Entrez pour rire, entrez pleurer
Entrez pour voir, entrez entrez
V'nez voir la vie sous toutes ses formes
La vie blessée, la vie difforme

En Grèce, au Brésil, au Chili
Les généraux se multiplient
Les démocrates perdent du terrain
Survivent-ils ? On en sait rien
V'nez voir des vols, des attentats
Des beaux viols, des assassinats
Vous pourrez pas voir ça ailleurs
V'nez voir la vie à son meilleur

Des fois est belle, mais c'est ben court
À t'fait plaisir, à t'fait l'amour
Jusqu'au jour où tu t'aperçois
Qu'à faisait juste se moquer d'toi
Au moment où tu l'aimes au boutte
À s'vire de bord de boutte en boutte
Pis à t'montre qu'osse qu'à l'a d'plus laid
Toé qui pensais qu'la vie t'aimait
Là tu te rends compte finalement
Que tout c'qu'à veut, c'est voir ton enterrement

Entrez entrez, mesdames messieurs
Entrez entrez, ce n'est qu'un jeu
Entrez pour rire, entrez pleurer
Entrez pour voir, entrez entrez
Entrez entrez, entrez entrez
Entrez mourir

La mort du boss*

PETIT COMMENTAIRE

«La Mort du boss», c'était une façon de me libérer du personnage du gars de la «shop» et de son «p'tit» afin de pouvoir passer à autre chose. Et puis, une fois dans ma vie, je voulais faire du drame. Le personnage tue son «p'tit» et ensuite il se suicide: c'est vraiment du drame.

Admettons que ce n'est pas ce que j'ai fait de plus drôle dans ma vie.

Y. D.

Le boss est mort. Me semble que ça s'peut pas. J'le crois pas encore... Le boss est mort. C'est hier que c'est arrivé. C'est effrayant des fois comme que la mort frappe vite. Des fois, à frappe tellement vite, on a pas l'temps d'la voir v'nir. Jamais on aurait cru que l'boss pouvait mourir vite de même. C'est pas des farces, deux menutes avant d'mourir y était encore en vie!

Pis très en vie à part de t'ça. Y chicanait, toute! Y était dans l'salon avec sa femme, y étaient après s'engueuler toués deux, toute allait ben. D'un coup, y est v'nu pour s'en aller dans un autre appartement... y s'est jamais rendu. Y a faite deux ou trois pas pis c'est là qu'la mort l'a pogné, pis à l'a sacré à terre. Lui, quand y s'est vu tomber, y est v'nu pour s'accrocher à la vie, mais était déjà partie. Fa qu'y s'est effoiré su l'piano.

Là, sa femme était encore plusse choquée parce qu'à savait qu'y l'haïssait c'te piano-là parce que c'est elle qu'à en jouait. Fa qu'à s'est mis à l'chicaner plus fort. À dit: «Ôte-toé de su mon piano. Dis-moé n'importe quoi, fais-moé n'importe quoi, mais ôte-toé de su mon piano, tu vas me l'casser!» Mais là, quand qu'à vu qu'y répondait pas, rien, à l'a eu comme un pressentiment, à dit: «Ben voyons, lève-toé! T'es pas mort!» C'est là qu'y a faite signe que oui. À rasé perdre connaissance! À s'est mis à pleurer, à disait: «Mon mari, mon mari... qu'osse que m'as faire sans lui?» C'est vrai que l'boss parti, à va s'ennuyer parce que, elle, à l'a deux grands gars mais y sont jamais là. Fa qu'à l'aura pus personne pour se chicaner avec...

---

* La musique accompagnant ce monologue était signée Gaston Brisson.

Le plusse pire dans ça, c'est que personne sait à quelle heure qu'y est mort, le boss. On pourra jamais savoir à quelle heure que l'boss est mort. Parce que les deux grands gars sont rentrés tard hier soir pis quand qu'y sont rentrés, l'boss était tout l'temps su l'piano, pis sa femme à côté qu'à pleurait. Y avaient pas bougé ni l'un ni l'autre. Ben l'boss ça s'comprend, mais sa femme... Me semble qu'à l'aurait pu aller téléphôner l'docteur, queque chose. C'est l'plus grand des deux gars qui a téléphôné lui-même, mais lui y est vite: y a pas téléphôné l'docteur, y a téléphôné l'embaumeur direct.

Nous autres à shop, on l'a su inque à matin. En faite, on l'a appris drôlement. Parce que d'habitude le boss arrive vers dix heures dix heures et quart, pis à matin y était rendu dix heures et d'mie onze heures moins vingt-cinq pis y arrivait pas. Pis moé, j'commençais à m'inquiéter. Tout en travaillant, j'tchéquais la porte. J'm'ai dit: «J'espère qu'y a rien arrivé au boss...» Pis d'un coup, vers onze heures moins dix moins cinq, la porte se rouvre pis qu'osse que j'vois-t'y pas rentrer: les deux gars du boss, l'air bête. Ça, ça m'a pas surpris su l'coup parce qu'y ont toujours l'air bête de même. Mais qu'osse qui m'a surpris c'est quand j'ai vu qu'y avaient des chemises blanches pis des cols noirs.

Là, j'ai dit dans moé-même: «Ça s'pourrait-tu qu'y soye arrivé un si grand malheur? Ça s'pourrait-tu que l'boss...» Pis après j'ai dit: «Ben énarve-toé pas pour rien, pas besoin d'imaginer le pire. C'est peut-être pas si grave, c'est peut-être jusse leur mère qui est morte.» Ben là y ont faite l'annonce pis c'était ben l'boss. Quand j'ai appris ça, les jambes m'ont v'nues assez molles, pour pas tomber à terre y a fallu que j'me r'tienne à deux mains après ma fierté. Fa qu'là on a toutes passé en ligne pis on a toutes souhaité nos sympathies aux gars du boss. Pis moé j'ai dit: «Faites-vous en pas, deux gars du boss, on vous lâchera pas. On va être au salon toués soirs toute la gang. Pis on va toutes aller à l'enterrement.»

C'est là qu'le plus grand gars du boss y dit: «J'veux pas vous voir à l'enterrement!» J'ai dit: «Escusez-moé, mais est-ce que je vous aurais-tu bien compris?» Y dit: «Ça dépend, qu'osse t'as compris?» J'ai dit: «Me semble que j'ai entend que vous avez dit que vous vouliez pas qu'on aille à l'enterrement.» Y dit: «C'est ben ça, j'veux pas vous voir à l'enterrement.» J'ai dit: «J'm'escuse si j'vous demande pardon, mais c'est not' boss à nous autres. Me semble que ça s'rait normal qu'on soye là jusqu'à fin.» Y dit: «Es-tu fou? L'enterrement tombe un avant-midi d'semaine, on est pas pour fermer la shop

une demi-journée. Le père est mort, mais faut qu'on vive moé pis mon frère.» Ben j'ai dit: «C'est not' boss, ça s'rait normal qu'on l'accompagne à sa dernière demeure.» Fa qu'y dit: «Vous allez l'accompagner... en pensée. Vous allez être là en pensée. Même que vous allez tellement être là en pensée que tout l'monde vont penser qu'vous êtes là. On y a pensé moé pis mon frère, on s'est dit: "Faut qu'les gars soyent là en pensée". Ça fait qu'on a acheté des fleurs en vot' nom pis on en a acheté en masse. Y va en avoir tout l'tour du trou, ça coûté 216 piasses. Naturellement, vous avez pas besoin d'les payer: on va l'prendre direct su vot' paye.» J'ai dit: «Des fleurs, c'est ben beau, mais m'semble que l'boss...»

Y dit: «Veux-tu ben m'lâcher avec ton boss! Y est mort, ton boss. À partir d'aujourd'hui, c'est moé ton boss. J'attendais jusse que l'père parte pour prendre sa place. Pis vous allez voir que ça va changer dans shop! J'aimais ben mon père mais j'aimais pas la manière qu'y runnait la shop. Moé pis mon frère, on est jeunes, on a une conscience sôciale, un affaire que mon père avait pas. Y vous a toujours refusé l'union, ça-tu d'l'allure? Ben moé j'vas vous la rentrer moé-même vot' union. Pis ben mieux que ça: c'est mon frère lui-même qui va travailler avec vous autres pis qui va être votre représentant d'l'union. Pis des affaires d'overtime pas payé, y aura pus de t'ça: y aura pus d'overtime. Pis pour vous montrer combien on a une conscience sôciale moé pis mon frère, à partir d'aujourd'hui y a jusse des francophônes qui vont travailler icitte. Y a pus un maudit déporté ni un wops ni un polock qu'y va v'nir vous voler vos jobs.» Pis là, y a clairé monsieur Spinovitch. Y travaillait ben, mais y parlait mal français. Ben, c'est pas d'sa faute, c'est parce qu'y est venu au monde en Pologne. Même, mieux que ça, c'tait un Polonais v'nu au monde en Pologne. Ah oui! Ben, en faite, j'avais déjà parlé avec lui un midi pis y m'avait dit ça que par là, y a inque de t'ça. C'est d'valeur pour eux autres.

Pour des changements, ça fait des changements! Changement d'boss, changement d'gars, monsieur Spinovitch parti... Même que c'est trop d'changements. C'est pour ça que je r'tournerai pas travailler là. J's'rais pus capable de travailler là.

En faite, j'pus capable de travailler nulle part. Le boss parti... Qu'osse que j'pourrais faire pus d'boss? C'est important un boss. Un boss pis son employé, c'est un peu comme un maître pis son chien. Si l'chien meurt c'est pas grave,

mais si l'maître meurt, le chien lui, y peut pus rien faire, y s'ennuie à mourir pis y finit par mourir d'ennui. C'est pour ça que j'ferai pas vieux os icitte.

Mais ça m'a faite voir un affaire : la mort est pas jusse. Ça m'a frappé ça. Parce que moé j'pensais qu'la mort était jusse. Nous autres quand on était p'tits, les vieux dans not' boutte nous faisaient croire qu'la mort était jusse. Y disaient : « Dans la vie, y a ben des injustices. Mais la mort, elle, est juste. Parce que dans la mort, on est toutes égals. » Pis nous autres, comme des épais, on croyait ça. C'est vrai que dans la mort, on a toutes l'air égals parce que qu'on soye riche ou pauvre, on fait toutes notre dernière « ride » en Cadillac. Mais la mort est pas jusse, là j'm'en aperçois. Est pas jusse de v'nir chercher un homme de même, un homme en plein dans force de l'âge, un homme qui aurait pu faire travailler ben du monde pendant ben des années, un homme plein d'connaissances, un homme qui était plein de… plein de… qui était plein. Quand d'un autre côté, y a des maudits pouilleux qui vivent vieux vieux.

Laisse faire ! C'te maudite mort-là, quand j'vas y voir la face, m'as y parler ! Naturellement, si j'ai la chance d'la voir avant qu'à m'pogne ! Est assez sournoise… À rôde, à t'guette mais à t'pogne par surprise ! Est tout l'temps là, mais à s'cache. Au moment où tu t'y attends pas, tu traverses une rue, est cachée en arrière d'un char pis badoum ! À t'pogne par en arrière. Tu vas faire un tour sua rivière, à s'cache en d'sour d'la chaloupe.

C'est d'valeur qu'on puisse pas la voir plus souvent parce que si on pourrait la voir deux trois fois avant qu'à vienne nous chercher pour vrai, on pourrait s'habituer à elle pis peut-être qu'on aurait moins peur. Mais non, on la voit jamais. Ah, y en a qui pensent qu'y l'ont déjà vue, surtout les Européens : eux autres, y ont toujours toute vu. Y en a, la mort, y l'ont vue souvent : j'ai un beau-frère de même. Tu peux pas faire un party sans qu'y t'conte la fois qu'y a vu la mort de proche. C'est parce qu'y a eu un accident avec son char. Y dit : « Quand mon char a viré à l'envers, j'te dis qu'j'ai vu la mort de proche ! » J'ai dit : « Comment ça ? » Ben y dit : « En quelques secondes, ma vie m'a passé d'vant les yeux. » Ben moé j'ai dit : « Si t'étais si tant occupé à r'garder ta vie, comment t'as faite pour voir la mort, épais ? »

En faite, j'ai connu inque un gars que j'pense qu'y l'a vue. Y était après peinturer dans un sixième pis un moment donné, y a senti comme quelqu'un qui l'watchait. Fa qu'y s'est dit dans lui-même : « Serait-ce-tu la mort qui me

guette? » Pis c'était ben elle, était jusse su l'trottoir en d'sous d'lui pis à l'guettait. Fa que lui, y était pas fou, y s'est dit: « M'as continuer à peinturer, m'as faire semblant de rien pis un moment donné, m'as me r'virer vite. Peut-être qu'à l'aura pas l'temps de s'cacher pis m'as la voir! » Mais, y s'est viré trop vite... Y l'a vue, mais en descendant. Fa qu'y a jamais pu l'conter à parsonne. C'est d'valeur parce que je l'connaissais ben pis c'est un gars que j'avais confiance dedans. Fa que si y aurait pu me l'dire qu'osse qu'à l'a l'air, y s'rait peut-être pas arrivé qu'osse qu'y est arrivé t'à l'heure chez nous. Parce que t'à l'heure, j'aurais pu la voir, la mort. Ben j'ai pas été capable d'la r'garder en face. J'aurais pu la voir parce que dans l'moment, est dans chambre avec le p'tit.

C'est moé-même que je l'ai appelée. Quand j'me sus couché, j'tais après virer fou moé. Le boss mort, ma femme morte... J'savais pus quoi faire, j'tais toute à l'envers. Fa qu'j'ai appelé la mort. Ben, c'est après que j'm'ai rappelé du p'tit. Fa que j'm'ai t'en allé dans sa chambre. Pis là, j'marchais de long en large pis j'me demandais quoi faire avec. Pis c'est là qu'la mort est arrivée, pis j'ai été trop lâche pour la r'garder en face, pis j'ai eu peur que le p'tit la voye. Fa que j'ai pris son oreiller pour y cacher l'visage... La mort a dit: « Lâche-lé, j'vas l'prendre. » Ben j'ai dit: « C'est pour moé que j'vous ai appelée, pas pour le p'tit. Laissez-le tranquille, le p'tit. » Pis après j'y ai r'pensé pis j'me sus dit: « Dans l'fond, on est aussi ben de l'amener avec nous autres, y est p'tit p'tit p'tit. Tout seul, y pourrait s'faire mal. » Fa qu'j'ai dit: « Mort, même si c'est moé qui vous a appelée pour moé-même, j'vous demanderais d'attendre encore queques menutes avant d'me prendre parce qu'y a jusse depuis qu'vous êtes arrivée que j'me rends compte que chus vraiment vivant. » À été ben fine, à dit: « Prends ton temps. De toute façon, je r'partirai pas sans toé. » Là, j'pense que ça fait assez longtemps...

Faut que j'm'en aille, chus attendu
Là c'est mon tour, ça y est, chus dû
C'est pas qu'j'ai peur, mais chus nerveux
C'est difficile, même quand tu l'veux
J'sais que j'ai pus rien à faire ici
Y faut que j'parte r'joindre le p'tit
Mais veux veux pas, c'est plus fort que moé
J'me demande qui va s'ennuyer d'moé

J'AI L'IMPRESSION*

Musique : Jacques Perron

J'ai l'impression qu'on s'est tout dit
En ayant l'air de ne rien dire
J'ai l'impression qu'on s'est compris
À travers la chaleur des rires
Se peut-il que ce soit fini
Que tout ne soit que souvenirs ?
Se peut-il qu'au seuil de nos vies
Il ne nous reste qu'à vieillir ?

J'aurais toujours voulu parler
De paix, de liberté
D'un monde où tout est à bâtir
En parler au fil des années
Sans avoir à intervenir
J'aurais voulu que le présent
Ne fasse jamais place au passé
Que l'avenir au cours des ans
Ne puisse pas être rattrapé

J'ai l'impression qu'on s'est tout dit
En ayant l'air de ne rien dire
J'ai l'impression qu'on s'est compris
À travers la chaleur des rires
Se peut-il que ce soit fini
Que tout ne soit que souvenirs ?
Se peut-il qu'au seuil de nos vies
Il ne nous reste qu'à mourir ?

* La chanson « J'ai l'impression » est apparue à quelques reprises en 1972, lors de la tournée du spectacle *On va s'en sortir*.

DEUX FOIS DÉJÀ

Musique: Judi Richards

Deux fois déjà j'ai dû partir
Deux fois déjà j'ai cru mourir
J'aurais voulu n'être plus rien
Qu'un souvenir qu'on aime bien
Une pensée qui vous effleure
Qui vous caresse un peu le cœur
N'être plus qu'un de vos sourires
Mais deux fois j'ai dû revenir

Deux fois déjà j'ai dû partir
Deux fois déjà j'ai cru mourir
J'aurais voulu par mon départ
N'être plus que dans vos regards
Une imperceptible lueur
Qui vous rende les yeux rieurs
N'être plus qu'un de vos sourires
Mais deux fois j'ai dû revenir

Revenir vous faire la cour
Vous parler de mort ou d'amour
Crier à perdre la raison
Vous crier mes désillusions
Me mettre à nu, à découvert
Vous dévoilant tous mes travers
Je l'ai fait sans hypocrisie
Au seul gré de ma fantaisie

Balloté au vent du remords
Voilà que je reviens encore
Toujours gêné de dire je t'aime
Inquiet de n'être que moi-même
Je reviens vous dire entre amis
Mes préjugés et mes folies
Je reviens avoir peur de tout
Je reviens vivre un point c'est tout

Deux fois déjà j'ai dû partir
Deux fois déjà j'ai cru mourir
J'aurais voulu n'être plus rien
Qu'un souvenir qu'on aime bien
Une pensée qui vous effleure
Qui vous caresse un peu le cœur
N'être plus qu'un de vos sourires
Mais deux fois j'ai dû revenir

Revenir vous parler d'amour
Revenir vous raconter qu'un jour
Il aura suffi d'un sourire
D'une pensée, d'un souvenir
Pour que l'espoir tue ma déroute
Pour que la joie chasse le doute
Rassuré, je viens vous dire
Oubliez tout, vaut mieux en rire

Yvon Deschamps

1975-1976

L'ouverture*

Voulez-vous avoir du fun ? Oui ? O.K. L'vez-vous d'boutte toute la gang. Là, on va faire un affaire. Pour être sûrs que vous allez avoir du fun, on va commencer par vous présenter entre vous autres tous les gens qu'vous connaissez pas dans salle. On s'présente toute la gang ! En haut, v'nez vous présenter en bas. Vite ! O.K. Connaissez-vous tout l'monde ? Assoyez-vous. Ça l'air nono, mais c'est ben bon ! Non, mais j'ai r'marqué qu'un public qui s'connaît réagit tellement mieux qu'un public qui s'connaît pas.

Bon. On va faire un autre affaire pour être sûrs de passer une bonne soirée. C'est ben simple : vous avez jusse à vous convaincre, avant que j'commence, que chus comique. C'est vrai ! Si vous êtes convaincus de t'ça, on est corrects. On va faire c'qu'on appelle de la thérapeutique de groupe pour les ceuses qui ont pas vu mon autre show d'avant. La thérapeutique de groupe, vous en rappelez-tu en haut ? Oui ? Bon. C'est ben simple. On compte jusqu'à trois. À trois, vous r'gardez la personne que vous êtes v'nu avec en pleine face, même si vous l'aimez pas. Non, mais y a du monde marié aussi. Vous la r'gardez en plein dans face pis vous y dites ben fort, pour la convaincre : « Eille, lui y est comique ! » O.K. Attention, j'compte jusqu'à trois. Vous êtes mieux d'être convaincants parce que ça va aller mal t'à l'heure. En haut, plus fort parce que vous êtes loin. Attention ! Un, deux, trois… « Eille, lui y est comique ! »

On va faire un autre affaire. Nous autres, not' show, on l'a répété très bien, on l'sait toute. Pas d'danger qu'on s'trompe ! Mais vous autres, je l'sais pas. Des fois, ça peut faire des trous dans l'pestacle parce que vous savez pas trop quoi faire. Alors on va répéter vos bouttes à vous autres. Non non, ça s'ra pas très difficile ! Votre participation, ça s'limite à deux trois affaires.

La première affaire : applaudir. Ça l'air de rien, mais les applaudissements faut qu'ça dure au moins 30 secondes entre chaque numéro, sans ça j'ai l'air d'un fou ! R'marquez que j'ai l'air d'un fou pareil… Ça fait que c'qu'on va faire, on va répéter les applaudissements. Moé j'vas vous timer. Si vous pouvez toffer 30 secondes, on va être corrects avec ça pis en même temps, ça va vous faire travailler un peu. Vous savez qu'aujourd'hui, le monde bouge pus. Alors

* Ce numéro d'ouverture apparut d'abord à quelques occasions en 1974.

là, on commence par les mains pis t'à l'heure on fera d'autres affaires. O.K., êtes-vous prêtes pour les applaudissements? Presque, y en a qui ont les mains où c'est qu'y devraient pas les avoir... Les lumières sont allumées; imaginez-vous t'à l'heure, ça va être écœurant! O.K., attention, j'attends ma p'tite aiguille. À trois vous partez. Un, deux, trois! Plus fort! Pas d'bravos, inque des applaudissements. Ça s'en vient, 15 secondes encore... Vous êtes bons! Six, cinq, quatre, trois, deux, un. ARRÊTEZ!

Maudit qu'j'ai l'contrôle d'une salle, c'est écœurant, j'en r'viens pas! Comment j'fais ça? J'sais pas comment j'fais, mais je l'ai! O.K. Les autres affaires que vous allez avoir à faire, ça va être rire. Vous avez besoin d'rire! Y a deux trois rires importants. Le rire le plusse important c'est un p'tit rire niaiseux pour les farces plates, pis c'est ça qu'y a de plusse important dans un show. À trois, vous m'faites ça. Attention! Un, deux, trois!

Quelle sorte d'autre rire qu'on pourrait répéter? Un gros rire gras, au cas qu'y aye une farce cochonne. On sait jamais, y peut en avoir! Oh! M'as vous essayer un histoire. Savez-tu l'histoire du docteur qui rentrait à pital? Y va voir son patient, y dit: «Patient.» L'autre y dit: «Oui, Docteur.» Y dit: «Patient, j'ai deux nouvelles pour vous, une bonne pis une mauvaise. Laquelle vous voulez en premier?» Le patient y dit: «J'aimerais autant entendre la mauvaise. Comme ça, quand vous allez dire la bonne, j'vas oublier la mauvaise.» Le docteur y dit: «Vous l'oublierez jamais la mauvaise: demain, j'vous coupe les jambes.» Le patient y dit: «Quelle bonne nouvelle qu'y peut y avoir après ça?» Y dit: «Ben, j'ai parlé au gars d'à côté pis y est prête à vous acheter vos bottines.»

Oh! On a oublié d'répéter un affaire: le standing ovation. On sait jamais, d'un coup vous aimez ça c'show-là? Le standing ovation, qu'est-ce que j'déplore, c'est qu'le monde sait pas l'faire comme du monde. Vous vous imaginez qu'le standing ovation ça s'fait comme ça, n'importe comment. Premièrement, dans le standing ovation, qu'est-ce qui est important, c'est de se l'ver le plus vite possible. Faut être prête pis être assis su l'bord du siège parce qu'y a jusse les 15-20 premiers qui s'font r'marquer. Ah oui! Après ça, les autres passent dans l'beurre. À part ça, si on s'est pas l'vé assez vite, y faut crier plus fort qu'les autres pour qu'les trois quatre autour se tournent pis disent: «Y est fou lui, qu'ossé qu'y a à crier d'même?»

Bon. Alors là, on va répéter ça pour savoir si vous êtes bons pour ça. Premièrement, mettez-vous su l'bord des sièges. Madame, lâchez votre sacoche ! Comment voulez-vous applaudir pis crier en t'nant votre sacoche à deux mains ? Tout l'monde su l'bord du siège. Attention ! Préparez-vous. À trois, j'en veux un vrai ! Que ça crie, que ça hurle ! Attention. Un, deux, trois… ON COMMENCE !

POUR NOUS

Musique : Pierre Ringuet

Pour nous le jour se lève
Quand tombe le soir
Quand tout devient noir

Pour nous le jour se lève
Au début de la nuit
Quand sont couchés les petits

Alors se lève un grand soleil
Dans un univers sans pareil
Où les planètes vont deux par deux
Tout comme si c'étaient des yeux

Des milliers d'yeux qui nous regardent
En disant : «Vas-y mais prends garde
Si on s'ennuie, ce s'ra fini
Nous n'éclairerons plus ta nuit»

Pour nous le jour se lève
Quand brillent dans le noir
Vos yeux et nos espoirs

Pour nous le jour se lève ici
Et on voudrait sans interdit
Que pour vous il se lève aussi

La nature*

Mesdames et messieurs, je vous ai réunis ce soir pour crier alerte ! La pollution nous étouffe, l'inflation nous étouffe, le progrès nous étouffe.

On est pas v'nus icitte pour rire, on est pas v'nus pour s'amuser : l'heure est grave. Chaque jour, y a un épais qui vous sort une nouvelle invention pour votre « mieux-vivre » pis nous autres, qu'est-ce qu'on fait avec ? On s'tue ! Prenez par exemple, euh… y m'en vient pas à l'idée, là… Ah oui ! Prenez par exemple les chars, les voitures, les autos, les machines, les autobus, les ski-doos… C'est toutes des affaires qui vous tuent. C'est toutes des affaires qui créent d'la pollution. C'est pourquoi je dis qu'y a inque une chose à faire et c'est… le bécyk ? La prière ?

Non, mesdames et messieurs. Il faut effectuer un retour aux sources. Prenez par exemple nos grands-parents. Eux autres, y savaient vivre. Vous avez vu dans la télévision, vous avez vu l'enquête sur le crime organisé ? Vous avez vu c'qu'on mange ? Imaginez-vous les fruits et les légumes, c'est plein d'produits chimiques. Y a pus d'protéines, y a pus d'vitamines dans c'qu'on mange.

(*Les musiciens :*)
Pourtant les jeunes de vingt ans
Sont au moins six pouces plus grands
Que la plupart de leurs parents

C'est vrai ça, mais les aliments naturels, dans ça, y en a des vitamines, dans ça, y en a des protéines !

(*Les musiciens :*)
Pourtant les gars qui mangent ça
Sont aussi maigres que des rats
Fa qu'y peuvent pas garder d'chats

Ça c'est épais ! Qui a dit ça ? C'est pas les aliments naturels qui font ça, c'est l'riz ! Je l'sais parce qu'on a une preuve vivante sur scène. Ben, presque vivante. Yvan, lève-toé si t'es capable. Regardez, mesdames et messieurs,

---

* La musique accompagnant ce monologue est signée Gaston Brisson.

regardez ce pauvre jeune homme. Yvan, est-ce que ce sont les aliments naturels qui t'ont faite ça? Non. Yvan, est-ce que c'est le riz qui t'a rendu comme ça? Oui. O.K. Yvan, tu peux t'rasseoir avant qu'tu tombes.

Vous voyez, mesdames et messieurs, et je lui ai pas fait dire! Le riz c'est l'aliment le plus dangereux au monde. Regardez c'que ça faite aux Chinois: y sont p'tits p'tits, jaunes jaunes, lisses lisses pis y marchent pressés pis sont pas capables de rien faire. Pis quand t'es pas capable de rien faire, t'as des mauvaises pensées. Pis quand t'as des mauvaises pensées, c'est pas long que tu t'retrouves 800 millions d'habitants à Montréal, toutes les yeux bridés! Fa que oublions ça, on est assez une grosse gang de même.

Je préconise donc un retour à la terre. Y faudrait qu'les gens des villes déménagent à campagne; comme ça, nous autres on aurait la paix icitte. Mais quand tu fais un retour à la terre, faut être très prudent. J'ai un chum qui s'est acheté une ferme pis y a monté sua grange pour réparer le toit. Y a tombé en bas pis trois jours après, y l'ont enterré. Ça, c'est un retour à la terre un peu trop rapide à mon goût...

Mais ça, c'est un accident. Y en a d'autres pour qui ça va très bien! J'ai mon beau-frère qui s'est acheté une terre pis ça marche très bien. Une fois y est v'nu m'voir pis y dit: «Me sus acheté une terre.» «Han?» «Me sus acheté une terre.» «Han?» «Me sus acheté une terre.» «Es-tu fou, toé?» «Non.» J'y dis: «Qu'ossé qu'tu veux faire su une terre? Tu connais rien, t'as jamais vu ça, tu vas crever d'faim!» Y dit: «Ça fait rien. J'étouffe en ville, chus tanné du système, j'veux être autonome.» J'dis: «Ben si tu vas su une terre, tu ferais mieux d'être agronome!»

Y était tellement décidé qu'y a même amené sa femme pis ses enfants, toute! Mais la première année y en ont arraché un peu. Y ont rien récolté; personne leur avait dit qu'y fallait semer! Y s'étaient apporté des cannes pis des soupes, entécas y s'en sont sortis d'même. La deuxième année, y ont récolté. Ben, y ont récolté qu'est-ce qu'y avaient semé. Le problème, c'est que les p'tites graines ont pas germé. Pis des p'tites graines de tomate, des p'tites graines de carotte, ça se r'ssemble pis de toute façon, toutes les p'tites graines se r'ssemblent. Ça fait qu'y ont mangé des p'tites graines toute l'hiver...

Mais entécas, y sont jamais r'venus en ville. Ben, sauf une fois... à cause de l'accident. Le p'tit était passé d'vant la faucheuse pis y a eu une jambe de coupée. C'est depuis c'temps-là qu'on l'appelle Ti-Patte. Son père, qui a le

sens de l'humour, y a dit: « R'passe encore une fois, on va pouvoir t'appeler Ti-cul ! » Mais sa mère l'a pas trouvé drôle pantoute.

Mais vous pouvez aller les voir astheure. Y vivent très bien, y sont sortis du système. Y vivent comme tous les cultivateurs du Québec: y se sont mis su l'bien-être sôcial.

Retournons à la terre
Retournons glaner aux champs
Nous n'aurons pas d'misère
Avec le chèque du gouvernement

Le positif*

Y en a qui cherchent
Et qui cherchent toute leur vie
Pour découvrir la vie
Pourtant, c'est simple la vie
J'vas dire comme on dit
« C'est la vie »
Tu manges, tu dors
T'as chaud, tu ris
T'as peur, tu pleures
T'as froid, tu vis
C'est ça, la vie

Ben en faite, c'est ça la vie... c'est ça la vie que tout l'monde doit connaître, si un jour y veulent découvrir la vraie vie: celle d'après, celle que moi j'ai découvert. C'est pour ça que chus content que vous soyez v'nus m'voir parce que j'me sus dit que peut-être j'pourrai vous faire profiter de mon expérience. J'espère que vous êtes pas comme certains qui viennent me voir: y m'écoutent, mais y m'comprennent pas.

Avant d'aller plus loin, j'aimerais ça me présenter. Je suis Roger Lalumière et si je suis ce que je suis, c'est que je ne suis plus. Non, je ne suis plus. Avant,

* La musique accompagnant ce monologue est signée Gaston Brisson.

je suivais. Non, je ne suis plus et non seulement je ne suis plus ce que j'étais, mais je suis tellement devenu ce que je suis depuis que je ne suis plus, que je suis maintenant un exemple à suivre.

Oui, ça m'est arrivé tranquillement au cours d'expériences, de découvertes qui m'ont amené à tout comprendre. C'est arrivé tranquillement. La première affaire que j'ai r'marquée dans l'monde, c'est qu'y avait d'la misère, y avait des gens qui étaient malchanceux, y avait des gens qui s'plaignaient, qui pleuraient, mais ce que j'ai découvert d'exceptionnel, c'est que les gens qui s'plaignent sont malchanceux. Mais les gens se plaignent pas parce qu'y sont malchanceux; ce que j'ai découvert d'extraordinaire, c'est que les gens sont malchanceux parce qu'y se plaignent.

C'est pour ça que vous avez beaucoup d'personnes, par exemple, qui dans leur malchance ne se plaignent jamais. Y en a beaucoup d'autres qui se plaignent sans avoir été malchanceux. Afin de bien vous faire comprendre la profondeur de cet exposé, j'aimerais vous raconter une expérience personnelle que je n'ai pas vécue personnellement. C'est une expérience personnelle qui est arrivée à un de mes amis personnels qui habitait en bas d'chez moi parce que j'avais personnellement l'avantage d'habiter jusse en haut d'chez lui.

En faite, c'est un gars avec qui j'travaillais à l'usine et tous les matins, on avait pris une habitude: j'descendais, j'sonnais à sa porte et nous partions prendre l'étobus ensemble. En faite, c'est une habitude que j'ai prise tranquillement. On avait essayé toutes sortes de choses avant. Comme un matin, lui y montait sonner chez moi, mais on s'est aperçus que ça valait pas la peine parce qu'y fallait que j'descende de toute façon. Alors j'descendais, j'sonnais à sa porte et nous partions à l'usine.

Un matin, je descends, j'sonne à sa porte et nous partons prendre l'étobus ensemble. On arrive à 100 pieds du coin et on voit que l'étobus ferme sa porte. Alors nous partons en courant, mais comme y courait plus vite que moi, y arrive le premier et y donne un coup de pied dans la porte. Fa que là, le chauffeur pouvait pas l'voir parce qu'y avait du monde qui attendait pour payer. Mais c'était l'hiver et il était sur la glace, ce qui fait qu'en donnant son coup de pied, l'autre pied y a parti en même temps que l'étobus. Et là, les roues lui ont traversé le bassin, pour ne pas dire l'abdomen, et c'est pésant des roues d'étobus. C'est tellement pésant des roues d'étobus que quand les roues y ont pogné l'poignet, la main y a rouvert et y a perdu son ticket dans

la neige. Eh bien moi, à sa place, j'me s'rais plaint. J'aurais crié : « Chauffeur de fournaise ! » ou quelque chose d'analogue. Ben lui, y a pas dit un mot. Pas un mot ! Un heure et quart qu'y a attendu, sans dire un mot, un heure et quart avant qu'la morgue arrive.

Et à côté de t'ça, j'ai vu des gens sur ma propre rue où j'reste qui passent leur vie à s'plaindre pour des niaiseries. J'en avais une pas loin d'chez nous, une madame que quand j'la voyais sur son perron, j'traversais la rue. À passait ses journées à s'plaindre, à faire croire qu'à faisait pitié. Ah ! mon Dieu qu'à faisait pitié c'te femme-là ! À pleure tellement sur son sort, que quand j'la vois sur son balcon j'traverse la rue parce que si j'reste en d'sour à va m'pleurer sua tête pendant deux heures pis j'aime pas ça, ça m'fait friser. « Ah ! mon Dieu que j'fais donc pitié », qu'à disait pour des niaiseries. Après toute, c'était pas si grave. À trouvait qu'à faisait pitié parce qu'à l'avait douze enfants pis y en avait deux paralytiques, un épileptique, pis son mari travaillait pas, pis y étaient su l'bien-être sôcial, excepté qu'les enfants pouvaient pas manger l'bien-être parce que l'mari l'buvait. Pis en plusse de t'ça, y buvait inque au coin, y traversait jamais la rue. Fa qu'y pourrait jamais s'faire frapper pis à l'aurait pas sa pension d'veuve… Bla-bla-bla… Des niaiseries ! Des peccadilles !

Un autre, un p'tit gars en face de chez nous, 19 ans pis y passait ses journées à pleurer sur son sort. J'y dis : « T'as pas fini, à 19 ans ! » Inque parce qu'y avait eu un accident ! Y en a, quand y ont des accidents, y sont pas capables de l'prendre. Lui, y était d'même. « Ah ! mon Dieu ! C'est donc grave, j'ai eu un accident ! » Tout ça parce qu'y s'était faite couper les bras pis les jambes. Moé j'ai dit : « R'viens-en, c'est quand même pas si grave ! » « Vous savez pas c'que c'est de pas avoir de bras ni d'jambes… »

Entécas, c'qu'y avait de plus fatiquant c'est qu'y restait su l'même perron qu'ma mère, jusse en face de chez nous. J'allais parler à ma mère, j'avais c'te fatiquant-là qui m'braillait dans l'dos. R'marquez, quand j'étais tanné je l'roulais dans l'portique pis j'fermais la porte. Avant qu'sa mère s'aperçoive qu'y était entre les deux portes, j'avais l'temps d'parler à mienne. Non, mais comme j'y ai expliqué, j'ai dit : « Jeune homme de 19 ans, tu as eu un p'tit accident, c'est malheureux. Mais c'est pas grave, y faut voir le beau côté des choses ! » Y dit : « J'vois pas ben ben quel beau côté qu'y peut y avoir à pas avoir de bras pis d'jambes ! » « Entécas, c'est pas toé qui vas te geler les orteils c't'hiver ! Ça t'coûtera pas cher de mitaines ! Y a ben du monde qui aimeraient ça être à ta

place : passer les maudites grandes journées assis ! Fatiquant ! » « Vous savez pas c'que c'est de pas avoir ni d'bras ni d'jambes. » « Arrête de t'plaindre. Plains-toé pas parce que t'as pas d'bras pis d'jambes. Les trois quarts du monde ont pas d'tête pis y s'plaignent pas eux autres, niaiseux ! » Non, ben c'est pour ça que j'dis que du monde de même, y devrait pas en avoir. Ça devrait pas exister, ça.

Ici dans ma nouvelle vie, y m'connaissent. Y m'connaissent tellement que quand y a des nouveaux qui arrivent pis qui s'plaignent — parce que même si, ici, on a une vie très spéciale, on a pus à s'occuper d'manger, de dormir, tout ça, y a quand même des gens qui s'plaignent parce qu'y sont habitués à leur vie ordinaire — ben y m'connaissent tellement bien que quand les gens s'plaignent, y leur disent toujours : « Si tu t'plains, c'est parce que t'as pas vu Lalumière. Va l'voir, Roger, y va t'parler, lui. Tu vas voir, lui y a toute compris. »

Et c'est vrai que j'ai tout compris. Naturellement, j'voudrais pas m'prendre pour un autre pis essayer d'vous faire croire que j'ai toujours toute compris ! Non. Avant, j'étais comme vous. C'est vrai, j'comprenais presque rien. Même que j'ai été pire que vous. Est-ce possible ? J'ai eu des périodes où je ne comprenais rien du tout. J'ai eu des périodes où moi-même, je passais mes journées à m'plaindre. J'étais sûr que j'étais une victime d'la sôciété. J'étais sûr que j'étais une victime du système jusse parce qu'à l'usine où j'travaillais, ça faisait 20 mois qu'on était en lock-out. Jusse parce que j'étais pus capable de nourrir mes enfants pis qu'j'étais endetté pour 40 ans, j'me pensais une victime. J'étais rendu tellement méchant en moi-même, j'comprenais tellement pus, que j'étais rendu que j'détestais les propriétaires de l'usine. Des pauvres Américains ! Y avaient rien à voir là-d'dans, y savaient probablement pas que l'usine était fermée.

Non, mais j'étais rendu ben pire que ça ! J'comprenais tellement pas pis j'me plaignais tellement que la veille du deuxième Noël qu'on était en lock-out, on est partis avec les gars pis au lieu d'aller à messe de minuit on est allés à l'usine, pis on a toute cassé c'qu'y avait là-d'dans. Ben moé, au début, j'ai pas cassé ; j'ai r'gardé les autres casser. Mais au moment où j'allais moi-même casser des machines, c'est à ce moment-là que la grâce m'a frappé ! En faite, c'tait une police, mais c'tait la plus grasse. À m'a pogné par en arrière avec son bâton. Boum ! sua tête. J'allais sombrer dans l'agressivité ; à place, j'ai tombé dans l'coma. Mais on aurait dit que ça m'a transformé, ça m'a transfiguré.

Ah oui! Après ce coup d'grâce, j'avais l'impression que ça m'avait rouvert l'esprit, que ça m'avait donné la bosse de la compréhension. Ah oui! Quand j'me sus réveillé à pital, j'avais une grosse bosse. Pis c'est là, quand j'me sus réveillé à pital, que j'me sus rendu compte que tout en moi était changé, toute dans ma tête était changé. C'est là qu'la garde m'a confirmé que j'avais été opéré dedans.

Pis pour vous montrer jusqu'à quel point j'étais transformé, chus sorti d'la pital. C'était pour passer en cour et le juge m'a donné un an d'prison. Eh bien, avant que la grâce m'aye frappé, avoir eu un an d'prison j'me s'rais plaint! Ben là, j'me suis étonné moi-même. Quand j'ai entendu la sentence, j'me suis étonné en m'entendant dire au juge: «Merci beaucoup, monsieur le Juge, pour cette belle année. Pourrais-je en avoir deux?» Y m'dit: «Pas du tout.» J'ai dit: «Un an c'est bon, mais deux c'est pour le mieux!» «Justement, pour Lemieux, pas pour vous!»* «Pourquoi j'aurais pas l'droit, moi?» «Ben les autres qui ont cassé des choses à l'usine avec vous, j'leur ai donné un an seulement; y faut que j'soye juste... de temps en temps.» J'y dis: «Très bien, monsieur le Juge, j'vous comprends. Je r'passerai.»

Là, y m'ont mis dans l'grand camion noir pour m'amener en prison et c'est dans ce grand camion noir-là que tout s'est éclairci. Y était temps: j'avais 33 ans. C'est là que j'ai compris que si j'voulais aller en prison plus longtemps, c'est que pour la première fois d'ma vie, je n'étais plus une victime: j'étais un privilégié! Oui, j'étais un privilégié parce que les prisons coûtent une fortune aux contribuables. Tout l'monde paye pour ça, mais combien en profitent? Une infirme minorité, dont j'étais. J'étais assez content que quand chus arrivé en prison, j'ai été porter ma p'tite valise dans ma cellule pis chus sorti dans cour. Pis quand j'ai été dans cour, j'me sus cru l'dimanche des rameaux: toués gars branlaient leur gland ou celui du voisin. Là j'ai dit: «Eille, les gars! Lâchez-vous les uns les autres, venez et ensuite approchez-vous!» Y se sont toutes approchés. «Les gars, j'ai faite une découverte extraordinaire!» Y ont dit: «Quoi?» J'ai dit: «On est chanceux d'être ici.» Y en a un qui dit: «Pardon?» «On est chanceux d'être ici.» Y en a un qui dit: «Va donc chier, toé!» J'y ai répondu du tic au tac: «Ne sois pas vulgaire: tu n'es pas gardien...» J'ai dit: «On est chanceux d'être ici parce qu'on est nourris logés, on est à l'abri du

---

* Référence à Me Robert Lemieux, l'avocat des felquistes, condamné à deux ans de prison pour mépris de cour.

Licence enqc-11-5534263-15408269-11238643 accordée le 02 octobre 2024 à Louise Garon

trafic, on a toute c'qu'on veut : on a une cafétéria, une bibliothèque, le cinéma l'samedi. On a même une patinoire si on veut se sauver, toute ! »

Mais j'voyais qu'les gars y comprenaient pas, y comprenaient pas pantoute. J'm'ai dit : « Faut pas que j'soye le seul à avoir la compréhension tôtale, y faut que j'leur explique à eux autres, y faut qu'y comprennent. » Fa que pendant des mois pis des mois, j'ai pas lâché. N'importe où, à cafétéria, partout, j'montais sués tables, j'disais : « Les gars, je ne veux pas vous faire de sermon, mais bienheureux ceux qui sont ici ! Bienheureux ceux qui sont ici parce qu'on a des p'tits poissons pis des p'tits pains tant qu'on en veut. Y en a pus, y en a encore. C'est un vrai miracle ! On en veut pas, y en a pareil. Bienheureux les prisonniers à vie, car les premiers rentrés sont les derniers sortis ! » Ben finalement, y a fallu que j'me r'tire. En faite, c'est des gardes qui m'ont retiré. On aurait dit que deux trois des gars sont r'virés fous. Y m'frappaient sua tête avec des barreaux d'chaises, en plein su ma plaie.

J'ai été 40 jours dans brume, 40 jours dans l'coma. Ben quand j'me sus réveillé à pital pis qu'la garde m'a annoncé qu'j'avais été 40 jours dans l'coma, j'ai rasé d'me plaindre. J'ai rasé de dire : « Ça pas d'bon sens, j'ai encore perdu 40 jours de ma vie ! » Mais quand j'ai vu les soins qu'on nous donnait à pital, j'ai été ben content d'avoir été dans l'coma pis d'pas avoir vu ça pendant 40 jours. Pis quand j'ai été mieux, j'ai dit : « Faisons le bilan : 40 jours dans l'coma, quatre mois et d'mi à pital, deux opérations dans tête. T'as raison d'être fier : toé t'en as profité d'l'assurance-maladie ! »

Quand on m'a annoncé que j'pouvais sortir, j'étais assez énarvé ! À sept heures le matin, j'étais deboutte. J'avais hâte de r'tourner en prison pour reprendre ma campagne de persuasion, de compréhension. À onze heures le matin, la garde rentre. J'ai dit : « Garde, est-ce que le camion noir est arrivé ? » À dit : « Non pis y viendra pas. Le directeur d'la prison a téléphôné. Y veut pus que vous y alliez, ça fait trop d'troubles ! » J'y dis : « Si j'vas pas en prison, où vais-je aller ? » À dit : « Chez vous. » « Chez nous ? Où est-ce que c'est ? » « On y a pensé, avec vos deux opérations dans tête, que vous vous en rappelleriez pas. Tins, v'là un papier avec votre adresse dessus. » J'prends l'papier avec mon adresse dessus. J'reconnaissais pas l'adresse. J'y dis : « Garde ! Vous êtes sûre que c'est la bonne adresse sur le papier ? » À dit : « Oui. » « Garde, êtes-vous sûre que c'est l'bon papier en d'sous d'l'adresse ? » À dit : « Pour moé, y est fou

lui ! » J'ai dit : « Reconnaissez-vous c't'adresse-là ? » À dit : « Non. » « Bon, ben chus pas plus fou qu'vous. »

Mais tout à coup, on aurait dit que l'adresse qui était su l'papier s'était imprimée dans ma tête. Là, j'me suis rappelé qu'à c't'adresse-là, j'avais justement un logement. Dans c'te logement-là, j'avais une femme, des enfants. Pis j'me sus rappelé mon plus vieux, que j'aimais tant. Mon plus vieux… Mon plus vieux, faut que j'le voie !

Chus parti comme un fou ! J'pouvais pas partir autrement, amanché comme j'étais… Comme c'était un bel après-midi d'printemps, j'étais à Dgénéral Hospital sua montagne, j'ai descendu à pied jusque chez nous, j'ai monté mes trois étages, j'ai ouvert la porte, j'ai dit… J'ai rien dit parce qu'y avait parsonne. Mais pas personne comme quand y a pas parsonne, personne plutôt comme quand y a pas quelqu'un. Un silence de mort régnait dans l'appartement. J'entendais seulement le crissement de mes semelles sur le linoléum ciré. Ça fait que là, en passant dans salle à dîner, j'ai mis mon papier avec mon adresse sur la table, chus allé voir dans cuisine. Dans cuisine, toute était là, mais on aurait dit que ça faisait longtemps que ça avait pas servi. Fa que chus allé voir dans chambre des enfants : pus d'bureaux des enfants, pus d'lits des enfants, pus rien ! J'me dis : « Y s'est passé queque chose pendant que j'étais en prison ou à pital ! »

Fa qu'en r'venant dans salle à dîner, j'vois un papier sua table. J'le prends, c'tait mon adresse. J'le r'mets là, mais y en avait un autre à côté. J'le prends, c'tait écrit : « Pendant que tu étais en prison, il a fallu que je travaille pour nourrir les enfants. Je suis tombée en amour avec mon patron. Adieu. » Je r'mets l'papier sua table, j'en r'venais pas. Ma femme m'aurait laissé ? Y m'semble que ça s'peut pas. Pour moé, j'ai mal lu. Je r'prends l'papier, c'tait mon adresse. J'le r'mets là, j'prends l'autre : « Je suis tombée en amour avec mon patron. Adieu. » Plus j'lisais, moins j'en croyais mes oreilles. Je r'mets l'papier là, j'me mets à marcher dans pièce. Y m'semble que ça s'peut pas ! Je r'viens sua table, je r'prends l'papier. Non, c'tait pas mon adresse. « .ueidA. nortap nom ceva ruoma ne eébmot sius eJ » J'comprenais rien, j'tais toute à l'envers. Je r'tourne le papier : « Je suis tombée en amour avec mon patron. Adieu. »

J'ai dit : « Va ben falloir que j'me rende à l'évidence… Mais avant, j'vas m'rendre aux toilettes. » En r'sortant des toilettes, j'cherche l'évidence. C'que

j'comprenais pas, c'est que j'avais d'la peine. Pourtant, j'aurais dû être fier! Grâce à moi, ma femme avait revalorisé sa situation de femme! Grâce à moi, ma femme a rencontré l'amour! Pourquoi avais-je de la peine? Ça doit être les enfants. J'dois m'ennuyer des enfants. Où est-ce qu'y sont mes enfants? J'vas aller voir chez ma mère en face, si à sait où y sont, les enfants.

Chus parti en courant, mais en descendant l'escalier j'me sus enfargé dins patins à roulettes de mon plus vieux. J'ai déboulé... POW! J'm'ouvre le crâne su l'trottoir. J'arrive en bas tout embasourdi. Là, quand j'ai ouvert les yeux, j'ai rasé d'me plaindre. Mais j'ai entendu une petite voix qui disait: «Papa, papa, papa!» Je r'garde: c'tait mon plus vieux. Je l'avais dins bras parce qu'y s'trouvait dans ses patins quand j'm'ai enfargé d'dans.

Là j'étais fier, j'ai dit: «Plus vieux, qu'osse tu fais là?» Y dit: «C'est grand-maman qui t'a vu monter, à voulait savoir qu'est-ce que tu faisais.» «Comme tu voyais, j'déboulais. Va dire à grand-maman que j'arrive de la pital à l'instant et que j'y r'tourne immédiatement.»

Fa que là, chus parti. J'avais l'crâne ouvert, j'avais un boutte de cervelle qui dépassait. J'me tenais ça à deux mains, j'tais mal pogné pour flyer un taxi. J'ai dit en moi-même: «Comment vais-je me rendre à pital?» Je l'ai dit en moi-même, mais comme j'avais l'crâne ouvert, y a un gars qui a entendu. Y a dit: «Vas-y à pied, épais!» J'dis: «Bonne idée!» Pis chus parti à pied.

Mais là, comme j'marchais avec les mains sua tête pour pas qu'le sang me coule dins yeux, j'étais pas capable de voir le nom des rues; j'étais pas capable de me l'ver la tête assez haut. Comment j'vas faire pour retrouver mon chemin jusqu'à pital? Mais là j'me sus rappelé que quand j'avais descendu à pied, j'avais r'marqué qu'à toués coins d'rues, y avait une station-service. Au coin d'chez nous, au BP, tu tournes à droite. Au Irving, tu tournes pas. Au Esso, tu passes tout droite. Au Texaco, tu r'tournes à gauche pis comme ça, j'ai pu r'tracer mon chemin jusqu'à pital, jusse par les stations-service. Ça m'a donné d'l'énergie. Fa qu'là, chus r'parti. J'marchais, j'marchais...

Tout d'un coup, à troisième station, j'tombe pour la première fois. Là, le pompeux sort pour voir qu'ossé qu'j'avais, mais y vient trop proche, y avait les pieds su ma main pis j'voulais y dire d'ôter ses pieds. Mais c'était un Grec pis j'parle pas l'anglais. Une chance, y a un p'tit père des pauvres qui est v'nu faire gazer l'Eldorado d'la congrégation. Y s'approche de moi, j'y dis: «Père,

éloignez de moi ce câlice.» Le père a été ben smatte. Y a parlé en latin, y dit: «Fill it up and check the oil!»

Là, le gars est parti pis moé aussi. Pis j'me sus pogné l'crâne. À quatrième station, je tombe pour la deuxième fois. En plus, j'tombe su l'fil: ding! ding! Le grand tarla y sort, y dit: «Wo les moteurs! Breakez pas si vite! Si vous arrêtez lentement et que vous r'partez lentement, vous ménagerez vot' sang.» J'y dis: «Quand même j'voudrais r'partir, j'ai l'starter à terre. Vous m'porteriez pas jusqu'à pital?» Y dit: «Es-tu fou? J'ai des clients!» J'y dis: «Vous m'porteriez pas jusque chez une de mes amies qui reste pas loin?» «Comment pas loin?» «Trois portes.» «C'est correct.»

Y m'a mis sur ses épaules. T'sais, Albert, y est parfait*. Là, y m'a porté jusque chez une de mes amies qui a un salon d'massage avec un shoe shine topless. Si vous voulez y aller, c'est cinq piasses la bottine. Fa que là, j'me sus r'posé sur une table pis à en a profité pour m'essuyer la face avec une serviette. Quand j'ai vu la serviette après, j'avais tellement saigné que j'avais l'impression de m'voir la face dedans. J'le croyais pas! J'y dis: «Véronique, viens voir!» À dit: «Jésus-Christ! T'es mieux d'aller à pital tout suite!»

Fa que chus parti. J'ai été jusqu'à pital, chus rentré dans salle d'urgence, t'sais la salle où c'que l'monde attend des semaines pis des semaines? Y avait une famille qui campait dans un coin depuis deux mois et d'mi; y avait une femme avec ses jumeaux de deux ans qui attendait qu'le docteur vienne l'accoucher. J'y dis: «Faites-vous en pas: y s'ra sûrement à temps pour les vacciner pour l'école.»

Là, quand y m'ont vu tout en sang, y se sont toutes garrochés su moé. J'ai dit: «Faites pas les fous, éloignez-vous! Mon sang va retomber sur vous et vos enfants!» Fa qu'là chus parti. J'ai monté direct à salle d'opération. J'connais la place, ça fait trois fois qu'j'y vas. J'rentre là, y avait deux autres gars. J'dis: «Escusez-moi les gars, va falloir que j'passe avant vous autres.» Y en a un qui dit: «Ça fait un heure et quart que j'attends!» J'y dis: «Ben tu vas attendre encore un heure et quart. Toé, t'as jusse les jambes cassées, c'est rien! Moé, j'ai toute la cervelle qui m'sort. Faut que j'passe tout suite.» Y était toute insulté pis y dit à l'autre: «Pour qui qui s'prend, c'te crisse-là?» «Ça

* Ce passage fait référence à une campagne publicitaire menée par la pétrolière Texaco.

sert à rien d'blasphémer! Tu vas t'apercevoir que dans pital icitte, chus connu comme Barabbas dans Pâssion.»

Justement, j'dis à garde: «Garde! Où est-ce qu'y est l'docteur? C'est lui l'responsable.» «Y est après s'laver les mains.» «Allez l'chercher. On va pas mourir icitte!» La garde est partie.

Ma mère rentre avec mon plus vieux. «Qu'est-ce que tu fais là toé, la mère?» À dit: «Le p'tit m'a dit que t'avais eu un accident. J'espère que ça s'ra pas trop grave parce que ces enfants-là, y ont pus d'mère. Est partie avec son boss.» C'est vrai, y ont pus d'mère, ces enfants-là. J'vas régler ça tout suite. J'ai dit: «À partir d'aujourd'hui, c't'enfant-là, considère-le comme ton fils.» J'ai dit à mon plus vieux: «Jean, tu vois c't'affaire-là? À partir d'aujourd'hui, c'est ta mère.»

Là, y sont partis pis l'docteur est arrivé. J'y dis: «Doc, j'peux-tu passer tout suite?» Y dit: «Oui, amanché comme t'es là! Mais c'que j'vas faire, m'as vous passer toués trois.» On est rentrés toués trois. Y m'ont arraché mon linge su l'dos, y m'ont cloué sua table du milieu. Eille, le gars qui était à ma droite y en r'venait pas! Y dit: «T'as l'air à connaître la place! J'peux-tu sticker avec toé?» «Fais-toé z'en pas. Avant à soir, tu vas être dans ma chambre.»

Fa que là, y ont commencé l'opération. Ben, c'est là que l'accident est arrivé. Au lieu d'me guérir, y m'ont tué. Mesdames et messieurs, tel que vous m'voyez, je suis médicalement mort ou, si vous préférez, je suis mort médicalement parce que ça s'trouvait un vendredi après-midi vers trois heures et pis le lundi, y avait un plombier qui était v'nu faire des réparations. Et pis y s'avait trompé: y avait switché les tuyaux d'la salle d'opération. Ça fait qu'au lieu d'me donner d'l'oxygène, y s'trouvaient à m'donner d'l'azode. Pis moé, l'azode, j'porte pas ça. Fa que j'ai mort.

Mais comme le docteur savait qu'ça faisait sept qui mouraient dans deux jours, le docteur y est pas mal vite, y dit: «Pour moé, ça doit être les tuyaux. Switchez les tuyaux!» Là, y ont switché les tuyaux, y m'ont mis une tente d'oxygène, un poumon pneumatique, un cœur électronique... Y ont travaillé su moé trois jours! Le dimanche j'étais correct, mais ça faite tellement d'bruit c't'affaire-là que quand j'me sus réveillé dans ma chambre le dimanche, c'était plein de reporters. Même la télévision est v'nue. T'sais, j'étais trop fatiqué, j'ai jusse faite une courte apparition.

Quand chus sorti d'la pital, j'allais voir les gens pour leur raconter mon histoire. Mais on aurait dit qu'y s'rappelaient pus d'moé, ou bedon y s'en sacraient. Pourtant, y m'semble que ça s'peut pas. J'ai passé dans toués journaux, j'ai passé à télévision! C'est pas toués jours qu'un gars meurt pis qu'y ressuscite! C'est jamais arrivé avant. Comment ça s'fait qu'le monde peut oublier si vite? J'allais les voir, j'leur disais: «Je suis Lalumière.» J'leur montrais ma plaie, toute! Ou y s'en rappelaient pas, ou y s'en sacraient.

Pis un jour, j'me sus r'trouvé icitte. R'marquez qu'ici, chus très bien! Je suis à la droite du père. C'est l'aumônier, c'est lui qui m'a dit que maintenant j'pourrais pus aller parler au monde moi-même parce que ça leur faisait peur ou ça les dérangeait. Mais j'ai dit: «Père, il me semble que ça pas d'bon sens que j'puisse pas aller raconter mon histoire au monde, une histoire aussi extraordinaire que ça!» Mais y dit: «Peut-être que ta mère pourrait faire queques apparitions à *Appelez-moi Lise* ou *Parle parle, jase jase*, ou peut-être que plus tard ton fils Jean pourrait écrire un livre là-d'sus avec queques-uns d'ses amis. Malheureusement, pour toi c'est fini parce que quand tu rentres ici, que t'ayes eu la vie la plus simple ou la vie la plusse extraordinaire, que t'ayes été qui tu voudras ou que tu t'soyes pris pour qui tu voudras, ça r'vient au même parce que quand tu montes ici, t'en r'sors jamais.»

Y en a qui cherchent
Et qui cherchent toute leur vie
Pour découvrir la vie

L'histoire sainte/La création

UNE FOIS Y AVAIT RIEN

Musique: Libert Subirana

Une fois tout allait bien
Parce qu'une fois y avait rien
Sauf un grand vide tout bleu
Occupé par le bon Dieu

Y s'dit: «Comme j'ai beaucoup d'loisirs
Faudrait que j'me fasse plaisir
Car j'ai beau chercher où
Tout scruter du regard
Moé chus censé être partout
Mais vu que y a rien
Chus nulle part»

Fa que là, le bon Dieu a décidé de s'faire des affaires pour pouvoir y être. La première journée, y s'est pas énarvé: y a jusse faite l'univers entier. Non, mais c'est une bonne journée d'ouvrage! Cinquante milliards, 60 millions de trillions, de zillions de saucisses Hygrade... de planètes. La deuxième journée, y a faite la lumière parce qu'y est infiniment logique pis, d'un autre côté, y voulait avoir une idée de c'qu'y avait faite la veille. Mais y a ben aimé ça, c'est pour ça que su la page deux, tu l'vois en extase. Y a trouvé ça si beau les p'tites boules qui tournaient! La troisième journée, y a séparé les eaux d'avec la terre, mais pas partout parce que chez nous, y a encore d'la boue. La quatrième journée, y a faite les arbres, les fleurs. La cinquième journée, y a r'gardé toute ça, y dit: «J'sais pas si j'ai ben faite de toute faire ça.» M'as dire comme on dit aujourd'hui: y s'est mis à faire des bébittes.

LES BÉBITTES

Musique: Libert Subirana

Des bébittes pis des bébittes
Des milliers d'grosses, des milliers d'p'tites
Des grosses qui mordent pis d'autres qui sautent
Quand Dieu vit qu'y s'mangeaient entre eux autres, y dit:
«C'est pas grave, m'as m'en faire d'autres»
Fa que vers la fin d'la journée
Les animaux sontaient créés

La sixième journée, pour les ceuses qui ont pas appris l'histoire sainte, la sixième journée c'était la dernière journée d'ouvrage de Dieu. Parce que Dieu est infiniment intelligent, c'est le seul être qui a compris que six jours d'ouvrage dans une vie, c't'assez. Y a travaillé six jours, y a pris l'éternité d'vacances.

Essayez d'avoir ça dans une convention collective, vous l'aurez pas c't'année entécas!

Comme c'était sa dernière journée d'ouvrage, y s'est dit: «Ma foi du bon Dieu...» Que voulez-vous qu'y dise, y était tout seul, fallait qu'y dise queque chose! «Ma foi du bon Dieu, vu que c'est ma dernière journée d'ouvrage, faudrait que j'fasse queque chose pour me dépasser. Faudrait que j'crée une créature qui soye la plus belle, la plus harmonieuse de toute la création.»

Là, y a rasé de faire la femme. Après ça, y dit: «Non, je vais créer une belle créature, mais consciente.» Fallait ben: y voulait faire une créature consciente des beautés qu'y avait créées. «Comme je suis infiniment beau, infiniment intelligent, infiniment conscient, je vais faire une créature à mon image et à ma ressemblance.» Mais ça, c'est pas facile de faire queque chose à ton image et à ta ressemblance quand t'as jamais commencé, tu finis pas nulle part pis t'es partout! Par où qu'tu commences à te r'garder? Pis si t'es partout, où c'est qu'y aurait d'la place pour un autre comme toé? Dieu dit: «J'ai une idée! J'vas rien prendre, m'as rien faire avec, ça va être ça.»

Parce que c'est comme ça que Dieu crée. Y prend rien, y fait rien avec. Et c'est comme ça qu'il a créé le chef-d'œuvre de toute la création: l'homme, la plus belle créature terrestre. C'est vrai que l'homme, c'est ça qu'y a d'plus beau. R'gardez-moi! Ça m'fait rien, vous pouvez rire, mais je suis faite à l'image de Dieu! Vous riez de moi; vous riez de lui. Moé chus pas méchant, mais lui peut v'nir comme un voleur par exemple, pis vous dire: «C'est toé qui riais d'moé t'à l'heure?» Vous allez passer un mauvais quart d'heure d'éternité. Et c'est très long, un quart d'heure d'éternité...

Naturellement, j'voudrais pas vous faire croire que Dieu et moi sommes absolument identiques. On a des p'tites différences. Tous les deux, on est infiniment bons, infiniment aimables, mais lui, le péché lui déplaît. Non, mais on a d'autres différences aussi! Lui, y est infini pis moé, chus presque fini. C'est certain qu'on est pas pareils pareils. Une chose qui est encore plusse certaine, c'est que les femmes peuvent pas ressembler à Dieu, mais nous autres les hommes, même si on est pas exactement... Non, vous pouvez pas, mesdames... Entécas, nous autres les hommes, peut-être qu'on est pas absolument semblables à Dieu, mais chus sûr que nous autres les hommes on a toutes une p'tite affaire pareille. Oui, parce que nous autres aussi on donne la vie, han! Faut ben la donner avec queque chose! Naturellement, lui, avec

toute c'qu'y a faite avec, à doit être infiniment grande… Mais ça, c'est un autre affaire. J'parle pas d'grandeur.

Ensuite, Dieu a créé la femme. Quand j'ai lu dans l'histoire sainte que c'est Dieu lui-même qui a créé la femme, j'ai douté de Dieu. J'ai dit : « Est-ce que Dieu est vraiment parfait ? » Après j'ai dit : « Oui, y est parfait. » Donc, y a faite exprès pour nous éprouver, pour nous faire gagner notre ciel ou nous précipiter en enfer vu qu'on se sert des mêmes créatures, mais pas aux mêmes places…

Entécas, ça, ça été Adam et Ève, nos premiers parents, qui ont eu deux enfants prénommés de façon bizarre. Y a des gens qui s'demandent encore comment ça s'fait qu'les deux enfants d'Adam et Ève s'appellent comme ça. Moé j'ai compris comment ça s'fait. Mais moé, j'comprends toute, c'est pas pareil. Non, mais j'ai très bien compris ça. J'vas toute vous espliquer, vous allez comprendre vous autres mêmes. C'est que quand Adam et Ève ont été chassés du paradis terrestre voyez-vous, y ont marché des pages pis des pages — ben, y s'cherchaient un logement, t'sais —, mais plusse qu'y marchaient, plusse que Ève enflait. Ben eux autres, y comprenaient pas c'qui arrivait. Adam y dit : « Pour moé, les pommes te font pas. » À dit : « Pourtant, j'ai pas d'coliques, rien… » Un moment donné à dit : « Arrête, y a queque chose, y a queque chose ! » Flock ! C'est le p'tit qui est arrivé. Mais Adam y avait jamais vu ça un bébé. Fa qu'y l'a r'gardé pis y a dit : « Ben cain ! » Pis l'nom y a resté. Trois ans après, quand l'autre est arrivé, Adam était parti travailler pis Caïn était tout seul avec sa mère. Quand y a vu arriver son p'tit frère, y l'a trouvé beau mais y parlait pas franc, fa qu'y dit : « À bel ! » Non, je l'sais qu'est facile, mais on travaille avec le public qu'on a…

Abel, c'était la plus belle de toutes, la première belle. (*Caricaturant le parler homosexuel stéréotypé :*) « Ah mon Dieu qu'était fine, elle ! À prenait deux trois p'tites branches pis à mettait l'feu là-d'dans, woouuh ! ça montait au ciel direct ! Le bon Dieu l'aimait ! » Ben c'est normal parce qu'y est d'même, le bon Dieu aussi. Le bon Dieu y est toute, faut ben qui soye ça avec ! Mon pauvre Caïn, lui, y allumait des forêts entières : la boucane montait pas, y a inque lui qui s'étouffait d'dans. Fa qu'y s'est découragé, y a tué son frère. R'marquez qu'moé, je l'aurais pas tué, mais j'l'aurais magané. Un lèche-Dieu, j'ai jamais aimé ça. Fa qu'là, le bon Dieu est arrivé : « Caïn, w'où que t'ailles… » Caïn dit : « Le bon Dieu est-tu Indien ou Japonais ? » Le bon Dieu dit : « W'où que t'ailles,

Ti-Coune — y l'appelait d'même dans l'intimité —, tout l'monde va savoir que t'es un assassin.»

Là, Ti-Coune a cherché du monde pis y en a pas trouvé. Su sa ligne à lui, y était tout seul avec sa mère pis son père, mais sua ligne d'après, y étaient déjà des milliers pis des milliers. Là, j'peux pas vous dire qu'ossé qui s'est passé entre les deux lignes. Est-ce que Caïn pis Adam se remplaçaient continuellement? Est-ce que Ève avait ça aux neuf jours au lieu d'aux neuf mois? Mais en quelques lignes, y sont dev'nus une grosse gang. Mais entre vous pis moé, y auraient été mieux de pas être une grosse gang parce que c'était une grosse gang d'ÉPAIS! Tellement que quand tu tournes la page, le bon Dieu les haït déjà. Y est dans le haut d'la page, tu sens qu'y passeront pas la page. Y est là, y les r'garde. Dans l'milieu d'la page, y en peut pus, y dit: «J't'écœuré. M'as toutes les tuer!»

Y en r'venait pas. Ben mettez-vous à sa place, tabarnouche! Y v'nait jusse de partir son affaire, pis y a une maudite gang d'épais qui marchaient pas pantoute comme y voulait. Ça pensait inque à un affaire c'monde-là, pis c'était d'faire choquer le bon Dieu. Ça s'réunissait une p'tite gang: «Qu'est-ce qu'on fait à soir? On va faire choquer le bon Dieu.»

Le bon Dieu dit: «Moé j'm'en vas dans l'ciel pis qu'y s'arrangent, c'te gang-là!» Pis après ça y dit: «C'est vrai, j'ai une p'tite responsabilité là-d'dans. C'est quand même moé qui les a faites... Bon, c'est correct, m'as m'trouver un gars sur la Terre pour s'occuper d'eux autres. Moé, m'as aller m'occuper d'mon ciel.»

C'est là qu'y a appelé Abraham. Le bon Dieu était pas fou! Y dit: «Si j'veux qu'ça marche, j'vas aller m'chercher un Juif.» Là, y a appelé Abraham. Y dit: «Qu'ossé qu'tu fais après qu'ton magasin est fermé?» Abraham dit: «I don't understand what you say.» Le bon Dieu dit: «Abraham, veux-tu faire d'l'argent?» Abraham dit: «Vous m'avez appelé, Seigneur?» Le bon Dieu dit: «Oui. Tu vas m'ouvrir 12 succursales. C'est toé qui vas s'occuper d'mon affaire sua Terre.» «Qu'ossé qu'vous allez m'donner en retour?» «La santé, la vieillesse et la richesse.» Abraham dit: «J'ai 950 ans pis j'ai jamais été malade. Mettez-moé tout ça en argent: j'le prends.» Le bon Dieu dit: «O.K. M'as t'mettre riche, toé pis toutes tes descendants.» Abraham y dit: «D'mandez-moé n'importe quoi.»

Le bon Dieu s'est dit : « M'as l'tchéquer pour voir si y est capable de faire n'importe quoi. » Pis y dit à Abraham : « Abraham, viens icitte une menute. C'est-tu à toé ce p'tit gars-là dans cour ? » Abraham dit : « Oui. » Le bon Dieu dit : « C'est un beau p'tit gars que t'as là. Qu'est-ce que tu penses que tu vas faire avec ? » Abraham dit : « J'pense j'vas faire un docteur avec. » Dieu y dit : « J'pense pas, moé. M'as te demander queque chose. » Abraham dit : « Oui, quoi ? » Le bon Dieu dit : « J'ai pensé un affaire, ça pourrait être drôle. Tu vas prendre ton p'tit gars, tu vas l'attacher dans un p'tit paquet, tu vas l'emmener dans le p'tit bois en arrière pis tu vas y rouvrir la gorge. » Abraham dit : « Combien ? »

Le bon Dieu dit : « Serre ton couteau, c't'une farce. C'était jusse pour voir si t'étais pour faire c'que j'te demande. » Abraham dit : « Vous voyez ben que pour d'l'argent… » Le bon Dieu dit : « C'est correct. À partir d'aujourd'hui, toé pis tes descendants, vous devenez mon peuple choisi. Vous allez être riches toute la gang. »

Ça c'est un boutte de l'histoire sainte que j'aime pas tellement. Non, mais pourquoi y nous a pas choisis nous autres ? Pourquoi c'est les Juifs qui sont le peuple choisi ? R'marquez que quand je r'garde c'qui leur z'arrive depuis deux trois cents ans, j'aime autant qu'y aye choisi eux autres. On est moins riches, mais y a moins d'Arabes qui courent après nous autres. On est plus tranquilles.

R'marquez que j'aime pas c'te boutte-là de l'histoire sainte, mais c'est pas l'boutte que j'aime le moins. Non, le boutte que j'aime le moins — non, j'peux pas dire ça —, l'boutte que j'haïs le plusse, c'est la fin. Le jugement dernier. Moé, quand j'ai lu ça, j'me sus dit en moé-même : « Comment ça s'fait, ça ? On est obligés d'vivre, de vieillir, de souffrir, de mourir, de pourrir. En plusse de t'ça, on arrive de l'autre bord pis on risque de brûler pour l'éternité. On est ben organisés ! » Pourtant, me semble que quand j'ai commencé à lire l'histoire sainte, Dieu a créé l'homme immortel. Fa que j'm'en vas tchéquer ça. Flack ata flack ata flack ata flack. C'était vrai ! Qu'ossé qui s'est passé entre les deux ? Qui peut être responsable d'une atrocité pareille ? Quel être infâme peut être responsable de t'ça ?

J'ai trouvé ça à page deux. C'est Ève, la grand-mère de toutes les épaisses. Pas capable de se r'tenir ! Tout suite en arrivant, envoye la pomme, vite ! Maudite tête de linotte. Pis y a encore des femmes qui s'demandent pourquoi

qu'on veut pas leur laisser faire toute qu'est-ce qu'à veulent faire. Mais avec qu'ossé qu'leur grand-mère nous a faite, on l'a encore su l'cœur! C'est pas pour rien qu'les femmes ont jamais eu l'droit à des bonnes jobs dans l'Église! Ben, tu peux être sœur, laver des malades, des pitals, des vicaires, des presbytères, mais j'ai jamais vu de femme prêtre par exemple. Consacrer des mains d'femme? Yeurk! Des mains de démones! Ça traîné partout où ça sent l'yâbe!

Non, mais r'marquez que Ève est pas toute seule responsable. Adam y est responsable un peu, parce qu'y s'ennuyait. Ça, j'comprendrai jamais ça. Le bon Dieu y donne toute à c't'épais-là: les animaux, la forêt, envoye donc. Y s'ennuyait! Quel gars laisserait pas sa femme pour vivre dans forêt avec les animaux? Moé j'aurais aimé ça être Adam, avec les animaux. J'aurais aimé mieux être Tarzan: j'ai toujours eu un faible pour Cheetah... Non, mais pour moé, Adam y s'ennuyait d'sa mère avec toute c'qu'y avait là. Pourtant ça avait ben commencé parce qu'Adam, y s'est pas garroché sur les pommes, rien! Parce que quand le bon Dieu a faite Adam, ça s'est très bien passé. Ça s'est faite vite. Y est arrivé: SCHLACK! BOUM! ATA FLANG! Y a soufflé d'dans pis Adam y disait: «Encore!» Le souffle de vie, y a assez aimé ça! Hou!

Là, le bon Dieu y a présenté les animaux. Adam rencontre Léo le lion, Babar l'éléphant, les arbres, les fleurs... Entécas, y a toute présenté ça. Après, y l'a laissé tranquille, pis c'est là qu'Adam s'est mis à s'ennuyer.

Le bon Dieu dit: «J'vas y faire un compagnon.» SCHLACK! BOUM! ATA FLANG! Là, y a r'gardé ça pis y vient pour souffler d'dans, y dit: «Attends donc une menute, y a queque chose qui marche pas. Me semble que j'pourrais faire mieux qu'ça, esthétiquement parlant. C'est vrai, c'te p'tite affaire-là qui dépasse, c'est pas ben beau... M'as y arracher ça.» SCRATCH! «Bon. Ben si y a pus de p'tite affaire, les boules, on en a pus besoin non plus.» SCROUNCH! Là, y était pogné avec les boules, y savait pus quoi faire. «Peut-être que j'pourrais y mettre plus haut?» Là, y l'a r'gardée comme faut. Ça, c'était Ève. Mais était un peu carrée parce qu'y l'avait faite en glaise. Y a décidé de l'arrondir un p'tit peu. Fa que pour y en donner à l'extérieur, y a fallu qu'y aille en chercher à l'intérieur. Là, y a faite un p'tit trou par icitte, un p'tit trou par là... Entécas, entre vous pis moé, y a faite un trou d'trop... dans tête!

C'te tête de linotte-là arrive: «Allô Adam! Allô Adam!» Adam dit: «Qu'ossé ça?» Le bon Dieu dit: «C'est ta compagne.» Adam dit: «Ça pas d'allure!» Le bon Dieu dit: «Ça pas d'allure, mais c'est ben bon pour la vaisselle.»

Là, Adam y a présenté queques animaux, naturellement des animaux à sa portée: Donald le canard, Skippy le kangourou... Quand à l'a vu Skippy le kangourou, à s'met à y sauter dans poche. Rentre pis sort! Le bon Dieu a été obligé de r'venir. Y dit: «Ève, couchée!» Fa qu'là, Adam y a continué à y présenter des animaux. Y a présenté la p'tite grenouille avec la grande bouche dont y se servait avant. La p'tite grenouille est dev'nue jalouse pis à s'est fermé la bouche. C'est pour ça que toutes les grenouilles sont d'même astheure...

Finalement le bon Dieu dit: «V'nez, j'vas vous faire rencontrer quequ'un.» Fa que là, y sont arrivés au pommier. Inque pour vous montrer comment Ève était épaisse, y arrivent au pommier, le bon Dieu dit: «Adam et Ève, rencontrez donc le pommier.» Bon, là l'pommier s'est faite aller un peu. Ève à dit: «C'est le pommier quoi?» Le bon Dieu dit: «Pardon?» Ève dit: «Ben oui! Lui, c'est l'pommier homme, moi chus la pommière femme. Lui, c'est l'pommier quoi?» Eille! Le bon Dieu est tombé à terre! Adam dit: «C'est l'pommier pommier, épaisse!» Y l'a pognée par un affaire pis y l'a swignée l'autre bord. Le bon Dieu dit: «Tire pas trop fort là-d'sus, c'est pas une pognée! J't'expliquerai le mode d'emploi plus tard...»

Là, le bon Dieu y dit: «Les enfants, j'vais maintenant vous adresser quelques mots.» Ève à r'gardait Adam: «J'espère qu'y parlera pas trop longtemps...» Adam dit: «Pardon?» Le bon Dieu dit: «Chut! Les enfants, regardez le ciel, regardez les étoiles, regardez la Lune, le soleil, regardez les arbres, regardez, regardez les animaux, les roches et les ruisseaux, la terre et les eaux. Regardez, j'ai tout faite ça pour vous. Ne suis-je pas infiniment bon?» Ève à dit: «Vous êtes infiniment pas pire, franchement vous travaillez ben!» Le bon Dieu dit: «Les enfants, regardez le paradis terrestre. J'ai créé ça pour vous. Je vous l'donne. Vous pouvez faire tout c'que vous voulez avec, toute! Mais touchez pas à mes pommes.» Adam dit: «Pourquoi?» Le bon Dieu dit: «Parce que.» Ève dit: «Tu parles d'une réponse!» Le bon Dieu dit: «C'est parce que l'pommier, c'est l'arbre du bien et du mal. Y faut pas toucher à ça. Si vous mangez des pommes, vous allez comprendre des affaires que j'aime mieux que vous compreniez pas, parce que pour comprendre ça, j'aime mieux que vous soyez parfaits comme moé. Si vous autres, vous voulez rester parfaits, vous êtes mieux de rester des parfaits épais. Bon.»

Adam dit: «J'comprends pas qu'ossé qu'vous voulez dire.» Le bon Dieu dit: «C'est ben simple. Si tu manges des pommes, tu vas comprendre des

affaires, mais tu comprendras pas assez. Tu vas jusse assez comprendre pour comprendre que dans l'fond, tu comprends rien. Comprends-tu ? » Adam dit : « Non, j'comprends pas. » Le bon Dieu dit : « Comme tu vois, t'as même pas besoin d'manger d'pommes. » Adam dit : « C'est parfait, on en mangera pas. » Ève dit : « Non non, on en mangera pas. » Menteuse…

Fa que là, le bon Dieu est parti. Ben en faite, le bon Dieu est parti, c'est ça qui est écrit dans l'histoire sainte : « Et Dieu est parti. » R'marquez que depuis qu'j'ai lu ça, j'me sus toujours demandé où qu'tu pouvais partir quand t'es partout. J'ai pas encore trouvé…

Ça fait que le lendemain soir, c'est là qu'ça commencé à s'gâter. Y était à peu près six heures et quart six heures et vingt, Adam et Ève v'naient jusse de finir de souper. C'est à c'moment-là que le serpent s'est incinéré dans l'pommier. Et comme c'était un serpent à sornettes, y s'est mis à sorner et Ève, qui était épaisse, à dit : « Serait-ce-tu le téléphone qui sorne ? » Adam dit : « On est même pas plogués, nounoune. » Ève dit : « Qu'est-ce que ça peut ben être ? » Comme y étaient au deuxième, Adam dit : « Ça doit être au pommier. » Fa que là, est descendue. Mais comme le serpent était plus vite qu'elle, y ouvre le pommier, y dit : « Bonjour madame ! Y fait beau aujourd'hui ! J'ai des beaux légumes, des beaux fruits, mais le spécial d'la journée, c'est c'te belle grosse pomme toute shinée. » Ève dit : « On en mange pas de t'ça. » Le serpent dit : « Pourquoi ? » Ève dit : « Parce que le bon Dieu veut pas. » Y dit : « Y est pas là… » Ève dit : « C'est pourtant vrai. » À l'savait pas qu'le bon Dieu était partout. Parce qu'en faite, l'bon Dieu y s'trouvait dans l'pommier, dans pomme. Y était même dans l'serpent.

Ève dit : « Est-ce que c'est vraiment bon ? » Le serpent dit : « Madame, approchez-vous. » À s'approche. Y s'met à y chanter la pomme : « Mangez de t'ça madame, vous le r'gretterez jamais. Surtout, donnez-en à votre mari, ça a des propriétés extraordinaires. Moé-même j'en mange. R'gardez comment j'me tiens raide ! » Ève dit : « C'est intéressant. J'sais pas si j'devrais… » Le serpent dit : « Essayez-en une, vous en mourrez pas ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! » Ève dit : « O.K. »

À t'accroche la pomme, à croque dans pomme comme on croque dans une belle grosse vie. Sur l'entrefaite, Adam arrive, y dit : « Es-tu folle, toé ? Lâche ça, lâche ça ! Si l'bon Dieu arrivait ! Lâche ça, lâche ça ! » Ève dit : « Eille, pitou ! Goûte à ça, mon trésor, goûte à ça, trésor ! » Adam dit : « Tu parles ben drôle toé ! C'est-tu les pommes qui font ça ? » Ève dit : « Oui, pitou ! Goûte à

ça, tu vas assez aimer ça!» Adam dit: «Non. Le bon Dieu veut pas.» Ève dit: «Adam! Envoye donc...» Adam dit: «Ah, si tu m'prends par les sentiments...»

Fa qu'y croque dans pomme. Y dit: «Sais-tu qu'est pas pire pis toé avec?» Y sait pas c'qui l'a pogné, y saute dessus. Y s'met à te l'embrasser, mais y savait pas comment. Y était là: vlack, vlack! Ève dit: «Adam!» Adam dit: «Ève!» Ève dit: «Adam!» Adam dit: «Ève!» Ève dit: «Adam, attends une menute.» Adam dit: «Ève, j'ai une idée.» Ève dit: «Quoi?» Adam dit: «On va s'fermer les yeux.» Ève dit: «O.K. Pis après?» Adam dit: «C'est ben simple, on va faire un jeu.» Ève dit: «Quoi?» Adam dit: «On va s'fermer les yeux pis j'vas mettre certaines de mes affaires dans certaines de tes affaires pis toé, tu vas essayer de deviner quoi. Moé, m'as essayer de deviner où.» Ève dit: «Adam, t'es too much!» Adam dit: «Pardon?» Ève dit: «T'es trop... Entécas, t'es plusse que c'que t'étais t'à l'heure.»

Fa qu'y s'ferment les yeux pis y s'met à y mettre des affaires dans ses affaires. Là où c'qu'à l'a ri le plusse, c'est quand y a mis son pouce droit dans sa narine gauche. Un moment donné, y t'y met queque chose dans queque chose pis à dit: «Aaaaah! Bouge pus, toé là. Ah! Aaaaah! J'sais pas qu'ossé ça, mais j'haïs pas ça! J'arrive pas à deviner. Sors tranquillement.»

Fa qu'le bonhomme y sort tranquillement, y rerentre tranquillement. À dit: «Aaaaah! À gauche, crampe en masse, c'est beau... Ça sert à rien, j'arrive pas à deviner encore. Sors pis rentre plus vite!» Fa qu'y sort pis y rentre pis y sort pis y rentre pis y sort... À dit: «J'arrive toujours pas à deviner quoi.» Y dit: «Laisse faire quoi astheure, tu m'diras quand.» Pis sort pis rentre pis sort pis rentre... Y se sont tellement faite aller que le bon Dieu est v'nu. Euh, j'ai mal phrasé ça. Y se sont tellement faite aller que le bon Dieu est arrivé. Y aurait pas fallu qu'y vienne avec l'infiniment grande...

Le bon Dieu dit: «ADAM, VIENS IMMÉDIATEMENT!» Dix menutes après, mon Adam arrive. Le bon Dieu dit: «Pourquoi t'es pas v'nu tout suite quand j'te l'ai dit?» Adam dit: «J'ai ben essayé, mais j'en v'nais jusse... Non pis à part de t'ça, vous m'avez pogné les culottes baissées, c'est gênant!» Le bon Dieu dit: «Comment ça qu'tu sais que t'as pas d'culottes, toé? Ça veut-tu dire que t'as mangé d'la pomme ça?» Adam dit: «Un fou dans une poche!» Le bon Dieu dit: «M'as t'punir pour ça.» Adam dit: «Eille, eille! C'est pas d'ma faute à moé!» Le bon Dieu dit: «Comment ça, c'est pas d'ta faute à toé?» Adam dit: «Ben non, moé j'voulais pas, c'est elle.» Le bon Dieu dit:

«Comment ça, c'est elle? Même si c'est elle qui a commencé, t'avais jusse à pas en manger. M'as vous punir toués deux, c'est toute. Je vous chasse du paradis terrestre.»

En faite, pour moé, y les a pas chassés du paradis terrestre. Pour moé, qu'est-ce qui est arrivé, y a dû leur laisser le terrestre pis lui, y est r'parti avec son paradis. Ça doit être plutôt ça parce qu'on les a jamais r'vus depuis, ni lui ni l'paradis. Adam dit: «Me semble que vous êtes mauvais un peu. On a presque rien faite.» Le bon Dieu dit: «C'est rien ça, c'est le début de la punition. Voici la suite. Voici ma décision infiniment finale...»

POUR UNE P'TITE POMME

Musique: Serge Vallières

«Tu travailleras toute la journée
Le soir, tu s'ras ben fatigué
Mais l'lendemain faudra r'commencer
Tu te r'poseras juste une journée
Tu seras malade de temps en temps
Juste pour te rappeler un moment
Qu'un jour, après ces peines-là
En poussières tu retourneras»

Y m'semble, Seigneur, que c'est beaucoup
Pour une p'tite pomme, pour une p'tite pomme
Y m'semble, Seigneur, que c'est beaucoup
Après tout, je ne suis qu'un homme

«Un jour s'arrêtera ton cœur
Tu pourriras pour ton malheur
Tu viendras m'voir au firmament
J'jugerai si t'as été méchant
Si tu m'as redésobéi
Tu souffriras à l'infini
Tu brûleras pour l'éternité
Je m'demande même si c'est assez»

Y m'semble, Seigneur, que c'est beaucoup
Pour un peu d'fun si vite passé
Car soit dit sans vous offenser
Je suis comme vous m'avez créé

NOÉ

Musique: Libert Subirana

Il pleut, il pleut, il pleut, Noé
Move-toé, Noé
Il pleut, il pleut, il pleut, Noé
Tu s'rais peut-être mieux de te grouiller
Parce qu'à force de t'laisser mouiller
Dans 40 jours, tu s'ras noyé
Il pleut, il pleut, il pleut, Noé
Move-toé, Noé

«C'est pas que j'voudrais pas
Mais à l'âge que j'ai là
J'peux pus courir trop trop
À 600 ans t'es rendu slow
Me semble que c'est d'la grosse ouvrage
Pour un homme de mon âge
De bâtir un bateau
Pis d'y mettre tous les animaux

O.K., c'correct, m'as m'forcer
Mais faut pas trop m'en demander
M'as aller au plus vite
Ça s'peut qu'j'oublie queques p'tites bébittes
Différencier les mâles des femelles
Y en a qu'ça prendrait des jumelles
Pis quand y vont toutes se lâcher
C'est pas moé qui va nettoyer

Mon devoir est accompli
Comptez-les, y sont toutes ici
Même qu'y sont ben assortis

Les femelles rentrées, les mâles ont suivi
Seulement, c't'un peu gênant
Qu'y fassent ça devant les enfants
En plusse qu'si y arrête pas d'mouiller
Ben vite, y aura pus d'place pour moé»

Merci, merci, merci, Noé
Merci, Noé
Merci, merci, merci, Noé
Merci, Noé
Grand-papa de l'humanité

Grâce à toi nous pouvons exister
Souffrir, vieillir et trépasser
Merci, merci, merci, Noé
Merci, Noé
Merci, merci, merci, Noé
Merci, Noé

L'honnêteté/Ma blonde*

J'ai cassé avec ma blonde. C'est pas que je l'aimais pas... C'était pas non plus parce qu'était pas belle. Eille, était belle, ma blonde! Ben j'l'appelais ma blonde au début, mais après à s'est faite teindre, fa qu'après je l'appelais ma Rose. Ben, pas parce qu'avait les cheveux roses, c'est jusse que c'était son nom. Pis en plusse, j'sais pas comment je l'aurais appelée, à s'était faite teindre vert pâle! Fa que j'y ai tout suite faite acheter une robe en satin saumon. Vert et saumon, j'ai toujours trouvé ça beau. Hé que je l'aimais, c'te fille-là! En plusse, j'aimais ça prendre des marches avec elle le soir. Était sécuritaire, t'sais: les cheveux verts, la robe saumon, le bleu sués yeux pis l'rouge sués joues. À brillait dans l'obscurité, pas d'danger de s'faire frapper!

* Ce monologue était accompagné d'une musique signée Michel Dion.

J'aimais ça aussi prendre des marches avec elle parce que ça la faisait sortir, pis à l'aimait sortir. C'est pas qu'à l'aimait pas sortir tout seule, c'est moé qui voulais pas. T'sais, quand t'aimes quelqu'un, tu l'aimes. Moé j'tais d'même : je l'aimais, j'étais jaloux de toute. Après que j'ai compris que je l'aimais, je l'ai jamais laissée sortir, tout seule ou avec d'autres. Elle, à s'ennuyait pis à voulait s'amuser. Ben j'ai dit : « M'aimes-tu ? » À dit : « Oui. » J'ai dit : « On sort-tu sérieusement ? » « Oui. » J'ai dit : « Bon. Ben si on sort sérieusement, c'est pas l'temps de s'amuser. L'amour, on rit pas avec ça. Tu travailles, tu rentres pis tu m'attends. Pas d'allage pour acheter des chips tout seule… E-rien ! » Pis j'ai dit : « M'as v'nir te voir le plus souvent possible. »

Ben j'pouvais pas y aller toués soirs parce qu'avec mes chums, on joue aux cartes deux fois par semaine, un soir on va aux courses pis on va à taverne après. Finalement, à compris, pis à resté à maison, pis à m'a attendu. Ça, ça été des belles années. De la vraie amour ! Je l'aimais tellement qu'un année j'ai pas été au pique-nique du bureau jusse pour rester avec elle. Ben, eux autres aussi y avaient un pique-nique pis si je l'avais pas chicanée, à y aurait été. Pis moé, j'voulais pas. À dit : « On est jusse des filles ! » Raison de plusse : des filles ensemble, tu sais jamais qu'ossé qu'ça va faire. C'est pas qu'y sont méchantes, mais c'est des filles pis y sont naïves. Y comprennent pas toute. Tu sais pas qu'ossé qui peut arriver.

Entécas, j'ai cassé avec. En faite, j'ai pris la décision de casser avec quand à m'a dit qu'à voulait pus m'voir. Neuf ans, j'ai sorti avec. Je l'aimais, toute ! Neuf ans ça pris avant que j'm'aperçoive quelle sorte de fille c'était. J'ai rasé d'la marier une fois, toute ! Une chance que je l'ai pas faite. Là je s'rais pogné avec un divorce, envoye donc, un paquet de troubles pour une fille qui était même pas honnête. Pis moé, si y a un affaire que j'endure pas, c'est d'la malhonnêteté. Moé là, n'importe qui peut être comme y veut, du moment qu'y est honnête et droit. Ça, c'est les deux plus grandes qualités. Moé, j'dis pas que j'ai pas d'défauts, mais je suis honnête et droit. Mon père était honnête et droit, ma mère était honnête et croche. C'est pas d'sa faute, à faisait d'l'arthrite. Était croche, mais pas comme ma blonde… ma Rose.

Entécas, j'ai tombé à terre quand que j'm'ai aperçu qu'était pas honnête. Moé qui l'aimais ! Un soir, c'tait mon soir de cartes, fa que j'étais chez un chum, pis lui y avait d'autres chums dont deux qui jouaient pas aux cartes. Entécas. On joue, on boit, on mange des peanuts. D'un coup, mon chum y dit :

«Ça prendrait une fille pour nettoyer un peu.» Y m'dit: «Moé, j'aurais besoin de m'faire passer un vacuum...»

Fa que j'appelle ma blonde, ben, ma Rose. À vient, mais de r'culons. À s'dépêche à nettoyer pis là, à voulait qu'on parte. Ben moé j'ai dit: «J'peux pas partir, faut que j'me r'fasse tabarnouche, j'perds 87 cennes!» À dit: «Les deux gars dans l'salon, y m'achalent.» «Ben va-t'en, on te r'tient pas.» À dit: «J'veux pas r'tourner tout seule.» Fa qu'les gars dans l'salon ont dit: «On va aller la r'conduire.» J'ai dit: «Tu vois, sont fins!» À voulait pas, mais j'ai dit: «Envoye, envoye!»

Le lendemain, je l'appelle. À voulait pas m'parler! J'vas la voir. À boudait, même à pleurait. À dit: «Les gars, y m'ont violée.» Ben j'ai dit: «Ça s'peut pas, c'est des chums de mon chum!» Là, à m'raconte que un la tenait pis que l'autre, ben, vous savez quoi... Après, l'autre la t'nait. J'ai dit: «Ben, j'te pensais pas d'même.» À dit: «Comment?» J'ai dit: «Ben, t'as dû les provoquer, queque chose, çartain!» «Non. Pis j'vas les faire arrêter.» «Y en est pas question, j'aurais l'air fin d'vant mes chums après ça! T'es assez grande pour savoir qu'ossé qu't'as faite. J'te pensais plusse honnête, paye pour. Faut que t'apprennes à prendre ta pelule.»

Deux mois et demi après, à m'appelle. Est en famille! J'ai dit: «T'en fais des belles de c'temps-là, toé!» Était choquée, à dit: «Tes maudits chums de l'autre fois, j'veux pas d'leur bâtard.» J'y dis: «Fallait y penser avant.» «En plusse, si mes parents apprennent que j't'enceinte, y vont me mettre dehors!» Faut les comprendre: y sont honnêtes eux autres. À dit: «J'veux m'faire avorter.»

Là, j'ai rasé la frapper! J'ai dit: «T'as pas d'morale! T'as aucune droiture! Aucune honnêteté! L'avortement c'est un crime, c'est inhumain, j'te l'défends.»

En faite, on avait un compte de banque conjoint avec jusse une signature: la mienne. Fa que je l'ai vidé pour être sûr qu'à s'en serve pas pour se faire avorter. C'est effrayant, aussitôt que tu pars croche, c'est fini! À l'a eu, son p'tit. Ben, à eu d'la misère parce que ses parents l'avaient mis dehors pis moé j'y avais ôté son argent. T'sais, on a toute faite, pas de bon cœur, mais pour son bien.

Le bébé, à l'a donné en adoption. Faut-tu être malhonnête! À perdu sa job parce que son père a conté à son boss qu'y fallait la punir. Là, à traîné les rues. À ferait n'importe quoi pour de l'argent, n'importe quoi. Quand tu vois ça, tu t'dis: «Y a vraiment du monde, quand même tu ferais n'importe quoi, l'honnêteté, y sauront jamais c'que c'est.»

POURQUOI?

Musique: Judi Richards

Quand je t'ai vue partir
Disparaître à jamais
J'aurais voulu bondir
Te crier mes regrets
Pleurer sans retenue
M'accrocher sans pudeur
Te paraître abattu
T'appeler mon bonheur
Faire comme au cinéma
Dire: «Ne me quitte pas
Je ne suis rien sans toi»
Te lire ces mots d'amour
Datés de quelques jours
Te prendre dans mes bras
Mais je ne pouvais pas

Pourquoi est-ce si long la vie
Qu'un jour, à bout de rêves
On accepte une trève?
Pourquoi est-ce si long la vie
Qu'un jour, on ne peut plus lutter
Pour ce qu'on a aimé?
Pourquoi est-ce si long la vie
Qu'un jour on puisse, sans chagrin
Ne plus se dire à demain?

J'aurais dû t'implorer
Te rappeler notre amour
Notre passion passée
Éteinte au fil des jours

Car l'amour ne meurt pas
Lui seul est éternel
Je t'appelle tout bas
Sans bruit, mais je t'appelle

Non, je n'ai pas pleuré
Non, je n'ai pas souffert
Je me suis retourné
Sans penser à hier
Je ne comprenais plus

Je suis resté debout
Mais pourtant j'aurais dû
Tomber à tes genoux

ON EST BEAUX, ON EST FINS

Musique: Libert Subirana

J'sais pas si c'est vrai
Seulement y paraîtrait
Qu'ailleurs le monde est ben nono
Une chance que nous autres on est beaux

En Afrique du Sud c'est pas croyable
Y s'passe des choses impardonnables
Ça s'chicane entre Noirs et Blancs
C'est une gang de racisses effrayants

La, la, la, la, la, la, la
Ah ben, tu parles d'une gang de sacripants
La, la, la, la, la, la, la
On aurait pas cru qu'ça existait vraiment

Y a plein d'affaires qui ont pas d'allure
J'comprends pas que l'monde les endure
Y paraîtrait qu'y a des restaurants
Qui sont réservés jusse aux Blancs

La, la, la, la, la, la, la
Ah ben, tu parles d'une belle gang d'écœurants
La, la, la, la, la, la, la
Veux-tu ben m'dire pour qui qu'y s'prennent les Blancs?

Là-bas les Blancs sont rois, y font toute qu'ossé qu'y veulent
Si t'es Noir, y t'reste juste à fermer ta yeule

T'as pas le droit d'vote, tu peux pas rester où tu veux
Pourtant, quand on y pense, les Noirs, y sont chez eux

Ça s'peut-tu, nous on l'croit pas
C'pas au Québec qu'on verrait ça

Nous autres on est beaux
Nous autres on est fins
Icitte on a toute

Même si on a rien
Nous autres on sait vivre
Nous autres on sait quoi

On sait quoi que, quoi quand, quoi quoi
Qui qui, qui qu'à, qui quand, qui quoi
Quand qu'on, quand que, quand qui, quand quoi
Car qui qui dirait quoi que ce soit
Quand qu'y a la chance d'être Québécois?

SAVOIR PARTIR*

Savoir partir sans tout briser
Savoir accepter sans discours
Savoir aimer sans posséder
Savoir attendre ton retour

Ne jamais perdre cet espoir
Par lequel je pourrais bâtir
Sans même avoir besoin d'y croire
Le pont d'où tu peux revenir

Si je peux encore dire je t'aime
C'est que j'ai cru, entre tes bras
Pouvoir être celui-là même
Qui pourrait partir sans combat

---

* Savoir partir est une chanson inédite écrite en 1975. Elle ne fut jamais produite en spectacle et aucune musique n'a été composée pour l'accompagner.

Quelle est donc cette déchirure
Qui brûle au plus profond de moi
Qui me transperce, qui me torture
Après quelques jours loin de toi?

La peur (1975)*

Ça vous est-tu déjà arrivé d'avoir peur? T'sais, une vraie grosse peur? Moé oui! Eille, c'te fois-là, j'ai eu la peur de ma vie. J'ai tellement eu peur qu'avant ça j'avais peur de rien pis astheure un rien m'fait peur. J'veux pas dire par là que j'ai peur de toute, non, mais seulement toute me fait peur.

Oh! Avez-vous entendu queque chose? Non? Ben tant mieux... Oh! Là, vous avez rien entendu çartain? Ben ça doit être des peurs que j'me fais. J'aime mieux ça d'même. (*Un bruit fait sursauter le public.*) Hein? Qu'ossé ça? Hmm, j'aime pas ben ça... Pour moé, c'est rien d'grave. Faut pas avoir peur...

Entécas, moé j'veux pas avoir peur parce qu'avoir peur, j'ai peur de t'ça. C'est vrai parce que pour moé là, la pire peur c'est quand t'as peur d'avoir peur. T'sais, quand tu penses qu'y a queque chose qui va t'faire peur pis que t'as peur inque à y penser. Ça, c't'effrayant, parce que... (*On entend un grand cri dans la salle.*) Eille, ça commence à être épeurant, ça! Non, mais on est mieux de pas y penser. De toute façon, j'pense pas qu'y arrive rien à personne. Entécas, pas tout suite, tout suite... Le mieux, c'est d'oublier ça, faire comme si de rien n'était. Parce que si on y pense, c'est pire. Si on a peur qu'y arrive queque chose qui va nous faire peur, on vient nerveux, tendu pis c'est dangereux pour le cœur.

J'ai un chum de même, moé. Lui, y était peureux pis y avait toujours peur qu'on y fasse peur. Fa qu'une fois, on y a faite une vraie peur. T'sais, on a eu peur qu'y s'fasse mal en tombant. On a été soulagés quand l'docteur nous a dit qu'y était mort avant d'arriver à terre. Mais ça là, c'est des grosses peurs. Pas des p'tites peurs comme j'ai dans l'moment... Non, mais là, toute a l'air normal... Ça doit être fini... J'pense que toute est correct... Mais quand même, t'nez-vous solide après vos bancs. Vaut mieux prévenir que guérir.

---

* «La peur» (1975) est un monologue inédit produit en 1975-1976 qui n'a aucun rapport avec «La peur» de 1981-1982.

Moé, la fois que j'ai eu l'plusse peur, c'est la fois que j'étais allé voir une voyeuse pour voir si à voirait pas qu'osse qui était pour m'arriver. Ça c'est une voyeuse ! À s'appelait Luce Tucru. À voyait dans toute : le thé, les mains, les cartes, ton portefeuille, toute ! À voyait tellement toute que quand tu parlais avec, on aurait dit qu'à t'voyait pas ! Au début, j'allais la voir juste pour voir pis j'm'ai mis à la voir v'nir. À l'a ben vu, fa qu'à dit : « Je vois que vous croyez pas dans mes dons, alors nous allons changer de méthode. J'vas vous dire queque chose que j'dis pas à grand monde. » À dit : « Je suis médium. » J'ai dit : « Moé, chus small ! » À dit : « Pardon ? » J'ai dit : « Chus small pour les affaires faites en Europe. T'sais, y sont p'tits par là. Mais j'vous aurais crue large. » Avait l'air insultée. À dit : « Je suis médium et, en plusse, je communique avec les esprits. » J'voyais pas l'rapport, mais là à m'a annoncé qu'à faisait des séances de spiritueux pis à m'a invité à y aller.

On était toutes assis en rond autour d'une table carrée. Pis là, comme on était en pleine noirceur, à dû avoir peur qu'y en aye qui fassent des affaires pas correctes. Fa qu'à nous avait toutes fait mettre nos mains sua table. Fa qu'on était là, à noirceur, on parlait pas, rien, on attendait, on attendait… D'un coup, la voyeuse a dit : « Esprit, es-tu là ? »… Y a pas répond. J'ai dit dans moé-même : « Si y a un esprit, espérons que c'est pas l'Esprit saint parce qu'à noirceur de même, y peut s'garrocher sua voyeuse pis on l'verra pas. »

Fa qu'on attendait pis on était nerveux, on s'tenait les jambes serrées ben dur, surtout elle… On avait peur. D'un coup, y a eu comme un p'tit bruit sec pis j'ai comme senti queque chose. Pis là, j'ai entendu une voix qui a dit : « Escusez. » C'tait l'gars à côté d'moé. Lui, la peur y tordait les boyaux fa qu'y s'était soulagé. Quand j'ai compris que c'tait jusse ça, ça m'a soulagé moé aussi. Fa qu'j'ai parti à rire. Pis là, comme j'partais à rire, la lumière s'est allumée. J'ai arrêté net. La lumière s'est éteinte. J'ai r'parti, à s'est allumée. J'comprenais rien là-d'dans.

Là, la voyeuse a dit : « Que celui qui rit quand y fait noir le fasse quand j'allume, que je l'voye ! » Là, j'ai resté bête. À dit : « De toute façon, la séance est finie. Ça peut pas marcher d'même, vous r'viendrez dans deux semaines. » J'ai dit au gars à côté d'moé : « Ça va vous faire long à vous r'tenir ! » Mais là, la voyeuse, à y a dit : « Vous, vous vous r'tiendrez de v'nir. » La fois d'après, y était pas là.

En faite, c'est la fois d'après que j'ai eu la peur de ma vie. Ça été effrayant! On était toutes assis ben carrés autour d'une table ronde. Personne parlait, personne bougeait. Y faisait noir, on sentait qu'y allait arriver queque chose parce que ça sentait pas comme l'aut' fois. On voyait que la voyeuse était pus médium, était saignante. À l'avait la face comme une forçure tellement qu'était concentrée. On la voyait dans noirceur, c'tait assez épeurant! D'un coup... (*Dans la salle, on assiste à un black-out. Il y a des éclats de lumière et des bruits effrayants. Puis, plus rien.*) Y a rien d'cassé? Parfait. Nous autres là, toute était à l'envers: l'armoire, la table, les chaises ont r'volé su l'mur. Moé, j'ai faite un step effrayant.

La voyeuse a dit: «Esprit, es-tu là?» Moé, j'ai dit: «J'espère, parce que si y est pas là, qu'osse ça va être quand y va y être!» À dit: «Esprit, êtes-vous choqué contre quelqu'un ici?» Y a pas répond. J'ai dit: «Savez-vous qui c'est, l'esprit?» À dit: «Non.» À dit: «Esprit, si vous êtes choqué contre quelqu'un ici, manifestez-vous!» Là, là, le buffet a r'viré à l'envers avec toute la vaisselle. J'ai dit: «Ça doit être Tapageur parce que Camério, y fait jusse se branler, y fait jamais d'train!» À s'est pas occupé d'moé, à dit: «Esprit, êtes-vous choqué contre moi? Si oui, frappez trois coups, si non deux coups...» (*On entend deux coups.*) À dit: «Contre lui?» pis à dit ça en me montrant. (*On entend trois coups.*) Là, la peur m'a pogné. À dit: «Ayez pas peur, allez-vous-en chez vous, tranquillement, faites brûler des cierges pis à l'avenir, watchez-vous. Parce qu'astheure qu'y vous a trouvé, y vous lâchera pus!»

Ça fait deux ans de t'ça. Depuis c'temps-là que j'ai peur. Pas pour moé surtout, mais j'ai peur pour les autres: c'est toujours aux autres qu'y s'attaque. J'ai ben hâte de savoir quand est-ce qu'y va s'déchoquer. Moé, chus toujours sur une tension. T'sais, j'sais jamais quand y est là, quand y est pas là, rien...

J'pense qu'y est parti... Y a faite assez d'troubles là... Esprit, es-tu là? (*Un projecteur s'écrase près de lui sur la scène.*) Esprit!... (*On entend des bruits, des gens courent dans les allées, des cris, un tulle tombe sur les gens.*) Fais pas l'fou, esprit! Le monde t'ont rien faite!... Esprit?... Ah ben, j'pense qu'y est parti pour de bon. Tant mieux.

(*Une voix caverneuse se fait entendre:*) «Fais-toé z'en pas, j'vas revenir. Je suis très revenant. Ah! Ah! Ah!»

Vive les Jeux olympiques*

Oh! Eille! J'voulais vous demander quelque chose. Est-ce qu'y en a dans la gang qui se rappellent que l'année passée, on avait promis de parler français seulement pendant un an**? Est-ce que y en a-tu qui ont manqué à leur serment? Oui, y en a! Menteurs! J'en ai vu un, après-midi, icitte même. R'marque, y s'en apercevait même pas qu'y parlait anglais, y dit à l'autre: «Watch mon bike, j'vas m'pitcher avec mon kid.» Moé-même j'ai manqué à mon serment, mais pas souvent: deux ou trois cents fois... par jour. Non, mais c'est pas d'ma faute. C'est parce que c'était l'Année d'la femme. C'est leur faute à eux autres! Comment veux-tu faire un homme de toé l'Année d'la femme? Moé, j'ai perdu tous mes privilèges d'homme! Aujourd'hui, c'est ma femme qui porte les paquets, à m'ouvre les portes pis avant d'partir pour aller travailler l'matin, à m'laisse d'l'argent pour que j'aille magasiner. C'est dur pour un homme, ça.

Pis en plusse de t'ça, m'as vous dire qu'y en a un maudit paquet qui sont icitte à soir qui ont été obligés de briser leur serment tous les jours. Toutes les contrôleurs aériens, déjà, toute la gang qui travaille pour Air Canada***, toutes les gars qui travaillent pour les grosses compagnies américaines comme la U.S. Chemical, U.S. Steamship, U.S. j'sais-pas-qui pis U.S. j'sais-pas-quoi. Avec toutes ces U.S.-là, j'me demande U.S. qu'on s'en va? On s'en va sua bum! Toute ce monde-là qu'y a manqué à sa promesse, ça prouve que ça donne l'indication du Québec d'aujourd'hui: un Québec faible et mou!

---

* Ce monologue fut écrit spécialement pour le spectacle *1 fois 5*. Ce spectacle, réunissant Robert Charlebois, Jean-Pierre Ferland, Claude Léveillée, Gilles Vigneault et Yvon Deschamps, fut produit à Québec le 21 juin 1976 devant 150 000 personnes puis à Montréal, sur le mont Royal, le 23 juin 1976 devant 300 000 personnes.

** Ici, Deschamps fait référence à une promesse faite avec le public du spectacle de la Saint-Jean-Baptiste de l'année précédente.

*** Malgré l'adoption de la Loi sur les langues officielles par le gouvernement Trudeau en 1969, les résistances au bilinguisme sont grandes au Canada, notamment dans l'industrie aérienne. En 1976, les pilotes et contrôleurs aériens francophones réclament le droit de communiquer en français avec les tours de contrôle des aéroports situés au Québec. Leurs homologues anglophones s'y opposent au nom de la sécurité du transport aérien. Une commission d'enquête conclura qu'il n'y a aucun risque à décoller et à atterrir en français...

Au moins, si on pouvait compter sur une jeunesse vigoureuse ! Ben non : r'garde-moé ça, icitte à soir, c'te gang-là toute écrasée. C't'effrayant ! Taisez-vous ! Ça va faire ! Les jeunes sont tellement faibles qu'à partir du mois d'mars, on est obligé d'commencer à fermer les écoles deux trois jours par semaine sans ça y auraient pas toffé l'année !

R'marquez qu'y ont eu le mauvais exemple de leurs professeurs. Les professeurs, ça fait six ans qu'leur cas est pas réglé. C't'année, on a eu l'impression qu'y étaient pour faire preuve de fermeté. Les 15 000 institutrices se sont dit : « On est des hommes après toute ! On va débrayer ! » Y ont débrayé ! Mais trois jours après, le gouvarnement a passé une loi, y ont dit : « O.K., on va rentrer d'abord, on veut pas faire de troubles, nous autres. » Le front commun, ça va-tu mieux ? Non ! Les hôpitaux ? Pantoute ! Les hôpitaux sont plusse que faibles : y sont malades ! Tu rentres là, c'est plein d'monde écrasé su des grabats dins corridors. R'marquez qu'y en a plusse dans rue que dins corridors de c'temps-là, mais quand même… Y a des fonctionnaires là-d'dans. Comment veux-tu décréter un arrêt d'travail pour un fonctionnaire ? Y a jamais commencé à travailler !

C'est tellement grave, mesdames et messieurs, que je m'demande si au Québec y reste un homme ferme, capable de prendre des décisions ! Entécas, à Québec, y en a pas. Je pense sincèrement, mesdames et messieurs, qu'il n'en reste qu'un seul dans tout l'Québec et c'est notre maire à tous : monsieur Drapeau ! Ça c't'un homme ! (*La foule le hue.*) Ça l'air fin, ça ! Attendez menute. Monsieur Drapeau a dit : « On va faire le métro ! » Y l'a faite. Y l'a faite ! Y a dit : « On va faire l'Expo ! » Y l'a faite. Y a dit : « On va faire les Olympiques, que l'monde aime ça ou qu'y aime pas ça ! » Y l'a faite !

J'espère que pour les jeunes, les Olympiques vont être un exemple. Un exemple de discipline. C'est pas si cher que ça un milliard pour un stade. En Russie, y va coûter trois milliards, on a encore l'air de nonos ! Grâce aux disciplines des Olympiques, nos jeunes auront un exemple à suivre. Car grâce aux Olympiques, nous pourrons courir… après l'financement ; lancer… notre argent par les fenêtres ; sauter… la barrière du ridicule ; pédaler… dans marde et nager… dans les dettes !

CHACUN DIT JE T'AIME*

Charlebois, Deschamps, Ferland, Léveillée et Vigneault

(*Deschamps:*)
Pourquoi suis-je ce que je suis
Et non ce que je voudrais être?
Au beau milieu de la vie
Est-il encore possible de naître?
Je suis sans être, j'en fais l'aveu
La vie m'arrête, la vie me prête
Je voudrais, pour me reconnaître
Pouvoir te ressembler un peu

Chacun dit je t'aime
Chacun tend les mains
Oublie tes problèmes
Oublie pas les miens
Chacun dit je t'aime
Chacun tend les bras
Oublie tes problèmes
Mais ne m'oublie pas

(*Vigneault:*)
J'ai demandé au vent du nord
À la neige à tout ce qui vente
De te garder le cœur qui chante
De me donner le mot qui mord
Ce que je dis n'est pas un jeu
Je t'invite à t'y reconnaître
Et je rêve dans le disparaître
De t'avoir rassemblé un peu

* Également à l'occasion du spectacle *1 fois 5*, les cinq artistes ont composé cette chanson, chacun interprétant le couplet qu'il a écrit.

Chacun dit je t'aime
Chacun tend les mains
Oublie tes problèmes
Oublie pas les miens
Chacun dit je t'aime
Chacun tend les bras
Oublie tes problèmes
Mais ne m'oublie pas

(*Ferland:*)
Moi je connais des gens heureux
Qui n'ont pas peur de dev'nir vieux
Ils se foutent de leur épiderme
Tout est dans les yeux
Des cheveux gris qui tombent sur des dos d'enfants
Des bras de poètes et des doigts de paysans
Ah, que la vie est facile
Entre vous

Chacun dit je t'aime
Chacun tend les mains
Oublie tes problèmes
Oublie pas les miens
Chacun dit je t'aime
Chacun tend les bras
Oublie tes problèmes
Mais ne m'oublie pas

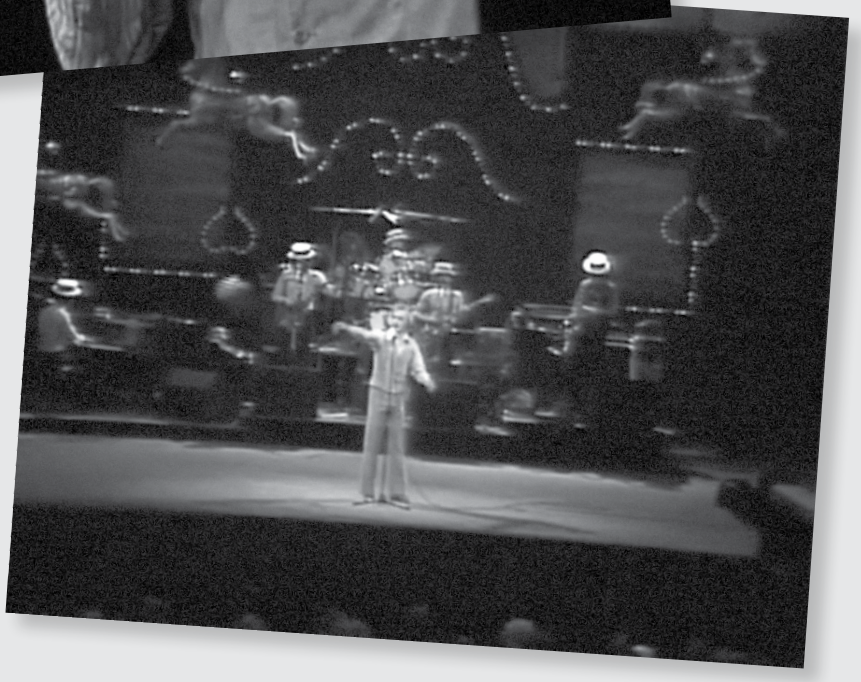
(*Léveillée:*)
Je vis dans tête le tour du monde
Je suis comme toi un petit roi
S'il me reste au moins ma blonde
S'il me reste un peu de toi
Cette aventure et ce pays
M'ont redonné le goût de vivre
Le temps de naître dans un cri
Me reconnaître dans son bruit

Licence enqc-11-5534263-15408269-11238643 accordée le 02 octobre 2024 à Louise Garon

Chacun dit je t'aime
Chacun tend les mains
Oublie tes problèmes
Oublie pas les miens
Chacun dit je t'aime
Chacun tend les bras
Oublie tes problèmes
Mais ne m'oublie pas

(*Charlebois*:)
Entre deux cigares afro-cubains
J'ai rêvé qu'j'rentrais dans police
Pis j'ai r'trouvé ma fleur de lys
En plein drapeau américain
J'voudrais donc voir dans mes yeux d'chien
Sans alcool et sans fumée
Tous les soldats lâcher l'armée
Pour se retrouver musiciens

Chacun dit je t'aime
Chacun tend les mains
Oublie tes problèmes
Oublie pas les miens
Chacun dit je t'aime
Chacun tend les bras
Oublie tes problèmes
Mais ne m'oublie pas



1977-1978

C'EST COMME ÇA LA VIE

Musique: Judi Richards

À peine le temps de dire allô
À peine le temps de dire salut
Y m'semble qu'y aurait fait plus beau
Si y avait pas tant plu
À peine le temps de se dire quelques mots
Le temps de s'être reconnus
Le temps de se dire à bientôt
Et c'est le temps de s'perdre de vue

À peine le temps de dire allô
À peine le temps de dire salut
Le temps que vot' voisin d'en haut
Un beau jour vous tombe dessus
Le temps qu'y vous emprunte vot' marteau
Vos claques, vot' pardessus
Pis vous dire: «J'les ramène bientôt»
Et c'est le temps d'les perdre de vue

La vie, c'est comme ça la vie
Des instantanés d'infinis
La vie, c'est comme ça la vie
Des au revoir et des mercis
La vie, c'est comme ça la vie
Des «c'est pourtant vrai qu'on a vieilli»
La vie, c'est comme ça la vie
Sitôt entré déjà sorti

À peine le temps d'vous dire allô
À peine le temps d'vous dire salut
Y m'semblait qu'il était plus beau
Mais y est pas laid non plus
À peine le temps de dire bravo
À peine le temps de dire: «J'en peux pus
Mais j'espère qu'y va avoir du nouveau
Depuis la fois qu'on l'a vu»

Le temps d'voir vot' voisin rire ben gros
D'une farce qu'y a pas compris non plus
Le temps de fermer le rideau
Et ce sera l'temps d'vous perdre de vue

Ici c'est comme dans la vie
Quand c'est l'fun, c'est tout d'suite fini
Ici c'est comme dans la vie
Si c'est long, c'est qu'on s'ennuie
Ici c'est comme dans la vie
Faut bien préparer sa sortie
Ici c'est comme dans la vie
On est tout seuls quand c'est fini

On est tout seuls quand c'est fini
On est vraiment tout seuls
Ah oui, on est tout seuls
On est tout seuls quand c'est fini
Bien l'bonsoir et merci

La fierté d'être Québécois*

Avant d'commencer, est-ce qu'y en a dans gang qui ont vu mon pestacle l'année passée? Oui? Avez-vous aimé ça? Oui? Vous avez aimé ça? Vous me l'conterez, j'en ai pas faite l'année passée. Non, mais c'est gênant de s'faire dire ça! J'veux dire, c'est gênant pour moi. Ça fait deux ans et ça vous a paru inque un an. Vous vous êtes pas trop ennuyés, franchement! J'aurais pu attendre une autre année, ça aurait pas dérangé pantoute!

Ça fait presque deux ans. Y s'est passé des affaires importantes depuis deux ans. Depuis deux ans, y a eu un événement important dans l'histoire du Québec. Quelle date? 15 novembre**? 15 novembre??? Ah ben r'garde donc ça, moé c'est pas à celle-là que j'pensais! Moé j'pensais que c'tait le 28 juillet.

---

* La musique accompagnant les passages chantés de ce monologue est signée Yvan Ouellet.

** Le 15 novembre 1976, le Parti québécois dirigé par René Lévesque prend le pouvoir à Québec.

Ça vous a pas frappé, le 28 juillet? Le 28 juillet, ça été une date importante c't'année. C'est la première fois qu'y neigeait dans l'parc des Laurentides le 28 juillet! Ah, peut-être que vous trouvez pas ça important su l'coup, mais si d'ici quatre cinq ans on est obligés d'mettre nos claques pis nos manteaux d'fourrure à partir du 15 juillet, vous allez trouver ça très important. L'hiver est assez long d'même! Si y faut qu'y commence à mi-juillet, déjà qu'y finit à fin juin... Non, mais faut dire que c't'année, on a eu un hiver rough sur le modèle de toffe. Mais l'été passé, on a-tu eu un bel été? Han? Oui! Bon. Peut-être que vous êtes comme moé? Moé non plus j'l'ai pas vu. C'jour-là, j'travaillais. Paraît que ça été une journée extraordinaire.

Mais c'est vrai qu'le 15 novembre, le fameux 15 novembre, ça énarvé ben du monde. Y en a-tu qui étaient énarvés? Moé personnellement, le 15 novembre, ça m'a pas énarvé. Moé, c'est le 16 novembre qui m'a énarvé! Eille, à sept heures le matin j'pensais qu'y faisaient le référendum. J'ai dit: «Faut battre le fer pendant qu'y est chaud, t'sais?» J'me sus l'vé à sept heures, j'voulais aller voter à huit heures, tout suite, parce que peut-être si j'y vas le premier l'matin, peut-être que j'vas avoir la chance d'y aller trois quatre fois dans journée. Non, mais moé j'ai été élevé dans l'temps de Duplessis: on était pas nombreux à voter, mais on votait souvent, t'sais!

Ben, y l'ont pas encore passé. Y sont branleux avec leur référendum! J'me demande qu'osse qu'y attendent, franchement! Y a-tu des vrais Québécois dans salle?... Ah, là je l'sais pourquoi qu'y attendent: y en a à peu près 10 su 1000. Y sont mieux d'attendre encore un peu. Sont pas pas si fous qu'ça... Non, mais y a-tu des vrais Québécois dans la salle? ÊTES-VOUS FIERS D'ÊTRE QUÉBÉCOIS? Moé aussi!

On est fiers, on est fiers
On est fiers d'être Québécois
On est fiers, on est fiers
Pis en plusse, on sait pourquoi

Eille! Moé, depuis un bout d'temps, j't'assez fier ça pus d'bon sens. Chus tellement fier, j'me promène sua rue, je r'garde le monde en pleine face pis le monde me r'garde en pleine face. Eille, chus assez fier que l'monde me r'marque! L'autre jour, j'marchais sua rue, y a une femme à dit à son mari, à dit: «R'garde-lé donc si y a l'air fier, lui!» Son mari y dit: «Ça doit être un

Québécois.» J'y dis: «C'est ça monsieur, je suis fier parce que je suis Québécois!» Chus encore plusse fier de savoir pourquoi j'étais fier.

Deux trois jours après, j'marchais sua rue, j'vois v'nir un gars. Y avait l'air encore plusse fier que moé! Eille, j'étais assez fier de voir comment c'te gars-là avait l'air fier! J'y dis: «Vous, vous d'vez être fier d'être Québécois!» Y dit: «What?» J'ai dit: «Dis-moé pas qu'y en a qui sont fiers pis qui ont pas de raison!?!» Non, mais c'est ça qui nous différencie, les Québécois: nous autres, on est fiers, mais au moins on sait pourquoi.

Non, mais moé chus fier parce que... j'vas vous dire pourquoi. Chus fier parce que... c'est vrai, j'le sais, y a d'autres nations pis y sont rendues à l'âge atomique pis ça va sua Lune, pis toutes sortes d'affaires de même. Chus fier parce que nous, les Québécois, on va p't-être pas sua Lune, on est pas encore une nation puissante, mais chus fier pareil parce que j'me dis que nous autres, les Québécois, on a gardé nos âmes de bâtisseur, de défricheur, de coureur des bois. R'marquez, personnellement j'haïs la campagne, j'pas capable de planter un clou, mais j'ai l'âme de t'ça: j'ai l'âme d'un colon.

Moé, chus fier pis j'ai raison d'être fier. Moé, chus fier parce que moé, j't'un vrai Québécois, un rare! Chus tellement un vrai, j'me tiens inque avec des vrais. Nous autres, on est une gang de vrais Québécois, on s'tient su une terrasse sua rue Saint-Denis, t'sais. On est tellement des vrais, on parle inque au vrai monde. Les vendus pis toute ça, on leur parle même pas! On est tellement des vrais nous autres, on connaît toutes les vrais problèmes du Québec. Nous autres, on connaît toutes les vraies solutions. Nous autres, notre gang, on l'sait c'qu'y faut pour l'avancement d'la nation québécoise. Le soir su not' terrasse, toute la gang on s'parle:

On est six millions, faut s'parler
Dis-moé, dis-moé comment tu t'appelles

(*Les musiciens se présentent entre eux.*) EILLE! ON VOUS DÉRANGE PAS, TOUJOURS? VOULEZ-VOUS BEN SACRER VOT' CAMP? FLYEZ! C'est-tu quétaine, ça! Parle parle, jase jase, j't'écœuré de t'ça! Non mais, c'est-tu nono, ça: «On est six millions, faut s'parler, yeuh yeuh...» Premièrement, on est pas six millions, faut s'rentrer ça dans tête une fois pour toutes. On est six millions au Québec, mais on est pas six millions d'Québécois! Si t'enlèves les 20% d'Anglais, les 10% d'émigrés, les 30% d'bandits pis les 40% d'crottés, on est inque une p'tite gang! Moé je l'sais, c'est ma gang à moé. Nous autres, on est

des vrais. Vous devriez nous voir le soir, su not' terrasse toute la gang t'sais, on prend un coup...

(*Les musiciens, chantant*:) Lève ton verre avec nous...

(*Lui*:) ARRÊTEZ ÇA! Fatiquants! Laissez-moé parler un peu! Pour moé, c'est pas des vrais, ces tabarnouches-là! Non, avez-vous r'marqué qu'y essayent de m'empêcher d'parler? Pour moé, c'est pas des vrais pantoute... Eille, les lunettes! Les lunettes, eille! Lève-toé! Comment tu t'appelles, toé?

(*Fred Henke, accent anglais:*) Je m'appelle Fred Henke. Et euh, je joue la clavier, la saxophone et le guitare.

(*Lui:*) Le guitare too, han? Ben j'vas t'dire queque chose, Fred Henke: depuis le fameux 15 novembre, c'est nous autres qui runnent. Habitue-toé à ça. Si la prochaine fois j'te demande ton nom, tu diras ton nom pis tu laisseras faire le reste. Assis-toé... J'savais que c'tait pas toutes des vrais, ces tabarnouches-là. Pis en plusse de t'ça, y joue tellement d'affaires y prend la place d'au moins trois, lui là! Eille, lève-toé! Penses-tu que t'es Québécois parce que t'es capable de parler français?

(*Fred Henke*:) Euh, oui.

(*Lui:*) T'es pas Québécois parce que tu parles français, chose! Moé j'sais compter, chus-tu comptable? Assis-toé... Non, ça s'rait trop facile, n'importe quel épais pourrait être Québécois. Lève-toé! Es-tu tanné?

(*Fred Henke*:) Euh, non...

(*Lui:*) Non? Ben assis-toé! Si t'es pas tanné, c'est qu't'es pas un vrai Québécois.

Non çartain! Parce qu'un vrai Québécois, c'est tanné en tabarnouche. Le vrai Québécois, y est tanné d'voir que les gouvarnements se sont succédé sans prendre leurs responsabilités. Le vrai Québécois espère que l'gouvarnement actuel, qui s'prend pour un vrai gouvarnement, va les prendre ses responsabilités, qu'y va donner à tous les Québécois la chance de s'épanouir. Et pour ça, le vrai Québécois, qu'est-ce qu'y veut? Y veut avoir les garderies gratisses, les maternelles gratisses, l'école gratisse, les universités gratisses, les docteurs gratisses, la pital gratisse, les dentisses gratisses, les loisirs gratisses et les revenus garantis gratisses. Le vrai Québécois veut ça, mais à une condition: que le gouvarnement mette jamais l'nez dans ses affaires ou qu'y augmente pas ses impôts. Le vrai Québécois est tanné d'voir qu'les syndicats

sont pas démocratiques. Y veut des syndicats où c'est qu'c'est les ouvriers qui runnent, à une condition: c'est que ces syndicats-là soyent affiliés à des centrales tellement fortes qu'à peuvent faire c'qu'à veulent, comme qu'à veulent, sans parler aux ouvriers.

Le vrai Québécois, y est tanné d'voir qu'y a encore du monde qui gagne des cent pis des deux cent mille par année pendant que lui, y en gagne inque dix quinze. Le vrai Québécois veut que tout l'monde soye égal: pus de riches, pus de pauvres... à une condition: c'est que tu y laisses la chance de gagner le million de Loto-Canada à toués trois mois. Ce qui r'vient à dire qu'un vrai Québécois, c't'un communisse de cœur, c't'un sôcialisse d'esprit pis c't'un capitalisse de poche.

Un vrai Québécois, c'est un être ARTICULÉ qui sait c'qu'y veut pis qui a pas peur d'le dire. Vous l'avez vu aux dernières élections provinciales, mesdames et messieurs. Le vrai Québécois, y a-tu eu peur de voter pour le PQ? Y a pas eu peur. Pis vous l'avez vu aux dernières élections fédérales aussi. Le vrai Québécois, y a-tu eu peur de voter pour les libéraux? Y a pas eu peur. Le vrai Québécois vote pour les libéraux au fédéral et pour le PQ au provincial parce que le vrai Québécois sait qu'est-ce qu'y veut. Pis qu'est-ce qu'y veut, c't'un Québec indépendant dans un Canada fort.

(*Chanté sans entrain:*)
On est fiers, on est fiers
Même si on sait pas pourquoi

Des fois, on est mélangés. Mais moé chus fier pareil. Chus fier de ma gang. Nous autres, on est des vrais! Vous devriez nous voir le soir, su not' terrasse! On est là toute la gang, on est là, on s'dit: «Si toués Québécois étaient comme nous autres, y en aurait-tu des terrasses? Ouf!» Non, mais on s'dit, quand même: «C'est nous autres qui va l'bâtir c'te pays-là.» Pas tout suite tout suite, on est pas prêtes à commencer à travailler encore. RIEZ PAS DE T'ÇA! Peut-être qu'on a pas commencé à rien faire, mais j'vas vous dire queque chose: on sait tellement c'qu'y faut faire pis on y pense tellement, quand même qu'on a rien faite, y a déjà des changements d'arrivés. Peut-être que vous vous en êtes pas aperçus? Peut-être que ça vous passe par-dessus la tête comme le reste! Peut-être que vous êtes pas conscients des gros changements qui sont arrivés depuis queques années, des changements... des gros changements. Des changements... Là, y m'en vient pas à l'idée, mais euh...

Non non, y en a ! Tiens, j'en ai un : le chômage ! Peut-être que vous vous en rappelez pas avant comment qu'y avait du chômage. Y en a-tu du chômage aujourd'hui ? Je l'sais ! Mais les chômeurs ont changé. Non, rappelez-vous la gang de fatiquants d'chômeurs qu'on avait y a quatre cinq ans. Ça voulait toutes des jobs ! Tu passais devant l'assurance-chômage, y avait des grandes lignées : « ON VEUT DES JOBS ! ON VEUT DES JOBS ! » Qu'ossé ça l'air pour les tourisses, ça ? Aujourd'hui, le chômeur y reste chez eux, y attend son chèque par la malle, y s'berce, y est ben.

Ça sert à rien de farfiner
Ça sert à rien de picosser
Même si là t'es pas content
De la tournure des événements
Ça sert à rien de zigonner
Ça sert à rien de tortiller
Parce qu'à la fin de la journée
Ça va toute être à r'commencer

Le vrai Québécois, y a compris. Et pourquoi y a compris ? C'est parce que c'est plus facile à comprendre. Et pourquoi que c'est plus facile à comprendre ? C'est parce que de plus en plus, au Québec, C'EST EN FRANÇAIS QUE ÇA S'PASSE ! Ça m'rend fier. Eille ! Ça c'est un des plus gros changements qui est arrivé pis celui qui est arrivé le plus rapidement. C'est pas croyable comment c'est rendu français aujourd'hui. C'EST PAS CROYABLE ! Encore hier, j'me promenais sua rue Sainte-Catherine entre Peel et University. Je l'croyais pas que c'tait français ! Je r'gardais les enseignes de magasins, j'ai dit : « Pour moé, c'est pas français. » Mais finalement, j'ai été obligé d'me rendre à l'évidence, c'était bel et bien français ! Chus rentré faire mes commissions chez Eaton, jusse à côté d'Simpson, en face de chez Birks. Non, c'pas français français encore, mais ça s'en vient. Eille, ça s'en vient tellement français, j'passe devant une p'tite shop, y avait trois quatre gars qui lôfaient, y étaient dans leur break, y étaient off, y placotaient avec le boss. Y parlaient au boss en français. EN FRANÇAIS ! Le boss répondait pas, y comprenait rien mais ça, c'est pas important. C'qui est important, c'est qu'y les laissait parler français pendant l'break. Non, mais quand tu travailles, faut qu'tu soyes efficace quand même !

Non, mais c'est tellement beau l'français. Chus fier de t'ça parce que trop longtemps les Québécois ont pensé que l'anglais ou l'français c'tait pareil.

Ben c'est pas pareil du tout! Chus pas contre l'anglais. L'anglais, c'est bon. C'est bon pour la business, c'est bon pour un p'tit flirt rapide dans une discothèque: «You want to come to bed?» Des affaires de même, c'est très bon pour ça.

Mais l'français, c'est autre chose. Le français, c'est une des plus belles langues au monde. Le français, c'est la langue de la logique, c'est cartésien le français. Le français, c'est poétique. C'est beau. C'est beau! AAAH! AAH! C'est beau!

Non, faites-en l'expérience. Une journée qu't'as rien à faire, si t'es off, tu prends ton bike, tu vas faire une «ride», tu t'parques avec les kids queque part, tu tchèques le monde, tu les watches comment qu'y passent, tu tripes en tabarnouche, han! C'est là que tu vois que l'français, c'est plusse qu'une langue, c'est un état d'esprit. C'est ça qui nous différencie des angrophônes. Pis on a raison d'être différents des angrophônes! Entécas, des anglo queque chose, y sont habitants de toute façon. Un angrophône, ça sait rien faire. Chaque fois qu'ça parle d'aller manger, y dit toujours: «Oh, on va aller chez McDonald; one hamburger please, lots of ketchup.» Tu verras jamais un Québécois faire ça. Franchement, ON SAIT MANGER! On va chez A & W: «Un Papa Burger, s'il vous plaît.» On sait la différence, on est français, on l'a l'palais, quand même!

Non, mais en faite, c'est pas ça qui m'rend plus fier. Non, ça c'est des détails qui veulent rien dire. Non, moé les choses qui me rendent fier, c'est les choses fondamentales et dans les choses fondamentales qui m'rendent fier, y a un affaire que nous autres les Québécois on a que personne d'autre au monde a, c'est que nous autres, les Québécois, quand un Québécois réussit, on est toutes en arrière... prêtes à l'écraser le plus vite possible! Non non, on était d'même, mais c'est fini ça, C'EST FINI! C'tait dans l'ancien temps, ça.

Pis quand même qu'on voudrait, on pourrait pus. Y a tellement d'réussites! Eille, ça finit pus! On passerait not' temps à courir après l'monde! Eille, ça marche tellement fort! Et c'est l'affaire qui m'rend le plusse fier: l'évolution du Québec. Depuis queques années à s'est faite à un rythme tel que c'est pas croyable. Rappelez-vous y a quatre cinq ans, on était pas pires dans ben des affaires et tout d'un coup, on est devenus bons dans toute! C'est-y pas un évolution ça? Moé j'pense à ça l'soir, dans toute qu'ossé qu'on est bons, j'en dors pas! Eille, c'est effrayant! On est bons. Pis dans les domaines les plus

divers ! Oh, toutes sortes de domaines ! Euh… des domaines qu'on est très bons ? Le hockey. C'est vrai, le hockey, on est très bons. Le sport en général ? Non, inque le hockey. Le sport en général ? Non, ben nos Expos sont pas pires. On peut dire merci à monsieur Bronfman de pas être parti comme y a dit qu'y partirait. Y a eu du courage de rester, c't'homme-là ! Les Expos, eille, c'est monsieur Drapeau qui nous a amené ça. Pis quand monsieur Drapeau nous amène queque chose, c'est toujours queque chose d'avenir. On sait qu'au moins on en a pour quatre cinq générations à payer. C'est tout l'temps d'même. C't'une grosse affaire pour le Québec !

C'est vrai, dans le sport professionnel, à part le hockey, on est pas très bons. Le baseball, c'est les Américains qui jouent à ça. Le football, c'est les Américains. Le soccer, les Américains et les Européens.

O.K., dans le sport professionnel on est pas fameux fameux, mais dans le sport amateur… là on est pas bons pantoute, mais c'est normal. Ces fous-là, ça s'couraille pour des médailles ! On en a assez eu des médailles quand on était p'tits, on veut pus en voir de t'ça ! C'est d'ailleurs pour ça qu'on est pas bons, c't'à cause des médailles. C'est nos mères qui étaient épaisses. Avant de t'envoyer courir ou nager, y t'mettaient 60 livres de médailles dans l'cou avant d'partir. T'avais d'la misère à finir la course ! Les Russes ont compris : on met les médailles APRÈS. Tu pitches pas un gars dans une piscine avec 50 livres de médailles dans le cou ! Y gagnera pas çartain !

O.K., disons qu'le sport, ça, on est pas fameux là-d'dans. Mais ça, le sport, c'est pas ça qui est la vie, c'est inque un détail. Y a ben d'autres domaines où on est très bons comme euh… je l'avais su l'bout d'la langue. L'industrie, eille ! L'industrie québécoise ? Oui, eille ! Prenez l'industrie d'la chaussure. Non, ça marche moins qu'ça marchait. Bon, l'industrie du meuble québécois. Vous avez jamais vu les grosses manufactures à Victoriaville ? Sont fermées ? Bon, j'peux m'tromper… Le textile, ça tricote un peu. Non c'est vrai, dans l'industrie, on est pas très forts. Mais j'vas vous dire queque chose : si on est pas si forts dans l'industrie, c'est d'la faute des Québécois qui s'partent en affaires. C'est toute une maudite gang de saffs ! On dirait qu'y veulent faire d'l'argent plus vite qu'les autres. Fa que qu'ossé qui arrive : n'importe quoi qu'on fait au Québec, ça coûte toujours plus cher que n'importe quoi qu'on peut acheter ailleurs. Tu viens pour t'acheter une table québécoise : 400 piasses. Un Japonais ou ben un Américain va t'vendre la même pour 125. T'as beau être

fier, t'es pas fou! Moé, «Acheter au Québec, ça fait vivre des Québécois», j'trouve ça quétaine. Moé chus fier, c'est assez. Moé chus fier de qu'est-ce que chus, comme que chus, comme que j'pense, comme que j'parle pis c'est déjà pas facile... Si y faut en plusse penser québécois, parler québécois, acheter québécois, j'trouve que c'est trop nous demander.

Ça nous a pris 300 ans pour être fiers, qu'y nous donnent un break! Dans 300 ans, on fera peut-être d'autres choses. Ah, c'est sûr qu'y a des nations qui sont fières pis y font toute en même temps. Mais y en a que c'est facile d'être fier. Si t'es Américain ou Russe, n'importe quel épais peut être fier: ça va sua Lune pis ça runne le monde!

Mais moé, chus pas Américain pis chus fier pareil. Chus Québécois. Chus fier de moé. Quand je r'garde les Américains, j'me dis: «Peut-être sont riches, mais si on avait eu des n*****s pour travailler pour rien, on s'rait aussi riches qu'eux autres.» Non, mais t'sais... C'est pas d'not' faute, mais des n*****s dans neige, ça l'air fou! C'est dur de piler d'sus pis faire semblant qu'on les a pas vus. Si tu les laisses traîner dehors trop longtemps tu les r'connais pus: y gèlent, y viennent blancs. Un paquet d'troubles. Un paquet d'troubles!

Mais j'vas vous dire queque chose: r'gardez-les, ces nations-là qui sont riches et puissantes. C'est beau quand tu les r'gardes vite, mais quand tu r'gardes dans leur passé, c'est pas aussi beau parce que pour arriver là, ça pris des guerres, des révolutions, des esclaves pis toute ça. Ben nous autres, on a pas ça dans notre passé. On a pas d'passé...

(*Musique.*)

C'est ça qui m'rend plusse fier! J'me dis: «J'peux respecter c'que mon grand-père a faite. Mais si j'veux qu'y arrive queque chose, y faut que j'le fasse moé-même pis tout suite.»

LA FIERTÉ

Musique: Yvan Ouellet

Fier de mon âme, fier de ma vie
Fier de demain après la nuit
Fier des enfants qui grandiront
Oubliant pour de bon la peur
De vraiment croire au bonheur

Fier de ma joie, fier d'aujourd'hui
Fier du soleil après la pluie
Fier du travail à accomplir
Pour forger un avenir meilleur
Pour ceux qui croient au bonheur

Et quand le jour arrivera
Je serai là
Heureux d'appartenir
Fier d'avoir pu saisir l'avenir

Fier de mon âme, fier de ma vie
Fier de demain après la nuit
Fier d'enfin pouvoir définir
Les traits d'un avenir meilleur
Pour ceux qui croient au bonheur

Les vieux*

Cinquante-trois ans marié pis c'est long. R'marquez, ça rasé d'être court. J'me sus chicané avec ma vieille, à voulait s'en aller. J'y ai dit: «Es-tu folle, toé? T'as 76, j'en ai 79, ça fait 53 ans qu'on est mariés, on s'sépare pas d'même!» À dit: «On s'chicane tout l'temps comme des enfants.» Ben j'y ai dit: «C'est d'ta faute aussi, tu m'énarves!»

À m'tombe sués nerfs, t'sais! C'est toujours la même affaire avec elle: le soir, on r'garde la vue à télévision, à s'endort avant la fin d'la vue. Le lendemain midi, quand qu'on dîne, à m'astine sua fin d'la vue. En plusse, à dit que c'est moé qui dormais. Ça m'arrive de dormir devant la télévision, mais moé j'm'en rappelle. J'y ai dit: «Tu perds la boule.» Était assez choquée, à dit: «J'vas r'tourner chez ma mère!» J'y dis: «Tu perds pas inque la boule, tu perds la mémoire. Ça fait trois ans qu'ta mère reste avec nous autres. Pis en plusse de t'ça, comment tu voudrais partir? T'es ben trop impotente!» À dit: «Quand tu m'dis que j'perds la boule, j'me trouve pas importante.» J'y dis: «Pas

* Ce monologue — aussi connu sous le titre de «Ma vieille» — était accompagné d'une musique signée François Cousineau.

importante : impotente ! » C'est vrai : à marche pus, est en chaise roulante, est même pas capable d'la rouler, faut que ça soye moé qui à pousse. Pis moé, j'la pousserai jamais à partir.

Fa qu'on s'parle pus. On s'crie. C'est normal, on est sourds toués deux. C'est dur de s'chicaner quand on est vieux. Ben, c'est pas dur de s'chicaner, mais c'est dur d'en r'venir. Quand t'es jeune c'est différent parce que quand t'es jeune, même si tu t'chicanes ben fort, tu sais qu'à un moment donné tu vas t'réconcilier pis ça va être le fun. J'me rappelle, moé pis ma vieille, quand on était plus jeunes. Une fois, on s'était tellement chicanés, on s'est réconciliés toués soirs pendant trois semaines. Le p'tit, on l'a appelé Pacifique. Mais quand t'es vieux, t'as peur que si tu t'colles trop, ça décollera pus… R'marquez que je s'rais encore capable, j'ai inque 79. Je s'rais capable, mais ça m'prendrait quelqu'un pour m'embarquer. J'aurais trop peur que ma vieille meure d'une syncope ! Ça fait tellement longtemps pis à perd la mémoire. À s'demanderait qu'osse j'fais là. À penserait peut-être que j'veux l'étouffer. Fa qu'on s'parle pus.

Hier, j'pensais à ça, j'ai dit : « Ça fait 53 ans et 7 mois qu'on est mariés, on s'est chicanés à peu près une fois par mois, ça doit faire autour de 640 chicanes. Pis d'un coup, à veut s'en aller ! À l'aurait pas pu y penser avant ? » Ah non, c'est moé qui perds la mémoire. À y a pensé souvent à s'en aller. Moé aussi. On est jamais partis. On est tout l'temps restés… C'est drôle quand je r'pense à ça, parce que c'est jamais l'amour qui nous a faite rester ; on avait tout l'temps des bonnes raisons.

La première fois qu'avait rasé de partir, finalement c'est sa mère qui l'avait convaincue que se séparer, ça s'faisait pas dans c'temps-là. Fa qu'est restée. Moé-même une fois, j'avais rasé de partir. J'tais rendu dans l'portique et pis j'ai r'pensé à mon affaire : son père était mourant. Fa que j'm'ai dit dans moé-même : « Nous perdre toués deux, ça s'rait trop. » Un autre fois, est pas partie à cause des enfants. Ah oui ! Pis une fois, elle aussi était presque partie. À l'avait son coat su l'dos pis finalement est restée parce que j'filais pas pis ça l'inquiétait.

C'est jamais l'amour qui nous a faite rester, mais y a un affaire drôle, c'est qu'à chaque fois que tu rases de partir pis que tu restes à place, on dirait que deux trois semaines après, on dirait que tu t'aimes plusse qu'avant. Là tu viens mélangé parce que tu sais pus si t'es resté parce que tu t'aimais plusse que tu pensais ou si tu penses que tu t'aimes plusse parce que t'es resté.

Y a inqu'un affaire au fond que t'es sûr, c'est qu'à chaque fois qu'tu pars pas, y faut qu'tu fasses des concessions. Fa qu'après 50 ans ensemble, j'vois pas comment qu'on pourrait se séparer! T'as assez fait d'concessions, t'es pus rien par toé-même. Ça prend deux pour en faire un. C'est tellement vrai que si un vieux ou une vieille part, souvent l'autre suit pas longtemps après. C'est pour ça qu'j'ai dit à ma vieille: « Pars pas. » En faite, j'ai essayé d'y faire comprendre. J'ai dit: « Rendus à notre âge, y nous reste pas longtemps à vivre. Chacun de not' bord, ça s'rait ben trop long. Pis en plusse, partir, c'est mourir un peu... À notre âge, c'est une grosse chance à prendre! »

(*Musique.*)

Fa qu'on s'parle pus, on bouge pus, on est rendus trop fragiles.

OUBLIONS*

Musique: François Cousineau

Il ne faut plus parler
De notre vie à deux
De notre amour usé
Nos cœurs se sont faits vieux

J'aurais peur qu'un seul cri
Qu'un seul mot trop blessant
Efface ou atrophie
Notre amour vieillissant

Non, ne disons plus rien
Restons là sans bouger
Sans nous tenir la main
Essayons d'oublier

Le pourquoi, le comment
De nos querelles passées
Sans oublier pourtant
Combien on s'est aimés

* Cette chanson fut longtemps intitulée « Nos cœurs sont si vieux ».

Oublions jusqu'à la fin de nos jours
Que l'amour ne peut pas durer toujours
Oublions jusqu'à la fin de nos jours
Que l'amour ne peut pas durer toujours

Te souviens-tu, Marie
Du premier nouveau-né
De ses tout premiers cris
De ses joies exaltées ?

Combien de nuits passées
À veiller tendrement
Combien d'heures à pleurer
Ses maladies d'enfant ?

Non, rien n'était facile
On vivait sans argent
Tu travaillais docile
Sans te plaindre vraiment

On vivait sans penser
Sans peur du lendemain
Beaucoup trop occupés
Aux devoirs quotidiens

Oublions jusqu'à la fin de nos jours
Que l'amour ne peut pas durer toujours
Oublions jusqu'à la fin de nos jours
Que l'amour ne peut pas durer toujours

Combien on s'est aimés
Combien on s'aime encore
Mais nos cœurs sont usés
Comme le sont nos corps

Plus que quelques années
Déjà la fin nous guette
Pour nous, fini de jouer
Roméo et Juliette

Pourtant j'en suis certain
Tout n'est pas terminé
Tout n'est pas que chagrin
Il nous faut continuer

Restons là sans bouger
Tiens, je ne parle plus
Ne faisons qu'écouter
Si nos cœurs se sont tus

Je n'sais pas vraiment pourquoi
Je n'peux plus te prendre dans mes bras
Si jamais nous ne devions plus nous toucher
J'aimerais bien quand même pouvoir mourir à tes côtés

Oublions jusqu'à la fin de nos jours
Que l'amour ne peut pas durer toujours
Oublions jusqu'à la fin de nos jours
Que l'amour ne peut pas durer toujours

La violence

PETIT COMMENTAIRE

Ce monologue est inspiré par des histoires que les filles m'ont racontées au Chaînon*. Je n'ai rien inventé. La réalité dépasse la fiction. Tu ne peux pas inventer des événements aussi terribles que ça.

Y. D.

J'le sais pas si y en a dans gang qui ont r'marqué ou qui pensent qu'y ont r'marqué ou qui pensent tout court qu'aujourd'hui, y a plusse de violence-qu'avant. Est-ce qu'y en a qui pensent qu'aujourd'hui, y a plusse de violence

* L'Association d'entraide le Chaînon est un organisme privé à but non lucratif qui accueille des femmes en difficulté. Son financement est le résultat de campagnes de souscription et de dons provenant, entre autres, de lecteurs émus par les textes d'Yvon Deschamps.

qu'y en avait avant? Oui? Qu'est-ce que vous pensez qui est la raison du faite qu'y a plusse de violence? C'est-tu le climat sôcial, le climat politique, le chômage, les journaux? Non, pas les journaux, escusez, euh... la télévision, la radio, j'sais pas... La télévision? Vous, c'est la télévision? Moé j'pensais aussi que c'tait la télévision, mais là j'pus sûr astheure parce que j'me dis: «Tabarnouche, c'est rendu tellement violent à télévision, ça va finir par nous écœurer d'la violence!»

Avant, au moins, y avait d'la violence inque dans les vues de gangsters, les vues de police, les jeunes polices, les vieilles polices, les femmes polices, les vues de cow-boys; là, y a de la violence partout! Tu vois des vues d'hôpital: le docteur parle avec son patient, le patient est resté patient. Tout d'un coup, le docteur est devenu impatient. Y sort un gun, BANG! y tire le patient. Eille, j'en r'venais pas! Y a d'la violence dans toute!

Moé j'ai l'impression que c'qui rend le monde violent, c'est la radio. Surtout le FM. J'sais pas si vous avez écouté CFGL FM ou CIEL FM ou des affaires de même? Les gars y ont trois records pis y s'ouvrent des postes de radio! Y t'jouent les mêmes chansons toute la journée. Quand ça fait 28 fois que t'entends les mêmes chansons, tu viens sués nerfs, tu veux tuer! Le monde vient assez sués nerfs! L'autre jour, j'marchais sua rue, y a un gars qui marchait en arrière de moé parce que moé j'me trouvais jusse en avant d'lui. On marchait toués deux. Tout à coup: BANG! Y m'sacre un coup d'pied dans l'derrière. Eille! J'me r'tourne... J'y allais icitte. Fa que j'm'ai dit: «Pour moé, y a pas faite exprès.» Fa que j'me sus escusé. Je r'pars à marcher. À peu près 20 pieds plus loin, BANG! Y m'en sacre un autre. Eille! Là j'commençais à avoir le feu où y frappait, han! J'y dis: «Avez-vous faite exprès?» Y dit: «Oui.» J'y dis: «C'est-tu pour vrai ça ou si c'est pour rire?» Y dit: «C'est pour vrai.» Fa qu'j'y dis: «Une chance c'est pas pour rire, parce que c'est pas drôle!»

J'me sus dépêché à traverser la rue: m'as être plus safe l'aut' bord. J'continue à marcher. D'un coup, j'vois trois gars su l'bord d'un trottoir. Y avaient pas l'air catholiques ben ben... J'leur garroche un look. Y en a un, y m'dit: «Qu'est-ce que tu viens de m'garrocher, toé-là?» J'y dis: «Pardon?» «Qu'est-ce que t'as à me r'garder?» J'y dis: «J'vous r'garde pas.» Y s'met à m'poussailler pis y dit: «Tu me r'gardes!» «Voyons, y a-tu quequ'un qui m'parle, moé-là?» Y dit: «Tu m'vois pas?» «Non non, j'attends l'étobus.» Y m'vole ma montre, mon portefeuille, y m'dit: «Tu m'as pas vu?» J'y dis:

« Non non non non ! » Y m'vole ma cravate, ma ceinture, mes lacets de bottines. « Si tu veux pas m'voir, t'es mieux d'partir en courant parce que moé, si j'te vois dans cinq menutes, m'as t'planter ! »

Ah ! tabarnouche, ça courait là ! J'ai couru à peu près une demi-heure. Finalement, j'rentre dans une ruelle, j'me cache entre deux trois poubelles : j'vas être tranquille… Ça faisait pas cinq menutes que j'tais là, la police arrive, à dit : « Sors d'la ruelle ! » Y m'embarquent dans l'char, y m'amènent au poste. Le gars m'rentre : « Hé, chef ! On a trouvé c'gars-là dans une ruelle. » Le chef y r'garde son rapport, y dit : « Justement, y a une femme qui s'est plaint. À l'avait vu un gars dans une ruelle. Qu'est-ce que vous faisiez dans ruelle ? » J'ai dit : « J'tais caché. » Le chef y dit : « C'est lui, rentre-lé en cellule. » « Non non non, j'ai rien faite de mal, c'est parce que… j'me sus caché là parce qu'un gars voulait m'battre. » Y m'dit : « Qui ça ? » J'y réponds : « J'l'ai pas vu. » Y dit : « EN CELLULE ! »

Fa qu'y dit : « Oh, attendez. Avant d'entrer en cellule, donnez-moé vos lacets de bottines. » J'y dis : « J'les ai pas… » Y dit : « Vous vous êtes sauvé d'un autre poste de police ? » « Non non non non non, c'est un gars qui m'les a volés. » Y dit : « Ah oui ! On voit ça toués jours un gars qui vole des lacets d'bottines ! Vous vous êtes sauvé d'un autre poste de police ? » « Ben non ! » « Vous voulez pas parler ? On va vous faire parler nous autres ! » Y m'a assis su une chaise, y m'met un livre de téléphône sua tête, y s'met à m'frapper su l'livre de téléphône avec un batte de baseball. À chaque fois qu'y frappait, ça sonnait… Après dix menutes, j'savais toutes les numéros par cœur. Fa qu'j'ai dit : « J'peux-tu téléphôner, aussi ben en profiter, t'sais. » Y dit : « Pantoute. » Y m'rentre dans cellule.

Le lendemain j'passais en cour. Le juge me charge 75 piasses d'amende. Chus sorti de d'là, j'en r'venais pas. La violence me court après toute la nuit ! Chus mieux de m'en aller chez nous direct. Au moins chez nous, c'est la sécurité ! J'rentre dans maison, j'dis : « Minou ! Es-tu là mon Minou ? » Mais Minou a m'attendait depuis la veille… Arrivée dans l'passage, à dit : « Qu'est-ce t'as faite dehors toute la nuit ? » J'y dis : « J'étais pas dehors, Minou, j'étais en d'dans ! » Était assez énarvée, à dit : « T'as même pas téléphôné ! » Était après balayer, à vient pour me frapper avec le balai. J'en pouvais pus, j'accroche le balai, j'y dis : « ÇA VA FAIRE ! » Le chien saute su moé, y m'mord.

Chus entré dans ma chambre, j'ai barré la porte, chus pas sorti pendant deux semaines. C'est écœurant, la violence me court après ! J'comprends pas

ça parce que moé, chus contre la violence. Je suis contre la violence pour trois raisons fondamentales : premièrement chus intelligent, deuxièmement chus p'tit, troisièmement chus peureux.

Non ben, en plusse de t'ça, la violence, j'la connais depuis qu'chus p'tit gars, moé ! La violence allait à même école que moé. Ah oui ! À l'école que j'allais, la violence, ça faisait neuf ans qu'à doublait sa septième année. C'est pas des farces ! En septième, on avait un grand tarla, ça faisait tellement longtemps qu'y était là, y était rendu à six pieds quatre pouces, 216 livres. En septième, eille ! On avait assez peur, la plupart des p'tits gars lâchaient l'école en sixième. Y en a qui disaient que c'tait pour faire leur cours classique, mais moé j'les croyais pas. Moé-même, à fin de ma sixième, j'ai dit : « Faut que j'pense à mon avenir. Monter en septième, c'est dangereux. D'un autre côté, si j'lâche l'école, j'porte des commandes ; si j'fais mon cours classique, j'porte une soutane. C'est pas drôle ni un ni l'autre. » J'm'ai dit : « Qu'ossé j'vas faire, j'vas m'arranger pour doubler ma sixième, ça va m'donner un an pour y penser. »

Fa que quand les examens d'la fin d'l'année sont arrivés, j'ai décidé de m'déclarer malade. Le premier matin des examens, ma mère vient m'réveiller. J'tais mort. Disons pas tout à fait, j'râlais un peu… « Aaah… » À m'brassait. « Aaah… » Non, mais j'voulais pas qu'à pense que chus vraiment mort, à m'aurait faite enterrer tout suite. Était assez énarvée de m'voir râler qu'à dit : « J'vas appeler l'docteur. » À sort dehors, à crie fort : « DOCTEUR ! DOCTEUR ! » On avait pas l'téléphône. L'docteur vient, y m'examine : « J'comprends pas ça, mais c't'enfant-là a l'air en parfaite santé. » Ma mère à dit : « Vous comprenez pas ? J'pense que j'ai compris, moé. Merci, Docteur. » À va le r'conduire. J'me dis dans moé-même : « Si à vraiment compris, danger ! Quand à va r'venir dans chambre, à va m'tuer ! »

J'prends pas d'chance. Quand à r'vient dans chambre, j'y dis : « C'est-tu toé, ma p'tite moman d'amour, ma toute p'tite moman à moé-même, si délicate ? » À pèse 320. À s'approche du lit : « Mon ti-garçon délire, mon ti-garçon délire ! » J'y dis : « Bouge pus moman… bouge pus… Oh, moman, dans mon dernier voyage, j'vas apporter l'image de ton visage à travers les nuages. » À s'met à brailler. Chus correct… Pantoute ! À assez braillé qu'est allée brailler au frère directeur. Y m'ont monté par charité. Des affaires pour me tuer ! En plusse, le grand tarla avait encore doublé.

Mon premier matin en septième, j'rentrais dans classe, j'arrive face à face avec. J'm'ai dit : « Pour moé, y est là depuis qu'y ont bâti l'école, y a la face d'la

même couleur que l'plancher.» Su l'nez y avait les mêmes marques de canif que su nos pupitres. En plusse, y m'assisent jusse à côté d'lui! Ça faisait pas une heure que j'tais dans classe, le frère me d'mande: «Huit fois huit?» J'tais content d'savoir la réponse: «52!» Le grand tarla m'sacre un coup d'pied, y dit: «49.» J'dis: «49!» Le frère me dit: «Laisse-toé pas influencer, tu l'avais, c'est 52.» Non, mais on avait-tu des bons frères!

Le grand tarla s'lève, y dit au frère: «Tu m'diras pas comment ça fait huit fois huit! Ça fait plus longtemps qu'toé qu'chus en septième!» La chicane pogne, y plante le frère. On a passé huit frères en cinq semaines... Quand un frère était trop gros pour lui, y allait chercher ses deux frères à lui qui étaient bouncers dans un club. C'est pour ça qu'y l'gardaient à l'école: c'est parce que ses frères faisaient le racket d'la protection. Parce que si y l'avaient mis dehors, le frère directeur se s'rait faite casser les deux jambes. Parce que ses frères avaient décidé qu'y aurait son diplôme de septième même si ça prenait 20 ans! Y voulaient en faire une police.

Un moment donné, y l'avaient essayé dans une classe spéciale. Je l'sais pas si vous avez déjà vu ça, des classes spéciales? Nous autres, la classe spéciale à notre école, c'tait la classe où y ramassaient toués fixeux. (*Parlant en débile:*) «S'cusez, est-ce que j'peux aller aux... Trop tard.» Mais y était trop dangereux pour eux autres parce que les fixeux allaient toujours aux travaux manuels. Le grand tarla, y était ben trop dangereux aux travaux manuels! Ça faisait pas cinq menutes qu'y était là, y en avait rentré deux dans leurs bancs, y avait cloué le frère su l'mur. Fa qu'y l'ont r'mis en septième.

Eille, c'est pas des farces, avant la fin novembre, y a pus un frère qui a voulu nous enseigner. Pendant trois mois, c'est l'grand tarla qui nous a faite l'école. Eille, j'en ai appris des affaires! New York c'était la capitale de la Nouvelle-Zélande, le frère André avait déjà sorti avec Madeleine de Verchères, j'connaissais l'nom de toutes les topless en ville... J'm'ai dit: «J'espère qu'y vont demander ça aux examens!» Rendu au printemps, on était découragés, on s'disait: «On aura jamais notre diplôme.»

Un après-midi, on était toutes en récréation. D'un coup, qui que j'vois rentrer dans cour d'école? Une grosse rumeur. À s'met à circuler dans cour, j'la tchéquais aller quand d'un coup à l'arrive à côté de moé pis à dit: «Y s'en vient!» J'y dis: «Qui ça?» À dit: «Le nouveau frère. C't'un tueur. Y l'ont pris à l'école de réforme, y était rentré là à quatre ans. Y avait tué son père pis sa

mère.» Moé, le lendemain, j'voulais pas aller à l'école! Mais comme ma mère était aussi grosse que l'frère, y a ben fallu que j'y alle. Quand on est arrivés à l'école, on voulait que l'grand tarla rentre en premier. Y était tarla, mais y était pas fou! Y m'force, moé, à rentrer l'premier.

J'ouvre la porte d'la classe. La classe était noire! J'pensais qu'le frère avait fermé les stores, mais non: y était d'boutte devant les six châssis! Y nous r'garde, y dit: «WHAAAAAAAAAAAA!» C'est pas des farces, King Kong aurait l'air de Cheetah à côté de t'ça! Y grognait, ça avait pas de bon sens. Nous autres, on pensait qu'y était choqué, mais plus tard on a appris qu'y avait jamais été capable d'apprendre à parler. Mais y avait l'droit d'enseigner pareil parce qu'y avait une soutane.

Quand l'grand tarla a vu ça, y a eu assez peur y est allé chercher ses deux frères. Ses deux frères sont arrivés dans l'corridor. Quand y ont vu ça dans classe, y ont barré ben raide su l'bord d'la porte. Y l'croyaient pas. Y en a un, y dit: «Voyons donc, c'est pas humain, ça! Y ont dû emprunter ça à Granby pour la semaine!» L'autre y dit: «J'comprends pas comment qu'y est rentré: y passe pas dans porte. Y ont dû l'palanter dans nuit!» Fa que finalement, y ont appelé l'frère: «Eille, Noirot, viens icitte. Qu'osse tu fais avec une soutane, toé?» Le frère y dit: «Mhanh?» «Qu'osse tu fais avec une soutane, ÉPAIS? Y a pas d'argent à faire! À grosseur que t'as, tu pourrais être doorman dans cinq clubs en même temps!» Le frère les a regardés dans toute sa dignité, y leur a répond: «WHAAAAAAAAAA!»

Y nous ont traduit ça plus tard. Ça voulait dire: «Y a pas inque l'argent dans vie. C'est pas qu'j'haïs battre des adultes, mais j'éprouve beaucoup de plaisir à battre des enfants.» Non, mais c'est l'meilleur frère qu'on a eu. On en avait assez peur, on rentrait l'matin, y disait: «WHAAAAAAAAAAAA!» On prenait l'premier livre su l'dessus, on l'apprenait par cœur. À quatre heures, on l'savait. On a toutes passé avec 100%! Y a inque le frère qui a pas passé. J'tais content après. Astheure que l'grand tarla a son diplôme, y a sacré son camp. Finie la violence.

À seize ans, quatre ans plus tard, j'ai rérencontré la violence: j'ai commencé à sortir avec les filles. Moé, j'pensais que quand on sortait avec les filles, on rencontrait l'amour... Erreur! Eille, c'est dangereux d'sortir avec une fille à seize ans! Moé j'le savais pas, j'avais jamais sorti steady.

Un vendredi soir, y a une grosse tombola qui vient dans l'quartier chez nous, la grosse affaire : la grande roue, les kiosques, les manèges, etc. Fa qu'on était une dizaine de p'tits gars à s'amuser sainement : on renversait les kiosques, on enfargeait des vieilles, des affaires de même. D'un coup, j'te spote la plus belle fille : quatorze ans et d'mi à peu près, la fleur de l'âge. Sexée là, tellement sexée ! Le genre de fille tu peux sortir avec ça deux trois ans, tu sais pas encore si à l'a un nez ou des oreilles, ça t'intéresse pas.

J'm'approche d'elle, raide, nerveux. J'm'en vas y parler. En plusse, en y parlant, j'm'aperçois qu'à voulait ! À voulait toute ! Toute qu'ossé qu'les autres p'tites filles avaient jamais voulu, elle, à voulait ! Mais moé, j'tais pogné parce que comme les autres avaient pas voulu, j'savais pas quoi ! Un moment donné à dit : « Viens-tu me r'conduire ? » J'y dis : « Certainement. »

On part la main dans la main, on marchait su l'trottoir. D'un coup, su l'coin d'la rue, j'vois une gang de bums. J'tais sûr que c'tait des bums. J'les connaissais pas. J'me dis : « Ça s'rait plus safe de traverser la rue. » Mais j'voulais pas non plus faire voir à ma p'tite blonde que j'tais peureux… Fa que j'fais semblant de rien, j'dis : « Hon ! R'garde donc ça, de l'autre bord, la belle vitrine ! » À r'garde, à dit : « Y a pas d'magasin là. » J'y dis : « Arrête donc ! Si on allait vérifier ça de plus proche ? On y va en courant ! » À dit : « Non non non, chus très bien de c'te côté-ci. » On passe dans gang…

C'tait des bums. Y en a un qui y lâche un wouac : « Hé ! Les fesses, veux-tu faire trente sous ? Viens avec moé cinq menutes dans ruelle. » À dit : « Y sont bien impolis ! » J'y dis : « Qui ça ? Ces garçons-là me semblent très bien élevés. » À m'dit : « T'es ben peureux ! » T'sais, les filles, ça peur de rien : c'est toé qui t'fais planter, y s'en sacrent. À dit : « Moé j'endurerai pas ça. » À s'tourne pis à dit : « Si vous arrêtez pas ça tout suite, mon chum va vous battre ! » Quand qu'à s'est reretournée, j'étais pus là. Eille, j'ai jamais couru d'même ! J'pense que j'ai couru pendant quatre heures. Tellement couru, à un moment donné j'tais sûr qu'la violence était derrière moé. J'tourne un coin d'rue, FACLOW ! J'arrive à deux pouces d'la violence. À deux pouces ! Une chance, c'tait pas la violence : c'tait Laviolette, un gars que j'connais. Non, mais deux lettres de différence pis j'l'avais dans l'front, bang ! Comme c'était Laviolette, c'était pas Laviolence. Si ça avait été la violence, j's'rais dev'nu violette.

Laviolette c'tait un violent, mais un violent fin. T'sais le genre de gars tellement fin qu'à chaque fois que tu l'vois, t'as envie d'y payer une couple

de bières. Pis le genre de gars qu'aussitôt qu'y a pris trois bières, y t'plante. C'est-tu fatiquant ça, chose? Pas capable de boire sans être violent. Eille, on a eu assez d'misère avec c'te gars-là! Moé j'l'ai connu en masse, on a marié les deux sœurs plus tard. Et pis après s'être mariés, on sortait une gang de gars mariés deux fois par semaine. T'sais, on était des gars qui sontaient mariés à peu près en même temps avec à peu près les mêmes filles. Et pis on avait du fun ensemble, mais c'te maudit Laviolette! Aussitôt qu'y avait pris trois verres, y partait des batailles. On mangeait des volées! Un moment donné, on s'est tannés, on y dit: « Eille! Laviolette, ça va faire la violence! On est une gang de gars mariés, c'est inque quand on sort ensemble qu'on peut avoir du fun. Viens pas nous casser not' fun! » Y dit: « Ben quand j'bois, y faut que j'me batte. » « Bon, ben tu boiras pus avec nous autres, O.K.? Rentre-toé ça dans tête. TU BOIRAS PUS AVEC NOUS AUTRES! » Y dit: « O.K. »

Le mardi d'après, on va jouer au bowling, y vient jouer au bowling. Parfait. Après l'bowling on s'en va à taverne, y suit. J'y dis: « Laviolette! » Y dit: « Y a pas d'danger. » J'y dis: « Voyons, Laviolette! Tu sais très bien qu'aussitôt qu'tu vas prendre deux trois bières, vas falloir que tu battes quequ'un. » Y dit: « Non, j'ai eu une bonne idée. » J'y dis: « Quoi? » Y dit: « J'vas rester avec vous autres, m'as boire, m'as boire pis j'vas me r'tenir tant que m'as pouvoir. Quand j's'rai pus capable de me r'tenir, qu'y va falloir que j'batte quelqu'un, j'vas m'dépêcher de m'en aller chez nous pis j'vas battre ma femme. » Fa qu'j'y dis: « Ah! Ça c't'une bonne idée! »

On a jamais eu de troubles avec lui après. Y s'est tout l'temps comporté comme un gentleman. Franchement là, un gars qui sait vivre. Tout le monde était content... sauf sa femme. Naturellement au début, à été surprise. T'sais, à s'demandait c'qu'avait faite. Mais comme était un peu épaisse, à l'a jamais trouvé. Faut dire qu'au début, y a tuait pas. T'sais, au début, y était smatte quand même. Y y donnait des p'tites claques sua gueule pour qu'à saigne du nez un peu, des affaires de même... T'sais, des p'tits coups d'pieds, mais rien d'grave.

Y a une fois, y l'avait presque un peu tuée. Mais c'était un peu d'sa faute à elle. T'sais, soyons sincères, les femmes, c'est pas tout l'temps intelligent, han! Non, mais ça allait très bien, ça faisait des mois qu'ça durait. On sortait avec Laviolette pis quand y fallait qu'y batte quelqu'un, y rentrait y sacrer une volée. Ça allait ben. Un soir, y rentre un peu paqueté. Y t'y sacre une claque sua

gueule! À S'CHOQUE! À y saute dans face, à l'grafigne. Son propre mari! J'te dis qu'y a vu rouge. Elle, à pus rien vu: y y a bouché les deux yeux, y y a cassé l'nez, y y a cassé une jambe à sept places, y y a renfoncé cinq côtes, y y a arraché un bout d'oreille... Non, mais rien d'grave. À été six semaines à pital.

En plusse, ma femme va la voir parce que c'était sa sœur. À s'plaint à ma femme, à me l'énarve toute: «Faites queque chose, y va m'tuer!» Ma femme à r'vient chez nous toute énarvée. À dit: «Faut faire queque chose, faut faire queque chose!» J'y dis: «Premièrement, arrête de sauter d'même. À grosseur que t'as, c'est pas beau pis ça r'vole partout.» À dit: «Faut faire queque chose.» J'y dis: «C'est pas d'nos affaires.» À dit: «Y va la tuer!» J'y dis: «Pis? C'est sa femme! C'te gars-là y paye le loyer, y l'habille, y a fait vivre, y a des droits quand même! Si à l'aime pas ça, à inque à sacrer son camp, est pas obligée d'rester là.» J'veux ben croire qu'à six enfants, qu'à travaille pas, mais quand on veut, on peut. J'dis à ma femme: «Pour moé, si à reste, c'est parce qu'à l'haït pas ça. Tu connais pas la vie, mais nous autres les hommes, on connaît ça. J'peux t'dire que la plupart des femmes aiment ça une p'tite claque de temps en temps, un p'tit coup d'pied. Ça les sécurise, ça tient l'ménage en place et pis y filent mieux.» Ma femme à dit: «Mais tu m'frappes pas, tu m'aimes pas d'abord?» J'y dis: «C'est pas que j't'aime pas, mais t'es-tu vu la grosseur, chose? D'un coup tu perds le contrôle pis tu te r'venges? Des affaires pour me tuer!» Non, mais un gars qui a pogné une p'tite femme de 80-85 livres, y a une belle vie à faire. Ça s'garroche ben!

Mais faites attention: envoyez-les pas trop longtemps à pital, y paraît que c'est pas drôle. Ça donne ben trop d'ouvrage à maison, avec les enfants pis toute ça. Mais y paraît que c't'une bonne affaire. Parce que quand ma belle-sœur est sortie d'la pital, j'ai parlé avec Laviolette. Eille, y était fier. Y dit: «J'te dis que ça valu la peine. J'te dis qu'à file doux: à marche à quatre pattes, à ferait n'importe quoi, un vrai p'tit chien.» J'aurais aimé ça être à sa place, même si y était un peu pogné. Y voulait pas la r'tourner à pital, mais d'un autre côté y voulait ben la garder à sa main. J'y dis: «Fais-toé z'en pas, tu vas trouver queque chose. Pas obligé d'y casser les deux jambes, tu vas trouver un autre idée.» Non, c'est vrai parce que c'était un gars très intelligent t'sais, une bol, intelligent comme un singe.

Ça y a pas pris deux jours, y trouve un affaire. Ah tabarnouche, ça c'tait bon! Y prenait un grand couteau d'cuisine, y s'cachait dans maison pis y

attendait qu'à l'aye ben des affaires dins mains. Quand à passait, y sautait d'vant, y disait: «M'as t'tuer!» À pitchait toute en l'air! Ah tabarnouche! Pis avec le couteau, y la forçait à toute ramasser. Ah, les belles soirées qu'y ont passées.

Mais une fois, y a exagéré. C'est un peu d'sa faute à elle, vous jugerez par vous-mêmes. Un soir, y s'cache avec le couteau. À passe, y dit: «M'as t'tuer!» Au lieu d'sauter dins airs, à le r'garde, à dit: «Ça m'fait rien.» Y y met l'couteau là: «M'as t'casser l'nez!» À dit: «Ça m'fait rien.»

Eille, faut-tu être bête pour dire ça à son mari! Lui, y est v'nu tout désemparé. Y dit: «M'as t'torturer!» À l'a même pas cru. À l'aurait dû... parce que lui y avait vu une vue, *La louve des SS*. Fa qu'y l'a attachée dans cuisine, y a fait bouillir de l'eau pour se faire un thé, mais y y en est resté. Y y a versé ça sur les parties sensibles. Ayoye! À assez crié, on l'a entendue nous autres! On reste en face... à quatre rues. Quand ma femme a entendu sa sœur crier, à sauté su l'téléphône. J'ai pas été capable d'la r'tenir, est trop grosse! À appelé la police. Ben croyez-le croyez-le pas, y ont arrêté Laviolette. DANS SON PROPRE LOGEMENT!

Des fois, y a des injustices. À part ça, c'est rien! T'sais, quand t'es malchanceux? La guigne s'est mise après lui. Imaginez-vous donc qu'y a tombé su un juge qui aimait pas les batteurs de femmes. Pourtant, c'est rare! Non, mais c'est vrai, vous avez jusse à lire les journaux, y en a un sur cent. Le juge a été rough avec lui. Y a dit: «Moé, les batteurs de femmes, j'aime pas ça. Si jamais votre femme se plaint une autre fois, vous aurez affaire à la justice, mon ami. Partez maintenant.» Laviolette y dit: «Ayez pas peur, à s'plaindra pus.» À s'est jamais plaint après ça.

Non, mais y était assez choqué pis humilié que quand y est arrivé chez eux, y voulait la tuer! Y a pitchait sués mur, mais elle à se r'vengeait: à r'bondissait su lui! Fa que légitimement, il l'a pitchée par la fenêtre. Y restaient au huitième... À s'est accrochée su l'bord d'la fenêtre. Y y pilait sués mains: «Vas-tu tomber, ma maudite?» À y dit: «J'peux pas tomber, épais, j'ai les deux pieds sua galerie.» Y était assez choqué qu'à l'traite d'épais, y swigne par le châssis pour sauter sua galerie. C'était une menterie qu'à y avait contée: y en avait pas de galerie! Y s'est tué en arrivant en bas.

Le coroner a dit que c'était un accident. Moé, j'ai pas rien dit, ça me r'garde pas. Mais dans l'fond, on rit ben de t'ça, mais c'est pas drôle! C'est vrai, moé

quand je r'pense à ça, l'histoire de Laviolette pis d'ma belle-sœur, j'trouve pas ça si drôle. Moé j'trouve que d'la violence comme ça, c'est très très grave. Surtout dans leur cas, c'que j'trouve de plus grave c'est qu'la justice a été complice de la violence PARCE QUE C'ÉTAIT PAS UN ACCIDENT: C'TE FEMME-LÀ, AVEC SA MENTERIE, ÉTAIT DIRECTEMENT RESPONSABLE DE LA MORT DE SON MARI.

JE L'AIME, AH OUI JE L'AIME!

Musique: Serge Vallières

Quand ma blonde part le matin
Avec sa boîte à lunch, ses deux tranches de pain
J'sors dehors pour lui envoyer la main
Mais chus ben content quand à tourné l'coin

Je l'aime, ah oui je l'aime!
J'ferais toute pour elle
Mais pas trop souvent
Je l'aime, ah oui je l'aime!
J'la trouve ben belle
Mais pas tout l'temps

Une fois j'l'avais emmenée manger
Faut dire que c'fois-là on s'est ben amusés
Me sus rendu compte en m'couchant
Que j'l'avais oubliée au restaurant

Su l'coup ça m'a rendu inquiet
Mais j'avoue pourtant que deux menutes après
J'me sacrais ben où c'qu'elle était
J'l'espérais perdue à tout jamais

Je l'aime, ah oui je l'aime!
J'ferais toute pour elle
Mais pas trop souvent
Je l'aime, ah oui je l'aime!
J'la trouve ben belle
Mais pas tout l'temps

J'pense que mon amour est spécial
C'que j'aime surtout c'est d'lui faire mal
Chaque fois qu'à m'regarde dans les yeux
J'me r'tiens pour pas y faire des bleus

Si on va s'promener sur des hauteurs
J'me tiens pas trop proche d'elle parce que j'ai trop peur
D'la pousser dans l'vide jusse pour l'entendre dire
«Je t'a-a-aime!» avant d'mourir

Je l'aime, ah oui je l'aime!
J'ferais toute pour elle
Mais pas trop souvent
Je l'aime, ah oui je l'aime!
J'la trouve ben belle
Mais pas tout l'temps

Un beau dimanche après-midi
On était en visite au parc Safari
À m'dit: «Chéri, faut qu'on s'marie»
Imaginez su l'coup comme chus resté saisi

À pensait qu'à m'avait pogné
Mais une bonne chance pour moé qu'y m'est v'nu une idée
J'ai dit: «Minou, pourquoi tu vas pas dehors
Faire des beaux portraits des lions autour du char?»

Je l'aime, ah oui je l'aime!
J'ferais toute pour elle
Mais pas trop souvent
Je l'aime, ah oui je l'aime!
J'la trouve ben belle
Mais pas tout l'temps

Un gros lion qui avait pas encore soupé
L'a tout suite trouvée belle à croquer
Un gardien est v'nu pour le tirer
Mais heureusement, ma blonde s'est mise devant pour le protéger

Je l'aime, ah oui je l'aime !
J'ferais toute pour elle
Surtout maintenant
Je l'aime, ah oui je l'aime !
J'la trouve encore plus belle
Depuis l'enterrement

FAUT PAS S'EN FAIRE*

Musique : Pierre Ringuet

Comment savoir si dans vingt ans
On s'ra trépassés ou vivants
Si y aura encore d'la misère
Si on sera pognés dans une guerre
Si nos chars s'ront toutes arrêtés
Parce qu'les Arabes auront gagné ?

Si on pourra encore sortir
Sans s'étouffer, sans en mourir
Si deux plusse deux feront toujours quatre
Si on marchera pas à quatre pattes
Si faudra apprendre le chinois
Manger avec des baguettes de bois ?

Faut pas s'en faire
Ça sert à rien de s'énerver
Pourquoi tellement s'inquiéter ?
Y a rien à faire, faut pas s'en faire
Ça sert à rien de s'énerver
Arrivera c'qui doit arriver

D'un coup on d'vient indépendants ?
D'un coup on est pas mieux qu'avant ?
D'un coup on s'fait encore fourrer ?
On s'réveille une minorité ?
D'un coup à cause du bill 101
À la prochaine, on en élit inque un ?

* Cette chanson s'est d'abord retrouvée dans quelques spectacles en 1974.

Mais y peut arriver pire
D'un coup les créditistes rentraient?
On aurait-tu l'air des tarlas
D'un coup le maire de Montréal
Décidait qu'au municipal
On fait des élections pour rien
Pis qu'y s'nomme à vie pour notre bien?

Faut pas s'en faire
Ça sert à rien de s'énerver
Pourquoi tellement s'inquiéter?
Y a rien à faire, faut pas s'en faire
Ça sert à rien de s'énerver
Arrivera c'qui doit arriver

Si y fallait que l'monde se réveille?
Si y fallait que pus rien soit pareil?
Si y fallait que les unions s'unissent?
Qu'on aye un peu plus de justice?
Si y fallait que tout l'monde décide
D'arrêter là le génocide?

Pus s'battre contre des moulins à vent
Mais faire c'qu'y faut au bon moment?
Si fallait qu'la majorité
Pour une fois se mette à penser?
Agir au lieu de réagir
On éviterait peut-être le pire?

Tout serait à faire
Seulement faudrait s'énerver
Faudrait toujours s'inquiéter
Tout serait à faire
Ça pourrait peut-être changer
Seulement, faudrait travailler
Tout serait à faire

Tout serait à faire
On s'rait peut-être trop fatigués
Peut-être qu'à bien y r'penser
Faut pas s'en faire

Le temps*

Est-ce que vous avez passé un bel entracte? Est-ce qu'y en a qui ont trouvé l'entracte long? Oui? Est-ce qu'y en a qui ont trouvé l'entracte court? Oui aussi? Ah ben r'garde donc ça! Ben même si y en a qui l'ont trouvé long pis d'autres qui l'ont trouvé court, ça dû être la même longueur pour tout l'monde, non?

Non, riez pas de t'ça. C'est très important c'que j'viens de dire là. C'est probablement la phrase la plus importante de tout l'spectacle. En quelques secondes, j'réussis à vous faire prendre conscience de toute la problématique de la notion de temps. Pensez vous à ça des fois, le temps? Le temps qui passe, le temps qui est long, qui est court... Des affaires de même, faut y penser! Le temps, c'est important. Le temps, c'est ça qui régit notre vie. Pourquoi qu'vous pensez qu'on fait tout c'qu'on fait? C'est qu'on pense qu'on aura pas l'temps. Si on était sûrs d'avoir le temps, on ferait rien.

C'est très important le temps! Y faut y penser, mais y faut y penser de temps en temps. Faut pas y penser tout l'temps non plus! Parce que si tu penses tout l'temps au temps, tu perds ton temps parce que si tu penses tout l'temps au temps, t'as pus l'temps d'y penser. Mais y faut essayer de l'comprendre le temps, mais c'est très complexe, j'vous avertis tout suite! Mais heureusement pour vous, j'y ai moé-même beaucoup réfléchi et je vais maintenant vous faire part de mes réflexions, ça va vous sauver du temps.

Non, j'ai r'marqué des affaires, j'sais pas si vous avez r'marqué ça, mais quand on fait des affaires, plusse tu prends ton temps pour les faire, moins t'as l'temps d'en faire; mais moins tu prends ton temps, plusse tu perds ton temps. Fa que faut qu'tu prennes ton temps, mais plusse que tu prends ton temps, plusse t'en manques. Moins qu'tu prends ton temps, moins t'en as. Comprenez-vous l'idée? Ben moé non plus, chus mélangé.

Non, mais plusse tu prends ton temps, plusse tu perds le temps des autres. Moins tu prends ton temps, moins t'en as pour les autres. Non, croyez pas ça, j'viens de m'tromper. C'est plus mélangeant que j'le pensais... J'pense que le temps, jusse essayer de prendre le temps de comprendre le temps, j'aurais

---

* En spectacle, Yvon Deschamps faisait suivre ce monologue par la chanson de Gilles Vigneault «Berceuse pour endormir la mort».

l'temps de l'oublier. Mais entécas, y a un affaire dont j'suis certain : c'est que quand on a l'temps, on l'trouve long ; quand on l'a pas, on veut l'avoir. Eille ! Le monde qui manquent de temps, y viennent-tu énarvés ! Y a du monde quand y manquent de temps, y s'raient prêtes à faire n'importe quoi, même y seraient prêtes à en faire. Mais ça, j'vous l'conseille pas. J'en connais des gars qui font du temps pis y aiment pas tellement ça. Franchement, y trouvent le temps long.

Un autre affaire que j'ai r'marquée pis qui est ben spéciale : pour certaines personnes, le temps passe tellement lentement, on dirait qu'une semaine c'est comme un mois, t'sais ? Y en a d'autres qui trouvent que l'temps passe tellement vite qu'un mois, c'est comme une journée. Mais même si le temps passe très lentement pour certains pis très vite pour d'autres, on rit tout le temps en même temps au jour de l'An. Fa que pour moé, c'est pas si grave que ça. J'me dis : « Au fond, y doit pas y avoir de si gros problèmes que ça avec le temps. »

Peut-être que les seuls problèmes qu'on a avec le temps, c'est qu'on voudrait toujours que l'temps fasse queque chose, pis l'temps y a jamais rien faite pis y commencera pas aujourd'hui ! Mais t'sais, quand tu parles au monde, y a toujours quelqu'un qui t'fait croire que le temps va faire queque chose pour toé. À chaque fois qu'tu parles, y a toujours quelqu'un qui dit : « Oh, le temps c'est d'l'argent. » Ou ben : « Le temps efface tout. » Toutes sortes de niaiseries d'même. C'est pas vrai ces affaires-là ! Le pire de toute, c'est quand t'as d'la peine, supposons que ta blonde t'a lâché ou que ta femme est restée, queque chose, y a toujours un épais qui vient t'dire : « Le temps arrange tout. » C'EST DES MENTERIES ! Le temps arrange rien. J'le sais, j'ai un beau-frère qui est v'nu au monde, y avait inque une jambe. Avec le temps, y y en manque plus long qu'y y en manquait quand y était p'tit !

Y en a qui disent : « Le temps efface tout. » Vous devriez voir les rides que ma belle-mère a dans face ! Même qu'à s'les est faites enlever par un chirurgien en plastique. Avec le temps, y sont r'venues. R'marquez qu'le temps efface pas mal d'affaires. Y est après effacer ma grand-mère ! Est partie à cinq pieds et un, 122 livres ; est rendue à quatre pieds dix, 93 livres. Dans l'temps de l'dire y en restera pus !

Non, mais l'expression la plus drôle que j'ai entendue avec le temps, c'est quand j'ai commencé à travailler vers 16-17 ans. Mon premier boss y disait toujours la même affaire : « Le temps est précieux. » Tu y parlais de n'importe

quoi, y disait : « Le temps est précieux. » Eille, c'te gars-là trouvait l'temps tellement précieux qu'y avait engagé un gars jusse pour le t'nir. Y a un gars qui t'nait le temps toute la journée. Les journées pouvaient ben être longues… Mais l'boss, lui, y courait tout l'temps, y avait jamais l'temps. J'y dis : « Prenez vot' temps, Boss ! » Y dit : « J'peux pas prendre mon temps, j'en ai pas d'temps. J'en manque de temps ! J'le cherche, le temps ! » J'y dis : « Cherchez-lé pas l'temps, c'est l'autre épais là-bas qui l'tient. »

Non en faite, j'pense qu'y a un autre problème qu'on a avec le temps, c'est qu'on voudrait qu'y passe, t'sais ? On veut pas qu'y passe pour le vrai, mais on s'illusionne sur le faite que l'temps passe. Mais ça c't'une autre menterie. Le temps ne passe pas. Nous autres on passe ; lui y reste. Mais j'pense que c'est par politesse qu'on dit ça. Quand tu rencontres quelqu'un que ça fait longtemps qu't'as pas vu, tu dis toujours : « Ah ! Comment ça fait d'temps qu'on s'est vus déjà ? Cinq ans ? Hou ! Que le temps a passé vite ! » Mais t'sais, j'pense que c'est jusse pour être poli parce que peut-être qu'on s'rait gênés d'y dire dans face : « Comment ça fait d'temps qu'on s'est vus déjà ? Cinq ans ? Oh ! Que t'as passé vite ! » Non, mais en faite, c'est ça qu'on devrait dire. C'est lui qui passe, c'est pas l'temps ! C'est lui qui s'en va.

La preuve que l'temps passe pas, c'est qu'y est toujours arrivé. T'as pas l'temps d'commencer l'école, woups ! le temps est arrivé d'travailler. Tu commences à travailler, le temps est arrivé de t'marier. Tu t'maries, le temps est arrivé d'avoir des enfants. T'as pas le temps d'les bercer deux trois fois, c'est l'temps d'les marier. Eille, c'est ça qui m'fait le plusse peur. C'est ça qui m'fait peur parce que j'me dis : « Si c'est vrai que l'temps est toujours arrivé, j'aurai pas le temps de m'en apercevoir pis mon temps va être arrivé. » Pis quand ton temps est arrivé, c'est l'temps d'partir. Pis quand c'est l'temps d'partir, c'est parce que t'as faite ton temps. Quand t'as faite ton temps, c'est parce que t'as pus d'temps. Là tu te r'trouves en face d'une grande madame habillée en noir : la Mort. Elle, est pareille comme le temps : à passe pas, est toujours là. Mais comme t'as pus d'temps quand t'arrives face à face avec, t'as pas l'temps d'y dire : « Prenez l'temps d'vous asseoir, on va en parler un peu, t'sais… »

Non non ! C'est là qu'tu t'aperçois qu'au fond on a jusse un problème avec le temps : on l'a pas, l'temps. On en a inque un p'tit bout. Mais y t'reste une chance : quand t'arrives devant la grande madame en noir, si à dort, t'es correct. Mais si elle à dort pas, toé tu vas dormir pour un boutte !

J'veux être un homme*

Oh! Y a un affaire que j'ai oublié de demander t'à l'heure pis qui m'inquiète beaucoup: est-ce qu'y aurait dans la salle ce qu'il est convenu d'appeler des vrais hommes? On va commencer par vous tins, c'est vous qui avez répondu l'premier. Qu'ossé qui vous fait croire que vous êtes un vrai homme? Y doit y avoir des raisons qui font qu'un homme puisse dire: «Moé, je suis un homme.» Qu'ossé votre raison, vous?

La raison, moé ça fait des années que j'essaye de faire un homme de moé. C'est pas d'hier que j'cherche la réponse! J'ai commencé à six ans et d'mi... six ans et d'mi... à essayer d'faire un homme de moé. J'avais pas pensé à ça moé-même, c'est ma mère qui m'a faite penser à ça. C'est parce que j'avais faite un mauvais coup. À m'avait sacré une volée pis j'braillais. Jusque-là, toute était normal quand d'un coup, pendant que j'braillais, à me r'garde, à dit: «Fais un homme de toé!» J'ai dit: «Comment qu'on fait ça?» À dit: «Tu vas être un homme quand tu vas être capable de prendre les claques pis les punitions sans brailler.» J'y dis: «Essaye-moé encore.» À m'sacre une claque pis à m'dit: «Marche dans ta chambre!» «MAAAAAAA... AAAAAHH!...»

J'ai braillé toute la nuit, t'sais... Le lendemain j'me dis: «Ça pas d'allure. Faut que j'pratique! Faut que j'fasse un homme de moé.» Fa qu'là, j'me sus mis à faire des mauvais coups, trois quatre par jour, mais pour me faire punir le plus souvent possible pour savoir quand est-ce que j's'rais un homme. Ça m'a pris sept ans. Mais à 13 ans, j'étais un homme. Oh tabarnouche, à 13 ans j'prenais n'importe quelle punition sans brailler! Pas inque des p'tites punitions, des grosses aussi!

La première fois que j'm'en sus aperçu, c'tait un vendredi soir. On était toutes à table. T'sais, les vendredis soir après l'école, des fois à 12-13 ans, t'as envie d'faire des farces. J'attendais ma chance de placer une farce quand d'un coup, mon p'tit frère s'allonge la main pour prendre une tranche de pain. J'accroche ma fourchette: PACLANG! J'y plante la main dans table. Ah, on a assez ri moé pis mon frère... euh, mon autre frère. V'là mon père choqué, j'sais

---

* Des ébauches de ce monologue et la chanson suivante («Ma maîtresse») furent produites en spectacle à quelques occasions en 1974.

pas c'qu'y avait, y d'vait être de mauvaise humeur, y dit: « Dans chambre pis pas d'dessert. »

J'ai pas braillé. J'vois pas pourquoi j'aurais braillé, on en avait jamais d'dessert. Fa que j'tais assez fier de m'être rendu compte que j'tais un homme que le lendemain j'dis: « Faut que j'conte ça à mes chums. Chus dev'nu un homme! »

Justement, j'allais jouer chez un d'mes chums qui avait une cabane dans sa cour. Pis pas n'importe quelle cabane. T'sais, c'est son grand-père qui avait faite ça. C'qui était intéressant c'était qu'son grand-père avait déjà été p'tit gars. Lui, y savait comment faire ça une cabane pour la rendre intéressante. Une cabane de six par huit, deux châssis. Y avait des châssis, mais y avait des stores... Le plusse important c'est qu'la porte barrait par en d'dans. LA cabane! Deux jours dans c'te cabane-là, t'en apprenais plusse qu'en six mois d'école!

Ça fait qu'on était toute la gang dans cabane, on v'nait jusse de finir de jouer après la p'tite fille d'à côté, j'dis: « Les gars, r'gardez-moé, je suis dev'nu un homme. » Mais y en a un, y dit: « Montre-nous donc ça! » « Qu'ossé qu'tu veux que j'te montre? » Y dit: « Ben, ton paquet! » J'y dis: « J'montre pas mon paquet à personne. Es-tu fou, toé? Quel paquet tu veux que j'te montre? » Y dit: « Ben, ton paquet d'cigarettes! » J'y dis: « Attends menute là. Quel rapport qu'y a entre un paquet d'cigarettes pis être un homme? » Ben y dit: « Si tu fumes pas, tu peux pas être un homme. » J'y dis: « Mon père fume pas, lui! » Y dit: « C'est ça que j'te dis. » J'y dis: « Ma mère m'a dit qu'être un homme, c'est être capable de prendre les punitions sans brailler. » Y dit: « Qu'est-ce qu'à connaît des hommes, ta mère? » J'y dis: « À marié mon père. » Y dit: « Ben, c'est ça j'te dis. »

Y avait l'air à l'savoir. J'y dis: « Si y faut fumer, chus ben prête à fumer. » Mais j'y dis: « Qu'ossé ça fumer? » Y dit: « T'es trop p'tit, tu s'ras pas capable. » Eille, j'y dis: « Esplique! » Fa qu'y dit: « On prend d'l'harbe, c'est du tabac. On fait sécher ça, on coupe ça en p'tits morceaux, on met ça dans du papier. Tu prends ça, tu mets l'feu après pis t'essayes de t'étouffer avec la boucane. » J'ai dit: « Ah ben! J'vas dire comme toé, il faut être un homme pour faire ça... Essaye-moé! »

On cherche du tabac, on en trouve pas. Y va dans maison, y r'vient, y dit: « J'ai trouvé d'la mousse de blé d'Inde, ça fait pareil. » On prend la mousse de blé d'Inde, on roule ça dans une feuille de tablette d'école, une cinq par huit,

on colle ça avec d'la colle Lepage, envoye donc chose, on s'fait un gros cigare. On a été malades! Non, mais pour moé, c'est la colle. On était épais: fumer d'la colle. Les jeunes d'aujourd'hui savent ben qu'y faut sniffer! Fa que quand chus r'venu chez nous, mon père a ben vu qu'j'avais fumé: j'tais vert. Y dit: «J'veux pus jamais qu'tu fumes.» Ben, j'y dis: «Ben, j'ferai pas un homme. J'ferai un coiffeur ou un musicien.»

Fa que l'affaire d'être un homme, j'ai oublié ça. D'un coup, j'ai pogné mes 14 ans pis une couple de maladies. Un après-midi, j'm'en allais à l'école, j'tourne un coin de rue: PACLANG! Quatre Anglais me sautent sua noix, y m'sacrent une volée. Eille, j'avais jamais été battu d'même! J'arrive chez nous j'avais un œil fermé, j'saignais du nez, j'avais une lèvre fendue. Mon père y dit: «Qu'est-ce que t'as?» «Les... les Anglais m'ont battu.» Y dit: «Les Anglais t'ont battu, tu t'es pas défendu?» Ben j'y dis: «Çartain que j'me sus défendu. R'garde-moé l'œil!» Y dit: «Justement, j'le vois ton œil, y est fermé.» Fa qu'j'y dis: «Penses-tu que l'gars qui me l'a fermé y voulait pas m'fermer l'autre? Mais j'sais m'défendre: j'l'ai évité avec mon nez.» Mon père y dit: «T'es ben épais! Quand est-ce tu vas faire un homme de toé?» Fa qu'j'y dis: «Moé j'voudrais ben être un homme, c'est toé qui veux pas que j'fume.» Mon père y dit: «C'est pas ça être un homme, nono! Tu vas être un homme quand tu vas être capable de t'défendre.» J'ai dit: «Y sontaient quatre!» Y dit: «Même si y sontaient 4, quand même qu'y sontraient 100! Quand tu vois qu'y sont plus gros qu'toé, ben plus gros qu'toé, donne-leur pas d'chance: frappe le premier.» J'dis à mon père: «Es-tu fou, toé? Y vont m'tuer après!» Y dit: «Mais non, tu frappes, mais t'arrêtes pas d'frapper. Tant qu'y en a un d'eux autres qui grouille, toé tu frappes. Quand y ont fini d'grouiller, tu peux t'en v'nir tranquillement à maison.» Fa qu'j'y dis: «M'as essayer.» Y dit: «Y a pas d'essayage. Tu vas faire un homme de toé. Écoute-moé ben mon p'tit garçon, tu vas m'jurer immédiatement que tu laisseras pus jamais l'monde te frapper.» «O.K. popa, y a pus d'monde qui va m'frapper.» Y dit: «Tu vas me l'jurer, que jamais tu vas laisser l'monde lever la main su toé, de quelque grosseur qu'y soyent.» «O.K. popa. Y a pus d'monde qui va l'ver la main su moé... DE QUELQUE GROSSEUR QU'Y SOYENT.» J'ai crié tellement fort, j'me sus faite peur moé-même.

Chus r'tourné à l'école. J'étais assez un homme, j'marchais bombé! Ben, j'avais ben des livres aussi... Fa que j'cherchais des gars pour me battre. J'avais inque 14 ans pis j'en ai barbé trois d'sept ans. Y voulaient pas s'battre! Quand

chus r'venu chez nous, j'étais un peu déçu. Quand qu'en traversant la rue, en r'venant chez nous, j'tais en plein milieu d'la rue jusse en face de chez nous, qui que j'vois v'nir du coin d'l'œil? La p'tite fraîche d'à côté! Son père v'nait jusse d'y acheter un bécyk neuf. J'me dis: «J'vas en profiter pour y faire une farce.»

Ça fait que j'm'arrête dans l'milieu d'la rue, j'fais à semblant d'attacher mon soulier. À passe avec son p'tit bécyk, à passe, comme à finit d'passer j'arrive: POW! Un coup d'pied su l'bécyk. À tombe su l'côté, à s'rouvre un genou pis à s'crochit les pognées. Quand je l'ai vue à terre avec les pognées toutes croches, j'ai dit: «Faudrait que j'l'aide à s'ramasser...» Mais j'ai r'pensé à mon affaire, j'ai dit: «Mais non, t'es un homme. Qu'à s'ramasse.»

Là, j'ai pilé d'sus pis chus r'monté sua galerie chez nous. Mais j't'arrivé face à face avec ma mère. À m'avait vu faire... À s'met à m'chicaner. J'étais trop un homme pour me laisser chicaner. J'y dis: «Toé la mère, écrase.» Là, j'rentre dans maison, à rentre en arrière de moé. À dit: «Mon grand tarla, tu vas voir, quand même que t'as 14 ans, chus encore ta mère.» À vient pour lever la main su moé, j'y donne pas l'temps: POW! J't'y descends un direct su l'menton. À dit ni bonjour ni bonsoir, à s'étend de tout son long. Deboutte dans l'passage, à m'cachait la vue, mais couchée, j'ai vu à l'autre bout du passage... MON PÈRE! Y dit: «M'as t'tuer!» Y part après moé, j'vas m'cacher dans chambre, y rentre en arrière de moé, y dit: «J'le sais qu't'es derrière la porte.» Y savait que j'tais derrière la porte, mais y savait pas qu'j'avais le batte de baseball... Y vient pour me frapper, j'y donne pas l'temps: BADING! BADANG! J'y descendais ça dins jambes, mais y arrêtait pas d'frapper. Fa qu'j'arrêtais pas moé non plus. Une chance pour lui, ma mère s'est réveillée pis à m'a pogné en arrière des oreilles avec la pelle à charbon qui traînait toujours dans l'passage. C'tait un vrai carnage, t'sais! C'est une des dernières fois que j'ai essayé d'être un homme.

Me sus r'trouvé à cour juvénile avec ça, moé. Le juge y dit: «Vous avez pas honte?» J'y dis: «Quoi?» Y dit: «Quoi? Vous avez frappé vos propres parents!» J'ai dit: «Bon, premièrement sont pas propres propres pis à part de t'ça, c'est pas d'ma faute. C'est d'la faute à mon père. Demandez-y! C'est lui-même qui m'a faite jurer de jamais laisser l'monde me frapper, de quelque grosseur qu'y soyent.» Le juge y dit: «Attendez menute là. Y avait ben dit "du monde". Y avait pas parlé de lui.»

Ben ça été ma première erreur d'interprétation. Y m'ont envoyé à l'école de réforme. Les jeunes aujourd'hui connaissent pas ça les écoles de réforme, y en a pus, c'est des cégeps astheure. Dans mon temps, l'école de réforme c'tait pas une place pour apprendre à être un homme, c'tait des frères qui t'naient ça. Non, c'tait l'genre de frères qui avaient toujours deux battes cachés dans leur soutane: un p'tit pis un gros. Si tu jouais pas avec le p'tit, y t'frappaient avec le gros. Ben l'affaire d'être un homme, j'ai oublié ça là.

En faite, ça m'est r'venu y a jusse une couple d'années. Ça faisait quatre cinq ans que j'tais marié. Un matin, j'étais après déjeuner, moé j'déjeune presque toujours le matin t'sais, ma femme bardassait. D'un coup, à dit: «Faut que j'te parle.» J'y dis: «Parle-moé, chose.» À dit: «J'veux que tu fasses un homme de toé.» Là moé, ça faisait tellement longtemps, j'étais toute mélangé, j'me lève, j'y dis: «Veux-tu que j'fume ou que j'te plante?»

À dit: «C'est pas ça être un homme, épais! Tu vas être un homme quand tu vas être capable d'arrêter de boire.» J'ai dit: «Wo! J'bois presque pas.» Non chus comme tout l'monde, j'aime ça prendre un verre ou douze... Non, j'ai une certaine faiblesse, chus pas capable de passer devant une taverne sans rentrer. Pis entre chez nous pis où j'travaille, y en a 28. Fa que des fois, j'arrive un peu en r'tard sua job. J'pars travailler le lundi matin vers sept heures, j'arrive vers quatre heures l'après-midi... le mercredi ou l'jeudi. J'dis à ma femme: «T'as raison, faut que j'fasse un homme de moé. Regarde-moi. Je suis un homme, je ne bois plus. J'm'en vas direct à job.» À dit: «J'te crois pas.» J'y dis: «Crois-moi, c'est mieux pour toi.»

Chus parti comme un homme. Mais à première taverne, j'ai rentré. Non, mais pas par faiblesse, j'ai rentré parce qu'y fallait que j'dise à mes chums que j'rentrerais pas. Eux autres, y savaient pas que j'rentrerais pas, y m'avaient fait verser 12 drafts. Fa que là, j'étais pris dans un dilemme. T'sais, t'as beau être un homme, y faut savoir vivre quand même! Fa que j'les ai bues pis en les buvant j'm'ai dit: «Faut que j'leur annonce que j'bois pus.» J'ai dit: «Les gars, j'ferai pas les autres tavernes avec vous autres.» Y en a un qui dit: «Es-tu malade?» J'y dis: «Non. Ma femme a décidé de faire un homme de moé, j'm'en vas direct sua job. J'bois pus.»

Y a deux trois des gars qui se sont mis à brailler. Y ont été ben smattes pareil: y ont sorti su l'trottoir, y m'ont envoyé la main. Chus parti comme un homme. Mais d'un coup, j'ai vu v'nir l'autre taverne. On aurait dit que plusse

que j'approchais, plusse que l'trottoir rétrécissait. Quand j'ai passé devant la taverne, à toute faite pour que j'rentre. À s'est faite aller la porte, toute! J'ai dit: «Non, j'rentre pas, j't'un homme!» Fa que chus pas rentré. J'tais assez fier de moé, j'm'ai dit: «Toé t'es un homme, ça vaut une bière.» Là chus r'tourné.

Non, mais rendu dans taverne, je l'ai r'gretté. J'étais tellement déprimé qu'un gars que j'connaissais même pas s'est aperçu que j'tais déprimé. Y s'est approché d'ma table, y dit: «T'as la broue ben basse, chum!» J'y dis: «À m'traîne à terre.» Y dit: «Qu'est-ce qu'y a qui va pas, chum?» J'y dis: «J'essaye de faire un homme de moé pis j'ai ben d'la misère.» Y dit: «Comment ça?» Fa qu'j'y dis: «En faite, c'est pas tellement moé, c'est ma femme qui veut que j'fasse un homme de moé pis à veut que j'arrête de boire pis chus pas capable.» Y dit: «Ben c'est pas en arrêtant d'boire que tu vas être un homme.» J'y dis: «Non?» Y dit: «Y a inque une manière d'être un homme: y faut que tu t'prennes une maîtresse.»

MA MAÎTRESSE

Musique: Libert Subirana et Gerry Legault

J'veux avoir une maîtresse
Une pitoune comme y s'en fait pus
Un beau body pis toute le reste
Pareil comme dans les vues
À l'aurait un appartement
Sur la montagne, sur une belle rue
Un water bed évidemment
Avec un grand miroir au-dessus

Dans sa chambre un grand portrait de moé
Posé dehors en p'tite tenue
Non, en chaloupe, ben éjarré
Le smile, tout nu, comme dans les vues

J'voudrais avoir une maîtresse
Mais qui coûte pas trop cher non plus
J'pourrais vendre ses caresses
Inque à des chums, bien entendu
À passerait son temps à m'attendre

En babydoll, les fesses tout nues
J'arriverais, j'aurais jusse à m'étendre
À m'ferait toute que ça s'pourrait pus

Pour moé tout seul à ferait son best
Là j'aurais c'que j'ai jamais eu
J'l'appellerais ma beauty rest
J's'rais tout l'temps couché dessus

J'voudrais avoir une maîtresse
Pour y montrer quel homme que chus
Une qui sache apprécier mes finesses
Qui me juge à ma plus-value
J's'rais son Tarzan, son p'tit Drapeau
Son dictateur, son roi, son but
J's'rais comme qui dirait son cerveau
J's'rais son grand chef; elle, ma tribu

Là j'pourrais enfin être un homme
Un vrai, qui frappe quand ça fait pus
J'pourrais faire le frais devant mes chums
Quand y m'voiraient, y riraient pus

J'voulais avoir une maîtresse
Pour y montrer quel homme que chus
J'voulais avoir une maîtresse
Seulement, ma femme a pas voulu

C'est la vie*

(Le monologue à répondre)

On va faire un affaire qu'on a jamais faite ! On va faire un monologue à répondre. Et pis ça va être le dernier monologue d'la soirée. Et c'est pas pour rien que c'est l'dernier, c'est parce qu'à un moment donné j'ai dit : « Qu'est-ce que l'monde se rappelle le plusse après un spectacle ? » Probablement le

* La finale de ce monologue était accompagnée d'une musique signée Yvan Ouellet.

dernier monologue d'la soirée, han? Fa que j'ai dit dans moé-même: «La prochaine fois, le dernier j'vas faire un monologue à répondre. Comme ça, c'est l'monde qui vont l'faire. Si y est pas bon, ça s'ra leur faute.» T'sais, y est p'tit, mais y est pas fou!

J'vas vous expliquer un peu comment ça marche. Un monologue à répondre, c'est un peu comme une chanson à répondre, mais c'est pas pareil du tout. Non. C'qui est pareil, c'est que si vous êtes bons dans les chansons à répondre, vous êtes bons dans les monologues à répondre. Êtes-vous bons dins chansons à répondre? Oui? On va en faire une, ça va nous réchauffer. J'chante une phrase, vous chantez la même phrase. Après, j'chante un refrain de quatre phrases. Comptez-les et pis vous répétez inque la dernière phrase. On va taper dans nos mains! En haut, en haut on va taper dans nos mains. Voulez-vous libérer les mains, s'il vous plaît? C'est pas pour rien qu'y s'assoyent en haut: aussitôt qu'on éteint les lumières, fling-flang... ATTENTION! On chante:

Quand j'me suis levé, y était sept heures et quart
Quand j'me suis levé, y était sept heures et quart
J'ai dit: «Si j'pars pas t'suite, j'pense que m'as être en r'tard»
(*Volontairement incompréhensible:*)
Chotzvylgetpé ttfosunsqyztk diokvli...

Ça marche pas, on r'commence.

Quand j'me suis levé, y était sept heures et quart
Quand j'me suis levé, y était sept heures et quart
J'ai dit: «Si j'pars pas t'suite, j'pense que m'as être en r'tard»
Chotzvylgetpé ttfosunsgyztk djokvli...

Arrêtez-ça! Si vous répétez pas c'que j'dis, on va avoir l'air fin dans les prochaines 20 menutes! J'veux toutes vos noms à porte t'à l'heure. Non, j'vous comprends, c'est dur à répondre quand on comprend rien. Mais c'est toujours le problème des chansons à répondre. Tchéquez ça dans les veillées qui s'en viennent. À chaque fois qu'tu vas dans une veillée d'famille y en a toujours un épais qui dit: «On chante-tu une chanson à répondre?» Y s'en va dans l'coin, y dit: «Attention, vous répéterez après moé: "Chotzvylgepté ttfosunsgyztk djokvli." Tu veux tuer, tabarnouche! T'es pus capable, tu viens sués nerfs!

La grosse différence entre le monologue à répondre et la chanson à répondre c'est que le monologue à répondre, ON COMPREND! Mais on répond pas c'qu'on a compris. À chaque fois que dans l'monologue j'dis: «Ça s'peut-tu?», vous répondez: «C't'effrayant!» Excepté qu'on sait pas quand ça arrive. Ça arrive toujours par surprise, on sait pas quand. Ça peut arriver deux fois, dix fois, vingt fois. Ben tiens, on va répéter ça. Comme ça arrive par surprise, faites semblant de rien, parlez entre vous autres pis j'vas vous prendre par surprise... Ça s'peut-tu? «*C't'effrayant!*»

Parfait! Ça va très bien. Là, à chaque fois que j'vas dire: «Qu'est-ce que vous voulez?», vous répondez: «C'est la vie!» Attention, on répète, faites semblant de parler entre vous autres... Ça s'peut-tu? R'garde-là, elle: «C't'effrayant!» Déjà à suit pus! Qu'est-ce que vous voulez? «*C'est la vie!*» Attention, ça commence pour vrai. Attention...

Eille! Moé j'avais jamais r'marqué qu'y avait autant d'inflation. J'pensais que c'tait ma femme qui gaspillait. T'sais, un moment donné, j'me dis: «À va m'dépenser mes payes, va falloir que j'gagne de plus en plus cher!» Un samedi, à filait pas, à dit: «Va donc faire le marché à ma place.» J'tais content, j'm'ai dit: «J'vas économiser.» À m'donne la liste, j'm'en vas, j'rentre au magasin, j'remplis mon panier, j'arrive au cash, y pogne mes affaires: schlick schlack, schlick schlack! 97 piasses et 32! J'dis au gars: «J'pense que vous vous êtes trompé, j'avais inque un p'tit panier...» Y dit: «Je l'sais, j'l'ai mis dans le p'tit sac là.» Eille, 97 piasses et 32 pour un p'tit marché comme ça! Ça s'peut-tu? «*C't'effrayant!*» Le gars y m'dit: «Qu'est-ce que vous voulez?» «*C'est la vie*!»

Mais le pire, c'est qu'y a pus d'qualité. Dans l'après-midi, ma femme filait pas encore. Inque pour vous montrer comment qu'y a moins d'qualité qu'avant... À dit: «Le deuxième plus vieux a besoin d'souliers. Y a une danse demain soir, y a pus rien à s'mettre dins pieds.» Y a sept ans et d'mi. J'pars avec mon deuxième plus vieux, j'vas y acheter une paire de souliers. J'achète un p'tit soulier très simple, un p'tit soulier vert avec une semelle blanche, un lacet mauve, un talon d'cinq pouces, rien d'compliqué. Je demande au gars: «Combien?» Y dit: «Quarante-deux dollars.» J'y dis: «Ça s'peut pas! Quarante-deux piasses??? C't'enfant-là a sept ans et d'mi, les pieds y allongent tellement vite que dans deux mois y rentrera même pus dans vos souliers!» Ah, l'gars y dit: «Énarvez-vous pas! Ça été pensé pour.» J'y dis: «Arrête donc! Y a-tu des flaps qui rouvrent en avant, queque chose?» Y dit: «Non, mais

dans un mois et d'mi y vont être finis.» Quarante-deux piasses, des souliers qui vont être finis dans un mois et d'mi! Ça s'peut-tu? «*C't'effrayant!*» On travaille comme des maudits fous pour gagner queque piasses; c'qu'on achète avec, c'est d'la scrap. Ça s'peut-tu? «*C't'effrayant!*» Le gars y dit: «Mais qu'est-ce que vous voulez?» «*C'est la vie!*»

Non, mais on rit de t'ça que toute augmente pis qu'y a pus d'qualité, mais moé j'ai perdu ma job à cause de t'ça! Dans c'temps-là, j'travaillais dans une p'tite shop. On était huit, on faisait des p'tits bols en plastique. On était après travailler, un matin l'foreman arrive, y dit: «Le boss veut vous parler.» On s'en va dans l'bureau du boss. Le boss y dit: «J'veux vous parler.» J'y dis: «Ben oui, l'foreman nous a dit ça.» Y dit: «Les gars, vous avez pus d'job.» J'dis: «On a pus d'job?» Y dit: «Vous avez pus d'job.» «On a pus d'job?» «Vous avez pus d'job.» «On a pus d'job?» «Vous avez pus d'job.» «On a pus d'job?»... Entécas, ça duré à peu près une demi-heure, t'sais. Heureusement, un des gars y dit: «Comment ça?» Le boss y dit: «C'est pas d'ma faute, toute augmente! Y a pus d'qualité. Le plastique a triplé, le plastique est pus bon, nos p'tits bols cassent toutes. J'ai pus d'clients! Chus dans rue. Pas inque vous autres qui avez pus d'job, j'ai pus d'job.» «Vous avez pus d'job?» «J'ai pus d'job.» «Vous avez pus d'job?» «J'ai pus d'job.» Entécas, ça passé l'après-midi.

Fa que j'arrive chez nous à l'heure du souper, ma femme à m'dit: «T'as ben l'air déprimé. Qu'est-ce que t'as?» J'y dis: «J'ai pus d'job.» À dit: «T'as pus d'job?» Entécas, ça passé la soirée... Fa que là, le lendemain matin j'me lève, à dit: «Où c'est qu'tu vas?» J'y dis: «J'm'en vas m'chercher une job.» À dit: «Tu vas t'chercher une job?» J'y dis: «J'vas m'chercher une job.» Entécas, on a assez parlé que j'ai pas pu y aller c'jour-là.

Deux trois semaines après, j'en r'venais pas. Trois semaines pis j'avais pas trouvé d'job. J'étais su l'assurance-chômage. J'dis à ma femme: «Ça s'peut-tu?» «*C't'effrayant!*» Un gars qui demande pas mieux que d'travailler! Ma femme à m'dit: «Qu'est-ce que tu veux?» «*C'est la vie!*» Non non, y a pas de «C'est la vie!» là, commencez pas à improviser! Ça fait cinq menutes que c'est dans l'show-business pis ça improvise. J'ai dit: «Qu'est-ce que tu veux?» J'ai pas dit: «Qu'est-ce que vous voulez?» Là j'viens de l'dire par exemple... Y a une gang de fixeux en avant qui suit pas pantoute. J'comprends qu'en haut y suivent pas: sont occupés. Mais vous autres!

Le printemps d'après, sur les huit, y en avait inque trois qui s'étaient placés pis on restait cinq pas d'job. Là, pus l'droit à l'assurance-chômage, on était dans rue. Pis moé j'tais pogné avec une femme pis quatre enfants. C'est là que j'ai dit en moé-même: «J's'rais peut-être mieux avec quatre femmes pis un enfant...» Ça-tu du bon sens? Ça fait deux mois qu'on mange des toasts pis on a pus d'toasts. Ça s'peut-tu? «*C't'effrayant!*» J'pensais jamais qu'on descendrait si bas. Nous v'là dans rue! Ça s'peut-tu? «*C't'effrayant!*»

Pendant qu'on parlait de t'ça, y a un d'mes chums qui arrive, y dit: «Albert s'est faite arrêter.» J'y dis: «Comment ça?» Albert, c'tait un autre gars qui s'était pas trouvé d'job lui non plus. Ben y dit: «Y était comme nous autres, y avait pus d'argent, y s'est choqué, y a défoncé l'épicerie du coin pour nourrir ses enfants pis y l'ont pogné.» J'ai dit: «Un honnête père de famille qui est obligé d'voler pour nourrir ses enfants. Ça s'peut-tu?» «*C't'effrayant!*» Ma femme à dit: «Qu'est-ce que vous voulez?» «*C'est la vie!*» Très bien, très bien... ça suit bien.

Là, j'dis: «Qu'est-ce qu'on peut faire pour le sortir?» Ben y dit: «Le cautionnement, c'est 500 piasses.» Bon. J'y dis: «Réunis la gang.» On s'réunit toués quatre: on avait deux piasses et vingt. J'ai dit: «Ne nous énervons pas, on va en emprunter.» On a faite les caisses, les banques, les compagnies d'finance, personne voulait nous prêter d'l'argent. Y disaient: «Pas d'job, pas d'argent!» Ça s'peut-tu? «*C't'effrayant!*» À quatre gars, même pas capables d'emprunter 500 piasses, ça s'peut-tu? «*C't'effrayant!*»

Y a un des gars, y dit: «On va faire un hold-up.» Qu'est-ce que vous voulez? «*C'est la vie!*» J'y dis: «Es-tu fou toé, un hold-up!» J'y dis: «J'en ferais un si c'est pas un vrai.» Y a un gars, y dit: «Comment qu'on fait ça?» J'y dis: «On va aller à caisse populaire du coin, on connaît tout l'monde. On va aller au cash de Thérèse, on la connaît ben, on va prendre des guns, pareil comme si c'était un vrai hold-up. On va la forcer à nous donner 500 piasses. On va y dire: "Énarve-toé pas, c'est inque pour le fun. Fais jusse nous passer 500 piasses, aussitôt qu'on va travailler, on va v'nir te le r'porter."» Les gars ont dit: «Ça c't'une bonne idée!»

Moé j'avais un 12, un d'mes chums avait une 303, fa qu'on a coupé les canons, t'sais! Ça été long parce qu'on avait inque des limes à ongles. Parce qu'y fallait cacher ça dans nos chemises parce qu'après l'vol, nous autres

fallait se sauver en métro… Non, ben on a pas d'char, qu'est-ce tu veux. On voulait pas en voler un, on est pas des voleurs.

Le lendemain, on rentre dans caisse, eille ! Un qui s'en va dans l'bureau du gérant, l'autre tchèque les clients, l'autre s'en va au cash, moé j'reste dans sortie pour bloquer l'entrée. J'tais là avec mon gun, j'shakais d'même… J'dis : « Me v'là en train d'faire un hold-up ! Ça s'peut-tu-u-u ? » « *C't'effrayant !* » « Si ma mère me voyait… Ça s'peut-tu-u-u ? » « *C't'effrayant !* »

D'un coup, j'entends du bruit dans caisse. J'me r'tourne. En me r'tournant, mon gun frappe le bord d'la porte, le coup part. Y avait un gars devant. Ça s'peut-tu ? « *C't'effrayant !* » Y met la main comme pour arrêter la balle. Y vise mal ; y l'arrête avec son estomac. Ça s'peut-tu ? « *C't'effrayant !* » Y me r'garde y dit : « Djokvli… » J'pensais qu'y chantait une chanson à répondre, j'comprenais rien… D'un coup, y s'est aperçu qu'y était mort. On dirait que ça l'a saisi. Y est tombé raide… Ça s'peut-tu ? « *C't'effrayant !* » Qu'est-ce que vous voulez ? « *C'est la vie !* »

Pendant mon procès, l'avocat d'la couronne disait que j'étais un assassin. Ça s'peut-tu ? « *C't'effrayant !* » Y dit : « On peut pas le laisser en liberté, y est trop dangereux. » Ça s'peut-tu ? « *C't'effrayant !* » Y m'ont trouvé coupable. J'ai dit au juge : « C'est une injustice ! » Le juge y dit : « Non, non, non, non, non, non… non, non, non, non. » Y l'ont déplogué. Y dit : « Ce n'est pas moi qui fait les lois. Qu'est-ce que vous voulez ? » « *C'est la vie !* » Y dit : « C'est le gouvernement qui fait les lois. Moi, je ne fais que les appliquer. Qu'est-ce que vous voulez ? » « *C'est la vie !* » Y dit : « Pour vous montrer que c'est pas injuste, j'vas laisser le jury vous donner votre sentence. Messieurs et Mesdames du jury, qu'est-ce que vous voulez ? » « *C'est la vie !* »

(*Bruit d'une porte de prison qui se ferme.*)

Quand t'es dans l'jury pis tu dis : « Qu'est-ce que tu veux ? C'est la vie ! », ça s'dit vite. Quand c'est toé qui la pogne, c'est plus long…

R'marquez que moé, j'ai déjà trois semaines de faites pis j'ai quand même pogné jusse une vie à faire. Non, mais y a un gars à l'autre boutte du corridor, y a pogné 126 fois la vie. Mais lui, c'est des vieilles vies t'sais, c'est dans l'temps qu'tu pouvais demander ta libération conditionnelle après sept ans. Y les fait toutes. Ça y fait quand même 828 ans à faire, mais y a une consolation : si y est toffe, y est sûr d'être dans le livre des records.

Ben moé, j'ai pogné une nouvelle vie. Les nouvelles vies, astheure, c'est depuis qu'y ont ôté la peine de mort, y ont décidé qu'une vie c'tait 25 ans minimum. T'as pas droit de demander ta libération conditionnelle avant 25 ans. Vingt-cinq ans, c'est long… R'marquez qu'on est ben traités. Ben là pour l'instant, j'aime pas tellement ça parce que chus considéré dangereux, y m'connaissent pas. Fa qu'y faut que j'reste dans ma cellule 23 heures par jour, tout seul. Pis j'ai l'droit à une heure dans cour, tout seul.

Fa que 23 heures dans cellule, c'est long. Est assez grande, quatre par huit, mais le lit baissé, c'est un peu tassé. J'y ai dit au garde l'autre jour : « Garde, 23 heures par jour en cellule, c'est long. Quand est-ce que m'as pouvoir aller à cafétéria avec les autres ? » Y dit : « Quand on va mieux vous connaître. » J'y dis : « Ça vous prend-tu ben du temps à connaître le monde ? » Y dit : « Non, trois quatre ans. » J'y dis : « M'as être trois quatre ans sans voir la cafétéria ? » Y dit : « C'est pas grave, vous allez la voir longtemps après. » Ah. Vu d'même, ça presse moins, franchement.

C'que j'trouve le plus dur en prison, c'est que t'es tout l'temps tout seul, mais dans l'fond, t'es jamais tout seul parce qu'y a toujours quelqu'un qui t'watche. Même quand y t'envoyent au solitaire, finalement, t'es pas tout seul. J'y ai été, au solitaire. Ben, les gardes appellent ça comme ça. Les gars appellent ça l'trou, eux autres. Y m'ont envoyé dans l'trou parce que l'premier matin que chus arrivé, j'avais été condamné à vie la veille. Fa que quand l'garde est v'nu m'donner mon déjeuner, j'avais pas vraiment faim. J'sais pas qu'osse j'avais, j'filais pas c'matin-là, t'sais ça arrive, pis j'ai pas été très poli. T'sais, j'ai jusse dit au garde : « J'AI PAS FAIM, MERCI ! » J'y ai pas dit : « Monsieur. » Fa qu'y m'ont envoyé dans l'trou.

Mais dans l'trou, j'ai pas haï ça. Ça m'a faite penser à ma femme. T'sais, j'm'ai dit : « Toé, tu penses que t'es dans l'trou, mais ta femme est ben plusse dans l'trou qu'toé ! » C'est vrai, t'sais ! Ma femme est ben plusse dans l'trou qu'moé ! Est pognée avec les enfants, toute ! Comment qu'à va faire pour les nourrir ? Surtout qu'ma femme a jamais travaillé. À toujours eu trop d'ouvrage. Fa que j'dis : ça va être rough pour elle ben plusse que pour moé !

Mais d'un autre côté, quand m'as sortir, peut-être dans c'temps-là y va avoir plusse d'ouvrage. Si j'peux m'pogner deux jobs, t'sais, m'as y faire oublier c'mauvais temps-là, moé. Voyons, qu'ossé j'dis là, « quand m'as sortir » ? Vingt-cinq ans minimum, ça veut dire que si jamais j'ai ma libération conditionnelle,

m'as avoir au moins 67 ans! J'aurai pas l'droit d'travailler, m'as être à ma pension obligatoire. Eille! Ça veut dire que comme on a pas l'droit à des vraies visites — t'sais, on est toujours derrière des vitres —, si jamais j't'assez chanceux pour sortir d'icitte avant d'mourir pis m'coller su ma femme une autre fois dans ma vie, on va être des vieux!

Pis ma p'tite fille, à vient jusse de commencer l'école. Si jamais j'peux la prendre un autre fois dans mes bras, à va avoir au moins 32 ans... Voyons donc, ça pas d'allure, j'tofferai jamais ça, moé! Ça pas d'sens pour mes enfants non plus! Mes enfants, à école, vont s'faire crier des noms! Y vont toujours être obligés de déménager. Ma femme va vivre avec c'te honte-là. Maudit! Pourquoi qu'chus pas mort à place de c'gars-là à caisse? C't'un accident! Toute ça parce qu'y a trop d'inflation pis qu'y a pus d'jobs. Je s'rais mieux mort. Si j'étais mort, chus sûr que ça s'rait mieux parce que ma femme pourrait r'faire sa vie plus tard pis mes enfants m'oublieraient. J'veux mourir! J'veux être pendu! Pendez-moé, bande de lâches!

Ben non, y pendent pus, c'est pas humain.*

J'SAIS PAS COMMENT, J'SAIS PAS POURQUOI**

Musique: Gaston Brisson

J'sais pas comment, j'sais pas pourquoi
Faut toujours que j'me r'trouve là
À vous raconter mes histoires
Ma vie, mes joies et mes déboires

J'sais pas comment, j'sais pas pourquoi
Mais j'ai plaisir à être là
Vous faire rire me rend heureux
Avec vous tout va pour le mieux

---

* En juillet 1976, le gouvernement canadien abolissait la peine de mort à la suite d'un vote tenu à la Chambre des communes dont le résultat fut de 130 voix contre 124. La dernière pendaison relevant d'une condamnation à mort remontait au 11 décembre 1962. Entre 1962 et 1976, plusieurs condamnations à mort ont été prononcées pour ensuite être commuées en condamnation à la prison à vie. À partir de 1967, la condamnation à mort se limitait au meurtre de policiers ou de gardiens de prison. Le 30 juin 1986, le gouvernement canadien conservateur de Brian Mulroney tenait un vote libre sur le rétablissement de la peine de mort, refusé à 148 voix contre 127.

** Cette chanson est apparue dans quelques spectacles des années 1975-1976.

Quand vous êtes assis devant moi
J'sais pas comment, j'sais pas pourquoi
C'est comme si j'étais transformé
Rien ne peut plus, rien ne peut plus m'arrêter

J'sais pas comment, j'sais pas pourquoi
Je tiens tellement à être là
Parfois j'voudrais tout oublier
Partir et tout recommencer
J'sais pas comment, j'sais pas pourquoi
Mais j'ai peur de m'retrouver là
J'ai peur et malgré vos sourires
Je ne peux pas ne pas frémir

Quand vous êtes assis devant moi
J'sais pas comment, j'sais pas pourquoi
Mais j'ai peur de vous ennuyer
J'voudrais partir, tout oublier, j'voudrais tout arrêter

J'sais pas comment, j'sais pas pourquoi
Mais je suis très fier d'être là
De savoir que pour quelques heures
Vous entendez battre mon cœur
J'sais pas comment, j'sais pas pourquoi
Mais seulement de vous savoir là
Je sens revivre mes espoirs
Je n'ai qu'à chanter pour y croire

Quand vous êtes assis devant moi
J'sais pas comment, j'sais pas pourquoi
Mais j'ai l'impression d'être aimé
Je peux tout dire ou tout chanter, je peux me dépasser

J'sais pas comment, j'sais pas pourquoi
Mais je voudrais toujours être là
Continuer pendant des années
Vivre de votre amitié
Vivre de votre amitié

LES COMMÈRES*

Musique: Gaston Brisson

La femme de mon propriétaire
L'autre jour était en train d'parler
Avec une autre crime de commère
Qui reste juste en bas à côté
Y s'racontaient leurs p'tites misères
J'tais pogné pour les écouter

Une avait un kyste su un ovaire
L'autre avait toujours mal aux pieds
Elle était pognée comme sa mère
Un affaissement du bas-côté
Elle avait eu ben d'la misère
Quand y avaient voulu y r'monter
Astheure y avait pus rien à faire
Y y restait juste à toffer
L'autre avait encore plus souffert
La fois qu'à s'était fait enlever
Une partie de la vis biliaire
Le foie, un rein pis sans compter
Qu'en plus elle avait dû s'faire faire
Un furetage souterrain entier
Elle avait les abîmes au clair
À pouvait ben être abîmée

J'les écoutais, sans écouter
J'les r'gardais sans trop les r'garder
J'aurais ben voulu les faire taire
Y commençaient à m'énarver
L'bon Dieu a compris ma misère
Voici c'qui leur est arrivé

* Écrite en 1975, la chanson « Les commères », inédite, s'est retrouvée dans le spectacle de 1977-1978.

Un chien qui traversait la rue
A attiré leur attention
Là les deux commères se sont tues
Quand elles ont vu le camion
Qui lui les a pas aperçues
Su l'trottoir devant la maison
Ça s'est passé comme dans une vue

J'tais content d'être su mon balcon
Faut croire qu'le chien était pas dû
Pour mourir dans une collision
La minute qu'le chauffeur l'a vu
Y a mis les breaks comme de raison
Le truck su l'trottoir s'est rendu
Celle du bord l'a pogné dans l'pont
D'un coup sec s'est r'trouvée su l'cul
L'autre s'est effoirée su l'perron

J'ai ri, ah, ah, ah, ah!
J'ai ri, ah, ah, ah, ah!
J'en ai eu des douleurs
À rire de leurs malheurs
J'ai ri, ah, ah, ah, ah!
J'ai ri, ah, ah, ah, ah!
J'pense que plusse que c'est pire
Plusse que moé ça m'fait rire

L'autre jour, j'étais chez ma voisine
On était là à placoter
Elle, son beau-frère pis sa cousine
Qui s'trouve être la fille du laitier
V'là qu'y m'engueulent, v'là qu'y m'obstinent
Su un point dont j'étais sûr de moé

Y disaient que si on s'séparait
On viendrait communisse d'un coup
Que toutes les Anglais s'en iraient
Qu'on s'rait finis, qu'on s'rait dans l'trou
Dans tout l'Québec tout l'monde chômerait
D'l'argent y en aurait pus du tout

C'est certain que la bourse craquerait
Que not' piasse vaudrait pus un sou
Sans compter que toute augmenterait
Les fruits, la viande, le beurre, les clous
Les meubles, les chars même les navets
Qu'faudrait faire les bouillis sans chou
Y disaient qu'fallait être épais
Entre les oreilles avoir du mou
Pour rêver qu'on s'en sortirait
Ça prend une maudite gang de fous

J'les écoutais sans écouter
J'les r'gardais sans trop les r'garder
J'aurais ben voulu les faire taire
Y commençaient à m'énarver
J'ai fait c'que j'aurais pas dû faire
Voici ce qui est arrivé

J'm'ai l'vé ben raide pour m'en aller
Mais là juste pour me jouer un tour
Y en a un qui m'a enfargé
D'un coup sec j'm'ai r'trouvé en d'sour
D'la table qui, elle, a basculé
La bière, le thé pis les p'tits fours
J'ai r'çu toute la chibagne su moé
J'ai pensé vraiment que c'tait pas mon jour
En me r'levant, me sus frappé
La tête direct dans l'abat-jour
De la lampe qui s'est décrochée
Ça s'est fait vite, ça été court
Me sus r'trouvé dans vitre cassée
C'est comme si c'tait organisé pour
Comme de raison, me sus coupé
J'criais que j'les traînerais toute en cour

Y ont ri, ah, ah, ah, ah!
Y ont ri, ah, ah, ah, ah!
Y en avaient des douleurs

À rire de mes malheurs
Y ont ri, ah, ah, ah, ah!
Y ont ri, ah, ah, ah, ah!
J'comprends pas qu'y ayent ri comme ça
C'tait vraiment pas si drôle que ça

Y a une morale à cette histoire
Une morale simple pas compliquée
Seulement est ben cachée faut croire
Parce que moé je l'ai pas trouvée

Entre deux bières...*

(Un conte de Noël d'Yvon Deschamps)

Si c'était vrai... Si c'était vrai Noël... Si c'était vrai. Si c'était vrai le petit Jésus...

Au moment où je me pose la question, je suis à la taverne. Je regarde la partie de hockey au milieu de quelques habitués fanatiques pour qui le sport c'est de regarder les autres en faire. Nous sommes l'avant-veille de Noël. C'est pour ça que je commence à rêver... à espérer. J'en ai vu des Noëls, mais jamais de miracles. D'aussi loin que je puisse me rappeler, les jours précédant Noël ont toujours été des jours d'espoir. Comme par enchantement, à minuit, le monde changerait. Plus de haine, d'animosité, plus de querelles, de chagrin... l'amour, l'amour, l'amour. Malheureusement, plus l'heure approchait, plus la réalité devenait «réelle», si vous comprenez ce que je veux dire. En fait, «ça rempirait au lieu de s'emmieuter», comme disait mon père.

La veille de Noël, à midi, je partais de l'école pour me rendre à l'épicerie où je portais les commandes, et la course partait — dans la sloche en bicycle, avec le boss qui criait parce que les commandes sortaient pas assez vite, les clients qui s'énervaient parce que leur commande arrivait pas, sans compter les automobilistes qui, à partir de 3h30-4h, étaient de plus en plus paquetés,

---

* Ce conte est paru dans *L'Actualité* de décembre 1978 (vol. 3 nº 12, p. 42-47). Le jeudi 19 avril 1979, la Fondation nationale des magazines canadiens tenait sa soirée annuelle de remise du Grand Prix des magazines canadiens où ce conte d'Yvon Deschamps obtint le prix de la Meilleure fiction dans un magazine canadien.

donc dangereux. Tu risquais ta vie à chaque dinde que t'allais livrer. En plus, les commandes étaient pesantes: trois ou quatre caisses de bière (dans ce temps-là les caisses étaient en bois), une dinde d'au moins 20 livres, et la bûche de Noël qu'il fallait éviter d'écraser. Tout ça pour 10 cents de pourboire pis cent piastres de bêtises.

Malgré tout ça, je continuais à croire au miracle. Je me disais qu'en arrivant chez nous tout changerait. Erreur. J'arrivais chez nous vers 11 heures, mon père bougonnait en faisant l'arbre de Noël, ma mère était énervée parce qu'il lui manquait des ingrédients pour sa tourtière, pis que les cadeaux étaient pas enveloppés. Elle se fâchait parce que j'étais crotté et que j'allais être en retard à la messe de minuit. Elle me prédisait les pires choses de la part du frère responsable des enfants de chœur. Je ne la croyais pas, je me disais c'est Noël! En expliquant au frère qu'en finissant de travailler à 11 heures, je pouvais difficilement aller prendre mon bain, me changer et être dans la sacristie à 11h15. Y va comprendre. Mais il ne comprenait pas. Même si c'était Noël, et surtout parce que c'était Noël, il était plus énervé que d'habitude. Y m'engueulait comme du poisson pourri…

J'enfilais ma soutane à toute vitesse et on allait s'aligner derrière le maître-autel, précédé du curé, son diacre, son sous-diacre, le thuriféraire, le cérémoniaire, les acolytes et les petits pages. Là on attendait impatiemment que la chorale entonne le « Minuit chrétien » pour se mettre en branle et, en procession, aller porter le Petit Jésus dans sa crèche.

Une des plus grandes épreuves de la messe de minuit, c'était la procession. Tous les hommes étaient debout derrière l'église, et comme ils étaient tous paquetés, plus on approchait d'eux, plus les vapeurs d'alcool nous donnaient mal au cœur. Mais quand on réussissait à retourner à nos bancs… là c'était beau. « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté… » Toutes nos fautes nous sont rachetées…

Des cris me font sursauter… Canadien vient de compter. Je sais pas qui a compté, mais je profite de mon retour sur terre pour commander… je me sens tout seul quand ma table est pas pleine de drafts.

En payant le waiter je remarque à la table voisine un gars qui a vraiment pas l'air d'un gars de taverne. Je ne l'ai jamais vu ici auparavant. Je ne sais pas si lui me connaît, mais j'ai l'impression qu'il me regarde, même qu'il me fixe. J'espère que je lui dois rien! Ah pis… au fond, y me regarde probablement pas, y doit être perdu dans ses pensées, comme moi. Ça arrive à tout le monde

Licence enqc-11-5534263-15408269-11238643 accordée le 02 octobre 2024 à Louise Garon

de jongler… moi depuis trois ou quatre ans, quelques jours avant Noël, je me repasse tous mes Noëls d'antan.

On était-il énervé en retournant chez nous après la messe de minuit… on avait donc hâte de voir nos cadeaux! De manger de la tourtière, du ragoût… On avait tellement hâte, on était tellement énervés qu'on digérait pas, on était malades toute la journée de Noël, on pouvait même pas jouer avec nos bébelles. Faut dire qu'y avait un miracle chaque année… C'est qu'avec tout ce qu'on s'empiffrait au réveillon, on en mourait pas! Et ces Noëls-là étaient quand même mieux que nos Noëls d'adolescents. Quand tu crois plus au Père Noël ni à la Fée des Étoiles, quand tu rentres plus dans le petit train d'Eaton ou de Dupuis, quand t'es trop grand pour des jouets, pis qu'à Noël tu reçois une cravate ou des mouchoirs… c'est plate. À ce moment-là Noël devient une des pires journées de l'année. Et ça, ça dure longtemps. En fait, ça dure jusqu'à ce que t'aies des enfants. Là ça recommence, l'espoir… le miracle…

Des cris, des hurlements. Canadien a dû compter un autre but. Je jette un coup d'œil à l'écran. Non, c'est une bataille. Ce que les amateurs de sport aiment le plus, c'est tout ce qui est pas sportif. Les gars gesticulent, crient… sauf mon gars de tout à l'heure. Y est toujours là, assis, à me regarder.

Je vais me tanner pis je vais y demander ce qui veut… y est peut-être de la police… y est grand, blond, frisé, y ferait une belle police montée… Ben, si y est dans la RCMP, y doit bien savoir que, par la poste, je reçois juste des comptes, personne ne m'écrit… Pis après tout qu'y me regarde, qu'y me regarde pas, ça ne fait pas mal… y fait sa vie, je fais la mienne. Parlant de la mienne, elle a besoin de remontant. « Waiter, six autres drafts, sivouplaît. »

Quelle heure y peut ben être? Y doit pas être tard, la deuxième période est même pas terminée. Quand même, faut pas que je retarde trop, m'as encore me faire chicaner. Ma logeuse se couche de bonne heure, pis elle veut pas qu'on entre tard, elle a peur qu'on barre pas la porte comme y faut. Je vois pas de quoi elle a peur, y a rien à voler. À moins qu'à 68 ans, elle craigne encore de se faire violer. Ça prendrait… un miracle. Tu sais jamais, une veille de Noël…

C'est vrai que les veilles de Noël, c'est dangereux. Je me rappelle, jeune marié, on s'était fait vider notre logement pendant la messe de minuit: les meubles, le linge, les lampes… C'était dans le temps où les logements étaient tellement rares, que pour en avoir un, fallait que tu achètes le ménage. Pour m'en remettre, ça m'a pris des années à travailler le soir, les fins de semaine…

toutes sortes de petites jobs pour arriver. Arriver à quoi? Arriver à t'user, à vieillir. Quand en plus Noël arrive, les enfants, les cadeaux, un vrai cauchemar... Mais malgré tout, la veille de Noël, tu te mets à espérer, à croire, tout va changer. Les enfants, les frères, les sœurs, malgré tes problèmes, t'as pensé à eux, t'as fait de l'overtime pour leur acheter un petit quelque chose, y seront tellement heureux, touchés, que la vie va se transformer. On va être plus proches... le miracle, quoi. Mais le miracle ne se produit pas. Les années passent, ta femme passe, les enfants partent... ta vie reste.

«Ça vous dérangerait que je m'assoye avec vous?» Je me retourne, c'est le grand blond frisé. «J'ai cru voir que le hockey ne vous intéresse pas, vous non plus...» Je lui réponds que ça m'intéresse mais que là je pensais à autre chose... Ensuite je me tais, je sirote ma bière.

Il se met à me raconter sa vie. À l'écouter, j'ai l'impression qu'il ne travaille pas. Il me parle de gens, d'endroits où il va régulièrement, de différentes activités... mais pas de famille, pas de travail. Puis tout d'un coup y me demande: «Es-tu croyant?» Je me dis en moi-même: pas encore un jésus freak! Et je lui réponds très intelligemment: «Ça dépend.» C'est vrai au fond que ça dépend... Je crois des choses et pas à d'autres.

Y me demande: «Crois-tu aux miracles?» Là je réponds sans hésitation: «Non.» Pour moi, les boiteux boiteront toujours, les aveugles verront jamais rien, pis tu pourras toujours crier dans les oreilles d'un sourd sans que ça y fasse mal.

Y me dit: «O.K., peut-être pas ce genre de miracle-là, mais un miracle intérieur, une étincelle, une lumière intérieure qui fait qu'en une seconde, ta vie est transformée, ta vie prend un sens. Tiens, comme le miracle de Noël. Un petit enfant vient au monde et tout est changé.» C'est drôle qu'y me parle de ça. J'y pensais justement et justement de Noël en Noël, même si on approche du 2000e, plus ça change plus c'est pareil. C'est vrai qu'y en a eu des beaux. Les années où mes deux gars étaient enfants de chœur et que la petite chantait dans la chorale, ma femme et moi on était tellement fiers, pendant la messe de minuit, qu'on portait pas à terre. Ensuite, revenus à la maison, on ouvrait les cadeaux, on mangeait tous les cinq. J'étais heureux...

«Si ça peut durer quelques heures, ça peut durer pour la vie, non?» C'est le grand blond qui vient de me dire ça. C'est bizarre parce que j'ai vraiment l'impression de ne pas avoir dit un mot... Y me dit: «Si tu crois à l'amour, la

beauté existe… s'agit simplement de croire et ta vie est transformée, tout prend un sens.»

Facile à dire. Est-ce que ç'a un sens que ma femme soit morte au moment où les enfants étaient grands, pis qu'elle aurait pu avoir un peu de bon temps? Ça-t-il un sens que je perde mon emploi après 27 ans parce que la compagnie a fait faillite? Est-ce que ça a un sens que mes enfants viennent pas me voir parce que ça leur fait trop de peine que je sois obligé de rester en chambre?

Y me dit: «Tout a un sens si tu crois que tout a un sens et je peux te le prouver… viens avec moi.» Je lui dis: «Pas question, je suis bien ici. En plus, faut pas que je rentre trop tard sinon ma logeuse va me crier après.»

Y me dit: «C'est juste à côté, viens-t'en!» Y se lève… je suis. C'est pas de ma faute, mais j'ai pas de volonté. C'est d'ailleurs un de mes gros problèmes, j'ai l'impression que n'importe qui pourrait me faire faire n'importe quoi juste en insistant un peu. Avant de sortir, y se présente: «Au fait, je m'appelle Paul.» Je lui serre la main sans lui dire mon nom. On sort — il neige — j'haïs la neige, mais la neige, cette fois-ci, ne semble pas me déranger, une petite neige fine, légère, un peu collante parce que c'est très doux dehors. Je ne sais pas combien de temps on a marché mais subitement on se trouve dans une petite rue que je connais pas. Pourtant je connais bien le quartier — depuis trois ans que je suis chômeur, je l'ai arpenté de long en large. On s'arrête devant ce qui devait être un petit magasin, mais maintenant y a des rideaux. On chante à l'intérieur, y a une petite lumière qui éclaire les quelques marches qui descendent au sous-sol. Depuis notre départ, Paul n'a pas dit un mot, moi non plus. Ç'a été le silence, la paix, même le bruit de nos pas était assourdi par la neige.

Quand on entre, c'est le grand contraste. Les gens s'arrêtent de chanter et se précipitent sur nous… je devrais dire sur lui. Tout le monde est joyeux. Ça crie, ça lui serre les mains, les bras. On croirait que c'est le messie qui vient d'arriver. Y doit s'occuper d'eux autres d'une façon ou d'une autre. Des jeunes à cheveux longs, des vieillards, des infirmes, des retardés. Je me sens très mal à l'aise — je sais pas si on est à l'Armée du Salut, chez les petits pères des pauvres ou quoi. Tout ce que je sais, c'est que je fitte pas dans l'image — surtout que depuis notre entrée j'ai un mongol accroché au bras, qui me serre en faisant heu! heu!

Paul me présente. Y dit simplement que je suis un ami et que je vais peut-être me joindre à leur groupe. J'ai des petites nouvelles pour lui. Je n'ai pas l'intention de me joindre à qui que ce soit, surtout pas à une gang pareille.

Mon mongol m'entraîne vers les petites chaises de bois disposées autour de la salle. On m'offre un café, des biscuits… et le chant reprend. Y chantent des airs connus, mais les mots sont changés. Ça parle de bonheur, d'amitié, d'amour, de joie, du Seigneur, d'abondance. Toute le monde est super joyeux. Pour moi, c'est des freaks. Paul s'approche de moi. Y a deux ou trois enfants accrochés à lui : « Pis comment te sens-tu avec nous ? Comme tu vois c'est simple, y a pas de fla-fla. »

J'en profite pour lui demander qui c'est ce monde-là. Y m'explique que c'est des gens démunis, seuls, sans foyer, sans famille. On les ramasse ici ou là, ou encore y sont dirigés ici par des gens qui connaissent la place. Là, y s'arrangent comme ils peuvent. Ce qui m'intrigue le plus, c'est de savoir comment ces gens-là peuvent être si joyeux, s'ils ont rien. Paul me dit : « Quand t'as rien, t'as tout. Si t'as quelque chose, y te manque un paquet d'affaires. Si t'as rien, y peut rien te manquer. »

« Voulez-vous un autre café ? » C'est une petite fille de neuf ou dix ans qui me pose la question. Elle est blonde, frisée frisée, les yeux verts, et elle a des belles fossettes quand elle sourit. Je lui dis : « Oui, merci. » Elle part en courant. Paul m'explique que ses parents ont eu un accident de voiture. Son père est mort sur le coup. Sa mère est là, dans le coin de la salle, paralysée pour la vie. La petite revient avec mon café. Je lui demande son nom. « Julie, et vous ? » « Je m'appelle René. » Elle se met à crier : « Il s'appelle René, y s'appelle René… », ce qui me gêne un peu. « René… » C'est un des jeunes aux cheveux longs : « Venez chanter avec nous autres… » Je réponds que c'est pas que j'aimerais pas ça, mais je connais pas de chansons. Y me dit qu'on va chanter des cantiques, que tout le monde les connaît. Y insiste, je plie… (maudite volonté). On se met à chanter des cantiques de Noël. « Les anges dans nos campagnes », « Dans cette étable »… au début, j'en reviens pas. Je me dis : « Qu'est-ce que je fais là. Si mes chums me voyaient, y riraient de moé. » Mais tout le monde est tellement heureux, tellement joyeux que je finis par me laisser prendre au jeu. Je regarde mon Paul, assis, tranquille, le sourire franc comme ça. Et sans m'en apercevoir, toute cette joie-là me gagne. J'oublie mes chums, ma logeuse, mes problèmes et je chante de tout mon cœur « Adeste fideles », « Il est né le divin Enfant »… et tout à coup, en chantant, je sens deux petites mains qui serrent la mienne. C'est Julie qui m'a pris la main. Elle chante, elle aussi. Elle me regarde avec ses grands yeux verts, pleins de lumière, pleins d'amour, de pureté, d'innocence. J'en ai les genoux qui tremblent, mon cœur bat plus fort, tellement fort que j'ai peur que les autres

l'entendent battre. Je suis au comble du bonheur. C'est vrai que la vie peut avoir un sens, c'est vrai qu'on peut connaître des joies incroyables, simples. Suffit de sortir de soi-même, s'abandonner, se donner, croire... Au moment où on finit de chanter « Il est né le divin Enfant », quelqu'un suggère qu'on devrait chanter « Minuit chrétien ». Rien qu'à y penser j'ai les yeux pleins d'eau. C'est vrai que dans un moment comme celui-là, le « Minuit chrétien » veut vraiment dire quelque chose. Julie crie : « C'est René qui va le chanter. » Tout le monde se met à applaudir, à crier « René, René, René... » Je lève la tête, c'est le waiter qui me secoue : « René c'est le last call. » Je suis revenu à la taverne sans m'en rendre compte. C'est drôle. À moins que j'aie rêvé tout ça... non, c'est impossible. Les habitués sont toujours là, la partie est finie. Je demande à Marcel, si y se sont aperçus de mon retour. Y me répond que je ne suis pas revenu, pour la bonne raison que je ne suis jamais parti ! « Voyons Marcel », que j'y dis. « Tu devais être occupé à regarder le hockey, mais je suis bel et bien sorti avec le grand blond qu'était assis là. » Personne a vu le grand blond, cette table-là a été vide toute la soirée. Alors j'ai rêvé, c'est bien ça. Je me suis endormi et j'ai rêvé... Maudit que c'est plate, des rêves de même, qui ont l'air si vrai. J'ai dormi trop longtemps, y est tard, ma logeuse va déconner. Je me lève, je prends mon manteau sur la patère. C'est drôle, y est un peu mouillé. J'entrouvre la porte pour jeter un œil dehors : il neige, une petite neige douce, légère... Le doute me reprend. J'ai peut-être pas rêvé... En étirant le bras pour enfiler la manche de mon manteau, ma main touche quelque chose de mouillé... c'est un autre manteau sur la patère. En fait, y a trois manteaux mouillés par la neige. Je jette un coup d'œil dans la taverne et j'aperçois trois clients que j'avais pas vus avant. Alors c'est bien ça, j'ai rêvé, et c'est leurs manteaux qui ont mouillé le mien. Dommage...

Je marche dans la neige. J'ai une sensation bizarre. Cette neige-là est exactement la même que dans mon rêve... Douce, légère, un peu collante. Probable qu'à demi éveillé j'ai entendu les gars parler de la neige à l'extérieur... Au bout de quelques minutes, j'arrive chez ma logeuse. La porte est barrée. Elle s'est couchée sans m'attendre. Ça veut dire que je vais en entendre parler demain matin... J'aurai droit au sermon. Je fouille machinalement dans ma poche pour trouver ma clef. Comme d'habitude je suis obligé de tout sortir : mon briquet, mon canif, un petit portrait de ma femme avec les enfants, et un bout de papier. Je ne connais pas ce bout de papier. Il est à peine froissé... Je l'ouvre pour voir ce qu'y a dessus — c'est écrit : Reviens nous voir bientôt — et c'est signé : Paul.

1979-1980

CHANSON D'OUVERTURE

Musique : Judi Richards et Libert Subirana

On est heureux comme des enfants
De vous r'trouver après deux ans
On s'en est parlé toute l'année
On avait hâte de r'commencer
Faut dire qu'ça fait tellement longtemps
J'me sens comme un jeune débutant
Les jambes me tremblent, j'suis énervé
Y m'reste seulement à vous souhaiter...

Un bon spectacle, une bonne soirée
J'espère qu'on va tous bien s'amuser
De toute façon, puisqu'on est là
Pourquoi qu'on n'en profiterait pas
Pour rire de ceux qui y sont pas
Ça leur fera pas mal si y l'savent pas
Et si y a quelqu'un qui leur dit
Y viendront rire eux autres aussi

L'plus difficile à chaque année
C'est d'essayer d'vous étonner
C'est vraiment queque chose qui m'embête
Faudrait p't-être que j'marche sur la tête
Faut qu'le monde pense mais faut qu'y rit
Qu'y s'amuse mais qu'y soye surpris
Comment trouver du jamais vu
Qui fasse tomber tout l'monde su l'...

— Arrêtez ! Vous allez pas m'faire dire des gros mots en partant, vous autres !

(*Un musicien :*) Ben la rime, c'est la rime.

— J'le sais qu'la rime c'est la rime. Mais le monde vient d'arriver, on peut pas être grossier.

(*Les musiciens, chantant :*) Comment veux-tu faire un bon show si en partant t'as peur des mots, c'est pas si difficile à dire, dis-le ben sec pis l'monde va rire !

— Vous pensez que si je l'dis ben sec, ça va? O.K. d'abord. On r'commence... J'ai d'la misère à dire ça...

Le plus difficile à chaque année
C'est d'essayer d'vous étonner
C'est vraiment queque chose qui m'embête
Faudrait p't-être que j'marche sur la tête
Faut que l'monde pense mais faut qu'y rit
Faut qu'y aime ça, qu'y soye surpris
Comment trouver du jamais vu
Qu'y tombent su c'qu'y sont assis d'sus?
Un bon spectacle, une bonne soirée
J'espère qu'on va tous bien s'amuser
De toute façon, puisqu'on est là
Pourquoi qu'on n'en profiterait pas
Pour rire de ceux qui y sont pas
Ça leur fera pas mal si y l'savent pas
Et si y a quelqu'un qui leur dit
Y viendront rire eux autres aussi

Dans l'fond l'truc est simple comme bonjour
Faut qu'on aye le sens de l'humour
Y a vraiment pas d'raison de s'en faire
J'vas trouver queque chose pour vous plaire
Y a assez d'souffrances, assez d'misères
Assez de problèmes sur la Terre
Seulement à les énumérer
Y a d'quoi vraiment se régaler

La mémoire

Eille, sacrifice! Ça passe vite c't'année-citte! Le 9 octobre, on est rendus le 9 février! On pensait que ça prendrait des mois, t'sais? Seize semaines, ça paru inque quatre mois. Ben, le temps passe tellement vite! M'as vous dire queque chose. J'vas avoir 45 ans l'été prochain. L'été passé, j'tais sûr que j'avais encore inque 25! En faite, 25 et 45, y a pas beaucoup d'différences. Disons

qu'y a des choses que tu peux faire deux trois fois par jour à 25 ans pis qu'à 45, tu y penses deux trois jours avant d'les faire… Pas parce qu'on peut pas, mais on pense plusse. Non, en faite à 45 ans, tu t'mets à penser, tu dis: «Tabarnouche, j'dois vieillir, j'dois vieillir…» Mais tu peux pas, tu dis: «Non, j'vieillis pas.» Jusqu'au moment où y arrive un événement dans ta vie où là, t'es obligé d'accepter le faite que non seulement tu vieillis, mais qu't'es déjà vieux.

Moé, ça m'est arrivé hier soir. J'm'en allais dans mon char. J'fais pas mon stop, comme d'habitude. La police m'arrête, comme d'habitude. Jusque-là, toute allait ben. Mais là la police, au lieu de m'engueuler comme du poisson pourri pis de m'traiter de toués noms, à m'vouvoie pis à m'appelle monsieur!!! J'ai dit: «Chus fini!» Non, mais y faut que tu soyes vieux en maudit pour que la police soye polie!

Fa qu'là j'me sus mis à penser à mon affaire, j'ai dit: «C'est vrai, c'est vrai que j'vieillis, j'en ai toués signes, j'perds la mémoire.» En faite, y faut pas que j'dise ça. Les gens qui vieillissent, 45-50 ans, on perd pas la mémoire t'sais, c'est jusse qu'y a tellement d'souvenirs qui s'accumulent, tu peux pas toutes t'en rappeler! Faut que tu t'spécialises, t'sais! Ah oui, c'est pour ça qu'le monde se spécialise dans toutes sortes d'affaires.

Mon grand-père, lui, y s'est spécialisé dans guerre. C'est toute c'qu'y s'rappelle: la guerre. Tu y parles de n'importe quoi, tu y dis: «Pépére, quand est-ce que vous avez eu votre premier bécyk vous?» Y t'répond: «Jusse un peu avant la guerre.» Tu y dis: «Quand est-ce que vous avez marié ma mémére?» Y dit: «Ah… jusse après la guerre.» Y s'rappelle pus laquelle des guerres, mais ça fait rien, y s'rappelle qu'y a eu une guerre un moment donné. C'est déjà beau, à son âge! Lui y va avoir 80. T'sais, m'as t'dire qu'y a ben du monde dans soixantaine qui a pas autant d'mémoire que ça, y s'rappellent même pas qu'y a eu une guerre.

J'ai un oncle de même. Y y a été, y s'en rappelle même pus parce que lui, c'est pas sa spécialité. Lui, y s'est spécialisé dans les dates. Lui, y s'rappelle inque des dates. Tu y parles, y t'dit des dates! L'autre jour, j'y parlais, y dit: «J'm'en rappelle très bien du 17 février, en 1931.» J'y ai dit: «Qu'ossé qui est arrivé?» Y dit: «Ça, j'm'en rappelle pas.» Non, mais y s'rappelait d'la date, c'est déjà beau, franchement! Eille, y a des spécialistes des dates qui sont tellement bons, y s'rappellent d'la date d'leur mariage. Y s'rappellent pus avec qui y sont mariés, mais la date, ça, oh! Ça, la date, y s'en rappellent!

Ben moé, en faite, j'ai pas beaucoup d'spécialités. J'me rappelle à peu près de rien. Y a pas jusse des désagréments à perdre la mémoire. C'est excitant d'perdre la mémoire! Oh sacrifice, l'autre soir justement, y m'est arrivé un affaire. J'sais pas si ça vous arrive des fois, t'sais quand tu pognes 45-50, d'un coup y t'vient des numéros de téléphône dans tête. T'sais, le genre de numéro d'téléphône que t'as pas téléphôné depuis 10-15 ans, mais là tu t'rappelles inque le numéro. Tu t'rappelles pas qui c'est qui répondrait si tu signalerais... Eille, ça c'est excitant en tabarnouche! L'autre soir, j'étais après r'garder la télévision avec ma femme, j'avais pas l'choix, on était tout seuls toués deux pis on r'gardait la télévision. Et pis tout d'un coup, y m'vient un numéro d'téléphône dans tête, comme ça: 222-2212. J'ai dit: «222-2212, qui c'est qu'ça doit être? Ça doit faire 15 ans j'ai pas appelé là!» J'étais assez énarvé, j'ai dit: «J'appelle! Si c'est quelqu'un à qui j'dois d'l'argent, j'fermerai la ligne, c'est pas grave.» J'arrive au téléphône, j'signale 222-2212, ça sonne. J'ai dit: «Au moins j'ai l'bon numéro!» Ça décroche, ça dit: «Allô Marcel?» C'est moé, Marcel. J'y dis: «Qui parle?» À dit: «C'est ta mère.» J'ai dit: «Moman, t'as toute une mémoire des voix, ça fait 15 ans que j't'ai pas appelée, tu me r'connais tout suite.» À dit: «Moé j't'ai appelé à matin.» Là j'me sus rappelé pourquoi j'avais pas appelé depuis 15 ans: à m'appelle toués jours. Fa qu'j'ai fermé la ligne.

Je r'viens dans l'salon, ma femme à dit: «Qui c'est qu'c'était?» Oh, j'y dis: «C'est rien, c'est ma mère.» À dit: «Qu'ossé qu'à voulait?» J'y dis: «Sais-tu, j'étais assez surpris que c'tait ma mère, j'y ai fermé la ligne au nez. Escuse-moé, j'vas aller la rappeler.» J'arrive au téléphône, j'me rappelais pus du numéro. J'vas r'garder dans l'livre du téléphône. J'sors le livre, j'me rappelais pus d'son nom. Non, mais t'sais, une femme ça fait 45 ans que tu l'appelles moman, ça perd son identité! Mais comme chus r'venu au téléphône, y s'ouvre à page d'la famille Roland. D'un coup ça m'rappelle: moé, j'ai un beau-frère qui s'appelle Roland pis y m'doit 400 piasses, cinq six mois avant, pis j'avais oublié ça. Fa que j'm'en vas dans l'salon pis j'dis à ma femme: «Donne-moé l'numéro d'téléphône de ton frère. Vite, faut que j'l'appelle: y m'doit d'l'argent.» Ben à dit: «On peut pas l'appeler, y est en voyage pis y r'vient inque au mois d'avril.» Fa qu'j'ai dit: «Ah ben! J'viens d'perdre 400 piasses.» À dit: «Comment ça?» J'y dis: «Ben, j'm'en rappellerai pus, moé, au mois d'avril!» À dit: «Écris-le sur un papier.» J'y dis: «Qu'ossé ça donne de l'écrire si j'l'oublie? Qui va m'rappeler que j'l'ai écrit?» Ben à dit: «Écris-le sur un papier pis

mets-le à une place que t'es sûr d'le r'trouver au mois d'avril, même si tu t'en rappelles pas.»

J'y dis: «C'est pas fou ça!» Non, mais venant d'ma femme, ça m'a surpris un peu... Ça fait que j'prends un papier, j'écris: «Roland 400 piasses». J'ouvre mon tiroir dans ma chambre, j'mets l'papier dans ma première combinaison demi-saison. Non, mais moé au mois d'avril, quand y commence à faire chaud, j'enlève les longues pis j'mets les demi-saisons. Ceux qui s'rappellent pas de t'ça, les demi-saisons c'est mi-cuisse mi-bras, la p'tite porte en arrière. C'est très très sexé, ça!

Fa que comme de faite, l'hiver passe, j'oublie ça qu'mon beau-frère me devait d'l'argent. J'pensais pus à ça qu'mon beau-frère me devait 400 piasses. Tout d'un coup, au mois d'avril, y faisait chaud. Un jour j'ai dit: «Tins, j'vas mettre ma combinaison demi-saison.» J'm'en vas dans l'tiroir, j'prends ma première combinaison demi-saison. Y a un papier qui tombe à terre. J'appelle ma femme, j'y dis: «Viens icitte! Depuis quand tu mets des papiers dans mes combinaisons, toé?» À dit: «J'mets pas d'papiers dans tes combinaisons.» J'y dis: «Dis-moé pas ça. J'prends ma combinaison, y a un papier qui tombe à terre. Ramasse ça.» Comme à sait vivre, à l'ramasse. J'y dis: «Qu'ossé qui est écrit dessus?» À dit: «Roland 400 piasses.» J'y dis: «Te rappelles-tu que j'dois 400 piasses à ton frère, toé?» À dit: «Non.» J'ai dit: «Moé non plus, déchire le papier.»

Le samedi suivant, mon beau-frère vient souper. Y avait fini son voyage, y voulait nous conter ça. J'me dis: «J'espère qu'y a oublié ça aussi...» Pantoute! Au dessert, y dit: «T'sais, le 400 piasses...» J'y dis: «Tu t'rappelles de t'ça, toé?» Y dit: «Aie pas peur, aie pas peur, j'ai pas oublié!» J'y dis: «Tu l'oublierais, ça m'ferait pas d'peine!» Une chance qu'y a été ben fin pour moé, y dit: «Si tu l'prends d'même, on s'en r'parlera pus.»

VINGT ANS APRÈS, VINGT ANS PASSÉS

Musique: Serge Vallières et Libert Subirana

Vingt ans après, vingt ans passés
Je me surprends à me rappeler
Les doux plaisirs de cet été
Où nous nous étions rencontrés
Nous nous étions juré tous deux

Que nous serions toujours heureux
Rien ne pourrait nous séparer
Ce s'rait un éternel été
Ceux qui riaient ne savaient pas
Que notre amour n'était pas
Comme celui qu'ils avaient connu
Cet amour qu'ils avaient perdu
Nous c'était vrai, et pour la vie
Nous nous l'étions d'ailleurs promis
Notre amour serait le plus grand
Sinon la mort et sur-le-champ

Vingt ans après, vingt ans passés
Je me remets à espérer
Si la vie nous réunissait
Si le bonheur nous revenait
Les gens nous montreraient du doigt
Car on n'aurait jamais vu ça
Un si grand amour retrouvé

Vingt ans après, vingt ans passés
Mais tu n'es plus qu'un souvenir
Parmi tant d'autres souvenirs
Je t'ai aimée, mais c'est fini
Pourquoi viens-tu hanter mes nuits?
Si tu reviens dans mes pensées
C'est que je pourrai retrouver
Le seul trésor que j'ai perdu
D'avoir mes vingt ans disparus
Le seul trésor que j'ai perdu
Mes vingt ans disparus

La paternité

a) Quoi, un bébé ?

J'ai enfin connu les joies de la paternité. C'est écœurant, surtout que j'voulais pas d'enfants ! Chus pas capable de voir un bébé en peinture, imaginez-vous un vrai ! Eille, c'est pas des farces, quand ma femme à m'a dit qu'était enceinte, j'ai rasé d'la tuer. Pis j'aurais eu raison parce que j'l'avais avertie avant de m'marier. Chus pas un visage à deux faces, moé : chus un homme ! Moé, j'y ai dit avant d'me marier : « J'te marie pour toé-même, malgré toute, pis chus pas intéressé à avoir des enfants. J'en veux pas d'famille. » À dit : « C'est parfait, c'est correct avec moé. » T'sais les filles, y disent n'importe quoi pour s'faire marier. La preuve c'est que trois ans plus tard, nous v'là avec un bébé. Pis à l'savait en maususse que j'en voulais pas d'enfants. J'm'en doutais même pas qu'on était enceintes…

Je l'ai appris parce que chus très perspicace. Un soir, j'étais après r'garder ma tévé, à passé d'vant pour aller s'assir. J'ai eu comme un pressentiment… Y m'a semblé qu'à m'avait caché l'écran plus longtemps en passant. Fa qu'là, je l'ai r'gardée, j'ai faite un saut. Ça faisait cinq six mois qu'je l'avais pas r'gardée, ça avait pas adonné. J'ai dit : « T'as ben engraissé ! Y s'rait temps que tu suives un régime ! » À dit : « C'est pas un régime qui va rien y faire. Dans trois mois, quand l'bébé va être au monde, toute va être parfait. » Quand à dit ça, j'ai comme figé su mon siège. Chus v'nu les yeux grands grands, j'tais comme en catalepsie. J'ai émané tellement d'ondes et de vibrations, j'ai même pas d'remote control pis la télévision s'est éteinte. J'ai crié : « Es-tu folle, toé ? J't'ai dit que j'en voulais pas d'enfants ! » À dit : « Fais c'que tu voudras, crie, meurs d'une crise d'apoplexie, ça m'dérange pas. Dans trois mois, tu vas être père pis c'est toute, ferme ta boîte ! »

Trois mois ! Eille, j'tremblais d'même ! J'ai pas dormi pendant trois mois. Pendant trois mois j'ai pas réussi à fermer l'œil une seconde. Un matin, j'me réveille, le lit était toute mouillé, j'ai dit à ma femme : « Dis-moé pas qu'y fait des siennes avant de v'nir au monde ? » Ma femme à dit : « Dépêche-toé, dépêche-toé, j'vas accoucher, mes eaux ont crevé, viens me r'conduire. » C'tait un samedi matin. Je r'garde l'heure : y était cinq heures et quart. J'ai dit : « Es-tu folle ? Prends un taxi, j'vas aller te r'joindre vers dix onze heures. » À m'a forcé à m'lever, un samedi matin, à cinq heures du matin ! Heureusement, rendus à

pital y nous mettent dans c'qu'y appellent une chambre de travail. Une chance y avait un lit, j'me sus r'couché. Mais ma femme s'est assis dans l'coin, à respirait tellement fort j'ai pas été capable de m'rendormir. Entécas, ça été dur.

Pendant l'accouchement, j'ai failli perdre connaissance trois fois. Une chance que ma femme avait suivi les cours, fa qu'à m'épongeait l'front, à m'encourageait. Tout d'un coup, ça sort, un vrai ballon d'football! FACLOW! J'pense que son docteur a déjà joué pour les Allouettes: y l'a pogné su l'côté. Y voulait m'le r'passer. J'y dis: «Garde ça, toé!» Le docteur y dit: «C'est une fille!» J'y dis: «J'le savais déjà: à s'est mis à chiâler en sortant.» J'la r'garde: yeurk! Fa qu'là, ma femme à dit: «Qu'ossé qu'y a?» Ah j'ai dit: «C'est rien, mon minou, j'pense que tu l'as pas fini.» J'ai dit: «Docteur, escusez-la, c'est son premier, on se r'prendra la prochaine fois. On peut la jeter, on va r'commencer.» Y dit: «C'est un beau bébé.» Ah j'ai dit: «Peut-être écrasé sur un tableau pis signé Picasso, ça s'vendrait. Mais d'même, franchement!» Le docteur y dit: «Prenez-la.» J'ai dit: «J'veux pas m'salir!» Y dit: «Prenez-la. J'vous dis qu'y a des gens qui donneraient cher pour avoir un beau bébé d'même.» J'ai dit: «Oui?» J'sors mon calepin. J'y dis: «Des noms, des adresses, envoye!» J'pars avec le bébé, j'm'installe une table dans le hall avec le bébé pis une pancarte: «Bébé à vendre!» J'ai été là quatre heures, j'tais prête à donner de l'échange, toute! Personne l'a achetée.

Non, mais c'est l'énarvement. Trois quatre jours après, j'étais content de pas l'avoir vendue. J'la r'gardais dans pouponnière, franchement à tranchait sués autres. Oh! C'tait la plus belle qu'y avait là. Je r'gardais les autres pauvres parents avec leurs chromos... yeurk! Des p'tites chenilles à poil! Quand ma femme est sortie d'la pital, j'ai dit: «Es-tu belle!» À dit: «Oui.» J'ai dit: «Est tellement belle, on va leur laisser, ça va leur faire d'l'annonce!» Ma femme a pas voulu, à voulu qu'on la ramène à maison. C'est là qu'les troubles ont commencé!

Eille, on était même pas sortis d'la pital, c'est moé qui était pogné avec le bébé! T'sais, ma femme voulait pas la prendre parce qu'à l'avait déjà assez des valises, chose! Pis là, on arrive face à face avec le docteur, y dit: «Avez-vous d'l'aide à maison?» J'y dis: «Non, mais là, ma femme à r'vient. Ça va.» Le docteur y dit: «Bon. Ben pour les premières semaines, ce serait bon que vous donniez les boires de nuit.» J'y dis: «À qui vous parlez, là vous?» Y dit: «À vous.» J'y dis: «Moé? Pourquoi j'ferais ça?» Y dit: «Vot' femme est fatiguée.»

J'y dis : « Qu'ossé qu'à faite ? » Y dit : « C'est dur accoucher. » J'y dis : « Parlez-moé z'en pas, chus à moitié mort ! Ça fait quatre jours qu'est couchée, moé j'ai toute passé ça d'boutte ! » Fa que là, y m'a espliqué que les femmes c'est beaucoup plus faible que les hommes, C'EST PROUVÉ SCIENTIFIQUEMENT ! La preuve que les femmes sont faibles, c'est que la moindre p'tite affaire les met su l'dos. « C'est parfait Docteur, à quelle heure voulez-vous que j'donne ça ? » Y dit : « Minuit pis quatre heures. » J'ai dit : « C'est parfait ! J'me couche à minuit d'habitude, j'me coucherai à minuit et quart ; pis j'me lève à quatre heures, j'me coucherai à quatre heures et quart. Fa que j'me lèverai une demi-heure plus tard. »

C'est là qu'tu vois comment c't'épais un bébé ! Y arrive à maison, y s'rappelle pus pantoute les heures qu'le docteur avait dit ! J'y ai mis un cadran, à s'réveillait n'importe quand ! À part de t'ça, essayez pas d'nourrir ça dans 15 menutes, ça prend un heure ! Pis en plusse, faut que tu penses de t'apporter un pyjama de r'change parce que ces p'tits maudits-là, y prennent pas d'chances : y boivent, y boivent, y boivent pis quand y en ont pus besoin, y te r'mettent le trop plein.

J'pense que l'premier soir, j'me sus couché à deux heures et quart. Ça m'a pris à peu près trois quarts d'heure pour m'endormir. Ça faisait pas une demi-heure que j'dormais, à s'réveille encore : « OUAAAAH ! » J'me lève vite, ça m'silait dans tête. J'marchais, ça faisait BOUM, BOUM. J'me sus dit : « J'ai-tu oublié d'enlever mes souliers avant d'me coucher ? » Ben non, c'est mon cœur qui battait fort de même ! Y est pas fou lui, y voulait m'sortir d'la poitrine pour se r'coucher !

J'arrive dans chambre d'la p'tite. J'étais assez énarvé, j'pogne le cadran, j'y colle dans face pis j'y dis : « R'garde ! La grand aiguille en haut pis la p'tite aiguille su l'quatre ! » Là, à braillait pis j'avais peu qu'à réveille sa mère. Fa que j'prends la p'tite, j'sors d'la chambre en courant pis sans faire exprès, POW ! j'y accroche la tête su l'cadre de porte. Su l'coup, ça m'a faite d'la peine, mais après j'étais content : à criait pus, était comme tiltée. À faisait : « aaaaah ! aaaah ! » J'me sus dit : « Ça va m'donner le temps d'préparer son biberon tranquille, t'sais ! » À peu près 15 menutes plus tard j'étais correct, j'avais l'biberon en d'sous d'l'eau chaude, la p'tite de l'autre main. Ma femme, qui s'était réveillée, arrive dans cuisine, à dit : « Tu vas la tuer ! » Inque parce que j'la t'nais par la couche pis qu'à pendait d'chaque bord. J'y dis : « Fais-toé z'en

pas Minou, à c't'âge-là y sont mous.» À dit: «Oui, mais si la couche se décolle?» J'y dis: «Ben on changera d'sorte.»

Après trois jours, j'en pouvais pus, moé. J'étais après mourir. Heureusement que chus un homme: y en a là-d'dans. J'm'ai dit: «Ca fait des milliers d'années que ça marche de c'manière-là, c'est parce que c'est les femmes qui s'en occupaient. Mais là, si c'est moé qui s'en occupe, on va changer la manière.» Fa que j'm'ai dit: «Faut que j'trouve une manière, chus pas pour passer la nuit d'boutte de même.» Un soir, ma femme se couche vers neuf heures et d'mie, j'm'ai dit: «Moé, j'me r'lève pas cette nuit çartain.» J'm'en vas dans l'armoire à balai, j'sors le balai, j'coupe le boutte, j'attache le manche à balai après la couchette, j'me fais un rack en broche, j'mets ça au bout du manche, j'mets une pinte de lait à l'envers avec une hose, j'mets une suce au boutte, j'rentre ça dans bouche d'la p'tite, j'y attache après les oreilles, j'vas m'coucher, j'ai dit: «À boira quand à soif! Ah, ah, ah!» Faut être bright en tabarnouche! Là, ma femme s'est l'vée dans nuit, à s'est mis à crier au meurtre: «Maudit innocent! À peut s'étouffer!» Ben oui, mais j'ai dit: «Minou, j'peux pas penser à toute!» Fa qu'y a fallu que je r'vienne aux méthodes conventionnelles.

Non, mais c'est pas tellement grave: après cinq six jours, tu t'réveilles pus. Tu t'lèves, tu fais toute, mais tu t'réveilles pas. Ben moé, j'voulais pas m'réveiller. T'sais, tu t'lèves comme un zombi, mais la maudite porte d'la p'tite que j'oubliais tout l'temps, à se r'ferme tout seule. Fa qu'après son boire de minuit, j'la mettais dans sa couchette pis j'laissais la porte ouverte. Là, j'me réveillais en plein milieu d'la nuit, tout endormi, la porte s'était r'fermée, POW! J'me frappais la grosse orteil sua porte toués soirs. J'voulais tuer la p'tite à chaque fois. Là, j'dis la grosse orteil pour être poli parce qu'y a des soirs, c'tait pas ça qui frappait. T'sais comment t'es amanché quand tu t'lèves, des fois... Un moment donné j'ai trouvé un bon truc: après son boire de minuit, au lieu d'la coucher dans sa couchette, j'la couchais à terre pis j'bloquais la porte avec. Non, mais c'tait commode! Vu qu'j'étais endormi, en pilant dessus «Aaah»! ça m'réveillait.

T'sais, on chiâle, mais dans l'fond, ça dure pas. C'est une question d'mois. On peut dire qu'aussitôt qu'y s'mettent à manger, y dorment plus longtemps la nuit. Mais aussitôt qu'y s'mettent à manger, y s'mettent à é-li-mi-ner. J'le croyais pas! Une vraie manufacture! Un p'tit boutte long d'même, tu y donnes deux cuillerées d'Pablum pis y remplit cinq poubelles dans journée. Pis ça

pue ! Y puent tellement qu'on dirait qu'y pourrissent par en d'dans. Un soir, j'sais pas c'que la p'tite avait mangé, à portait des pyjamas avec des pieds. En une heure, à rempli quatre pyjamas ! J'm'étais mis des gants d'caoutchouc, un épingle à linge su l'nez pis j'y dis : « Toé ma p'tite maudite, j'te toffe parce que t'as dix mois. Mais aussitôt que tu vas avoir six ans, c'est pensionnaire au couvent ! Pis l'été, la colonie d'vacances. On va t'voir le moins souvent possible. On va t'voir à Noël pis au jour de l'An, pis ça va être en masse. » À part à rire ! J'y dis : « Bon. Popa t'chicane pis tu trouves ça drôle ? » À dit : « Papa ! »

J'ai dit : « Ai-je bien entendu ? » J'enlève mon épingle à linge pour être sûr… À dit : « Papa ! » J'le croyais pas ! Un p'tit boutte long d'même ! Cinq secondes avant, toute c'que ça savait dire c'était : « Bleup, bleup. » J'ai dit : « Pour moé, c'est pas un enfant ordinaire. »

PAPA

Musique : Judi Richards

Deux p'tites syllabes, un mot usé
Et te voilà réinventé
Tu te sens tout à coup comme un roi
Parce qu'un p'tit boutte t'appelle papa

Pourtant c'est un mot simple à dire
Un mot qui peut vous faire sourire
Oui, mais quand c'est à toi qu'on le dit
T'as des envies de dire merci

C'est un de tes plus grands jours
Tu viens au monde à ton tour
Quand ton p'tit boutte t'appelle papa

Tu comprends enfin pourquoi
Te voilà rempli de joie
C'est comme un recommencement

Tu viens de naître et pour longtemps
T'as eu la vie de ton enfant
Quand ton p'tit boutte t'appelle papa

b) La petite mentale

Eille! C'est assez cute des enfants, ça marche pas, rien, pis y sont là: « Papa, papa, papa! » Mais à longue, ça tombe sués nerfs. Non, mais quand y commencent, y arrêtent pus! Là c'est papa par-ci, papa par-là, papa mener, papa toto, papa pipi, papa caca... Ben moé, j'ai dit à p'tite: « Si t'apprends pas à dire moman ben vite, m'as t'planter, c'est pas mêlant! » Pis à part de t'ça, non seulement à crie toujours après moé, en plusse de t'ça quand j'mets un pied dans maison, à s'accroche après ma culotte pis là j'plante. R'marquez que j'aime ça d'un côté parce que ça m'donne la chance d'la chicaner tout suite en rentrant. Pis ça, j'trouve c'est bon pour l'enfant de savoir qui c'est qui est l'boss dans maison. Pis j'ai pogné l'tour vite à part de t'ça! À s'accroche après ma jambe de culotte, j'tombe pus astheure: j'm'accroche su l'mur. Aussitôt qu'à s'accroche, j't'y lâche un wouac: « ÔTE-TOÉ! » Là, j'swigne le genou. Au début, à partait! BANG! Su l'mur! Mais est pas folle, à s'tient solide astheure.

Justement l'autre jour, j'y pensais pas, j'rentre dans maison, mon cousin était chez nous pis c'est son parrain. J'l'avais pas vue su l'coup, fa qu'à s'accroche après ma jambe de culotte, j't'y lâche un wouac. R'garde donc ta filleule si est cute, un vrai p'tit singe! Était accrochée: « AAAAH! » Y dit: « Justement chus v'nu te parler d'elle, à m'inquiète. » J'y dis: « Qu'est-ce qu'à l'a? » Ben y dit: « Je r'garde les autres enfants pis y m'semble qu'à s'développe pas comme les autres. » Ah ben j'y dis: « C'est sûr qu'à s'développe pas comme les autres: à s'développe plus vite. C'est ma fille après toute! À s'développe assez vite! Pas mal plus vite qu'les autres... »

Ben, en faite, trop vite. C'est un problème de glandes qu'à l'a. À des trop grosses glandes. À pèse 110... Non, mais ça y a causé toutes sortes de p'tits ennuis, t'sais? Même un moment donné, on pensait qu'était aveugle. Ma femme y a fait couper les cheveux. Non, mais t'sais, est pas jolie. On aime mieux la peigner par en avant, ça paraît moins. Ben, est pas jolie... Nous autres, on s'est habitués, on sait quand est-ce qu'à s'en va, qu'à s'en vient, si est couchée, si est d'boutte. On r'connaît ça! Pour quequ'un qui l'a jamais vue, c't'épeurant un p'tit peu.

C'est rien d'grave, comme j'ai dit à mon cousin: « Quand même, c'est pas si grave que ça, c'est des glandes, c'est physique, ça s'arrange ça! » Y dit: « En plusse de t'ça, à parle pas franc! » J'y dis: « Ça, achale-moé pas avec ça, c'est

plein d'enfants qui parlent pas franc.» Y dit: «À six ans?» J'y dis: «Pis? À parle pas franc, c'est parce qu'à va pas à l'école!» Y dit: «Pourquoi qu'à va pas à l'école?» J'y dis: «Ben! R'garde-la, j'peux toujours ben pas envoyer ça à l'école!» J'ai essayé de l'envoyer à l'école une fois. Est r'venue l'soir, à pleurait tellement, à faisait pitié. Pis comme à parle pas franc, j'sais pas c'qui est arrivé.

Ben, j'le sais, j'ai été voir à l'école le lendemain. J'l'ai envoyée d'force. J'm'ai caché en face. Quand qu'est sortie, j'ai vu qu'ossé qui y arrivait. Y étaient à peu près 50 à courir après: «R'garde la grosse épaisse si est laide!» Y y criaient des noms pis y me l'ont pitchée dans bouette. T'sais, des enfants, c'est méchant c't'écœurant! Ah non, des enfants c'est pas méchant: ça pense pas, c'est des innocents. Sont jusse cruels... Mais quand tu t'fais pitcher dans bouette, que ce soit par méchanceté ou cruauté, t'es mouillé pareil! Une chance j'étais là parce que moé j'ai toujours ben faite attention avec ma fille pis j'ai usé beaucoup de pys-co-lo-gie infantile avec. Ça fait que j'l'ai relevée d'la bouette, j'y ai dit: «Écoute-moé la grosse, popa y l'sait qu't'es laide pis qu't'es épaisse, c'est pas une raison d'brailler! Amanchée comme t'es là, tu devrais être contente: tu peux pas être pire!» C'est vrai, à peut jusse s'améliorer! J'ai l'tour avec, était contente. On est r'tournés à maison, toute allait ben.

Ben mon cousin, y est ben fatiquant. Parce que probablement c'est sa première filleule pis ça l'énarve. Y dit: «J'aimerais ça qu'on y fasse passer des tests pour être sûrs, des tests pyscologiques pour être sûrs que c'est jusse ses glandes pis que toute le reste est correct.» J'y ai dit: «O.K.»

Ça fait qu'on est allés voir un docteur. C'est lui qui voulait qu'on aille le voir fa qu'on est allés voir le docteur. Le docteur, quand y a vu la grosse, euh... y a fait un p'tit saut, t'sais? Y avait vu son ombrage, y pensait qu'on avait plusieurs enfants. Fa que quand y l'a vue, y dit: «On va y passer des tests avec des blocs.» Ah ben là, j'ai assez ri! Le docteur y connaissait pas la grosse... Fa qu'y avait une grande table avec des gros blocs: un bloc carré, un rond pis un triangle, pis y avait des dessins sua table. Le docteur s'assit d'un bord, y fait assir la grosse de l'aut' bord en face de lui, y dit à grosse: «Prends l'bloc carré pis montre-moi où y faut l'placer.» La grosse à l'savait, elle. À pogne le bloc, POW! À y sacre dans l'front. Eille, j'ai assez ri, j'étais à terre! Le docteur aussi, mais y riait pas. Quand y est r'venu à lui, y dit: «À l'aura pus besoin d'tests de blocs.»

Licence enqc-11-5534263-15408269-11238643 accordée le 02 octobre 2024 à Louise Garon

Fa qu'y ont changé les tests, y ont passé des tests moins dangereux: des tests à distance, des couleurs, des dessins avec des p'tits p'tits crayons. Ça duré un mois pis là, un moment donné, le docteur voulait qu'on aille le voir dans son bureau. Fa que ma femme a dit: «Le docteur y veut qu'on aille le voir dans son bureau.» Fa qu'j'ai dit: «On va aller l'voir dans son bureau.» Fa qu'on est allés l'voir dans son bureau. Y était là, une chance! C'est là qu'y nous a annoncé qu'la grosse était mentale.

Ça, ça été un choc. On l'savait qu'était épaisse mais ça, ça nous dérangeait pas. On est plusieurs épais dans ma famille. Non, ça nous fait rien, on s'arrange ben: on a un minisse, on a un prêtre, ça nous fait rien du tout. Mentale, ça c'est un autre affaire. J'ai pas dormi queques soirs parce que quand t'as un enfant mental, ça t'inquiète. Tu t'dis: «Qu'ossé qu'y va faire quand y va être grand? Y pourra pas aller su l'marché du travail, y pourra pas être autonome.» Ben, la grosse c'est moins grave: c'est une fille. Comme j'ai espliqué à ma femme, ça l'empêchera pas d'faire sa vie d'femme, toujours. Non, mais c'est vrai! T'as pas besoin d'être une bol pour faire des lits pis laver d'la vaisselle, franchement! Mais j'ai été angoissé, j'me sus dit: «Si y avait fallu qu'ça soye un garçon, ça aurait été une perte pour la sôciété à c'moment-là. Un cerveau d'moins, ça compte!»

C'est pas l'seul choc que t'as quand t'apprends que ton enfant est mental. Un autre choc qui est dur à prendre, c'est la honte. T'as honte... T'as peur que l'monde pense que c'est héréditaire. Non, mais y en a toujours des fatiquants qui disent: «De quel bord qu'à tient ça?»

Fa que nous autres, en faite, on a décidé de pus laisser personne v'nir à maison parce qu'on voulait pus la montrer. Ben, au début, j'laissais v'nir la p'tite fille d'en bas. À huit ans la p'tite fille, c'est la fille du propriétaire. J'la laissais v'nir jouer avec. C'est tannant parce que même ça, j'me sus tanné. Est maigre la p'tite en bas. À l'a inque des cannes. J'ai dit: «Pour moé, c'est pas un bon exemple pour la grosse. Maigre de même, ça peut y donner des complexes.» Pis en plusse, est fatiquante c'te p'tite fille-là! J'sais pas si c'est parce que son père est propriétaire, mais à m'tombe sués nerfs! C'est l'genre de p'tite fille qu'y a été partout, à toute vu, t'es pas capable d'y parler de rien. Eille, une fois j'parlais avec ma femme de Ausable Chasm. On a été là pour notre voyage de noces. À y avait été, la p'tite maudite! Est même pas mariée!

Non, pis à l'achalait la grosse: «Comment ça s'fait qu'la grosse a jamais été à Ronde? Comment ça s'fait qu'la grosse a jamais été au zoo d'Granby? Pis comment ça s'fait qu'la grosse a pas été là?» Ben tabarnouche, la grosse, ça prend une barouette pour la sortir! Non, pis à l'achalait la grosse: «Moé chus capable de faire ci, pis moé chus capable de faire ça...» Eille! J'm'ai tanné. Un matin, j'ai été voir l'propriétaire: «Toé, ta maudite grande fatiquante, tu vas la garder en bas, correct là? Parce que si à continue à v'nir énarver la grosse avec ses affaires de ci pis d'ça, à va finir par faire queque chose qu'la grosse a faite ben avant elle: à va débouler l'escalier!»

Non, mais finalement c'est une vie plate un enfant mental, parce que d'un côté tu veux pas que l'monde vienne chez vous parce que tu veux pas leur montrer. Pis d'un autre côté, tu peux pas sortir parce que tu peux pas la faire garder. Le monde en ont peur! J'dis pas qu'y ont tort. T'sais, garder la grosse, c'est comme garder un bébé qui est assez fort pour arracher la porte du frigidaire... Ah oui! Eille, une fois j'ai rentré dans maison, la grosse à s'promenait avec la télévision: une console 25 pouces style espagnol avec un stéréo. Est forte!

Eille, un soir j'étais sués nerfs, ça faisait une couple de mois qu'ça durait, j'en pouvais pus. On était assis dans l'salon, moé pis ma femme, la grosse jouait à terre entre nos deux, pis moé j'mangeais des biscuits pis des fois j'y en garrochais. Pis un moment donné, j'dis: «Ça pas d'bon sens, on va virer fous, on sort pus jamais, on voit pus personne, c'est pas une vie normale, c'est pas bon pour nous autres ça!» Non seulement c'est pas bon pour nous autres, en plusse c'est pas bon pour la grosse non plus! La grosse, c'est pas en restant tout seule avec nos deux qu'à va s'améliorer! Chus épais mais chus pas fou! Fa qu'j'ai pris une décision, j'ai dit: «On va la placer. Y en a des spécialistes pour s'en occuper, ben qu'y s'en occupent. On ira la voir le dimanche de temps en temps. Même qu'on irait pas souvent, à comprend pas, à pourra pas s'ennuyer, à comprend pas.»

C'te fois-là, y est arrivé une drôle d'affaire. Moé j'm'explique ça un p'tit peu comme un... vous savez quand on veut envoyer un animal à l'abattoir: y l'savent pas mais y l'sentent. On dirait qu'y ont de l'instinct. Ben la grosse, ça été pareil. Quand à l'a entendu dire qu'on voulait la placer, à s'garroche su moé, à m'serrait, à m'serrait pis à m'donnait des becs. À pleurait pis à disait: «Popa... popa... popa!»

Là, j'ai dit à ma femme: «Si à l'prend d'même, on la garde. C'est à nous autres c'te grosse-là! Au lieu d'la placer, on va essayer d'y trouver une école spéciale où c'est qu'y en a des pires qu'elle. Ça va la valoriser. Même qu'y en aurait qui feraient des crises, c'est pas dangereux pour elle: à grosseur qu'à l'a, à inque à s'assir dessus.» J'ai dit: «On ira la mener l'matin pis on ira la chercher l'soir. C'est à nous autres c't'enfant-là.» Même si la grosse à peut pas parler franc, j'le savais qu'à m'avait compris parce qu'à m'serrait encore plus fort, pis à m'donnait des becs, pis à m'donnait des becs, pis même qu'à dit: «Beau papa!»

LA PETITE MENTALE

Musique: Judi Richards

Papa, c'est beau à en faire mal
Dit par un enfant anormal
C'est comme si chaque fois qu'elle le dit
Elle en devient presque jolie

J'suis son papa en permanence
Puisqu'elle sera toujours en enfance
Et j'en ressens encore plus de joie
Chaque fois qu'ma grosse m'appelle papa

Quand je la serre sur mon cœur
J'avoue que parfois j'ai peur
Je cherche et je ne comprends pas
Comment un si grand malheur
Peut donner tant de bonheur
Ça ne s'explique pas

Ma vie bascule en un instant
Je suis comme un petit enfant
Chaque fois qu'ma grosse m'appelle papa

c) Mon père

Faut dire que c'est le plus beau mot du monde... C'est effrayant ! Quand j'me promène dans rue, j'entends les enfants qui disent : « Papa, papa, papa ! » Eille, mon papa a fait ci, pis t'sais... Ah ! Papa, je l'sais pas... jusse le son... papa ! Nous autres, on disait popa toujours pareil. Ben y en a qui disaient : « Popa. » D'autres : « Pâpâ. » D'autres les appelaient toutes. J'pense qu'y a jamais eu un père qui a été plusse appelé que not' père à nous autres.

Nous autres on était sept : cinq gars, deux filles. On criait après not' père au moins dix mille fois par jour. C'est pas mêlant, on arrêtait jamais ! « Eh popa ! Viens voir c'que j'ai faite ! » « Popa, pousse-moé, pousse-moé ! » Popa, on criait après pis ça l'a jamais achalé. Y l'a jamais su... y était jamais là. Y travaillait toute la journée, le soir y prenait un coup. Quand y était saoul, y r'trouvait jamais l'logement ; quand y était à jeun, y était toujours gêné d'pas avoir trouvé l'logement pendant une couple de semaines. Y attendait qu'on soye couchés pour rentrer. Les seules fois qu'on l'voyait, deux trois fois par mois, ma mère nous réveillait le matin, à disait : « Faites attention, vot' père est là à matin pis y est d'mauvaise humeur. Pas un mot, pas un mot... »

On s'assisait dans cuisine, on déjeunait pis on le r'gardait. On y a jamais parlé. Même des grands bouttes on le r'connaissait pas. Ma mère disait que c'était mon père. D'un autre côté, y faut pas juger. Comme les pères d'aujourd'hui, la vie était différente. Nos pères, franchement dans c'temps-là, y en avaient pas de raisons de r'venir à maison après l'ouvrage : y avaient pas d'télévision.

Mais on l'appelait pareil même si y était pas là. En faite, on a arrêté de l'appeler quand ma mère s'est mise à répondre à sa place. Parce que quand j'tais p'tit, j'haïssais ça l'idée que les femmes voulaient la place des hommes. En plusse de t'ça, t'as l'air fou ! Su l'trottoir y a plein d'monde, t'es d'vant la porte pis tu cries : « Popa ! » Là, y a une voix qui dit : « Qu'est-ce qu'y a ? » Tout l'monde se r'tourne pis dans porte, y a une grosse affaire en bigoudis, les bas ravalés, avec une moppe dins mains. Le monde fait un saut en se r'tournant ! Y s'attendaient plusse à voir un gros sale en p'tit corps avec une grosse Mol...

Rendu à dix ans et d'mi, j'connaissais pas mon père encore. Je l'avais vu l'matin, queques fois... J'y avais jamais parlé. Un soir j'étais couché, j'pensais à ça. J'me r'tourne, mon frère était couché avec moé, y dormait. J'me r'tourne,

mon autre frère était couché avec moé, y dormait. Nous autres, on était sept. Les trois plus jeunes étaient dans l'même lit, les deux filles dans un lit, pis les plus vieux dans un autre lit. Je r'garde partout, tout l'monde dort dans maison. On couchait toutes dans même chambre. Tabarnouche ! Comme les six autres dormaient, j'me sus dit : « J'vas l'connaître mon père ! »

J'me lève. J'vas aller l'attendre à taverne. J'me lève, j'm'habille, j'y vas à onze heures et d'mie minuit moins quart. Tout d'un coup, y sort avec deux d'ses chums. Quand mon père est sorti d'la taverne, j'avais la chair de poule, j'étais pas assez habillé. J'me mets à marcher à côté d'mon père. J'étais content ! Tout d'un coup, y a un gars qui était avec mon père qui dit : « Connais-tu ça le p'tit crotté qui traîne avec nous autres ? » Y dit : « Çartain que j'le connais ! » J'étais assez fier ! Y dit : « C'est le p'tit gars à côté d'chez nous. J'le vois souvent, y vient jouer avec les miens. »

Ça m'a fait un peu d'peine. C'qui m'a le plusse dérangé c'est que rendu chez nous, y voulait que j'rentre chez la voisine. J'les connais pas, y viennent jusse de déménager ! J'ai dit : « Si ça vous fait rien, j'aimerais ça aller coucher avec vos enfants. Ma mère aime ça quand j'couche avec vos enfants. » Y m'a laissé rentrer. Mais là, j'me sus dis en moé-même : « À quoi ça sert d'avoir un père ? Pourquoi on a un père ? Qu'est-ce qu'on pourrait faire avec un père ? » Toutes les questions avec un père… J'trouvais pas d'réponse pourquoi on en avait un. J'ai dit : « J'vas demander à quelqu'un qui connaît la vie. Y doit savoir ! »

Le lendemain, je demandais à mon frère le plus vieux. Y avait 16 ans. J'y dis : « Pourrais-tu m'espliquer, en mots simples, pourquoi on a un père, à quoi ça sert ? » Y dit : « Certainement : ça sert absolument à rien. » Ben j'y dis : « Pourquoi on l'toffe ? » Y dit : « C'est pas pour nous autres. Je pense que not' mère s'en sert. » Fa qu'j'ai dit : « Si not' mère s'en sert, c'est son problème. Mais si nous autres on en a pas besoin, la prochaine fois qu'y va venir déjeuner, y va s'faire parler. »

Deux trois semaines plus tard, ma mère nous réveille un matin, à dit : « Faites attention, vot' père est là à matin. Pas un mot, y est d'mauvaise humeur. » À sort d'la chambre pis j'dis à mes frères et sœurs : « T'nez-vous pas proche de lui. Tassez-vous à l'autre boutte d'la table, laissez-moé y parler. » Y vont s'assir, y s'tassent au boutte. Je rentre le dernier dans cuisine. Dix ans et d'mi, j'étais grand pour mon âge ! J'me plante à côté d'mon père pis j'dis :

«Ouais! Une chance qu'on a une mère, à s'occupe de nous autres, à s'occupe d'la maison, à nous fait à manger. On aurait pas d'père, ça changerait rien!»

C'est ma mère qui m'a sacré une claque sua yeule. À dit: «P'tit effronté!» Mon père y dit: «Eille! Eille! Tu frappes le p'tit gars d'à côté, toé!» Y dit à mes frères et sœurs: «Pensez-vous qu'un père ça sert à rien? Détrompez-vous, le père est le seul élément essentiel d'la famille. Oubliez-vous que vot' mère pourrait pas vous faire d'la nourriture si j'y donnais pas d'l'argent pour acheter du manger? Pis à pourrait pas s'occuper d'vos vêtements si j'y donnais pas d'argent pour en acheter. À pourrait pas s'occuper d'la maison si j'payais pas l'loyer. Sans vot' père, vous auriez ni vêtements, ni toit, ni nourriture. Sans vot' père, vous seriez condamnés à mourir de faim, tout nus pis dans rue.» Mes frères étaient impressionnés mais moé, j'le trustais pas.

Le samedi, j'travaillais à pharmacie, j'portais des commandes. C'est moins pésant qu'à grocerie. J'm'ai dit: «J'vas en parler au pharmacien.» Fa qu'j'y dis: «Supposons qu'mon père meure, dans quelle rue y faudrait que j'aille pour mourir de faim?» Y dit: «Pardon?» J'y dis: «Mon père m'a dit que si y meurt, faut aller mourir queque part, tout nu dans une rue. Y a-tu une rue spéciale?» Ben, y dit: «Non, tu vas à l'orphelinat.» «On va mourir à l'orphelinat?» Y dit: «Tu meurs pas à l'orphelinat. Y vont t'nourrir, y vont t'loger.» Fa qu'j'y demande: «Y vont-tu nous habiller aussi?» Y dit: «Y vont t'habiller certain.» J'ai dit: «Arrêtez donc vous, y en a-tu dans le boutte?» Y dit: «Y en a une à trois rues d'icitte.» «J'peux-tu prendre une demi-heure pour aller tchéquer ça?» Y dit: «Certainement.»

Je m'en vas à l'orphelinat pour voir si c'était vrai qu'les enfants mouraient pas d'faim. Comme c'était l'samedi, y étaient après jouer dans cour. Y étaient 200 dans cour! Y mouraient pas d'faim çartain: y avait des gros rougeauds là-d'dans. J'étais écœuré d'les voir: y avaient une grande cour pour jouer, les orphelins! Nous autres, on avait des parents pis on jouait dans rue. À part de t'ça y avaient toutes sortes d'affaires pour jouer avec: des balles, des battes, des sœurs... Y avait trois quatre p'tits gars y avaient pogné une vieille sœur, 80 ans, 42 livres, sèche sèche. Y l'avaient attachée après une grande corde. Y couraient pis y essayaient d'la faire monter comme un cerf-volant. Toués autres p'tits gars soufflaient. J'ai assez aimé ça! J'ai dit à une des sœurs: «Voulez-vous m'faire visiter?» À dit: «Certainement.»

Licence enqc-11-5534263-15408269-11238643 accordée le 02 octobre 2024 à Louise Garon

À m'a toute faite visiter ça. R'marquez que j'avais d'la misère à la suivre dans les corridors: c'tait une sœur grise, à blindait avec les murs. Moé j'suivais au son pis à l'odeur. C'qui m'a le plusse impressionné, c'est la salle d'étude. Imaginez-vous donc que dans l'orphelinat, y a une salle spéciale pour les enfants, pour étudier, pour faire leurs devoirs, pour faire leurs leçons. Et l'orphelinat fournissait gratuitement une sœur qui savait toutes les réponses. J'ai dit: «J'veux rester, moé!» À dit: «Tu peux pas, t'as pas l'droit, t'es pas orphelin.»

Chus retourné chez nous pis j'me sus dit qu'on peut pas toutes avoir la même chance dans vie. Non, j'veux pas chiâler contre mes parents. Mon père, c'est vrai qu'y s'est pas vraiment occupé d'nous autres. Mais d'un autre côté, y nous a jamais écœurés non plus, y nous a jamais battus. Ben, les garçons... Y est v'nu sévère avec les filles un peu. Mais ça, c'est la faute de ma mère.

T'sais comment les mères sont fatiquantes avec les filles? Tabarnouche! Nous autres on l'sait parce qu'on était toués sept dans même chambre. Une de mes sœurs avait 13 ans, l'autre 14 à peu près. Un jour, on était après déjeuner, mon père était là. Ma mère était là, à dit: «Ça va prendre une chambre pour les filles.» On s'est r'gardés, les gars: «Pardon?» À dit: «Là, maintenant, ça va prendre une chambre pour les filles.» Nous autres on comprenait pas. À commençaient à avoir d'l'allure... À part de t'ça, on en avait pas d'chambre pour les mettre, les filles. On avait un p'tit salon en avant. Y a fallu sortir le chesterfield du p'tit salon pis les filles se sont installées là. Mais mon père, son fauteuil était là, y dit: «Mon fauteuil sort pas de d'là. C'est mon salon pis ça reste là.»

Un moment donné, j'sais pas pourquoi, y s'est mis à s'intéresser aux filles plusse qu'à nous autres. Pour faire leur éducation, j'suppose. Au lieu d'aller boire à taverne y r'venait à maison, y s'assisait dans son salon, ben... dans chambre des filles, pis y watchait. Y avait l'œil dessus tout l'temps tout l'temps. Les filles, ça faisait pas leur affaire, mais qu'est-ce tu veux, y osaient rien dire, le bonhomme était mauvais. Y restait là des soirées d'temps. Y venait... ouf! y venait... tendu, très tendu.

Inque pour vous montrer comment y était mauvais, un samedi soir une de mes sœurs qui venait d'pogner 15 ans — faut dire qu'à l'avait pogné pas mal d'affaires avant — à sort d'la salle de bain. Ça faisait un heure qu'était là. Moé j'attendais à porte, j'ai dit: «Au moins, j'espère qu'à s'est lavée!» À sort,

à s'est plusse que lavée : à s'était maquillée, à s'était mis une belle p'tite robe. Était assez cute, j'la r'connaissais pas. « Tabarnouche ! C'est d'valeur qu'ça soye pus dans not' chambre, ça ! » Mon père la r'garde, pis y demande : « Où c'est qu'tu vas de même ? » À dit : « J'ai rencontré un garçon, y va m'emmener aux vues. » Mon père y dit : « Penses-tu que j'vas t'laisser sortir comme ça ? T'as l'air d'une maudite putain ! » Y l'a rentrée dans chambre de bain, y y a enlevé l'maquillage, y y sacrait des coups de pied : « Comment tu charges, maudite vache ? Comment tu charges ? » Moé, j'ai trouvé ça exagéré. Est assez grande : à chargera c'qu'à voudra !

Non, mais y était bizarre. Des fois, y était trop sévère, des fois y l'était pas assez. Un an plus tard, ma même sœur tombe enceinte. Là, ma mère à voulait savoir qui l'avait mis enceinte pour les marier. À va voir mon père pis à dit : « C'est l'temps d'être mauvais. Bats-là, casse-z'y les jambes, arrache-z'y les ongles tranquillement, n'importe quoi, mais y faut absolument que tu y fasses dire qui c'est l'écœurant qui l'a amanchée d'même.

Mon père a jamais voulu s'en mêler. Ma sœur braillait, à voulait rien dire. Quand ça trop paru, on l'a envoyée chez une de mes tantes à campagne. Pis mon père, on aurait dit qu'y est jamais r'venu de t'ça pis y a pas r'travaillé après ça. Y restait à maison, écrasé dans son fauteuil, morose. On aurait dit qu'y r'grettait de pas avoir été plus sévère.

Ma mère commençait à faire des ménages. J'venais d'pogner 12 ans. J'étais tanné. L'bonhomme traînait dans maison. Un moment donné, j'ai dit à ma mère : « Pendant 12 ans on l'a pas vu dans maison. Là, y est là tout l'temps. Y a pas de milieu ! Tu pourrais y faire comprendre que ça s'rait mieux si y allait faire des tours des fois ? On a des choses à faire dans maison… qu'on aime mieux faire tout seuls. À not' âge, tu sais comment c'que c'est… bon. » Ma mère à dit : « Y peut pas sortir, y est malade. » Là, l'espoir m'a r'pogné ! « Y est-tu malade ? » À dit : « Pas mal. » Chus v'nu assez excité ! J'en ai pas parlé à mes frères, j'ai pas voulu les exciter pour rien. Mais t'sais, de temps en temps, j'allais passer d'vant l'orphelinat pour me familiariser avec la place. Une journée, mon père pogne le lit pour de vrai. J'ai dit à mes frères : « J'peux pas vous dire quoi, mais vous pouvez commencer à marquer vot' linge. »

Un samedi, mon père nous appelle dans sa chambre. Inque au son de sa voix : « Les… en…fants… », j'étais sûr qu'on partait c'soir-là. J'ai dit au plus vieux : « Va avertir la sœur qu'on va être là pour souper. » On rentre dans

chambre. Le bonhomme était maigre maigre, bleu bleu. Nous autres, on avait les smiles jusque-là… Lui, y était inquiète, y disait : « Y faut, y faut… » Finalement, on y a fermé les yeux, on a tiré le drap par dessus la tête. Mais même à quatre on avait de la misère à le r'tenir. Y voulait pas pantoute ! On a dit : « Faites-vous une idée ! Partez-vous ou ben vous partez pas ? »

PAPA, PAPA

Musique : Serge Vallières

« Oui mais, dit-il nous regardant
Qu'arrivera-t-il de votre maman ?
Qu'est-ce que sera sa vie sans moi ?
J'ai bien peur qu'elle s'ennuiera

C'est vrai que j'ai chômé beaucoup
J'ai couraillé, j'ai pris un coup
Même que parfois elle m'a maudit
Mais je suis quand même son mari

J'veux pas partir sans lui parler
Lui dire combien je l'ai aimée
J'veux pas mourir sans son pardon
J'vas attendre qu'à revienne à maison »

Papa, papa, papa
Papa, r'tiens-toi pas
À t'pensera parti bummer
Pour elle, y aura rien d'changé

Papa, on t'aime tant
Tu peux partir maintenant
Ça fait longtemps qu'on attend
Papa, papa, papa
Papa, papa, papa
T'as l'bonjour de tes enfants

LE RÉFÉRENDUM*

Musique : Libert Subirana

Si on demandait à nos enfants
Qu'est-ce qu'y veulent faire quand y s'ront grands
Y a des grosses chances qu'y répondent pas
Tout simplement parce qu'y l'savent pas
C'est ça qui nous arrive maintenant
Faut qu'on décide sans notre moman
On veut-tu en avoir un pays ?
Ben la réponse est…

Ah ! Si on devait répondre à ça
Y vont trop loin, y vont trop fort
J'sais pas si on devrait répondre à ça
Faudrait p't-être qu'on y pense encore

Si on nous demandait simplement
Dites-nous c'que vous voulez maintenant
J'ai l'impression qu'on s'rait pognés
Y a pas grand monde dans l'fond qui l'sait
On veut, c'est certain, continuer
On veut pas s'faire assimiler
Mais si faut bâtir un pays
La réponse est…

Ah ! Si on devait répondre à ça
Y vont trop loin, y vont trop fort
J'sais pas si on devrait répondre à ça
Faudrait p't-être qu'on y pense encore

---

* Au printemps 1980, le gouvernement péquiste de René Lévesque demande à la population, par voie de référendum, de lui accorder le mandat d'entreprendre avec Ottawa des négociations devant mener à la souveraineté-association. Le 20 mai, le camp du NON, dirigé par Claude Ryan (chef du Parti libéral du Québec depuis 1978) obtient la majorité, soit 59,6 % contre 40,4 % en faveur du OUI.

Nos députés à Ottawa
Vont tous se prononcer contre ça
Dans l'fond y ont une très bonne raison
C'est eux autres qui sont nos patrons
Y veulent votre bien, tout l'monde le sait
En plusse y l'veulent pour le garder
C'est ça qu'à Québec on nous dit
C'pour ça qu'on va répondre…

Ah! Si on devait répondre à ça
Y vont trop loin, y vont trop fort
J'sais pas si on devrait répondre à ça
Faudrait p't-être qu'on y pense encore

Du temps de Maurice Duplessis
Lui y appelait ça l'autonomie
Monsieur Lesage lui tout à coup
S'est écrié: «Maîtres chez nous»
Monsieur Johnson nous a laissés
En nous parlant d'égalité
Si on fait la somme de c'qu'y ont dit
C'est sûr qu'on va répondre…

Ah! Si on devait répondre à ça
Y vont trop loin, y vont trop fort
J'sais pas si on devrait répondre à ça
Faudrait p't-être qu'on y pense encore…

Les monologues improvisés

PETIT COMMENTAIRE

Je vous propose quelques-uns des monologues que j'ai improvisés sur scène, dans le genre des chansons express.

En 1979-1980, j'improvisais un monologue chaque soir. J'en ai fait 150 ! J'indiquais au public que pour écrire un monologue, ça prend un thème, une anecdote et un personnage principal. Je sollicitais alors leur participation. Aussitôt que les spectateurs avaient choisi les trois éléments, j'improvisais un monologue.

L'absurde de la situation, c'est que je leur disais qu'ils ne pouvaient s'imaginer à quel point c'est difficile d'écrire un monologue, combien c'est long, ardu, exigeant… Et là, j'en faisais un devant eux.

Quand ça marchait bien, quand j'avais des bonnes lignes, ils étaient sûrs que c'était arrangé. Et lorsque j'avais de la difficulté, ils aimaient ça. Ils se disaient : « Là on l'a eu ! »

Y. D.

Un chef de pègre

(monologue improvisé)

Thème : les fesses. Événement : la CÉCO*.

Pour faire un monologue à répondre, ça prend un personnage, un événement pis un thème.

Le personnage, c'est n'importe qui. Ben, n'importe qui dans l'sens que ça peut être un chauffeur de taxi, un vieux, un jeune, un ouvrier, un fermier, n'importe quoi. Mais pas une personnalité ! J'peux toujours ben pas commencer à faire un monologue su Claude Ryan. T'sais, après toute, y est capable tout seul ! L'événement, ça peut être n'importe quoi qu'y est arrivé dans vie privée du personnage ou un événement national, international, un cataclysse,

* CÉCO : commission d'enquête sur le crime organisé.

n'importe quoi qui a dérangé sa vie. Pis le thème, ben ça c'est un grand thème, une idée, comme la pollution, l'argent, des affaires de même...

On va commencer par un personnage. Y en a-tu qui aimeraient entendre parler d'un personnage sur lequel j'aurais jamais faite de monologue? «*Un chef de pègre!*» Un chef de pègre? O.K.! Y en a un, en haut, j'entends pas... «*Bobino!*» Bobino? Vous voulez dire à télévision, là? Vous, vous avez été marqué... Un chef de pègre, ça c't'un personnage. Un autre? «Un voleur de banque!» Un voleur de banque? O.K.! «*L'Ayatollah!*» L'Ayatollah, ça s'rait pas long faire un monologue su l'Ayatollah. Ça, c't'un gars qui fait des farces, un Ayatollah. C't'un farceur, mais y fait ses farces tellement vite que quand y va avoir fini de faire ses farces, y aura pus parsonne pour les rire! Parce qu'y fait des farces avec des p'tits trous, t'sais: «Vvvrrrrrrr!» Lui, y trouve ça drôle le monde avec des p'tits trous d'dans...

D'autres idées de personnage? «*Un gars du Bell!*» Un gars du Bell. «*Un chauffeur d'autobus!*» Un chauffeur d'étobus. «*Un manchot!*» Un manchot. Bon, c'est correct. On va voter là-d'sus! Bon, faut que j'vous dise comment ça s'passe pour pas faire comme le gouvarnement. T'sais, un matin on va avoir le référendum, y nous auront pas espliqué c'qu'y faut dire su l'papier. En faite, l'idée c'est que j'vas vous nommer les personnages. Si c'est celui-là qu'vous voulez entendre, vous dites: «Oui!» Si c'est pas celui-là, vous dites: «Non!» Si on entend plusse oui que non, on prend celui-là. Si on entend plusse non que oui, on fait l'contraire. Comprenez-tu? Bon. Attention...

Un manchot? «Non!» Un chef de pègre? «Oui!» Un gars du Bell? «Non!» Un voleur de banque? «Non!» Un chauffeur d'étobus? «Oui!» Oh, là, c'est entre ces deux-là: un chef de pègre? «Oui!» Un chauffeur d'étobus? «Non!»

Bon. Ça va être un chef de pègre. Là, ça va prendre un événement qui y s'rait arrivé dans vie pour le rendre intéressant. «La CÉCO!» O.K., la CÉCO... Un autre affaire, des choses qui auraient pu y arriver personnellement... «Sa première communion!» Bon, sa première communion. En haut, avez-vous des idées? «Son premier vol de banque!» Ben voyons, madame! Un chef de pègre, ça vole pas! «Son mariage!» Son mariage. Un événement qui y s'rait arrivé dans sa vie? «Sa belle-mère!» Sa belle-mère, c'est pas un événement: c'est une menace! «Son troisième divorce!» Son troisième divorce? Pourquoi l'troisième? O.K., on va prendre ça.

Attention, on vote. Son mariage? «*Non!*» La CÉCO? «*Oui!*» Son troisième divorce? «Non!» De toute façon, y peut pas en être à son troisième divorce, vous avez décidé qu'y s'est pas marié... Son premier vol de banque? «*Non!*» Sa première communion? «Oui!» Houuu, O.K.! Entre la CÉCO pis la première communion. Attention... La CÉCO? «Oui!» La première communion? «Non!»

Bon. Fini. Un chef de pègre et la CÉCO. Qu'ossé tu veux j'fasse avec ça? Bon, là y faut un thème général. «La fraude!» «L'honnêteté!» C'est la même chose, la fraude pis l'honnêteté! «La pollution!» O.K., la pollution. «Bobinette!» R'garde-lé, encore, avec sa Bobinette... «La protection!» La protection, bon. «Les fesses!» Évidemment... Bon. On vote! Les fesses? «Oui!» L'honnêteté? «Non!» La fraude? «Non!» La pollution? «Non!» La protection? «Non!» Bon, c'est les fesses...

On a donc un chef de pègre qui passe à la CÉCO et le thème général c'est les fesses. Bon. Je l'crois pas. Moé, j'parlerais jamais d'affaires de même, personnellement... Yvan, pars-moé d'la musique un peu... (musique.) Arrête ça, Yvan. Ça m'énarve.

Je l'sais pas si vous avez lu les journaux dernièrement. C't'épeurant, j'ose pus ouvrir le journal! T'as pas besoin d'ouvrir le journal, toute est sua première page. Eille, y en a pour toués goûts! Eille, les photos y montrent toute, c't'écœurant, c'est dangereux en sacrifice! J'sais pas si vous êtes au courant, mais depuis qu'y ont commencé l'enquête d'la CÉCO...

«*Eille! Les fesses! Parle des fesses!*» Y est-tu pressé, han? Tout vient en son temps, y faut savoir attendre! Y doit v'nir avant son temps çartain, lui...

Moé, j'trouve ça dangereux ces affaires-là de CÉCO. Savez-vous pourquoi? C'est parce qu'y font rien après! Toute qu'ossé qu'y font, y t'montrent du monde pis y t'disent qu'y sont dangereux. Après ça, y viennent te demander d'la protection, tu dis oui parce qu'y vont t'tuer ou y vont t'casser les jambes, queque chose... C't'écœurant parce qu'après y arrive rien. Y font des stars avec des bandits, pis même des chefs de pègre, des chefs de pègre qui deviennent des vedettes. Pourtant, ça devrait jamais arriver parce que la pègre, c'est l'underworld. L'underworld, c'est queque chose qu'on devrait pas parler de. Toute est supposé être caché. Mais quand tu r'gardes la CÉCO, les témoins se relayent.

Un après-midi, paraît une jeune fille dans le box des témoins. Là, l'juge y demande son nom... «*Bobinette!*» À dit: «Bobinette!» Eille, j'ai hâte qu'y soye

assez grand pour r'garder *La boîte à surprise*, lui… À répond : « Bobinette. » Le juge y dit : « Est-ce que c'est un nom de plume ? » À dit : « Non non non, c'est un nom de lit. » Y dit : « Quel est votre travail ? » Ben à dit : « J'travaille… j'travaille pas tellement. » Fa qu'y dit : « Comment gagnez-vous votre argent ? » À dit : « Couchée. » Y dit : « Bon, très bien. Vous travaillez pour qui ? » À dit : « J'travaille pour Bobino. » Non, mais t'sais, c'est des noms d'code. Y dit : « Le dénommé Bobino, pourriez-vous nous l'décrire ? » À dit : « Oui : p'tit chapeau rond, une canne… » Y dit : « Qu'est-ce qu'y fait dans vie ? » À dit : « D'un coup, y r'garde pis y dit : "Ah ! tiens, les amis sont là !" » Le juge y dit : « Ça fait-tu longtemps ? » À dit : « Ça fait 25 ans qu'y dit ça toués jours. »

Mais ça, c'est un couvert. Le soir, y fait autre chose : y fait travailler Télécino. Y s'est ouvert un réseau de prostitution dont le chef de pègre, qui disait s'appeler Bobino, s'appelait pas du tout comme ça. Y avait pris c'nom-là parce que c'tait un Italien, pis ça l'a une résonance italienne. C't'un Italien qui était v'nu au monde à Québec. Y avait changé son nom plus tard. Dans la vie, y faisait croire qu'c'était un Québécois, y s'faisait appeler Raymond, Pierre, Jacques, ou Anselme, toutes sortes de noms comme ça.

Le juge a été très dur : « Est-ce qu'y vous fait travailler fort ? » À dit : « Monsieur le juge, r'gardez-moé. Quel âge me donnez-vous ? » Y dit : « J'vous donnerais, bah, 19-20 ans… » À dit : « J'ai 13 ans et d'mi. »

C'est à peu près l'âge mental du monde qui r'gardent Bobino.

Le père Noël

(monologue improvisé)

Thème : le sexe. Événement : épluchette de blé d'Inde.

Y va neiger demain. La neige, ça vous rappelle pas queque chose ? Le père Noël. J'sais pas, quand l'hiver pogne, on pense à Noël pis toute ça. Ça va ben ensemble ! Le père Noël pis Noël, j'sais pas qui qui a pensé à ça, mais j'trouve que c't'une bonne idée. C'est l'père qui a pensé à ça.

Vous savez que l'père Noël, pour nous autres, y vit jusse une journée par année. Mais lui-même, qu'est-ce qu'y fait les 364 autres jours ? Y sort des fois. Encore l'été passé, j'ai été dans un épluchette de blé d'Inde, y était là. Mais

le monde l'a pas r'connu ! Su l'coup, le monde mangeait leur blé d'Inde, personne le r'connaissait. Un gros gars avec une barbe blanche, pas un cheveu sua tête, un p'tit problème de calvitie, y mangeait… Mais quand t'es au mois d'juillet, tu penses pas à ça. On pognait pas les hints qu'y nous donnait : y était habillé en rouge, y avait des bottes noires, y parlait pas mais y disait toujours : « Oh ! Oh ! Oh ! » Y mangeait un blé d'Inde : « Oh ! Oh ! Oh ! »

De temps en temps, y partait avec une jeune fille, y r'venait : « Oh ! Oh ! Oh ! » Là, on s'demandait c'qui s'passait. Qui c'est, ça ? Qui c'est ça qui part avec nos filles pis qui r'vient : « Oh ! Oh ! Oh ! » Savez-vous quand est-ce qu'on l'a r'connu ? Quand un moment donné, y est parti avec trois filles. Là, ça l'a tellement forcé qu'on entendait les cloches sonner jusque l'autre bord d'la rue !

Skieurs, couventines, une sœur, une topless

(monologue improvisé)

Thème : l'impuissance. Événement : manque de pot (ou de peau)

Oh ! Avez-vous lu les journaux hier ? Oui ? Ah ben ça sert à rien si vous les avez lus ! Savez-vous que ça devient de plus en plus énarvant d'lire les journaux ? Y arrive tellement d'affaires ! C'est écœurant, j'ose pus ouvrir les journaux. Y a des accidents, y a toutes sortes d'affaires qui arrivent. Pis y a toutes sortes d'affaires qui arrivent pas. On dirait que la plaie du siècle, c'est l'impuissance. On est impuissants devant toute ! On est impuissants devant les grandes puissances, on est impuissants devant la montée d'la droite, on est impuissants pour plusieurs raisons, han ?

On est impuissants. Souvent c'est à cause des accidents, on est impuissants momentanément. Y avait un fait divers l'autre jour dans l'journal. C't'un fait d'hiver triste parce qu'y a pas d'neige. Un fait d'hiver : c'est arrivé su une pente de ski, une place où c'que l'monde fait du ski normalement. Alors y avait des skieurs. Le monde est habitué à ça : sur une piste de ski, souvent y a des skieurs. Mais là, c'tait bizarre parce qu'y avait pas d'neige, mais y avait des skieurs pareil. T'sais les gars skieurs, c'est entêté, c'est opiniâtre ! Y disent :

«On veut d'la neige! Y en a pas d'neige? On y va pareil.» Pis là y s'mettent en bas d'la côte pis y disent: «NEIGE!»

Mais sont impuissants devant ça. Y avait une gang de skieurs qui était là. D'un coup y arrive un étobus. La porte s'ouvre, y descend une gang de p'tites énarvées. «Ya! Ya! Hou! Hou! On s'en vient skier, on s'en vient skier!» La sœur dit: «Tranquilles!» Les gars avec leu skis, y étaient déjà raides d'avoir attendu longtemps — on s'embarque dans des terrains difficiles. Là, y en a un qui se r'tourne: «Qu'ossé ça?» L'autre y dit: «Je l'sais pas. Ça bouge entécas!» Fa qu'y dit: «Sais-tu qu'y aurait pas d'neige, on pourrait avoir du fun pareil! T'sais, on peut glisser quand même! Des p'tites filles qui vont au couvent, y en a qui sont r'gardables quand même!»

La sœur avait d'la misère à les t'nir parce que là, quand y ont vu les skieurs, t'sais, une p'tite couventine qui voit un skieur, à vient... à vient... Là, y se sont mis à patiner pis y avait pas d'glace. Mais vous auriez dû voir ça en bas d'la côte! Y a du monde qui prenaient des portraits pis toute! Une gang de p'tites couventines: «Hou! Hou! Ah!», les skieurs raides raides, la sœur qui courait partout: «Arrêtez les p'tites filles, arrêtez!»

Un moment donné, ça s'est mis à s'mélanger: des skieurs, des p'tites filles, un ski, une fille, un ski, une fille, un gars, un ski, une fille, une fille, un gars, deux skis, un ski, deux filles, un gars... Eille! Ça passait, c'tait écœurant! Un moment donné, y étaient toutes pognés, toute la gang ensemble. Le chauffeur d'étobus essayait d'séparer ça pis y accroche une p'tite fille par son coat. SCHLAK! La v'là topless! Mais était plate, fa qu'y a un des skieurs qui dit: «À manque de peau!»

L'entrepreneur de pompes funèbres

(monologue improvisé)

Thème: la mort. Événement: le référendum.

Est-ce qu'y en a qui ont r'gardé les nouvelles hier soir? Oui? Bon. Ça sert à rien d'vous les conter si vous les avez vues. On va commencer par d'autre chose. Ça vous énarve pas de r'garder les nouvelles? Y s'passe tellement d'affaires! Ben moé des fois, je r'garde les nouvelles pis j'mets pas l'son. J'mets pas l'son parce que ça m'énarve c'qu'y disent. Au moins, tu vois un tarla qui

est là, tu t'dis: «Y parle de queque chose d'intéressant. Y doit dire: "Aujourd'hui, on a vu quelqu'un, sur la rue Sainte-Catherine, aider un vieux à traverser."» Quand tu l'vois, tu t'imagines ça pis là quand tu l'entends su l'film, y montrent comment ça s'est passé, mais y l'ont coupé. C't'un gars qui a sacré une claque su une vieille pis y l'a poussée!

C't'écœurant, le monde est rendu fou, ça pus d'bon sens pantoute! R'marquez que d'un autre côté, y a inqu'un affaire qui change pas dans vie: c'est la mort. Ça, ça change pas. Le monde est assez digne quand y sont morts! Moé, j'peux en parler parce que mon beau-frère c't'un entrepreneur de pompes funèbres. Y est dans c'te business-là depuis des années, pis y aime ça parce que y aime ça la rigidité, la froideur. Tellement que j'le prendrais pour un Anglais! Y aime ça quand ça bouge pas, y aime ça c'est effrayant! Y aime son métier aussi. Y l'fait ben faut dire, y a jamais eu une plainte. Jamais! Ça fait 30 ans, y a jamais eu une plainte. Jamais y a un client qui y a dit: «Eille, c'est pas comme ça!» Pis y fait ben ça pis y s'habillent ben c'te monde-là! Pis en plusse de t'ça, j'trouve que quand tu vas à un enterrement, c'est là qu'tu vois qu'y a une certaine justice dans vie. C'est que qu'on soye riche, qu'on soye pauvre, on fait toutes notre dernière «ride» en Cadillac. C'est quand même queque chose! Tu dis: «Au moins, j'en ai pas eu vivant, mais là je l'ai, toute!» C'est beau d'voir ça.

Mais là vous savez, y a un référendum qui s'en vient pis eux autres, dans les entrepreneurs de pompes funèbres, y ont une association d'entrepreneurs de pompes funèbres, pis y ont des meetings chaque semaine. Mais là, y ont commencé à entendre parler du référendum. Par hasard, y a un gars qui était en train d'embaumer un mort, le gars y était pas mort mort encore. Fa que jusse avant d'mourir, le gars y a dit: «Ça s'en vient.» Le gars y dit: «Qu'ossé qui s'en vient?» Y dit: «Le référendum, y s'en vient là!» Pis là, y est mort.

Fa qu'là, y l'a saigné tout suite, pis là y a parlé de t'ça à ses confrères, pis y dit: «Saviez-vous ça qu'y a un référendum qui s'en vient?» Les gars ont dit: «Non.» Fa qu'y dit: «Coudon, vous pognez vos morts en r'tard! Moé, les miens ont commencé à m'parler de t'ça c'te semaine.» Y en a un, y dit: «Mais un référendum sur quoi?» Fa qu'y dit: «Ah ben, je l'sais pas. C't'un référendum, c'est toute! Y a un référendum qui s'en vient çartain. Ça doit être le monde qui veut s'décider su queque chose.»

Le monde est tellement indécis dans toute! Aujourd'hui, tu peux pus savoir rien. Tu demandes à quelqu'un: «Quel âge avez-vous?» «Ça dépend...» «Quel est votre nom?» Ah! T'sais, le monde est indécis. Le monde, y ose pas. Y ose pas s'engager dans rien. Alors y dit: «C'est peut-être un affaire comme ça qui dit au monde: "Est-ce que vous voulez oui ou non queque chose?" Ça doit être ça, l'référendum. Ça doit demander si on veut queque chose pis on doit répondre oui ou non.» L'autre y dit: «O.K., mais si tout l'monde est indécis?» Y dit: «Ah ben là, pour moé le monde va toute écrire. Y va avoir un carreau pour le oui, un carreau pour le non, pis là l'monde va faire un X entre les deux.» L'autre y dit: «Qu'est-ce qui arriverait si y avait un référendum pis que l'monde mettent toutes les X entre les deux, que parsonne est capable de s'faire un idée?» Y dit: «Pour moé, on y passerait! Parce que si on s'décide pas au référendum, on est finis, on est morts comme nation.» Fa que là, les gars de l'association ont dit: «Tout l'monde s'rait mort???» Y dit: «Oui.»

«On va essayer de changer ça, les affaires d'la question de façon à c'que de toute façon, quoi qu'y arrive, y aura jamais d'réponse.» L'autre y dit: «Pourquoi?» Y dit: «Imagine-toé, six millions d'personnes qui meurent dans l'année qu'ossé qu'ça va faire! Ça pas d'bon sens, on va toutes les avoir en ligne!» L'autre y dit: «Pis? On peut les parquer! C'est pas grave si y en avait six millions qui mouraient d'un coup. C'est pas grave parce qu'après qu'y sont partis, tu les mets au frigidaire, même si tu peux pas les arranger la même journée. À part de t'ça, pas de familles éplorées, pas d'achalants avec des fleurs, pas d'salon, e-rien! On en a pour des années pis des années à faire le plus beau métier du monde: retourner les gens d'où y viennent, sans avoir personne à consoler. Est-ce que ça s'rait pas merveilleux?»

Fa que l'association a dit: «Oui, ça va être merveilleux!» Y en a un, y dit: «Ben tout d'un coup l'monde se décide?» Y dit: «C'est ben simple. On va faire comme toués autres qui veulent que ça, la mort, comme nous, pis on va promouvoir le non!»

La manipulation

Bon ben là, y faut faire attention, les trois fous s'en viennent! Alors là, j'vous avertis d'avance: le premier gars, c'est un gars d'extrême droite; le deuxième

gars, c'est un gars flyé et le troisième gars, c'est un gars d'extrême gauche. Pis y vont vous dire des bêtises, mais accueillez-les chaleureusement. Mesdames et messieurs, attention, v'là l'premier!

Bonsoir mesdames et messieurs, je suis très heureux que vous êtes venus en si grand nombre ce soir et je tiens à vous signaler, si j'ai accepté de vous adresser la parole si gracieusement, c'est que je pensais qu'il était grandement temps que quelqu'un alerte la population sur le fait que si nous ne faisons pas quelque chose rapidement, nous nous dirigeons indubitablement vers le chaos. Ça ne peut pas durer comme ça, mesdames et messieurs, le monde est à l'envers. C'est rendu que tout l'monde veut toute avoir sans travailler! Tout l'monde voudrait toute avoir sans faire d'efforts! C'est rendu qu'y a des centaines de flancs mous et d'paresseux qui restent écrasés su leurs steaks à recevoir le bien-être et l'assurance-chômage. Et qui paye pour ces flancs mous-là, mesdames et messieurs? Ce sont les gens comme moi, les gens qui avons réussi.

Et le pire, c'est que parmi ces flancs mous-là, il y a des hurluberlus qui se permettent de nous regarder, nous les gens qui avons réussi, comme si nous leur avions volé quelque chose, comme si nous nous appropriions des privilèges que nous ne méritons pas. Mesdames et messieurs, c'est vrai que j'ai une grosse voiture, j'ai une grosse maison et j'fais la grosse vie, mais je l'ai pas volé: je l'ai gagné. J'ai commencé à travailler à l'âge de 12 ans. Pendant 14 ans j'ai eu 2 jobs, j'ai travaillé des 140-150 heures par semaine et en plusse de t'ça, qui endure ma femme? Qui est-ce qui est pogné avec une folle qui fait des crises d'hystérie tout l'temps pis qui est tellement laide que j'fais un saut chaque fois que j'rentre à la maison? Y a personne qui en voulait de c't'affaire-là! J'ai relevé le défi, je l'ai mariée! J'trouve tout à fait normal qu'en compensation, son père m'ait nommé directeur général de son usine. Y en a qui veulent les mêmes privilèges que moi: qu'y s'en trouvent une chromo dont l'père est riche!

Allez pas croire qu'être directeur d'usine c'est un privilège si grand! J'ai 400 innocents sous mes ordres et malgré tout ça, toutes mes responsabilités, malgré mon rang sôcial, malgré ma réussite, jusqu'il y a quelque temps, je ne m'étais jamais permis de juger les gens, mesdames et messieurs. Je m'étais toujours dit: «Il y a des gens qui aiment ça la pauvreté, il y a des gens qui aiment ça la misère, qu'y mangent d'la chnoutte.» Mais quand, depuis quelque

temps, je m'aperçois que parmi ces bons à rien, ces paresseux écrasés su leurs steaks, il y a des énergumènes qui s'permettent de vouloir essayer d'convaincre la population qu'il serait temps de renverser le régime actuel, de changer l'ordre établi, c'est-à-dire des énergumènes qui voudraient s'approprier les privilèges que nous nous avons gagnés si chèrement, là je dis: WO!

C'est pourquoi j'ai fondé une association qui s'appelle L'Œil. Nous avons décidé de watcher ces écœurants-là. Et je vais vous dire que plusse qu'on les watche, plusse on s'aperçoit qu'y en a. Au début, on pensait qu'les plus dangereux c'étaient les mieux organisés, c'est-à-dire les syndicats, mais nous nous sommes rendu compte que les plus dangereux ce sont les isolés, les isolants, les innocents, c'est-à-dire les étudiants. Ces jeunes nonos qui s'en vont dans la vie, posant toutes sortes de gestes dont ils sont incapables de prévoir les conséquences. Et je peux vous le prouver, mesdames et messieurs. Il y a un de ces jeunes épais qui, il y a quelque temps, a attenté à ma vie, mesdames et messieurs! Il est tellement innocent qu'il ne s'en est même pas rendu compte. Je vais vous raconter comment c'est arrivé, vous ne me croirez pas.

J'm'en allais dans ma Continental, j'arrive au coin d'la rue, y avait un stop. Je fais l'arrêt et là, je me pose la question: «Vais-je aller à droite ou à gauche?» C'est la première fois d'ma vie que j'me posais la question et sans hésiter, j'ai pris à droite. J'me retrouve sur une rue où il y avait des voitures qui étaient à gauche et un des gars qui était à gauche, qui était tanné d'être à gauche, comme la plupart des gens qui sont à gauche et qui attendent le moment pour revenir à droite, mais il choisit mal son moment, il décide de revenir à droite au moment où j'arrive. Alors comme j'arrive, il me coupe avec un vieux Volks rouge tout rouillé. Si je ne freinais pas, mesdames et messieurs, IL ME TUAIT! J'ai vu rouge, je n'avais pas le choix! Je suis parti après lui, j'ai faite un grand boutte à gauche même si je détestais cela, et je lui ai coupé dans la face à mon tour. Eh bien! Ce jeune écœurant, au lieu de freiner il perd le contrôle, monte sur le trottoir, tue deux vieilles et va s'écraser dans une vitrine.

J'ai dit: «C'est un fou! C'est un maniaque!» Je suis descendu de ma voiture. Heureusement, j'ai toujours un bâton de baseball, au cas: je vais rendre service à la sôciété, j'vais l'tuer. Mais il était coincé dans sa voiture. Je n'ai pas pu le rejoindre, mais je lui ai ravagé le derrière de la Volks: il ne marchera pas avec ça de sitôt!

Mais le pire c'est que lorsque nous sommes passés en cour, le juge m'a tenu responsable de l'accident. Je ne le croyais pas ! Que la police ne comprenne pas, ça se conçoit. Si elle comprenait, elle ne serait pas police. Mais que le juge ne comprenne pas, il a dû être mis là par les syndicats. Il dit : « Ce jeune n'a pas de responsabilité là-dedans. » J'ai dit : « Très bien, vous ne voulez pas vous en occuper de ce danger public ? Je vais m'en occuper moi-même. »

Deux semaines plus tard, je l'ai faite frapper par mon gérant général. Pas que j'avais pas envie de l'frapper moi-même, mais le juge m'avait enlevé mon permis et je suis très respectueux des lois. On ne se change pas ! C'est à partir de ce moment-là, mesdames et messieurs, que j'ai fondé l'association L'Œil et c'est depuis ce moment-là que je donne des conférences comme ce soir, où j'essaie de faire du recrutement des gens de bonne foi et de bonne volonté comme moi, qui croient qu'il est temps que nous revenions à un ordre sôcial plus juste, plus vrai, plus moral, c'est-à-dire un ordre sôcial où les gens qui réussissent réussissent et où les gens qui ne réussissent pas ne réussissent pas, et où l'on voit bien la différence entre les deux. Nous vivons dans un régime sôcial mélangé où les gens qui réussissent paient pour ceux qui ne réussissent pas. Donc, on ne sait plus très bien qui a réussi. Il y a des ratés qui ont l'air d'avoir réussi : ils deviennent professeurs, fonctionnaires, des choses comme ça. C'est grave, mesdames et messieurs ! Et je vais vous dire quelque chose : nous devons agir rapidement. Nous sommes au bord de l'avenir et pour vous le prouver, je vais vous conter une petite anecdote qui va vous faire frémir.

Il y a quelques semaines, je sortais de l'usine, je venais de signer un contrat avec un très gros client. En fait, soyons honnêtes : c'est mon plus gros contrat que j'venais de signer avec mon plus gros client. Alors, nous sortons d'l'usine, c'est-à-dire que je l'laisse sortir — c'est mon plus gros client, je suis derrière. Nous arrivons sur le trottoir, il y a des enfants qui jouent au hockey. Rappelez-vous ce détail : des enfants qui jouent au hockey sur le trottoir. Ma voiture est à gauche. Je sors de l'usine, au lieu de me diriger à gauche — appelez cela comme vous voulez : intuition, vision ou manque de direction — je tourne à droite et qu'est-ce que j'vois sur le coin de la rue ? Un jeune homme. La barbe et tout, une pile de journaux à la main. Comme je suis très perspicace, j'ai dit : « Il doit vendre des journaux. » J'le regarde, il avait l'air tellement innocent, vous savez, innocent dans le sens d'épais. Il avait l'air tellement épais, ça doit être un béret blanc *Vers demain*. Mais comme je fais partie de l'association

L'Œil, je ne prendrai pas d'chance, je vais vérifier de plus près. Je dis à mon client: « Please wait a minute, I'll check what he is doing. » Alors je m'approche du jeune homme, heureusement que je m'approche du jeune homme, ce n'était pas *Vers demain* qu'il vendait, Mesdames et Messieurs, c'était des JOURNAUX COMMUNISSES! En pleine rue! Et il y avait des enfants qui jouaient autour!

Alors je lui dis: « Flye. » Il dit: « Pardon? » Je dis: « Tu ne comprends pas le français? Flye, ne viens pas faire du trouble ici. » Il dit: « Je ne fais pas de troubles. » Je lui ai dit: « J'vas te le montrer que tu fais du trouble. » J'accroche le hockey d'un p'tit garçon puis je lui ai frappé sur la tête. J'vous dis qu'il n'était pas beau à voir! La police est arrivée à un moment donné. Je me suis sauvé, pas parce que je n'étais pas dans mon droit, mais je me suis rendu compte tout à coup que le p'tit garçon n'avait pas lâché son hockey. Un accident déplorable, mais qu'est-ce que vous voulez, toute bonne cause a ses victimes!

Je vais vous dire que lorsque l'on vit des expériences comme celle-là, ça nous ouvre l'œil et le bon, parce que ces jeunes innocents, mesdames et messieurs, réussissent à convaincre une partie de la population, c'est-à-dire les plus naïfs. Quand nous étendons les privilèges que nous avons gagnés si chèrement, par le fait même la collectivité va s'acquérir des privilèges qu'elle n'avait pas avant et c'est faux, mesdames et messieurs. N'oubliez jamais que tout privilège qu'on vous promet collectivement, on vous demandera tous d'y renoncer individuellement. Et c'est un gros risque à prendre parce que tout privilège qui nous est enlevé individuellement ne nous est jamais rendu collectivement. L'histoire le prouve, même au Québec. Rappelez-vous l'assurance-maladie!

C'est vrai qu'avant l'assurance-maladie, il y avait seulement une partie d'la population qui pouvait aller se faire soigner, aller se faire opérer: ceux qui pouvaient payer. Mais au moins, ceux qui pouvaient payer pouvaient y aller, avant l'assurance-maladie. Depuis l'assurance-maladie, c'est vrai que c'est pour tout l'monde: c'est fermé à tout l'monde! Six sept mois d'attente, on t'rentre enfin à l'hôpital, pour les premières semaines pas dans une chambre: dans un corridor! On t'fait une p'tite opération à cœur ouvert et on t'sort l'après-midi même. Une p'tite opération de rien! On fait des p'tites erreurs comme j'lisais dans le journal dernièrement: une femme qui rentre pour une césarienne, on s'trompe, on lui coupe le bras droit. Un reporter

outré interviewait le docteur le lendemain: «Mais ce n'est pas grave, c'est gratisse, elle peut revenir pour la césarienne!»

C'est grave, mesdames et messieurs, c'est grave et je vais vous dire que c'est la raison pour laquelle nous nous devons d'agir rapidement et nous devons revenir à un ordre sôcial plus ordonné, plus vrai et plus normal. Et n'allez pas croire que si je revendique un retour en arrière, je le fais pour moi-même. N'allez pas croire que je ne pense pas aux plus petits que moi, mesdames et messieurs. Je pense aux plus petits que moi, je pense à vous, mesdames et messieurs, et je peux vous le prouver. Je vais vous raconter une petite anecdote qui va vous faire voir à quel point j'ai un cœur généreux, je suis un être humain assez exceptionnel.

C'est une petite chose qui est arrivée à l'usine, il y a quelques mois. Un de mes innocents d'ouvriers, probablement mon plus innocent — ça fait 22 ans qu'il travaille pour moi, il faut qu'il soit innocent — il travaille sur une presse depuis 22 ans et puis tout à coup, je ne sais pas pourquoi, il se rentre la main dans la presse et se broie la main jusqu'au poignet. Faut être innocent, mesdames et messieurs! Heureusement, j'étais là. Alors je lui ai mis l'autre tout d'suite. Pas par méchanceté! J'entends des réactions d'ignorants, pour ne pas dire d'ignares! J'ai fait ça par efficacité, pour lui aider à LUI! Parce quand c'est définitif, l'assurance règle plus vite. Alors tout d'suite, je l'ai monté dans ma voiture, je l'ai amené à l'hôpital.

À l'hôpital, il y a une grève. Les piqueteurs autour de l'hôpital ne veulent pas le laisser entrer, seulement les cas d'urgence. Je leur dis: «Mais qu'est-ce qu'il vous faut? Voulez-vous que je l'étende dans la rue, que je passe dessus avec mon auto deux ou trois fois?» Non, mais je suis prêt à tout pour mes ouvriers. Non, mais c'est terrible, c'est un des vôtres, c'est quelqu'un du p'tit peuple comme vous!

Ils voulaient rien savoir. Alors j'me suis choqué et j'ai pris une des pancartes et j'me suis mis à frapper sur les grévistes, mais ils étaient une centaine. J'ai dû m'sauver. Mon ouvrier courait moins vite, il avait perdu du sang. Ils l'ont rattrapé. Remarquez que ça été une chance pour lui: quand ils l'ont lâché, il était devenu vraiment un cas d'urgence, ils l'ont laissé rentrer.

Mais c'est grave, c'est grave! Tous ces incidents sont graves mais en même temps salutaires, parce que ça nous fait comprendre bien des choses. On comprend, quand on vit des choses comme celles-là, que c'est vrai que nous avons des problèmes politiques et sôciaux. Mais il y a une raison à nos

Licence enqc-11-5534263-15408269-11238643 accordée le 02 octobre 2024 à Louise Garon

problèmes, mesdames et messieurs, et ce sont les syndicats. Il y a une solution à nos problèmes: briser les syndicats. Vous allez m'dire: «Quelle tâche!» Nous en sommes capables. Malheureusement, nous devons compter avec le gouvernement qui emploie des centaines de milliers de syndiqués et le gouvernement négocie tellement mollement avec ses fonctionnaires que ça en est déprimant. Le gouvernement négocie avec des fonctionnaires comme si c'était du monde! Si j'étais le gouvernement, les fonctionnaires auraient encore la semaine de 80 heures. Pour ce qu'ils font dans une heure, ils seraient pas fatiqués à la fin d'la semaine...

Remarquez qu'il y a une certaine justice. C'est très difficile pour la partie syndicale de négocier pour un fonctionnaire: tu peux pas faire peur au patron en lui faisant croire que tu vas faire un arrêt d'travail! Mais au nom de l'industrie privée, mesdames et messieurs, nous pouvons briser les syndicats et c'est pour ça que je donne des conférences, parce que j'en suis une preuve. J'ai négocié moi-même la dernière convention collective à l'usine. J'ai dit à mon beau-père: «Let me do it, l'll break them!» J'me revois encore à la table de négociations, j'écoutais les offres de la partie syndicale et tout à coup, le représentant syndical me dit: «Nous exigeons 15% d'augmentation.» Je lui répondu du tic au tac: «J'ai une offre finale pour vous: 11 1/4%.» Ils sont restés bouche bée trois mois, ils ont dit: «ON VA FAIRE LA GRÈVE!»

J'ai dit: «Très bien.» J'les ai laissés 30 semaines. Au bout de 30 semaines, ils ont obtenu 8 ½% d'augmentation. Mais il reste quand même que lorsqu'ils sont entrés, comme ils n'avaient pas travaillé 30 semaines cette année, ils vont se trouver à gagner 4 000 piasses de moins que l'an dernier. J'étais tellement fier de moi! Quand on a rouvert l'usine, j'me tenais à la porte, j'ai dit: «Les gars, vous avez fait la grève. J'ai l'impression que vous vous êtes donné un peu de trouble pour rien. Si vous m'aviez dit en partant: "Patron, on veut 4 000 piasses de moins", j'aurais dit oui tout d'suite!»

LA VIE EST BELLE

Musique: Libert Subirana

La vie est belle
Même si les gens meurent par millions
La vie est belle
Si toi tu manges, comme de raison

C'est pas qu'on veut pas leur aider
On donne de l'argent, on donne du blé
Mais avant de leur envoyer
Faut qu'on prenne le temps d'y penser

La vie est belle
Si toi tu manges en attendant
La vie est belle
Quand t'as l'ventre plein, t'as tout ton temps

Mais quand tu vois mourir de faim
Ta femme, tes enfants, tes cousins
Tu comprends mal qu'les mieux nantis
Jouent d'l'intellect avec ta vie

La vie est belle
Chantons-le bien haut
La vie est belle
Quand on y pense pas trop

La vie est belle
Quand elle passe à la télévision
La vie est belle
Surtout si y en montrent pas long

Ben maquillée, tout bien au chaud
Dans la plupart des commerciaux
À fait sa fraîche en bikini
Buvant sa bière ou son Pepsi

La vie est belle
Même si à nous prend pour des fous
La vie est belle
À tévé, à pas les mêmes problèmes que nous

À peut manger des chips sans jamais engraisser
À fait du sport sans s'fatiguer
Elle se fait câline et soumise
Quand elle veut nous vendre des sottises

La vie est belle
Chantons-le bien haut
La vie est belle
Quand on y pense pas trop...

C'est vrai, mesdames et messieurs, que la vie est belle. Y a trop d'gens qui s'en rendent pas compte parce qu'y sont préoccupés par les guerres, les cataclysmes, les accidents, les maladies. Ou alors, y a des gens qui trouvent pas la vie belle parce qu'y s'font des problèmes avec des niaiseries comme: comment j'vas payer le loyer? L'huile à chauffage augmente pis faut habiller les enfants pour l'hiver... Mais si t'oublies toute ça, AH! QUE LA VIE EST BELLE!

Je l'sais parce que j'étais comme vous. J'étais anxieux, j'étais angoissé... Un jour j'ai dit: «Moé aussi j'ai droit à belle vie.» Alors j'ai toute arrêté. J'ai été m'asseoir sur mon balcon, j'me suis mis à m'bercer, j'ai oublié tous mes problèmes: ma femme, mes enfants, mon travail. J'ai faite le vide à l'intérieur de moi-même. Je m'berçais, je r'gardais les autos qui passaient, je r'gardais l'monde à pied su l'trottoir qui r'gardaient les autos qui passaient, je r'gardais le monde sués balcons qui r'gardaient l'monde à pied su l'trottoir qui r'gardaient les autos qui passaient et tout à coup, j'étais rempli d'une joie incommensurable. J'ai pas été capable de me r'tenir... j'me sus mis à sourire! J'me sus l'vé pis j'ai crié: «AH! QUE LA VIE EST BELLE!»

Mon voisin y dit: «Êtes-vous malade?» Ah j'ai dit: «Non, j'viens de découvrir queque chose de merveilleux! Faites comme moi, oubliez tous vos problèmes, ne pensez plus à votre p'tit quotidien, assoyez-vous, bercez-vous, r'gardez les autos qui passent, r'gardez l'monde à pied qui r'gardent les autos qui passent pis vous allez voir c'qui va s'passer.»

Alors tous mes voisins sur tous leurs balcons se sont mis à s'bercer. Tout l'monde r'gardait les autos qui passaient, tout l'monde r'gardait l'monde à pied su l'trottoir qui r'gardaient les autos qui passaient. Et un moment donné, y s'sont toutes mis à sourire et comme moi, personne a pu se r'tenir, tout l'monde s'est l'vé et tout l'monde a crié en même temps: «AH! QUE LA VIE EST BELLE!» Tellement fort que les gens qui marchaient su l'trottoir, qui r'gardaient les autos passer, se sont mis à r'garder sués balcons. J'ai dit: «Faites comme nous, on vient de découvrir une chose merveilleuse. Oubliez vos problèmes, bercez-vous!»

Y ont dit: «On a pas de chaise.» Ben j'ai dit: «Balancez-vous, ça va faire quand même!» Y se sont mis à s'balancer. Y se sont mis à sourire et eux aussi ont crié: «AH! QUE LA VIE EST BELLE!» Tellement fort qu'un gars dans sa voiture a mis les freins, l'autre qui suivait lui a rentré dans l'derrière, ça faite un accident. Y sont descendus d'leur voiture toués deux pis y se sont mis à s'battre, ça faite une commotion. La police est v'nue. La police voulait savoir c'qui était arrivé. La police nous a d'mandé: «Avez-vous vu queque chose?» On a r'gardé la police et on a crié en même temps: «AH! QUE LA VIE EST BELLE!»

Et le miracle s'est produit: la police a souri! C'est merveilleux de penser qu'il suffit d'oublier son p'tit quotidien, qu'il suffit de faire le vide à l'intérieur pis tout à coup, nous voilà remplis d'une joie incommensurable. Et à c'moment-là, nous n'avons qu'à r'garder not' voisin avec sincérité et lui dire à haute voix: «AH! QUE LA VIE EST BELLE!» et le voilà transporté de joie. C'est vrai, essayez ça entre vous. Dites à vot' voisin, regardez-le, dites-lui: «AH! QUE LA VIE EST BELLE!» Et vous allez voir la joie que vous allez y faire. C'est peut-être un peu gênant individuellement, nous allons le faire en groupe. Je vais compter jusqu'à deux. Pendant c'temps-là, oubliez vos p'tits problèmes, ne pensez plus à votre p'tit quotidien, regardez vot' voisin et aussitôt que j'aurai compté deux, nous allons tous nous dire très fort en nous r'gardant: «AH! QUE LA VIE EST BELLE!» Vous allez voir c'qui va s'passer. N'ayez crainte, j'vous r'garde pas. Ça s'passe entre vous.

Entendez-vous ce p'tit rire ici et là? C'est la joie qui s'installe, mesdames et messieurs. Et je peux vous dire que vous pouvez essayer ça dans n'importe quelle occasion, même des occasions pénibles; j'le sais, je l'ai essayé moi-même y a quelques semaines. Mon beau-frère était mort. Entre nous, y l'est encore. Et quand chus arrivé au salon mortuaire, tout l'monde était déprimé. J'ai dit: «Faites comme moi! Écoutez-moi bien. Oubliez vos problèmes, fermez les yeux, balancez-vous et dites: "AH! QUE LA VIE EST BELLE!"» Et tout à coup, tout l'monde a crié en même temps: «AH! QUE LA VIE EST BELLE!»

Pis l'party a pogné dans l'salon mortuaire. Les enfants se sont mis à jouer à couraille, les hommes ont fermé l'cercueil pour jouer aux cartes dessus. Nous nous sommes amusés! Et même quand la direction du salon mortuaire nous a mis dehors, ça nous a pas découragés. On est sortis en chantant: «AH!

QUE LA VIE EST BELLE, CHANTONS-LE BIEN HAUT! AH! QUE LA VIE EST BELLE, QUAND ON Y PENSE PAS TROP.»

C'est à c'moment-là que j'ai décidé de devenir le missionnaire d'la propagation d'la joie. J'ai tout laissé, n'est-ce pas merveilleux? J'ai tout laissé, tout tout tout tout! Et j'le regrette pas: j'avais rien. J'ai tout laissé et aujourd'hui, je vais de groupe en groupe, d'individu en individu, je répands la joie, je répands l'amour de la joie, quel enrichissement!

Mais c'est pas toujours facile. Encore hier, j'visitais des malades terminals, vous savez ce genre de malades qui arrivent au terminus, pis y avait un monsieur qui semblait déprimé. J'ai dit: «Quel est votre problème?» Y dit: «J'crois que j'vas mourir dans une dizaine de jours.» J'ai dit: «Vous souffrez pas?» Y dit: «Je souffre ÉNORMÉMENT!» Alors là j'ai dit: «J'comprends pas. Vous souffrez ÉNORMÉMENT, cette souffrance va se terminer dans une dizaine de jours et ça vous déprime? Pensez à ceux qui souffrent des années et des années...»

Et j'me sus permis d'y rappeler la parole de l'autre qui parlait si paraboliquement et qui disait toujours: «En vérité, en vérité je vous le dis, quand vos souliers vous font mal, pensez à toués ceuses qui ont pas d'pieds.» Non, c'est pas ça qu'y disait. J'ai l'air, mais y m'manque les paroles. Non, mais l'idée était la même et c'est pourquoi, quand je suis sorti de la pital, tout l'monde avait réussi à retrouver sa joie de vivre, tout l'monde chantait: «AH! QUE LA VIE EST BELLE!» Même ceux qui ont pas fini leur chanson.

Et j'aimerais qu'aujourd'hui même, nous vivions ensemble une expérience MERVEILLEUSE, aussi MERVEILLEUSE parce que j'sens que depuis quelques minutes, y a une certaine torpeur qui s'est emparée du groupe. J'aimerais que nous secouions notre torpeur et que nous vivions quelque chose de merveilleux, que nous vivions une expérience d'amour, de joie INTENSE et TÔTALE. Et pour ce faire, nous allons vous demander de vous l'ver debout. Pour ceux qui savent pas comment, c'est relativement simple: il s'agit, dans un premier temps, d'avancer le thorax et dans un deuxième temps, de déplier les genoux. Nous allons allumer les lumières pour qu'les gens d'en haut se blessent pas en se l'vant. Alors, si vous voulez vous lever... Ça ne dure que quelques minutes, mais c'est une expérience unique.

Nous allons dire quelque chose de rare et de merveilleux. Mais avant de vivre cette expérience, je voudrais que nous secouions notre torpeur

physiquement et symboliquement de cette façon-ci: BRRRRRRRR! Et maintenant, avant de vivre une joie tôtale, j'aimerais que nous essayions de vivre un amour INDIVIDUEL en groupe. Alors nous allons nous tourner vers le voisin de notre choix. Tournez-vous vers quelqu'un, faites-y face. Prenez-lui quelque chose, la main, le poignet... Prenez-lui quelque chose que vous aimez y prendre et nous allons nous regarder dans les yeux et dans la face du monde, et nous allons nous dire à haute voix: «J'T'AIME!» J'sais que c'est difficile, y a des gens mariés... Attention: «J'T'AIME!» Maintenant, si vous voulez vous tourner dos à dos à la personne avec laquelle vous étiez face à face, c'est-à-dire que vous vous tournez vers le voisin que vous connaissez peut-être moins. Si vous l'connaissez pas personnellement, prenez pas n'importe quoi, la main suffira.

Nous allons regarder un voisin que nous connaissons moins, nous allons lui dire dans les yeux: «T'ES CORRECT, BONHOMME!» Et maintenant, nous sommes prêts pour vivre l'expérience de la joie TÔTALE. Nous allons essayer d'faire passer les vibrations d'amour et de joie parmi tout l'groupe. Pour ce faire, nous allons nous balancer en chantant. Si vous voulez vous t'nir par la main, ce s'ra merveilleux. Si c'est trop glissant, laissez faire. «AH! QUE LA VIE EST BELLE, CHANTONS-LE BIEN HAUT! AH! QUE LA VIE EST BELLE, QUAND ON Y PENSE PAS TROP.»

ASSOYEZ-VOUS, VOUS AVEZ L'AIR DES DÉBILES, DES DÉFICIENTS! Vous vous laissez remplir par n'importe quel imbécile qui vous demande de faire n'importe quoi. «Ah que la vie est...» Quand j'ai entendu ça, c'tarla-là, qui essayait d'vous faire croire qu'la vie est belle, j'm'ai dit: «Faut qu'j'arrête ça, c'te gang-là c'est des crétins, des morons, ça!» La vie est écœurante! Y a des millions d'personnes qui crèvent de faim, y a d'la souffrance humaine partout pis d'l'injustice, ça vous dérange pas, vous autres? Ah non, vous autres c'est: «AH! QUE LA VIE EST BELLE!»

Si j'avais du cœur j'braillerais. Mais consolez-vous, y a au moins un faite: c'est que l'monde entier s'en vient aussi crétin qu'vous autres. Et c'est grave! Même les éléments progressisses, même les gars avec qui j'ai milité dans des mouvements trotskisses pendant des années, des vrais gars d'l'extrême gauche, des gars qui savent qu'ossé qu'c'est la solidarité, le prolétariat. J'ai eu l'expérience la semaine passée. J'avais visité un groupe comme vous autres, fa que j'tais ben déprimé. J'm'en vas chez un d'mes chums, un vrai gars d'gauche, un

gars sur lequel j'pensais pouvoir compter. On va essayer d'élaborer des théories pour sortir le monde de leu marasme intellectuel et politique! J'ai même pas pu y parler à c'tarla-là, sa télévision était ouverte. Savez-vous c'qu'y r'gardait, c't'épais-là? *Les tannants!* Un freakshow pour déficients mentaux! J'ai dit: «T'as pas honte d'écouter ça?» Y dit: «J'écoute pas, je r'garde!»

C'est là qu'j'ai compris comment ça que l'monde était si abruti. C'est d'la faute à télévision! La télévision, y devraient appeler ça: «Comment devenir zombi en 72 téléromans.» Depuis que l'monde a la télévision, l'monde écoute pus, y r'garde! C'est pour ça que quand des esprits supérieurs comme moé on essaye de s'faire comprendre d'la populace, l'monde y peut pas comprendre, y écoute pas: y r'garde.

Un moment donné, j'étais assez écœuré j'ai dit: «J'vas appeler une ligne ouverte. Le monde peut toujours ben pas r'garder leur radio toute la journée, y doivent l'écouter des fois!» Mais malheureusement, un jour que j'm'en allais à un meeting d'la ligue, su l'pouce, le p'tit bourgeois crasseux qui m'a embarqué dans son char écoutait justement une ligne ouverte. J'ai failli tomber en bas du char. Les débiles qui téléphônent là, inque pour s'entendre parler dans radio! La première femme que j'ai entendue à dit: «C'est quoi l'sujet aujourd'hui?» L'animateur y dit: «C'est la politique.» À dit: «C'est quoi l'sujet aujourd'hui?» Y dit: «C'est la politique.» À dit: «J'veux pas parler d'la politique.» Y dit: «Ben, fermez la ligne!» À dit: «Avant d'fermer la ligne, j'vas vous dire qu'la politique c'est sale, la politique c't'écœurant, on devrait pas parler de t'ça, surtout pas dans les écoles. Y paraît qu'y politisent nos jeunes, ça devrait être défendu.»

J'ai dit: «Faut-tu être épais pour dire des choses de même!» Faut ben politiser les jeunes, les parents sont finis! Leurs parents, c't'une gang de morons qui restent écrasés su leu steaks à s'faire croire qu'y faut pas faire de politique parce que c'est sale. Ben pas faire de politique, c'est faire d'la politique parce que la politique, c'est la vie. Chaque geste qu'on pose c'est politique. Quand on mange, c'est politique. Quand on s'couche, c'est politique. Ça dépend qui qu'on mange et qui qu'on couche! Quand j'ai entendu c'femme-là, j'ai dit: «Y a pas plusse épais qu'ça dans l'monde entier, çartain!» J'm'étais trompé, j'vous avais pas encore vus chanter «AH! QUE LA VIE EST BELLE!»

Le gars qui a suivi est encore pire. Y dit: «C'est quoi l'suhet auhourd'hui?» L'animateur y dit: «Pardon?» Y dit: «C'est quoi l'suhet auhourd'hui?» «La

politique.» Y dit: «Ah! Chus content. H'espère qu'y a beaucoup d'auditeurs qui nous r'gardent dans l'moment parce que h'ai beaucoup de choses à dire su la politique et la première chose que h'vas dire, c'est que chus contre la politique du Canadien d'avoir laissé partir Bowman.»

Un fou! Y a des centaines de milliers de Vietnamiens su des p'tits bateaux qui ont pas l'temps d'débarquer, les Palestiniens ont pas encore de pays, les Cambodgiens sont en train de s'faire éliminer d'la carte d'la Terre, l'Ayatollah dans son boutte tue tout l'monde, les Russes sont en Afghanistan, on est su l'bord d'une guerre mondiale pis lui, qu'ossé qui l'énarve pis qu'ossé qui l'inquiète? Bowman est pus avec le Canadien! T'entends des affaires de même, tu veux tuer! Quand t'entends des affaires de même, tu comprends enfin le pourquoi des grandes purges de Staline! Tu comprends que des êtres supérieurs comme moé, on devrait avoir le droit d'éliminer les dégénérés qui pensent inque au sport. On s'rait pognés dans un monde de femmes, ça s'rait pas mieux!

La situation est grave. C'est pour ça que j'me sus permis d'arrêter l'tarla d'avant moé qui essayait d'vous faire croire qu'la vie est belle. La situation est tellement grave qu'y vous reste inque une chance de vous en sortir. C'te chance-là, c'est moé.

Je suis vot' phare, vot' flambeau, vot' guide. C'est vrai que chus vot' seul guide parce que même les éléments de l'extrême gauche, les éléments les plus progressifs d'la société, on peut pus compter d'sus parce qu'y ont été contaminés par la plaie du siècle: l'argent. Parce qu'avant, y avait seulement des réactionnaires comme vous autres qui s'imaginaient que l'argent ça pouvait régler des affaires, des réactionnaires qui ont toujours pensé qu'le jour où tout l'monde aurait assez d'argent, y aura pus d'problèmes politiques, y aura pus d'problèmes sôciaux, y aura pus d'problèmes d'inégalités pis d'privilèges. Tout l'monde va avoir assez d'argent. C'est rendu qu'les éléments de l'extrême gauche s'imaginent que le jour où y aura pus parsonne, qu'y aura assez d'argent, là y aura pus d'problèmes d'inégalités pis d'privilèges. Faut être débile! Quand j'parle des éléments d'l'extrême gauche, naturellement j'veux parler des marxisses-léninisses, des marxisses-léninisses qui préconisent des théories élaborées par un vieux Juif-Allemand mort depuis si longtemps qu'y comprendrait rien si y était vivant, des marxisses-léninisses qui préconisent un communisse tel que pratiqué à Cuba ou en Chine, c'est-à-dire un communisse de quotient intellectuel d'en bas de 42, un communisse

qui veut essayer d'nous faire croire que l'jour où on va rester dans même grandeur de logement, qu'on va toutes être habillés pareil, qu'on va toutes avoir le même nombre d'heures de travail, de loisirs pis d'salaire pis qu'on va toutes manger la même chnoutte, y aura pus d'problèmes d'inégalités pis d'privilèges. Faut être moron!

Heureusement, je suis là. Je pense pour vous puisque vous pouvez pas le faire, et j'ai élaboré un monde tellement d'extrême gauche que les marxisses-léninisses vont avoir l'air du Crédit sôcial. Parce que j'me sus posé la question, j'ai dit: «Le jour où on va rester dans l'même logement, qu'on va travailler l'même nombre d'heures, qu'on va être habillés pareils, le même salaire, le même nombre d'heures de loisirs, qu'on va toutes manger la même chnoutte, est-ce qu'y en reste des inégalités pis des privilèges inacceptables?»

C'est oui! Ça en empêchera pas d'mettre au monde des beaux grands blonds aux yeux bleus que toutes les filles courent après. Y en aura toujours des p'tits noirs rabougris comme moé qu'personne veut voir. Y en aura toujours des p'tits maudits sympathiques à qui tout l'monde pardonne toute. J'les tuerais ceux-là! Pis l'pire c'est qu'y en aura des écœurants pis des écœurantes que quand y font l'amour, y sont capables de jouir quatre pis cinq fois. J'le prends pas! C'est pour ça qu'j'ai élaboré un monde où ça existera pus.

On s'ra toutes compartimentés. Y aura une rue barrée inque pour les grands blonds frisés aux yeux bleus, pas une fille autour. De toute façon, on fera pus l'amour, ça s'ra défendu. Pour la procréation, ça s'ra l'insémination artificielle parce que faire l'amour, c'est ouvrir l'orifice à toutes les inégalités pis toués privilèges. Et j'irai plus loin qu'ça: y aurait des rues barrées inque pour les gens en chaise roulante. C't'écœurant pour du monde qui peuvent pas marcher de vous voir courir! C't'un privilège inacceptable que vous avez. Et quand j'vas vous dire jusqu'où j'ai pensé, vous allez dire: «Cet homme est un génie.» Eille, y était temps que vous vous en aperceviez! Parce qu'y a un autre privilège, un autre inégalité que j'accepte pas: c'est quand que j'file mal, c'est d'savoir qu'y a des écœurants qui filent ben pareil. Ben même ça, dans mon monde ça s'rait réglé parce que dans ta rue, quand tu filerais mal t'aurais jusse à aller voir le garde d'la rue pis y mettrait toute la rue mal. Tout l'monde égal! Ainsi, quand y aurait une mort prématurée, on fusillerait les autres. Pourquoi qu'y auraient l'droit d'vivre jusqu'à 85 ans quand votre voisin meurt à 12? C't'un privilège inacceptable. N'est-ce pas un monde merveilleux? N'est-ce pas dans c'monde-là que vous aimeriez vivre?

C'est vrai qu'j'utilise des mesures coercitives, mais au début seulement, pour établir mon système. C'est le seul système qui vous garantit la vraie liberté et la vraie égalité. Parce que j'irai plus loin avec des recherches sur la génétique: on finira par créer une seule sorte d'individus toutes d'la même grandeur, d'la même force, d'la même couleur de z'yeux, d'la même couleur de cheveux, du même quotient intellectuel. À c'moment-là, je s'rai reconnu comme un des plus grands prophètes d'la Terre et là seulement je chanterai: «AH! QUE LA VIE EST BELLE!»

LES PROPHÈTES

Musique: Yvan Ouellet

Jour après jour sans exception
Nous viennent des vendeurs d'illusions
Ils brassent nos cœurs et nos raisons
On les écoute avec passion
Tout à coup ils auraient raison?

On nous bouscule à qui mieux mieux
C'est à qui nous rendrait heureux
Ils ont des recettes infaillibles
L'un c'est Karl Marx, l'autre la Bible

On nous vend du rêve
On nous vend de l'amour
On nous vend de la joie
Suffit de suivre et de marquer le pas

De marquer le pas
Si par malheur on s'est trompé
Si tout s'écroule sous nos pieds
Il ne nous reste qu'à trouver
Un prophète aux accents nouveaux
Par qui tout redeviendra beau...

LE RÊVEUR

Musique: Judi Richards

Je rêve souvent à la mer
Je rêve souvent à refaire ma vie
Tout en travaillant
Je pars en dedans vers l'infini
Je rêve souvent à la mer
Je rêve souvent à refaire ma vie

Le bruit des machines
Les cris de l'usine, je les oublie
À la pause café
En quelques pensées
Je navigue vers d'autres ports
Deux sucres pis un lait
Le temps est mauvais
Le vent souffle trop fort
Au fond de ma tête
Cyclones et tempêtes
Je frôle la mort
Mais la pause est finie
Me voilà reparti
Seul maître à bord

Je rêve souvent à la mer
Je rêve souvent à refaire ma vie
L'air de travailler
Presque sans bouger
Je suis reparti
Je rêve souvent à la mer
Je rêve souvent à refaire ma vie

Devant ma machine
Je m'évade en sourdine
Vers d'autres pays
Mais quand vient la nuit
Un cauchemar me poursuit
Une vraie torture

Sitôt endormi
Sans quitter mon lit
V'là la manufacture

J'rêve que l'boss me crie après
J'travaille sans arrêt
J'dis rien pis j'endure
Mais si l'réveil peut sonner
J'vas r'partir travailler
Vers d'autres aventures

Je rêve souvent à la mer
Je rêve souvent à refaire ma vie
J'paye cher pour voyager
J'suis obligé d'travailler
Toutes les nuits
Je rêve souvent à la mer
Je rêve souvent à refaire ma vie

Si j'pouvais recommencer
Comme j'aimerais effacer
Toutes les nuits

L'amour*

Est-ce qu'y en a qui se rappellent de Roméo et Juliette? Eille, eux autres y étaient en amour: y en sont morts! R'marquez qu'y ont pas vraiment fait exprès, c't'un accident, mais quand même. D'un autre côté, y étaient mieux morts, c'est pas une vie être en amour de même...

Y passaient leurs journées à s'appeler... Roméo-Juliette. Elle, à disait: «Roméo...» Lui, y disait: «Juliette.» Une chance encore qu'y s'trompaient pas. Aussitôt qu'à disait: «Roméo», lui y s'garrochait, y y grimpait après l'balcon, y soupirait un peu: «Juliette...» Là, y r'descendait, y écrivait un mot sur un papier, y r'grimpait, y y donnait pis y r'descendait. Elle, à lisait. La

* Monologue inédit de 1979.

plupart du temps, c'tait juste écrit « Juliette », à disait « Hon ! Y sait écrire mon nom ! » Là, à soupirait elle aussi, à disait : « Oh, Roméo, est-ce que tu es là en bas ? » À l'avait pas l'temps d'finir, mon autre y était r'grimpé. Y campait en d'sous du balcon. Y avait sa tévé, son frigidaire, toute ! Deux fous ! Deux débiles ! Pis l'monde pense à eux autres pis y trouve ça beau. Pis : « Nous deux, si on pouvait s'aimer comme eux autres ! » C'est ridicule.

En plusse, y ont eu au moins la chance que ça aye été court : sont morts. Sans ça, si y avaient vécu jusqu'à 30 ans, y se seraient pitché des chaudrons par la tête comme tout l'monde. Ou y auraient fait rire d'eux autres. Te vois-tu à 30 ans, y grimper après l'balcon quatre cinq fois par jour ? Premièrement, à 30 ans, t'es plusse intéressé par le rez-de-chaussée, les balcons tu laisses ça aux enfants. Deuxièmement, Roméo et Juliette avaient une excuse d'être en amour de même quand y avaient 15 ans : c'est que leurs parents s'haïssaient pis à 15 ans, t'es prêt à faire n'importe quoi pour faire damner tes parents. Roméo aurait pu être borgne pis Juliette bossue, y auraient été en amour pareil, leurs parents s'entendaient pas. Si leurs parents avaient été des amis, ça aurait pas marché pantoute. Si les parents de Juliette avaient dit : « On aimerait ça que tu rencontres le fils de nos amis. Y est ben fin, y s'appelle Roméo », à l'aurait dit : « Roméo, tu parles d'un nom ! Roméo, ça fait ancien », pis à l'aurait jamais voulu rien savoir de lui.

R'marquez, on dit ça, mais on l'sait pas. Parce que tomber en amour, ça s'contrôle pas. Tu choisis pas d'être en amour avec quelqu'un à un moment donné : c'est une maladie. T'attrapes ça, d'un coup les jambes te faiblissent pis bang : tu tombes en amour. Pis c'est contagieux, la personne la plus proche se fait pogner aussi. La preuve que c'est une maladie, c'est qu'tu passes la plupart de ton temps au lit. Pis là, c'est comme les fièvres : tu délires, tu vois tout en rose ou tout en noir. Une minute, à t'rend tellement heureux que la journée, la guerre, la souffrance, l'injustice, y a rien qui t'dérange. Le p'tit gars d'en bas peut s'casser les jambes, c'est pas grave : un jour y connaîtra l'amour. Sauf quand à l'oublie de t'téléphoner : « Comment à m'fait croire qu'à m'aime pis à peut vivre 24 heures sans m'parler ? » Pis là, c'est l'grand délire : « Si à m'lâche, j'me tire ; si à m'trompe, j'la tire… » Faut être heureux de pas être en amour, parce que tu fais tellement un fou d'toé quand t'es en amour !

L'aut' jour, j'marchais sua rue. J'me frappe su un gars qui marchait avec sa blonde pis qui v'nait de décider d'arrêter sans signaler. Un bœuf, 300 livres, six pieds quatre, le genre de gars que si y t'pile sués pieds, pour s'excuser y

va t'assommer d'un coup d'poing dans l'front. Heureusement pour moé, y était en amour. Y m'prend, y m'lève, y me r'met devant lui pis y dit: « Excusez, monsieur. » J'le croyais pas! D'un coup, je l'entends dire à sa blonde: « R'garde Minou, le beau nounours dans vitrine. Ma p'tite chatte aimerait-tu ça que son ti-pitou y achète le beau ti-nounours pour serrer sur son beau cœur pendant qu'son gros nounours est parti casser des p'tites jambes pis des p'tits bras au monde qu'y ont pas payé leur shylock? » Un fou!

En faite, tu fais tellement un fou d'toé quand t'es en amour que souvent t'es obligé de t'séparer d'la personne avec laquelle t'étais en amour. Quand tu r'prends tes sens, tu peux pas supporter de vivre avec quequ'un qui t'a vu dans c't'état-là trop longtemps. T'as trop peur qu'à t'rappelle des affaires comme: « T'sais, la fois que tu m'avais suivie pis que finalement t'étais rentré dans l'restaurant, t'avais viré la table à l'envers pis tu voulais battre le gars qui était avec moé qui s'trouvait à être mon frère missionnaire... » On en fait-tu des folies quand on est en amour! Le pire, c'est qu'des fois on tombe en amour avec du monde qu'on haïrait si on était pas complètement capoté. Tins, ma sœur, une fille intelligente, une belle fille, une bonne job. Y a un mois, à débarque de l'étobus, à s'enfarge dans un gars, bang: à tombe en amour. Le gars, c't'un cochon, un saoulon, y la bat pis y travaille pas. Y est assez jaloux, y va la r'conduire à son ouvrage, y va la chercher pis l'soir y l'embarre dans son appartement. Vous viendrez pas m'dire que c'est normal! Avant qu'ma sœur tombe folle, vous y auriez demandé d'vous décrire son prince charmant, elle aurait jamais dit: « J'rêve de rencontrer un gars sale qui travaille pas, qui boit, qui m'bat pis qui m'vole. »

Et ça, c'est rien. J'ai vu pire! Le voisin en campagne, un soir d'été, y est accoté sua clôture, le soleil se couche, c'est beau, ça sent bon. D'un coup, y sent un frôlement su sa jambe de culotte, les coudes y partent, bang: y tombe en amour. Avec qui? Avec une de ses vaches! Y a r'garde, était là avec ses grands yeux, l'air toute gagnée d'avance. Y a capoté, y est v'nu jaloux du bœuf, y la laissait pus dans l'même pacage que lui. Y la trayait à main, soir et matin, pis comme à l'haïssait pas ça pendant qu'y la trayait, à y donnait des p'tits coups d'queue dans face. Lui, chaque fois y en r'venait pas, y tombait en bas d'son p'tit banc. Le mardi, le jeudi, y s'changeait, y allait veiller dans l'étable. Y prenait une bière ou deux, y écoutaient d'la musique. Elle, à l'aimait surtout la musique country. Y rêvait d'avoir une taure qui y r'ssemblerait. Y buvait

inque son lait à elle. Un vrai fou! Ça y a passé, comme tout l'monde. Aujourd'hui, y la r'connaît même pus dans l'troupeau. À beau s'faire aller la cloche, lui les siennes ont pus d'résonance. Tu y en parles, y dit juste: « C'est inque une vache, comme les autres. » Mais lui, y était tellement ridicule qu'y a pas pris d'chances de r'tomber en amour: y s'est marié.

Disons qu'lui, c'est un peu spécial. Mais on est toutes pareils. Quand, des fois, on pense au temps où c'qu'on était en amour, des fois on voudrait qu'ça r'vienne. Mais si tu réfléchis, quand tu commences à t'rappeler les folies qu't'as faites, tu changes vite d'idée...

LE ROBINEUX*

La flotte dans mes souliers
J'ai d'la brume au-dessus du nez
J'sais pas vraiment où je suis
J'sais pas si c'est l'jour ou la nuit
J'espère seulement qu'on est aujourd'hui

Quarante-cinq cennes au fond des poches
Je me promène en quémandant
À ceux que mon regard accroche
Voir si y auraient pas un peu d'argent
Pas beaucoup, ça va sans dire
De quoi trouver un lit ce soir
On m'donne rien mais non sans dire
« Si j't'en donne, tu vas toute la boire »
L'été ça s'prend, si y pleut pas trop
Mais l'hiver c'est long sans manteau

La flotte dans mes souliers
J'ai d'la brume au-dessus du nez
J'sais pas vraiment où je suis
J'sais pas si c'est l'jour ou la nuit
J'espère seulement qu'on est aujourd'hui

---

* « Le robineux » est une chanson inédite écrite en 1979. Elle n'atteignit jamais la scène, aucune musique n'ayant été composée pour l'accompagner.

Ça m'fait trop rien qu'y en aye des cons
Qui m'fassent savoir que j'sens pas bon
La seule chose que j'accepte jamais
C'est quand y en a qui m'traitent d'épais
Si y savaient tout c'que j'ai su
Y arrêteraient de m'tomber d'sus
J'connais tous mes classiques par cœur
L'nom des étoiles, le nom des fleurs
J'ai parlé plusieurs langues déjà
Des langues qu'y comprendraient même pas

La flotte dans mes souliers
J'ai d'la brume au-dessus du nez
J'sais pas vraiment où je suis
J'sais pas si c'est l'jour ou la nuit
J'espère seulement qu'on est aujourd'hui

J't'un robineux, un bum, un cave
Pour pas dire que j'suis une épave
En un mot j'suis c'qu'y a d'plus laid
Mais chus pas un fardeau, c'est pas vrai
La différence avec certains
C'est qu'au fond moi j'coûte rien
J'ai pas d'chômage, pas d'subvention
Même ben vieux j'aurai pas d'pension
Trois piasses par jour moé ça m'suffit
Deux piasses pour boire, l'autre pour un lit

La flotte dans mes souliers
J'ai d'la brume au-dessus du nez
J'sais pas vraiment où je suis
J'sais pas si c'est l'jour ou la nuit
J'espère seulement qu'on est aujourd'hui

Si jamais vous m'rencontrez
Ou un autre pareil comme moé
Un p'tit queque chose ça s'rait utile
Trente sous c'pas cher pour un merci
Qui vient du cœur d'un ami

Yvon Deschamps
c'est tout seul qu'on est l'plus nombreux

1981-1982

PROLOGUE

Paroles : Yvon Deschamps et Serge Fiori, Musique : Serge Fiori

À chaque fois
C'est à recommencer
Je m'demande pourquoi
On veut continuer
C'est comme si toi et moi
On était condamnés
À se livrer combat
Sans s'arrêter

La dernière fois
Que l'on s'est rencontrés
Te rappelles-tu pourquoi
On s'était fâchés ?
J'ai l'impression parfois
Qu'année après année
Nous deux on se revoit
Pour se quitter
Si j'ai de la tendresse
Et si tu as de l'amour
Qu'est-ce qui fait qu'on s'blesse
Au bout de quelques jours
Au bout de notre amour

Quand on s'revoit
On oublie, y a juste toi et moi
Et c'est pour la vie
Un mot de toi et, blessé
Je comprends pourquoi
On s'est toujours fâchés
Je t'offre ma tendresse
Tu ris de mon amour
J'te crie ma détresse
Et toi tu ris toujours
J'te crie ma détresse

Et toi tu ris, tu ris, tu ris
Tu fais juste rire

J'te l'ai jamais dit
Mais chus content
Qu'à chaque fois qu'on s'voit
Tu ris autant
Ça fait longtemps
Que j'voulais te l'dire
Chus prête à tout faire
Pour te faire rire

RIRE I

Musique: Serge Fiori et Libert Subirana

Si c'est vrai qu'on est fait pour souffrir
Si c'est vrai qu'on est fait pour vieillir
Si c'est vrai qu'on est au monde pour mourir
Vaut mieux pas y penser, vaut mieux rire
Rire, rire, rire, rire, rire
Rire, rire, rire, rire, rire

Rire, y a pas vraiment moyen d'faire autrement
Rire pour oublier qu'c'est effrayant
Rire pour rire, pas pour le fun
La vie c't'une farce qui est pas ben bonne
Non, est pas ben bonne
Ah non

Un jour tu t'réveilles en amour ben gros
Ta vie prend un sens pis ça en est un beau
Y a rien d'plus merveilleux au monde
Jusqu'au jour où tu perds ta blonde

Tu déprimes, tu pleurniches, tu gémis
Tu t'demandes à quoi rime ta vie
T'aimerais mieux mourir sur le coup
Plutôt que d'perdre ton beau pitou

Une vie comme ça, moé j'en veux pas
Une vie comme ça, moé j'en veux pas
Mais ça donnerait quoi, que j'me tire
J'aime mieux pas y penser
J'aime mieux rire

Les dangers

Allô! Allô! Ça va bien? Oui? Tout l'monde est d'bonne humeur? Y fait-tu beau? Presque. Non, sincèrement, avez-vous l'goût d'rire? Oui? Pas moé. Bah, quand même j'voudrais rire chus pas capable.

Eille, savez-tu c'qui m'est arrivé? Y a à peu près cinq six mois, j'étais après lire un magazine, tout d'un coup j'pogne un article. Eille, ça espliquait toutes les dangers qui nous menacent. Eille, c'est écœurant! C'tait assez épeurant que j'shakais d'même, eille! J'shakais d'même, j'shakais d'même, tins j'étais d'même, j'shakais d'même! Riez pas, vous! Y parlaient d'vous dans l'article. Non, y parlaient de toute la gang icitte, y disaient que c'est pas sûr que vous allez sortir d'ici vivants. Avez-vous toujours le goût d'rire? Oui? Êtes-vous inconscients? Oui!

Ouais, y l'disaient dans l'article. Le monde est inconscient, le monde se rend pas compte des dangers qui nous menacent. Savez-tu le plus gros danger qui nous menace? La calotte polaire peut glisser! Ça pas l'air à vous impressionner pantoute! Mais j'vas vous dire queque chose en haut: si la calotte vous glisse, vous trouverez pas ça drôle, laissez-moé vous dire ça. Si la calotte nous glisse, en 30 secondes la température droppe à 60 en bas d'zéro pis ça peut durer 100 millions d'années! Eille, moé j'ai d'la misère à endurer un hiver de 5 mois; 100 millions d'années, j'm'en vas!

Non, mais ça c'est rien, ça dit: «Si on continue à garrocher des cochonneries dans l'asmotphère, y suffit que l'asmotphère se réchauffe de deux degrés et la calotte va nous fondre.» Pis si la calotte nous fond, en deux heures on est toutes dans l'eau jusqu'à calotte! Vous là-bas, au lieu d'rire, dites-nous donc combien d'temps vous êtes capable de flotter avant d'caler, han?

Mais ça, c't'article-là c'tait tellement sérieux, c'tait tellement scientifique, y l'disaient: «Dites pas ça au monde, y vont rire de vous! Parce que le monde

est pas conscient. Le monde se rend pas compte des dangers qui les menacent. Le monde se rend même pas compte que tous et chacun de nous on est assis sur un trou ! » L'vez-vous pas pour tchéquer, mais on est toutes assis sur un trou. Et quand toutes ces trous-là vont péter en même temps, ça va sentir jusqu'en Arabie saoudite ! L'Amérique, c'est inque des trous, vous savez pas ça ? Ça va être le plus gros tremblement d'terre… Entécas, m'as vous dire un affaire : moé j'lisais, tins, j'shakais d'même ! Un moment donné, j'ai dit : « J'vois pas pourquoi j'm'en fais pour ça, nous autres au Québec on pas besoin de t'ça pour disparaître, on a inque à laisser faire monsieur Trudeau… »

Non, mais sincèrement, vous l'avez pas lu c't'article-là ? Ben m'as vous l'conter parce que j'haïs ça avoir peur tout seul. Eille, j'ai jamais eu peur de même ! Un moment donné, j'shakais tellement j'tais pus capable de lire. J'ai éteint mes lumières, j't'allé m'cacher en d'sous du lit, chose ! J'ai dit : « Ça y est, la fin du monde s'en vient ! » Ça faisait pas 30 secondes que j'tais en d'sous du lit, la maison s'est mis à shaker. J'ai dit : « La calotte me glisse ! » Non non, mais c'tait un truck qui passait. Non, mais on sait jamais !

Mais c'est drôle han, même si j'avais peur, j'voulais savoir pareil. Chus r'tourné chercher l'article, j'l'ai amené en d'sour du lit. Là, j'ai sorti ma flashlight, c'est là que j'ai vu l'titre. Ça s'appelait : Qui vivra verra. Pis là, y espliquaient que si on part pas toute la gang pendant un cataclysse naturel ou une guerre mondiale, ça va être pire parce qu'au lieu d'partir toute la gang ensemble, on va partir par p'tites gangs. Des p'tites gangs de 2, des p'tites gangs de 1 000, ah ! C'est écœurant, eille !

Inque les accidents, savez-tu combien ça tue d'personnes par jour les accidents ? C't'écœurant ! Des milliers d'personnes qui partent chaque jour dans les accidents pis y l'disaient. D'après les statistiques, savez-tu quand est-ce qu'y s'tue le plusse de monde dans les accidents ? Le lundi soir, à la sortie des spectacles. Y paraît que c't'écœurant ! Ah, paraît que c't'effrayant ! Essaye de deviner lesquels vont s'rendre chez eux !

Pis y disaient : « Si c'est pas les accidents, ça s'ra pas mieux : ça va être la maladie. Y a assez d'pollution dans l'asmotphère, on sait jamais quand est-ce qu'on va respirer une grand bouffée de sclérose en plaques ou un p'tit cancer d'estomac. » Non non ! Est-ce qu'y en a qui ont soupé ce soir ? Oui ? Trop tard ! Ah ! Ah ! Ah ! Bye ! Bye ! Y l'disaient dans l'magazine : le manger qu'on mange

est poison. Poison, on mange du poison et toutes les statistiques prouvent que l'manger est poison parce que tout l'monde qui mange meurt.

O.K., ça vous fait pas peur ça? Correct! Y disait dans l'article: si c'est pas les accidents, si c'est pas la maladie, si c'est pas l'manger, ça s'ra pas mieux, ça va être pire! Parce que ça va être un voleur qui va vous zigouiller sua rue pour 30 sous ou ben jusse pour le fun. Non non, pis ça c'est pire que toute parce que t'es l'seul à partir dans c'temps-là. Est-qu'y en a qui sont venus tout seul ce soir? Dites-lé pas! Faut être prudent. Mais arrangez-vous pour pas r'tourner tout seul. Rencontrez-vous quequ'un à l'entracte. Non non, y disaient dans l'article: faut pus sortir tout seul le soir avec les voleurs, les voleurs sont rendus dangereux aujourd'hui, les voleurs. Eille, un voleur aujourd'hui, ça peut tuer pour te voler ta cigarette ou ben jusse prendre le feu après! Non non, y l'disaient! Les voleurs ont pus d'moralité aujourd'hui.

Y espliquaient à part de t'ça! C'tait scientifique, y espliquaient. Savez-tu comment ça s'fait qu'les voleurs ont pus d'moralité? Y ont subi l'influence d'la société. On vit dans une société qui a pas d'moralité. Qu'est-ce que c'est notre société d'aujourd'hui? La production d'masse, n'importe quoi, faite vite, tout croche, envoye donc. Ça casse? Le monde en achèteront d'autres. Donc, les voleurs sont d'même, c'est ça qui est dangereux. Eille, la société a changé. Moé, quand j'étais p'tit gars, les voleurs c'tait pas dangereux, les voleurs. Pas du tout! Tu marchais sua rue, un gars voulait t'voler ta montre, c'tait-tu dangereux? Pantoute! Y te l'enlevait, tu t'en apercevais même pas. Parce que le voleur de c'temps-là avait subi l'influence de cette société-là, qui était une société qui aimait le travail bien fait!

Non, mais depuis qu'j'étais p'tit gars moé, y a eu un gros changement dans société! Eille moé, quand j'étais p'tit gars, on avait des voleurs professionnels; astheure, on a des professionnels voleurs! C't'un gros changement! Non, mais qu'est-ce qui a rendu le voleur plus dangereux, mesdames et messieurs? C'est la production d'masse, la production d'chaîne. Eille, ça c'est dangereux en tabarnouche! C'est pour ça qu'y faut pus sortir dehors parce qu'aujourd'hui tu marches sua rue, un gars veut ta montre han, les voleurs aussi y veulent la production d'masse, han? Tu marches sua rue, le gars veut ta montre: y arrive avec une chain-saw, BRAMMM! Y t'part avec le bras. Le soir chez eux, y trie ça: un bras, une montre, un bras, une montre...

Entécas m'as vous dire, on est même pas rendus au boutte d'l'article, un moment donné j'en pouvais pus, j'ai éteint la flash-light. Eille, j'shakais d'même, j'shakais tellement en d'sour du lit, mon lit brassait d'même! Pis moé j'loue un salon double fourni dans une maison d'chambres. Mon lit brassait tellement, la logeuse est v'nue voir si j'avais pas introduit une femme dans son intérieur. J'ai dit: «Voyons, logeuse, jamais j'introduirais une femme dans son intérieur! Eille, non!» Eille, j'shakais tellement en d'sous du lit, ça pris trois chambreurs pour me sortir de d'là, chose! J'ai shaké pendant un mois d'même. Le shake m'a pris, le shake me lâchait pus. Ben, j'shakais tellement qu'la logeuse, après un mois, à voulait m'mettre dehors. À m'a traîné jusqu'à Régie des loyers, à dit au fonctionnaire: «Faut que c't'homme-là sorte de d'là ben vite! Ça pas d'bon sens, si y continue à shaker d'même va falloir que je r'fasse les fondations d'la maison!» Eille, savez-tu à quel point je shakais? Je shakais tellement qu'après cinq menutes le fonctionnaire nous a sacrés dehors. Y en pouvait pus, ça faisait dix ans qu'y avait pas bougé comme ça!

Quand chus r'venu chez nous, ma logeuse a dit: «Si vous partez pas pour tout l'temps, au moins allez faire des tours des fois, donnez une chance à ma maison!» Alors j'ai dit: «J'sors pas, j'ai trop peur d'l'avion, moé!» Ben à dit: «Vous êtes pas obligé d'aller en avion!» J'ai dit: «J'irai pas non plus! Mais qui c'est qui m'dit, moé, que la menute que m'as mettre le nez dehors y a pas un avion qui va m'tomber sua tête?» Non, riez pas de t'ça, j'vous en souhaite pas un 747 plein, ça fesse en tabarnouche! Non non, moé j'ai un chum, y s'est jusse faite écraser par un frigidaire qui v'nait du quatrième étage pis y était pas beau à voir!

Ah, ça c'est un autre affaire. Les ricaneux qui risent de moé depuis t'à l'heure, on va faire un affaire. Han? Le monde, ça rit d'moé parce que j'ai peur de toute! O.K., on va faire un enquête. Combien d'entre vous ici, quand vous prenez des marches, vous tchéquez pour les frigidaires qui pourraient vous tomber sua tête? En haut, vous tchéquez pas? En bas, vous tchéquez pas non plus, han? Mon chum non plus y tchéquait pas! Ah! Ah! Ah! Ah! Y est mort! Ah! Ah! Ah!

Ça y est arrivé vite, eille! Ben, ça arrive vite un frigidaire, han! Ah sainte! C'tait un jeudi après-midi, y était su l'shift de 4 à 11 c'te semaine-là. Pis un moment donné, y s'réveille en pleine après-midi, y s'réveille en sursaut. Ça l'a surpris parce que d'habitude, y s'réveillait en maudit, t'sais... Y dit: «Pour

moé, mon cadran a pas sonné.» Y r'garde l'heure, son cadran avait pas sonné çartain: y était quatre heures moins cinq! Y s'pitche en bas du lit, y commence à s'habiller.

Au même moment, le gars du quatrième rentre dans l'building. Le gars du quatrième, lui d'habitude, y arrivait inque vers six heures moins quart six heures moins dix. C'qu'y savait pas c'est que sa femme le trompait jusque vers cinq heures et quart cinq heures et vingt; c'qu'à savait pas c'est que c'journée-là y filait pas, y a lâché la job à trois heures et quart. Y rentre chez eux à quatre heures moins trois. En rentrant dans l'appartement, y voit qu'sa femme est en train de s'mettre un grand déshabillé... Laissez-moé finir mes phrases vous, quand même... À s'met un grand déshabillé, est tout nue en d'sous. Y sent quelque chose... Non non non, ça sentait l'cigare dans maison! Ça l'a surpris, à fumait jusse la pipe. Eille, le v'là énarvé, y dit: «Y a quelqu'un qui est v'nu ici!» Là, y s'met à fouiller partout, fouille dins garde-robes, fouille en d'sour des lits, y trouvait parsonne, y dit: «Pour moé, l'gars a dû s'sauver comme j'rentrais.» Y va su l'balcon pour voir si y a pas un gars qui sortait en courant du building.

C'est à c'moment-là qu'mon chum sort. Eille, y est tellement en r'tard, y a jusse pris l'temps d'mettre ses culottes, y tient sa chemise d'une main, son coat dans l'autre. Le gars est tellement fâché, y dit: «C'est lui!» Y pogne le frigidaire, y y pitche! Mon chum, pas plus fin, voit v'nir le frigidaire, au lieu de s'ôter, y dit: «M'as l'pogner pour pas qui s'égrafigne!» Y crie au gars: «O.K., je l'...» Ça été ses derniers mots. Y est parti en p'tites éclaboussures! Pis m'as vous dire queque chose: le gars qui fumait son cigare caché dans l'frigidaire, lui aussi y a mangé une claque, han! Lui, sa femme était tellement fâchée contre lui, à l'a faite exposer tel quel, dans l'frigidaire, la porte ouverte, pas plogué, rien. Ça porte à réfléchir...

Eille, mais moé moé moé, j'voulais pus sortir après ça! J'ai dit: «Moé, j'sors pus, c'est trop dangereux.» Eille, l'article que j'ai lu pis l'accident d'mon chum, j'ai dit: «J'sors pus, moé.» Après j'ai dit: «M'as sortir une fois par mois. Un risque sur 30, c'est quand même un risque calculé, t'sais!» Non, mais j'ai décidé une fois par mois, m'as vous dire pourquoi: c'est parce que j'attendais la journée de recevoir mon chèque de bien-être. Non, mais j'voulais pas sortir avec d'l'argent dans mes poches. C'est trop dangereux. Tu sors la poche pleine, t'arrives face à face avec le maudit fou avec sa chain-saw, BRAMMM!

Si y vise mal, non seulement tu marches croche, mais tu parles haut… (*D'une voix aiguë:*) «Au voleur! Au voleur!» Han?

Ça fait qu'j'attendais la journée de r'cevoir mon chèque de bien-être, là j'partais avec ma logeuse pis un autre chambreur. On longeait les murs jusqu'au dépanneur. Moé, j'tchéquais les chars pis les trucks, à tchéquait les voleurs pis les maniaques, lui y tchéquait les avions pis les frigidaires. Là, rendu au dépanneur, j'achetais pour le mois pis j'm'arrangeais pour que la différence su l'chèque ça soye le loyer d'la logeuse. Ça c'est d'la prudence!

Ben croyez-le croyez-le pas, j'm'ai faite voler pareil! Le mois passé, j'm'ai faite voler mon lunch du mois, eille! C't'écœurant! Y a pus d'moralité. J'sors du dépanneur, j'avais acheté pour 112 piasses. C'est d'l'argent, ça! C'est pas des farces, j'avais une boîte grande de même, t'sais… J'sors du dépanneur, je t'nais ma boîte pis j'avais un gros rhume de cerveau, eille le nez m'coulait dans ma boîte. J'ai dit: «Ça pas d'bon sens, mes affaires vont être trop glissantes, j'pourrai pas les r'prendre!» Fa que j'mets ma boîte à terre. J'ai pas l'temps d'sortir mon mouchoir, y a un gars qui arrive en courant, y pogne ma boîte, y s'sauve avec. Eille, j'criais: «Au voleur! Au voleur!» Ma logeuse riait d'moé, à dit: «Vous êtes tellement peureux, fallait ben qu'ça vous arrive, han? Ah! Ah! Ah!» À pas ri longtemps, y a un autre gars qui est arrivé en courant, y a volé sa sacoche. Ah! Ah! Ah! Là, c'est moé qui riais. J'ai pas ri longtemps, j'm'ai aperçu que l'écœurant, en passant, y m'avait volé mon mouchoir! Là, c'est elle qui riait de moé! J'tais assez en maudit, j'me sus mouché dans son coat.

J'ai pas r'sorti depuis c'temps-là, eille. Pis même si j'sors pas, j'ai peur pareil. Eille, c't'éc… c't'éc… Moé moé moé moé là, moé, tins, moé, tins le shake me pogne moé, eille, moé moé astheure, j'ai peur qu'y viennent me voler chez nous, moé. Eille, moé moé moé, qu'un voleur vienne voler chez nous moé, chus fini fini, chus fini! J'ai rien à voler. E-rien! J'ai pas d'télévision, j'ai pas d'radio, j'ai pas d'records, j'ai pas d'cassettes, j'ai pas d'argent, j'ai pas d'choses de valeur comme de l'or, des diamants, des tomates, du filet mignon, d'la salade… E-rien, eille! Moé moé moé, l'voleur y rentre dans mon salon double la nuit pendant que j'dors, y fait l'tour du salon double, y trouve rien, y va être assez en maudit, y va m'sacrer une volée pour me tuer avant de r'partir, chose! Eille, j'ai assez peur de t'ça, j'me couche pus dans mon lit pour pas qu'y m'trouve. Des soirs, j'me couche en d'sour du lit, d'autres soirs j'me couche entre le rideau pis l'châssis. Un soir, j'ai eu un idée, j'ai dit: «M'as

m'coucher dans l'frigidaire.» Là, j'ai r'pensé à mon chum, j'ai dit: «Oublie ça, c'est trop dangereux.» Non, mais c'est grave eille! J'ai peur parce que j'ai rien!

(*Musique.*)

Des fois j'me dis: «Peut-être que j'ai rien parce que j'ai peur...» Eille, c'est pas des farces, depuis que chus p'tit gars que j'ai peur de toute de même!

LE RÊVE I

Musique: Serge Fiori et Libert Subirana

Quand j'tais p'tit
J'rêvais souvent
À c'que j'allais faire
Devenu grand
Des fois j'm'imaginais
Quelque part au sommet
Célèbre à tout jamais
C'est c'que j'm'imaginais

Des choix, j'en avais
Des dizaines de projets
J'rêvais quelques fois
Au jour où je s'rais roi
Tout serait merveilleux
Je s'rais l'plus généreux
Tous les espoirs nous sont permis
Quand on est tout p'tit

Des fois j'étais un grand savant
Certains jours un grand président
Un grand chercheur qui découvrait
Comment ne plus souffrir jamais
J'étais très fort, j'étais très beau
J'atteignais les sommets les plus hauts
J'me voyais premier minisse
Ou un roi du show-business

Quand j'tais p'tit
J'rêvais souvent
À c'que j'allais faire
Devenu grand
Tous les espoirs nous sont permis
Quand on est tout p'tit

La peur

Eille, j'rêvais assez à toutes sortes d'affaires là! Des fois, j'me voyais facteur ou bedon matelot ou bedon aviateur ou bedon bedeau. Mais finalement, j'ai rien faite. Savez-tu qu'ossé qui m'a empêché d'faire queque chose, moé? La peur. La peur m'a pogné à douze ans et d'mi. J'm'en r'tournais à l'école un midi, j'l'avais pas vue, d'un coup j'tourne un coin d'rue, la peur me saisit d'même! Eille, j'tais pus capable de bouger, chose! J'avais peur d'aller à l'école parce que j'avais peur de pas passer mes examens, j'voulais pas aller m'chercher d'ouvrage parce que j'avais peur de pas m'trouver d'job, j'voulais pus r'tourner chez nous parce que j'avais peur de mon père...

Heureusement pour moé, j'tais d'boutte d'vant une grocerie. D'un coup, l'grocier sort. Y dit: «Eille, p'tit gars, arrive icitte!» Y m'pogne, y m'met su l'bécyk, y met une commande dans l'panier, y m'sacre une poussée, y m'dit: «Va porter ça.» Ma carrière était choisie, eille! J'ai lâché l'école pour faire du bécyk. Au lieu d'me faire une tête, j'me sus faite des jambes! Non, mais là la peur m'a pogné en tabarnouche! C'est criminel d'envoyer un p'tit gars en bécyk dans l'trafic! Eille, les chars me frôlaient assez, un moment donné y a un char qui m'a frôlé la pédale! Eille, le shake m'a pogné, j'tais d'même chose! Eille, j'shakais d'même pis y fallait que j'monte une caisse de bière au deuxième. J'shakais assez, j't'arrivé en haut y avait huit bouteilles de cassées. Le client était assez fâché, y a r'pitché la caisse en bas! Pis j'la t'nais encore.

J't'arrivé à grocerie toute poqué. L'grocier y dit: «Qu'osse t'as faite?» J'y ai espliqué. Ben y dit: «Vous êtes deux bécyks: l'autre bécyk prendra l'liquide, toé prends inque du solide astheure.» Fa qu'j'ai continué à apporter mes commandes.

Ben même si j'avais peur su mon bécyk, j'rêvais pareil. J'me disais : « C'est vrai que d'un côté, j'ai lâché l'école trop jeune, j'pourrai jamais être quelqu'un. Mais peut-être qu'avec d'la chance, un jour j'pourrais être queque chose ! Queque chose comme un laitier ou ben un boulanger ou ben un livreur de glace, t'sais ! » Mais ça c'tait dins années 40 pis dans c'temps-là ces gars-là travaillaient avec des chevaux. J'ai peur des chevaux ! Fa que j't'obligé d'oublier ça, fa qu'j'ai dit : « D'abord, peut-être que j'vas être queque chose dans construction, y a tellement d'métiers dans construction ! » Mais j'ai peur des hauteurs. Eille, n'importe quel métier que j'pensais, ou ben j'tais pas capable de l'faire ou ben j'en avais peur. Eille, j'tais rendu j'braillais su mon bécyk. J'portais mes commandes, j'braillais : « Chus bon à rien, j'sais rien faire, j'ai peur de toute, qu'est-ce m'as faire ? » Pis plus j'braillais su mon bécyk, plus j'avais peur parce que d'l'asphalte mouillée, c'est encore plus glissant !

Une journée, j'm'en allais porter une commande, tout d'un coup j'passe devant un club, y avait un p'tit écriteau, c'était marqué : « Dimanche après-midi, trois heures, concours d'amateurs. » Eille, j'ai dit : « Ça, ça pourrait changer ma vie parce que si j'gagnais un concours de même… » C'est vrai ça, parce que moé j'aurais pas pensé à ça, mais quand t'es bon à rien pis tu sais rien faire, y a une carrière qui s'ouvre devant toi : chanteur ! Tout l'monde peut chanter ! À part ça, t'as même pas besoin d'savoir compter jusqu'à dix. Tu comptes un, deux, trois, quatre pis la musique part. Ah ! Ah ! Ah ! Eille, j'ai dit : « M'as gagner ça ! »

Savez-tu qu'est-ce j'ai faite ? J'me sus écrit une chanson moé-même sur un air que j'connais pas, rien ! Pis j'ai dit : « Le monde aime brailler, m'as faire une chanson triste ! » J'ai faite une chanson triste. C'tait beau, mais c'tait triste, eille ! Ça parlait d'amitié. C'tait assez beau c'te chanson-là ! Ah ! J'm'en rappelle un p'tit boutte. M'as vous en chanter un boutte, vous en r'viendrez pas ! Ceux qui ont la larme à l'œil facile, sortez vot' mouchoir tout suite. Ah, c't'écœurant ! C'est bon, c'est beau ! Pis c'est triste, t'sais ! C'tait doux doux doux, ça commençait tranquillement, ça commençait…

À-à-à-à chaque fois que je vois mon ami
Savez-tu-u-u-u qu'est-ce que-e-e-e j'y dis ?
« Salut l'ami ! Salut l'ami !
Comment vas-tu aujourd'hui ?
Salut l'ami ! Salut l'ami !
Vas-y, serre-moé l'ami ! »

Euh… J'voulais dire « serre-moé la main », mais ça rimait pas, mais euh… Non, sincèrement là, sincèrement, entre vous et moi là, han ? C'est-tu beau, ça ? O.K., est-ce que vous pensez, d'après vous, que est-ce que j'ai gagné ? Non ? Vous étiez là ? J'ai pas gagné parce que j'l'ai pas chantée ! J'ai pas été capable. J't'arrivé en arrière du micro, la peur m'a pogné, j'shakais d'même, chose ! J'shakais tellement, les verres de bière tombaient en bas des tables dans l'club, y m'ont mis dehors !

Non, mais ça m'a faite d'la peine parce que le peu d'temps que j'ai été dins clubs, j'ai beaucoup aimé l'asmotphère des clubs. Eille, moé j'aurais aimé ça faire ma vie dins clubs. Eille, moé si j'avais faite ma vie dins clubs, savez-tu qu'est-ce que je s'rais aujourd'hui moé ? Gogo boy ! Y font d'l'argent, y brassent des affaires, han ! J'ai toute c'qu'y faut pour, han ? Voulez-vous voir ça ? O.K. (*Il danse sur une musique puis s'arrête.*) Pas pour le prix qu'vous avez payé, franchement, ça aurait pas d'bon sens ! Non, mais le monde en arrière verrait pas, en haut ça prendrait des jumelles, c'est pas correct… Non, mais ça, gogo boy, m'as vous dire pourquoi : c'est parce que moé quand j'étais jeune, j'avais un grand rêve, j'aurais aimé ça être danseur, moé. Mais savez-tu c'qui m'a empêché d'être danseur, moé ? La peur ! Moé, c'est la peur qui m'a empêché d'être danseur. Eille, j'avais peur de passer pour une tapette ! Non, mais déjà qu'à grocerie, j'étais le roi d'la pédale…

Entécas, après mon p'tit boutte dins clubs, chus r'tourné su l'bécyk. Un après-midi, je r'viens de porter une commande, l'autre bécyk était toute écrasé devant la vitrine. Pus de p'tit gars d'sus… Y avait passé en d'sour d'une van. Eille, ben j'shakais d'même, eille ! J'tais d'même, eille, j'tais d'même, eille, j'ai dit au grocier, j'ai dit : « Euh, j'vous rends mes pognées. J'veux pus rien savoir ! » Y dit : « Non non, quand on a un choc, y faut rembarquer tout suite. » Y m'pogne, y m'met su l'bécyk, y met une commande dans l'panier. Eille, j'shakais assez j'ai perdu l'ballant trois fois, bung ! bung ! bung ! Pis l'bécyk était encore su son stand ! C'est là que j'ai compris que ma carrière de livreur était finie.

Eille, c'est pas des farces, j'm'en allais chez nous, j'braillais sua rue. J'braillais sua rue ! J'ai dit : « Chus bon à rien, j'sais rien faire, j'ai peur de toute ! Qu'osse m'as faire ? » Eille, j'm'en allais sua rue d'même ! « Qu'osse m'as faire ? Qu'osse m'as faire ? » Y a un homme qui me r'gardait, y dit : « Va t'faire soigner ! »

Quand j't'arrivé chez nous, j'ai dit : « Je l'sais qu'osse m'as faire. » J'ai dit : « M'as tchéquer dans mon boutte le monde qui savent rien faire qu'est-ce qui font. » C'est là que j'm'ai aperçu qu'les grands nonos qui savent rien faire, eux

autres y rentraient dans RCMP. Non, mais ça j'avais peur de t'ça parce que j'ai toujours eu peur de t'ça faire des choses illégales*. Pis y avait aussi les p'tits nonos qui savent rien faire : eux autres, y rentraient dans l'armée. Mais ça aussi j'avais peur de t'ça, j'ai toujours eu peur de t'ça m'faire crier des noms en anglais.

(*Musique.*)

Eille, chus v'nu mélangé en tabarnouche, c'est sûr que…

LE RÊVE II

Musique : Serge Fiori et Libert Subirana

Une des choses que j'aurais aimé faire
C'était de dev'nir un fonctionnaire
Mais ça prend des diplômes ça l'air
Pour avoir le droit de rien faire
Veilleur de nuit, ça c'tait parfait
Mais faut savoir l'heure en anglais
Finalement tout c'que j'ai pu être
C't'un autre de plus sur le bien-être
Quand j'tais p'tit

J'rêvais souvent
À c'que j'allais faire
Devenu grand
Mais le rêve s'évanouit
Quand au lieu d'grandir
Tu vieillis…

Les filles

Eille, savez-tu une des affaires que j'ai toujours eu l'plusse peur dans ma vie moé ? Les filles ! Eille, des filles c'est tellement sournois, moé j'compare ça à des chattes. L'entendez-vous, elle ? Ma chatte fait pareil ! « Haaaaan… » Pareil

* Ce passage fait référence au vol de la liste des membres Parti québécois et divers autres actes illégaux commis par la Gendarmerie royale du Canada au cours des années 1970.

pareil! Ah! Ah! Non non, c'est vrai, des filles c'est comme des chattes. En faite, des fois tu leur flattes le dos, y ronronnent, y ont l'air d'aimer ça: «Encore... Encore... Blllp! Blllp! Encore... Blllp! Encore...» Là toé, t'es encouragé, tu descends plus bas. À t'crie: «Qu'est-ce tu fais là? Respecte-moi!» J'ai jamais compris. «Respecte-moi»!?! Eille, quand une fille frôle un gars où c'qu'y faut pour y faire comprendre que ça y tente, avez-vous déjà entendu un gars crier: «Respecte-moi!»? Ça pas d'rapport! Quand tu pognes les fesses de quelqu'un, c'est parce que tu la trouves de ton goût; si tu veux l'insulter, tu y cries des noms!

Non, pis en plusse, si c'est pas ça qu'tu fais avec une fille, qu'est-ce tu fais, franchement? Non non, mais y aurait d'autres choses à faire, mais les autres affaires c'est tellement plus intéressant d'les faire entre gars, t'sais! Ben comme converser, par exemple. Quoi c'est qu'tu parles avec une fille? T'sais, franchement! C'est limité comme sujets, han! Ben, après que t'as dit: «Envoye donc...» pis qu'à dit: «Oui», y reste pus grand-chose à dire! Tandis qu'un homme, c'est tellement intéressant à parler, han? Non, un homme c'est intéressant à parler parce qu'un homme tu peux y parler de n'importe quel sujet, y sait tout l'temps l'nom des joueurs.

Non, mais en faite, j'parle de même t'sais, j'ai l'air de r'gretter d'être sorti avec des filles... C'est vrai, je l'regrette. Eille, c't'écœurant! Non, mais je l'regrette pas complètement. Non non, c'est quand même comme ça qu'j'ai rencontré ma femme, t'sais. Ça, c'est l'boutte que je r'grette le plusse, naturellement. Non, mais ça c'est pas d'ma faute, c't'un tour d'un d'mes chums. Eille, lui y m'en a joué des écœurants!

Eille, j'tais tout seul chez nous, un soir t'sais, en 51-52, j'm'en rappelle pus. Entécas, y avait pas d'télévision, j'avais rien à faire pis moé, quand j'avais rien à faire, j'aimais ben à faire queque chose. Ça fait que j'marchais dans l'passage, t'sais. Fa que ce soir-là, ça faisait à peu près deux heures que j'marchais dans l'passage, d'un coup l'téléphône sonne. J'ai dit: «Tins, tant qu'à rien faire, m'as répondre!» Ça fait que j'réponds au téléphône. C'tait mon chum, y dit: «Comment ça va?» J'y dis: «Ça va.» Y dit: «Pis toé?» J'y dis: «Pis toé?» Y dit: «Pis toé?» J'y dis: «Pis toé?» «Pis toé?» «Pis toé?» «Pis toé?» Entécas, on s'met à parler. Y dit: «Qu'est-ce que tu fais dans l'moment?» Ah j'y dis: «Là, j'fais rien.» Y dit: «Moé non plus.» Ben j'y dis: «J'fais rien, j't'au téléphône là!» Y dit: «Moé aussi.» Ah! Ah! Ah! T'sais, des gars ensemble, c't'intéressant à parler, t'sais!

Ça fait qu'y dit : « Je t'appelle parce que j'veux amener ma blonde danser samedi soir. » J'y dis : « Ben tu serais mieux de l'appeler elle ! » Y dit : « Non non, c'est parce que j'voudrais que tu viennes avec nous autres. » J'ai dit : « Es-tu fou, toé ? Moé, des dansages à trois, j'haïs ça c't'écœurant ! » Non, ça part des chicanes. Ben y dit : « Voyons donc, si tu viens on va être quatre. » J'ai dit : « Comment tu comptes ça deux plus un, nono ? » Ben y dit : « C'est parce que si tu viens, ma blonde à va amener sa sœur. » Aaaahhhhh ! J'ai dit : « Qu'est-ce qu'à l'air ? » Y part à rire. Moé j'pensais qu'y avait quequ'un dans maison chez eux qui avait faite une farce. C'tait pas ça…

Eille, moé j'me doutais de rien. Le samedi soir, j'arrive dans l'club t'sais, j'me mets à les chercher parce qu'y m'avait dit qu'y arriveraient plus d'bonne heure que moé, t'sais. D'un coup, j'vois ben qu'mon chum est assis à une table avec sa blonde, je r'garde comme y faut : y avait queque chose avec eux autres. J'm'approche… Eille, quand j'ai vu l'agrès, la face m'a tombé ! Eille, j'tais d'même… Était topless ! Ben, pas danseuse topless, ça existait pas dans c'temps-là. Était topless : avait pas d'top, avait rien, était flat flat flat ! À n'avait tellement pas j'pensais qu'était de dos ! Un moment donné, à s'met à parler, ça bougeait par en haut. J'ai dit : « Est d'face, elle ? »

E-rien ! Eille, j'tais d'même ! J'ai dit : « Qu'ossa donne d'être une fille si à en a pas ? » Non, mais une fille qui en a pas, ça sert pas. C'est comme un bécyk à gaz pas d'pognées : t'as rien pour te partir ! Disons, pour être plus poétique, une fille qui en a pas, c'est comme une rivière sans eau… Non, c'est pas bon comme image parce que des os, à en avait en tabarnouche ! Eille, c't'écœurant ! Était tellement maigre, la seule manière d'la trouver sexy, fallait la r'virer : la seule paire qu'à l'avait c'tait une paire d'omoplates ! E-rien ! T'sais, c'est pas que j'm'accroche à ça, mais me semble un gars va aux vues avec sa blonde, y s'passe le bras, y s'accote pis y aime ben son confort, t'sais !

Non, pis à part ça c'était dins années 50, c'est pas comme aujourd'hui. Aujourd'hui c'est pus à mode, les filles non plus, bon O.K., on en parle pas. Mais dins années 50, fallait en avoir ! C'était la mode ! Rappelez-vous les actrices de cinéma dans c'temps-là, c'tait pas des pics comme Bo Derek ! Ah tabarnouche, non ! Eille, Jane Russell, Jane Mansfield, Marilyn Monroe, y en avaient tellement, y ont été obligés d'inventer l'cinémascope, ça rentrait pus sués p'tits écrans ! Dins années 50, les gros seins c'tait tellement à mode qu'la page centrale du *Playboy* se dépliait pas : à se soufflait !

Imaginez-vous la soirée qu'j'ai passée, eille ! J'ai passé la soirée d'même… Non, j'ai pas parlé, rien. Qu'est-ce tu veux, t'es pogné avec ça, tu sais pus quoi faire de tes dix doigts ! Me sus en allé chez nous après la soirée, j'ai dit : « D'un autre côté c'est pas si grave, c'est inque une soirée perdue, t'sais. Bon. »

La semaine suivante, mon chum me rappelle, y dit : « Eille, j'te dis qu'la sœur de ma blonde a aimé ça sortir avec toé ! » J'ai dit : « J'la comprends, chose ! C'est inespéré pour elle ! » Non, c'est vrai : moé, j'tais beau bonhomme, toute ! Entécas, moé y m'manquait rien, bon ! Y dit : « À l'aimerait ben ça que tu r'viennes en fin d'semaine. » Ben j'ai dit : « Là, quand même, faut pas exagérer ! » T'sais, c'tait même pas encore l'Année des handicapés.

Finalement, j'y ai été par charité. Non, même que j'ai été ben smatte avec elle ce soir-là. Une des fois qu'à m'avait parlé, j'y ai répond pis euh… Non non, même à fin d'la soirée, j'ai dansé un plain avec, t'sais. Faut dire que j'tais ben saoul, naturellement. J'dansais avec, j'y ai dit : « J'aurais pu rester chez nous pis danser avec un madrier, ça aurait coûté moins cher ! Ah ! Ah ! Ah ! Un p'tit coup d'papier sablé, y aurait été plus doux ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! » T'sais, quand t'es comique, han ! Ah !

Non, mais inque pour vous montrer comment c'est très dangereux une fille, faut jamais truster ça. J'ai sorti avec c't'affaire-là plusieurs semaines. Au début par charité, ensuite par habitude, pis un moment donné j'ai commencé à la trouver d'mon goût. Mais m'as vous dire un affaire, c'est vrai qu'était agréable du moment qu'tu comprenais une chose : ne jamais se coller dessus ! À piquait n'importe quel bord tu la tournais, eille ! Elle, à l'avait des os à des places tu pouvais pas t'douter que d'autres en avaient ! Ah non, sacrifice ! Mais du moment que t'avais compris ça, était ben correcte.

Ben la mamoiselle, la menute qu'à s'est aperçue que j'commençais à la trouver d'mon goût, la mamoiselle s'est mis à faire sa stuck-up. La mamoiselle essayait de m'rendre jaloux ! La mamoiselle, à faisait comme si à en avait ! Eille, je l'appelle un jeudi soir, j'y dis : « On va toujours danser samedi ? » Ben à dit : « Ben là, je l'sais pas. » J'ai dit : « Comment ça, là tu l'sais pas ? » Ben à dit : « Y a un autre garçon qui m'a téléphôné. » J'ai dit : « Pardon ? Un aveugle ? Ou un manchot peut-être ? » J'ai dit : « Fais-moé jamais ça ! T'es mieux d'être là samedi soir à huit heures et d'mie parce que tu me r'verras jamais ! »

Était là. En plusse, moé pour sortir j'prends la peine d'me mettre sur mon 36, t'sais ! Eille, j'arrive au club, j'tais tellement tchèqué, toutes les filles

voulaient m'avoir! Y ont toutes faite ça d'même: «Houoouuhou!» Mais t'sais, moé j'tais habitué à ça, t'sais euh... avec un body d'même, tu traînes ça après toi. T'en as toujours quatre cinq accrochées un peu partout! Mais elle, la mamoiselle, au lieu d'être à genoux à remercier le ciel que je daigne l'accompagner, la mamoiselle à flirtait!

TU TE VANTES

*Musique: adaptation**

T'essayes de m'rendre jaloux
Hou hou!
De m'faire passer pour un fou-ou-ou
Hou hou!
Tu ferais n'importe quoi
Hou hou!
Pour que j'fasse rire de moi
Ah!
Mais tu perds ton temps mon pitou
Car je vois tout

Tu dis que j't'aime à la folie
T'es l'amour de ma vie
Tu le chantes, tu le cries
Oui, d'après toi je t'aime
C'est réglé pour la vie

C'est vrai, je t'aime
Mais faudrait pas exagérer
Faudrait pas que t'ailles t'imaginer
Que je suis à toi pour la vie
Que tu m'as eu et qu'c'est fini

* Pot-pourri de quatre chansons: 1. «My Prayer» (G. Boulanger) 2. «Twilight Time» (Al Nevins-Morton Nevins/Buck Ram) 3. «Only You» (Buck Ram/Ande Rand) 4. «Bye Bye Love» (Felice Bryant/Boudleaux Bryant).

Y a des fois
Tu vas vraiment trop loin
Ah ! Ah ! Y a des fois
Tu mériterais mon poing
Quand on va chez des amis
Tout l'monde le voit
Tout l'monde en rit
Tu flirtes assez
J'ai l'air d'un niaiseux de t'aimer

Tu me joues dans le dos
Tu t'moques de moi
Tu fais comme si je n'existais pas
Tu penses que ça t'causera pas de problèmes
Que j'dirai rien parce que j't'aime

Mais m'as dire : « Bye ! Bye ! Love !
Bye ! Bye ! Ma minusse
Salut, ma topless
Si tu fais pas attention
Tu chercheras un autre poisson »

Même si je t'aime, avise-toi pas un jour
D'aller trop loin
Je pourrais t'faire la surprise
De t'dumper là un beau matin
Je t'aime, mais faut pas m'prendre pour un abruti
Je t'aime, mais pas à la folie
Ah non !
Je t'aime, mais pas à la foliiiiiiiiie
Non !

Le mariage

Non, mais qu'ossé qu'vous pensez qu'à faite après ça ? À eu assez peur de m'perdre que je l'ai mariée ! M'as vous dire un affaire : la vie de couple là, j'ai eu ben d'la misère à m'adapter à ça. Non, mais faut dire que moé pis ma

femme, on était très différents, t'sais. Ben, pas physiquement! Mais elle, c't'une p'tite énarvée, à courait tout l'temps; moé, j't'un gars tranquille. À part de t'ça, à l'a eu le tort de ben des femmes quand qu'on les marise, eille! Si je l'aurais écoutée, y aurait fallu que j'change mon style de vie tout suite, que j'prenne sa manière de vivre à elle! C'est pas des farces, si je l'aurais écoutée, y aurait fallu que j'me change de bas toués jours, euh... y aurait fallu j'me lave la tête toués semaines! Ah ben eille!

Pis à m'achalait tout l'temps pour que j'y fasse l'amour, ah ben eille! J'y ai dit: «R'tiens toé, Minou!» Non, mais j'ai dit: «J'te comprends t'sais, un body d'même qui traîne dans maison, c'est excitant!» Mais j'ai dit: «Quand même!» Non, mais comme j'y ai espliqué, j'y ai dit: «C'est pas que j't'aime pas, Minou, mais t'sais...» Était tellement maigre, à piquait n'importe quel bord tu la tournais! J'y ai dit: «J't'aime beaucoup, mais moé j'ai pas eu de training comme fakir. M'as m'pratiquer avec une planche à clous pis on verra, t'sais!»

Non, en faite, j'devrais m'escuser publiquement pour toute qu'est-ce que j'viens de dire parce que en faite, c'est pas vrai du tout euh... toute qu'est-ce que j'ai dit là. C'est par dépit que j'ai dit ça, t'sais. Non, c'est parce que ça fait 15 ans que je suis seul maintenant et euh... j'essaye encore de m'faire croire que c'est mieux que quand qu'on est ensemble, t'sais. Mais c'est pas vrai du tout. La vraie vérité c'est que j'm'ennuie beaucoup de ma vie d'couple et le couple pour moi, qu'est-ce que j'trouve de merveilleux dans le couple, c'est le partage. C'est ça que j'trouve merveilleux. Quand qu'on est en couple, on partage. T'sais, y a le partage des responsabilités, y a le partage des tâches. Comme par exemple, elle, à fait des tartes, toé tu les manges... Un autre partage que j'aime beaucoup aussi c'est que toé tu salis ton linge... elle à l'lave. C'est ça! C'est rassurant pour un homme de voir que les femmes connaissent bien leur rôle dans la société. Non, mais m'as vous dire queque chose: les tartes, euh... pas mesdames, non, escusez, là j'm'ai mal esprimé, non j'veux dire les tartes qu'on parlait t'à l'heure, t'sais «elle, à fait des tartes, toé tu les manges», bon ben ça là, les femmes faut pas trop s'glorifier parce que c'est vous autres qui les faites les tartes! Parce que m'as vous dire queque chose: la plupart du temps, c'est pas plus drôle les manger que d'les faire! Certainement! Surtout les premières années, tabarnouche, y ont jamais faite ça, y pratiquent su toé, chose! Un soir la tarte est dure comme du ciment, le lendemain est molle comme d'la chnoutte! Eille, moé ça faisait quatre ans que j'tais marié, j'avais pas réussi encore à deviner c'tait des tartes à quoi que

j'mangeais sans demander à ma femme. Ah non! Eille, un soir j'tais sûr, j'ai dit: «Ça, Minou, là j'viens d'la finir, était aux ananas çartain!» À dit: «Non, celle-là était aux fraises.» Eille, à l'avait même pas la couleur!

Ah ben de toute façon, m'as vous dire, la vie de couple c'est quand même merveilleux parce que j'trouve que la vie de couple, ça permet beaucoup d'choses que moé, un affaire que j'pense depuis que chus tout seul, c'est que la vie de couple ça permet le dépassement de l'individu. Oui oui! Moé quand que j'tais marié j'me dépassais parce que moé, savez-tu qu'est-ce que j'aimais l'plusse quand j'tais marié? C'était de rentrer tard. Savez-tu qu'est-ce que ma femme haïssait l'plusse quand j'tais marié, moé? Que j'rentre tard.

Eille! J'avais sorti un soir pis ma femme, avant d'partir, à dit: «Si tu rentres passé un heure, tu sors pus d'la semaine!» J'ai dit: «O.K. Minou, m'as rentrer avant un heure!» J'rentre, y était à peu près quatre heures du matin. Bah, j'ai dit: «C'est pas grave, m'as ôter mes souliers sua galerie, j'ferai pas d'train, à s'réveillera pas, à s'en apercevra pas, t'sais!» J'ôte mes souliers, toute allait ben. En m'assisant su l'bord du lit pour ôter mes bas, le lit craque, à s'réveille. À dit: «Quelle heure qu'y est?» Ah j'ai dit: «J't'ai réveillée, mon beau p'tit trésor? Ah, je l'sais pas quelle heure qu'y est mais y est proche d'un heure entécas.» Comme j'dis ça, la maudite horloge dans l'passage sonne les quatre coups d'quatre heures: bong! bong! bong! bong! Inque pour vous montrer comment que j'pense vite, j'ai dit: «O.K., O.K.! Je l'sais qu'y est un heure, pas besoin d'le répéter quatre fois!» Eille, ça passé d'même, t'sais!

Un autre affaire que j'trouve extraordinaire dans la vie de couple aussi c'est que la vie de couple, ça motive. T'sais, moé, m'as vous dire queque chose: j'ai été su l'bien-être toute ma vie, excepté les sept ans que j'ai été marié. Quand j'ai été marié, j'allais travailler. J'ai été travailler. La vie de couple m'a motivé à aller travailler. J'tais pus capable d'y voir la fraise toute la journée! Non, mais mettez-vous à ma place, cinq pieds et neuf, 82 livres, pis à courait tout l'temps dans maison. Eille, était tellement maigre, à marchait tellement vite que même en pantoufles su l'tapis à faisait du train! À m'réveillait en plein après-midi, chose! Eille, c't'écœurant! Était tellement vite, l'hiver la charrue était pas passée, était toujours avec sa pelle, dans cinq menutes y restait pus d'banc d'neige! Eille, moé j'fatiquais dans l'châssis, j'disais: «Rentre Minou, voyons donc!» Non, mais... moé, c'est pour les voisins, t'sais. J'ai dit: «Tabarnouche, y vont penser que j'l'oblige à aller vite de même! À peut

prendre l'après-midi!» C'est pour ça que j'ai été travailler, j'ai dit: «J'vas au moins me r'poser la semaine, t'sais.»

À été ben smatte par exemple. Quand j'ai travaillé, à décidé d'faire de l'artisanat la fin d'semaine pour pas m'énarver. Le premier artisanat qu'à faite, à décidé de faire des lampes en bâtons d'popsicle. Eille, j'en ai-tu mangé des maudits popsicles! À vitesse qu'à faisait ça, eille! Pis j'aime jusse à l'orange. Eille, j'tais rendu tellement jaune, quand j'sortais pour aller travailler, l'monde m'arrêtait sua rue pour me donner leur lavage. Après ça, à décidé de décorer toutes les coussins dans maison avec du papier d'cigarettes tout l'tour. Eille, ça c'est cute! Mais pour la fournir, fallait que j'fume 16 paquets par jour! J'ai dit: «À va m'tuer!»

Mais non, c'est elle qui est morte. Y arrive des affaires drôles dans vie des fois... Drôle dans l'sens de bizarre, pas dans l'sens de comique! J'ai pas ri. J'veux ben croire que c'était ma femme, mais ça m'a quand même faite quelque chose. Eille, surtout qu'est partie assez vite! Ben, à faisait toute vite, à pouvait pas partir tranquillement! Était après faire un coussin, tout d'un coup à s'lève, à fait deux pas, à barre de même! Eille, à bougeait pus, était d'même... J'ai dit: «Bon, enfin tu prends un break, Minou?» À m'répond pas, à part par en avant, splash! En pleine face, eille! Pis elle, à l'avait rien pour se protéger en tombant, t'sais? Eille, j'ai eu peur qu'à s'casse le nez! Une chance le docteur a dit: «Non non, pas d'danger: était morte avant d'arriver à terre.» Ça m'a soulagé, t'sais: le nez, c'est tellement sensible.

Eille, ça s'est faite assez vite, je l'croyais pas. J'tais là, j'la brassais, j'disais: «T'es pas morte, t'es pas morte!» Était là, à faisait «oui oui» d'la tête... Ah ben j'ai dit: «Si tu l'dis, tu l'sais mieux que moé, franchement!» J'ai appelé la barouette pour qu'y viennent la chercher. Ah pis même en attendant la barouette, j'tchéquais de temps en temps t'sais, j'y donnais des p'tits coups d'pied d'même... Était morte morte...

Ça m'a donné un gros choc t'sais, quand qu'une personne proche meurt, han? Eille, était proche, était jusse là. Était tellement proche que quand à l'a tombé, si j'm'aurais pas ôté, à tombait direct su moé! J'la r'gardais à terre, j'ai dit: «C'est inque un p'tit paquet d'os qui traîne à terre, ça intéresse pus personne. Dire qu'y a cinq menutes, à m'énarvait assez, j'aurais pu la tuer!» Non, c'est ça qui m'a donné l'plus gros choc: quand qu'j'ai vu ça, un p'tit paquet

d'os de même, t'sais… J'ai dit : « On fait des frais pour ça, mais en faite on pourrait les mettre dans un sac vert au bord du chemin, y les ramasseraient. »

C'est ça qui a été l'pire à prendre, t'sais, parce que j'ai dit : « Si c'est vrai pour elle, c'est vrai pour moé. Si c'est vrai pour moé, c'est vrai pour tout l'monde. Tu meurs, t'es inque un p'tit paquet d'os qui intéresse pus parsonne. » Eille, c't'écœurant ! Tu peux être beau bonhomme, toute, tout d'un coup, aaah ! Un p'tit paquet d'os à terre qui intéresse pus parsonne.

Eille, ça m'a assez énarvé, les trois fois qu'on a été au salon mortuaire j'ai achalé toute la famille avec ça. J'ai dit : « Ça pas d'bon sens d'mourir, c'est écœurant d'mourir ! Y a-tu quequ'un au moins qui sait pourquoi qu'on meurt ? » Y a un d'mes oncles qui dit : « Moé, je l'sais : c'est la vie. » Ma tante à dit : « Énarve-toé pas avec ça. De toute façon, qu'est-ce tu veux, la vie ça pas d'importance. La vie n'est qu'un passage. » J'ai dit : « Pardon ma tante ? » À dit : « La vie n'est qu'un passage. » Ah j'ai dit : « La vie n'est qu'un passage… Qu'ossé qu'y a au boutte du passage ? C'est-tu l'salon ou ben les toilettes ? On va-tu chanter alléluia ou ben on va tirer la chaîne, han ma tante ? »

Non, mais m'as vous dire queque chose : c'est quand qu'ma tante m'a dit que la vie n'est qu'un passage, c'est là qu'j'ai compris pourquoi qu'on meurt. Astheure, je l'sais pourquoi qu'on meurt : on aime pas vivre. On aime pas ça, la vie ! « Ah, c'est trop dur ! » Des fois, on est malade, on a d'la peine. « Ah, c'est dur ! » On a pas d'argent ! (*ironiquement :*) « Ah qu'c'est dur ! Ah, r'marquez qu'mourir c'est pas drôle, mais par contre… Après toute, la vie n'est qu'un passage. Pis après, ben là on a une vraie vie éternelle et on a jamais d'problèmes, on est jamais malade, on est tout l'temps d'bonne humeur pis c'est l'bonheur parfait tout l'temps ! » Ah oui ? C'est un maudit risque à prendre ! Entécas, moé c't'un risque que j'veux pas prendre. J'aime mieux m'habituer à la vie qu'on a dans l'moment. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

Entécas, j'veux pas vous achaler avec ça, la mort c'est mon problème, c'est pas l'vôtre, mais… Eille, depuis qu'ma femme est morte, j'pense inque à ça moé, ça fait 15 ans que j'pense inque à ça. Le shake me pogne 24 heures par jour, la mort, la mort, la mort dans tête, ça vient morbide la mort dans tête, ah tabarnouche ! J'pas capable d'me sortir ça d'l'idée, pas capable, pas capable, j'ai toujours ça dans tête. Ben, pas tout l'temps, des fois je l'oublie. Mais quand je l'oublie, savez-tu qu'est-ce qui arrive ? J'viens d'bonne humeur. Quand j'viens d'bonne humeur, savez-tu qu'est-ce qui arrive ? J'fais des farces.

Quand j'fais des farces, savez-tu qu'est-ce qui arrive? Y a toujours un épais qui me r'garde pis qui m'dit: «Ah ben vous, vous êtes mourant! Ah! Ah! Ah!»

En faite, m'as vous dire un affaire: depuis qu'ma femme est morte, c'est là que j'ai réalisé toutes mes plus grandes peurs. Avant, j'avais ben des p'tites peurs, mais là j'ai peur d'la noirceur, j'ai peur d'la solitude, j'ai peur, eille! Savez-tu une de mes grandes peurs, moé? Les lézards. Ah moé, les lézards! Eille, j'shake inque à y penser, moé. J'ai peur de t'ça, j'me tchèque tout l'temps au cas qu'y en aurait, t'sais! Non, j'sais qu'y en a pas icitte, mais ça on sait jamais! Les fous, ça va au Mexique, ça rapporte ça avec eux autres, y jettent ça dans leur toilette, ça r'ssort dans tienne avec leur maudite grand langue, blllp! blllp! blllp!

Non, en faite, j'ai toujours pensé que ma plus grande peur c'était ma peur de mourir, mais finalement j'm'ai rendu compte que c'est pas vraiment ça, c'est... ma plus grande peur moé, ça s'rait d'mourir tout seul. Eille, j'ai assez peur de t'ça que des fois, j'me dis que pour pas qu'ça arrive, j'pense que j'irais jusqu'à me remarier. Faut avoir peur!

SEUL

Paroles: Yvon Deschamps et Serge Fiori, Musique: Serge Fiori

Qui me tiendra la main
Au bout de mon chemin?
Qui me tiendra la main
Au jour sans lendemain?

Ce jour tant redouté
Où je dois m'arrêter
Ce jour omniprésent
Qui envahit mon temps

Seul à l'attendre
Et encore seul à l'accueillir
Quand il faut partir
Seul, toute une vie
Et encore seul quand tout finit

Sans merci
Comme on arrive
C'est déjà le retour
Entre deux rives
Où seul ce dernier jour
Me dira tout sur mon séjour

Qui me tiendra la main
Au bout de mon chemin?
Qui me tiendra la main
Au bout de mon destin?
Qui me tiendra la main?
Qui retiendra ses pleurs
Au jour sans lendemain
Au jour où j'aurai peur
Au jour dont j'ai si peur
À l'arrêt de mon cœur?
J'ai tellement peur...

Le jogging*

(*Yvon Deschamps entre sur scène en joggant avec les musiciens sur une musique de circonstance.*)
ARRÊTEZ! ARRÊTEZ!... Bon. Allez vous coucher. J'sais pas qui c'est qui a inventé ça, le jogging, mais j'espère pour lui qu'y est mort. C'est des affaires pour tuer l'monde! Eille, c'est dangereux le jogging! Parce que l'monde pense pas à ça mais ça peut! Sais-tu c'que ça fait le jogging? Ça essouffle. Non, mais savez-tu c'que ça fait essouffler? Ça veut dire que t'aspires plusse d'air. Mais dans l'temps, ça été inventé dans l'temps qu'y en avait, d'l'air! Astheure, c'est d'la pollution que t'aspires. Plusse tu joggues, plusse tu meurs jeune. Non, c'est vrai, c'est dangereux en sacrifice, ça!

---

* La musique des moments chantés de ce monologue inédit (aussi connu sous le titre «Les cauchemars») est signée Yvon Deschamps, Denis Farmer, Jean Pellerin, Libert Subirana et Serge Vallières.

Eille, moé j'ai essayé ça. J'vas vous dire une chose, c'est pas parce que j'aime ça. C'est parce que… J'sais pas, quand on s'est parlé t'à l'heure, y en a qui se sont aperçu que ça m'arrivait d'avoir peur de certaines p'tites choses. Ça rempiré, eille ! Avant, j'avais peur de toute mais au moins, quand j'dormais, j'oubliais ça. Là, j'ai peur de dormir ! J'fais des cauchemars effrayants, eille ! J'ai toute essayé pour me passer ça : du yoga, d'la méditation, j'ai toute essayé !

Le premier cauchemar que j'ai faite, ça duré trente secondes, j'me sus r'trouvé en sueur. J'shakais d'même. J'shakais d'même ! J'ai eu la pire vision qu'un être humain peut avoir. J'ai eu une vision terrifiante. J'ai rêvé que monsieur Ryan se r'présentait aux élections*…

C'est là que j'ai essayé le yoga
J'sais pas trop comment j'ai fait ça
J'me suis dérinché l'avant-bras

J'ai lâché la méditation
Comme je pensais pas
Je trouvais le temps trop long

J'ai essayé pour me remonter
De tchéquer l'horoscope de la journée
Y disait qu'y fallait me watcher
Que ce jour-là, toute pouvait m'arriver…

Pis c'était l'horoscope du matin. J'ai dit : « Y m'arrivera rien, j'vas rester couché. » Y m'est arrivé queque chose : j'm'ai endormi, j'ai faite un autre cauchemar. Eille, j'ai faite un cauchemar, c'tait comme une vue en couleur. L'acteur principal, c'tait Ronald Reagan. Pis dans mon cauchemar, y dev'nait président des États-Unis. Le shake m'a pogné, j'ai dit : « C'est écœurant ! Y est déjà mauvais acteur, imaginez-vous président qu'est-ce qu'y va faire ? » Non, mais ça été grave aussi ! Savez-tu qu'est-ce qu'y a fait dans mon cauchemar ? En dev'nant président des États-Unis, y a décidé d'faire aux Américains exactement c'que l'bon Dieu nous avait faite quand y nous a créés. Vous avez pas l'air de vous rappeler c'que l'bon Dieu nous a faite quand y nous a créés, vous autres ! C'est pourtant simple : y nous a donné toutes sortes d'affaires pour

* À cette époque, Claude Ryan est chef du Parti libéral du Québec et chef de l'opposition après la défaite de sa formation, le 13 avril 1981.

Licence enqc-11-5534263-15408269-11238643 accordée le 02 octobre 2024 à Louise Garon

avoir du fun, mais là y nous a défendu de jouer avec. Ronald Reagan a fait pareil aux Américains. Y a dit : « My fellow Américains, en tant que président, je veux vous dire que nous sommes dans un pays libre, donc tous les syndicats ont le droit d'grève. Mais tous ceux qui vont la faire, vont perdre leur job immédiatement ! »

Eille, j'braillais dans mon cauchemar ! J'ai dit : « Pauvres Américains, c'est terrible pour eux autres ! On dirait que plusse que ça va, plusse que ça va mal ! C'est pas des farces, y ont commencé avec une Lincoln pis y finissent avec une réguine ! » Eille, ça m'a réveillé ben raide. J'me réveille, j'tais comme dans des vapeurs, j'tais euuuhhh… Euuuhhh… Tout d'un coup, PAH ! Ah, moi aussi j'ai faite un saut, c'est écœurant ! J'ai dit : « Ça y est, la calotte me glisse ! » Ben non, j'avais oublié que j'm'étais couché en d'sous du lit…

C'est là que j'ai essayé le jogging pour me passer ça. Mais ça rien aidé. Le soir, j'ai faite le pire cauchemar qu'un Montréalais peut faire. J'ai rêvé que monsieur Drapeau avait eu une autre idée. J'ai rêvé que monsieur Drapeau avait décidé d'organiser l'ouverture de la prochaine guerre mondiale à Terre des hommes. Eille, j'ai dit : « Faut que j'fasse queque chose pour m'en sortir. » C'est là que j'ai développé une nouvelle théorie que j'vas vous expliquer à l'instant…

Quand ça va mal
Quand t'as le moral à terre
Quand ça va mal
La vie te donne trop de misères
Y a inque une affaire à faire
C'est de croire
(*Chœur :*) Oh… yeah !

Ça fait que là, j'ai développé une nouvelle affaire. Le matin, en me l'vant, j'fais des exercices physiques et en même temps que j'fais mes exercices physiques, j'fais des exercices psychologiques. Non non, parce que j'ai compris une affaire, c'est que pour faire passer nos peurs, la seule manière c'est de croire, s'accrocher à queque chose. Fa que pendant mes exercices physiques, j'essaye de m'faire croire que j'crois dans queque chose. Pis des fois, j'crois pendant une heure ou deux pis j'ai peur de rien.

Eille, c'est tellement extraordinaire ces exercices-là que j'ai décidé de vous en faire profiter, mesdames et messieurs. Nous allons maintenant les faire

ensemble. Êtes-vous contents? Oui? Y en a qui sont pas contents, mais dites-vous ben un affaire: c'est difficile à partir. T'sais, comme on s'dit entre gars, c'est dur en partant mais quand t'es d'dans, t'es ben. Han, c'est de s'partir qui est difficile. Non, vous allez voir. Si on l'fait toute ensemble pis on croit vraiment, dans deux trois menutes y peut arriver des miracles. Toute peut arriver! À part de t'ça, c'est facile. Vous allez voir, le côté physique, c'est facile. On fait ça: un, deux, un, deux... C'est facile ça, han? En haut, y vont nous l'montrer. En haut, on va faire ça pour eux autres... Un, deux... Non non, en haut, faites pas ça. Y vont sacrer l'camp en bas. R'marquez, c'est pas grave, y ont pas payé cher, mais quand même... Non, mais pour qu'en haut tombe pas en bas, c'qu'on va faire, on va rester assis. On va faire jusse le haut d'l'exercice... Un, deux... C'est bon, ça fait d'l'air, ça change l'air de place. Même que tu peux r'connaître du monde que tu savais pas qu'y étaient icitte, toutes sortes d'affaires...

O.K.! On fait ça pis en même temps qu'on fait ça, on essaye de s'convaincre qu'on croit dans queque chose. Vous allez voir que c'est extraordinaire, ça va changer l'atmosphère complètement dans place... O.K., on commence le côté physique, on y va ensemble... Un, deux, un, deux, un, deux, envoye, on y va. Tranquillement, prenez vot' temps. Avant-hier, ça pris quatre heures avant que tout l'monde le fasse. C'est long, ça! On travaille pas d'main matin, c'est pas grave... Envoye, envoye, ça va être fantastique! Ah! O.K., là, à présent, vous répétez après moi. Attention...

JE CROIS

Musique: Libert Subirana

Je crois
«*Je crois*»
Je crois que je croirai
«*Je crois que je croirai*»
Je crois qu'on croira
«*Je crois qu'on croira*»
Faut croire qu'on croit
«*Faut croire qu'on croit*»
Tant qu'on croira
«*Tant qu'on croira*»

Croire, il y a rien que ça
«*Croire, il y a rien que ça*»
Faut croire qu'on croit
«*Faut croire qu'on croit*»

Eille, on va taper par en avant, c'est moins fatiquant! On r'commence. Attention, chantez fort!

Je crois
«*Je crois*»
Je crois que je croirai
«*Je crois que je croirai*»
Je crois qu'on croira
«*Je crois qu'on croira*»
Faut croire qu'on croit
«*Faut croire qu'on croit*»
Tant qu'on croira
«*Tant qu'on croira*»
Croire, il y a rien que ça
«*Croire, il y a rien que ça*»
Faut croire qu'on croit
«*Faut croire qu'on croit*»

O.K. Là, on va l'faire pour la dernière fois, faut qu'on soit convaincants, faut qu'on croie pour le vrai!

Je crois
«*Je crois*»
Je crois que je croirai
«*Je crois que je croirai*»
Je crois qu'on croira
«*Je crois qu'on croira*»
Faut croire qu'on croit
«*Faut croire qu'on croit*»
Tant qu'on croira
«*Tant qu'on croira*»
Croire, il y a rien que ça
«*Croire, il y a rien que ça*»

Faut croire qu'on croit
«*Faut croire qu'on croit*»

O.K., là on va s'détendre les bras d'même.

Croire
«*Croire*»

À quoi? Amen!

L'idole

Ça, ça fait du bien, han? Wow! Sincèrement, mesdames et messieurs, est-ce que vous croyez? Y en a qui croyent pas encore, han? Vous? Bon. Ben savez-vous pourquoi? C'est parce que vous l'avez pas faite, mais là on le r'fera pas pour vous! Faites ça tout seul chez vous l'matin. Non, ceuses qui y croient pas encore, 20 menutes le matin, vous allez voir, ça va arriver un jour. Pis quand qu'on croit, c'est estraordinaire! La seule chose, ceuses qui ont déjà commencé à croire par exemple, faites ben attention, faut pas croire à n'importe quoi! Non non! Si on veut s'passer d'nos peurs, faut qu'on croie dans des valeurs importantes, des grandes valeurs. Faut qu'on s'accroche à des choses qui en valent la peine, faut qu'on croie dans des vraies valeurs comme... (*Les musiciens:*) «L'argent!» Non. Non non, si on veut s'passer d'nos peurs, faut qu'on croie dans des vraies valeurs, faut qu'on croie dans des valeurs capitales comme... (*Les musiciens:*) «L'argent!» Eille, si vous arrêtez pas, vous allez en avoir des problèmes d'argent... Éteignez-moé ça c'te gang-là, j'veux pus leur voir la fraise! Allez, flyez, flyez! Allez parler entre vous autres là-bas, musichiens!

Non, mais c'est écœurant qu'est-ce qu'y ont faite là! C'est écœurant parce que m'as vous dire queque chose: si y a tant de stress pis d'peurs pis d'angoisses aujourd'hui, c't'à cause de c'te maudite argent-là. Ça fait des années que tout l'monde s'imagine que l'argent c'est la plus grande valeur pis comme l'argent perd d'la valeur toués jours, le monde s'énarve. Si on veut s'passer d'nos peurs, faut qu'on s'accroche à des vraies valeurs, des valeurs qui en valent la peine! Y en a des valeurs, c'est pas ça qui manque les valeurs, vous savez. Les valeurs. Eille! Han! Y en a! Aaaaaaah!... Eille! En haut? Demandez-

leur ! Y en a-tu, eille, sacrifice ? Y en a, y en a, han ? Pis euh… on les a pas toutes nommées encore, y en a ben plusse que ça, t'sais !

On a l'choix des valeurs. Un affaire que le monde a oublié, savez-tu quoi, c'est les valeurs humaines. Le monde est trop matérialisse aujourd'hui, le monde est ben trop matérialisse aujourd'hui, le monde a oublié les valeurs humaines. Pourtant les valeurs humaines c'est merveilleux, parce qu'entre vous et moi, mesdames et messieurs, soyons sincères quelques instants, si on s'pose la question, y a-t-il queque chose de plus beau que l'humain ? R'gardez-moi, han ! Non, sincèrement, y a-t-il queque chose de plus beau que l'humain ?

La quoi ? L'argent ? Pourquoi vous dites l'argent, vous ? Allez vous coucher avec un dix, vous allez voir si c'est plate ! Vous, c'était quoi qu'vous trouviez qui était plus beau que l'humain ? La quoi ? L'humaine ??? L'humaine. Qu'ossé ça ? Ça doit être encore un affaire avec des trous qui marche pas la moitié du temps. L'humaine, eille, on aura tout entendu, chose ! Non, mais quand j'parle de l'humain, j'parle de l'humain en général. L'humain avec un grand « U » !

Non, j'comprends un affaire, c'est que c'est pas facile de croire dans tous les humains quand qu'on a jamais cru dans les humains. Mais m'as vous donner un truc par exemple qui est ben bon. Pour commencer, pour pratiquer, on s'prend un idole. On croit dans not' idole. On croit dans quelqu'un d'extraordinaire, de merveilleux, d'exceptionnel, t'sais ? Yvon Deschamps ? C'est ça ! Lui, y l'a, lui y l'a ! Bon, voilà !

Après qu'on peut croire en quelqu'un d'exceptionnel, là on peut descendre, croire en du monde ordinaire. Là, on peut descendre plus bas encore, croire en les humaines par exemple, à toutes sortes d'affaires, t'sais ? Bon. Ben vous vous l'êtes attiré, fatiquantes !

Non, mais le truc de l'idole, c'est bon. Moé, j'vas vous dire un affaire : moé, j'ai suivi mon idole pendant 25 ans pis quand j'suivais mon idole j'avais peur de rien. Mais moé, j'l'avais ben choisie mon idole, mon idole moé, savez-vous-tu quoi ? Mon idole moé, c't'un chanteur américain, vedette internationale, connu dans l'monde entier, 25 ans de succès, 52 gold records… Eille, ça c't'une idole : 25 ans de succès, chanteur américain, connu dans l'monde entier, 52 gold records ! Eille, lui le monde l'aime assez, y peut même pus sortir d'chez eux, y est pus capable sortir d'chez eux, chose ! Y peut pus sortir d'chez eux. Eille, moé j'aimerais ça sortir d'chez nous, lui y peut pus sortir d'chez eux. Une fois, y a essayé d'sortir d'chez eux, y vient pour sortir d'chez eux, y avait

300 filles qui l'attendaient dehors. Y en a une, à dit: « Y est sorti d'chez eux! » Y se sont toutes garrochées d'sus, eille! Y ont arraché son linge su l'dos, sa perruque, son œil de vitre, toute y a passé. Eille, y l'a r'gretté d'être sorti d'chez eux. Ah, sac...! Non non, même une fille à y a coupé l'gros orteil. C'est pas ça qu'à voulait, mais à faite un saut, à dit: « Ça a un ongle? » Avait jamais vu ça, ça d'vait être une humaine.

Eille, lui mon idole y est tellement beau, tellement grand, tellement fort, tellement sexy, quand y sort dehors tout l'monde fait: « Wow! » En faite, moé mon idole est tellement beau, tellement grand, tellement fort, tellement sexy que toutes les gars voudraient être pareils, t'sais. Ben t'sais, moé, j'ai pas à vouloir être pareil: chus pareil. Chus tellement pareil, j'vas vous dire un affaire: quand j'm'habille pareil, j'me peigne pareil, j'sors dehors, le monde sua rue y se r'tourne. Y pensent que c'est lui! À part de t'ça, non seulement j'y r'ssemble, à part de t'ça chus capable de chanter pareil, faire les mêmes gestes, tellement que si l'monde nous verrait toués deux su l'même « stage », y a ben du monde qui saurait pas si y en a pas un des deux qui est pas l'autre, même y a ben du monde qui saurait pas qu'y en a un des deux qui est pas là.

O.K., vous m'croyez pas? On va faire un concours. Aimez-vous les concours? Oui? O.K., mon idole vous l'connaissez toutes: chanteur américain, vedette internationale, 25 ans de succès, 52 gold records. Moé, je l'imite parfaitement, je l'imite parfaitement, moé! J'y r'ssemble en plusse! Alors j'vas vous chanter une de ses chansons, vous allez le r'connaître. Mais c'est sûr que vous allez le r'connaître, mais l'concours ça va être un concours de vitesse, ça va être la première personne qui le reconnaît qui va crier son nom fort, ça va être inque elle qui gagne... Han? Pardon? Qu'est-ce qu'à gagne? Euh... Qu'est-ce qu'à gagne, je l'sais-tu moé, qu'est-ce qu'à gagne? Entécas, vous autres en avant, j'vas vous dire un affaire: si vous arrêtez pas, vous allez gagner la sortie qui est jusse-là, c'est-tu correct ça? « Qu'est-ce qu'à gagne? », je l'sais pas moé qu'est-ce qu'à gagne! À gagne queque chose bon, à gagne queque chose! Oui, à gagne l'humaine là-bas, à s'en va avec!

O.K., attention! Chanteur américain, 25 ans de succès, 52 gold records. Attention! Pis c'est pas Elvis. Non non, je l'sais, c'est décevant, j'y ressemble tellement, c'est écœurant! Non, mais j'ai l'même genou qu'Elvis, avez-vous r'marqué? Eille, y avait un os icitte pareil comme moé pis la jambe plie du même bord, toute! C't'écœurant, pareil pareil! Non, mais y est aussi connu

qu'Elvis. Attention. Chanteur américain, 25 ans de succès, 52 gold records, voici ma première interprétation. Ah, ça va être écœurant ! Vous allez l'avoir, chus sûr ! O.K. ça commence de même : « Ah a ! Ah a ! Ah a ! Ah a ! » Non non, ça, vous le r'connaîtrez pas : mon record était brisé, attends menute… Non, mais j'l'écoutais pareil : un idole, c't'un idole. T'sais comment c'que c'est. Non non, euh… O.K. Voici une chanson qui a été sur le hit parade pendant six ans. Attention ! Ah, ça c'tait bon, ça c'tait bon ! Ça commençait d'même :

Eh one, eh two
Eh one, two, three, four
Anytime, as mynday naih
Y aswon naby eberenin
Slouc, Eh slouc, Eh slouc

Ben, là c'est l'orchestre qui joue, j'peux pas chanter en même temps par exemple !

Haille, Y won sean about you
Ah…

Eille, j'vas-tu niaiser toute la soirée ? Vous sortez pas ou quoi, vous autres ? Qu'est-ce que c'est vot' problème ? Entécas, vous le r'connaîtrez un autre fois, c'est toute, c'est pas grave. Non, c'est grave ! J'vas vous dire un affaire : vous êtes à peu près les seuls dans l'monde qui connaissez pas mon idole. Pis vous auriez avantage à l'connaître parce que j'vas vous dire queque chose : moé, mon idole, c'est un homme, c'est un homme rare, O.K. ? Moé, O.K., mon idole moé, c'est tellement un homme mon idole, savez-vous-tu c'qu'y fait la nuit, moé mon idole, savez-vous-tu c'qu'y fait la nuit mon idole, moé ? Non madame, y dort pas. C'est pas vot' mari, c't'un homme mon idole, moé ! Moé, mon idole, toutes les nuits vers minuit minuit et quart, y met une fille derrière lui sur son bécyk à gaz pis y part dans les rues de San Francisco. Marmmmm… Marmmmm… Eille, jusqu'à quatre cinq heures du matin, y faut être macho pour faire ça ! Pis c'est vrai parce que j'l'ai vu dans la revue du fan club pis vous auriez dû l'voir, y était su l'portrait dans revue du fan club, y était pas tout seul su l'portrait, oh tabarnouche ! Elle, à l'avait les rondeurs à bonne place ! Elle, t'avais pas besoin d'y demander si a marchait ! Eille, j'ai jamais vu une moto comme ça. Ah, c'est écœurant, chose ! Pis vous auriez dû l'voir lui, y avait toute le kit pour aller en bécyk à gaz, y avait le casse, les bottes, les

gants, le froc, les culottes de cuivre, toute! Habillé en cuivre d'la tête aux pieds, ah c'tait écœurant d'voir ça: le casse, les bottes, les gants, le froc, les culottes de cuivre! Non, mais y montraient ça parce qu'on pouvait l'faire v'nir... Pas lui! Le casse, les bottes, les gants, le froc, les culottes de cuivre, toute eille!

Moé j'les ai faites v'nir parce que c'est là j'ai dit: «Moé moé moé moé, j'm'as vivre la vie de mon idole.» Fa que toués soirs vers minuit minuit et quart, j'me mettais mon casse, mes bottes, mes gants, mon froc, mes culottes de cuivre. Mais j'ai pas de bécyk à gaz, t'sais, mais ça fait rien. J'éteignais les lumières de mon salon double, j'prenais mes vieilles pognées d'bécyk à pédales avec ma flash-light, là j'partais dans l'salon double. Vroummm... Vroummm... Vroummmmmm... Eille, les wheelies, toute! C'tait écœurant d'voir ça. Chus v'nu tellement bon qu'un soir chus passé entre mon poêle à deux ronds pis ma berceuse. Au lieu d'breaker, j'ai donné du gaz: vroummmm... J'avais oublié que j'avais mangé du riz au souper, j'ai shiré, j'ai rentré dans l'mur mais... C'est là qu'ma logeuse a dit: «Vous pouvez pus faire ça, ça réveille les autres chambreurs.» J'ai dit: «Si j'peux pas faire la vie de mon idole, m'as essayer d'avoir quelque chose que mon idole a.» Pis mon idole y avait quelque chose de très beau, y avait un boat à wouelles et pis moé j'ai dit: «Moé, mon idole y a quelque chose de très beau t'sais, y avait un boat à wouelles.» Et pis moé, j'ai dit...

Ah sacrifice, eille, j'parle-tu tout seul moé? R'gardez-moé! Mon idole avait quelque chose de très beau, y avait un boat à wouelles. Y a des boats à rame, voyez-vous? À rame. Des boats à moteur. Prouu! Prouu! Et des boats à wouelles. Eille, j'ai pogné la gang à soir moé, franchement! M'as t'dire queque chose: quand c'est rendu qu'y faut qu'tu mimes, c'est grave en tabarnouche!

Entécas, mon idole avait un boat à wouelles pis moé j'avais pas d'argent pour en avoir un! Ça fait que j'm'en fabriquais un. Le soir, j'prenais des p'tits blocs... Des p'tits blocs! C'est correct? Bloc, bloc, un p'tit bloc! J'mettais ça en d'sous des pattes de mon lit pour le canter parce qu'un boat à wouelles dans l'vent, le vent: houuuuuu, ça cante... Chanter, enlevez le h: canter! Là, j'prenais mon balai. Un balai, ça va? Balai. J'mettais ça dans le pied du lit et là j'ai coupé mon drap pour me faire une wouelle! Bon, là ça marche. Pour que ça fasse plus vrai, j'm'assisais dans mon lit, j'me mettais une chaudière d'eau à terre. Flac a flac! Flac a flac! Ah, les voyages que j'ai faites! Après trois jours, j'ai arrêté: ça m'donnait mal au cœur. Ça, je l'mime pas!

Non, finalement j'ai lâché mon idole, j'm'as vous dire pourquoi. J'ai lu dans revue du fan club qu'y s'piquait. T'sais, y s'droguait au Coke. Ah non, eille, j'ai essayé ça, j'arrive au dépanneur, j'm'achète un gros Coke, y a un gars qui m'a espliqué quoi faire: j'mets l'Coke dans une cuillère, j'fais chauffer ça avec un allumette, j'mets ça dans seringue, j'me fais un tourniquette après l'bras, j'viens pour me piquer dans cuisse... Ah, tab... eille! J'ai dit: «Non! C'est trop dangereux.» Eille, tu pognes du Coke flat, tu peux voir toutes sortes d'affaires avec ça! C'est là qu'j'ai décidé d'me partir à des drogues plus douces, j'm'ai dit: «J'vas partir au Cream Soda, là tu montes tranquillement t'sais, l'orangeade jusqu'au Coke.» Finalement, j'ai aimé mieux lâcher mon idole.

Mais j'vas vous dire un affaire: quand j'ai lâché mon idole, je ne croyais plus dans un humain. La peur m'a r'pogné, j'tais pus capable de rien faire, j'osais même pus sortir, même j'me berçais dans mon salon double, ça m'faisait peur. Non, mais se bercer, c'est dangereux, le monde pense pas à ça! Un berceau fêlé, tu pars par en arrière, tu r'viens pas! Non non! Eille j'avais assez peur de t'ça, j'me berçais pis j'tendais toujours l'oreille au cas que l'berceau fêle!

Pis un soir de même, j'me berçais pis j'tendais l'oreille t'sais, pour le berceau. Pis moé, y a un affaire drôle, c'est que l'salon double que j'loue dans maison d'chambres, y s'trouve à donner sur un mur mitoyen, que l'autre bord c'est une maison ordinaire, que c'est une famille qui reste dedans dont la jeune fille de 16 ans a la chambre d'en avant qui donne d'l'autre bord du mur mitoyen que d'mon bord c'est l'salon double dans maison d'chambres, et puis euh... j'me berçais d'même et pis j'tendais l'oreille. Pis d'un coup, j'entends d'l'autre bord du mur:

Envoye donc, envoye donc, envoye donc donc donc!
Envoye donc, envoye donc, envoye donc donc donc!

Eille, j'ai dit: «C'est écœurant, 16 ans! Y commencent de bonne heure de nos jours, han?» D'un coup, à t'lâche un wouac: «Oua! Oua! Oua!» J'ai dit: «Pour moé, à veut pus, son chum est en train de l'étrangler!» J'me garroche su l'mur. J'dis: «Lâche-la!» J'entendais pus rien, j'y dis: «Tiens-toé bien, j'arrive!» Ben j'ai pas dis ça d'même, j'étais collé su l'mur, j'dis: (*Imitant la voix contre un mur:*) «Tiens-toé bien, j'arrive!» D'un coup, j'entends d'l'autre bord du mur: «J't'après écouter un record d'une chanteuse, voulez-vous que je le r'mette?» J'ai dit: «C'est pas une chanteuse, mais r'mets-lé pareil.» Ça r'part, eille!

Envoye donc, envoye donc, envoye donc donc donc!
Envoye donc, envoye donc, envoye donc donc donc!
Oua! Oua! Oua!

Ah, entécas j'riais là, c't'écœurant! Après qu'le record a été fini j'ai dit: «C'est pas une chanteuse, c't'une folle!» À dit: «C'est rien, vous l'avez pas vue!» Eille, le lendemain, à m'a passé un portrait. Atriqué d'même, j'me ferais même pas poser! Eille, c'est écœurant, chose! Mais j'vas vous dire un affaire: à faisait jouer ça l'soir, han? J'riais pis quand qu'on rit, on a pas peur. Pis c'est là que j'me sus aperçu d'un affaire: dans la vie, on peut s'habituer à toute, même au pire! Quand qu'à l'faisait pas jouer, j'm'en ennuyais. Je l'chantais moé-même:

Envoye donc, envoye donc, envoye donc donc donc!

Ah pis d'autres bonnes chansons! C'te chanteuse-là a fait des très bonnes chansons. Eille, c'te chanteuse-là a déjà faite une chanson avec des paroles, toute! Oui oui, pis des paroles profondes! C'est elle qui chantait... euh... euh... attendez un p'tit peu...

Non, j'te passe pas mon mouchoir
Tu t'moucheras un autre soir
M'ai t'enfargée dans l'crachoir...

Entécas, c'tait bon ça! Ah, ça c'tait bon. Ma chanson préférée de c'te chanteuse-là, c'est quand qu'à chantait:

Moé j'reste au vingtième étaaaaaaaage...

Ah, ça j'aimais ça, eille! J'avais toujours hâte qu'à s'pitche en bas du vingtième, t'sais! Non, mais finalement j'vas vous dire queque chose: c'te chanteuse-là, ça v'nu mon idole. Ça v'nu mon idole parce qu'un idole c'est quelqu'un qui est capable de faire queque chose que t'es pas capable de faire. Pis moé, j'ai toujours eu peur de toute pis j'me dis: «Elle, atriquée d'même, chanter des niaiseries pareilles pis monter sur un "stage" quand même, y faut qu'à l'aye peur de rien!» Eille, y faut qu'à l'aye du front rare! C'est v'nu mon idole pour ça, même c'est tellement v'nu mon idole, est v'nue chanter au Forum l'année passée un soir. J'y ai été. J'y ai été! Au Forum, j'y ai été! Le gars à côté en r'venait pas. Y dit: «Y est sorti d'chez eux! Y est sorti d'chez eux!» J'tais sorti d'chez nous, tabarnouche! Ah oui! Eille, j'ai été au Forum, moé!

Ben, c'est la p'tite qui m'achalait. À dit: «Vous l'aimez, v'nez donc, vous l'aimez, v'nez donc, vous l'aimez, v'nez donc!» Ah ben j'ai dit: «J'y vas pas.» À dit: «Vous l'aimez, v'nez donc!» Ah ben j'ai dit: «Lâche-moé, toé. Y a ben du monde qu'on aime pis on vient pas, t'sais, ça, euh...» Non, mais ça s'commande pas. À dit: «C't'au Forum!» J'ai dit: «Justement, j'ai peur des foules, j'ai jamais vu l'Forum à cause d'ça.» D'un coup, ça m'a frappé, j'm'ai dit: «Une folle de même, y aura pas parsonne au Forum! C'est ma chance de voir le Forum vide!» J'ai dit: «J'y vas!» À dit: «Parfait! Déguisez-vous.» J'ai dit: «Pardon?» À dit: «Y faut s'déguiser pour aller là.» J'ai dit: «Comment ça?» À dit: «Je l'sais pas, mais le monde se déguisent pour aller la voir.» J'ai dit: «Pourquoi y s'déguisent, le monde?» Ben à dit: «Je l'sais pas.» D'un coup, ça m'a frappé, j'ai dit: «Tabarnouche, j'comprends que l'monde se déguise pour aller la voir elle, y a pas parsonne qui veut s'faire r'connaître là, chose! Ça aurait l'air d'une déviation, t'sais...» J'ai dit: «O.K.»

Fa que j'me mets à fouiller dans mes vieilles affaires, finalement j'me sus trouvé un vieux jacket que j'm'avais faite faire y a une quinzaine d'années. Non, mais ça c'est un jacket que j'm'avais faite faire parce que dans c'temps-là, j'aimais beaucoup prendre des marches le soir, t'sais. Mais à chaque fois, je v'nais pour traverser la rue, j'avais toujours peur qu'les chars me voyent pas, t'sais? Eille, ça c'est sécuritaire c'te jacket-là! Ah tabarnouche, ça, tu peux traverser les rues sans r'garder l'soir, les chars y s'frappent entre eux autres!

Eille, j'arrive au Forum, c'tait noir de monde! Mais pas du monde, mais toutes sortes de bébittes. Ah, c'tait écœurant d'voir ça! Eille, j'avais assez peur, j'voulais m'en r'tourner chez nous! Après ça, j'ai dit: «C'est mon idole, chus prête à prendre tous les risques pour mon idole!» Ben j'ai dit: «D'un coup y l'aiment pas? Des fous d'même, y sont capables d'y pitcher des tomates!» Sur un autre chanteuse ça pourrait tacher son costume; mais elle, ça la marquerait pour la vie! D'un coup...

CHANSON POUR MON IDOLE

Musique: François Cousineau

La salle s'éteint, me v'là dans l'noir
Tout mon corps se met à trembler
J'voudrais tellement qu'ce soit l'grand soir
Chus v'nu pour te voir triompher

Chus ben gêné, chus ben timide
J'ai d'la misère à m'contrôler
Fa qu'si fallait qu'tu t'tapes un bide
J'pense que j'pourrais pas m'en r'lever

Les musiciens commencent à jouer
J'respire pus, j'ai les mains mouillées
J'ai tellement peur, j'me ferme les yeux
J'te prie comme si t'étais l'bon Dieu
Donne-moé la vie, donne-moé l'espoir
Y reste jusse toé en qui j'peux croire
Mais ça commence à applaudir
J'en peux plus, j'pense que j'vas mourir

Mais là y a comme un coup d'tonnerre
Mon cœur se r'met à s'faire aller
T'arrives, t'es comme dans un éclair
Y a pus d'barrière entre toé pis moé
Que tu t'garroches
Que tu chantes ou qu'tu cries
C'est la même chose, tu vis notre vie
Tu veux que j'm'accroche
Tu chantes pour nous sauver
Ça veut dire qu't'as besoin d'moé
T'as besoin d'moé
T'as besoin d'moé

T'es tellement belle, toute déguisée
Pour faire la folle, pour t'oublier
En habit d'clown ou déshabillée
Moé j'te vois en robe de mariée
Aussitôt qu'tu t'mets à chanter
J'pars dans l'espace à tes côtés
J'ai pus d'hang up, chus délivré
Dans l'cosmos, j'peux respirer

Te voir, c'est voir c'qu'y a d'plus beau
T'en donnes tellement que t'en donnes trop
Tu chantes comme si la vie t'écorchait

C'est qu't'à comprends, c'est qu't'à connais
Ça fait ben mal, oui mais faut pas lâcher
Faut pas qu't'arrêtes, faut pas t'tanner
Si tu lâchais, j'pourrais pus exister
Moé j'peux jusse vivre à travers toé
À travers toé
À travers toé

T'es tellement belle

L'amitié

On cherche-tu loin, des fois, pour trouver des affaires qu'on a jusse en d'sous du nez ? Là, j'parle pas d'vous autres, en avant… Toute ma vie, j'ai eu tellement peur de ça, j'ai toujours quequ'un ou queque chose que j'pourrais croire dedans pour oublier mes peurs. Toute ma vie, je l'avais en moé pis j'm'en avais pas rendu compte. Parce que moé, j'ai un ami. Un vrai. Qu'on peut appeler un meilleur ami. Et quand t'as un ami, t'as toute !

T'as toute parce que quand t'as un ami, t'as l'amitié. Pis l'amitié, c'est la plus belle chose dans l'monde. J'me rappelle même qu'à l'école, un frère nous a raconté l'histoire de deux amis. En faite, c'tait l'histoire d'un ami qu'avait risqué sa vie pour sauver la vie de son ami. Eille, c'est-tu beau, ça ? L'ami qu'a risqué sa vie pour sauver la vie de son ami. Eille, j'vivrais jusqu'à 100 ans, jamais j'oublierai c't'histoire-là : l'ami… je l'sais que j'répète toujours la même chose, mais c'est parce que j'me rappelle pus de l'histoire dans l'moment…

Ah ! J'en sais une autre de deux amis aussi. Ça s'passait y a cinq six cents ans dans les croisades. C'était un chevalier qui s'en allait aux croisades, y vient pour monter su son cheval, d'un coup y dit : « Oh, oh ! J'ai oublié de barrer queque chose… » Fa qu'y rentre dans l'château, y barre la bonne femme… Non, mais dans c'temps-là, y prenaient pas d'chances avant d'partir : y les barraient. Ben, y leur mettaient comme des ceintures de chasteté. En faite, c'est comme des culottes de tôle, mais à longue ça v'nait en acier trempé. Non, j'sais qu'ça l'air cruel, mais y avait moins d'gars qui s'faisaient écraser par des frigidaires…

Y vient pour r'partir, à y dit : « Si tu meurs aux croisades, est-ce que j'vas rester barrée toute ma vie ? Tu pourrais pas confier la clé à quequ'un que tu

pourrais truster?» Y dit: «Bonne idée. J'vas confier la clé à mon meilleur ami.» Y appelle son meilleur ami, y dit: «Meilleur ami, comme tu vois, je m'en vas aux croisades.» Fa qu'y r'lève la jupe d'la bonne femme pis y dit: «Comme tu vois, j'ai barré la bonne femme. Et avant d'partir, je voudrais te confier la clé. Je veux te confier la clé à toi parce que j'sais qu'toi tu joueras pas dans mes bébelles pendant qu'chus pas là.» L'autre y dit: «Fie-toé su moé, ami! Je prends la clé, j'la mets sur mon cœur...» Y avait pas d'poche ici... Y dit: «J'm'en vais dans mon château et j'bougerai pas d'là jusqu'à ton retour.» L'autre y dit: «Parfa! Mais si chus pas r'venu dans cinq ans, jour pour jour, débarre-la, ça veut dire que chus mort.» L'autre y dit: «Pars en paix, ami!» L'autre y dit: «J'aime mieux en croisade.» Ben y dit: «Pars en croisade!» Y s'en va en croisade.

Ça faisait dix menutes qu'y s'en allait en croisade, d'un coup y entend v'nir un cheval au galop avec un gars d'sus. Y voyait pas, mais y savait que c'était un cheval au galop avec un gars d'sus. Non, y l'entendait à l'oreille. Ça s'entend parce qu'un cheval tout seul au galop, ça fait un son; un cheval avec une fille d'sus, ça en fait un autre... Ça fait que tout d'un coup, y voit son meilleur ami, y dit: «Meilleur ami, qu'est-ce qu'il y a-t-il-tu?» L'autre y dit: «Avant que tu sois rendu trop loin, j'voulais t'dire... tu m'as pas donné la bonne clé.» Ah! Ah! Ah! Ah non, c'est pas une bonne histoire, oubliez ça... Non non, c'est pas bon... Attendez, c'est pas ça. J'aurais aimé mieux vous conter l'autre, celle de l'ami qu'a risqué sa vie pour sauver la vie de son ami.

L'ami qu'a risqué sa vie pour sauver la vie de son ami... Non, mais celle-là, l'histoire de l'ami qui a risqué sa vie, ça r'ssemble plusse à moé et pis mon ami. Moé pis mon ami ça fait... ça fait 30 quelques années qu'on était amis. Eille, j'avais 13 ans, y en avait 15. Savez-tu pourquoi j'm'étais mis ami avec lui, moé? C'est parce que moé j'tais peureux pis lui, y avait peur de rien. Eille, lui c'est un p'tit gars, à 15 ans y était assez fou, y était capoté! Ah, inque pour vous montrer, un soir on marchait su l'trottoir, d'un coup y y pogne un idée d'fou: y arrive à moé, y dit, y arrive de même y dit, y dit: «On traverse!»

Ah tabarnouche, eille! On était même pas au coin! Ah eille, le shake m'a pogné, j'tais d'même... On a traversé, y a un truck qui m'a passé su l'devant des bottines! Mon chum a lâché un wouac au chauffeur, y dit: «Tu devrais traîner ta canne blanche quand tu chauffes, toé!» Le truck arrête. Le gars y dit: «Qu'est-ce qu'y a, les p'tits gars?» Eille, mmm... mo... moé... mmmm... mmoéé... moé... eille, moé j'shakais d'même... moé... mmmm... mm... j'shakais

d'même moé… Une chance, mon chum était pas peureux. Y dit à moé, y dit : « Dis-y : "Flye le laid !" » J'y dis : « Flye le laid ! » Y rouvre sa porte. Mon chum était pas peureux, y dit : « Dis-y : "Ferme ta porte, ça pue !" » J'y dis : « Ferme ta porte, ça pue ! » Y débarque. Y pésait à peu près 300 livres… Mon chum y dit : « Dis-y : "Rembarque, balloune, ou ben on va t'rouler !" » J'y dis : « Rembarque, balloune, ou ben on va t'rouler ! »

Quand j'ai r'pris connaissance, ça faisait quatre jours que j'étais aux soins intensifs. Ben j'en ai jamais voulu à mon chum parce que c'est un joueur de tours. C'est lui qui m'a présenté ma femme… Eille, un autre fois, y m'avait joué un bon tour aussi. J'avais à peu près 16 ans… J'avais-tu 16 ans ? Ah oui, y fallait qu'j'aye 16 ans : j'tais accoté su un poteau, j'niaisais. Et pis, y arrive avec un char pis c'était pas l'char à son père. J'y dis : « C'est pas l'char à ton père ? » Y dit : « Non, c'est l'char à mon oncle. » J'dis : « Ah. » Y dit : « Viens-tu faire un tour ? » J'y dis : « Certainement ! »

J'embarque, on part. Y était à peu près huit heures moins quart le soir t'sais, ça faisait cinq six menutes qu'on roulait. Tout d'un coup, y arrive à peu près 15 chars de police. Y breakent. Y dit : « C'est pas vrai, c'est pas l'char à mon oncle, c't'un char que j'ai volé. Sauve-toé ! » J'débarque de mon bord, y débarque de son bord, y fait 25 pieds, y s'fait pogner, eille ! Moé, j'me sus mis en troisième, j'ai jamais couru d'même ! J'ai couru quatre heures de temps, moé. Quatre heures, moé ! J'ai faite toutes les ruelles d'la ville, j'm'ai caché dans toutes les poubelles que j'ai vues, ah c't'écœurant, chose ! J't'arrivé chez nous, j'puais ! Mais j't'arrivé chez nous. Ma mère s'en est pas aperçue. Était habituée et pis euh… non, mais mon père v'nait souvent coucher à maison pis euh…

Eille, j'arrive à maison, y est à peu près minuit l'soir, j'ferme la porte. D'un coup, dans maison, la chienne m'a pogné. J'ai dit : « Veux-tu m'lâcher toé, veux-tu m'lâcher ? » La p'tite maudite chienne à m'pognait les turn up tout l'temps ! Quand la chienne m'a lâché, la peur m'a pogné. Eille, j'm'ai dit : « La police y ont ben vu qu'on était deux, y vont l'torturer, y vont l'faire parler, y vont y faire dire mon nom, mon adresse, y vont v'nir me chercher ! » Eille, j'shakais d'même ! D'un coup, j'ai pensé à l'histoire du frère : « L'ami qu'a risqué sa vie pour sauver la vie de son ami. » J'ai dit : « C'est mon ami, y me stoolera jamais. Même si y y coupent la langue, y dira pas un mot. J'peux dormir tranquille. » J'me sus couché pis j'ai dormi tranquille… jusqu'à quatre heures du matin, quand la police est venue m'chercher.

La première semaine à l'école de réforme, j'y ai pas parlé, rien. Eille, un après-midi y vient m'voir dans cour de l'école de réforme. Y dit: «Pourquoi tu m'parles pas?» J'ai dit: «T'es un beau écœurant toé, chose! Tu m'as stoolé!» Y dit: «J'ai rien dit, moé!» J'ai dit: «Ah c'est pas toé, r'garde donc ça. On était tout seuls dans l'char! Qui c'est qui leur a dit mon nom, mon adresse, han? Si c'est pas toé, c'est qui? Tu m'feras pas accroire que c'est l'Saint-Esprit, c'est pas son genre de tours!» Y dit: «J'sais pas qui c'est qu'c'est, mais c'est pas moé entécas.» Ben j'ai dit: «Arrête donc, prends-moé pas pour plus épais que chus, chose. On était tout seuls dans l'char. O.K., si c'est pas toé qui leur a dit mon nom, mon adresse — O.K., t'es smatte toé, — esplique-moé comment ça s'fait qui sont v'nus m'chercher chez nous? T'as rien dit? T'as rien dit? O.K., esplique-moé comment ça s'fait qui sont v'nus m'chercher chez nous d'abord, si t'as rien dit?» Y dit: «Attends menute, m'as y penser.» Y dit: «Courais-tu fort?» J'ai dit: «Çartain que j'courais fort.» Y dit: «R'gardais-tu en arrière?» J'y dis: «Je r'gardais pas en arrière, j'courais trop fort. J'voulais pas m'casser la gueule, je r'gardais en avant!» Ben y dit: «C'est ça qui est arrivé.» J'ai dit: «Qu'est-ce qui est arrivé?» Y dit: «Ben, nono, y a une police qui t'suivait, tu l'as pas vue, à t'a vu rentrer chez vous, à dit: "Quins, c'est chez eux."» J'ai dit: «Escuse-moi, ami, d'avoir douté de toi.»

Eille, pis c'est là j'me sus rendu compte comment c'est épais des polices! Eille, y faut-tu être niaiseux! Voulez-vous ben m'dire qu'est-ce qu'à faite sua galerie jusqu'à quatre heures du matin? Eille, j'aurais eu l'temps de m'sauver 20 fois par en arrière. Y sont épaisses!

Là, y a un affaire que j'viens d'penser, escusez menute, depuis t'à l'heure que j'vous parle de mon ami comme que ça fait 30 ans qu'on est ensemble, pis c'est vrai, mais en faite qu'est-ce que j'vous ai pas dit, c'est qu'ça fait 4 ans que je l'ai pas vu. Pis la dernière fois que je l'ai vu, y est arrivé un autre affaire spéciale aussi, euh... que j'me l'esplique pas très bien comment c'est arrivé. Euh, c'tait un lundi. C'tait-tu un lundi, ça? Oui, c't'un lundi: j'm'avais changé d'shorts et pis j'tais à taverne pis j'tais ben tranquille. J'étais tout seul, j'étais assis à une table, j'me parlais pas, rien, pis ça faisait à peu près deux heures qu'j'étais à taverne. D'un coup, y m'pogne un idée, j'ai dit: «Quins, tant qu'à être icitte, m'as m'commander une bière.»

Ça fait que j'me commande une bière, mon chum arrive sur l'entrefaite, y a boit. J'ai dit: «Comment ça va aujourd'hui?» Y dit: «C'est pas d'tes affaires.» Ben j'm'ai dit: «Ça, c'est un ami! C'est encore un meilleur ami que

j'pensais. Y a des problèmes, pis y veut pas m'énarver avec ça.» Non, mais c'était vrai parce que finalement je l'ai faite parler, j'ai réussi à y tirer le verre du nez. Eille, y avait des problèmes en tabarnouche, savez-vous-tu quoi? Y avait... y avait... y avait joué aux cartes, y avait perdu d'l'argent pis y avait emprunté d'l'argent à un shylock. Un shylock, un bandit! Un criminel qui y chargeait 22% d'intérêt, y faut être voleur en maudit, t'sais! Pis y fallait qu'y remette 600 piasses c'te soir-là pis y l'avait pas. Y l'avait pas, eille y shakait d'même! Y dit: «Y va me j'ter dans l'fleuve, y va m'couler dans l'ciment!» Y était assez énarvé, j'm'ai dit: «J'vas y faire une farce pour le détendre.» Ben j'ai dit: «Comme que t'as pas l'argent, quand t'arriveras face à face au shylock, tu y diras: "Flye le laid!"»

Fa qu'là, j'ai essuyé la bière qu'y m'avait pitchée, j'ai dit: «Euh... fâche-toé pas chose, c'tait une farce. Tu devrais mettre d'l'argent en banque pour ces occasions-là. T'sais, c'est dangereux, ça!» Y dit: «J'gagne pas assez.» J'ai dit: «Ben ça, dis-moé pas ça. Tout l'monde dit ça! Personne gagne assez pour mettre d'l'argent en banque. Moé, j'gagne pas pantoute pis j'en mets d'l'argent en banque! C'est vrai, moé j'gagne pas, chus su l'bien-être, j'en mets d'l'argent en banque pareil!» J'en mets pas beaucoup mais t'sais, des mois six piasses, des mois sept piasses, ça d'l'air niaiseux mais comme que j'ai dit, j'ai dit: «Tabarnouche, ça fait plusse que 14 ans que j'fais ça, j'pète le 1 000 en banque, t'sais!»

Y dit: «Mon ami, t'as 1 000 en banque?» J'ai dit: «Certainement!» Y dit: «Passe-moé 800!» J'ai dit: «Y m'semble que c'est 600 qu'y faut que tu y r'mettes...» Y dit: «Avec quoi j'vas jouer aux cartes à soir?» Ben j'ai dit: «Chose, d'un coup tu l'perds? Ça m'a pris 14 ans pour mettre ça en banque, moé!» Y dit: «On voit ben qu't'es pas un joueur de cartes, toé! Voyons donc, nous autres les joueurs de cartes, on l'sait quand qu'on va gagner. On l'sent à l'avance. Moé, j'me sus l'vé à matin, j'ai dit: "Si j'avais une couple de 100 piasses, j'les pocherais toutes à soir." Je l'sais qu'm'as gagner. Mais d'un autre côté, c'est pas sûr combien m'as gagner. Ça, on peut pas prévoir ça, t'sais! J'peux gagner 50, j'peux gagner 100, peux gagner 1 000, 10 000, 100 000, un million ou deux, j'sais pas! T'sais, on commence à 10 cennes, mais on monte tout l'temps, on sait pas...» Y dit: «Inque pour te montrer combien que chus ton ami, n'importe quel montant que j'gagne, demain on le splitte égal.» J'ai dit: «Eille, j'peux pas r'fuser ça des montants d'même, chose! J'ai déjà la sécurité sôciale, là j'aurais la sécurité tôtale!»

Fa qu'j'ai été à banque, j'y ai passé l'argent. J'sais pas si y a gagné, je l'ai jamais r'vu. Mais j'l'ai vu quatre jours plus tard. Ma logeuse m'avait envoyé au terminus d'étobus chercher un paquet que sa cousine y avait envoyé d'la campagne. J'arrive au terminus d'étobus, mon chum était là, eille! J'y dis: «Prends-tu l'étobus?» Y dit: «Non épais, j'prends l'avion!» J'voulais y dire qu'y s'était trompé d'place mais j'm'ai dit: «À longue, y va s'en apercevoir.» J'y dis: «T'en vas-tu en vacances?» Y dit: «Non, j'm'en vas rester aux États, je r'viens pus icitte.» Eille, j'ai dit: «C'est pas la logeuse qui m'a envoyé chercher l'paquet d'sa cousine, c'est la providence! Trente ans d'amitié, j't'aurais jamais r'vu. Eille, donne-moé ton adresse là-bas, on va s'écrire pis la première chance que j'vas avoir, quand même ça prendrait dix ans, j'm'en vas te r'joindre!» Y dit: «Maudit niaiseux, j'en ai pas d'adresse, chus pas rendu encore!» J'ai dit: «C'est vrai, j'avais pas pensé à ça.» Ben j'ai dit: «C'est pas grave, du moment que t'as un adresse, tu me l'envoyes.»

J'ai dit: «Eille, j'veux pas t'énarver avec ça, mais combien qu'on a gagné l'autre soir?» Y dit: «Pas assez.» J'y dis: «Pas assez...? Euh... même pas assez pour me r'mettre mon 800 piasses?» Y dit: «J'pensais qu't'étais un ami, toé? J'm'en vas aux États, tu me r'verras peut-être jamais, j'prends l'étobus, j'risque ma vie tout l'long, toé tu t'sacres de moé, toé! Toé, c'est ton argent qui t'intéresse, han? Si je l'aurais ton 800 piasses, j'te l'sacrerais dans face!» Eille, j'filais cheap là! J'ai dit: «Escuse-moi, ami, j'sais pas c'qui m'a pris, mais oublie ça. L'important, c'est qu'aussitôt que t'as un adresse, tu me l'envoyes pis on va s'écrire. Pis si jamais j'ai une chance, j'm'en vas te r'joindre.» Fa qu'y a pris l'étobus, t'sais, ben y a pris l'étobus... J'trouve ça niaiseux c't'expression-là parce qu'y a pas parsonne qui est assez fort pour prendre un étobus. C'est l'étobus qui l'a pris. Y m'a pas encore écrit, mais chus çartain que c'est parce qu'y a pas trouvé d'adresse. Aussitôt qui va en avoir une, y va me l'envoyer. Eille, c'est mon ami.

MON AMI

Paroles: Yvon Deschamps et Serge Fiori, Musique: Serge Fiori

J'peux pas faire autrement
Le soir, mes pas m'entraînent
Sur la rue où t'étais avant
C'est toujours là qu'ça m'prend
Ça s'peut pas qu'ça soye pour ça

Que j'me sente si drôle en d'dans
Ça s'peut pas qu'ça soye pour ça
Que j'me parle tout seul tout l'temps
Mon ami, mon ami
J't'ai tout donné, j't'ai tout pris
Mon ami, mon ami
Pourquoi es-tu parti ?
Mon ami, mon ami
C'que j'ai pas encore compris
Mon ami, mon ami
C'est qu'tu donnes pas signe de vie

Tout seul dans la maison
Je r'pense à toute ma semaine
À combien d'occasions
J'aurais aimé qu'tu r'viennes
Mais ça s'peut pas qu'ça soye pour ça
Que j'me sente si drôle en d'dans
Ça s'peut pas qu'ça soye pour ça
Que j'me parle tout seul tout l'temps

Mon ami, mon ami
J't'écris encore, mais pourquoi ?
Mon ami, mon ami
Encore une lettre que j'garde pour moi
Mon ami, mon ami
J'peux pus trouver d'autres raisons
Mon ami, mon ami
Pour ton silence beaucoup trop long

Mon ami, mon ami
J't'attends encore, mais pourquoi ?
Mon ami, mon ami
J'attends toujours une lettre de toi
Mon ami, mon ami
J'peux-tu t'poser une question ?
Mon ami, mon ami
Te souviens-tu encore d'mon nom ?

Mais ça s'peut pas qu'ça soye pour ça
Non, ça s'peut pas, ça s'peut pas
Qu'ça soye comme ça
On oublie pas
Ça s'peut pas qu'ça soye comme ça...

La religion

Ça prend un maudit écœurant pareil! Probablement la pire affaire qui peut arriver dans vie, c'est penser qu't'as un ami pis un moment donné, te rendre compte qu'y a jusse ri d'toé tout l'temps. R'marquez que je l'blâme pas personnellement parce qu'y a dû subir l'influence des autres. Non, mais y est pas l'seul sur qui qu'on peut pus s'fier! Y est pas l'seul dans qui qu'on peut pus croire! On peut pus croire dans parsonne aujourd'hui. Le monde est assez croche aujourd'hui, on dirait que l'monde y attendent jusse que tu leur tournes le dos pour te sacrer un coup d'couteau dans l'ventre.

Non, mais qu'est-ce que j'trouve le plus grave dans ça, c'est que j'me dis si c'est vrai qu'on peut pus croire dans parsonne, ça veut dire que c'est vrai qu'on peut pus croire dans rien non plus. Parce que ça sert à rien de croire dans les belles idées: les belles idées, c'est l'monde qui les pognent pis y les écrapoutissent à leur dimension à eux autres. Depuis que c'est arrivé, j'ai pensé à ben des affaires pis y a un affaire que j'me dis, c'est que c'est pas vrai que l'monde est plus croche aujourd'hui qu'avant: le monde a toujours été croche.

Eille, y faut qu'le monde aye été croche! Y a 2 000 ans, y a un homme qui est v'nu sua Terre, y a dit: «Aimons-nous les uns les autres.» Mais l'monde a pogné c't'idée-là pis y ont faite 700 ans d'croisades, 400 ans d'inquisition, à peu près 15 millions d'morts pis d'torturés avec ça. Pis ça, c'est des papes pis des cardinaux qui ont faite ça! Imaginez-vous c'que l'monde ordinaire est capable de faire...

Y a 150 ans à peu près, y a un autre gars qui est v'nu sua Terre qui avait une aussi bonne idée, ça s'appelait le communisme. Ça aussi ça veut dire «aimons-nous les uns les autres», ça veut dire que tout l'monde est égal, ça veut dire que y a pas parsonne qui a l'droit de toute garder pis rien laisser aux autres. Ça veut dire qu'y a pas d'monde qui ont l'droit de contrôler toute! Pis

en Russie, savez-tu c'qu'y ont faite avec ça? Savez-tu c'qu'y ont faite? Quarante millions d'morts! Quarante millions d'morts pis c'est 200 000 personnes qui en contrôlent 200 millions pis les 200 millions ont pas l'droit de rien avoir pis de rien faire. Ça pas d'rapport avec l'idée, ça!

Pis c'est tout l'temps d'même. Toués jours, on peut lire dans l'journal, y a quelqu'un qui s'fait torturer ou ben qui s'fait exécuter à cause d'une belle idée. Mais moé, depuis que j'm'ai rendu compte de t'ça, j'vas vous dire queque chose: j'espère que ma tante avait raison quand qu'à disait que la vie n'est qu'un passage. Parce que si y a pas queque chose de mieux qu'ça l'autre bord, ça vaut même pas la peine de vivre c'te maudite vie-là. Mais l'problème avec l'autre bord, c'est le step qu'y faut faire pour y aller... J'aime pas ça du tout! Non, surtout que l'autre bord, on est pas aussi sûrs que ça comment qu'ça s'passe, han?

La seule manière d'être sûr de l'autre bord, c'est la religion. Pis la religion, chus d'accord, y a ben du monde qui l'dit: c'est probablement une des seules affaires qui restent qu'on peut vraiment croire les yeux fermés. Pis c'est vrai qu'on peut y croire les yeux fermés! C'est quand qu'on les rouvre qu'on a des problèmes...

Eille, y a des affaires difficiles à digérer dans la religion. J'm'en allais à messe un dimanche, y avait un affaire de bon dans messe dans c'temps-là c'est que c'était en latin, on comprenait rien. On pouvait s'imaginer que c'tait beau, toujours. Non, y avait deux affaires de bons dans messe y a 30 ans: premièrement, on comprenait rien pis la deuxième affaire qui était l'fun, c'est que pour le sermon, le prêtre montait en chaire. Ça fait qu'ça te donnait l'temps de t'installer confortablement pour dormir, t'sais! Fa que c'matin-là, on était toutes à messe toute la famille, d'un coup le prêtre monte sua chaire pour le sermon, on s'cante toute la gang. Ma mère c'tait la plus grosse, on la mettait su l'bord pis là on s'cantait toutes, toute la famille un à côté d'l'autre.

Pis dans c'temps-là, le prêtre y disait toujours une couple de phrases en latin au début du sermon pis moé, j'comprenais pas l'latin. C'matin-là, y s'met à parler en latin, j'comprenais! J'pousse mon frère, j'y dis: «Comprends-tu toé aussi?» Y dit: «Moé aussi.» J'y dis: «As-tu tchéqué si y avait des p'tites langues de feu qui ont descendu?» Plus tard, j'm'ai aperçu que j'avais pas compris, mais j'étais sûr que j'avais compris. Eille, imaginez-vous, savez-vous-tu c'qu'y a dit, le prêtre? Y dit: «Mes bien chers frères...» Ça c'est en

français, naturellement. Y dit : « Comme qu'il est écrit dans l'évangile d'aujourd'hui… » Là, y s'met à parler en latin, y dit : « You qua s'cache ta pitum. » En faite, c'tait plus long qu'ça. Y dit : « You qua s'cache ta pitum, you squalé ta minum. »

Eille, y m'a réveillé ben raide ! Moé j'ai dit : « On va avoir toute un sermon à matin ! Là c'est intéressant, t'sais ! » Y commence le sermon. Eille, ça parlait pas d'ça pantoute ! À place, y nous conte l'histoire du scélérat. Le scélérat était un homme qui avait vécu toute sa vie de vols, de viols, de recels, qui avait tué sa mère, violé des enfants et qui, pour terminer sa vie, se suicida. Belle histoire à conter, ça ! Y dit : « Vous devez penser que cet homme est en enfer ? » J'ai dit en moé-même : « J'comprends donc ! Inque le suicide c'est un péché mortel, imaginez-vous c'qu'y a faite avant ! » Y dit : « Ceux qui ont pensé que cet homme est en enfer ont posé un jugement téméraire : cet homme est au ciel. » Je r'garde, parsonne bougeait dans l'église, j'me lève su mon siège. J'ai dit : « Minute, Vic ! » J'ai dit : « C'est-tu ça qu'ça veut dire "you qua s'cache ta pitum" ? » Y dit : « C'est ça. You qua s'cache ta pitum, you squalé ta minum. Dieu est miséricordieux et pardonne à tous les repenteux. Cet homme a eu le temps de se repentir. Pour se suicider, y a sauté en bas d'un pont et avant de toucher l'eau, y a eu l'temps de dire : "Mon Dieu, j'aurais pas dû. Glou glou glou glou !" »

J'en r'venais pas. Un tueur de mère, un violeur d'enfants dans l'ciel ?! Pis nous autres, on risquait l'enfer toués 20 menutes !?! Non, c'est vrai ! Y en a qui disent que la chair est faible, j'vas vous dire un affaire : pour des p'tits gars de 14 ans, la chair est dure, ah ! Pis on avait pas l'droit de rien faire pour la ramollir ! J'avais assez peur de perdre le contrôle su moé pendant la nuit, le soir en m'couchant j'm'attachais les poignets en arrière du dos. Le p'tit gars en face de chez nous s'est caché dans l'banc d'neige pour faire ça. La souffleuse a passé. Y était trop occupé, y l'a pas entendue v'nir. Elle non plus l'a pas entendu v'nir… Quand c'est arrivé, ma mère a dit : « Ton p'tit chum est en enfer. » Parce qu'on savait pourquoi y s'cachait dans l'banc d'neige… J'pensais pendant la messe, j'ai dit : « Mon p'tit chum est en enfer pour ça pis l'écœurant qui a tué sa mère pis violé des enfants y est au ciel parce qu'y a eu l'temps de dire : "Mon Dieu, j'aurais pas dû, glou glou !" Pour qui est-ce qu'y nous prennent pour croire à des niaiseries pareilles ? » Han, c'est-y écœurant ? Pour qui est-ce qu'y nous prennent ? Croire à des niaiseries pareilles…

Eille, j'me sus pas posé la question longtemps. À un moment donné, y a un prêtre qui se r'tourne, qui nous r'garde en pleine face, y dit: «Per omnia secula secularum.» J'ai dit: «C'est pour ça qu'y nous prennent, y sont certains que ces culs-là, c'est nous autres!» J'ai pas été capable de croire pendant des mois après ça. À un moment donné, j'étais à l'école, j'ai dit: «Ça pas d'bon sens, eille! Moé, j'crois pas dans l'moment, j'm'en vas en enfer!» J'vas voir le frère directeur pis j'y dis: «Faites queque chose, frère! J'crois pas dans l'moment. Aidez-moé, y a-tu queque chose à quoi j'pourrais m'accrocher? Faites queque chose!» Naturellement, j'ai pas voulu m'accrocher à c'que l'frère me proposait, mais... Y dit: «Mon p'tit garçon, t'es chanceux. T'as la chance de vivre dans la seule vraie religion.» J'ai dit: «Oui?» Ben y dit: «Certainement! Connais-tu une autre religion qui a un pape infaillible?» J'ai dit: «Non.» Y dit: «On est la seule religion qui avons un pape infaillible. Un pape infaillible, c'est un pape qui peut pas s'tromper, pis le pape qui peut pas s'tromper, c'est le pape qui peut pas s'tromper qui nous dit qu'on est la seule religion. Ça devrait t'sécuriser.» J'ai dit: «Ça m'sécurise pas pantoute parce que quand même y en aurait 100 000 de religions, moé ça m'dérange pas pantoute. Parce que moé, c'est celle qu'on a que j'ai des problèmes avec. Pas les autres!»

Y dit: «Quel problème que t'as?» J'ai dit: «J'vas vous dire queque chose, j'comprends pas des affaires. J'trouve ça niaiseux, j'trouve ça épais. J'trouve ça niaiseux qu'un gars peut tuer sa mère, peut violer des enfants, pis y va aller au ciel si y a l'temps de dire: "Mon Dieu, j'aurais pas dû, glou, glou!" T'sais, pis j'trouve ça niaiseux des affaires, pis j'trouve qu'y a plein d'affaires qu'on peut pas comprendre. Pis si peut-être qu'un gars me l'expliquait, là je s'rais correct.» Y dit: «Si tu veux comprendre, fais-toi protestant.» J'ai dit: «Pardon?» Y dit: «Qu'est-ce tu penses que c'est, un protestant? C'est un catholique qui pouvait pas comprendre pis y s'est choqué pis y a protesté. On peut pas toute avoir dans vie. Tu peux pas être catholique et tout comprendre: l'essence du catholique, c'est de rien comprendre. Ça s'comprend pas, ces affaires-là. On est-tu capable d'expliquer un Dieu en trois personnes? On est-tu capable d'expliquer toutes ces affaires-là?» J'ai dit: «Non, je sus pas capable.» Y dit: «Bon! Ça serait trop simple si y suffisait à comprendre pour croire. N'importe quel épais pourrait croire. Tandis que là, c'est pas toutes les nonos qui croyent.» J'ai dit: «Vous avez raison, mais...» Y dit: «Le p'tit Jésus, y a-tu dit à ses apôtres: "Venez, je vais vous expliquer quelque

chose"? Y a rien dit d'ça. Y a dit: "Lâchez toute, farmez-vous pis suivez!" Bon! Pis on suit!»

Ben j'ai dit: «Si y aurait été là aujourd'hui, j'le suivrais. Mais y est pas là!» Ben y dit: «Suis l'pape! C'est ça l'idée: le pape est le représentant de Jésus sur la Terre. Nous autres, les catholiques, on suit l'pape, on s'farme la boîte pis on s'pose pas d'questions!» J'ai dit: «O.K., j'vas suivre le pape!» J'ai suivi l'pape. C'tait facile: y sortait pas. C'tait Pie XII, t'sais. Non, mais toute a ben été pendant des années jusqu'à un moment donné, on s'est mis à changer d'pape souvent. C'tait vers la fin des années 50. Vous en rappelez-tu de t'ça? J'sais pas où c'qu'y prenaient les papes, mais y les prenaient faibles. Y en a pas un qui toffait la run! Pour moé, pour se trouver des papes, y faisaient le tour des sanatoriums. Y m'semble que ça pas d'bon sens. Y les prenaient tellement faibles qu'y fallait qu'y s'mettent à trois quatre pour les sortir su l'balcon à Saint-Pierre. «Nomine patri mes frères... euuuhhh...» Là, y en rentraient un, une fumée blanche, y en sortaient un autre: «Patre... euuuhhh...» Y les enlignaient le long des rideaux pis à chaque pape, c'est d'la fumée. Eille, y avait tellement d'fumée dans Rome qu'y pensaient que Néron était r'venu.

Non, mais y en ont passé un paquet de papes. J'vas vous dire queque chose, y faut que tu soyes à court d'Italiens pour finir avec un Polonais! C'est là qu'j'ai faite une autre crise de foi parce que j'me sus rendu compte qu'les papes, si y passaient assez vite, y en a pas un qui disait la même affaire. J'me sus dit en moé-même: «Lequel était le plus infaillible? C'est-tu celui qui disait qu'on avait l'droit d'avoir du fun en faisant l'amour avec nos femmes en autant qu'on faisait des enfants ou celui d'après qui nous disait qu'on avait l'droit d'avoir du fun en faisant l'amour avec nos femmes même si on faisait pas d'enfant ou celui d'astheure qui était comme avant qui dit qu'y a pas d'fun là-d'dans, on fait des enfants?»

Un autre affaire qui m'a frappé, j'ai dit: «Tabarnouche, des papes, ça pense inque au sexe!» Pour moé, y a inque le sexe pour leur faire faire des bulles. J't'allé voir le curé, j'ai dit: «Eille, c'est-tu une impression qu'j'ai, mais y m'semble que depuis queques années, les papes, ça parle de sexe!» Y dit: «C'est une impression: c'est pas depuis queques années, c'est depuis toujours.» J'ai dit: «Comment ça?» Y dit: «Tu penses que ça tient à quoi, la religion catholique? Ça tient juste au sexe!» J'ai dit: «Pardon?» Y dit: «Le sexe, c'est la base de la religion. Ben, pas le sexe: l'absence de sexe. C'est ça

toute l'idée! Ça, ça commencé sans qu'y aye rien, vois-tu?» J'ai dit: «J'vois rien.» Ben y dit: «Les dogmes de l'Église, ça tient du fait qu'y a jamais eu d'sexe qui s'est passé pis toute est arrivé! L'immaculée conception, par exemple.» «C'est quoi l'immaculée conception?» Ben y dit: «À v'nue immaculée...» J'ai dit: «À v'nue immaculée? C'est un miracle certain, ça!» Pis y dit: «Le p'tit Jésus, y est v'nu sans qu'son père vienne.» J'ai dit: «Pour moi, y aimait pas ça dans c'famille-là, y a queque chose qui marche pas.» Y dit: «Vois-tu, c'est là l'idée, c'est que toute s'est faite sans qu'ça arrive. Donc, la religion catholique, c'est l'idée qu'le sexe c'est le péché, y a inque ça. Les autres péchés, c'est pas grave. Un pape, ça pas l'temps de penser à d'autres choses que ça, qu'est-ce que tu veux... Alors c'est ça qu'y décide: qu'est-ce qui est correct, qu'est-ce qui est pas correct. C'est sa vie au pape.» Ben j'ai dit: «C'est d'valeur pour lui. Rendu à son âge, y pourrait penser à d'autres choses.»

Non, c'est vrai, y a d'autres choses dans vie à part le sexe, sacrifice! À part de t'ça, on a pas besoin d'un pape pour nous dire quand est-ce qu'on a l'droit d'avoir du fun avec nos femmes. On a inque à demander à nos femmes, y vont nous l'dire quand on a l'droit d'avoir du fun. Non, mais moé, j'aimerais ça qu'un jour on aye un pape qui pense à d'autres choses qu'le sexe. J'vas vous dire pourquoi: j'aimerais ça qu'on aye un pape qui pense à l'autre bord, qu'y lise les Évangiles pis qu'là y prenne toutes les bouttes qui sont pas comprenables pis qu'y tchèque en haut. Y est plogué direct, bon! Qu'y aye les vraies réponses pis qu'y nous les dise. Nous autres, on aurait moins peur d'y aller, sacrifice! Les affaires l'autre bord, y disent ben des affaires de l'autre bord mais y disent pas toute! Comme par exemple, y disent qu'on va ressusciter avec nos corps. Ça, chus content parce que quand t'as un body d'même, tu veux l'garder.

Mais moé, j'sais pas si y en a des gens d'mon âge à peu près qui ont appris le p'tit catéchisme. Est-ce qu'y en a qui s'rappellent la première question dans le p'tit catéchisme? Non? «Où est Dieu?» Ouan, ça c'était dans mon temps; vous, c'est plus jeune, bon. «Où est Dieu?» Et qu'est-ce que c'était la première réponse? «Dieu est partout.» Bon. Ça, c'est pas simple ça, «Dieu est partout». C'est pas simple, ça! Eille, moé ça m'a pris des années à m'rentrer ça dans tête. Eille, en première année, y nous achalaient-tu avec ça! Y fallait l'savoir pour la communion, t'sais. Eille, toués jours les sœurs nous achalaient: «Où est Dieu?» «Han? J'sais pas moé, sœur, je l'ai pas vu. Si y est en r'tard, sa

mère va y donner un billet çartain, ayez pas peur.» «Dieu est partout!» «Oh, escusez sœur, escusez.»

Eille, y a une sœur à m'a pogné, j'sortais des toilettes, j'ouvre la porte. À dit: «Où est Dieu?» J'ai dit: «Escusez, j'pense que j'l'ai flushé, je l'sais pas moé!» À dit: «Dieu est partout!» J'ai dit: «Ben, y en a un p'tit boutte de parti, j'sais pas, vous auriez dû me l'dire, j'l'aurais enveloppé, queque chose, avoir un peu d'respect toujours!»

Eille, ça m'a pris des années à m'rentrer ça dans tête. Un moment donné, je l'savais, j'ai dit: «Dieu est partout.» Pis j'ai compris qu'est-ce que ça voulait dire! Y est partout, Dieu est dans mon voisin, Dieu est partout dans les animaux, dans les fleurs, dans... y est partout. Y est partout, dans les arbres... y est partout. Y EST PARTOUT! Eille, j'tais assez fier de moé, là! Pis j'cherchais des places pour être sûr qu'y soye là, t'sais! Quand j'ai connu les p'tites filles par exemple, j'te... j'te... hof... j'te... f... Les p'tites filles voulaient pas. Dieu est là après toute, j'vas aller voir, bon! Si y est là, c'est parce que c'est pas péché, bon! Eille, un moment donné, je l'savais: Dieu est partout.

Un dimanche, j'tais à messe, accoté su ma mère, j'somnolais un peu, le prêtre faisait son sermon, d'un coup y arrive, y dit: «Y en a qui vont payer!» J'me réveille, j'dis à mon père: «As-tu d'l'argent?» Y dit: «Non.» J'ai dit: «C'est pas nous autres.» Y dit: «Y en a qui vont payer au jugement dernier, quand Dieu reviendra parmi nous.» J'me réveille, j'dis à mon père: «Y va r'venir de y'où? Y m'semble qu'y est partout!» Le prêtre continue, y dit: «N'oubliez pas que seulement les justes seront assis à sa droite.» Eille, j'en pouvais pus, j'me lève su mon siège, j'dis: «Menute, Vic!» J'y dis: «Pouvez-vous nous espliquer à gang d'épais icitte, où est-ce que c'est la droite de partout?» Non, mais comme que j'ai dit: «Nous autres, on aimerait ça aller s'assir là, mais on va avoir d'la misère à trouver ça! On est épais, t'sais!»

Ça, c'est un autre affaire que j'comprenais pas. Oh, un autre affaire que j'comprenais pas, c'est comment ça s'fait qu'la sainte Vierge a eu un p'tit gars sans rien faire pour. R'marquez, ça m'dérange pas! À l'aime pas ça, à l'aime pas ça, est pas la seule, han? Bon. Mais c'que j'comprends pas, c'est comment ça s'fait qu'la sainte Vierge a eu un p'tit gars sans rien faire pour pis ma mère, elle, à toute faite pour pas en avoir pis à en a eu 15 pareil? Entécas, j'ai faite un autre maususse de crise de foi.

Fa qu'un soir, j'en pouvais pus. J'm'en vas à confesse, j'tombe sur un jeudi soir, la veille du premier vendredi du mois, sacrifice! J'arrive à confesse, y avait plusse de monde en ligne que chez Steinberg. J'pense que j'étais le vingt-deuxième, chose. Un moment donné, j'en pouvais pus, j'dis: «Moé... moé... moé... moé! J'ai trop peur moé là, moé moé, si j'meurs moé, chus fini, j'm'en vas en enfer.» J'tasse toute la gang, j'm'en vas en avant. Y avait une p'tite vieille à chicanait: «Eille, ça fait un heure que chus icitte moé, veux-tu t'en aller en arrière, fatiquant!» Y a un gars qui m'donnait des coups d'pied: «Maudit chien, qu'est-ce tu fais là, toé?» Entécas, des vrais chrétiens, t'sais!

Et pis là, j'ouvre la porte, j'ai dit: «Chus mieux d'rentrer, m'as m'faire mutiler!» J'ouvre la porte du confessionnal, y avait une p'tite vieille, j'y dis: «Vous finirez demain.» J'la pogne, j'la pitche dans l'allée, à chicanait après moé, fa qu'j'y ai donné des p'tites tapes sués fesses. J'y ai dit: «You qua s'cache ta pitum.» J'rentre dans l'confessionnal. J'ai dit: «Vic, j'ai des gros problèmes: j'crois pas encore.» Y a été ben smatte, y dit: *(On entend le prêtre murmurer, de manière inaudible, une dizaine de phrases courtes en latin.)* Ah j'ai dit: «Vous êtes ben smatte de m'dire ça, mais mon problème c'est que j'comprends pas. Voulez-vous me l'mimer?» Y dit: «Mon enfant, c'est très simple ton problème, c'est que depuis que t'es p'tit, tu veux comprendre pour croire et ça, tu y arriveras jamais. Mais en faite, le problème est ben plus simple que ça, c'est parce que t'as toute vu ça à l'envers. On peut pas comprendre pour croire, seulement y suffit de croire pour comprendre.» Ah, j'ai dit: «Merci, Vic. J'pense que chus pompé pour une semaine ou deux.»

J'sors du confessionnal, y avait une cérémonie dans l'église, ça fait qu'j'ai dit: «M'as aller faire mon acte de foi, t'sais!» J'm'approche de l'autel...

GREGOREGÆ

Musique: Libert Subirana et Serge Vallières

Ah... Ah... Ah... Ah...
Faut toujours croire au pape qu'on a
Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!
Faut toujours croire au pape qu'on a
Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!
Faut croire presque à n'importe quoi
Faut croire que tout est bien comme ça
Faut croire qu'on en profitera

Allez-you là !
Allez-you là !
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Je crois que plusse j'ai d'la misère
Plusse j'ai d'chances d'éviter l'enfer
Je crois que plusse j'ai d'la malchance
C'est comme une police d'assurances
Pour une éternité de joie
Plusse j'y pense, plusse j'y crois

On va-tu en avoir du plaisir
Si on peut voir ceux qui vont frire
Ceux qui étaient trop smattes ou trop bons
Vont le r'gretter dans l'grand chaudron
On brûle par où on a péché
Y en a qui vont s'les faire toaster

Ah !
Allez-you là !
Allez-you là !
L'ayatollah !

RIRE II

Musique : Serge Fiori et Libert Subirana

Si c'est vrai qu'on est fait pour souffrir
Si c'est vrai qu'on est fait pour vieillir
Si c'est vrai qu'on est au monde pour mourir
Vaut mieux pas y penser, vaut mieux rire
Rire, rire, rire, rire, rire
Rire, rire, rire, rire, rire

Rire, y a pas vraiment moyen d'faire autrement
Rire pour oublier qu'c'est effrayant
Rire pour rire, jusse pour le fun
La vie c't'une farce pis est ben bonne
Oui est bonne

Si tu perds ta blonde, c'est tant mieux pour toé
Ça sert à rien de déprimer
Y pouvait pas t'arriver mieux
C'est tout seul qu'on est l'plus nombreux
Si t'es pas beau, t'es pas intelligent
T'as pas de charme, t'as pas d'entregent
Fais-toé z'en pas, t'as toute pour toé
T'es l'symbole d'la majorité

Une vie comme ça, hé qu'j'aime donc ça
Une vie comme ça, hé qu'j'aime donc ça
De quelque façon qu'on la r'vire
La vie est vraiment faite pour rire

1983-1984

Un voyage dans le temps

QUINZE ANS

Musique : Judi Richards

Bonsoir, bonsoir, comment ça va ?
Je suis content de vous voir là
Ça confirme encore une fois
Que mon talent ne se dément pas
De voir des salles pleines à craquer
Savoir que vous avez payé
Tout ça ne m'étonne pas du tout
Ça prouve que vous avez bon goût

Quinze ans de succès continu
Quinze ans de succès
Des millions de personnes qui m'ont vu
Quinze ans de succès continu
Quinze ans de succès ininterrompu

Bonsoir, bonsoir, moi ça va bien
Franchement, je ne manque de rien
J'ai tout ce qu'il me faut, merci beaucoup
D'ailleurs, c'est un peu grâce à vous
Mais il y a mon talent qui aide aussi
J'en ai tellement, j'en suis surpris
Ça pourrait me monter à la tête, me rendre bête
Mais heureusement, je suis intelligent
Moi, mon talent ne m'enfle pas la tête pour autant

Heureusement que je suis intelligent
Car mon talent grandit constamment
Je suis resté simple comme au début
J'veux dire je m'habille simplement
T'sais, mon public s'en est aperçu
J'suis resté humble aussi
Mon public m'aime, mon public suit
Malgré les critiques de Paris

Moi, mon public j'lui dis merci
J'lui dis que moi je l'aime aussi
Mon bon public, c'est mon pays
C'est ma raison d'être, c'est ma vie

Le comique

(*Avec la chanson «Quinze ans» qui se poursuit en fond musical:*)
Oui, mesdames et messieurs, mon public c'est ma vie. C'est pourquoi chus si heureux d'vous souhaiter la bienvenue, à vous mon public, à Montréal et d'sa banlieue, à vous qui encore une fois ce soir aurez ce grand privilège d'assister à un de mes merveilleux spectacles.

Arrête la musique! Y rient d'moé, chose! Y ont ri d'moé, chose! J'ai dit: «Vous allez assister à un merveilleux spectacle» pis y risent de moé! Vingt-cinq ans d'ouvrage pour faire rire de moé! Vingt-cinq ans d'ouvrage, monsieur! Quinze ans de succès. J'm'ai dit: «Après 25 ans, j'peux enfin m'prendre pour une vedette! Chus une vedette après toute! J'peux m'habiller comme une vedette, j'peux m'faire une chanson d'vedette pour commencer mon show! Le monde va dire: "Quel homme estrardinaire!"» Ben non: y rient d'moé! Pourquoi vous pensez que j'fais ça, du show-business? Pensez-vous que j'fais ça pour le fun? J'fais pas ça pour le fun, moé! Moé, j'fais du show-business parce que j'veux l'adulation des foules, parce que j'voudrais que l'monde m'arrache mon linge de su l'dos! Pas l'hiver... Mais l'été s'en vient, là!

J'pense que j'ai pas choisi la bonne branche du show-business. Non, c'est vrai, on dirait que ça, ça arrive inque aux chanteurs ou aux acteurs. Les chanteurs, eille! Le monde voyent un chanteur, y r'virent fous! Même Boy George, le monde se garrochent après ça! Sacrifice, le monde est prête à aduler n'importe quoi! On dirait que plusse que t'es chanteur, plusse que t'es connu, plusse tu deviens vedette; quand t'es acteur, plusse t'es connu, plusse tu deviens vedette; quand t'es comique, plusse t'es connu, plusse tu fais rire de toé. C'est toute c'qui arrive, chose!

Non non, c'est vrai! Pis c'est grave en tabarnouche! J'ai failli mourir l'année passée parce que chus un comique, moé. Eille, j'ai eu un accident, moé! L'année passée, j'vas vous dire, un accident grave en tabarnouche! Je r'venais

de faire un pestacle, j'ai pogné une plaque de glace sua route, mon char a capoté 14 fois. Huit fois entécas, j'ai viré à l'envers, bon! Entécas, l'impact a été assez fort eille, sous l'choc mon char était rendu épais d'même! Y était rendu épais d'même... épais d'même, bon. J'ai perdu connaissance. J'ai-tu l'droit d'perdre connaissance au moins dans mon accident, han?

Quand j'ai repris connaissance, y avait une police qui brassait la porte. J'ai dit: «Suis-je-tu mort?» Y part à rire. J'ai dit: «Chus mort. C'est ça, chus dans l'ciel, j't'allé au ciel direct, une police qui rit c'est l'ciel, qu'ossé tu veux, ça peut pas arriver sua Terre!» Fa qu'là, la police appelle son chum, à dit: «Eille, Marco!» L'autre à dit: «Oui Paulo.» «Viens voir qui c'est qui est dans l'char! R'garde, c'est l'épais qu'on voit dans tévé. Ah! Ah! Ah!» Y ont assez ri, y ont jamais été capables d'ouvrir la porte. Y a fallu qu'y aillent chercher une police anglaise qui m'connaissait pas. Ça été tellement long, j'ai eu l'temps de r'perdre connaissance. Quand j'ai repris connaissance, j'étais sua civière. Les gars me mettaient dans l'ambulance. Naturellement, quand j'ai repris connaissance, j'me sus plaint, j'ai dit: «AAAAAAAHHH...»

Y partent à rire, y m'échappent, les écœurants! Pis on était dans une côte, sacrifice! Eille, ça descendait! Une chance que j'étais ben attaché sua civière. Au coin, y avait une lumière rouge, j'ai pas trouvé les breaks. J'ai pas trouvé les breaks, bon! J'frappe un truck, eille! Fracture du crâne supplémentaire, ticket pour la vitesse, ticket pour la lumière. Quand j'ai repris connaissance, j'étais à pital, j'étais plogué d'partout, j'ai dit: «J'vas être tranquille dans une chambre de pital, on est tranquille dans une chambre de pital.» D'un coup, je r'garde, j'tais pas dans une chambre, j'étais dans le hall d'entrée! J'appelle le docteur, j'y dis: «Vous avez pus d'chambres?» Y dit: «On a des chambres en masse.» J'y dis: «Qu'est-ce que j'fais dans le hall?» Y dit: «C'est une idée qu'on a eue.» J'y dis: «Quelle idée?» Y dit: «Vous savez comme c'est déprimant pour le monde de v'nir visiter leurs malades, han? Y rentrent dins chambres la fale basse pis c'est pas bon pour le malade. Le malade a besoin de voir du monde de bonne humeur. Alors comme ça, comme qu'on a la chance de vous avoir avec nous, on va vous laisser dans porte: le monde rentre, y vous voyent, avec l'air que vous avez là, y partent à rire naturellement, pis ça les met d'bonne humeur. On a deux guérisons depuis qu'vous êtes arrivé!» J'y dis: «Peut-être que j'pourrais mourir, y riraient plusse!» Y dit: «On voulait pas vous en parler, mais on a un gros groupe demain...»

C'est tellement grave d'être un comique mesdames et messieurs, que même mes enfants ont honte de moé. J'ai une p'tite fille de trois ans qui est assez grande pour son âge et pis à veut même pus sortir avec moé sua rue parce que l'monde risent de moé sua rue. Pis là, y rient d'moé pis après y disent: «C'est ton père, c'est ton père!» À dit: «Non, je l'connais pas.» Ça fait quatre fois qu'à m'fait arrêter pour kidnapping dans un centre d'achat.

Mon p'tit gars, qui a six ans, y a commencé l'école c't'année. Y est en première année. L'autre soir, on était à table, y parlait à sa mère, y s'occupait pas d'moé, comme d'habitude. Y dit à sa mère: «J'vas pas à l'école demain.» À dit: «Arrête ça, toués jours c'est la même histoire!» Y dit: «J'vas pas à l'école demain.» À dit: «Y faut aller à l'école.» Y dit: «J'vas pas à l'école demain.» À dit: «Veux-tu arrêter ça, depuis le mois d'septembre, à toués soirs: "Demain j'vas pas l'école, demain j'vas pas à l'école!" Y faut que t'ailles à l'école, rentre-toé ça dans tête une fois pour toutes. Tu vas à l'école!» Y dit: «J'vas pas à l'école demain.» À dit: «Écoute, as-tu une bonne raison au moins?» Y dit: «J'ai une très bonne raison. Imagine-toé que demain, le professeur a dit qu'la première chose qu'on va faire en rentrant demain matin, chaque enfant doit se lever, aller devant la classe et dire à haute voix qu'est-ce que leur père fait dans la vie.» Sa mère a dit: «Tu vas pas à l'école demain.»

J'ai dit: «Voyons! Comment ça y va pas à l'école demain? Qu'ossé ça? Tu vas aller à l'école, tu vas dire: "Mon père est un comique!"» Y dit: «Jamais! Y vont rire de moé toute l'année après!» J'ai dit: «Écoute-moé! T'as honte de dire que ton père est un comique? O.K., tu iras pus à l'école. Tu vas avoir l'air fin si tu lâches l'école en première, han? Tu sais c'qu'y va t'arriver si tu lâches l'école en première?» Y dit: «Ben oui. J'vas être pogné pour faire comme toé.»

Quinze ans de succès continus
Quinze ans d'amour à sens unique
Quinze ans d'amour de mon public
Et je vous dis merci!

Le chanceux

(*Yvon Deschamps apparaît sur scène en fauteuil roulant.*)

J'attends ma femme, est rentrée au magasin. J'ai pas pus rentrer, y avait des portes tournantes. Est allée s'acheter des bas culottes. Comme à savait la couleur, la grandeur pis la marque, on est bons pour une demi-heure…

Vous autres, ça va ? Moé, ça roule ! J'aime ça dire ça au monde, ça les gêne un peu, t'sais. C'est vrai parce que le monde s'imagine pas qu'on aime les farces. Nous autres, les handicapés, on aime ça les farces ! Eille, moé j'aime ça les farces ! En parlant d'farces, savez-vous celle de l'aveugle qui rencontre le gars en chaise roulante ? L'aveugle y arrive au gars en chaise roulante, y dit : « Ça marche ? » L'autre y dit : « Comme tu vois ! »

Non, mais ça surprend tout l'temps l'monde qu'on puisse rire. Non, c'est vrai, ça les surprend tout l'temps. J'pense que l'monde s'imagine que quand on est handicapé, on est choqué parce qu'on s'trouve malchanceux ou queque chose de même. Chus pas malchanceux, moé ! Même que moé, j'vas vous dire un affaire : chus loin d'être malchanceux ; moé, chus chanceux. Eille, moé chus chanceux en ta… ! Ben moé, y faut que j'soye chanceux : avec toutes les malchances que j'ai eues, si je s'rais pas chanceux, j's'rais mort !

Eille, savez-vous à quel point chus chanceux, moé ? Avant là, j'avais des cors, des varices, des pieds d'athlète pis des oignons. Eille, moé marcher, c'était un martyre ! Ah, la paralysie, ça été la guérison tôtale ! Un autre affaire j'me compte chanceux aussi, c'est que ça fait 15 ans que chus marié pis quand ça fait 15 ans que t'es marié, y a des p'tits problèmes, euh… tu veux, à veut pas ; à veut, t'es pas là… Depuis que chus paralysé d'la taille en descendant, pus d'problèmes ! Non, c'est vrai, j'y pense même pus ! Non, mais y a ben du monde qui s'imagine que les hommes, on a ça dans tête pis c'est ça qui commande le reste. C'est pas vrai, ça ! Moé, j'peux vous l'dire que c'est pas vrai parce depuis qu'y a rien qui s'passe en bas, y a rien qui monte en haut. J'vas dire comme c'te gars : « D'la taille en descendant, c'est mort, mais c'est pas mort raide, c'est mort mou ! »

Eille, comme ma femme sort pas, j'ai l'temps d'vous conter un accident ou deux, O.K. ? Oh, j'vas vous conter quand j'ai perdu la main, ça c'est assez bon là ! Ça, c'est arrivé y a ben des années. Là, j'vous parle dans l'temps où

j'étais pas paralysé, rien, j'étais obligé d'marcher comme tout l'monde, t'sais. Pis dans c'temps-là, j'travaillais dans un moulin à scie pis entécas, ça allait mal. J'avais mal aux jambes. Vous vous en rappelez, j'vous ai dit ça, j'avais des oignons pis toute ça, pis j'travaillais d'boutte tout l'temps. Eille, c'est choquant en s'il vous plaît, ça ! Non, c'est vrai, y a rien d'plus choquant quand t'as mal aux jambes que d'être pogné à travailler deboutte dans un moulin à scie. Tu y penses tout l'temps, t'sais !

Un après-midi, y a une planche qui pogne dans lame de scie. J'viens pour enlever la planche, j'oublie la scie. Oh ! Oh ! Elle, à m'a pas oublié ! Vroouumm… Plop ! La main m'est restée sua table ! Ah eille, moé j'riais comme un fou ! Le boss chiâlait : « Maudit innocent, tu vas salir toutes les machines ! » Eille, j'y dis : « Toé le smatte, ça fait longtemps que j'veux t'dire bye bye, ça fait longtemps que j'veux t'envoyer la main, la v'là ! » Y a perdu connaissance. Moé aussi.

Eille, à sort pas. J'ai l'temps d'vous conter un autre accident. Euh… Quins quins quins, m'as vous conter quand que j'ai paralysé. Ça, c'était bon en tabarnouche ! Ça, c'est arrivé un dimanche soir, ça faisait jusse quatre cinq jours que j'avais ma main artificielle, ça fait que je r'gardais ma télévision un dimanche soir avec ma bière, t'sais. D'un coup, le gars dans télévision y dit : « On va donner les résultats de Super-Loto. » Fa qu'moé j'en avais trois tickets, fa que j'donne mes trois tickets à ma femme, j'y dis : « Tchèque mes numéros, toé. » J'continue à boire ma bière, t'sais. D'un coup, le gars dans télévision y donnait des numéros, des numéros… D'un coup, ma femme à crie : « Tu gagnes ! » « Ah ! Que… Que… Quoi ? Wow ! Eille ! Euh… Ah… que… que… combien ? Ah ! Que… quoi ? Attends… Ah… que… Oh ! Oh ! Un gros montant ? » À dit : « Oui, un gros montant ! » J'y dis : « Euh… ah… pas… pas… Ah ! Pas… pas l'gros lot ? » À dit : « Oui, l'gros lot ! » J'y dis : « Ah ! pas… pas… Ah ! Pas… pas l'million ? » À dit : « Oui, l'million ! » Ah ben j'étais assez énarvé, j'me lève ! J'y dis : « J'vas aller dire ça à ton frère en bas. Y est tellement jaloux, y va mourir d'une syncope pis on va être débarrassés. »

J'pars en courant, j'sors par en arrière. Dans l'énervement, j'oublie que l'propriétaire avait décidé d'changer les balcons, y avait enlevé les vieux, y avait pas mis les neufs encore. Eille, ça descendait chez l'beau-frère ! Wongggg ! Eille, j'ai passé assez vite, y était deboutte devant sa porte, y r'gardait dehors, y m'a pas vu passer ! Pis moé, chanceux comme chus, dans ma chute, e-rien,

pas un égratignure dans ma chute, e-rien! C'est quand j'ai arrêté à terre... Non, si j'aurais pu continuer, j'tais correct. C'est l'arrêt bruxe, euh... ça m'a cassé la colonne t'sais, euh... Six mois à pital, paralysé, toute!

Quand ma femme m'a sorti d'la pital, à dit: «Hé qu't'es malchanceux, toi.» J'y ai dit: «Pas du tout! Sais-tu quoi, j'haïs pas ça assis!» J'ai dit à ma femme, j'ai dit: «Chus chanceux.» À dit: «Jamais t'es malchanceux?» J'ai dit: «Non, chus chanceux.» À dit: «T'es malchanceux!» J'ai dit: «Chus chanceux! Pis la preuve que chus chanceux, c'est que j'aurais pu m'tuer en tombant. J'aime mieux vivre pauvre que mourir millionnaire! Pis un autre chance, j'vas t'dire un affaire, à pital j'en ai vu des ben plus croches que moé! Chus paralysé d'la taille en descendant, mais en haut, chus encore un beau bonhomme, bon!»

Non non! À pital j'en ai vu des tout croches, y étaient assez croches, y étaient mûrs pour la chaise électrique. Wo, wo, wo! Moé, quand même, j'ai pas besoin d'une chaise électrique, j'ai une femme! J'vas vous dire une chose: j'me prive pas d'sortir, à pousse, à va s'faire des bras!

À besoin de s'en faire des bras, à m'a échappé dans l'escalier y a deux mois! J'me demande comment c'qu'à faite son compte. Pour moé, ça doit être son affaire de décision, ça. C'est vrai, à m'a mis devant l'escalier pis là, à savait pus si à devait m'canter ou quoi. Moé, j'avais pas mes breaks, à m'a jusse poussé. Ah tabarnouche! Pis nous autres, on a un escalier tournant. Eille, le Super Manège à Ronde à côté de t'ça, c'est rien! Eille, là y a un grand boutte j'touchais même pus à terre, j'me prenais pour Superman! Whammm... J'étais pas tout seul à m'prendre pour Superman, y a un couple de vieux qui passait. C'étaient des Anglais. Quand la vieille m'a vu v'nir, à dit: «It's a bird, it's a plane...» À pas eu l'temps d'finir, j'ai atterri sur eux autres. Ça leur a donné un choc, t'sais! Mais un p'tit choc comparé à celui qu'y ont eu quand qu'la chaise est arrivée... Ça, ça les a amortis, définif! Tellement que j'les ai remerciés, y ont pas répond, rien.

Ma femme a dit: «Es-tu correct?» J'y ai dit: «Oui, chus correct. Pis j'viens de m'rendre compte d'un affaire: y faut respecter nos vieux, on sait jamais quand est-ce qu'on va en avoir besoin!»

Les tapettes

Y a-tu des tapettes dans salle ? Vous avez d'l'air à trouver ça drôle, les tapettes, han ? C'est pas drôle, les tapettes ! Maudites moumounes avec leurs p'tites fesses serrées. La langue qui leur traîne à terre tellement qu'est rendue longue à force de s'en servir… Y ont la langue tellement longue qu'y s'enfargent dedans quand y parlent ! (*Zézaiement ad lib.*)

Les tapettes devraient être en prison. Y devraient pas endurer ça dans une sôciété qui s'respecte. Mais on a pas l'droit d'les mettre en prison : la tapette est légale ! Vous rappelez-vous d'la faute à qui la tapette est légale ? Qui a légalisé la tapette, vous rappelez-vous d'ça ? Qui ? Pierre Elliott Trudeau, voilà ! Un homme que j'ai tout l'temps suspecté. Pierre Elliott Trudeau a légalisé la tapette en 67. Y était temps qu'y a légalise en 67, deux ans plus tard, y aurait faite rire de lui !

Y a passé une loi qui dit que la tapette a l'droit de s'taper en autant que c'est entre adultes consentants. Ben tabarnouche, la police pourrait faire des descentes dins logements de tapettes le soir, y pourraient en arrêter une maudite gang ! Allez-vous m'dire qu'y consentent toués soirs, allez-vous m'dire qu'à toués soirs y en a un qui dit : « Envoye, envoye ! » pis l'autre y dit : « O.K. O.K. ! » ?

Ça s'peut pas, ça. Ça s'peut pas ! Nous autres, les normaux, nos femmes consentent-tu toués soirs ? Non. Pis on l'fait pareil. Non, mais nous autres, on est mariés, on a des droits, c'est pas pareil ! Y a pas de « Ah » ! On paye assez cher pour ces droits-là, ben ça r'vient cher de loyer au pouce carré, laissez-moé vous dire ça ! Tandis qu'la tapette, elle, à pas de droits, la police pourrait arrêter la tapette, mais la police arrête pas la tapette, pourquoi ? Parce qu'y a trop d'polices tapettes. Mesdames et messieurs, sommes-nous chrétiens oui ou non ? Jésus-Christ était-tu une tapette ? Peut-être, mais ça nous r'garde pas. C'qui est important, c'est que Jésus-Christ l'a dit : « Si ton membre te scandalise, coupe-le ! »

Si y sont pas assez hommes pour se l'couper ces p'tits maudits-là, on va leur couper nous autres. Parce que c'est scandaleux, mesdames et messieurs. On dirait que depuis qu'la tapette est légale, à perdu les pédales ! Avant d'être légale, la tapette se contentait de p'tites jobs obscures ou d'entrer en congrégation…

Pis là, aujourd'hui, la tapette à veut s'immiscer dans toutes les sphères d'la sôciété. La tapette veut être police, la tapette veut être minisse, y a même deux trois tapettes qui veulent être premier minisse. Mesdames et messieurs, si j'ai décidé d'partir en campagne contre la tapette, c'est quand j'ai su, en plusse, que la tapette avait envahi le monde du sport professionnel, mesdames et messieurs. Et pis ça, c'est grave parce que le sport professionnel, c'est un domaine d'hommes! Même que c'est un des domaines le plusse dum qu'on connaisse. Oui, mesdames et messieurs, y a d'la tapette qui joue au football, ça c'est effrayant parce que ces grosses écœurantes-là, tu peux pas rire d'eux autres: y pèsent 300 livres, y vont t'tuer!

R'marquez que j'comprends ça que la tapette aime jouer au football. Imaginez-vous su l'terrain, y doit jouir à chaque verge qu'y gagne, t'sais! J'sais pas si vous avez vu jouer les Concordes, mais y devait avoir une maudite gang de tapettes dans c'club-là! Oui, çartain! D'la manière qu'y jouaient su l'terrain, chus çartain qu'y s'faisaient pas mal plusse de passes pis d'touchés dans l'vestiaire. La preuve, c'est quand y arrivaient su l'terrain, le ballon leur glissait des mains...

Y en a pas inque au football, y en a dans le hockey! Y a des éliminatoires de c'temps-là, vous voyez la maudite gang de tapettes qui jouent au hockey? C'est écœurant, toutes les clubs en ont! Et pis ça s'cache pas, han? Ça s'pogne à bras-le-corps, ça s'embrasse, euh... wouache! Y en a un qui compte, tout suite l'autre y tape sués fesses, wouache! Ah! Ça doit être beau dans les douches après, ça doit être gai! Imagine-toé, toé t'es un athlète normal, tu prends ta douche, t'échappes ton savon. T'es mieux d'y penser avant de t'pencher pour le ramasser...

En plusse de t'ça, mesdames et messieurs, j'ai appris qu'y a des tapettes qui enseignent à nos enfants dins écoles. Oui, mesdames et messieurs, y a d'la tapette enseignante! Vous allez m'dire, ça c'est pas nouveau, y en avait dans notre temps. C'est vrai qu'y en avait dans not' temps, mais dans not' temps, y avaient la décence de porter des robes et de s'faire appeler frère! Au moins, on savait à qui on avait affaire! Là, y sont déguisés en monde, on les r'connaît pus! Ben j'veux dire, moé j'les r'connais pus. C'est probablement l'âge parce que les jeunes les reconnaissent tout suite. J'en ai un jeune, au cégep, y me l'a dit: «J'en ai une tapette qui m'enseigne, moé.» J'ai dit: «Pardon?» Y dit: «Y a une tapette qui m'enseigne au cégep.» J'y dis: «Ouan? Qu'est-ce qu'y t'enseigne, le fif?» Y dit: «Y enseigne l'éducation sexuelle.»

«Vous avez un fif pour l'éducation sexuelle? Pour le dessin, avez-vous un aveugle? N'importe quoi que l'fif t'enseigne su l'sexe, vire-lé d'bord. Quand t'es tout seul avec, vire-z'y pas l'dos!»

Non, c'est vrai! C'est vrai! Moé, j'dors pus depuis que j'sais qu'y a un fif qui enseigne à mon garçon. Je dors pus la nuit, la nuit j'dors pus, moé la nuit, la nuit, moé j'dors pus la nuit. Ma femme non plus dort pus. Ça, c'est pas parce qu'est énarvée, c'est parce que j'la réveille. Ça, c'est un autre affaire. Non non, pourquoi j'resterais réveillé tout seul, qu'est-ce ça donne d'être marié, t'sais? Non et pis à part de t'ça, moé la nuit, j't'énarvé. Tins, j'tremble de même. Chus toujours ben pas pour me l'ver moé-même pour aller m'faire mon chocolat chaud, j'peux m'ébouillanter! Tandis qu'ma femme, à y va, à tremble pas. Est pas consciente, elle! Est pas consciente du tout. J'y en ai parlé pis elle, est pas consciente! Pas du tout! Non non, l'autre soir j'y ai demandé, à s'lève pour faire mon chocolat chaud, à rentre dans chambre avec mon chocolat chaud, à t'nait la secoupe, croyez-le ou non la tasse branlait même pas dans secoupe!

J'y dis: «T'es pas consciente, toé. Toé, t'es une inconsciente, toé!» À dit: «Qu'est-ce qu'y a?» J'y dis: «Y a un fif qui enseigne à not' garçon à l'école!» À dit: «Pis?» J'y dis: «C'est ça, t'es pas une inconsciente, t'es une folle, toé! T'es une folle, toé!» À dit: «Veux-tu ben m'dire c'que t'as?» J'y dis: «Ben tabarnouche, y peut nous l'violer n'importe quand! Tu t'rends pas compte de t'ça, toé?» À dit: «Énarve-toé pas avec ça, imagine-toé si t'avais une fille!» J'y dis: «J'vois pas l'rapport!» Ben à dit: «Voyons donc, un gars, des fifs qui enseignent, y en a quand même pas tant que ça! Peut-être un sur 500 professeurs? Toués autres c'est des hétérosexuels. Fa que si t'avais une fille, à l'aurait 499% plusse de chances de s'faire violer.» J'ai dit: «Peut-être, mais c'est moins grave. Ça m'empêcherait pas de dormir, moé.»

Non, parce que la fille est élevée pour, à s'en attend, bon! C'est moins traumatisant! En plusse de t'ça, la fille a la chance, elle, de s'faire violer, mais c'est pas toutes les filles qui ont c'te chance-là! Mais y en a qui ont la chance de s'faire violer par un homme normal. Non non! Poussé à boutte, mais normal! Poussé à boutte par des agaces, t'sais. Bon, quand même, la fille agace! Eille! Eille! R'garde ça, r'garde ça, euh... ça agace, ça agace! Un gars, à force d'se faire gosser, un gars à force de s'faire agacer, un gars... un gars... un gars à force de s'faire agacer y vient, y vient, y vient qu'y en peut pus!

C'est ça qui est arrivé à ma femme. Ma femme a rasé s'faire violer d'même. Y a un gars qui y a sauté d'sus sua rue. Le gars y a sauté d'sus sua rue, le gars. Y a sauté, vlack! su ma femme. Là, quand y l'a vue comme faut, y est parti. Mais ça, c'est un autre affaire, eille. Non, mais y était pas marié avec, lui! Y était pas obligé d'continuer, bon! Ma femme rentre dans maison, à braillait.

À dit: «Les hommes sont des écœurants.» J'y dis: «Wo! Pense avant parler, correct? T'as assez agacé, pleure pas.» À dit: «J'ai rien faite!» J'y dis: «Tu vois comme t'es inconsciente? Tu t'en es même pas rendu compte.» Et c'est ça le drame de la femme: la femme agace sans s'en apercevoir. C'est malin d'naissance t'sais, c'est venu au monde malin pis ça reste malin. Voyons donc, c'est écrit dans Bible! La Bible, c'est pas un roman Harlequin ça, c'est vrai c'qui est écrit là-d'dans, et la femme vient au monde maline et le reste. D'ailleurs, j'ai dit à ma femme, j'ai dit: «Tu t'es pas rendu compte...» Parce que j'm'ai dit: «Y faut les rendre conscientes de temps en temps!» J'ai dit: «Tu t'es pas rendu compte comment t'as agacé c'te gars-là, toé?» À dit: «Non...» J'ai dit: «Ça s'peut pas.»

Eille, agacer d'même, c'est écœurant! Imaginez-vous ça, savez-vous qu'ossé qu'à faisait? C'est écœurant! À marchait sua rue, tout seule, écoutez ben ça: tout seule, tout seule, dix heures et d'mie l'soir. On rit pus là, tout seule dix heures et d'mie le soir, l'été, en robe! Une malade, c'est une malade, qu'est-ce tu veux? Une malade, c'est une malade, bon. Ça s'guérit pas facilement ça, bon.

C'est pour ça que j'dis que le viol homme-femme, faut pas sauter aux conclusions vite de même. Les hommes sont pas nécessairement des écœurants parce que j'vas vous dire queque chose: dans le viol homme-femme, y est difficile de savoir lequel des deux est la vraie victime, ou le violeur ou la violée? Certainement! Non non non, y a pas de «aaah»! D'ailleurs, dans les sôciétés plusse avancées que la nôtre, comme en Ontario... Oui oui! Y sont plusse avancés que nous autres, oui! Beaucoup plusse avancés, vous avez vu qu'est-ce qui s'passe depuis queques mois là, han? En Ontario, ça fait deux fois qu'les juges mettent les filles qui ont été violées en prison. Pas les gars qui les ont violées! Voyez-vous la différence? Eux autres, y commencent à comprendre là-bas. Nous autres, on est en r'tard, on est toujours en r'tard! Qu'est-ce tu veux, au Québec, bon...

Entécas, c'est pour ça qu'le viol homme-femme là, c'est queque chose dont on pourrait parler des années pis des années. Et pis ça s'rait très difficile

de savoir, bon. Tandis que le viol des garçons, c'est net, clair, précis: c'est écœurant et inacceptable! Le garçon, l'avenir d'la sôciété! Certainement! À part de t'ça, le garçon agace pas. J'en sais queque chose, mesdames et messieurs, parce que moé-même, à l'âge de 17 ans, j'ai failli être violé par un gars, moé. Oui oui, j'ai passé proche, j'ai passé très proche, j'ai passé à ça... à peu près. J'ai passé très très proche! J'travaillais dans une cuisine de restaurant pour gagner mes cours et un vendredi soir, le chef voulait aller prendre une couple de bières, y dit: «Viens-tu avec moé prendre une couple de bières?» J'ai dit: «Non chef, parce qu'y faut que j'donne toute ma paye à ma mère.» Y dit: «Viens, j'vas payer la bière.» C't'un bon chef alors j'ai dit: «J'irais peut-être, mais d'un autre côté, j'ai peur...» Eille, y a 30 ans dins clubs, peut-être qu'y en a qui s'rappellent pas, c'était rough! C'était rough! Le chef y dit: «Viens avec moé, y a parsonne qui va t'toucher.»

Eille, j'comprends! J'm'ai dit: «Sacrifice, j'vois pas pourquoi j'ai peur avec le chef. Le chef, eille! Six pieds et quatre, 280, un bœuf!» Ben, j'pensais qu'c'était un bœuf, mais c'tait une vache. J'ai braillé comme un veau! Après cinq six bières, y dit: «Viens-tu finir ça chez nous?» Ah j'ai dit: «Non, ah bebe... ah bebe... euh... j'pense qu'y va falloir que j'rentre moé là, me... ma... me... ma ma ma mère, ma mère m'attend!» Y m'pogne comme si j'étais une plume. Y m'dit: «Es-tu une p'tite putain, toé?» J'y ai dit: «Qu'ossé... qu'ossé... qu'ossé qu'y a?» Y dit: «Ça fait six bières que j'te paye!» J'y dis: «Pis? J'savais pas moé qu'après six bières ou qu'après un souper y fallait absolument que t'ailles coucher avec la personne qui avait payé pour!» Y dit: «Tu sais pas vivre! M'as te l'montrer!» J'y dis: «Ça vous ferait rien d'attendre à semaine prochaine, j'ai des examens c'te semaine, m'as être longtemps assis.» Y dit: «C'est correct.»

C'est pas mieux, mesdames et messieurs, parce que toute la semaine à l'ouvrage, j'ai subi le harassement sexuel pis ça, le harassement sexuel, c'est écœurant pour un homme. C'est peut-être écœurant pour une femme, mais ça je l'sais pas. Moé, chus un homme. Si vous voulez que ça soit écœurant pour une femme, trouvez-les par vous autres mêmes. Nous autres les hommes, on est pas obligés de toute penser pour vous autres, han? Bon, quand même.

Non, mais c'est écœurant, y m'pognait les fesses à toués fois qu'y passait en arrière de moé. Chus v'nu... chus pas v'nu! Chus pas v'nu, chus pas v'nu mais chus v'nu énarvé, chus v'nu énarvé, chus v'nu énarvé, tabarnouche!

J'arrêtais pas : « J'vas l'dire au propriétaire ! » Eille, y m'pogne de même… Y dit : « Que c'est qu'tu vas dire ? »

Y m'brassait assez que j'm'en rappelais pus. Non non, eille ! Toute la journée, j'shakais d'même, j'shakais d'même, j'shakais d'même, eille ! Y était rendu deux heures et d'mie du matin, ça faisait un heure et d'mie que tout l'monde était parti, j'étais tout seul pis j'avais pas fini, qu'est-ce tu veux, je r'lavais toujours les mêmes chaudrons, j'tais toute énarvé, j'tais toute énarvé ! Un moment donné, j'entends du bruit dans cuisine, j'me r'tourne, c'était l'chef qui r'venait. Y ferme la porte, y la barre. Au premier coup d'œil, j'ai vu ses intentions. Là, j'commence à chercher queque chose pour me défendre, j'pogne un couteau dans l'fond de l'évier. Mais j'voulais pas qu'y l'sache que je l'avais, mais t'sais, un couteau su l'stainless steel, ça fait « rrrrerrrrerrre » ! Y dit : « Ah que j'ai hâte de te posséder ! » J'me r'tourne avec le couteau. J'y dis : « Arrête-toé là, mon gros cochon ! Si tu fais un pas de plusse, j'te coupe toute la chibagne, j'mets ça dans l'moulin à viande pis j'me fais un hamburger de tapette ! Un Big Mac à deux boulettes ! » Heureusement pour moé, y a eu peur, y est r'parti. Non, j'dis heureusement parce que j'pense que même bien cuit, j'aurais pas aimé ça…

Ah je l'sais, vous allez dire : « Cet homme a été traumatisé, c'est pour ça qu'y haït la tapette. » C'est une raison, mais c'est pas la seule, mesdames et messieurs. Si j'ai décidé d'partir en campagne contre la tapette, mesdames et messieurs, c'est parce que la tapette est trop privilégiée dans sôciété actuelle, bon ! R'gardez-la, la tapette, vous la voyez souvent à télévision, la tapette à s'habille ben, la tapette à sort, la tapette a d'l'argent ! Comment ça s'fait qu'la tapette a plusse d'argent que l'homme normal ? Comment ça s'fait ? Parce que la tapette, elle, est pas pognée toute sa vie à faire vivre une femme ! La tapette garde son argent pour elle. Pis quand une tapette se met en ménage, ça fait deux tapettes et deux tapettes, ça fait deux salaires. Ça peut pas arriver à un homme normal. Même si ta femme travaille, ça fera jamais deux salaires, ça va faire un salaire et d'mi, à peu près… Ben ça s'excite, mais ça gagne pas, bon.

Et même, puisqu'il faut le dire, mesdames et messieurs, sexuellement, la tapette est tellement privilégiée sur l'homme normal ! Selon Statistique Canada, la tapette changerait de chum 80 fois dans une vie, toués quatre mois et d'mi ! Nous autres, on est pognés toute not' vie avec la même vieille affaire

qui ramollit tout l'temps! Et combien d'fois l'homme normal doit-il s'humilier pour faire l'acte? Combien d'fois? C'est vrai, pensez-y une menute. Mettons qu'un soir, un soir, mettons qu'un soir un homme se couche, un soir un homme se couche disons, ça y tente. Bon, ça arrive, en s'couchant des fois, ça nous tente. Bon. Là, t'es couché avec ta femme... pis ça te tente pareil. Alors là, tu décides d'y faire comprendre par des gestes. À comprend pas, naturellement, et c'est là que tu dois t'humilier et dire: «Envoye donc, Minou!» Et ce «Envoye donc, Minou!» est une humiliation tôtale, surtout que Minou à répond: «Non!» Et là Minou, pour être sûre qu'y arrive rien, à se serre les genoux, à s'plie les jambes pis à se r'vire de bord. Là, t'es faite! Mais si t'es une tapette pis qu'ton chum te fait ça, c't'une invitation!

BOUM, BOUM

Musique: Serge Locat

Boum, boum
Aujourd'hui c'est la fête
Boum, boum
On va tout faire sauter
Boum, boum
Adieu à la planète
Boum, boum
Ça va tout exploser

Trois hourras pour nos hommes de tête
Il faut croire en leur bonne volonté
Ce sont eux qui dirigent la planète
Ils savent bien qu'il faut éliminer

Boum, boum
Aujourd'hui c'est la fête
Boum, boum
On va tout faire sauter
Boum, boum
Adieu à la planète
Boum, boum
Ça va tout exploser

J'ai des yeux
Tant mieux
T'as des bras
J'vois ben ça
T'as pus d'pieds
Pour marcher
Quand la bombe a sauté
T'avais jusse à t'ôter

Boum, boum
Aujourd'hui c'est la fête
Boum, boum
On va tout faire sauter
Boum, boum
Adieu à la planète
Boum, boum
Ça va tout exploser

Nos élus nous demandent notre aide
Il nous faut les encourager
Tout c'qu'y veulent, c'est détruire la planète
On peut pas ne pas les aider

Boum, boum
Aujourd'hui c'est la fête
Boum, boum
On va tout faire sauter
Boum, boum
Adieu à la planète
Boum, boum
Ça va tout exploser

Le xxv^e siècle

(*Yvon Deschamps est déguisé en humain du xxv^e siècle, costume en aluminium, longue barbe et cheveux blancs, une mèche de cheveux bleue sur la tête.*)

« Boum, boum » C'est une chanson entraînante, han ? Ça, vous savez que c'est une vieille chanson de foklore. Ah oui ! C'est une vieille chanson de foklore qui vient d'avant le Grand Boum ! Le Grand Boum… ? La guerre atomique… ? Vous vous en rappelez pas non plus ? J'ai pogné une belle gang à soir, moé !

La guerre atomique ! Bon, c'est vrai que c'est pas d'hier : on est en 2496 aujourd'hui. La guerre atomique, c'est arrivé en 1984, j'pense. Ben, on sait pas la date exacte parce qu'y a eu trop de radiations, notre ordinateur central a un boutte d'effacé. Mais la dernière chose qu'y a dans l'ordinateur central avant la guerre atomique, c'est quand qu'les Russes avaient abattu un avion coréen. On sait que c'est arrivé le printemps suivant. Mais on est pas sûrs si c'est avant ou après les éliminatoires.

L'autre jour, le professeur nous a amenés à la regardécoutathèque voir des documents idiovisuels sur les civilisations du pré-Grand Boum et c'est là qu'on a entendu ça, la chanson « Boum, boum ». Mais c'était surtout sur le xx^e siècle. Eille, on a vu des affaires… Ah, excusez. Chus essoufflé, c't'effrayant. (*Pointant une chaise sur la scène :*) Ben, est-ce que vous avez reçu vos plates-formes de même ? Non, pas encore ? Ben vous allez les r'cevoir bientôt. (*Il s'assoit sur la chaise et on entend un bruit électronique.*) C'est assez commode ! Depuis que je l'ai, j'aime ça parce que ça regénère, ça repose, ça guérit, ça nourrit, ça fait toute. (*Il se relève :*) O.K. ! Merci ! Pus besoin d'm'asseoir pour trois mois. C'est commode, han ?

Entécas, le professeur nous a amenés à la regardécoutathèque pis c'est là qu'on a r'marqué que le xx^e siècle, j'vas vous dire queque chose : le monde était bizarre. Au xx^e siècle, savez-vous qu'est-ce qu'y faisaient, comment qu'y étaient bizarres au xx^e siècle ? Y travaillaient ! Eille, y faut être malade en s'y vous plaît ! Y travaillaient comme des fous, ça les stressait tellement, ça les énarvait tellement, ça les usait. En faite, dans cinquantaine, ça s'mettait à faire des infarctus, des embolies, des thromboses. Eille, ça tombait, ça mourait comme des mouches ! J'dis au professeur : « Si ça les tuait, pourquoi qu'y travaillaient ? » Y dit : « Pour pouvoir arrêter d'travailler. » J'y dis : « Peut

être qu'y auraient été mieux de pas commencer ? » Y dit : « Dans l'fond, oui. Mais y savaient pas parce qu'au xx^e^ siècle, y étaient pas très évolués encore, vous savez ? »

Le travail, c'était à peu près la seule chose qu'y avaient trouvée pour se valoriser. Eille, le monde était weird en sacrifice, han ? Eille, le monde r'gardait les autres, y disait : « Moi, je travaille plus fort que toi. Je vais mourir plus jeune ! » Y faut être fou ! Savez-vous à quel âge ça mourait pour de vrai ? À 75-80 ans, c'tait fini ! Eille, le p'tit gars à l'école à côté d'moé, y riait comme un fou ! Ben lui, c'tait sa première journée, y a pas eu l'droit d'commencer l'année passé, y a eu 100 ans jusse le 2 octobre, t'sais. Y dit : « Le monde était fou ou quoi ? » Le professeur y dit : « Non, mais au xx^e^ siècle, le monde pensait pas encore. »

Non non ! Le monde produisait, c'est très différent ! Et qu'est-ce qu'y produisait ? Des affaires pour se tuer. Y trouvaient que 75 ans, c'était trop long. Ben en faite, on est pas sûrs si l'monde trouvait l'temps trop long ou trop court parce que l'monde était très mélangé au xx^e^ siècle. Y avaient pas encore la notion du temps, y connaissaient pas ça encore vraiment, t'sais ! Parce que par exemple, on a vu des gens sur des hologrammes, vous savez… Non, vous savez pas ? Hologrammes, bon ! Vous savez, au xx^e^ siècle, y avaient inventé un affaire, ça s'appelait la télévision. O.K. ? Est-ce qu'y en a qui ont déjà entendu parler de t'ça ? C'était des p'tites boîtes carrées avec des images plates, ben, pas inque les images qui étaient plates : c'qu'y avait dans boîte avec. Et là, aujourd'hui, c'est des hologrammes parce qu'on a pus de p'tites boîtes, on projette dans l'espace à trois dimensions, à grandeur qu'on veut, avec des rayons laser, c'est ça un hologramme, bon. Alors on a vu dans un hologramme du monde qui avaient tellement pas la notion du temps, y en a un qui dit à l'autre : « Hé que les journées sont longues, mais que les semaines sont courtes ! »

Alors là, on peut pas savoir si l'monde trouvait l'temps trop long ou trop court, 75 ans. Toute c'qu'on sait c'est qu'y faisaient toute c'qu'y pouvaient pour se tuer. Y pensaient inque à ça : produire des affaires pour se tuer. Y produisaient des chars, des ski-doos, des avions, des bateaux. Et pis même la science avançait, ça guérissait des maladies, fa que l'monde produisait d'la pollution pour avoir des nouvelles maladies qu'la science pourrait pas guérir… Même les loisirs c'étaient des affaires pour se tuer pis y avaient hâte de s'tuer

à part de t'ça! Eille, on a vu dans un hologramme un gars, vers la fin décembre à peu près, y en pouvait pus. Toués matins, y avait hâte, y avait hâte! Y ouvrait l'rideau en se l'vant: «Y a-tu d'la neige? Y a pas d'neige.» Toués matins! «Y a-tu d'la neige?» Un matin, y ouvre le rideau: «Y a d'la neige!» Eille, là y partaient des grosses gangs quand y avait d'la neige, là y montaient sur une montagne toute la gang, y s'mettaient des grands bouts d'bois dins pieds pis y s'pitchaient toutes en bas d'la montagne! C'était assez dangereux, y s'apportaient des grands pics pour pousser les autres! Mais y réussissaient pas toutes à s'tuer du premier coup, han? Y s'cassaient les jambes, les bras, les bassins, des affaires de même, y s'mettaient dans l'plâtre pis y r'commençaient. Ah! Y avaient hâte, y avaient hâte...

Faut dire que là, on parle d'une civilisation que c'était encore le temps où c'que l'monde adorait les objets. C'était pas avancé encore. Pas le veau d'or quand même! Des plus p'tits objets, y étaient plus civilisés. Y adoraient des p'tits objets, des bouts d'bois croisés, euh... ou un homme en blanc. Ça, un homme en blanc, eille le monde! Mais c'était partagé, y en a qui l'tiraient, y en a qui euh... euh... euh... ah! T'sais, bon, euh... mais l'monde adorait l'homme en blanc. Monsieur Glad, y l'appelaient.

Ben eille, y adoraient les objets! On a vu dans un hologramme eille, un gars, y adorait un morceau d'plastique! Ça c'est exagéré, han? Un morceau d'plastique! J'sais pas c'qui pouvait y faire penser qu'y avait un Dieu dans l'plastique. Eille, y adorait ça, c'était peut-être la forme, c'était comme arrondi avec une boule à chaque boutte. Entécas, y l'adorait, y t'nait ça su son oreille, y était là: «Je t'adore, je t'adore! Je donnerais ma vie pour toi! Mium! Mium...» Y embrassait ça: «Mium! Mium!» Eille, y l'adorait assez, y l'avait attaché dans l'mur avec un fil pour pas l'perdre!

Ah là là! C'est effrayant! Le monde était assez bizarre, on a vu un hologramme qui v'nait d'une télévision du xx^{e} siècle, une famille qui était supposée être normale qui s'appelait... attendez un p'tit peu... Les... *Les Moineaux*... ou *Les Pinsons*, entécas. Le père parlait à ses enfants, y dit: «Les enfants, qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui, han? Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui?» Bon. Son plus vieux y dit: «Papa, c'qu'on va faire c'est que moé, j'aimerais ça polluer l'air aujourd'hui.» Son père y dit: «Viens-t'en, c'est ça qu'on va faire.» Y dit: «Attends! J'aimerais ça polluer l'air, mais aussi j'aimerais ça gaspiller d'l'énergie.» Son père y dit: «Viens-t'en, c'est ça qu'on va faire.» Mais y dit:

«Attends, j'aimerais ça polluer l'air, j'aimerais ça gaspiller d'l'énergie pis j'aimerais qu'on pitche not' argent par les fenêtres.» Son père y dit: «Ben viens-t'en, c'est ça qu'on va faire.» C'est ça qu'y ont faite: y sont embarqués dans leur char pis y sont allés s'promener sur un autoroute à péage.

Et pis le monde était encore primitif au xx^e^ siècle, le monde était encore même barbare, j'dirais. Au point qu'y élevaient des animaux pour les manger. Y mangeaient leurs propres animaux!!! Eille, je l'croyais pas! Me semble de voir quelqu'un qui marche sua rue avec son p'tit chien d'un bras, d'un coup y y pogne une fringale, ben envoye donc l'chien! Vra, vra, vra, vra!!!! Jamais j'comprendrai ça que des humains puissent, de sang froid, manger un chien chaud. Jamais, jamais, j'peux pas comprendre ça!

Ça m'a découragé, mesdames et messieurs. J'ai dit au professeur: «Quelle sorte de monde était-ce?» Le professeur y dit: «Qu'est-ce que tu veux, c'était quand même des gens qui étaient plus près de l'animal que de l'humain.» J'y dis: «Avez-vous des preuves?» Y dit: «Certainement! Au xx^e^ siècle, le monde faisait encore des rituels sexuels comme les animaux.» Vous savez, les animaux, dans l'temps des chaleurs, quand les mâles veulent avoir des femelles, y font des rituels sexuels. Le mâle fait toutes sortes d'affaires pour exciter la femelle. Ça dépend des sortes, y en a que pour exciter la femelle y viennent la queue raide raide, vous savez? Les paons, ça. Bon. Ça, c'est les paons. Y en a d'autres, y s'battent entre eux autres pour avoir les femelles.

Mais au xx^e^ siècle, les mâles faisaient des concours pour avoir des femelles. Dans l'temps des chaleurs, même l'hiver, y s'ramassaient dans des p'tites places ben noires des grosses gangs. Pis là, y buvaient pour s'affaiblir les facultés pour toutes être égals dans l'concours pis pas être trop écœurés de c'qu'y pognaient. Pis là, quand qu'y étaient toutes ben saouls, y partaient l'concours, y partaient d'la musique très forte. Y avait des p'tits flashs de lumière. Pis là, ça les excitait, y s'mettaient à sauter. Pis là, le concours c'était que, même si y pouvaient pas s'entendre parce que la musique était trop forte, fallait qu'le mâle fasse entendre à la femelle de son choix son signe du zodiaque: «LION!... LION!» Entécas, j'vois pas pourquoi y s'demandaient toute la nuit si y étaient Lion ou Sagittaire: à gang qu'y étaient pis à faire c'qu'y faisaient, y auraient pu s'douter qu'y étaient poissons, franchement!

Non, mais moé j'ai dit au professeur: «Pour moé, le monde du xx^e^ siècle était méchant! Eille, y faisait des niaiseries d'même!» Le professeur y dit:

«Non non, y étaient pas méchants.» J'y dis: «Êtes-vous sûr?» Y dit: «Non non, on est pas sûr.» Non, y était pas sûr parce qu'on a même un historien qui a dit que le monde du xx^e^ siècle était méchant. Pis lui, y avait une preuve, y dit: «Le monde voyageait tout l'temps!» C't'une preuve!

Le monde était tellement bizarre! Oh, y faut que j'vous conte un affaire là-d'sus. C'est que l'monde, y appelaient ça voyager, mais c'était pas comme nous autres, voyager. Dans ce temps-là, voyager y appelaient ça voyager; se déplacer, c'est ça qu'y voulaient dire, t'sais. Partir d'une place, aller à un autre place. Le monde était assez nono, là! Le monde dans c'temps-là, y étaient prêtes à ménager, à s'priver pendant des années pis des années pour pouvoir partir pendant un mois pis aller s'assir en d'sour d'un arbre loin loin loin, jusse parce que c't'arbre-là était pas tout à faite comme celui qu'y avaient dans cour chez eux! C'est grave! Ou ben là, le monde était obnibulé par de l'eau qui passe. Ça, l'eau qui passe, horizontal ou vertical, y viraient fous, eille! Le monde était prête à travailler 50 semaines pour s'asseoir au bord de l'eau pour la r'garder passer deux semaines, t'sais! «Qu'est-ce t'as faite c't'année?» «J'ai r'gardé d'l'eau passer.» «Pis?» «À s'en allait par là...» Eille, pis pour la voir passer vertical, ah ben là y étaient prêtes à n'importe quelle folie, y étaient prêtes à s'marier, n'importe quoi! Ah oui, ah oui! Y s'mariaient, y s'en allaient aux chutes Niagara, y a r'gardaient passer d'même. «Ah! Quel phénomène! L'eau tombe!» Y a un trou, chose! Le phénomène, c'est si l'eau continuerait pareil, là ça s'rait un phénomène!

Entécas, not' historien y dit que l'monde était méchant parce qu'y voyageaient tout l'temps et à chaque fois qu'on demandait au monde pourquoi y voyageaient, le monde répondaient tout l'temps: «Ça change le mal de place.» Alors le monde savaient qu'y changeaient l'mal de place et pis y l'faisaient pareil. Y allaient porter le mal partout sur la Terre. Et même, y ont pas jusse été l'porter sua Terre, y ont été l'porter sur la Lune! Au xx^e^ siècle, y ont été sua Lune. Y a rien sua Lune! Y a pas d'eau, pas d'air, pas d'minéraux, pas d'z'animaux. J'dis au professeur: «Qu'est-ce qu'y ont été faire sua Lune?» Y dit: «Probablement qu'y avait pus d'place sua Terre pour mettre leu cochonneries.»

Non, mais on voit pas d'autres raisons. On a r'gardé dans l'gros téléscope géant, toute c'qu'y ont laissé sua Lune c'est trois cochonneries: un vieux jeep, un vieux drapeau, pis une couple de balles de golf. C'est écœurant! Pis au

xx^{e} siècle, ça coûtait d'l'argent pour aller sua Lune : des milliards de dollars ! Pis au xx^{e} siècle, c'était pas comme aujourd'hui ! Aujourd'hui au xxv^{e} siècle, ça coûte rien pour manger. Bon, toute est fourni, toute est nourri, on travaille pus. Au xx^{e} siècle, y fallait avoir d'l'argent pour manger pis au xx^{e} siècle, y avait 5 à 10 millions d'personnes qui mouraient d'faim chaque année. Alors qu'est-ce qu'on peut penser d'une civilisation qui aimait mieux dépenser des milliards de dollars pour aller porter trois cochonneries sua Lune, plutôt que de nourrir les millions d'personnes qui mouraient de faim ? C'est grave, vous savez ! C'est grave !

C'est tellement grave que not' professeur a dit : « Oubliez pas, les p'tits gars, qu'à la fin du secondaire, dans huit ou neuf cents ans, on va poser des questions sur le xx^{e} siècle. Alors si vous voulez vous rappeler la synthèse de cette civilisation-là, c'est simple : c'était des gens qui ne pensaient pas mais qui, par contre, étaient prêtes à tuer toutes ceuses qui pensaient pas comme eux autres. »

C'est grave ! C'est difficile à comprendre à part de t'ça ! Parce que dans c'temps-là, le monde y s'pensait smatte. Même en faite, y étaient divisés en deux groupes de smattes : y avait les Smattofs pis les Smattriches. Les Smattofs, eux autres, y s'armaient pour conquérir le monde pis les Smattriches y s'armaient pour le garder. Pis là, ça commençait à énarver l'monde parce que là, y avait des ogives nucléaires partout, pis des missiles, pis envoye donc. Pis là, le monde ont dit : « Eille, c'est dangereux ! » Et c'est là que les chefs des Smattes ont réussi à faire croire un affaire au monde, on croirait pas ça aujourd'hui, t'sais ! Y ont dit : « Voyons le monde, énarvez-vous pas, y a pas de danger ! Plusse y va y avoir d'ogives nucléaires, moins y a de danger de guerre. » Ah ! Ah ! Ah ! T'sais, c'est comme si j'disais au monde : « Voyons l'monde, énarvez-vous pas ! Plusse y va avoir de bière, moins on va être saouls ! »

Eille, savez-vous qui a parti la guerre atomique ? Vous en rappelez pas ? C'est ni les Tofs ni les Riches. Eille, savez-vous qui ? Un p'tit gars de Trois-Rivières, 17 ans, avec un p'tit computer de Radio Shack, 59 piasses et 95. Y a réussi à feeder le computer du Pentagone ! Ah ben eille, quand ça parti, lui pis ses chums y ont ri, mais pas longtemps, euh… Ça été assez grave. Pas aussi grave qu'les gens pensaient parce que le monde pensait que ça s'rait la fin du monde. Naturellement qu'ça pouvait pas être la fin du monde, la guerre atomique, han ? Ça pouvait jusse être le début du monde, ça pouvait pas être

la fin du monde! Euh... c'qu'y avait avant la guerre atomique, on pouvait pas vraiment appeler ça du monde, bon, alors, euh... Non non! Mais c'était un début, bon. Et heureusement qu'la guerre atomique est v'nue. Ça, ça toute changé instantanément. Et c'est dans le stress que le monde évolue.

Le monde a changé totalement. Pas tout suite tout suite, y a un affaire qui a pas changé assez vite à mon goût, c'est les maudits voyages. Ça toffé jusqu'en 2197, jusqu'à l'accident d'ma grand-mère. Ça, ça été grave! Vous en rappelez-vous de l'accident d'ma grand-mère? Non? Naturellement, c'est pas votre grand-mère, vous vous en sacrez vous autres! C'est en 2197, quand y ont essayé les voyages par dématérialisation d'la matière. Ben c'est ma grand-mère qu'y avaient dématérialisée. C'est là qu'y a eu la grosse panne de courant, vous savez? Quand y l'ont rematérialisée, à l'avait toute, mais à l'avait pus rien à même place qu'avant. À marchait sués coudes! Trois cents livres sués coudes, y a fallu y mettre des pads! Avait une jambe qui y sortait icitte, sur le genou à l'avait deux grosses bosses qui branlaient quand à marchait. L'autre jambe y sortait icitte pis sur le genou à l'avait la tête, pus d'nez pus d'bouche, inque deux p'tits yeux un par-dessus l'autre, pus un poil sua tête! Ben... pus d'cheveux: à avait une touffe de poils, mais ça, on dira pas c'que c'était. Là, mon grand-père y a cherché l'nez pis la bouche, y l'a trouvée en d'sous d'la jambe, eille! Ma grand-mère pleurait, à dit: «Comment vais-je faire pour me brosser les dents?» Mon grand-père y dit: «Je l'sais pas, mais avant que j't'embrasse, tu vas aller t'raser, toé!»

Eille, ça fait 300 ans que c'est arrivé, ça fait 300 ans que j'me demande qui est-ce qui est responsable de l'accident d'ma grand-mère. Pis aujourd'hui, je l'sais: c'est Jacques Cartier, Christophe Colomb et Marco Polo pis ben d'autres explorateurs. Des maudits épais qu'y ont rentré dans tête du monde qu'y fallait aller au bout du monde, mais qui étaient pas assez intelligents pour leur dire comment y aller. C'est ça qui est écœurant! Y ont entraîné du monde vers leur mort parce que ces épais-là voulaient aller au bout du monde. Y savaient pas comment, y partaient toujours du mauvais bord, y partaient par en avant! C'est épais! Aller au boutte du monde, c'est facile! Ça prend même pas une seconde. La Terre est ronde, han? Mettons que t'es icitte, tu veux aller au boutte du monde, c'est niaiseux d'faire le grand tour! Tu fais un pas par en arrière, t'es rendu! Ça coûte pas cher de gaz!

Non, mais c'est depuis c'temps-là qu'y ont compris que les seuls voyages valables, c'est les voyages dans l'espace. Et que pour aller dans l'espace, c'est niaiseux de faire des fusées pis des niaiseries d'même, voyons donc! On vit su l'plus beau vaisseau spatial du monde nous autres: la Terre...

HIER

Musique: Judi Richards

Hier, toute la journée
J'ai regardé une fleur pousser
Hier, toute la journée
J'ai vraiment bien senti
La Terre tourner

J'suis resté immobile
Dans mon voyage à travers ciel
Comme la Terre est mobile
J'peux m'déplacer assis sur elle

Hier, toute la journée
J'ai regardé une fleur pousser
Hier, toute la journée
J'ai vraiment bien senti
La Terre tourner

Au bout de quelques heures
Couché près de ma fleur
Je me suis endormi
Grisé du grand bonheur
De c'qu'elle m'avait appris

Hier, toute la journée
J'ai regardé une fleur

Débile Léger

(*Le personnage du XXV^e siècle reçoit un message télépathique:*)

«Han? Quoi?... Han?... Ben oui, çartain qu'chus capable. Ben oui, çartain. Voyons... O.K., j'parle au monde, O.K.! *Roger*...»

Non, c'est l'ordinateur central, y m'demande si je s'rais capable en quelques minutes de faire les vraies différences entre les civilisations pré-Grand Boum pis la civilisation post-Grand Boum. Ben c'est facile, on en a parlé t'à l'heure: eux autres, y vivaient 75-80 ans; nous autres, on est éternels. Déjà une grosse différence. Eux autres, y travaillaient tout l'temps; nous autres, on travaille pas, on a des robots pour tout faire. Eux autres, y allaient à l'école 20-25 ans pour apprendre des niaiseries; nous autres, on va à l'école toués 10-12 ans faire un tour pour parler au professeur. Mais on a pas besoin d'aller à l'école pour apprendre: en v'nant au monde, on est branchés directement dans l'ordinateur central qui nous envoie des informations 24 heures par jour. C'est pour ça qu'un bébé d'un an aujourd'hui, c'est comme un universitaire du XX^e siècle. Ah oui: y pourra pas avoir de job lui non plus! Y en a pus.

Oh! Une autre grande différence, avant le Grand Boum, ça c'est presque pas croyable, y a plein d'monde qui avaient l'même nom: des Tremblay, des Bouchard, t'sais, toutes sortes de niaiseries d'même, pis tout l'monde portait des prénoms différents. Imaginez-vous comment qu'ça d'vait être mélangeant, han? C'est pour ça qu'y ont changé ça: aujourd'hui chaque individu a un nom. Comme moé, j'm'appelle Léger; mon père s'appelle pas Léger, y s'appelle Aplanche. Vous savez, on a toutes un nom, c'est pour ça qu'on s'prénomme toutes le même nom aussi: homme ou femme, on s'prénomme Débile. Voyez-vous, c'est plus facile, han? Ben oui, moé chus Débile Léger; mon père est Débile Aplanche, bon. L'ordinateur central s'appelle Débile Ordinateurissime. Non, c'est vrai, c'est merveilleux ça! Une autre grosse différence c'est que techniquement et scientifiquement, on est tellement avancés aujourd'hui, surtout dans l'domaine des communications, qu'aujourd'hui on peut dire que toute communication est parfaite. (*Brouillage électronique:*) LKJKJKJJKJ JKJKJKJKJKJK JOJO JOJOJO JOJOJO MNMNM NMNIl JIJIJJI JIJIJIJJ GFTFYFYDEE AWAWAW KIKUUNIN VGVGV...

Ah... Wo, wo! Eille, j'sais pas c'que j'avais dans tête, ça faisait blllp... blllp... Pour moé, j'avais un transistor qui chauffait, queque chose. Oh, eille, y a un autre grosse différence, savez-vous quoi? Avant le Grand Boum y avait pas le

même Messie qu'nous autres. Vous savez, nous autres, not' Messie c'est not' premier bébé Débile, naturellement, y est né l'année de la comète Halley, une grosse étoile comme ça peut pas s'tromper d'bébé, han! C'est pour ça qu'on l'fête chaque année, on chante: « Il est né le Débile enfant... »

Mais avant le Grand Boum, eux autres y avaient un Messie qui s'trouvait à être un fils d'un Dieu dans l'temps. Pis quand on a appris ça à l'école, les p'tits gars on était excités, on a dit: « Eille, imagine-toi t'es le fils de Dieu, tu t'en viens sua Terre, ça doit être écœurant le fun qu'y a eu! Tu peux tout faire: miracle, miracle! » T'sais, imaginez-vous, tu t'en vas aux noces, le gars sort son meilleur vin, y montre ça pour flasher, toé tu vires ça en eau. Tu peux tout faire! Tu veux voler, tu voles. Le gars y dit: « J't'ai vu! » Shlack! Tu l'rends aveugle. Des miracles, eille!

Le professeur y dit: « Ça pas été d'même du tout. Au contraire, cet enfant-là a eu la vie assez rough, y aurait été mieux d'avoir un bum pour père. » Y en a arraché, ouf! Premièrement, y a failli v'nir au monde dans une famille monoparentale. Ah oui! Sa mère s'était faite pogner avant d'se marier. Pis dans c'temps-là, c'était dangereux pour se faire lapider, fa qu'à restait cachée dans sa chambre. Mais à l'entendait tout l'temps: « Outch!... Ayoye!... Ah tab... Ayodon! » À demandé à sa mère, à dit: « Anne, qu'est-ce que c'est ça? » Ben sa mère à dit: « C'est le vieux menuisier à côté. Y est rendu presque aveugle. Y s'frappe sués doigts quatre cinq fois avant de trouver l'clou! » Idée! À s'est mis à y chanter: « Savez-vous planter des clous, à la mode... » Y se sont mariés. Même quand qu'le p'tit est v'nu au monde, le vieux y croyait pas, y dit: « J'aurais jamais cru r'planter drette de ma vie. J'pensais que c'tait fini. »

Mais quand on étudie la religion d'avant le Grand Boum, cet enfant-là, mesdames et messieurs, ne voulait pas venir au monde. Y voulait pas du tout, son père y a tordu les bras en tabarnouche! Et c'est très dur pour un père, j'vas vous dire quelque chose, pour un père qui a jusse un fils unique, y faire ça, c'est assez écœurant, merci beaucoup! Eille, le p'tit, y tremblait d'même, y dit: « J'veux pas y aller, j'veux pas y aller! » Son père y dit: « Tu vas y aller. » Y dit: « Qu'ossé qu'tu veux que j'alle faire là? » Y dit: « Tu vas aller là et tu vas leur faire le message simple: aimons-nous les uns les autres. C'est toute c'que j'veux que tu leur montres. Aimons-nous les uns les autres. Aimons nos ennemis. Aimons ceux qui nous persécutent. » Le p'tit y dit: « Ça pognera pas, ça pognera pas voyons donc, y m'croiront pas! » Le vieux y dit: « Écoute-moi. Tu vas leur dire ça et tu vas leur dire que c'est de ma part que tu leur dis ça.

Tu dis: "C'est mon père qui fait dire qu'y faut aimer tout l'monde et pardonner à tout l'monde." » Le p'tit y dit: « Fais-moé pas rire! Fais-moé pas rire, comment ça tu veux j'dise ça? "Le vieux fait dire qu'y faut aimer tout l'monde et pardonner tout l'monde!" Après c'que tu leur as faite? Y m'croiront jamais! Eille, pour une p'tite pomme grande de même, tu les as sacrés dehors du paradis terrestre, des milliards de personnes qui sont obligées d'souffrir pis d'mourir à cause de toé, bon! Après, tu les a noyés toute la gang parce que t'étais pas d'bonne humeur, t'en as gardé inque cinq six. Deux mille ans après t'as pogné un autre fit, t'as brûlé deux villes entières. Pis là, depuis c'temps-là qu'tu dis à tout l'monde: "Si y en a un écœurant qui fait pas c'que j'dis, y va brûler pour l'éternité." Pis moé, j'vas arriver sua Terre pis j'vas dire: "Mon père fait dire qu'y faut s'aimer les uns les autres et pardonner." Veux-tu que j'me fasse crucifier ou quoi? »

Le vieux y dit: « Tu vas y aller. Pis tu vas leur dire qu'eux autres y ont pas l'droit de punir pis y ont pas l'droit de haïr. Inque moé! Moé, j'ai l'droit d'haïr tout l'monde parce que moé, chus parfait! » Pauvre crisse: 33 ans de sa vie à dire: « Aimons-nous les uns les autres, aimons-nous les uns les autres. » Tout c'qu'y a pogné en 33 ans, 12 gars. Pis la loi était pas passée, han? Non, pis ça l'écœurait. Franchement, y en avait un, Judas, y pouvait pas l'sentir. Un soir, y étaient après s'aimer sur une montagne les uns les autres, là Judas est arrivé près de lui. Y dit: « Père, éloignez de moi ce câlice! » Une chance, y avait Jean, son apôtre favori. Tout p'tit apôtre, y était haut d'même, noir, frisé, avec des grosses babounes... Pis même là, Jean était découragé et c'est là que Jésus a décidé d'encourager ses apôtres. Y dit: « Les gars, heureux les simples d'esprit, le Royaume des cieux est à eux. » Et c'est la prophétie de la vie qu'on fait aujourd'hui.

(*Parlant par télépathie*:) « Non, Débile, y ont pas l'air d'avoir compris exactement l'idée... Non... O.K., O.K., j'vas expliquer... O.K., j'vas expliquer, O.K.! *Roger*, bon. »

Débile fait dire: « Heureux les simples d'esprit. C'est nous autres les simples d'esprit. Tu peux pas être plus simple qu'être débile. On est heureux, on travaille pas, y a des robots qui font toute, on est éternels. Le Royaume des cieux est à eux? On vit dans l'ciel, c'est nous autres! » Ben, « on vit dans l'ciel », euh, on vit sua Terre, mais c'est la même affaire!

Oh, ça c'est un affaire ! Avant le Grand Boum, y a ben du monde qui cherchaient l'ciel, t'sais, ça les énarvait. « Ah, j'sais pas si un jour j'vais aller dans le ciel ! Ah, j'irais-je dans le ciel ? » T'sais, y en a pas un qui avait pensé que la Terre est dans le ciel. Ça fait partie de, t'sais ? T'es sua Terre, t'es dans l'ciel, y a pas d'autre place à aller !

(*Interrompu par une communication télépathique :*) « Quoi Débile ? Non non, j'me moquais pas vraiment, j'me moquais un peu… oui. O.K., O.K., on l'fera pus ! O.K. O.K. O.K. *Roger.* »

Non, Débile y dit qu'y faut pas s'moquer des civilisations passées parce qu'y étaient pas pires que nous autres, y étaient justes différentes. Débile dit qu'au lieu de rire des autres, faudrait peut-être penser à régler nos problèmes à nous. Et y a parfaitement raison de dire qu'on est mieux de régler nos problèmes. Et nous plusse que jamais ! Nous sommes la première civilisation qui se doit de régler ses problèmes à mesure. Parce que si tu règles pas tes problèmes à mesure, quand t'es éternel, tu peux finir par perdre le décompte.

Non non, c'est comme le mariage. Quand t'es éternel, vaut mieux être bien marié sinon c'est long. C'est très long. D'ailleurs, j'en parlais avec ma fiancée parce qu'on veut s'marier dans huit ou neuf cents ans. J'parlais avec ma fiancée, Débile Profonde, pis on a eu un différend, euh… non, mais y a des choses qui ont pas changé, pis euh… Non non, mais j'adore Débile Profonde ! Premièrement, est pas collante : toute finie en téflon, garantie 50 millions d'années sans réparations. Non, quand même ! Quand même, non j'y parlais parce que j'ai dit : « Écoute, on va s'marier, j'veux savoir si tu veux des enfants. » À dit : « Oui. » J'y dis : « Combien ? » À dit : « Pas plus que 100. » J'y dis : « T'aimes pas les enfants ? »

(*À voix basse :*) Ah… Oups ! Attendez une menute, bougez pas… Chut ! Chut ! Chut… Chut… O.K., y a personne, on est corrects. J'parlerai pas fort parce que j'veux pas que Débile Profonde entende parce que elle, ça pourrait l'exciter. En parlant d'enfants, ça m'a frappé l'autre jour dans les documents idiovisuels qu'on a vus sur le XX^e^ siècle. Y nous ont montré comment que l'monde faisait les enfants. C'était écœurant ! C'était pas hygiénique du tout, han ? Wouache ! Non, pis on a vu ça dans un hologramme qui v'nait d'une télévision du XX^e^ siècle, ça devait être un hologramme de grande qualité, c'était écrit : « Premier choix ».

Alors pour faire des enfants, savez-vous, nous autres quand qu'on veut un enfant on va à la fabrique de bébés, on r'garde si y en a pas à notre goût d'faite déjà, on remplit la carte perforée, bon, on donne ça au robot obstétricien pis y nous l'fabrique. Mais dans c'temps-là, c'était pas d'même. Pour faire un enfant, ça prenait un gars et pis une fille. Là, le gars pis la fille s'mettaient comme euh... Non, laissez-moé finir ma phrase vous, quand même... Y s'mettaient comme en face un de l'autre, mais cantés, voyez-vous? Là, y s'pognaient c'qu'y pouvaient pis y s'mettaient à s'brasser. «Hee! Hee!» Pis là, plus ça allait, plus y brassaient. «Hue eh, hue eh, hue eh, hue eh!» Pis là, ça avait l'air de faire mal, les filles s'mettaient à s'plaindre. «Aaah! Aaah! Aaah! Aaah!» Un moment donné, tout l'monde perdait l'contrôle! «Bere bere bere bere bere bere!» Pis là, ça faisait plop! Entécas, bon! Pis quand ça faite plop, j'ai dit au professeur, j'ai dit: «Où est-ce qu'y est, l'bébé?» Y dit: «Ah, le bébé arrivait inque neuf mois après.» J'ai dit: «Si l'bébé arrivait jusse neuf mois après, pouvez-vous nous espliquer qu'est-ce qu'y avaient à tant s'énarver toués deux?»

Et là, le bébé était pas fabriqué à la fabrique de bébés par un robot obstétricien: le bébé était fabriqué de façon artisanale, c'est-à-dire n'importe comment par des femmes qui connaissaient rien là-d'dans. Ah non! Mais même les docteurs connaissaient rien dans les bébés dans c'temps-là. Eille, les docteurs dans ce temps-là étaient pas capables de dire à une femme enceinte: «À 35 ans, vot' bébé mesurera cinq pieds huit, y aura les yeux verts, y aimera les mathématiques...» Y connaissaient rien et pourtant, le monde était tellement pas évolué, y prenaient leur docteur pour des génies! D'ailleurs, y les appelaient d'même: des génicologues.

Entécas, là le bébé était fabriqué dans l'ventre d'la femme, avec toute la... eurk! Eille, ça leur sortait par le... yark! Eille, ça devait puer, ces bébittes-là en sortant! Eille, on l'a vu dans un hologramme, y avait une grande fête dans haute, le monde en robes longues, en coats à queue, ça dansait. Tout à coup, tout l'monde s'est sauvé: «Ça pue, ça pue, ça pue!» Y a resté inque une femme avec un gros ventre au milieu. Là, son mari est r'venu le nez bouché, y voulait l'engueuler mais t'sais, y était dans la haute, y dit: «J'vas bien parler.» Y dit: «Vous avez eu un vent, ma chère?» Eille, y ont tchéqué ça, c'était pus un vent, c'tait un tas! Y ont nettoyé ça, c'tait un bébé. Ah oui! Y est dev'nu premier minisse, c'est pour ça qu'ils l'ont appelé P.E.T.!

L'aïeul*

Non, mais j'ai tellement faite de recherche sur le xx^e^ siècle qu'un moment donné, j'me sus dit : « J'devais ben avoir un aïeul, moé, au xx^e^ siècle ! » Fa que j'ai fouillé dans l'computer, j'ai sorti toutes les affaires pis j'ai découvert que j'avais un aïeul en faite. Mon aïeul, c'tait un comique, y faisait des monologues. Et dans c'temps-là, au xx^e^ siècle, être un comique c'était un travail honteux pas mal. T'sais, le monde avait honte d'eux autres. En faite, c'qu'y faisaient, y cachaient mon aïeul des grands bouttes pour que l'monde se déshabitue de lui. Pis quand qu'le monde était déshabitué, là y réunissaient des grosses gangs de monde pis là y leu montraient mon aïeul. Le monde riait d'lui un heure ou deux pis y s'en allait chez eux. C'est comme ça qu'ça s'passait.

Fa que là, par le computer, j'ai toute faite sortir son scrap book de toute sa carrière du xx^e^ siècle. Une carrière qui a duré 15 ans, quand même, c'est long ! Pis y avait des photos là-d'dans. Fa que je l'ai faite agrandir pour que tout le monde le voye. (*Pointant un grand livre sur scène :*) C'est c'te grosse affaire-là. Voulez-vous voir les photos ? Oui ? Mais attention, là ! C'est le xx^e^ siècle ! Ça vous fait rien ? Bon. Vous allez avoir un choc, y sont pas habillés pantoute comme nous autres. Entécas, j'vas vous l'montrer, mon aïeul du xx^e^ siècle. Attention, prête ?

(*Débile Léger ouvre le grand livre. D'un côté, on voit des coupures de presse. De l'autre, une photo d'Yvon Deschamps grandeur nature.*) Ah ! Ah ! Ah ! Là on comprend que l'monde riait, han ? Ah, c't'écœurant !

Ça, de c'côté-ci, c'était les journaux. Voyez-vous, ça, c'est des lettres. Lettres ! Ah oui, toute ça c'est des lettres. Parce que dans c'temps-là, le monde lisait encore ! Vous savez que la grande évolution a eu lieu de 1975 à l'an 2000, han ! En 1975, le monde lisait pis comptait pis écrivait ! C'est qu'au début des années 80, y ont rentré les p'tites calculatrices dins écoles, là le monde a arrêté d'savoir compter. Après ça, y ont rentré les écrans cathodiques, les vidéos : le monde a arrêté d'lire pis écrire. Vous savez que de 1975 à l'an 2000, l'évolution a été rapide et radicale ! Le monde sont partis d'épais, sont dev'nus idiovisuels avant de devenir complètement débiles. Quelle belle évolution, han ? C'est merveilleux !

---

* La musique accompagnant les moments chantés de ce monologue est signée Serge Locat.

(*Pointant des coupures de presse:*) Bon, ça, ça vient du journal *La Presse*. Ça, *La Presse,* c'est un journal qui a duré à peu près 100 ans. Presque 100 ans que ça duré! Ça, c'te journal-là, *La Presse*, ça servait à plusieurs choses: les pages d'informations servaient surtout à des fins intellectuelles et les pages de critiques à des fins hygiéniques. (*Il referme le grand livre.*)

Ah ben eille! Avez-vous vu l'couvert bouger? Avez-vous vu ça? Y a bougé, l'couvert! Pour moé y veut sortir, lui... Reste tranquille, l'aïeul!

(*Interrompu par une communication télépathique:*) «Han? Quoi, Débile?... Y pourrait sortir?... Ben oui, ça c't'une bonne idée! O.K.! *Roger.*»

Débile dit que ça s'rait l'fun qu'y sorte. Si y veut sortir, laissons-le donc sortir. Y pourrait peut-être nous faire un p'tit monologue du xx^{e} siècle pas long pis là, nous autres, on aurait une meilleure idée comment que l'monde pensait dans c'temps-là!

O.K., l'aïeul, tu peux v'nir!... Viens-t'en, l'aïeul!... Viens t'faire aller l'aïeul...

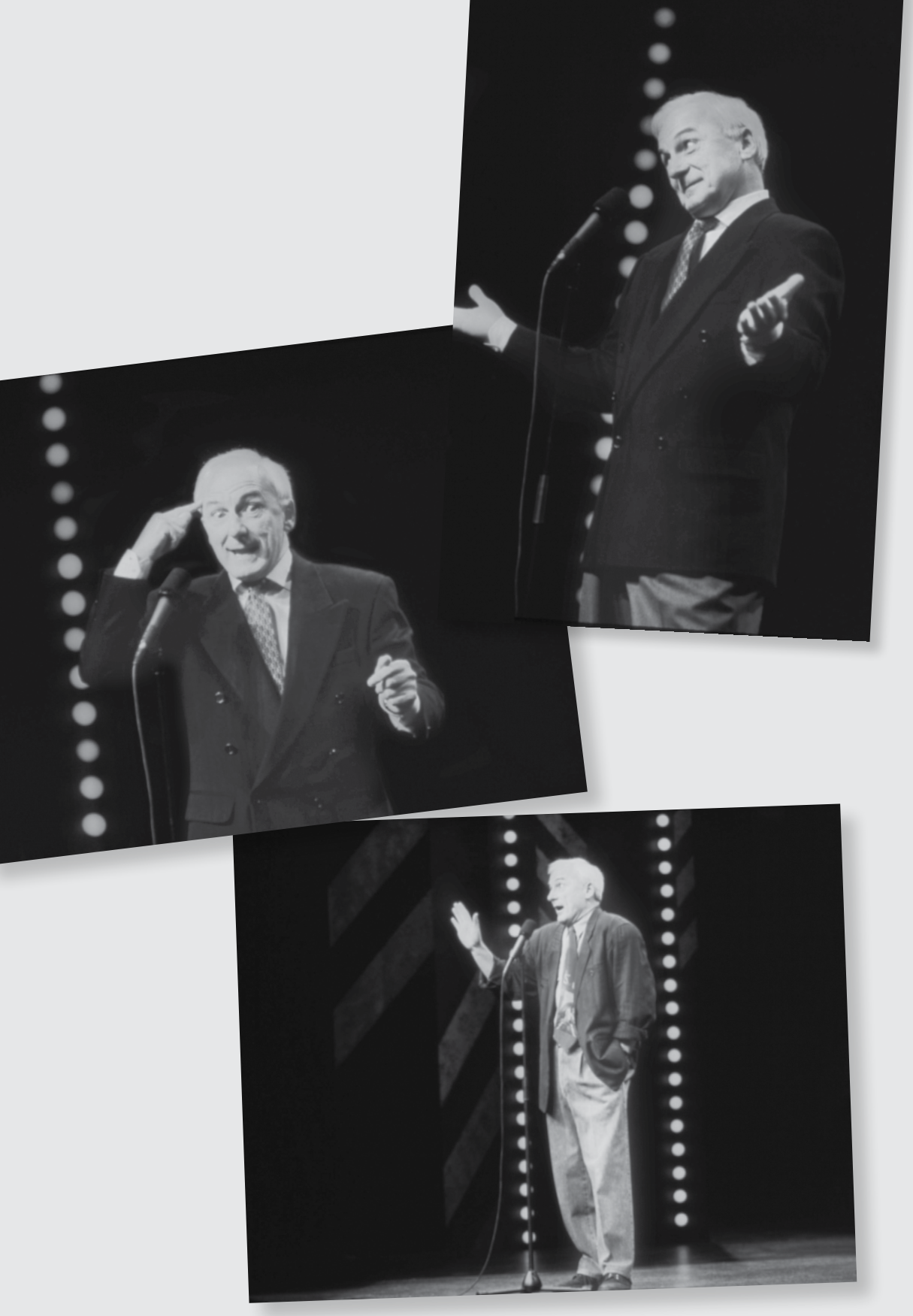
(*Interrompu par une communication télépathique:*) «Quoi Débile? Quoi, quoi?... Faut être plus doux qu'ça, y est gêné?... Plus doucement?... O.K., on va aller doucement, O.K., O.K.! *Roger.*»

Y dit qu'y faut y aller doucement. Alors qu'est-ce que j'vas faire, pour commencer à l'appeler, j'vas chanter une p'tite chanson très douce... Chut...

Viens-t'en, l'aïeul
On a ben hâte de t'voir la yeule
Envoye, envoye, l'aïeul
Viens t'faire aller la yeule

On veut savoir comment
Les choses se passaient dans ton temps
Envoye, viens donc nous amuser
Aie pas peur, nous autres on va s'farmer...
La yeule

(*L'aïeul, Yvon Deschamps, sort du grand livre sur la musique du monologue «Le Bonheur» et entreprend ce monologue de 1969.*)



1992-1993

U.S. qu'on s'en va ?

PETIT COMMENTAIRE

Finalement, entre 1984 et 1992, j'ai fait mille projets.

Un soir, j'étais dans mon bureau, en pleine noirceur, et une de mes filles, elle avait onze ans, m'a demandé : « Qu'est-ce que tu fais ? » J'ai répondu : « J'ai un projet de ci, un projet de ça pis j'sais plus quoi faire. » Elle a dit : « Tu devrais retourner sur scène, c'est là que t'es l'meilleur. »

C'était une enfant !

Alors j'ai pensé : « C'est vrai, c'est sur une scène que je suis bon. Alors c'est là que je vais retourner. »

Y. D.

Ouverture

Bonsoir ! Ça va bien ? Oh, eille, avant de commencer, m'as vous demander queque chose jusse pour voir quel genre de public vous êtes. J'vas vous conter une farce jusse pour voir si vous les comprenez un peu, beaucoup ou presque pas. Savez-vous l'histoire du zèbre qui était mort ? Non ? Parfait ! Alors… Non, ben j'prends pas d'chances, c'est la seule que j'connais !

Le zèbre meurt. Y arrive à saint Pierre, y dit : « Saint Pierre, toute ma vie j'me sus posé une question et je veux une réponse immédiatement. Regardez-moi ! » Saint Pierre y dit : « Oui, qu'est-ce qu'y a ? » Y dit : « Regardez-moi ! » Saint Pierre y dit : « J'te r'garde ! » Y dit : « Est-ce que je suis noir ou est-ce que je suis blanc ? » Ben saint Pierre y dit : « Voyons donc, r'garde-toé dans l'miroir ! T'es noir et blanc, t'es un zèbre ! » L'autre y dit : « Non non, ça s'peut pas saint Pierre ! Ou je suis un zèbre blanc avec des rayures noires, ou je suis un zèbre noir avec des rayures blanches ! » Ah ben saint Pierre y dit : « Ça, demande-moé pas ça à moé ! Je l'sais-tu, moé ? Va demander au boss ! » Fa qu'y va voir le boss, une grosse lumière qui clignotait noir et blanc. Fa qu'y r'vient cinq menutes après, saint Pierre y dit : « Pis ? Qu'ossé qu'y a dit, l'boss ? » Y dit : « Ah, y a rien dit. Chus pas plus avancé qu'j'étais. » Saint Pierre y dit : « Non non, attends une menute : le boss y a sûrement dit queque chose ! » Y dit : « Oui. Tout c'qu'y m'a dit c'est : "Tu es ce que tu es" ! » Ben saint Pierre y dit : « Ça veut dire que t'es blanc ! » Y dit : « Comment ça ? » Ben y dit : « Si t'avais été noir, y aurait dit : "Toi êtwe ce que toi êtwe !" »

Y a un autre affaire que j'voulais vous demander parce que ça fait longtemps que j'ai pas fait de spectacles. Là, y a ben des gens qui m'demandent, y m'disent : « Comment ça s'fait que vous r'venez sur scène après huit ans d'absence ? » Ben, premièrement, faut j'gagne ma vie. Han ? Bon. Pis deuxièmement, les spectacles, c'est la façon la plus agréable que j'ai trouvée de gagner ma vie parce que la troisième raison, c'est que j'aimerais pas être obligé de travailler. Pis, euh, j'sais pas comment dire ça parce que… Non, j'vas vous dire un affaire moé : quand j'vas voir un spectacle pis que l'artiste sua scène nous dit entre deux chansons (*mielleusement*) : « Ah, je vous aime », moé j'débarque. J'dis : « Écoute chose, j'ai payé, tète-moé pas ! Chante pis laisse faire le reste ! » Non, mais j'trouve ça tellement quétaine là, han ? Ah, ça j'trouve ça nono, c'est écœurant. Mais c'est pour ça que c'est gênant de vous dire que…

une des raisons pour lesquelles je reviens sur scène… c'est parce que… (*niaiseusement*) je vous aiiiiiime. Mais attention! Je vous aime en tant que masse anonyme! V'nez pas m'écœurer individuellement, j'veux rien savoir de vous autres! Mais ça, les autres y l'disent pas, ça. Mais croyez-moi: y l'pensent! Ah! Ah! Ou bedon les autres artistes qui disent: «Ah! vous êtes beaux!» Y disent ça au public! J'comprends: avec les spots, y voyent rien! Moé, j'ai été vous voir, j'peux pas dire ça, bon.

Eille non, à part ça, m'as vous dire un affaire: quand j'faisais des spectacles à plein temps, j'faisais un nouveau spectacle à toués deux ans. Là, j'sais pas si vous l'savez, ça fait huit ans! Alors si je garde ce rythme-là, un spectacle aux huit ans, c'est la dernière fois que vous m'voyez au xx^{e} siècle. Eille, ça passe le temps, han? Hou! Eille, est-ce qu'y en a qui m'ont déjà vu sur scène? Oui? Ah, vous êtes vieux, câline! Mais ça fait un boutte, t'sais, ça fait un boutte quand même…

Ah Seigneur! Eille, avant de r'venir sur scène, j'ai dit: «J'sais pas si j'vas être capable, le monde a tellement changé.» Ben ça fait 35 ans chus un acteur, mais la première fois que j'ai faite un spectacle solo de monologues, c'est en octobre 70. Ça été tellement un événement, y en parlent encore d'octobre 70, han? Ah oui, y en parlent encore… Jamais parsonne a oublié ça, octobre 70! Ben, octobre 70: pas mon spectacle.

Mais là, j'me dis: «Eille tabarnouche! Le monde a tellement changé depuis c'temps-là, le monde a évolué c't'écœurant!» Y a pus d'Union soviétique, saviez-vous ça? Y a pus de mur de Berlin! Y a plein de nouveaux pays… ben nous autres, on a pas eu l'nôtre, mais bon, y en a d'autres qui ont compris! Eille, ça change! Le monde a évolué là! Mais nous autres mêmes, nous autres, moins peut-être, mais quand même… Non non! Ben, disons que politiquement, euh, qui c'est qui était l'premier minisse du Québec en 70?… Bourassa??? Bon, disons que les autres pays ont évolué. Mais nous autres, on devait être occupés à r'garder le hockey, han? Ah, franchement, c't'écœurant. C'est gênant, faudrait pas dire ça aux autres, han? On va garder ça entre nous autres…

Non, mais y a quand même des similitudes. Dins années 80, on avait eu un référendum, han? Pis là, on en a eu un y a quelques jours, han? R'marquez, c'tait différent. En 80, c'est la question qui était compliquée. Là, l'dernier, c'est la réponse qu'on comprenait pas. Y nous envoyaient ça, la réponse avait 12 pages, on comprenait rien! Pis c'est pour ça qu'on a dit non: on comprenait pas!

Non, c'est parce que, oh j'sais pas si vous vous rappelez de t'ça, au référendum de 80, jusse avant le référendum y avait eu «l'affaire des Yvette», vous en rappelez-vous de t'ça, les Yvette? Ah tabarnouche, y avaient rempli l'Forum avec les Yvette! Y ont essayé d'faire ça avec les vieux pour le nouveau référendum, ça pas marché pantoute. Non, mais des Yvette, ça va ben: tu pognes ça par le bras, ça suit. Mais des vieux, si tu tires trop fort, y a inque le bras qui suit. Sont arrivés au Forum avec un paquet d'bras, y ont dit: «Woups! Ah non, y pourront pus voter!» Ah ça, ça marche pas.

Non, mais ça changé en tabarnouche! Moé, j'me rappelle dins années 70, y avait la guerre au Vietnam pis y avait la famine en Éthiopie. Ça changé en tabarnouche! Là, la guerre est en Boschoseervénogovine et pis la famine est en Somalie. Ça changé d'place en tout cas!

Non, mais dans l'fond, excusez-moi. Là, j'dis des niaiseries parce qu'y a rien qu'y a changé. En faite, quand on y pense, ça change pas tant qu'ça le monde, han? En faite, moé j'pense que c'qui a le plusse changé depuis 70, c'est moi. Ah oui! Eille, moé j'ai changé en tabarnouche! J'ai tellement changé, on vieillit pis on s'en aperçoit pas! On s'voit pas par en d'dans, han? Pis on r'marque pas, on travaille, tout ça... Un matin, j'me lève, six heures et quart, l'hiver t'sais, y fait noir, j'arrive dans toilette, devant l'lavabo, j'allume la lumière. Eille, quand j'me sus vu dans l'miroir, j'ai faite un saut: «Aaah!» J'ai dit: «Qu'est-ce que mon père fait dans mon miroir, moé là?» Surtout qu'y est mort. Eille, j'm'étais pas vu vieillir, câline de bine, j'm'étais pas vu vieillir! Pourtant, j'aurais dû m'en douter. Oui parce qu'y m'était arrivé un affaire un soir, euh... Ça, c'est quand que... quand qu'un homme, quand ça t'arrive là, euh, ça veut dire que t'as pris un coup d'vieux, ça. Euh... Ah oui! Pis c'est gênant quand ça arrive, ça! R'marquez, moé c'était moins gênant, j'étais avec ma femme, mais quand même...

Non non, mais attendez que j'vous conte qu'est-ce qui est arrivé! Bon. Deux heures du matin. J'm'en v'nais avec ma femme, on était sortis. J'passe un stop comme d'habitude, la police m'arrête comme d'habitude, y m'donne un ticket comme d'habitude. Toute allait ben! D'un coup, la police me r'garde pis y s'met à m'vouvoyer pis à m'appeler monsieur... J'dis à ma femme, j'y dis: «Chus fini!» À dit: «Comment ça?» Ben j'y dis: «Faut qu'tu soyes vieux en maudit pour qu'une police soye polie!» Faut qu'tu soyes BLANC en tout cas. Très Blanc. Plus t'es Blanc, plus y sont polies. C'est ça l'idée.

La mémoire II

Depuis que j'ai des cheveux blancs, y a une affaire que j'ai r'marquée, c'est qu'y a de la discrimination contre les cheveux blancs. Les gens nous discriminent ! Tout l'monde aux cheveux blancs, on s'fait discriminer. Parce qu'aussitôt que quelqu'un t'parle, qu'y te demande queque chose pis qu'tu y dis : « J'm'en rappelle pas », y dit : « Gnan gnan, tu vieillis, tu perds la mémoire ! » Même mon plus vieux l'autre jour, y dit : « Popa, t'en rappelles-tu quand on avait été chez ma tante Rita pêcher, y a sept ans, c'est-tu un doré qu'on avait pris ou ben un achigan ? » J'ai dit : « Eille, laisse faire le poisson : tu viens d'me rappeler qu'on avait une tante Rita ! » Là y m'dit : « Popa, tu vieillis. Tu perds la mémoire. » J'ai sorti son examen d'histoire, y avait eu 43 %, j'ai dit : « Avec tout c'que t'as oublié là, tu dois avoir 200 ans, toé chose ! »

Premièrement, c'est pas vrai qu'on perd la mémoire en vieillissant. Premièrement, c'est pas vrai premièrement, bon. O.K. ? Bon. C'est jusse que le cerveau, ça, c'est comme un ordinateur. Naturellement, là je parle d'un cerveau d'homme. J'peux pas parler d'un cerveau d'femme : j'en ai pas. Non, mais un ordinateur, quand qu'y est plein, y est PLEIN ! Si tu rentres une nouvelle affaire, y faut que t'en sortes une vieille ! Ça, c'est comme dans maison : si t'en rentres une nouvelle femme, faut qu'tu sortes la vieille. Même si des fois, t'aimerais ça la garder pour le ménage, des affaires de même…

Non, mais m'as vous dire un affaire, pour ceux qui vieillissent et pis qui oublient certaines affaires, m'as vous dire, y a un trick pour pas qu'ça paraisse. Savez-vous quoi ? On se spécialise dans une sorte de mémoire. Une couple de souvenirs, t'sais, le monde nous parle de n'importe quoi, on sort inque c'qu'on s'rappelle. Non non ! Moé, ma spécialité, c'est les noms. Moé, je sais 7 896 noms, moé ! Ah oui ! Moé, quequ'un me dit son nom UNE fois, ça rentre là, c'est fini ! J'oublie jamais ça un nom, moé. Non, mais moé j'ai d'la misère avec les visages. Ça par exemple là, ça… Non, mais t'as d'l'air fou ! Tu rencontres quequ'un, là tu t'mets à passer la liste de noms pour voir lequel fitterait, pendant c'temps-là l'autre épais y pense que tu t'rappelles pas d'son nom. Y dit : « Vous vous rappelez pas d'mon nom ? » Là, t'es obligé d'y dire : « Ben oui, ton nom j'm'en rappelle ; c'est ta face qui me r'vient pas ! »

Ma femme, c'est l'contraire. Ma femme a pas la mémoire des noms du tout, même des fois à s'mélange de nom en m'parlant à moi ! Ça c'est grave,

han? Est nounoune un peu. Eille, en pleine nuit l'autre jour, j'me réveille, à brassait dans l'lit, à rêvait. À disait: «Ah! Viens, mon amour! Viens, mon amour!» T'sais, j'ai dit: «Ah! C'est merveilleux.» J'm'approche un peu, à dit: «Oui, viens mon Raymond!» J'ai dit: «Minou, tu t'trompes de nom!» Là, à m'a r'gardé, à faite un saut, à dit: «Escuse-moi.» Faut être nounoune, han? Ah tabarnouche!

Non, mais ma femme, en faite, à l'a tellement pas d'mémoire qu'à l'a été obligée d'suivre un séminaire! Un séminaire, c'est une place... y avait un... y avait un gars qui avait ça, y disait que pour le monde qui avait pas d'mémoire, si on veut s'rappeler des affaires, lui ça marchait par les couleurs. Y paraît que quand on vit un événement important, si on tchèque les couleurs comme faut, même si on oublie l'événement, si quequ'un nous rappelle les couleurs, on va s'rappeler l'événement. Je l'ai tchéqué: ça marche!

Je l'ai tchéqué l'autre jour, j'parlais avec ma femme, j'ai dit: «Te rappelles-tu le fun qu'on a eu quand ta sœur s'est mariée?» À dit: «Ma sœur...?» J'ai dit: «Minou, t'en as inque une! À s'est mariée y a sept ans!» À dit: «Arrête donc!» Là j'me sus mis à penser aux couleurs, j'ai dit: «Minou, ferme tes yeux. Visualise... une p'tite église grise... avec des fleurs blanches.» À dit: «Oui oui, O.K. O.K.!» J'y dis: «Un gars avec un tuxedo bleu pourde, une chemise à frils mauves.» À dit: «Oui oui oui!» «Une fille avec une robe verte...» À dit: «Oui! La robe verte c'est ma sœur ça, à s'est mariée y a sept ans!» Voyez-vous?... O.K., bon, c'est correct! Ça marché pareil!

Les bénévoles

Y en a-tu dans gang qui font du bénévolat des fois? Bénévolat. Oui? Moé aussi. Ben là, j'en fais pus mais j'en avais faite. J'ai commencé ça l'printemps passé, mais c'est pas moé qui avais pensé à ça, c'est ma femme. Eille, je r'viens de travailler un vendredi soir, j'rentre dans maison, j'entends ma femme au téléphone qui dit: «Oui, vous pouvez compter sur moi sans faute... Mon mari va être là à onze heures demain matin!» J'ai dit: «Minou, où c'est que j'vas être, moé, demain matin à onze heures sans faute?» À dit: «J't'envoye bénévoler. Tiens, c'est ça l'adresse, j'ai vu une annonce dans l'journal, j'ai appelé pis chus certaine que t'étais d'accord. C'est parce qu'y font une compétition

sportive pour les athlètes handicapés, y ont besoin de chauffeurs et de camionnettes.» Pis moé, j'ai une mini-van. Fa qu'à dit: «Tu vas aller chercher quatre athlètes handicapés à c't'heure-là, onze heures, à c't'adresse-là, demain!» C'était samedi, j'ai dit: «C'est correct.»

Fa que j'arrive le samedi matin, j'me rends à l'adresse t'sais, j'arrive devant la porte, y avait ben trois gars en chaise roulante pis un aveugle. Mais moé, su mon papier, c'tait marqué «athlètes handicapés». Mais là, je r'garde les trois gars en chaise roulante. Là, disons que si j'vous disais handicapés, ce s'rait léger comme terme, disons. Y étaient plutôt maganés là, ah tabarnouche! Eille, le genre là, ça prend la chaise à batterie, t'sais, à peu près 40 livres, les p'tits p'tits bras, les p'tites p'tites jambes, c'est jusse pour faire marcher le p'tit piton, t'sais, ben des p'tits coussins pour pas piler d'sus, une grosse tête, ben, une tête ordinaire mais avait l'air grosse parce qu'y avait pas rien en d'sous...

Fa que j'ai dit: «Pour moé, j'me sus trompé d'place. Chus supposé v'nir chercher des athlètes, moé là!» Y en a un, y dit: «C'est nous autres.» Ah! Ah! Ah! Fa qu'là, j'me sus r'tourné pour rire, t'sais, pour pas qu'y m'voyent... Ben, pas l'aveugle: les trois gars en chaise roulante, j'parle. Fa qu'là, j'ai dit: «Quel genre de compétition vous faites, vous autres? C'est celui qui s'lève la tête le plus haut?» Y ont pas ri, rien, mais j'me sus dit qu'y faut leur pardonner: amanchés d'même, y peuvent pas toutes les comprendre... Y en a un, y dit: «Non non, on joue au hockey-cosom!» J'ai dit: «Qu'ossé ça, hockey-cosom?» Y dit: «C'est comme le hockey, on joue dans un gymnase et pis on met une palette en avant de not' chaise pis on contrôle not' chaise pis c'est les mêmes règlements qu'le hockey.» Ah! Je r'garde l'aveugle, j'dis: «C'est vot' arbitre ça, j'suppose?»

Fa que j'ouvre la porte, j'embarque mes maganés en arrière, j'les attache comme faut, j'mets mon aveugle à côté d'moé, j'y dis: «Tchèque ton bord, m'as tchéquer l'mien!» Non, mais t'sais, faut faire des farces... J'pars. Mais t'sais, quand t'as des maganés dans l'char, faut pas que t'ailles vite, han? Là, j'm'en allais 25-30, j'ai dit: «J'vas pas les rachever!» Ça prendrait pas grand-chose, han! Quarante-deux livres, un p'tit coup pis ça flye en tabarnouche! Eille, les fous passaient à côté, 60-70! J'ai dit à mes maganés: «R'gardez ça ces fous-là! C'est des fous d'même qui font des maganés comme vous autres!» Non, mais c'est pas des farces, on arrive au coin d'la rue, parce que la lumière

était verte, le monde ralentissait même pas! Gnioummm! Soixante! Gnioummm! Soixante-dix! J'ai dit à mes maganés: «Même si la lumière est verte, y faut tchéquer! Y a un fou qui peut passer sua rouge n'importe quand.» Fa qu'arrivé au coin, la lumière était verte, mais j'ai breaké pour r'garder de chaque bord... Eille, j'ai pas eu l'temps d'breaker, BANG! Un fou qui m'rentre dans l'derrière!

Y débarque: «Êtes-vous malade?» J'ai dit: «Pas moé, mais eux autres...» Y dit: «R'gardez c'que vous avez faite à ma nouvelle Cadillac!» Je r'garde, à l'avait le devant défoncé. J'ai dit: «Eille, qui c'est qui m'dit qu'était neuve avant qu'tu m'frappes, han?» Y s'met à m'crier des noms. J'ai pas pris d'chances: j'lève les vitres, j'barre les portes. Non, j'ai pas peur, mais quand même. Non non, faut être prudent! Fa qu'là, j'y montrais mon constat à l'amiable avec mon index; lui, y me montrait l'ciel avec son majeur. Ah ben eille! J'ai sacré mon camp, j'l'ai laissé là.

Après, 15 menutes plus tard, on était pas encore rendus, entre deux intersections j'vois un p'tit chat su l'bord du trottoir. J'ai dit à mes maganés: «Tchéquez ça, là! Ça c'est dangereux, un p'tit chat! On sait jamais, ça peut traverser la rue sans avertir.» J'prends pas d'chance, j'breake. J'avais pas breaké, BANG! Un autre fou qui m'rentre dans l'derrière! J'me r'tourne, c'tait pas un autre... c'tait l'même... Y débarque! La boucane y sortait par les oreilles! Y essayait d'grafigner la peinture après ma mini-van! Eille, j'ai eu peur, j'ai sacré mon camp, j'l'ai laissé là.

Non, mais y a parti après moé! Un moment donné, j'l'avais à ma droite le long du trottoir. J'ai dit à mes maganés, j'ai dit: «R'gardez c'fou-là, y va m'couper!» J'prends pas d'chance, j'donne du gaz. Mais pendant que j'parlais à mes maganés, y m'avait coupé. Là, on était au coin, la lumière était rouge, y a arrêté. Pas moi! Eille, je l'ai poussé dans l'intersection, ah ta...! Les chars, ça v'nait de chaque bord, BADING! BADANG! Eille, sa Cadillac à fin était carrée d'même. Même y restait pas toutes les lettres en avant, y restait inque L, A, D, A.

Là, d'un coup, j'ai vu v'nir la police de loin, j'ai pas pris d'chances: j'ai switché d'place, j'ai mis mon aveugle au volant, t'sais! La police arrive: «Qu'est-ce qui s'passe ici?» L'aveugle y dit: «J'sais pas, j'ai rien vu!» Est allée demander à d'autres, t'sais. Bon. Là, j'ai débarqué, l'ambulance est arrivée, j'ai dit: «Monsieur l'ambulancier, qu'est-ce vous en pensez?» L'ambulancier

r'garde dans l'char, y dit: «Pour moé, y marchera pus jamais, là lui!» J'ai dit: «C'est parfait, embarquez-le avec moé, chus bénévole!»

Mais là euh... y sont v'nus, l'organisation, pis là y... y m'ont enlevé les maganés pis euh... là, y m'criaient des noms... Eille, tu veux rendre service pis euh... T'sais, y ont pas de reconnaissance! C'est pour ça que l'bénévolat, ça m'tentait pus ben ben après ça. Mais un vendredi soir, j'rentre, j'entends ma femme au téléphone, à dit: «Oui oui, vous pouvez compter sur moi... Mon mari va être là à une heure demain après-midi.» J'ai dit: «Minou, où c'est qu'tu m'envoyes c'te fois-là? J'veux pus conduire, moé là!» À dit: «Fais-toé z'en pas, quand même tu voudrais y aller, y a parsonne qui voudrait embarquer.» Non, eille, ça pas d'bon sens. L'aut' jour, j'm'en allais sua rue, j'ai croisé un handicapé, y m'dit: «Quand même que vous seriez le seul bénévole-chauffeur, j'embarquerais pas! J'aimerais mieux marcher!»

Ma femme à dit: «Non non non, tu vas aller à une place où y demandent des bénévoles, ça s'appelle Le Chaînon. Ça, c'est pour les femmes en détresse.» Ah! Ben j'ai dit: «J'vas aller voir ça!» Fa que j'arrive là, j'sonne. Non, mais c'est parce que les portes sont barrées. Y a des femmes violentées là-d'dans, fa qu'y les embarrent pour pas qu'y frappent quequ'un. La femme ouvre la porte, j'ai dit: «J'm'en viens pour bénévoler!» La fatiquante, à dit: «Suivez-moi!» À m'amène dans cuisine, à dit: «Ici, nous servons à peu près 300 repas par jour, vous pourriez laver la vaisselle?» Une chance j'avais amené mon dictionnaire, j'y dis: «R'gardez ici: "Bénévole: personne qui fait une chose sans y être obligée." Vous pouvez pas m'obliger à laver la vaisselle, moé là!» Ben à dit: «Vous pourriez laver l'plancher?» J'ai dit: «Arrêtez! Vous m'offrez inque des jobs de femmes?» Non non, j'ai dit: «Si y a des femmes en détresse ici, ça doit être parce qu'y sont en manque d'homme! Envoyez-moé sués étages, m'as leur régler leur cas! Une vingtaine après-midi pis je r'viendrai demain.» Non, mais j'tais fatiqué un peu t'sais, fa que...

Y ont pas voulu non plus. Voyez-vous? J'étais prête à faire du bénévolat, y ont pas voulu. Pis pourtant, y passent leur temps à chiâler partout à télévision: «On veut des bénévoles, on veut des bénévoles!» Le Chaînon, y font un gros bazar au début novembre, tout l'temps. J'y ai été l'année passée. Eille, 400 bénévoles, y ramassent 100 000 piasses, y donnent rien à parsonne. Ah non! Les bénévoles, ben ça mon beau-frère me l'a dit, voyez-vous, qu'est-ce que c'est ça, des bénévoles? C'est des voleurs de jobs! Si y engageaient du

monde pour faire l'ouvrage au lieu d'prendre des bénévoles! O.K., y aurait pus d'argent pour les bénéficiaires, mais quand même, y aurait moins d'chômeurs! Mon beau-frère me l'a dit. Y dit: «M'as t'dire un affaire: tu tchèqueras, y a des centaines de milliers d'bénévoles pis y a des centaines de milliers d'chômeurs. Ça balance!»

Non non, pis mon beau-frère le sait, j'vas vous dire un affaire, parce que lui y a perdu sa job à cause des bénévoles, O.K. là? Ça été très dur pour lui parce que moé, mon beau-frère, y vit dans un quartier très populaire et c'est très pauvre. Eille, 40% d'chômage, 51% de mononques parentals. Pour ceuses qui l'savent pas qu'est-ce que c'est un mononque parental, c'est une femme monoparentale avec des enfants qui, pendant qu'les enfants sont à l'école, à reçoit ben des mononques pour arrondir les fins d'mois. Alors lui, mon beau-frère, y était su l'chômage pis y a eu une idée. Y dit: «M'as demander un programme gouvernemental.» Y a eu un programme gouvernemental pour servir d'la nourriture pas commercialement aux gens. Drette directement de sa maison, le monde pouvait v'nir manger chez eux comme au restaurant: une piasse! Ça coûtait pas cher, c'est ma belle-sœur qui faisait la cuisine. Était là, aussi ben de s'en servir! Bon. À coûtait rien! Une piasse pis le monde pouvait avoir un sandwich, une soupe, un café ou un verre de lait pis un p'tit dessert. Ça marchait tellement là, eille y a appelé ça La Soupe Populaire.

Ça pas pris un mois que des bénévoles sont arrivés, y ont vu ça, y ont dit: «Eille, nous autres on va l'faire bénévolement pis on va donner la nourriture.» Y ont ouvert sua rue voisine. Eille, même si ça coûte inque une piasse, le monde est pas fou! Si, à l'autre place, c'est gratisse, y vont où c'est gratisse, han? Mon beau-frère a été obligé d'fermer. En un mois, y est passé de propriétaire de soupe populaire à bénéficiaire de soupe populaire. C'est dur su l'moral, ça! C'est pour ça que quand l'curé m'a conté son idée... La première partie de l'idée, j'trouvais ça pas pire, mais la fin d'l'idée, j'étais pas d'accord pantoute.

Non, l'curé y a eu une idée pas pire pour un curé, franchement. Oui oui, y a eu une idée. Le mardi soir, vers dix heures dix heures et quart, j'tais prête à m'coucher, le curé appelle: «Marcel, j'ai un idée! Viens tout d'suite!» Ben j'ai dit: «Là, chus un peu fatigué à soir, monsieur l'curé, pis j'ai un p'tit mal de tête. Et pis franchement, j'vas vous dire qu'à mon âge, ça marche pus "viens tout d'suite". Faut y penser un peu d'avance...» Y dit: «Arrive au presbytère

immédiatement ! » J'ai dit à ma femme : « Minou, faut qu'j'aille au presbytère, j'sais pas qu'est-ce qu'y a. »

On arrive au presbytère, y en avait réveillé à peu près une quinzaine. Y dit : « Les gars, j'ai une idée ! J'ai un idée ! » J'ai dit : « Pas besoin d'réveiller toute la paroisse pour ça ! Je l'sais que c'est rare qu'un curé a une idée, mais quand même… » Y dit : « Assoyez-vous ! M'as vous conter mon idée ! C'est une idée extraordinaire ! » Pis y nous a conté ça pis m'as vous dire que c'est une idée fantastique. C'est que nous autres, on a beaucoup des chômeurs. Donc, les enfants, des fois, y mangent pas tout l'temps à leur faim. En plusse, on a beaucoup d'allophones dans not' quartier. Ça, des allophones, c'est des gens qui savent jusse dire « Allô ! » en français. Après ça, y a pus d'fun à avoir, y comprennent pus. Alors là, les enfants vont à l'école française mais y peuvent pas les aider pour les devoirs pis les leçons : y connaissent pas l'français.

Alors le curé a eu une bonne idée, y dit : « On va ouvrir le sous-sol de l'église de quatre heures à sept heures, les enfants pourront v'nir, on va leur donner une collation, y pourront jouer au ping-pong et on va avoir des gens pour les aider pour les devoirs et les leçons ! » J'ai dit : « C'est une bonne idée. » Y dit : « On va demander des bénévoles. » J'ai dit : « Ça, c'est pas une bonne idée. » Y dit : « Oui, c'est une bonne idée. » T'sais, les curés comment c'qu'y sont ! Parce qu'y ont eu une bonne idée une fois, y pensent que toutes les autres sont bonnes.

Mais y avait pas pensé l'curé, parce qu'un curé ça pense pas loin, t'sais ! J'sais pas si c'est parce qu'y a porté une robe longtemps, je l'sais pas… Mais en tout cas, l'curé a pas pensé qu'à côté de l'église, y a un centre d'accueil pour personnes âgées. Ben en faite, y a pus d'personnes âgées là-d'dans, c'est inque des vieux pis des p'tites vieilles. Non, mais les personnes âgées sont pus capables de rentrer, les autres sortent pus. Eille, ça meurt pus ! Y ont sept centenaires, y en ont 48 en haut de 95 ! Eille, ça veut pus partir aujourd'hui. Ça vit tellement vieux que ça t'fait pus d'peine quand ça meurt ! Même que t'es content, ça fait tellement longtemps que t'attends, t'sais ! Non, soyez honnêtes : tu rentres le vieux à 82 pis y part à 104, 22 ans à aller au centre d'accueil toués fins d'semaine, ça casse des fins d'semaine, ça ! Bon. Fa que l'curé va les désennuyer, qu'est-ce tu veux, y leur fait des messes. Pas très désennuyant, mais c'est toute c'qu'y sait faire. Si y était comique, y les ferait rire, mais y est curé.

Fa qu'là, l'dimanche, y va faire la messe pis au sermon, y s'met à s'vanter: «À partir de demain, nous avons un nouveau service. À quatre heures tous les après-midi, nous allons recevoir nos jeunes de l'école au sous-sol de l'église et nous aurions besoin de bénévoles.»

Imaginez-vous qu'est-ce qui est arrivé le lundi quand on a ouvert la porte? Le centre d'accueil au complet était su l'trottoir! Eille, ça descendait l'escalier du sous-sol: parapata, parapata, des vrais éléphants! Non, pas parce qu'y s'dépêchaient, c'est parce que l'premier s'est enfargé, y ont toutes déboulé, eille! Ah tabarnouche, la job de ramasser ça! Pis t'sais, quand tu les brasses vite, ça sent drôle! Pis faut qu'tu les déplies tranquillement, ça casse à rien! Eille, j'ai cassé deux trois bras moé là, ça chiâlait! Ben j'ai dit: «J'fais mon possible!» J'en pogne une su l'dessus, j'la débarque. À s'met à crier: «M'as vous poursuivre en justice! Vous m'avez cassé l'bras!» Ben j'ai dit: «Attendez, là! Wo! C'est pas d'ma faute! Moé, avec la peau qui pend, je l'sais pus de quel bord ça plie.» Après ça, trouve les lunettes, les cannes, les marchettes... Mais la plus grosse job, ça été de r'mettre les bons dentiers dins bonnes bouches! Eille, y a une femme, on y en a essayé 14! À un moment donné, y a un vieux y dit: «À en avait pas quand est rentrée.» Fa qu'là, on a été obligé d'changer not' technique. Au lieu de toute essayer à même, on a mis nos vieux pis nos vieilles en ligne, on partait à un boutte avec un dentier, on l'essayait jusqu'à c'qu'y fasse. Le curé était content, ça y rappelait le temps des communions...

Le curé y dit: «Ah! C'est merveilleux!» J'y dis: «Vous trouvez ça merveilleux, vous?» Y dit: «Regardez la flamme qu'ils ont dans les yeux, ils ont une nouvelle raison de vivre, ça peut prolonger leur vie!» J'ai dit: «On veux-tu vraiment ça, monsieur l'curé?» Non non, mais faut pas s'mêler des affaires de famille, là. Si les enfants les ont placés là, c'est parce qu'y voulaient pas qu'y leu traînent dans face trop longtemps, quand même, bon! Faut être honnête!

Ben comme la plupart des gens qui portent souvent la robe, y a faite à sa tête. Qu'osse tu veux, y a jamais changé d'idée. Non, mais ça été tellement grave, m'as vous dire un affaire moé: t'sais, l'curé a jamais voulu rien savoir, ça fait qu'une semaine après on a été obligés d'engager du personnel pour s'occuper d'nos vieux qui bénévolaient pour les jeunes.

Premièrement, la paroisse était cassée comme un... Pis après, on était tellement nombreux dans l'sous-sol de l'église, les enfants pouvaient même

pus rentrer! Moé j'ai développé une aversion contre les vieux, moé. Eille, j'marchais su l'trottoir, j'rôdais autour du centre d'accueil. Quand un vieux passait, j'y disais: «Eille! Approche-toé pas, toé! Approche pas! M'as t'planter, toé!» Y avait une p'tite vieille avec une canne, j'y ai dit: «M'as t'la flyer ta canne, tiens!» J'y ai sacré un coup d'pied sua canne, est rentrée dans l'centre d'accueil à quatre pattes. J'tais là, j'y donnais des p'tits coups d'pied: «Envoye, envoye! Rentre!» C'est là qu'y m'ont faite arrêter.

Eille, au poste de police, j'me sentais comme un vrai criminel. Y m'traitaient comme un criminel, eille! J'me sentais comme un gars qui avait fait un hold-up ou qui avait oublié d'rapporter un livre à bibliothèque de Lachine. J'étais content quand ma femme est v'nue m'chercher. À dit: «Mon Marcel, t'as faite toute une dépression, toé là!» J'y ai dit: «Minou, c'est pas une vraie dépression. C'est jusse que j'haïs les vieux, chus pus capable, chus pus capable pantoute! Pis plusse y en a, plusse y va en avoir.» Ma femme à dit: «Ben oui, dans quelques années ça va être toi d'ailleurs.» J'ai dit: «Pas besoin d'me l'rappeler, Minou! Je l'sais très bien!»

À dit: «Marcel, ça pas d'bon sens, y faut qu'tu fasses queque chose! Faut que t'essayes de retrouver le respect et la compassion pour nos personnes âgées.» J'ai dit: «Oui, amène-moé z'en un ici, tu vas voir ça le respect! M'as y compasser comme un rouleau-compaxteur, t'sais?» À dit: «J'ai une idée!» Je redoute toujours les idées de ma femme. À dit: «Tu vas aller faire du bénévolat au centre d'accueil.» J'ai dit: «Non, Minou. Ça, j'peux pas. Minou, demande-moé n'importe quoi, pas ça, chus pas capable, pas capable! Je s'rai pas capable de me r'tenir pis...» À dit: «Tu vas y aller pis tu vas voir que tout va bien s'passer pis tu vas réapprendre à respecter nos personnes âgées.» J'ai dit: «Non!» À dit: «Y est trop tard, j'ai déjà téléphoné, y t'attendent samedi.»

J'ai dit: «J'IRAI PAS!» À dit: «Tu vas y aller...» J'ai dit: «J'IRAI PAS! O.K.?» J'mets mon pied à terre: «J'Y VAS PAS! Pis imagine-toé pas que j'vas changer d'idée.» Parce que je l'sais que des fois je plie, bon. D'ailleurs, à s'en plaint dernièrement. Mais j'ai dit: «Ce soir, je vais rester ferme: J'Y VAS PAS!» Eille, j'ai été tellement ferme, est restée saisie. Moé aussi! Eille, j'étais assez fier de moé, j'ai dit: «Toé, t'es un homme!» T'sais, j'me promenais d'même dans l'couloir, chaque fois que j'la croisais, j'y disais: «J'Y VAS PAS!»

Fa qu'le samedi j'arrive au centre d'accueil... Là, j'vas voir la garde en chef, j'y dis: «Garde en chef, c'est ma femme qui m'envoie bénévoler.» Mais j'ai dit:

«Je veux vous dire tout d'suite que j'aime pas tellement les personnes âgées, alors j'voudrais faire queque chose comme rien faire, disons.» À dit: «Parfait!» Pis j'y dis: «Pas longtemps!» À dit: «On a toute c'qu'y vous faut.» J'ai dit: «Oui?» À dit: «Certainement, r'gardez là-bas les trois vieillards, 99, 97, 96.» J'ai dit: «Ouan, c'est vieux ça, chose! Ça respire encore, ça?» À dit: «Pas souvent...» Bon. J'ai dit: «Qu'ossé que j'ferais avec ça, moé là?» À dit: «Rien du tout, jusse les accompagner. C'est parce que le préposé pourrait prendre son break de dix menutes. Faut jusse rester avec eux.» Oui, mais j'ai dit: «Attendez menute, attendez menute, moé, j'peux pas être tout seul, là moé! J'connais pas ça, moé! Si y arrive queque chose?» À dit: «Y peut rien arriver, toute est faite: y ont mangé, y ont été changés pis y sont attachés, y peuvent pas glisser d'leurs chaises. Toute est parfait.» J'ai dit: «O.K.!» À dit: «Y ont aucune autonomie. Faut les faire manger, y peuvent pas lever le p'tit doigt!» J'ai dit: «Y sont complètement à ma merci?» À dit: «Complètement!» Ben j'ai dit: «J'vas prendre ça, dix menutes!» Pis à dit: «Dans dix menutes, vous les sortirez su l'balcon.» «Quel étage, le balcon?» Non non, c'est des farces.

Ça fait que j'm'en vas voir mes vieux: «Pis, ça va les vieux, han? Ça va?... Ça va pépére, oui?... Ça va-tu bien?...» Y répondait pas. «Qu'ossé qu'y a, pépére?» Y répond pas. «Pépére? Han? Le pépére y répond pas, han? Fait-tu longtemps vous êtes ici, han?» E-rien, eille! E-rien! «AVEZ-VOUS L'INTENTION D'RESTER ENCORE LONGTEMPS?» Là, la chef est r'venue, à dit: «Criez pas d'même, vous allez réveiller ceux qui font la sieste!» J'ai dit: «Mais y sont sourds, tabarnouche! J'leur parle, y m'répondent pas!» À dit: «Sont pas sourds du tout!» Ben j'ai dit: «Pourquoi y m'répondent pas?» Ben à dit: «Parce qu'y ont peur!» J'ai dit: «Y ont pus d'raison d'avoir peur, le référendum est passé.» Mais à dit: «C'est de vous qu'y ont peur. Faut y aller doucement. Rendus à cet âge-là, faut les amadouer tranquillement.»

J'ai dit: «M'as l'amadouer moé, r'garde ben ça!» Je l'tourne direct devant moé, là j'y dis: «Pis pépére, le dîner était-tu bon?... Le dîner était-tu bon?... Le manger, y était bon le manger? En tout cas, y était beau, han?... Beau manger sur votre chemise, han? Belle couleur pour du manger, han? C'est-tu la couleur que ça avait avant d'rentrer ou en r'sortant?...» Eille, e-rien! Ben, rien, un moment donné y s'mettent à péter toués trois! Ça pétait tellement, j'savais pus lequel. Prouuutte! Ata prout! Prouuutte! Prout! Eille, moé j'fume pus, j'avais pas d'allumettes... Ça pétait tellement, un moment donné j'ai vu

une chaise grouiller. J'ai dit : « J'ai déjà vu des chaises roulantes à batterie mais à gaz, c'est la première fois ! »

Là, y a un des vieux qui a repris un peu connaissance, t'sais, y brassait : Prout ! Prouuutte ! Prout ! Ça l'a réveillé, t'sais ? Y était dur à partir, y devait être frette, t'sais : Prouta ! Proute ! Prout !... Bon. C'était humide c'te jour-là. Fa que là, un moment donné, oups : Prout ! Prout ! Y part : « Monsieur, on a perdu not' dignité. » J'ai dit : « J'savais pas que c'est ça qu'ça sentait, franchement ! » Y dit : « Monsieur, si vous saviez... Moé, chus rendu tellement impotent que j'aimerais pas que mes enfants me voyent comme ça. » Ah, j'y dis : « Ça, j'vous comprends. Moé, chus même pas parent pis j'aime pas ça vous voir, fa que... » Y dit : « J'peux pus rien faire... de moé-même. Je demande même pas d'faire quelque chose. La seule chose que j'demanderais au bon Dieu c'est d'être capable d'uriner comme du monde. »

C'est ça, les vieux : ça parle toujours de c'te boutte-là un moment donné. Là, j'ai dit : « Écoutez, parlez d'autre chose ! De toute façon, si c'boutte-là marche pas, c'est parce que vous avez dû faire queque chose de pas correct avec quand vous étiez jeune. Bon. » Non non, on paye par où on a péché, bon ! J'ai dit : « Dites-vous : "Mea culpa ! Mea culpa ! Mea culpa !" » L'autre y dit : « Y s'plaint pour rien. Moé, monsieur, c'est les intestins. » Ben j'ai dit : « Parlez-moé pas de t'ça, j'viens d'manger, O.K. ? » Y dit : « Moi, monsieur, j'ai des crampes qui durent des heures pis des heures. Pis quand ça sort, c'est inque des p'tites boulettes dures dures pis ça m'déchire le... » J'ai dit : « Laissez faire qu'ossé qu'ça vous déchire ! » Le troisième y dit : « De toute façon, y s'plaignent pour rien ces deux-là. Moé, monsieur, chus régulier comme un horloge. À toués matins à sept heures, ma vessie se vide, c'est comme les chutes du Niagara. Pis à sept heures et cinq, mes intestins se vident comme un volcan en éruption. » J'ai dit : « Ben qu'est-ce que vous avez à brailler ? » Y dit : « Y m'lèvent inque à huit heures ! »

Quand j'ai vu ça, j'les ai roulés su l'balcon. Eille, les vieux criaient, y voulaient pas sortir, t'sais, jusse parce qu'y grêlait. Ben, faut dire qu'y grêlait gros d'même. Moé, la chef m'a dit : « Sors-les ! », j'les ai sortis, t'sais ! Là, j'viens pour r'tourner chez nous, dans l'corridor y avait une vieille à quatre pattes, j'l'arrange, j'l'assis dans sa chaise, j'viens pour r'partir, à dit : « Merzi mon bon monsieur. Tenez, tenez, avant d'parzir, pour votre beau zeste, prenez quelques abandes. » À l'avait un beau plat d'amandes, j'pogne une pognée d'amandes,

t'sais. Eille, j'ai dit: «Sont bonnes en maususse!» À dit: «Certain qu'y sont bonnes!» Oh j'ai dit: «Escusez, j'vous en ai pas offert.» À dit: «Z'peux pas banger, z'ai pas d'dents.» Ben j'ai dit: «Comment ça s'fait qu'vous savez qu'y sont bonnes?» Ah ben à dit: «Moi, z'me suis régalée hier avec le zocolat qu'y avait d'sus.»

La langue française*

Eille, j'vous ai-tu parlé de mon p'tit attardé? Non, han? Non? J'vous ai pas parlé d'mon p'tit attardé? Aaaaah... Eille! Moé, j'ai un beau p'tit attardé, moé. Ah, y est cute! Ben, y est pas attardé mental! Y est attardé, euh... on l'appelle le p'tit attardé parce que... y est arrivé après qu'les autres étaient élevés, t'sais? Ben disons qu'y étaient pas élevés, mais y étaient grands, bon.

Ah oui, même que ça été un miracle c't'enfant-là! C'est merveilleux des fois, ce que la vie nous réserve de surprises, han? Eille, moé, mes enfants étaient toutes élevés, tellement que j'ai accepté un travail à l'extérieur pendant sept mois pis quand chus r'venu, ma femme était enceinte de trois mois. Ah! J'tais assez content! Su l'coup, j'ai dit: «Minou, ça marche pas, me semble le... le... le...» À dit: «Oui oui, ça va très bien!» J'ai dit: «Minou, t'es sûre que pendant que j'étais parti, y est rien... y est rien...» À dit: «Ben non, voyons donc!» Ben j'ai dit: «Comment expliquer ça? C'est-tu in vitro?» À dit: «Non non non, c'est naturel!» J'ai dit: «Comment que t'expliques ça, ce phénomène-là?» À dit: «Ça, ça prouve que l'esprit est plus fort que la matière.» J'ai dit: «Comment ça?» Ben à dit: «Pendant que t'étais parti, je rêvais à toi toués soirs. Toués soirs, j'te voulais, j'te disais: "Viens! Viens! Viens!" Et un soir, t'es v'nu.»

Eille, su l'coup j'ai eu d'la misère, mais après j'ai dit: «Câline! C'est merveilleux pareil, han?» Non non, ben quand même! Vous, madame en avant, vous avez l'air à trouver ça un peu... han? Vous m'trouvez épais un peu, han? Êtes-vous chrétienne? Oui? Vous en avez cru une aussi pire pis j'ris pas d'vous, moi! Ah non, moman c'est un ange, c'est un ange. Oui oui, ben oui, ben oui,

* Exceptionnellement, pour que le texte soit compréhensible, nous avons écrit les nombres en lettres, contrairement à la règle éditoriale que nous avons choisie pour l'ensemble de l'ouvrage.

t'sais… Non non, mais en tout cas, j'vas arrêter d'parler de t'ça parce que… c'est surtout d'mon p'tit attardé que j'veux vous parler parce qu'y est cute eille, ça pas d'bon sens ! On dirait qu'un enfant qu'on a su l'tard, on l'aime plusse encore que les autres. C'est comme… c'est comme si c'étaient des p'tits-enfants. Comme on a vu les autres qui étaient tout croches pis que, finalement, y partent pareil, là on s'dit : « Celui-là, on va moins s'en faire, t'sais ? On s'inquiète moins. »

Ah, pis c'était cute parce que l'autre jour, savez-vous qu'est-ce qu'y faisait ? Y essayait d'apprendre les chiffres pis j'ai trouvé ça cute, j'ai dit : « Eille, toi t'es chanceux d'apprendre ça en français ! Parce que le français, c'est une langue tellement logique, comme les Français de France disent, "c'est une langue cartésienne". C'est tellement logique que papa va t'apprendre tes chiffres en deux menutes. » Y dit : « Oui papa ? » Ben j'ai dit : « Certain, p'tit attardé ! C'est une affaire de rien ! C'est tellement logique le français, la langue française est une des plus belles langues du monde et c'est une langue subtile, c'est une langue avec laquelle on peut faire toutes sortes d'affaires. Toutes sortes d'affaires ! » Ben là j'voulais pas toute y dire qu'est-ce qu'on peut faire avec : y est trop p'tit. « Mais on va commencer par les chiffres. »

Alors j'ai dit : « Pour te montrer comment c'est une langue logique et exceptionnelle, est-ce que tu connais un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf ? » Y dit : « Oui papa, j'compte jusqu'à dix ! » Ben j'ai dit : « Tu connais toutes tes chiffres, p'tit attardé ! » Y dit : « Oui ? » Ben j'ai dit : « Certainement ! Ça r'commence toujours ! Parce qu'après que tu connais les unités, tu passes aux dizaines. Les dizaines, c'est la même chose, c'est toujours un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf ! Après dix, ça r'commence ! » Y dit : « Oui ? Ah ! Alors ça fait dix, dix-un, dix-deux, dix-trois, dix-quatre, dix-cinq ? » J'ai dit : « Quand même pas, p'tit attardé. Après dix, c'est onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize… » Y dit : « Ah oui ? Onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize ? Pis après ? » J'ai dit : « Dix-sept, dix-huit, dix-neuf. » Y dit : « Papa ? Si c'est dix-sept, dix-huit, dix-neuf, pourquoi c'est pas dix-un, dix-deux, dix-trois ? » J'ai dit : « JE L'SAIS PAS, P'TIT ATTARDÉ, BON ! C'est parce que… même si c'est supposé toute marcher par dix… c'est un Français qui a inventé ces maudits chiffres-là et pis y a essayé de compliquer ça. La langue française est une langue logique, mais assez compliquée pour garder les jeunes queques années à l'école, quand même ! »

Alors j'y dis : « La première dizaine, c'est pas dix : c'est un bunch de six pis y en a trois tout seuls. Bon. Mais après, ça s'arrange. Après, ça marche toute : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, pis là vingt, vingt et un, vingt-deux, vingt-neuf, trente, trente et un, trente-deux, trente-trois, trente-neuf. Alors t'as jusse à apprendre les dizaines. » Y dit : « Très bien, quelles sont les dizaines ? » Ben j'ai dit : « C'est dix, vingt, trente, quarante, cinquante, soixante, soixante-dix… » Y dit : « Attends menute, attends menute, j'les sais ! » J'ai dit : « Comment ça, tu les sais ? » Ben y dit : « J'apprends vite moi, papa ! Dix, vingt, trente, quarante, cinquante, soixante-soixante, dix, vingt, trente, quarante, cinquante, soixante-soixante, dix… » J'ai dit : « Non non ! Ça r'part pas à dix après soixante ! Y a pas d'soixante-soixante de toute façon ! Qu'ossé qu'tu racontes là ? Après soixante, c'est soixante-dix ! » Y dit : « Qu'est-ce que c'est, soixante-dix, papa ? » J'ai dit : « C'est soixante plus dix ! Et après c'est QUATRE-VINGTS ! Tu vois, vingt, c'est un deux avec un zéro. T'sais, tu mets un deux avec un zéro, ça fait deeuuuuvvvingt ! Vois-tu ? Ensuite, trente, c'est trois : trrroooente ! Trente ! C'est comme ça jusqu'à quatre-vingt. » Y dit : « Quatre-vingts, papa, est-ce que c'est quatre plus vingt ? » J'ai dit : « MAIS NON ! P'tit attardé ! Soixante-dix, c'est soixante plus dix. Mais quatre-vingts, c'est quatre fois vingt ! Mais quatre-vingt-dix, c'est quatre fois vingt plus dix ! Et en faite, à partir de soixante, y a pus d'dizaines, c'est des vingtaines, vois-tu ? Ce qui fait que soixante plus dix-sept ça fait soixante-dix-sept pis quatre-vingts plus douze ça fait quatre-vingt-douze ! En faite, c'est pas si compliqué qu'ça ! T'as un groupe de seize, trois tout seuls, quatre dizaines pis deux vingtaines, tabarnouche ! MOMAN ! VIENS T'OCCUPER DU P'TIT, Y COMPREND RIEN ! Y COMPREND E-RIEN ! »

Là, chus sorti dehors respirer un peu, tabarnouche ! J'ai dit : « Eille, y comprend pas c'te p'tit attardé-là ! Y est pas capable ! C'est simple pourtant, c'est simple les chiffres ! » J'arrive dehors, mon voisin était dehors, y dit : « Hi ! » C'est un Anglais. J'ai dit : « Hi toé-même ! » Y dit : « Pas l'air bonne humeur ? » J'ai dit : « Non, pas bonne humeur pantoute. » Y dit : « Euh, j'ai fini ma… ma gazon. M'as serrer mon tondeuse, viens prendre une café ! » J'ai dit : « Écoute, j't'haïs pas comme voisin, d'autant plusse que t'essayes de parler français depuis que tu t'es rendu compte que t'étais une minorité, mais pourrais-tu le parler comme du monde ? C'est pas ta gazon, c'est ton gazon ! C'est pas ton tondeuse, c'est ta tondeuse ! Pis c'est pas une café, c'est un café ! » Y dit :

« Escuse, c'est parce que j'ai d'la misère avec les masculines pis les féminines. » J'ai dit : « J'vois ça que t'as d'la misère ! »

Y dit : « Qu'osse tu veux, la langue française, c'est pas logique ! » J'ai dit : « Comment ça, c'est pas logique ? » Y dit : « Ça pas d'allure ! Les choses, vos affaires, y ont des sexes, vous autres ? » J'y dis : « Nos affaires ont pas d'sexe, pas plus que vos femmes ! » J'ai dit : « C'est pas des sexes, c'est des genres. C'est pas pareil, des genres ! » Ouan, mais y dit : « Des affaires inanimées qui ont des genres, masculines, féminines, c'est ridicule. » J'ai dit : « C'est pas ridicule ! Pis si t'es capable d'apprendre, si t'as une tête, tu vas l'apprendre vite ! Nous autres, les p'tits enfants ont trois ans pis y savent ça. Bon. C'est facile en faite, quand ça finit par "e", habituellement c'est féminin. Pis si ça finit pas par "e", c'est masculin normalement. Bon. Comme TON gazon-on pis TA tondeuse-e. Pis TA porTE ! Bon ! »

Oh, y dit : « Viens voir la marbe j'ai mis dans mon portique. » J'ai dit : « Qu'est-ce t'as mis dans ton portique, toé ? » Y dit : « La marbe. » J'ai dit : « Vous mettez ça dans l'portique, vous autres ? Eille, j'vas aller voir ça certain ! » J'arrive, je r'garde, j'y dis : « C'est pas la marde ça, c'est LE MARBRE. Le marbre. C'est masculin, ça ! » Y dit : « Eille ! T'as dit quand ça finit par "e"... » Ben j'ai dit : « Ça, c'est une exception. Ça, ça s'voit ben que c'est masculin ! » Y dit : « Comment tu vois ça ? » Ben j'ai dit : « C'est dur pis c'est lisse, c'est masculin ! » Y dit : « C'est parfait. Viens, on va s'asseoir à mon table. » J'ai dit : « Pas TON table, c'est TA table. » Ouan, mais y dit : « Est dure pis est lisse ! » Ben là, j'ai dit : « C'est féminin parce que... parce qu'est montée su pattes, c'est toute, bon ! » Non, mais si on se sert de sa tête, toute est logique !

Là, on prend un café, y dit : « Ah, j'ai mal à ma foie. » J'ai dit : « Lâche-moé là, c'est pas ta foie c'est TON foie. LA foi, c'est croire en quelque chose. La foi, je crois en quelque chose. J'ai la foi. J'ai mal au foie. Mon foie me fait mal. Au masculin le foie. » Y dit : « Parfait, alors la foie, F-O-I-E pis le foi, F-O-I ? » J'ai dit : « Non, ça adonne que c'est l'contraire et pis DEMANDE-MOÉ PAS POURQUOI ! » J'ai dit : « Ça c'est une question de logique, y faut qu'tu penses. Tiens, r'garde un banc pis une chaise. Pourquoi qu'un banc c'est masculin ? Bon, un banc, c'est masculin parce que ça pas de dossier, épais ! Bon ! Fa que quand tu t'assis, faut qu'tu te tiennes raide. Ça, c'est masculin. Une chaise, c'est féminin : ça a un dossier, tu t'effoires. C'est féminin, ça. C'est comme LA porte pis LE cadre de la porte. Le cadre, ça finit par "e", mais c'est masculin !

Licence enqc-11-5534263-15408269-11238643 accordée le 02 octobre 2024 à Louise Garon

C'est masculin parce qu'y soutient la porte. Bon. Pis la porte est féminine parce qu'à s'fait soutenir! En plusse, tu pousses et tu pénètres, c'est féminin en tabarnouche, ça! C'est comme un clou pis une aiguille. Un clou, c'est long d'même, c'est dur, ça une grosse tête: c'est masculin. Une aiguille, c'est tout p'tit, ça picoche pis ça pas d'tête: c'est féminin. Bon!»

Là, chus sorti, j'rentre chez nous, ma femme me demande: «J'sais pas c'que t'as faite au p'tit, le p'tit me demande si dix plus douze ça fait vingt-douze!?!» J'ai dit: «LAISSE FAIRE LE P'TIT, BON! Parle-moé z'en pus du p'tit!» Chus sorti par en arrière! J'veux pus entendre parler du p'tit. J'aurais jamais dû, j'aurais jamais dû, j'aurais jamais dû en avoir, des enfants. Ça, je le r'grette, je le r'grette des fois. J'aurais jamais dû en avoir! Non ça, jamais, jamais, jamais, jamais, jamais, jamais.

Les adolescents (le grand tarla)

Est-ce qu'y en a qui ont des adolescents à maison? Oui? Vous devez être contents d'être ici! Non non, les adolescents, y paraît que c'est jusse les nôtres qui sont d'même. Non, y paraît qu'ailleurs sont ben fins. Moé, des fois, j'rencontre du monde, y m'disent: «Ah! Vos enfants sont assez bien élevés!» «Ah oui??? Ben quand y sont chez vous, pouvez-vous faire un vidéo pis me l'envoyer parce que chez nous, y ont pas d'allure!»

Non, faut pas généraliser parce que les adolescents sont très gentils. C'est jusse vers 15 ans, han? Un moment donné, là... Moé, l'mien, ça y a pogné à 15 ans. Eille, là tu sais pus quoi faire avec ça! Tu parles à ça, c'est pareil comme parler aux murs. Même que c'est plus l'fun parler aux murs. Tu sens ta voix qui r'vient, toujours! Eille, là tu parles à ça, tu serais mieux d'pas parler, chose! L'autre jour, y était là, j'me r'tourne pour y parler, y était pus là, y était rendu là! Parce qu'en plusse, y grandit à vue d'œil: un pied en un an et d'mi! Pauvre enfant, grandir de même, ça pas d'sens! Là, y est maigre maigre maigre, han? Les bras trop longs, les culottes trop courtes, on dirait qu'la peau de son visage arrive pas à s'étirer assez pour faire le tour de toutes ses boutons, ah... Y fait peur, eille! Ça pas d'bon sens.

Pis c'est comme si son développement moteur avait été inversement proportionnel à son développement physique. Eille, à quatre ans, c't'enfant-là parlait, y marchait, y s'lavait, y s'habillait tout seul! Là, y a 15 ans: y parle pus,

y marche pus, y s'lave pus, y pue. Pis y mange! Y mange, ah! Y s'lève de table après souper, c'est pour aller voir si y reste queque chose dans l'frigidaire. Ah oui, c't'enfant-là a jusse un but dans la vie: vider le frigidaire! Non, moé pis ma femme, on s'cache du manger en d'sour du lit, sans ça on mangerait jamais! Pis en plusse, quand tu l'chicanes, y grogne: «EUUUURGH!» Parce qu'y parle pas à c't'âge-là: y grogne. En faite, c'est toute c'qu'y fait dans vie: y mange pis y grogne! Y mange pis y grogne! J'ai dit à ma femme l'autre jour: «Y mange pis y grogne pis y mange pis y grogne, des fois j'me demande si on s'rait pas mieux avec un gros chien.» Non, mais un gros chien ça mange pis ça grogne, mais au moins quand tu y fais plaisir, y s'fait aller la queue! Eille, lui, avant qu'y s'fasse aller queque chose...

Non, y a une couple de semaines, un moment donné j'pensais qu'y était pour se faire aller pas mal, t'sais? J'rentre de travailler, y avait ouvert le frigidaire, naturellement, y était accoté dans porte, y était après boire la pinte de lait. Je l'aurais étripé... mais y est plus grand qu'moé. Fa que là, y m'voit passer, y dit: «HARGH! HAHEU!» J'ai dit: «Chus ben content pour toi.» Non, y voulait dire: «J'ai un party samedi soir.» Ben j'ai dit à ma femme: «Là, au moins, y va s'exciter, ça va être le fun!» Eille, la gang est arrivée, j'ai dit: «Ça va swigner dans maison!» E-rien! Y s'assoyent pis là y écoutent d'la musique. Quatre heures de temps sans bouger. La musique! Eille, tellement qu'un moment donné, vers onze heures et quart, y en a un qui a bougé, j'ai faite un saut! J'ai dit: «Si t'es pour être malade, va sniffer d'la p'tite vache dans cuisine!»

Eille, c't'enfant-là, y me désespère tellement, c'est presque pas croyable. Tellement désespéré qu'un soir savez-vous qu'est-ce j'ai faite? J'ai regardé *L'autre télévision**. Faut être désespéré rare, han? Ah tabarnouche! Non, mais y avait un psychologue qui parlait des jeunes, j'ai dit: «M'as écouter au moins qu'est-ce qu'y a à dire, t'sais?» Y dit: «Vous savez, c'est très difficile d'être adolescent aujourd'hui!» J'ai dit: «Ça l'air! En tout cas, l'mien a d'la misère en sacrifice!» T'sais, j'parle toujours au gars d'la télévision. Ça m'fait rien qu'y réponde pas; j'parle ben à ma femme, à répond pas non plus, fa que... Y dit: «C'est parce que c'était plus facile dans notre temps!» J'ai dit à ma femme: «Y connaît rien, lui! Comment ça c'tait plus facile? On avait rien,

* *L'autre télévision* était le slogan de Radio-Québec, la télévision nationale fondée en 1975, devenue aujourd'hui Télé-Québec.

tabarnouche ! Rappelle-toi, Minou, on avait e-rien ! » Y dit : « C'était plus facile dans notre temps, parce que nous n'avions rien. » J'ai dit : « Y connaît ça, on est correct… » Y dit : « C'était plus simple parce que comme nous n'avions rien, nous étions devant tout et comme nos enfants ont tout, ils se retrouvent devant rien. » Y dit : « En plusse, à cause de l'information aujourd'hui, à cause de la télévision, les enfants sont beaucoup plus débrouillards que nous étions à leur âge. » Là, j'dis à ma femme : « Ferme la télévision, y connaît rien ! »

Mon tarla plus débrouillard que j'étais ? J'gagnais ma vie à son âge, moé ! J'ai commencé à travailler à 13 ans ! Débrouillard, lui ? Sa chambre est grande comme ma main, y a pas réussi à trouver l'garde-robe encore ! Le panier à linge sale est jusse à porte de sa chambre, y s'enfarge dedans 20 fois par jour, y l'a jamais vu ! Toute son linge sale est su son plancher d'chambre ! L'autre jour, y dit : « SIRGH WEUH RGAH ? » J'ai dit : « Non. J'te prête pas mon char. » Y dit : « POUGUOIH ? » J'ai dit : « Tout d'un coup que quelqu'un a laissé un panier à linge sale dans rue, tu l'verras pas, tu vas l'frapper ! »

Non, mais un samedi y m'a faite un affaire, j'pensais l'étriper, eille ! C'est pas croyable, tu t'dis : « Ça s'peut pas ! » mais ça s'peut. Ma femme était partie avec une amie, magasiner pis manger ensemble, t'sais. À dit : « Tu vas garder l'grand, mais dis-y pas que tu l'gardes. Tu fais à semblant d'être là par hasard. » J'ai dit : « O.K. » Ça fait que là, j'reste à maison. Y était dans sa chambre, y faisait pas d'bruit, rien. D'un coup, j'ai pensé, y me l'avait dit que la veille, y avait eu un cours de sexologie. Alors j'm'ai dit : « Y doit être en train d'faire ses devoirs, t'sais… »

Fa que là, j'ai été m'coucher su l'sofa. J'm'ai dit : « J'vas faire un p'tit somme pendant qu'y va faire ses affaires. » T'sais, j'étais ben fatiqué. J'viens pour m'assoupir, mon tarla arrive : « ARGH WAVKH MÉWJ ! » Ah tabarnouche, j'ai faite un saut ! Non, mais t'sais… J'ai dit : « Non non, popa est fatiqué là, bon. » Y dit : « AHA HWIFDN ! » J'ai dit : « Pas après-midi. » Y dit : « AJA EH AHWÉPGKË ! » Ah, j'ai dit : « O.K. d'abord, fatiquant, m'as y aller ! » Y m'achalait pour que je l'amène au magasin, un magasin spécial où c'qu'y vendent du linge neuf mais qui a l'air vieux. T'sais, y l'déchirent toute d'avance.

Eille, j'prends la peine de me l'ver, m'habiller, on arrive dans l'garage. Comme on arrive dans l'garage, j'entends l'téléphone qui sonne. Eille, là j'ai été pogné ! Là, j'ai dit : « Qu'ossé que j'fais ? » Oubliez pas que chus tout seul avec, moé. Si j'vas répondre, qu'ossé qu'y va faire tout seul dans l'garage, là lui ? L'aut' jour, y m'a arraché toutes les barreaux d'la galerie. J'ai dit : « Qu'est-ce

t'as faite là?» Y dit: «BWUGH ORFLBZHAU!» Y dit: «Tu m'as jamais dit qu'y fallait pas l'faire.» Alors imaginez-vous! Là, d'un autre côté, si je l'envoye répondre pis qu'y répond: «WHAARGUU!» pis c'est un client, m'as perdre un client, moé là! Fa que j'm'ai dit: «M'as aller répondre mais j'vas y dire de pas bouger.» J'dis à mon tarla: «Bouge pas! Attends Popa. Non, bouge pas!» Non non, c'est pas qu'j'avais peur pour mon char: mon char était barré. Non, c'est parce que moé, dans mon garage, j'ai mon établi. Et su mon établi, y a MES outils. Et ça, mes outils, c'est sacré. O.K. là? Bon. ON TOUCHE PAS À MES OUTILS! Moé-même j'y ai jamais touché. Moé, mon égoïne est encore dans sa gaine originale. J'aimerais pouvoir en dire autant d'ma femme... Et sur mon établi, j'ai un p'tit coffre en bois, gossé à la main par mon grand-père. Y l'a vu, mon p'tit coffre, lui! Mon grand-père a gossé ça en 1884, alors c'est précieux!

Je r'viens du téléphone, mon tarla y a planté des clous d'quatre pouces dans le p'tit coffre en bois que mon grand-père m'avait gossé à main! Pis là, y dépassaient pis pour pas j'm'en aperçoive, y essayait d'les scier avec mon égoïne. Là moé, j'veux l'tuer! J'y dis: «T'EN AURAS PAS D'LINGE NEUF QUI A L'AIR VIEUX! VA-T'EN DANS TA CHAMBRE, J'VEUX PUS T'VOIR LA FACE! Y dit: «WOÉ WOI WOA WÉA AH WA!» Y dit: «C'est pas d'ma faute, tu m'laisses rien faire!» J'ai dit: «Flye, j'veux pus t'voir, parle-moé pus!» Eille, y était assez fâché, y m'a parlé, je l'ai compris! Y dit: «J'ai pas demandé de v'nir au monde!» Ben j'ai dit: «Une chance que t'as pas demandé de v'nir au monde parce qu'avec la face que t'as, la réponse aurait été non!»

T'sais, des fois, des hommes, comment qu'on est inquiets des fois nous autres en vieillissant? On a toujours peur qu'un soir en s'berçant sua galerie, la vieille nous dise: «Ben t'sais, mon Marcel, le deuxième ou l'troisième, y était pas à toé celui-là...» Ben là, je r'garde mon tarla pis toués soirs je prie pour que ma femme me dise qu'y est pas à moé celui-là!

Les noms doubles

(L'idée de ce monologue et la liste des noms doubles étaient de François Camirand.)

Eille, mon tarla m'a assez énarvé c'jour-là, j'étais tellement découragé, j'me sus couché avec ma femme... Ben, c'est pas pour ça que j'étais découragé... Non, mais j'me sus couché l'soir, j'shakais encore! Tins, j'shakais d'même

dans l'lit, j'shakais tellement dans l'lit, j'shakais tellement dans l'lit qu'un moment donné ma femme a dit: «Qu'est-ce tu shakes, toé là?» J'ai dit: «J'shake rien de spécial.» J'ai dit: «Minou, j'ai un idée!» À dit: «Pas à soir. Shake!» J'ai dit: «C'est pas ça du tout. Minou, on va attendre qu'y s'endorme pis quand on va être sûrs qu'y dort, on s'sauve!» À dit: «Panique pas, quand même!» J'ai dit: «J'sais pus quoi faire, je l'sais pus quoi faire!» Ben à dit: «Fais rien! Laisse faire, voyons donc, c'est jusse un passage ça!» J'ai dit: «Es-tu sûre, toé?» À dit: «Ça va passer, voyons donc. R'garde le plus vieux...» J'ai dit: «Le plus vieux?» Ben à dit: «Ton plus vieux, not' plus vieux, tu t'en rappelles pas qu'on a un plus vieux?» Ah, j'ai dit: «Ben oui, on a un plus vieux! Ben çartain, escuse, on a un plus vieux, j'l'avais oublié.» J'tais ben content de l'avoir oublié aussi...

Eille, y nous a traîné dans face jusqu'à 27 ans! Toués jours, j'y demandais quand est-ce qu'y partirait. Non non, moé j'sais vivre, moé. Chus parti d'chez nous à 16 ans! J'ai laissé mes parents tranquilles, bon! Eille, 27 ans, j'ai dit: «Y partira jamais!» Mais y est très gentil... surtout depuis qu'y est parti. Non, mais à un moment donné, j'me sentais comme Théophile Plouffe le matin. T'sais, la famille Plouffe? Quatre cinq grands tarlas dans trentaine qui restaient encore chez eux. Eille, un matin j'ai dit à ma femme: «Faudrait y faire signe qu'y va falloir qu'y fasse sa vie un moment donné! Ça l'air de rien, mais un matin on va se l'ver, ça va être le temps d'aller au centre d'accueil, on pourra pas y aller parce qu'y va falloir y faire à manger!»

Non, mais finalement, y a compris, y est parti. Ça fait deux ans. Y a décidé d'se marier y a deux ans, mais y s'est pas marié encore. Non non, là y pratique! Ah oui, ça fait deux ans qu'y est allé vivre avec sa p'tite blonde et pis là y pratiquent, y pratiquent. Y vont finir par l'avoir çartain, à force de pratiquer, t'sais!

Fa qu'là ma femme a dit: «Justement, le plus vieux vient souper dimanche.» J'ai dit: «Pas tout seul?» À dit: «Non non.» J'ai dit: «Ah, j'ai eu peur!» J'ai dit: «À veut pas le lâcher, là elle, toujours?» Non non, mais t'sais, faut tchéquer quand même! J'ai dit: «Minou, si à l'lâche, change les serrures, y a encore une clé!» Non, mais j'vas vous dire un affaire, mon voisin, lui, son plus vieux a 32, tabarnouche! Ça faisait six ans qu'y était marié, y est r'venu quand y s'est divorcé! Ben eille, wo! Faites-moé pas ça jamais. Jamais! C'est assez l'fun quand ça part, faut pas qu'ça r'vienne, bon! Quand on part, on part! On écrit, on téléphone, on donne des nouvelles, mais on r'vient pas. Ma femme

à dit: « Non non, énarve-toé pas, j'pense qu'au contraire y vont nous annoncer qu'y s'marient. » Ah! J'ai dit: « Minou, tu sortiras l'argenterie, toute! »

Fa qu'le dimanche soir, j'tais content, j'étais assis au bout d'la table, j'avais mon plus vieux, ma future p'tite bru, ma femme, mon tarla. J'étais bien entouré! Fa qu'là, j'ai dit à mon plus vieux, j'ai dit à ma future p'tite bru... Chus assez mélangé là, j'sais pus c'que j'dis. J'étais si content d'être si bien entouré que... Fa qu'là, j'ai dit à ma future p'tite bru, j'ai dit: « Future p'tite bru, comment vous l'trouvez not' plus vieux? » À dit: « Y est bon à rien! » J'ai dit au plus vieux, j'y dis: « Écoute-moé, écoute popa, toé-là, regarde popa. Y a-tu encore des affaires que tu sais pas encore? Y a-tu des affaires t'as pas compris? Y a-tu des affaires tu sais pas faire? Dis-lé à popa, popa va t'espliquer, popa connaît les choses de la vie. » Ma femme à dit: « Comment tu ferais pour y expliquer des affaires tu connais pas? »

J'ai dit: « Espliquez-vous, mademoiselle, que voulez-vous dire, que mon plus vieux est bon à rien? » Ben à dit: « Y sait rien faire, y est pas capable de faire à manger, y est pas capable de faire la cuisine, y est pas capable de coudre, y est pas capable de r'passer, y est pas capable de laver, y est bon à rien dans une maison! » J'ai dit: « Une chance pour vous, mademoiselle! Parce que si y était capable de tout faire ça, y s'rait pas pogné pour vous marier! » Non, mais faut les placer de temps en temps quand même! À dit: « Énarvez-vous pas, énarvez-vous pas, j'vas l'marier pareil. » Ah! Fiou! À dit: « On va s'marier parce que... on veut un enfant. » J'ai dit: « Ça, c'est merveilleux les enfants! » J'pousse ma femme, j'y dis: « Eille, y vont être des années sans être capables de sortir, on est corrects. On est corrects! »

C'est merveilleux les enfants. Ça, un enfant, c'est le fruit de l'amour du papa et de la maman et d'ailleurs, on peut voir le papa et la maman dans l'enfant. T'sais, le papa donne c'qu'il a, la maman donne c'qu'à peut, han? La maman donne l'intuition, le papa donne l'intelligence, tout ça! C'est écrit dans les livres! Non non, comme moi, c'est moi qui a donné mon intelligence à mes enfants! Ma femme à dit: « Oui, c'est vrai. C'est lui qui a donné son intelligence aux enfants: moé, j'ai encore la mienne. »

En plus, ma future p'tite bru à dit: « Ben là, le bébé par exemple, je veux qu'une chose soit claire: je veux qu'il porte les deux noms. » J'ai dit: « Quels deux noms? » Ben à dit: « Le mien pis celui de vot' fils, voyons! » Mon tarla y dit: « MIARGHV BSCEOLJK! » J'ai dit: « Y a raison! C'est niaiseux, les deux

noms!» Non, mais ça pas d'bon sens! Ça, c'est une idée de nounoune, les deux noms. Absolument! C'est une femme qui a pensé à ça, certain! Pour voir si un gars aurait pensé: «Je veux que mes enfants portent les deux noms.» Voyons donc, ça pas d'allure! Ça tellement pas d'allure que les hommes qui se sont laissés faire sont des LAVETTES!

Est-ce qu'y en a ici dont les enfants portent les deux noms? Oui? Moé aussi mes enfants portent les deux noms... Mais ça, ça prouve qu'on est trop bons. C'est vrai, les femmes s'imaginent qu'y peuvent toute nous faire, t'sais? On s'laisse trop faire! On s'laisse trop faire par nos femmes, on s'laisse manger la laine su l'dos. R'gardez, c'est tellement grave, mesdames et messieurs, que mes enfants portent les deux noms pis ma future p'tite bru porte les deux noms. Pis voyez qu'est-ce qui arrive là? Y veulent se marier pis y veulent que les enfants portent les deux noms! Ça, ça veut dire que j'vas avoir des p'tits-enfants qui vont porter quatre noms! Pis si on les laisse faire, dans 25-30 ans, nos arrière-petits-enfants vont porter huit noms! Pis aujourd'hui, on vit jusqu'à 95 ans, on va avoir des arrière-arrière-petits-enfants pis y vont porter 16 noms! Voyons donc! Eille, à 95 ans, on s'rappelle même pus de not' code postal, comment qu'on va s'rappeler l'nom des enfants?

Non, mais pensez-y, mesdames et messieurs. Si on les laisse faire les femmes, dans sept générations nos enfants vont porter 128 noms! Eille, 128 noms! Qu'est-ce qu'y vont faire à l'école? Au primaire y vont apprendre leur nom pis au secondaire, y vont apprendre à l'écrire? Non, mais 128 noms, imaginez-vous ça? Tu rentres dans un party pis y a un épais qui s'met à t'présenter tout l'monde. T'es là pour la semaine! Pis en plusse, ça dépend des noms! Moé, mes enfants portent les deux noms pis y font rire d'eux autres depuis qu'y vont à l'école. Parce que moé, ma femme c'est une Lemoine pis moé chus un Allaire... Pis c'est rien, en plusse ma future p'tite bru, son père c'est un Bordeleau, sa mère c't'une Moreau. J'ai dit à ma femme: «On va avoir l'air fin l'an prochain, on va avoir un p'tit-enfant qui va s'appeler Moreau-Bordeleau-Lemoine-Allaire!

Non, mais j'ai dit à ma femme: «Tchèque ben ça. Si on les laisse faire, mettons qu'le tarla marie la p'tite Hachey en face. T'sais, on a une p'tite Hachey en face, la fille à Bobby Hachey*. Là, j'ai dit: «R'garde ben ça, on va tchéquer sua rue les noms pis on va voir comment qu'nos arrière-arrière-p'tits-enfants

* Chanteur western québécois.

pourraient s'appeler.» J'ai dit: «Bon. Mettons qu'y a la p'tite Hachey, à côté on a des Français, c'est des Morand. Bon. On a des Dubois, on a des Léger, on a des Lacasse.» Là j'ramasse toutes les noms, j'ai dit: «R'garde ben ça, Minou. Si on fait pas attention, nos arrière-arrière-petits-enfants pourraient s'appeler Moreau-Bordeleau-Lemoine-Allaire-Durand-Lacasse-Dubois-Léger-Auger-Gagné-Legros-Montand-Morand-Voyer-Lebœuf-Hachey.»

Histoire du Canada II

J'voulais demander ça en haut, en haut y a des jeunes, en haut. Est-ce que vous apprenez encore l'histoire du Canada? Oui? C'est-tu la même que nous autres on avait? Non, mais nous autres, la nôtre, ça commençait au début. On ouvrait l'livre, ça commençait tout suite là, bon. Ça doit être celle-là. Non, mais c'est beau ça, l'histoire du Canada... C'est-tu beau l'histoire du Canada? Oui? Ça commence bien en tout cas. Non, le seul problème c'est qu'ça finit pus. Han? Ça finit pus, on sait pus quand est-ce ça va finir, tabarnouche! Ça l'air qu'ça finira jamais c't'affaire-là!

Mais j'pense que le pire que les Anglais nous ont faite, c'est à la page 84. C'est les Anglais qui nous ont empêché d'être Américains, mesdames et messieurs. Ça c'est écœurant! Aimeriez-vous ça être Américains? Non? Ben vous êtes ben tarlas! Si nous autres, au Québec, on était Américains, aujourd'hui on s'rait ben en tabarnouche: avec le libre-échange, on s'rait du bon bord, on pourrait fourrer toute le reste du Canada!

Non, je l'sais qu'y faut pas jusse parler de l'histoire ancienne dans vie. Mais même si on regarde ces années-citte, y nous lâchent pas, les Anglais! Eille, y nous en donnent d'la misère! Tiens... tiens tiens tiens! Dins années 50 là, j'sais pas si vous vous en rappelez, si y en a qui s'en rappellent les années 50, qui c'est qu'c'est qui a vendu nos richesses naturelles aux Américains pour une bouchée d'pain, qui? Les Anglais? C'est ça! Qui c'est qui a dit «Duplessis» ici là, en avant? C'est vous, ça? Si vous voulez haïr Duplessis, monsieur, y doit y avoir un show queque part, allez-y! Bon. Nous autres, c'est pour haïr les Anglais.

Eille, inque pour vous dire comment c'qu'y sont ces Anglais-là, tiens dernièrement, ces Anglais-là y nous lâchent jamais! Qui c'est qui a faite des barricades à Oka? Qui c'est qui a bloqué l'pont Mercier? Les Mohawks? Bon,

et les Mohawks, qu'est-ce que c'est? Des Anglais! Bon! Des autochtones anglais! Parce que les autochtones français, y nous font jamais d'trouble. R'gardez les Hurons, les Montagnais, tu dis: «Assis-toé pis attends», y attendent. C'est pas des sauvages!

Oh, ben tiens, ben pire que ça! Ça, vous allez vous en rappeler parce que c'est un moment important de l'histoire du Québec. Qui, en 1970, a passé la Loi des mesures de guerre pis nous a envoyé l'armée? Qui? Trudeau??? C'est très dur de voir que des gens peuvent reprocher quelque chose à un si grand homme politique que monsieur Trudeau. Le plus grand homme politique québécois qu'y a jamais eu. Le père du Québec! Certainement! Monsieur Lévesque a rien faite comparé à monsieur Trudeau pour le Québec, m'as vous dire. C'est monsieur Trudeau qui a toute faite. Des p'tits souverainisses, ça y en a en haut, han? Des p'tits péquisses, là? Restez ben assis su vot' p'tit PQ comme vous l'faites depuis 20 ans!

Parce que j'vas vous dire un affaire: sans monsieur Trudeau, vous seriez pas loin. Parce qu'en 1980, les p'tits PQ, ça perdu leur référendum contre monsieur Trudeau, han? Pis y se sont écrasés, on aurait jamais pus rentendu parler d'eux autres. Parce que monsieur Lévesque, qu'ossé qu'y a faite pour le Québec en 80 avec son référendum? Y a divisé le Québec en deux! Y a faite que la moitié du Québec haïssait l'autre moitié. Qui nous a réunis, mesdames et messieurs? Monsieur Trudeau, en 82, quand y a décidé de rapatrier la Constitution unilatéralement, c'est le seul homme qui a réussi à unir le Québec! Y a réussi à faire chier et les nationalisses et les fédéralisses en même temps!

Pis les p'tits PQ qui parlent de se séparer, vous êtes en r'tard, parce que monsieur Trudeau nous a déjà séparés y a onze douze ans. C'est vrai! On est pus dans Constitution pis à chaque fois qu'on veut r'venir, que ça soye le lac Meech ou n'importe quoi, qui dit non? Monsieur Trudeau! «Non! On r'tourne pas.» Au moment de l'Accord du lac Meech, le Québec était prête à r'tourner à genoux, han? (*Ironiquement:*) «Wouah bouh bouh wouaah! Escusez-nous de nous être faite mettre dehors! Escusez-nous, escusez-nous.» Monsieur Trudeau a sorti pis y a dit: «NON!» Et d'ailleurs, les p'tits péquisses ont tellement compris que monsieur Trudeau est l'homme le plus important politiquement, qu'au dernier référendum, y ont voté comme lui pour pas perdre c'te fois-là. Y ont enfin compris!

Et d'ailleurs, mesdames et messieurs, Trudeau comparé aux deux d'pique qu'on a dans l'moment… C'est pour ça qu'ça va si mal. C'est à cause des deux d'pique qu'on a là. Si on a eu toute qu'est-ce qui est arrivé au dernier référendum de 92, que tout l'monde était mélangé, surtout nos hommes politiques, c'est parce qu'on a pus des grands hommes politiques comme monsieur Trudeau. Sans ça, ça s'rait pas arrivé! Parce que c'est épouvantable qu'est-ce qui est arrivé, mesdames et messieurs. On a dépensé des milliards pour rien! Y s'est rien passé! Là, y ont pris la Constitution, pis y ont mélangé ça à un point que pus personne comprend.

Pis le soir du référendum en 92, moé j'tremblais devant ma télévision. Monsieur Bourassa pis monsieur Mulroney ont dit dans tévé: «Vous avez pas voulu accepter notre arrangement constitutionnel? Eh ben à partir de demain, vous allez payer pour, mes écœurants!» Ben, y ont pas dit ça comme ça, mais c'est ça qu'ça voulait dire. Oui oui, y ont dit: «Vous avez pas voulu accepter notre arrangement constitutionnel? Eh bien à partir de demain, nous allons nous occuper de l'économie.» Eille, j'tremblais d'même! Moé j'ai dit: «Si y touchent à ça, on est fini! Ça va assez mal de même, QU'Y TOUCHENT PAS À ÇA!»

U.S. qu'on s'en va?

Est-ce que vous l'savez U.S. qu'on s'en va? Est-ce que vous l'savez? CHEZ L'YÂBE! Ça va-tu mal en maudit? Est-ce qu'y serait pas temps d'changer d'gouvernement? Oui? Bon! Autant au provincial qu'au fédéral, y veulent rire de nous autres eux autres! Y veulent rire de nous autres! L'autre épais, au fédéral, y fait la TPS parce qu'y trouvait qu'le déficit était trop grand. Y a triplé l'déficit avec sa maudite TPS! Y a mis l'Canada à terre! L'autre tarla à Québec, y dit: «On laissera certainement pas les gens d'Ottawa mettre le Québec à terre, on va l'faire nous autres mêmes!» Y a faite la TVQ. Y sont d'mèche en maudit.

Tout ça parce qu'y disaient que le déficit était trop grand, faut augmenter les taxes. Qu'est-ce qu'y est arrivé? Y ont augmenté les taxes et le déficit a augmenté. Là, tu leur dis: «Baissez les taxes!» Y disent: «Ben non, on manque d'argent.» Là, tu leur dis: «Ben oui, mais si vous avez augmenté les taxes pis

que l'déficit a augmenté, peut-être que si tu l'rapetisses, peut-être que l'déficit va rapetisser aussi!» Au lieu d'nous mettre dehors pis d'clairer du monde! Parce qu'y ont pas compris, eux autres, que quand t'augmentes les taxes, le monde arrête d'acheter. Quand le monde arrête d'acheter, la manufacture ferme. Là, non seulement y a pus d'taxes qui rentrent, en plusse faut qu'tu payes d'l'assurance-chômage. Alors le déficit augmente!

Avez-vous vu que Bombardier, ça nous coûte 300 millions par année? En taxes, parce qu'y perdent 300 millions par année pis ça été garanti. Y a 300 employés là-d'dans. Y a une garantie d'un milliard dans un an, dans trois ans ça va nous avoir coûté un milliard de taxes! Moé j'dis: «Si y avaient fermé la shop... Tu donnes un million à chaque employé, y auraient été contents pis on aurait économisé 600 millions.» C'est vrai! Penses-tu qu'y a un employé qui se s'rait plaint? (*Ironiquement*:) «Non non non, je veux pas! Jamais d'la vie!» Non, mais y ont pas l'tour. Y ont pas l'tour!

Moé, j'me dis que nos hommes politiques, la chose qu'y devraient s'occuper, c'est l'environnement. L'économie, qu'y nous lâchent lousses, qu'y lâchent les taxes, qu'y baissent les impôts pis l'économie on va s'en occuper. Mais nos jeunes, eux autres, y ont besoin de vision. Je r'garde nos jeunes, des fois... Pas trop longtemps parce que ça m'écœure, mais... Je r'garde nos jeunes, des fois, pis j'me dis: «Ces enfants-là, y vont avoir quoi dans 25 ans? Est-ce qu'y va rester d'l'air à respirer? Est-ce qu'y va rester de l'eau à boire?» O.K., y veulent pas boire d'eau, mais quand même, ça prend d'la bonne eau pour faire d'la bière!

Non, mais nos hommes politiques sont pareils avec l'environnement. Y ont pas l'tour avec l'environnement! Savez-vous pourquoi? Parce que nos hommes politiques y sont pas au faite de l'actualité environnementale! Nos hommes politiques, y voient pas tous les vrais dangers. Les dangers sont éminents, mesdames et messieurs. C'est ÉCŒURANT quand on écoute les esperts! Les esperts le disent par exemple: on garroche tellement de cochonneries dans l'asmotphère, mesdames et messieurs, que l'asmotphère se réchauffe tout l'temps! Ça fait 30 ans que la Terre se réchauffe d'année en année, les esperts l'ont dit! Toués ans, ça s'réchauffe d'année en année. Ben là, y sont pas v'nus ici c't'été, mais quand même! Non, mais ailleurs, y fait chaud...

Et pis si c'est pas l'asmotphère qui s'réchauffe trop vite, on est pas mieux, mesdames et messieurs. On garroche tellement d'cochonneries dans l'asmotphère, on sait jamais quand est-ce qu'on va respirer une grande bouffée de

sclérose en plaques ou un p'tit cancer d'estomac... Ou alors, c'est le soleil qui va nous tuer ! À cause des trous qu'y a dans la couche d'ozone. C'est épeurant, ça ! Eille, c'est épeurant en tabarnouche ! La NASA l'a dit, han ? Vous rappelez-vous quand la NASA a dit : « Y a des gros gaz au-d'sus du Canada qui attaquent notre couche d'ozone ! » Y savaient pas d'où v'naient les gros gaz parce qu'eux autres, y savaient pas le nombre de centres d'accueil qu'on a !

Non, c'est pas ça du tout. Si j'étais un humoriste de bas étage, je dirais : « Pas étonnant qu'y aye des gros gaz au-d'sus du Canada avec toute la gang de pleins d'marde qui restent là ! », mais je l'dirai pas. Je l'dirai pas et je ne le pense même pas ! Non, mais c'était tellement grave, les esperts l'ont dit : « La couche d'ozone peut être attaquée ! » C'était tellement grave que le minisse de l'Environnement Charest est v'nu nous dire : « La couche d'ozone est attaquée... » Le minisse de l'Environnement fédéral qui voulait être premier minisse, y était prête à dire n'importe quoi... Si vous vous rappelez, y est v'nu à télévision. Ben, y est pas v'nu à télévision, mais y a passé à télévision, et y a dit : « Peut-être ça s'rait mieux de pas laisser sortir les enfants pour une semaine. » J'ai dit à ma femme : « Y en a pas d'enfants, lui ou quoi ? » Non, mais on savait pas dans c'temps-là qu'y voulait être premier minisse...

Non, mais en faite, y a inqu'un affaire qu'y avait pas pensé : c'tait l'hiver ! Nous autres, nos enfants l'hiver, y ont des sous-vêtements, des vêtements, des sur-vêtements, des suits de neige, des tuques, des mitaines, des foulards pis des bottes. Y en aurait pas de couche d'ozone, y pourraient jouer dehors toute la journée, ça les dérangerait pas, y a aucun danger qu'le soleil les touche. Non, mais c'est vrai ! Si on peut pas les sortir habillés d'même, qu'est-ce qu'on va faire avec l'été ? On va les mettre su l'shift de nuit ?

Non, pis vous en rappelez-vous quand qu'y avait eu le feu de BPC à Saint-Basile-le-Grand ? Vous rappelez-tu comment qu'les esperts nous ont avertis comment que c'était dangereux ? Eille, tellement dangereux, mesdames et messieurs, que ça nous a coûté des centaines de millions depuis c'temps-là pour essayer d'les storer queque part... T'sais, personne en veut ! C'est TROP DANGEREUX ! Pis là, y l'ont prouvé que c'est dangereux, mesdames et messieurs, parce qu'aux nouvelles nationales de Radio-Canada, y a pas si longtemps, y avait le rapport complet de la CATASTROPHE ÉCOLOGIQUE DE SAINT-BASILE-LE-GRAND ! Et c'était toute une catastrophe écologique, mesdames et messieurs ! Quand Bernard Derome dit qu'c'est une catastrophe, c'est une catastrophe ! Pis en plusse, toutes les rapports le prouvent : le feu

de BPC a été une catastrophe écologique… Ça pas eu d'impact sur la nappe phriatique ni les sols, bon. Ni la végétation, ni les animaux, ni les personnes, ni l'air. Mais le rapport final prouve que quatre pompiers qui ont été dans boucane ont eu les yeux qui ont piqué pendant deux jours ! J'te dis que c't'épeurant, han ? Ça prend du courage dans des catastrophes comme ça !

D'ailleurs, c'est pour ça qu'on doit avoir peur de toute. On doit avoir peur de toute parce qu'on a pas des hommes politiques qui sont au courant de rien, mesdames et messieurs ! Et c'est pour ça qu'y a eu ben d'la misère avec l'affaire de Charlottetown. C'est pour ça qu'y a eu d'la… Oui oui, y a eu d'la misère à Charlottetown à cause de t'ça ! D'ailleurs, mon beau-frère qui connaît ça, y me l'a dit, y a dit : « J'vas t'espliquer comment ça s'fait qu'ça pas marché, comment ça s'fait que nos hommes politiques sont arrivés à l'Accord de Charlottetown. » Pis là y m'a expliqué ça dans une chanson country, en faite une chanson « pays ». Y dit : « C'est ben simple, y se sont toutes rencontrés là et y se sont dit queque chose de même. Toute la gang ensemble, y ont dit la recette secrète ! »

LA RECETTE SECRÈTE

Musique : Libert Subirana

« Pour faire queque chose qui va être ben bon
Faudrait mettre dans un grand chaudron
Dix tonnes de députés sans trop d'odeurs
On enlèverait quinze tonnes de sénateurs
On ajouterait vingt-cinq pour cent d'gras
Sinon notre sauce, à prendrait pas »

C'est pas des chefs d'État qu'on a
Non non non, c'est des chefs de cuisine
C'est pas d'la politique qu'y font
Non non non non non, ça r'ssemble à d'la poutine

Là y ont dit:

«Après qu't'as laissé faisander
À Charlottetown quelques journées
Au moment où ça va sentir mauvais
C'est là qu'il faut que t'ajoutes les navets
Une couple de dindes, des grosses légumes
Mais pas d'cervelle, juste quelques plumes»

C'est pas des chefs d'État qu'on a
Non non non, c'est des chefs de cuisine
C'est pas d'la politique qu'y font
Non non non non non, c'est plutôt d'la poutine

Là, à fin, y ont dit:

«Après qu'c'est cuit, tu brasses, tu roules
T'as besoin d'une méchante braoule
Même si ça pue, énarve-toé pas, voyons
Y a toujours quelqu'un qui va trouver ça bon
Mais si tu veux qu'ta recette reste secrète
Téléphone pas, sinon...»

C'est pas des chefs d'État qu'on a
Non non non, c'est des chefs de cuisine
C'est pas d'la politique qu'y font
Non non non non non, ça r'ssemble à d'la poutine

C'qu'on pourrait dire, en guise de conclusion
Avec tout c'que nos hommes politiques nous font
Pour digérer leur plat maison
Faut une méchante Constitution

Escusez-les!

Licence enqc-11-5534263-15408269-11238643 accordée le 02 octobre 2024 à Louise Garon

1994-1998

Galas Juste pour rire
et autres...

Maudit fatiquant*

Est-ce qu'y en a qui étaient là hier ? C'tait un gala extraordinaire, n'est-ce pas ? Ah, qu'on a eu du plaisir ! C'tait tellement bon qu'après-midi, j'ai payé pour.

Ah oui, j'appelle ma sœur. Ma sœur devait venir. J'avais eu des billets, toute. Je l'appelle, j'y dis : « Eille, oublie pas que c'est à sept heures et d'mie, c'est pas à huit heures. C'est à sept heures et d'mie. » À dit : « Ah, j'sais pus si j'vas y aller. » J'ai dit : « Comment ça ? » Ben, à dit : « Gérard, y est allé hier. » J'ai dit : « Y a pas aimé ça ? » À dit : « Y a adoré ça. Pour lui, ça été le meilleur gala de tous les galas qu'y avait vus ! » Bon, ben j'ai dit : « C'est merveilleux. » Ben à dit : « Gérard m'a dit : "Écoute, dans ces affaires-là, c'est toujours pareil. Le premier soir, y mettent les meilleurs, les grandes vedettes ; le deuxième soir, c'est les bouche-trous." »

J'ai dit : « Écoute, toé là, ça pas d'allure qu'est-ce que tu dis là. Le festival Juste pour rire, c'est le plus grand festival d'humour au monde ! On est des dizaines et des dizaines d'excellents humoristes au Québec. Si t'ajoutes les milliers d'humoristes français, suisses, belges, nord-africains, l'Afrique noire francophone, plus tous les autres avec des numéros musicaux, des numéros visuels qui viennent de partout dans le monde, tu viendras pas m'dire qu'on peut pas faire trois quatre soirs qui ont de l'allure ! » À dit : « C'est vrai, j'avais pas pensé à ça. Mais si ça t'fait rien, j'vas attendre à demain. Gérard m'a cassé mon fun. » J'ai dit : « C'est ça, Gérard est un casseux de fun ! »

Gérard est un MAUDIT FATIQUANT ! Comme on rencontre tout l'temps ! Tout l'temps, dans vie, y en a du monde qui sont pas capables qu'on soye heureux. Y sont pas capables qu'on aye envie de queque chose. Y sont pas capables qu'on soye bien parce que là sont mal ! Alors leur seule façon d'être bien, c'est de nous écœurer !

Eille, moé le premier que j'ai rencontré d'même, j'étais jeune, j'avais 19 ans. Ça faisait un an et d'mi que j'travaillais, j'gagnais 40 piasses par semaine, toués semaines j'mettais 15 piasses de côté pour aller au Mexique. Je rêvais d'aller au Mexique. Moé, aller au Mexique, oh ! Pis j'étudiais les Aztèques pis tout ça. La veille du départ, un d'mes oncles vient chez nous, y dit : « Oh ! T'as

---

* Ce monologue fut produit lors du gala Juste pour rire nº 2 en 1994.

l'air de bonne humeur ! » J'y dis : « J'pense ben, mononque ! » Là, on parle du début des années 50, ça voyageait pas beaucoup dans c'temps-là. Aller au Mexique, c'était toute un affaire, han. J'y dis : « J'comprends mononque, j'm'en vas au Mexique ! » Y dit : « Quoi ? » J'y dis : « J'm'en vas au Mexique ! » Y dit : « Va pas là ! Ma belle-sœur y a déjà été. Est r'venue, mais à eu ben d'la misère à r'venir. Eille, c't'une gang de voleurs, y haïssent les tourisses ! Les chauffeurs d'autobus savent pas chauffer, ça tombe dins ravins toués jours. » MAUDIT FATIQUANT ! Eille, chus allé au Mexique pis j'me sus tchéqué pendant trois semaines. Dins autobus, j'tremblais d'même. J'ai pas eu d'fun mais chus sûr que lui, chez eux, y en avait du fun par exemple !

Pis y a toujours du monde de même quand t'achètes un char, han ? Vous en connaissez des comme ça ? T'achètes un char, là t'as pris l'temps de toute tchéquer. Moé, la dernière fois que j'ai changé mon char, j'ai toute tchéqué, j'ai lu le carnet d'la route, j'ai toute tchéqué. Même que j'en ai parlé avec ma femme, j'me sus dit : « Après toute, une tête et d'mie valent mieux qu'une ! » Et là… Les nounounes là, pourquoi supposez-vous que c'est vous autres la demi-tête ? J'ai rien dit, moé ! J'ai dit : « Une tête et d'mie à deux. » Bon. Y a pas un gars qui s'est dit : « Eille… »

En tout cas, j'change mon char, t'sais. J'étais fier, on en avait discuté, j'ai vu 15 concessionnaires. Là, j'ai dit : « J'ai eu le meilleur prix à la place où j'vas avoir le meilleur service ! » J'rentre dans l'driveway, j'ai mitoyen driveway avec le voisin. Y m'voit rentrer, y dit : « Eille ! T'as acheté le même char qu'Armand en face ! Mais t'aurais dû m'en parler avant, voyons donc ! Es-tu fou, toé ? Tu m'en as pas parlé ! » Ben j'y dis : « Pourquoi j't'en aurais parlé ? » Ben y dit : « Moé, j't'aurais eu des bons prix ! » J'y dis : « Comment, des bons prix ? J'ai eu un très bon prix. » Y dit : « Comment tu l'as payé ? » J'y dis l'prix : y part à rire. Ayoye ! J'y dis : « Quoi ? » Y dit : « Moé, j'peux l'avoir 2 500 piasses de moins ! » J'y dis : « Mheu-u-u, 2 500 piasses de moins, voyons ! Ça fait un an que j'tchèque toutes les prix pis tout ça. » Y m'a empêché de dormir pendant trois jours parce qu'y était capable de l'avoir à 2 500 piasses de moins. J'me couchais l'soir, j'me disais : « J't'un maudit épais, moé ! J't'un épais. Moé, chus pas capable. Moé, j'me fais avoir par tout l'monde. »

La semaine suivante, ma femme me dit : « Si y est capable d'avoir ça aussi peu cher, j'vas changer l'mien, ça fait six ans là. » À dit : « Parle-z'y donc ! » Fa que j'parle au voisin le lendemain, j'y dis : « Eille, où est-ce que c'est ton

vendeur qui peut l'avoir 2 500 piasses de moins ?» Y dit : « Ah, ben sais-tu, euh, j'pense qu'y travaille pus là. » Ben j'ai dit : « Au moins, le concessionnaire ?» Y dit : « J'pense qu'y est fermé. » Eille, j'me sus rendu compte que c't'écœurant-là, c'était un menteur ! Y avait faite ça jusse pour m'écœurer ! MAUDIT FATIQUANT !

Eille, ça fait du bien ! Eille, r'gardez bien ça : MAUDIT FATIQUANT ! Ah, ça fait du bien, eille ! Y en a-tu du monde qui vous ont écœurés dans vie ? O.K., parfait ! Pensez à eux autres pis à trois, on va dire : MAUDIT FATIQUANT ! Allez, pensez-y ! Attention, un, deux, trois : « *MAUDIT FATIQUANT !* » Ah qu'ça fait du bien ! Ah !

Tiens, tiens, eille, j'ai une bonne idée. Savez-vous c'qu'on va faire ? J'vas vous en conter un autre affaire dans l'genre pis à chaque fois que l'gars va m'écœurer, j'vas dire : « Ayoye ! » Pis à chaque fois qu'moi, m'as dire « ayoye », vous autres vous allez dire : « *MAUDIT FATIQUANT !* » O.K. ? M'avez-vous entendu ? En haut, on est prêts ? Ayoye ! « *MAUDIT FATIQUANT !* » Parfait !

Au début du mois d'juillet, j'déménage, j'm'achète une maison. J'ai pas besoin d'vous dire qu'acheter une maison, c'est facile : sont toutes à vendre ! Sont pas chères. Ça fait que j'ai eu un bon prix. Le premier samedi, j'passe ma tondeuse. Moé, j'm'en vas avec ma tondeuse, le voisin j'le connais pas, y est là qui m'fait des grands signes. J'ai dit : « Tiens, chus un bon voisin. J'vas aller y dire bonjour. »

Ça fait que j'pogne ma tondeuse, je l'arrête. En m'en allant, j'm'enfarge dans l'fil. J'le vois encore là, j'dis : « Bonjour, monsieur. » Y s'présente, j'me rappelle pus d'son nom, c'était Jean C..., j'me rappelle pus d'son nom d'famille. Entécas, Jean C. quelque chose... Et puis, euh, y dit : « Combien vous l'avez payée, votre maison ? Ça fait v'là longtemps que les Landreville voulaient vendre ! » J'ai dit : « Savez-vous, c'est indiscret, mais par contre, j'pense que comme j'ai payé un bon prix, j'peux vous dire que je l'ai eue pour 124 000. » Y part à rire ! Ayoye ! « *MAUDIT FATIQUANT !* » Y dit : « Mon voisin a la même en face, y a une piscine creusée, y l'a eue pour 117. » Ayoye ! « *MAUDIT FATIQUANT !* »

Y me r'garde, y dit : « Votre tondeuse là... » J'ai dit : « Qu'est-ce qu'à l'a, ma tondeuse ? » Y dit : « Est neuve ? » J'ai dit : « Oui. » Y dit : « Vous avez payé ça combien ? » J'ai dit en moi-même : « J'vas-tu y conter une menterie ? J'pense que quand même j'y dirais deux piasses, y va m'dire que je l'ai payée trop chère. Ça fait que chus aussi ben d'y dire le vrai prix... » J'y dis : « Je l'ai

payée 549.» Ayoye! «*MAUDIT FATIQUANT!*» Y dit: «Moi, monsieur, j'ai payé la mienne 349, exactement la même, et mon cousin en face, y l'a commandée: est *back order*, y l'a pas r'çue, y l'a payée le même prix.» J'ai dit: «Ça s'peut pas, monsieur!» Y dit: «V'nez voir ma tondeuse.» Je r'garde sa tondeuse: la même! Ah ben, j'ai dit: «Tabarnouche, ça fait 20 ans que j'achète chez mon quincailler. Vingt ans! Moi, j'pensais tout l'temps qu'y m'faisait des bons prix. Là, j'viens de m'apercevoir que ça fait 20 ans qu'y m'fourre!»

J'saute dans mon char, j'm'en vas dans mon ancien quartier, j'rentre chez l'quincailler, j'dis: «Où c'qu'y est, le maudit voleur?» Y avait une femme qui magasinait, j'y dis: «Ouan, vous avez l'air d'aimer ça vous faire fourrer, vous madame!» À m'sacre une claque dans face, ayoyoye! «*MAUDIT FATIQUANT!*» Tout à coup, je r'garde ma tondeuse qu'y m'avait vendue: à moitié prix! J'ai dit: «Vous l'avez mis à moitié prix!» Y dit: «C'est pas vot' tondeuse.» J'ai dit: «Est pareille!» Y dit: «Oui, est pareille, mais la vôtre est autopropulsée, à déchiquette le gazon pis le moteur est plus fort.» J'ai dit: «Tabarnouche, c'est la tondeuse du voisin, ça!» J'pogne le ticket, je r'tourne chez l'voisin, j'le pogne, je l'amène chez l'cousin, j'ai dit: «Vous l'avez payé combien, vot' tondeuse?» Y dit: «349.» J'ai dit: «Vous avez payé 349? Ayoye!» «*MAUDIT FATIQUANT!*» J'ai dit: «Mon quincailler la fait à 295!» Ayoye, ayoye, ayoye! «*MAUDIT FATIQUANT!*»

Dieu*

Y m'est arrivé un affaire y a pas très longtemps. J'sais pas si ça vous est déjà arrivé de rencontrer quelqu'un que vous connaissez pis tout à coup, c'est une autre personne. T'sais, y a changé, y est bizarre. J'marchais sua rue, j'vois un d'mes chums que j'avais pas vu depuis cinq six ans. Y était d'même, éberlué, j'm'ai dit: «Y boit pas, y prend pas d'drogue, qu'est-ce qu'y a?» Fa que j'm'approche. Eille, c't'un gars que j'connaissais, pendant 15 ans on a formé un trio inséparable. Ben, avec un autre aussi, naturellement... En tout cas, l'autre s'appelait René, lui s'appelait Raymond. Fa qu'j'y dis: «Ça va, mon Raymond?» Y dit: «Ça va très bien. Je suis rené.» J'y dis: «Non non, René c'est le p'tit

* Ce monologue fut produit lors du gala Juste pour rire nº 1 en 1995.

frisé. Toé, t'es Raymond!» Y dit: «Ah, dis c'que tu voudras, je suis rené.» J'y dis: «Parfa! Comment ça va René?» Y dit: «Pourquoi tu m'appelles René? Tu sais bien que je suis Raymond!» Ben j'y dis: «Là, explique-moi!»

Y dit: «Je suis rené. Je suis re-né!» J'y dis: «Comment t'as faite ça?» Y dit: «Je me suis donné à Jésus, il m'a redonné la vie pour une deuxième fois, je suis redevenu au monde la semaine dernière.» J'y dis: «Ouan, t'as grandi vite, ah, ah, ah! Ça va plus vite la deuxième fois! Ah, ah, ah!» Y dit: «Tu peux rire, Jésus me l'a dit en déjeunant ce matin.» J'y dis: «T'as déjeuné avec lui à part ça? Y mange-tu beaucoup?» Y dit: «Moque-toi. Moque-toi! Un instant... Oui Jésus?... Oui Jésus. Très bien Jésus... Oui Jésus, j'vais lui dire...» Y dit: «C'tait pour toi.» J'y dis: «Qu'est-ce qu'y m'voulait?» Ben y dit: «Y fait dire que même si tu t'moques de moi, tu es pardonné et que tu peux l'appeler quand tu voudras.» Pis y sacre son camp. J'y dis: «Eille, attends! Tu m'as pas donné l'code régional, rien!»

Su l'coup, ça m'a ébranlé un peu, pis j'me sus mis à penser à ça. En connaissez-vous du monde qui parlent à Dieu ou Jésus? Pis qu'y répond, là! Pas n'importe qui. J'ai demandé à un d'mes chums. Y dit: «Oui, je parle à Dieu.» J'ai dit: «Quand y répond, quelle voix qu'y a?» Ben, y dit: «Y parle comme moi, pareil.» Ben, j'ai dit: «C'est comme si tu t'parlais à toi-même.» Y dit: «Exactement.» Ben, j'ai dit: «C'est pas parler à Dieu, ça. Ben, tu peux y parler, mais y t'répond pas.»

Là, j'm'ai dit: «Tins, j'vas en parler à ma tante Simone.» Ma tante Simone, à m'dit tout l'temps: «Moi, j'parle à Jésus, pis j'y demande tout c'que j'veux, pis y fait tout c'que j'veux pour moi.» Ça fait que j'vas voir ma tante Simone pis j'y dis: «Quand vous parlez à Jésus là, c'est-tu vous-même qui vous répondez?» À dit: «Pas du tout. Mais moi, j'parle pas à Jésus direct, je s'rais trop gênée! Non, j'parle à Jésus, mais j'parle à Jésus-Enfant.» J'ai dit: «Attendez menute, ma tante là, vous parlez à Jésus-Enfant pis y vous répond?» À dit: «J'comprends! Y est assez fin, y m'appelle "ma tante Sissi"!» Eille, j'ai dit: «Vous rendez-vous compte, philosophiquement, c'que ça veut dire ça? Ça veut dire qu'y sont pus trois: y sont quatre! Y a le père, le Saint-Esprit, le grand pis le p'tit!» Remarquez qu'un trio de quatre, on a déjà vu ça: y avait les trois mousquetaires qui étaient quatre...

En plus de t'ça, c'est épouvantable c'que ça suppose! J'viens d'vous dire ça, mais est-ce que vous autres, ça vous suppose queque chose? Non, vous

autres, ça vous suppose rien. Des questions, vous autres, vous vous en posez pas. Han? J'vois ça dans vot' face en avant. Non, mais c'est des questions épouvantables! J'ai dit: «Non, peut-être que c'est pas ça!» Peut-être que Jésus, en ressucitant, y a monté au ciel pis y s'est dit: «Jamais j'vas passer l'éternité comme un adulte, je redeviens un enfant!» Ça, ça serait pas fou. Aimeriez-vous ça au ciel avec des enfants? Oui! Parce qu'on pourrait jouer avec not' père, on pourrait enfarger nos mères. Ah! Tout l'monde serait des enfants, ce serait merveilleux! Parce que moé, m'as vous dire, en vieillissant, y a un affaire que j'me pose comme question, c'est que si c'est pas ça, imaginez-vous si y fallait qu'on ressucite exactement comme on était quand on est mort! Tu meurs à 102, sénile, impotent pis incontinent: vas-tu chier dans tes culottes toute l'éternité? Ça, j'me pose c'te question-là. Ou bedon si les bébés restent des bébés, combien y va en avoir de milliards, des bébés? T'as beau être dans l'ciel, si y s'mettent à brailler, ça être l'enfer! Non, mais c'est des questions qu'y faut s'poser! Comme un gars qui a été marié cinq fois, y va-tu être pogné avec toute la gang? Si t'es noir, as-tu l'droit de changer d'couleur? Non, ben as-tu l'droit de refuser d'abord? Ça, c'est des questions très importantes.

J'ai dit à ma tante: «Là, là, y faut qu'vous me le juriez que c'est vraiment Jésus-Enfant qui vous parle!» À dit: «Oui, certainement. Pis j'y demande n'importe quoi, y l'fait pour moi.» À dit: «Par exemple, la semaine passée, j'ai perdu ma bague pis c'est lui qui m'a amenée dans mon jardin pour trouver ma bague.» J'ai dit: «Expliquez-moi comment vous faites.» Ah, à dit: «C'est ben simple. J'y ai dit: "Viens, mon p'tit Chriss, viens!"» À l'appelle son p'tit Chriss parce que maintenant, y faut dire ça. Avant, on disait Jésus-Cri, là c'est Jésus-Chriss. Alors à dit: «Viens, mon p'tit Chriss. J'ai perdu ma bague pis si tu m'aides pas à la r'trouver, j'vas l'dire à ton père!» T'sais, on dirait qu'à sait pas que c'est l'même! Mais en tout cas...

À dit: «Là, chus partie dans l'jardin. Jésus-Enfant, y est assez fin, y était là: "Ma tante Sissi, ma tante Sissi! Dans l'deuxième rang d'blé d'Inde! Allez-y, allez-y!"» À y disait: «Pousse pas, pousse pas.» À s'est rendue pis en cinq menutes, y l'a emmenée devant sa bague. Mais, coq-l'œil, à l'a pas vue. Eille, ça y a pris une demi-heure à ce p'tit Chriss-là pour qu'à trouve sa bague! Vous allez dire: «C'est pas grave.» Ben, c'est grave! Parce que pendant c'temps-là, la femme d'à côté, la bonne femme a pris une chicane avec son mari. Y s'est mis à bûcher d'sus avec un batte de baseball. Là, à appelait l'bon Dieu: «Mon

Dieu, mon Dieu!» Y pouvait pas y aller, y pouvait pas l'aider: y était dans l'jardin avec ma tante! Y cherchait sa bague!

C'est là que moé, j'ai compris que si y a tant de malheurs, pis des gens qui meurent de cancer, pis qu'y souffrent, pis que l'bon Dieu fait rien pour eux autres, c'est parce qu'y est occupé par des vieilles mangeuses de balustres! Des vieux pères, des vieux frères, des vieux papes qui s'accaparent le bon Dieu pour des niaiseries! En pensant à ça, les vieilles mangeuses de balustres, les vieux frères, si y vont toutes au ciel, on a-tu l'goût d'y aller nous autres? Non, r'marquez un affaire: c'est que c'est pas la faute de ma tante Simone pis aux mangeuses de balustres du Québec si, au Rwanda, y a des gens qui s'font massacrer, pis si y a d'la guerre, pis si y a 15 millions de personnes par année qui meurent de faim! Ça, c'est pas d'la faute à ma tante, ça. Ça, c'est d'la faute à Whitney Houston!

Connaissez-vous Whitney Houston? Celle qui chante comme Céline, là. Elle! Elle, je l'ai vue à télévision. À l'avait gagné un trophée, à l'avait vendu 40 millions de disques, à l'avait fait 100 millions d'dollars. Savez-vous qu'est-ce qu'à dit? À dit: «Thank you, Jesus.» J'ai dit en moé-même: «Qu'est-ce qu'y a à faire là-d'dans lui?» Là, à nous a toute expliqué. À dit: «Eille, Jésus, y passe toute la journée avec moi. Je l'amène avec moi en studio, c'est lui qui m'aide à bien chanter, c'est lui qui m'aide à faire des bons spectacles.»

Eille, quand j'me sus aperçu de t'ça, j'ai switché d'poste! En quelques minutes, j'ai vu qu'les acteurs américains, c'est Dieu qui les aide à jouer comme du monde pis à gagner des Oscars; les chanteurs, c'est toujours Dieu qui les aide; les présidents des États-Unis... Ah, ben tabarnouche! Bush là, c'est Dieu qui l'a aidé à gagner sa guerre contre l'Irak! Imaginez-vous, y étaient cinq pays, dix mille fois plus puissants que l'Irak, y avaient des avions invisibles, y ont pu détruire toutes les défenses de l'Irak avant d'les assommer. Y en ont tué 200 000 pis y en ont enterré 10 000 vivants dans le désert! Y avaient-tu vraiment besoin du bon Dieu? Y auraient pu le laisser faire aut' chose pour quelqu'un d'autre! Eille, y a même les politiciens, c'est Dieu qui les aide à fourrer leurs adversaires! Pis quand y ont gagné, c'est Dieu qui les aide à fourrer les électeurs! Et pis même, j'ai vu une femme, c'est Dieu qui l'a aidée à gagner à *The Price is right!*

Ben j'vas vous dire queque chose, j'ai dit: «Y sont 250 millions, ça pas d'bon sens qu'y accaparent le bon Dieu à tel point qu'y peut pus s'occuper

d'personne ! » Mais là, après ça, j'ai pensé : « Pourquoi qu'le bon Dieu les aime tant, les Américains ? » En faite, y les aime pas tant qu'ça. Pourquoi qu'y s'laisse accaparer par les Américains ? Y a trois raisons. La première, c'est qu'on est au monde, on a été créés pour chanter les louanges de Dieu. Et comme n'importe qui, y aime mieux être chanté à télévision américaine, y a plus de monde qui r'gardent. Non non, mais t'sais, à Télé-Guinée, y a une caméra, trois téléspectateurs. T'sais, ça vaut pas la peine. Oh, mon Dieu, y s'en sacre d'eux autres ! La deuxième raison, c'est que la télé américaine, c'est des Juifs qui contrôlent ça pis des chrétiens qui travaillent dedans. Les Juifs, c'est le peuple de Dieu, pis les chrétiens, c'est les chouchous de Dieu. Y a jusse à eux autres qu'y a promis la vie éternelle. La troisième raison, c'est que Jésus, qui était l'fils de l'autre mais qui était l'même en même temps, qui s'trouvait, lui aussi, quand y s'parlait, à se parler à lui-même, un jour, y a dit : « Ça va être plus difficile d'entrer au ciel à un riche que d'passer un chameau par le chas d'une aiguille. »

Ben c'est pour ça que Dieu veut absolument qu'les Américains soyent riches et célèbres : y les haït lui aussi. Y veut pas être pogné avec eux autres pour l'éternité !

La télévision*

Wo, wo, wo ! Arrête ! Arrêtez la musique ! Là, y a quelqu'un qui m'a dit qu'y avait des caméras dans place ici ! Y a-tu des caméras dans place, icitte ? Y en a ! Sacrez vot' camp ! J'veux pas vous voir, maudits fatiquants ! J'vas vous dire un affaire, moé : les caméras… (*À un caméraman :*) Toé, approche pas… J'en ai déjà planté un en bas, là… Mais toé, tu vas flyer jusqu'au ciel.

Non, mais j'vas vous dire un affaire : tu peux pus aller nulle part, y a des caméras partout aujourd'hui. Vous avez vu c'qu'y s'passe ? Y a des caméras dins banques, quand on va faire le supermarché, y a des caméras partout, y a des caméras chez l'dépanneur… Pis qu'est-ce que ça fait, ces caméras-là ? Ça filme des niaiseries pis là l'monde vont porter ça à télévision. Pis à télévision,

* Ce monologue fut produit lors du gala Juste pour rire n° 1 en 1996. La présente retranscription comporte certains ajouts de 1998.

comme y ont rien à faire, y passent des niaiseries qui se sont passées au dépanneur pis au supermarché. C'est écœurant ! J'vas vous dire un affaire, c'est pour ça que moi, la télévision, chus pus capable ! Moi, j'la r'garde pus jamais !

Est-ce qu'y en a ici qui r'gardent la télévision ? Oui ? Ben y a du twit dans place. Eille, c'est écœurant ! Est-ce qu'y en a qui r'gardent en anglais ? Oui ? Comment vous faites ? Moé, j'parle en anglais, mais regarder, qu'est-ce qu'on fait ? On r'garde mou, queque chose ? Non non, mais ceux qui regardent en anglais, est-ce qu'y en a qui connaissent pas mal les programmes en anglais ? Oui ? Pouvez-vous m'dire si y a des heures ou des jours où *Star Trek* joue pas ? Eille, moé chus pus capable. Tu zappes et pis t'as *Star Trek* partout avec le monde qui vient de toutes les galaxies, y ont toutes la tête déformée mais y parlent toutes anglais ! C'est-tu comme un message subliminal ? Non, mais j'me demande pourquoi qu'y s'forcent ! Y en a qui ont la tête en champignon, y en a qui ont comme un boudin dans l'crâne qui descend jusqu'icitte, y en a avec des p'tites barres, y ont l'air étampés rejects. Y ont pas à s'forcer tant qu'ça : si y parlent anglais, qu'y leur fassent toutes la tête carrée !

Non, mais c'est à cause des niaiseries d'même que je r'garde pus la télévision. Chus pus capable ! Moé, j'la r'garde pas ! Ma femme, elle, à r'garde ses programmes, ses téléromans. L'autre soir, était assis devant la télévision, fa que j'm'assis à côté d'elle. Fa que j'dis à ma femme : « Va m'chercher une bière. » Fa que pendant qu'était partie, je r'garde son programme. J'comprenais E-RIEN ! Quand est r'venue, j'y dis : « Veux-tu ben m'dire qu'ossé que Sophie Lorain fait avec un uniforme d'ambulancière quand que la dernière fois que j'l'ai vue, était couchée avec Rémi Duval ? » Fa que là, ma femme à m'a tout conté, à dit : « C'est pas d'sa faute, qu'est-ce que tu veux. Elle, à l'avait rencontré Rémi Duval probablement dans une convention de comptables dans *Scoop* quand à s'crêpait l'chignon avec Macha Grenon. Et là, elle a couché avec pis y a fait un infarctus. À s'est en allée travailler à l'urgence, y est mort pareil, à pas été capable de s'en r'mettre, fa qu'à viré putain pis droguée dans *Omertà*. » J'ai dit : « Pis Michel Dumont, lui, c'est-tu un docteur qui tire le monde ou c't'une police qui soigne des bandits ? Qu'ossé qu'y fait, lui ? » Ah ben à dit : « Ça, c'est parce que c'est des émissions différentes. » Ben j'ai dit : « Tabarnouche, y a combien d'acteurs au Québec ? Quarante ou 42 ? » À dit : « Ah non ! Y sont à peu près 4 000 ! » J'ai dit : « Y sont 4 000 ? Y en 40 qui travaillent ? Un pour cent ? Les Noirs, combien qu'y en a ? » À dit : « Y en a

quatre.» J'ai dit: «Y en a la moitié qu'y ont des programmes toués jours?» Pis c'est rien, le quart des Noirs, lui, y a trois programmes par jour. J'ai dit à ma femme: «C'est de la noitanimircsid!» À dit: «Quoi?» J'ai dit: «C'est de la discrimination à l'envers!»

Non, mais c'est à cause de t'ça que la télévision, moé, chus pus capable. L'autre soir, j'm'assis devant la télévision. J'dis à ma femme, j'y dis: «Va m'chercher une bière.» À dit: «Veux-tu des toasts avec ça?» J'ai dit: «Oui.» J'avais un p'tit creux, t'sais. Non, mais c'tait les nouvelles. Moi, les nouvelles, ça là, eille! Ma femme r'vient avec les toasts. On mangeait nos toasts, j'prenais ma bière, on r'gardait les nouvelles. Eille, c'est toujours les mêmes affaires! T'sais, là y avait un tremblement d'terre, toujours les mêmes affaires... Y avait un tremblement d'terre, eille, y sortaient les morts, y en avait à peu près 12 000. Là, après ça, y nous amènent en Tchouchénibirgovine pis là y déterraient des morts... Je l'sais pas, parce qu'y avait eu du monde qui avait été tué, pis là y veulent savoir, pis y déterraient les morts, pis y mettaient les morceaux ensemble. Moé, j'ai dit à ma femme: «Pour moé, ça r'pognera pas, ça!»

Après ça, y nous amènent en Afrique. Eille, là c'était les Hutus pis les Tutsis pis le massacre. Pis là, y en avait des milliers, y paraît 500 000, toutes tailladés à machette pis coupés en morceaux. Eille, j'ai dit à ma femme: «Va m'chercher un autre bière, toé là.» Avant de se l'ver, à dit: «Y en a un affaire que j'ai pas compris. C'est qui les Hutus là-d'dans?» Ben j'ai dit: «Minou, ça doit être ceux avec les machettes.» À dit: «Comment tu peux être si sûr?» J'ai dit: «Ben, r'garde les autres: sont en tutsis morceaux...» Ah! Ah! Ah! On a ri, eille! C'est effrayant! Ah!

On a pas ri longtemps. Eille, justement à cause des maudites caméras qui sont cachées partout, savez-vous qu'est-ce qu'y ont montré? Y ont montré une affaire qui s'était passée aux États-Unis, c'tait révoltant! Une femme, en faisant son marché, à sacré une volée à son p'tit! Eille, à dû y donner 40 claques sua tête à c't'enfant-là! Ma femme pleurait, à dit: «J'espère qu'y l'ont arrêtée.» Là, j'ai dit: «Minou, d'un autre côté, moé, j'vas t'dire franchement, le p'tit je l'aurais tué.»

Non, mais un p'tit baptême! Eille, vous auriez dû l'voir. Elle, était tout seule avec ses trois! Lui, y avait à peu près dix ans, y avait la p'tite sœur de cinq ans pis un bébé dans l'carrosse. Y donnait des bines à sa p'tite sœur, la p'tite sœur pleurait. Aussitôt qu'la madame allait dans tablette, y pognait

l'panier pis y l'poussait pour voir si l'bébé était pour tomber. Y a renversé une vieille, y a renversé des affaires. Là, tout l'monde criait. Le gérant a fait v'nir la police. Eille, quand à y a mis la main au collet, y en a mangé toute une! Mais là, le fou du magasin, y a été porter ça aux nouvelles, pis finalement à s'est faite arrêter. Et pis c'te femme-là, à va avoir un procès pis à risque 20 ans d'prison. Pis à va probablement l'avoir parce que c'est aux États pis est noire, pis à jamais joué au football!

Non, mais moi, c'est à cause de niaiseries comme ça que la télévision, j'pus capable. J'la r'garde pus, moi. J'la r'garde pus jamais! L'autre soir, j'm'assis devant la télévision. Là, j'dis à ma femme: «J'vas-tu passer toute la soirée avec toutes ces bouteilles vides-là autour de moé?» Non non, c'est jusse une farce. J'ai rien dit de t'ça, était sortie. J'ai été m'chercher une bière moé-même pis je r'gardais la télévision parce qu'était sortie. Pis moi, quand ma femme est sortie, je r'garde Claire Lamarche. Ça, c'est ma préférée, j'vas vous dire pourquoi: j'trouve qu'à l'a une grande bouche. Pis moé, ça m'excite. T'sais à parle avec sa grande bouche pis à prononce. Eille, moé chus d'même devant la télévision... Mais les sujets sont écœurants. Eille, là y avait un gars. Premièrement, y braillait. Y braillait parce que le thème c'était: «Oui, j'ai fait de la prison mais c'est la faute de la société.» J'disais: «Baptême, qu'est-ce qu'on a faite? Moé, chus tranquille chez nous, moé!» Y braillait, y braillait, ah mon Dieu, y braillait! Pis ça, moi, chus pus capable. Je l'sais qu'y a un psychiatre qui a dit aux hommes qu'y pouvaient brailler, y a à peu près 20 ans. Mais là, j'ai hâte qu'y en aye un autre qui leur dise d'arrêter. Eille là, wo!

Eille, le gars, y dit: «Vous savez, ma mère m'a jamais dit qu'elle m'aimait, mon père s'est jamais occupé de moi, j'ai lâché l'école en neuvième, j'ai porté des commandes, j'ai fait des jobines...» J'ai dit: «Baptême, y raconte ma vie, lui!» Pis y dit: «En plus, chez nous, on était pauvres. Un moment donné, je n'en pouvais plus, j'ai voulu me venger, et puis là je suis allé voler des pauvres vieux qui avaient caché de l'argent et je me suis fait pogner parce que je les avais battus, torturés un peu, et ils m'ont mis en prison. Et je l'prends pas.» Ça, j'trouve ça écœurant! Ces écœurants-là s'achètent des guns, y tuent du monde, c'est de not' faute!!! Pis là, y faut qu'on paye des taxes parce qu'en prison, en plus, y faut pas qu'ça aye l'air d'une vengeance, faut pas les punir. Là, y faut qu'y mangent bien, faut qu'y ayent des livres, des loisirs. Baptême, t'as des fois, tu t'dis: «J'vas aller faire un vol, moé! Ma femme sait pas cuisiner pis y a pas un livre dans maison, t'sais...» Ben, eille! Je l'prends pas! Moé,

j'vas vous dire un affaire. Y avait une espèce d'expert qui disait: «Ah, les prisons, y a trop d'monde dans les prisons et c'est terrible. On ne devrait pas avoir de prisons.» J'ai dit: «Parfait, mets l'feu d'dans! Mais sors pas les gars avant! Ah! Ah!»

Là, moé, j'vas vous dire: un gars, par exemple, qui tue un enfant ou ben qui viole un enfant, c'est un chien, bon! Les experts disent: «C'est des malades.» Ben moé, j'vas prendre l'idée des experts: c'est des malades. Qu'y prennent mon idée que c'est des chiens. Qu'est-ce qu'on fait avec un chien malade? On l'tue! Bon! C'est pas pour se r'venger, ni pour les punir, c'est jusse pour se débarrasser!

Non, mais c'est à cause des affaires de même qui s'passent à télévision: moi, chus pus capable! Sauf l'autre soir... L'autre soir, je r'gardais la télévision. Non, mais là c'était une affaire, j'ai tombé sur une affaire: la télévision avait le sida à grandeur! Toués maudits postes avaient l'sida! Remarque que c'est facile faire des programmes pour ça: y a ben des fifs là-d'dans. Ça fait qu'les chanteurs, envoye donc, y veulent toutes être là-d'dans, oui oui, des comiques aussi, entécas... Pis y sont là, pis y essayent de nous culpabiliser en plus. Pis y sont là: «Oh, vous savez, le sida, faut pas pointer du doigt. C'est pas un groupe, c'est tout l'monde. On est tous concernés.» Ben moé, j'ai fait un jump haut d'même! Eille, j'ai lâché un wouac! J'ai dit: «Eille, le twit! Mange d'la marde! Le sida, c'est un affaire de drogués, c'est un affaire de gais et pis d'homos là, euh... les homophiles qui ont le sang, là... Moi, j'pognerai jamais ça: j'me pique pas, j'encule pas personne — j'ai essayé, ma femme veut pas, bon, mais ça... — pis j'ai du bon sang.»

Pis la semaine d'après, j'ai pogné le téléthon Jean Lapointe. Là, c'est encore l'affaire des alcooliques. Et là, y nous r'gardent en pleine face, pis y nous disent: «Il faut nous aider, les amis!» Eille, là j'ai faite un saut haut de même! J'ai lâché un wouac: «Eille, le twit! Mange d'la marde! J't'envoyerai pas d'argent! Pis c'est pas parce que chus pas généreux, chus généreux! J'vas m'occuper des infirmes, j'vas aider l'monde qui a pas de main, qui a pas d'pied, qui a pas d'tête! Mais j'me casserai pas pour quequ'un qui a pas de volonté!»

Mais le plusse pire, mesdames et messieurs, qui fait que la télévision, j'pus capable, c'est les commerciaux anti-tabagistes. Eille, l'autre soir, j'en pogne un. T'sais celui que c'est un jeune couple qui vient de s'marier, y ont un bébé, y fumaient chacun 20 cigarettes, là y vont en fumer jusse 10 chacun,

pis là y a une twitte qui dit : « Eh bien, le bébé sera exposé à la fumée de 7 300 cigarettes. » Eille, j'ai faite un jump haut d'même ! J'ai lâché un wouac : « Eille, la twitte !... » — Non, non, eille, j'aurais pas dit ça à une femme, moé j'sais vivre, O.K. ? Bon... — Non, mais pensez-y un peu. Non, mais mettons qu'on coupe 10 cigarettes parce qu'on a un bébé, on va-tu faire la liste pis dire : « J'fumerai pas les cigarettes au lunch, au bureau. J'fumerai pas les cigarettes quand j'm'en vas travailler, quand j'm'en r'viens de travailler. J'vas garder jusse les dix que j'fume avec le bébé. » Ben voyons donc ! On est pas si twits que ça !

Et l'autre affaire que chus pas capable, c'est l'affaire d'la fumée secondaire. Avez-vous vu ça ? Y sont trois quatre. Untel, untel, untel, y ont l'cancer du poumon. Y ont jamais fumé, c'est la fumée secondaire. Où c'est qu'y restent ? Ça fait 15 ans qu'on a pus le droit d'fumer nulle part ! Y restent pas à Toronto certain : y a pus d'fumée ! On a même pus l'droit d'fumer dehors ! La fumée secondaire, si c'était vrai, y nous annonceraient qu'y a pus d'cancer à cause d'la fumée secondaire ou qu'y en a inque un par trois ans. Y en a pus d'fumée !

Rappelez-vous, câline, y a 25-30 ans, la fumée qu'y avait ! On allait dins clubs, les boîtes à chansons, les discothèques : c'tait noir ! T'sais, on s'voyait même pas ! Ça fumait pis moi j'avais mon mononque qui travaillait à Casa Loma : 1 500 personnes, 5 shows par soir, y s'fumait entre 40 000 pis 50 000 cigarettes par soir. Pis c'était pas aéré, tu voyais rien. On voyait tellement pas que la stripteaseuse, pour qu'on s'excite, fallait qu'à nous dise qu'est-ce qu'à enlevait ! Mon mononque, y est-tu mort d'la fumée secondaire ? Oui ! Oui, mais pas comme on pense ! Y a sorti, y est v'nu pour s'allumer, y a pas vu qu'y était dans rue. Le chauffeur de truck non plus l'a pas vu. Alors y a pas eu l'temps d'allumer, y a écrasé !

Non, c'est peut-être jusse moi, mais est-ce qu'y en a qui trouvent ça épeurant, la télévision ? Y nous font peur avec toutes sortes d'affaires. C'est déprimant. Eille, l'autre jour, moé pis ma femme, on r'garde la télévision un soir. On voulait s'détendre. On s'assoit. Fa qu'à ouvre la télévision. C'est moi qui a l'contrôle, mais c'est elle qui zappe. Non, mais t'sais, on fait une équipe ensemble. Alors on tombe sur un groupe de monde, c'était Télé-Québec. Vous savez, la place que ça leur a pris 20 ans avant de s'apercevoir que c'est pas d'la radio qu'y faisaient ? Là, y avait un groupe de monde et là y parlaient : « C'est vrai qu'en ce moment, y a 20 % d'la population qui travaillent pas et

qui pourraient travailler mais qui sont su l'bien-être ou ben qui sont su l'chômage parce qu'y a pas de job, mais ce n'est pas grave!» C'est pas grave? «Non, ce n'est pas grave parce que d'ici 25 ans, c'est 40% d'la population qui va être dans c'te situation-là.» Eille, j'dis à ma femme: «Switche! Switche, tabarnouche! C'est déprimant, ça!»

On switche, on tombe sua sous-ministre d'la Santé. Et là, est à une conférence de presse et les journalistes disent: «La manière qu'on s'en va, y va avoir un système de santé à deux vitesses: un pour les riches, un pour les pauvres.» Fa qu'à dit: «Non! Y aura jamais un système de santé à deux vitesses parce que d'ici cinq ou six ans, y en aura pus d'système de santé!» Et là, elle a espliqué comment ça s'passerait. On va aller à pital comme quand on va à l'hôtel. On va payer la chambre, on va payer pour le lavage des draps, on va payer pour la nourriture. Eille, payer pour d'la nourriture d'hôpital, faut être malade en crime! Pis là, y a des docteurs, de temps en temps, qui vont s'promener. Pis si on peut en accrocher un, peut-être qu'y va nous soigner. Parce que le gouvernement aura pus d'argent. J'ai dit à ma femme: «Switche! Ça pas d'allure! Plus ça va, plus on est déprimés.»

On tombe sur des actuaires. Ça, c'est du monde qui font des calculs. Et là, y disent: «D'ici une quinzaine d'années, probablement qu'y aura pus de pensions pour les personnes âgées, ni les handicapés, ni les veuves, ni les nécessiteuses, rien, parce que l'gouvernement pourra pas payer...» Eille, j'ai dit à ma femme: «Change ça! Y a pas queque chose de drôle?»

On tombe su l'autre poste. Là, c'était une gang qui s'demandait pourquoi les jeunes se suicident. J'ai dit: «Y VIENNENT DE R'GARDER LES TROIS AUTRES POSTES!» Y passent leur temps à dire aux jeunes qu'y auront pas d'job, qu'y auront pas d'pension, qu'y auront pus d'système de santé, qu'y auront pus rien, ces enfants-là! Y peuvent ben se suicider!

Heureusement, j'vas vous dire, j'veux pas avoir l'air de chiâler tout l'temps, à télévision y a quand même des bonnes choses. Moé, chus un amateur de sport. J'aime le sport. Naturellement, j'préfère le sport arrangé, comme la lutte ou le hockey. Surtout le hockey parce que c'est mieux arrangé. Ça m'fait penser à un affaire, j'pense que j'devrais vous parler de sport, même si ça fait longtemps, parce qu'y faut qu'ça change. Est-ce qu'y en a qui ont regardé les Olympiques d'été d'Atlanta? Je trouve ça écœurant. Moé, j'ai r'gardé parce que Céline chantait au début. Après j'ai resté pis j'ai trouvé ça épouvantable!

Avez-vous vu ça qu'est-ce qu'y a comme nouvelles affaires ? Le beachball volley ! Aux Olympiques ! Y avait déjà l'affaire plate là, le saut à trois pas. Pour moé, aux prochaines Olympiques, ça va être celui qui bronze le plus vite, des affaires de même. Non non, pis avec le vieillissement d'la population, dans dix ans, ça va être la pétanque, le shuffle board… C'est pas du sport ! C'est des affaires de moumounes ! Ça devrait pas s'appeler les Olympiques, ça devrait s'appeler les Olymfifs !

Avez-vous vu les officiels ? Des p'tites moumounes avec des chapeaux pis des drapeaux ? T'as pas l'droit de rien faire, t'es tout l'temps disqualifié. Y a rien qu'y a de l'allure dans ces maudites affaires-là ! Dans la course de 5 000 mètres, jusse parce qu'y a un gars qui en a enfargé un autre : « Disqualifié ! » Au 100 mètres, y en a un qui part un peu avant les autres : « Disqualifié ! » J'ai dit : « Eille, le twit ! Lâche-nous ! Les autres tartes, qu'y partent avant ! » C'qui m'a fâché le plusse, c'est le lancer du marteau. Y arrive un espèce de bébitte : six pieds sept, 482 livres, le poil long d'même partout. Pis là, moé j'vous parle du lancer féminin. Eille, la bébitte à t'pogne ça, à swigne ça, à pitche ça à peu près à 700 pieds. L'autre twit : « Disqualifié parce que le pied dépassait de trois pouces la ligne blanche ! » J'ai dit : « Eille, le twit ! Enlève-z'y trois pouces à l'autre boutte pis écœure-nous pas ! » Ben là, y ont dit : « Ça serait dangereux. Ces gars-là prennent tellement de stéroïdes, tu leur enlèves trois pouces, y leur reste rien… »

Moé, je dis que les Olympiques, ça devrait être comme le hockey d'la ligue nationale. Les fifs qui s'demandent : « Chus-tu capable de courir le 100 mètres en 10 secondes ? » J'comprends : y a personne qui les r'tient ! Quatre ans qu'y pratiquent ! Des milliards de personnes les r'gardent, ça coûte des centaines de millions de dollars, ces twits-là partent, dix secondes après c'est fini ! T'as même pas vu qui est arrivé l'premier ! Si c'était faite comme la ligue nationale, en partant y en aurait un qui mangerait un coup d'coude dans face, pis là ça s'tirerait le gilet, ça s'enfargerait, y aurait des batailles, on mettrait des goons de chaque bord : « Mon maudit, si t'arrives le premier, m'as t'planter ! » Crime, ça pourrait durer 20-25 minutes, le 100 mètres ! Ça, ça serait du vrai sport ! Non, c'est comme le plongeon. Avez-vous vu le p'tit maudit Chinois ? C'te p'tit maudit Chinois-là, qu'y vienne jamais proche de moé. C'te p'tit baptême-là, ça plonge, ça fait jamais une éclaboussure. Y rentre dans l'eau, pour moé y l'aiguisent avant. Ben si c'était comme la ligue nationale, on y mettrait deux goons dans l'bassin en chaloupe : « Envoye mon tching-tching, viens-t'en ! Si tu fais pas d'éclaboussures dans l'eau, on va t'en faire dans face ! »

Licence enqc-11-5534263-15408269-11238643 accordée le 02 octobre 2024 à Louise Garon

La famille*

Bienvenue à ce deuxième gala du 14e festival Juste pour rire, le plus grand festival du monde au monde. Eille, c'est-tu merveilleux dire ça, han? En plusse de ça, chus toujours heureux de v'nir travailler au festival et de dire que c'est le plus grand festival d'humour au monde parce que j'trouve que nous autres, au Québec, on est trop humbles. On a peur de dire qu'on est les meilleurs au monde pis les plus grands au monde. R'gardez les Américains! Y ont-tu peur? Eille, y jouent au baseball: la Ligue américaine, la Ligue nationale, tu peux pas avoir plus local que ça! Y ont deux équipes en loyer au Canada, bon, mais c'est des équipes américaines pareil. Quand y font la série, c'est-tu la série pour les États, c'est-tu la série américaine? Non: c'est la série mondiale! Les joueurs de baseball sont les champions du monde! C'est pareil avec le football. Ben, nous autres, on pourrait faire pareil. Parce que nous autres aussi on en a des sports qu'y a jusse nous autres qui les pratiquent. Ben oui! Le football américain, personne joue à ça à part les Américains, mais c'est le championnat du monde pareil. Nous autres, on pourrait faire le championnat du monde de mini-put! Bon, on aurait l'air fou un peu, mais quand même...

On a été les champions du monde dans toutes sortes d'affaires, nous autres. Moi, quand on était petits, on était les champions du monde des plus grosses familles dans l'monde entier. Et pis là, maintenant, y paraît qu'on est les champions du monde des plus p'tites familles dans l'monde entier. C'est vrai! Là, ça l'air que c'est rendu un enfant et deux tiers, eille! J'ai un neveu, lui, y a un p'tit gars pis l'autre deux tiers, y l'savent pas: c'est c'boutte-là qui manque.

Non, mais ça changé. Moé, j'ai rasé de pas me marier. Quand j'étais dans vingtaine, ça été rough, j'ai dit: «Moé, j'me marie pas.» Parce que dins années 60, on pouvait pus s'marier. Parce que là, la femme avait découvert la pilule. Oh! Ça a changé sa vie! Et la nôtre aussi... Eille, pendant des années, on essayait d'les pogner. Pis y faisaient à semblant d'vouloir. Pis aussitôt qu'on l'faisait, y criaient. Non, mais en trouvant la pilule, là c'tait l'contraire! Là, c'tait eux autres qui nous pognaient. Là, tu pouvais pus t'marier, j'étais rendu à 22 ans. Ben non, là y avait pus une fille qui voulait s'marier: «Ah ben là, j'ai

---

* Ce monologue fut produit pour la première fois lors du gala Juste pour rire nº 2 en 1996. La présente retranscription comporte certains ajouts de 1998.

pas essayé lui, pis j'ai pas essayé lui, pis faut que j'essaye lui… » Là, ça ouvrait des des communes : « Envoye, v'nez-vous-en ! V'nez-vous-en ! Eille, moé, chus rentré là j'pesais 120. Après quatre mois, chus sorti pis pour qu'la balance marque 100 y fallait que j'saute. Eille, j'avais les joues collées ensemble. J'étais tellement écoeuré d'faire l'amour, j'me suis marié. Ça réglé mon problème. »

Non, mais les familles, aujourd'hui, c'est très différent. Aujourd'hui, y a deux sortes de famille : la famille éclatée pis la famille plate. Moé, j'ai toute ça chez nous. Moé, j'ai un neveu de 43 ans, lui, c'est la famille éclatée. Lui, y en est à sa cinquième compagne. Y a eu trois enfants avec la première. Y en a eu deux avec la deuxième qui en avait déjà un. Y en a eu inque un avec la troisième qui en avait déjà cinq de deux mariages différents. Y en a eu un avec la quatrième. Elle, à en avait six de trois mariages, mais pas les siens : à l'avait marié un gars qui avait été marié trois fois, qui l'a mariée pis qui lui a dumpé les enfants. Avec la cinquième, elle, à en avait déjà deux de couleurs différentes, un souvenir de Jamaïque, pis une p'tite Vietnamienne. Et là, y en ont eu trois. Tu rentres là, c'est la Société des Nations !

Pis y a pas trois enfants qui s'appellent pareil. Y a jamais l'même nombre d'enfants parce qu'y a des gardes partagées. Y en a qui partent la fin d'semaine, y en a qui arrivent la fin d'semaine, y en a qui sont pas là une semaine, y en a qui sont là l'autre semaine. C'est tellement mélangeant que l'été passé, y en ont gardé un pendant six semaines qui était ni à un ni à l'autre ! y s'en sont aperçus quand la police est v'nue les arrêter pour kidnapping. Là, y les ont mis en ligne pis la police a d'mandé le nom. Là, un p'tit gars a sorti des rangs. Mon neveu y dit : « Qu'osse tu fais icitte ? » Le p'tit gars y dit : « Ma mère était v'nue me r'conduire pour la fête à Normand. » Ça faisait six semaines, sa mère était pas v'nue le r'chercher, y a rien dit. Tellement habitué, le p'tit gars, y s'plaint pas.

J'vas vous dire un affaire, c'est tellement mélangeant que c'est rendu qu'un des premiers enfants est rendu avec 14 grands-mères. Mais lui, ça fait son affaire, y écrit à toutes ses grands-mères au mois d'novembre : « Oh, grand-maman, c'est toi que j'aimerais garder pour la vie… » T'sais y a des maudits beaux cadeaux pour Noël. Mais j'vas vour dire queque chose, peut-être que c'est vrai que quand on était p'tits, les parents avaient trop d'enfants. Mais aujourd'hui, les enfants ont trop d'parents.

C'est pour ça que moi je préfère l'autre sorte de famille, même si j'trouve ça effrayant, la famille plate des années 90. J'ai une nièce de même. Ça, c'est

un enfant deux chars ou deux enfants un char. T'as l'choix. Ma nièce a choisi un enfant deux chars. Et là, y sont après c't'enfant-là du matin au soir, du soir au matin. Eille, y avait pas quatre mois, aussitôt qu'y a ouvert les yeux dans son p'tit lit, était au-d'sus avec des photos, mettons, d'un chat avec chat écrit en lettres attachées, en lettres majuscules, en lettres moulées. Pis là, à y répétait: «Chat! ... Chaaat!» Je l'aurais tuée. «LÂCHE-LÉ! Y A INQUE QUATRE MOIS! VEUX-TU L'FUCKER À JAMAIS?» À trois ans, y l'ont faite rentrer dans une garderie où c'qu'y apprennent quatre langues avant d'aller à école!

L'autre jour, à vient chez nous, à dit «Mononque, le p'tit, je pense que c't'un génie!» J'ai dit: «Quosse qu'y a faite?» À dit: «Tu l'croiras pas. Vendredi passé, on part pour le chalet. On vient pour sortir, le p'tit y dit: "Un moment moman, one moment mom, uno momento poquito migo a mio." Non, ben y parle ben des langues...» Là ma nièce a dit: «Y part , y s'en va dans l'salon et là, y va au magnétoscope et y a programmé le magnétoscope pour enregistrer son émission du samedi matin pis son émission du dimanche après-midi. J'sais pas c'qu'y va faire dans vie!» J'ai dit: «Probablement rien.» À dit: «Comment ça?» J'y dis: «Écoute, fie-toi à moi. Y a cinq ans. Là, y est capable de programmer le magnétoscope. Mais je te jure qu'à 15 ans, y sera même pus capable de fermer la télévision.» Non non, vers 13-14, y a comme queque chose qui arrive. Comme un influx d'hormones, y viennent de même: «AHEURGHH!»

J'ai mon p'tit neveu. Lui, y a 28 ans, y a un p'tit gars. Lui, y a une nouvelle théorie. Y dit: «Oui, peut-être qu'on fait moins d'enfants pis en plus on les fait un p'tit peu plus vieux dans trentaine...» Ben moi, dans cinquantaine, mais entécas... Y dit: «Mononque, j'vas t'dire un affaire: les enfants d'aujourd'hui sont plus brillants, plus intelligents, plus allumés qu'on l'était!» Êtes-vous d'accord avec ça? Oui? Vous êtes d'accord? C'est pour ça que vous êtes assis là pis qu'moi, chus debout ici. Parce que moi, je l'sais que c'est pas vrai. Non, y ont l'air intelligent, mais en vieillissant ça s'gâte. Parce que quand on y pense là, les enfants, c'est toujours fins. Toujours! Hitler, y devait être fin, han? Y paraît qu'y aidait sa maman dans cuisine. Aussitôt qu'à mettait queque chose au four, y était là: «Oh oui! Oui! Oh oui!» Lucrèce Borgia à voulait être garde-malade ça l'air. Était fine, à voulait toujours aider... Non, mais moé, j'ai une phrase pour dire qu'les enfants, ça s'gâte en vieillissant. C'est un peu vulgaire, mais ça fait image. Écoutez ben ça: tout trou d'cul a

été un enfant! Ou, si on aime mieux, tout trou d'cul a une moman et vice et versa!... Eille chose, on est en 96, après tout...

Non, mais aujourd'hui, les enfants, ça coûte plus cher. Chus d'accord avec l'idée qu'y faut en faire moins, pis on est mieux de s'en occuper un peu plusse pour justement qu'y arrive pas des affaires comme des Hitler pis des affaires comme ça, t'sais...

Mais moi, j'vas vous dire un affaire, je s'rais pour qu'on passe la même loi qu'en Chine: un enfant par famille. R'marquez que les familles qui auraient des filles, y se sentiraient handicapées... Oui oui, ben voyons, oui oui! Ben t'sais, un garçon, au moins tu peux rêver qu'y soye joueur de hockey; une fille, tu peux toujours rêver qu'à en rencontre un, t'sais! Quoiqu'en Chine, vous savez qu'y ont des problèmes avec ça, là! Ça fait 20-25 ans pis moi, j'me dis que dans un autre 25 ans, y aura pus d'filles! Les filles, y les abandonnent partout. Y vont avoir jusse des gars. Qu'est-ce qu'y vont faire? Y vont virer tapettes? Eille, y sont déjà p'tits, jaunes pis les yeux bridés! Tapettes en plus, ça s'rait exagéré! Eille! Non, mais savez-vous qu'est-ce qu'y va arriver en Chine? C'est que, dans queques années, y vont avoir mettons une femme pour 25 gars. Ça fait qu'y vont faire le contraire des musulmans, t'sais? Eux autres, y avaient ben des femmes. Là, les femmes vont avoir ben des maris, 15 maris! Un pour sortir les vidanges, l'autre, t'sais, pour euh... T'sais... Le soir, quand à va choisir lequel, whoa, j'sais pas comment à va faire ça! Non, je l'sais comment à va faire. À va les mettre en ligne, à l'attention, la baguette en l'air... Là, à va dire (*d'un petit coup sur chaque «baguette»*): «Pas toi... Pas toi... Pas toi...»

La mondialisation*

Est-ce qu'y en a qui travaillent encore? Oui? Ben inquiétez-vous pas: ça achève.

Eille, chez nous, nous autres, y a pus personne qui travaille. Moi, ça fait déjà sept ans que j'ai pus d'job. En faite, ça fait déjà presque six ans que chus

* Ce monologue fut produit pour la première fois lors du gala Juste pour rire nº 4 en 1996. La présente retranscription comporte certains ajouts de 1998.

su l'bien-être. Mais j'm'arrange parce que toutes les deux fins d'semaine, j'travaille la nuit au dépanneur. Le gars a été ben smart, y m'dit: «Même si j'te déclare pas, j'te payerai pas salaire minimum... chus pas capable.» Mais quand même, y m'donne quatre piasses de l'heure. Alors j'fais dix heures, ça arrondit les fins de mois. Mais là, qu'est-ce qu'y est arrivé c'est que le bien-être s'en est aperçu. Fa que là, y m'ont coupé 200 piasses par mois. Pis la fille du bien-être à s'est choquée, à dit: «Vous êtes un bon à rien! Vous vivez su l'dos du monde! Alors là, faut pus que vous restiez ici, y faut que vous déménagiez. C'est trop grand pour vous trois pièces.» Mais j'ai dit: «J'ai élevé ma famille ici, y sont toutes dans l'quartier autour.» Moé, chus de Saint-Henri, à dit: «Ça fait rien, proche du Stade olympique, y a des sous-sols à 200 piasses. C'est là que vous allez aller.»

Fa que là, y m'ont forcé à déménager. Mais à m'a espliqué, c'est à cause du déficit pis tout ça. Mais moé, j'ai calculé ça avec mes chums, si vous connaissez quelqu'un dans l'gouvernement, peut-être que ça serait bon de les avertir que même si y nous coupent pis qu'on reste toutes dans des sous-sols pis qu'on mange inque deux fois par semaine, nous autres, on arrivera pas à payer l'déficit tout seul. Va falloir que l'gouvernement se fasse aider par du monde qui ont de l'argent.

Mon frère non plus travaille pus. Mais lui, mon frère, y est pas chômeur: y est retraité. Cinquante-deux ans seulement: retraité, depuis l'année passée. Fonctionnaire. Après 30 ans, retraité. Ben ça l'a pris par surprise. Y sont rentrés dans son bureau un matin, un grand gars, y dit: «Monsieur Daoust?» Mon frère y dit: «Oui?» Y dit: «À partir du mois d'novembre, vous travaillerez pus.» Là, mon frère étant fonctionnaire, y a pas compris qu'est-ce qu'y voulait dire. Fa que l'gars y a respliqué: «Vous viendrez pus au bureau. On va vous envoyer vot' chèque chez vous.» Eille, là y vit de ses rentes, chose! C'est rien, j'pensais à ça, notre vieux père est mort à 90 ans. Si mon frère vit aussi vieux que notre père, y va être à sa pension plus longtemps qu'y va avoir travaillé! C'est bon pour lui, mais c'est cher pour les autres.

Mais le plusse pire, c'est mon jeune beau-frère. Y a 44 ans. Y ont fermé la shop la semaine passée, y sont partis au Mexique. Les gars sont arrivés le lundi matin, la chaîne dans porte, toute. Mon beau-frère, lui, y l'a pris dur par exemple. Eille, y est v'nu chez nous, y chicanait. Y criait: «C'est écœurant qu'ossé qu'y nous font!» J'ai dit: «Eille, plains-toé pas. Parce que j'vas t'dire

quelque chose, c'est un peu de ta faute.» Y dit: «Comment ça?» Ben j'y dis: «Eille, y a 30 ans, quand que j'te disais que qu'ossé qui est important c't'un bon boss pis une job steady, tu riais d'moi. Pis là, tu disais: "Ah ben, si c'est inque de nous autres, y en aura pas longtemps des bons boss!" Ben y en a pus. Y a pus d'job non plus. Sont partis au Mexique faire travailler du monde moins ingrat.»

Y dit: «C'est pas ça, maudit épais! C'est parce qu'y vont faire faire leurs maudites affaires dans l'tiers-monde, y exploitent le monde dans l'tiers-monde. Et sais-tu qu'est-ce qui arrive? Y font fabriquer dans l'tiers-monde, et là, comme ça coûte pas cinq cennes, y dépensent des milliards sua publicité pis y deviennent mondials. Et parce que c'est des marques mondiales, les totos achètent n'importe quoi dix fois plus cher que ça vaut jusse parce qu'y s'disent: "Ah ben si y les ont fourrés à Paris pis y les ont fourrés à Tokyo, nous autres aussi on veut s'faire fourrer ici!" Bon!»

Eille, j'y dis: «Toi, là, t'exagères!» Y dit: «Voyons donc! T'as pas vu ça qu'est-ce qui arrive aux Indes, au Pakistan? Y attachent les enfants après les métiers! Y les font travailler 15 heures par jour pour une piasse pis après ça, le soir, y leur donnent un bol de riz pis y leur chargent 2 piasses! Plus y travaillent, plus y doivent de l'argent!» J'ai dit: «Ah ben là, j'te crois pas.» Y dit: «Tu m'crois pas qu'y les attachent?» J'ai dit: «Oui, mais deux piasses un bol de riz, là, c'est cher.» Y dit: «C'est d'même partout: au Vietnam pour Nike, en Haïti pour Walt Disney. Les femmes sont payées 3 cennes pour faire 600 coutures sur un vêtement Disney qui est vendu 40 piasses à Disney World. Y ont d'mandé 4 cennes pis y leur ont r'fusées.» J'y dis: «Écoute, nous autres, qu'osse qui s'passe dans l'tiers-monde, ça nous r'garde pas.» Ben y dit: «C'est certain qu'ça nous r'garde, maudit épais! C'est pour ça qu'on a pus d'job!»

Non, mais en faite, je l'comprends d'être choqué parce que si on fabrique pus rien, ben y aura pus de job pour personne. Bon, moi chus habitué astheure. Mais y en a des plus jeunes pis eux autres y aimeraient ça faire comme leurs parents avaient faite dans l'temps, travailler un peu, quelques années. Mais moé, mon beau-frère y dit: «C'est pour ça qu'y a pus d'job. Là, y faut créer des emplois!» Mais j'ai dit: «Attention. Ça, l'affaire de créage d'emplois, pensons-y avant.» Moi, je suis très content que les gouvernements en parlent mais le fassent pas. Oui, c'est vrai qu'ça serait épouvantable maintenant de créer des emplois! Parce qu'on est pus habitués.

Non non, pis à part de t'ça, ça l'air de rien, mais m'as vous dire un affaire, le créage d'emplois, c'est très dangereux. Parce que ça, le créage d'emplois, c'est comme une maladie: on l'sait quand ça commence, mais on l'sait pas quand ça finit. Non non, parce qu'y a un gars qui l'espliquait dans télévision pis y connaît très bien ça, c'est un ménéconomiste, un quénoméné... y connaît très bien ça. Et il l'a dit! Y a dit: « Pour commencer, on peut créer 10 000 emplois dans l'industrie et qu'est-ce qui arrive? Ça crée 40 ou 50 000 emplois dans les services. Et là, ça fait 50 000 personnes qui non seulement reçoivent pus d'assurance-chômage ni de bien-être social, mais y s'mettent à payer des taxes pis des impôts. Là, le gouvernement a un plus p'tit déficit. Ça excite les gouvernements, y s'mettent à créer d'autres emplois et quand les investisseurs étrangers voient ça, c'est des rapaces, y arrivent pis y en créent d'autres et qu'est-ce qui peut arriver, c'est que dans cinq ou six ans, y aurait pus de chômage. Est-ce que c'est ça qu'on veut? Non! »

Premièrement, on enlèverait le fun de ceux qui travaillent dans l'moment et dont le seul fun est de chiâler sur ceux qui ont pas d'job et qu'y sont obligés de faire vivre. Et deuxièmement, ce qui est encore beaucoup plus grave, c'est que si on travaillait tous, on aurait de l'argent. Et ça, l'argent, c'est quelque chose de terrible. L'argent, la seule manière de pas avoir de problème avec, c'est de pas en avoir. Le problème de l'argent, c'est qu'aussitôt que t'en as un peu, y t'en manque! Oui, oui! Absolument!

Regardez qu'est-ce qui s'passerait si y s'mettent à faire le créage d'emplois pis qu'on s'met à travailler. Mettons que quelqu'un a pas travaillé depuis longtemps, y a rien pis y est su l'b.s. pis y mange des toasts pis des affaires de même. Là, y s'met à travailler. Ben là, y est pas habitué de dépenser, ça fait qu'y va travailler pis y met un p'tit peu d'argent d'côté. Finalement, ça l'fatique d'avoir un p'tit peu d'argent d'côté. Ça fait qu'y dit: « J'ai un p'tit peu d'argent d'côté, j'vas m'acheter un char. » Y s'achète un char. Y a oublié qu'les assurances étaient plus chères, ça fait qu'là, y s'trouve une p'tite job de soir. Mais comme y a du créage d'emplois, y a pas d'problème. Y a sa p'tite job de soir. Y travaille le jour, y travaille le soir. Là, y finit par r'monter la côte pis mettre un p'tit peu d'argent d'côté. Là, y a un p'tit peu d'argent d'côté, y s'dit: « Eille, j'travaille assez fort le jour pis le soir, j'vas m'acheter un chalet pour me r'poser la fin d'semaine. » Y s'achète un chalet. Mais y fait beau quand y achète le chalet. Mais là, l'hiver, le toit coule, les tuyaux pètent pis y a des affaires qu'y avait pas pensé. Mais c'est pas grave: y a des jobs en masse! Fa qu'y

s'prend une p'tite job de fin d'semaine. Mais là, y peut pas aller au chalet parce qu'y travaille la fin d'semaine. Ça fait que là, qu'est-ce qu'y fait, y r'monte la côte pis y s'met un p'tit peu d'argent d'côté. Pis là, y achète une minoune pis y dit à sa femme: «Ben, va au moins la fin d'semaine avec les enfants au chalet.» Pis un vendredi soir, à part au chalet avec les enfants pis y fait 25 en bas d'zéro. La minoune casse, y restent deux heures su l'bord d'la route, le p'tit est pas ben habillé, y est malade. Y l'amènent à pital. Mais là, le docteur est pas là parce que lui y est à son chalet parce que l'monde peut pas l'payer la fin d'semaine. Et là, le p'tit rase de mourir. Est-ce que c'est ça qu'on veut? Est-ce qu'on va risquer la vie d'nos enfants pour des jobs? Moi je dis que le créage d'emplois, qu'ils le fassent dans le tiers-monde et c'est eux autres qui vont avoir le troube!

Pis en plusse de ça, ça serait pas si simple que ça de fabriquer des affaires ici. M'as vous dire quelque chose, moé j'connais pas grand-chose. Mais je sais, parce que je l'ai écouté à télévision beaucoup, parce que je r'garde beaucoup la télévision depuis que j'travaille pus, et y a un homme qui l'a dit: «Par exemple, on avait un industrie du soulier ici...» Et là, y a un gars qui dit: «Comment ça s'fait qu'on en a pus?» Ben moé, j'me dis c'est pas d'ma faute si tout l'monde porte des runnings. Mais le gars y dit: «On pourrait fabriquer des runnings.» Mais là, j'ai vu qu'y pensait pas ben ben. Parce que fabriquer des runnings ici pourrait coûter jusqu'à 22 dollars la paire! Et il faudrait les vendre 89 dollars! Tandis que Nike ou Reebok peut fabriquer dans l'tiers-monde pour 2 dollars 50 et, comme ça, nous les vendre à 129! Attends, ça marche pas mon affaire...

Non non, mais ça, c'est à cause d'la publicité. Parce qu'y faut qu'y l'fassent savoir qu'y fabriquent ça pas cher. Pis ça, ça coûte cher! Eille, faut payer des athlètes professionnels des 40 pis 50 millions! Parce que laissez-moé vous dire que c'est pas facile être athlète professionnel. Moé, j'en sais quelque chose: j'ai jamais été capable... Mais ça cause des problèmes ça. Je l'sais pas si vous avez vu l'autre jour, à télévision, un grand joueur de basket choqué noir? Ben, y était noir même de bonne humeur, euh, c't'un problème qu'y a, y est noir tout l'temps. Ben, y était choqué noir parce qu'y sortait d'une partie de basket-ball. Et là, y avait un journaliste, un vrai journaliste, qui s'était faufilé avec les journalistes sportifs. Et pis là, le grand joueur a été surpris. Parce qu'y était habitué, lui, au style Lionel Duval, Pagé, t'sais? T'sais, le genre de questions intelligentes comme, t'sais, le gars sort en sueur, y

marche de même, et là le journaliste sportif demande : « Ça doit vous épuiser un effort comme celui-là ? » Mais là, qu'est-ce qui est arrivé, c'est que le vrai journaliste a dit au grand joueur de basket-ball : « C'est épouvantable qu'est-ce que vous faites ! » Là, lui y comprenait pas, han, c'est un athlète professionnel. Le gars y dit : « Savez-vous qu'y exploitent le monde dans l'tiers-monde pour vendre des running shoes que vous annoncez à télévision pour des millions de dollars ? » Mais le grand joueur y dit : « Écoutez là, j'avais pas l'choix parce que l'équipe m'a signé jusse pour sept millions par année et j'ai deux enfants. Alors mettons que le 20 millions d'extra vient à propos. »

Non, mais aux États, si un Noir veut faire comme un Blanc, ça coûte cher. Non non, mais r'gardez-les ! Eille, je l'ai vu ! Y ont les grosses chaînes en or aux poignets, les grosses chaînes en or dans l'cou. Des fois, j'me dis que les Noirs, y sont pas ben si y ont pas d'chaînes.

Mais là, heureusement, l'agent du gars était là. Fa qu'y dit : « Qu'est-ce que vous voulez dire par là, "c'est épouvantable" ? » Fa qu'le journaliste y dit : « Y exploitent le monde dans l'tiers-monde pour faire ces runnings-là. Le monde qui fabriquent ça, y travaillent 60-70 heures par semaine, y peuvent même pas avoir l'eau courante, l'électricité, y vivent dans des bidonvilles, qu'en pensez-vous, athlète professionnel ? » Fa que l'athlète y dit : « Écoutez là, euh… moé chus un Américain là. C'qui s'passe ailleurs, j'm'en sacre. C'est tout c'que j'peux dire. » Mais là par exemple, le journaliste y dit : « Ouan, parfa d'abord. Mais qu'est-ce qui s'passe ici, ça vous intéresse-tu ? » « Certainement ! » Fa qu'le journaliste y dit : « Que pensez-vous du fait que vous dites aux jeunes dans les ghettos, qu'y soient noirs ou chicanos, que pour dev'nir un grand joueur de basket-ball ou de d'autres choses, y faut acheter des runnings à 100 piasses et pis y ont pas d'argent pour ? » Y dit : « Voulez-vous répéter la question ? » Y lui a répété, fa que… Ben comme j'ai vu au début du show, j'serais mieux d'vous la répéter aussi, j'pense…

Non, mais y dit : « C'est épouvantable faire ça ! » Et là, tout à coup, l'athlète professionnel est comme v'nu avec un gros pli dans l'front et y s'est mis à penser. Et laissez-moi vous dire que c'est pas beau à voir un athlète professionnel qui pense. Heureusement qu'on risque pas qu'ça nous arrive trop souvent. Y dit : « C'est vrai ça ! Je leur dis : "Non ! Ce n'est pas nécessaire d'être pimp ! Ce n'est pas nécessaire d'être pusher pour faire des millions ! Venez jouer au basket-ball, mais ça vous prend ces souliers-là." Vous avez parfaitement raison, c'est pas correct qu'est-ce que je fais là ! »

Mais là, son agent y dit : « Oui, c'est correct. Ton raisonnement serait bon n'importe où au monde à part aux États-Unis. Parce que les États-Unis, c'est le pays de l'opportunisme, euh, de l'opportunité ! » Y dit : « N'oublie jamais qu'un p'tit gars des ghettos, noir ou chicano, peut pas s'acheter des affaires à 100 piasses mais peut toujours s'acheter un gun à 15 piasses. Et après qu'y a un gun, le prix des affaires importe peu. » Eille, là l'grand joueur était content. Y s'est rendu compte qu'y faisait partie de tout ce monde qui s'impliquait dans la désaliénation des couches prolétaires dans les ghettos américains. Chus pas sûr sûr, mais quand même…

Non, mais moi j'trouve que ça fait une société violente. Parce que des fois, aux États-Unis, ça arrive qu'y a des massacres. Han ? Pis c'est du monde qui tue d'autre monde pour rien pis envoye donc ! Nous autres, ça nous est arrivé inque une fois ici. Mais eux autres, ça arrive régulièrement. C'est encore arrivé la semaine passée à Détroit. Y ont couru toute un après-midi après un gars, y l'appelaient le monstre de Détroit. Eille, y a tué huit neuf personnes, c'était épouvantable ! Y a passé aux nouvelles de cinq heures. Eille, y l'ont débarqué du char, le monstre de Détroit ! Y avait 25 chars de polices, y avait l'armée, y avait les hélicecoptères, toute ! Et là, y l'ont sorti du char. Moi, j'ai dit : « Ça va être un Frankenstein ! » Y l'décrivait, le monstre ! Y débarque : un p'tit boutte haut d'même ! Cute ! Là, les journalistes ont dit : « Eille, qu'ossé qui t'est arrivé ? Tes parents t'ont battu ? Tu t'es faite abuser sexuel ? Qu'est-ce qui t'est arrivé pour perdre le contrôle ? » Y dit : « J'ai pas perdu l'contrôle ! J'voulais changer d'running, y a fallu qu'j'en tire huit pour avoir la bonne grandeur ! »

Les régions*

Eille ! Chus assez fier : m'as passer le jour de l'An à Chicoutimi ! Chus content parce que ça faisait longtemps que j'avais pas passé les Fêtes en campagne. Vous autres, aimez-vous ça la campagne ? Z'êtes mieux d'aimer ça, parce qu'à part d'la campagne, y a pas grand-chose dans l'boutte. Non, mais quand même, j'vas vous dire que nous autres, le monde à Montréal, on aime ça v'nir en

* Ce monologue fut produit exclusivement pour l'émission de télévision *Bye-bye 96* (retransmise directement de Chicoutimi).

région. Çartain! Parce que ça nous permet de voir toute toute toute les affaires là... que vous avez pas. Quand on r'tourne en ville, ben là on voit toute qu'est-ce qu'on a.

Non, mais faites-vous en pas: nous autres, à Montréal, on aime ça les régions et on s'en occupe. On suit les régions, nous autres! Eille, on en entend parler souvent, quand qu'y ont besoin d'aide, des affaires de même... Pis on en entend parler à la météo. T'sais, y disent des affaires comme: «Chibougamau, 72 en bas d'zéro.» T'sais, on entend des noms à coucher dehors, on s'dit qu'ça doit être creux ces places-là.

Non non, mais nous autres, à Montréal, j'vas vous dire quelque chose, moé j'leur parle souvent au monde. J'leur dis: «Le monde des régions sont fins!... Y a jusse un affaire: sont colons. Ah!» Oui oui, sont colons! T'as pas moyen de rien dire, sont là: «Houuuu!» Faut être colon en tabarnouche! Non, je l'sais pas pourquoi, sont agressifs avec nous autres, le monde de Montréal. Eille, y en a un l'autre jour, y dit: «Maudit frais chié d'Montréal! Y en a des colons à Montréal!» J'ai dit: «Quoi? Y a des colons à Montréal? Ça s'peut-tu?» C'est vrai. Mais y viennent des régions.

Non, mais y en a qui viennent d'ailleurs aussi. Non, pis Montréal, eille, quelle ville! Eille, nous autres, on a la pollution, la prostitution, la violence, les meurtres, la drogue, on a toute! Mais ça arrive des fois qu'on a des problèmes aussi. Oui, oui! Nous autres, par exemple, on a un problème à Montréal qu'y a pas dans les régions, c'est la langue. On a un problème de langue. Des fois, on parle à du monde, y viennent d'ailleurs, fa qu'y nous répondent pis on comprend rien, t'sais. Quoique ça, vous l'avez aussi, c'problème-là. Parce qu'après-midi, j'ai parlé à un gars sua rue, j'y ai demandé queque chose, y dit: «Arghhouicshou.» J'ai dit: «Baptême! Un Arabe!» Ben non, c'tait un gars d'Saint-Prime!

Non, mais la télévision, c'est-tu arrivé ici, ça? Oui? Vous devez l'voir d'abord qu'y a des problèmes à Montréal aussi. Pis à Québec. Eille, Québec, j'en r'viens pas: une si p'tite ville, une ville de presque rien, y ont réussi à mettre le gouvarnement en faillite! Non, jusse parce que c'est des fonctionnaires pis y veulent rien faire. C'est écœurant, ça! Ben, r'marque que pour ça, y ont eu l'aide des régions.

Mais là, le gouvarnement a décidé d'agir! Oui! Le gouvarnement a dit: «Y en aura pus de déficit!» Alors la nouvelle politique, c'est que le gouvarnement

va continuer à collecter des impôts, mais y donnera pus de services. Oui, parce que le déficit, c'est la faute du monde ! Eille, moé le monde qui fraude… Y en a qui disent : « Ah ben, peut-être aussi que c'est l'intérêt sur la dette et que l'gouvernement pourrait peut-être penser à une autre… » Écoutez, nous avons un gouvarnement qui agit. On va quand même pas lui demander en plus de réfléchir !

C'est le monde qui coûte cher ! C'qui coûte cher au gouvarnement c'est les fraudeurs de bien-être sôcial. Su not' rue, on en a une, eille, est croche ! Ben, à l'a eu un accident, à l'a la colonne de même, t'sais… C't'une vieille de 52 ans — non, mais 52, c'est vieux pour une femme — eille, à l'a fraudé le b.s. ! Là, y l'ont pognée, ses enfants y donnaient 40 piasses par mois, à l'déclarait pas. Là, y y ont coupé. On va économiser.

C'qui coûte cher au gouvarnement, c'est les chômeurs : tu les mets à pied, y prennent leurs chars pareil ! C'qui coûte cher au gouvarnement, c'est le monde dins hôpitals que ça traîne là des quatre cinq jours, jusse parce qu'y ont eu un opération à cœur ouvert, des niaiseries d'même. C'qui coûte cher au gouvarnement, c'est les vieux pis les vieilles dins centres d'accueil, ça reste là des sept, huit, dix ans, ça meurt même pas ! Si on veut rencontrer le troisième millénaire et faire face à la globalisation totale, y faut clairer c'te monde-là ! Y faut qu'nos compagnies fassent de l'argent sans être obligées d'engager du monde !

Non, escusez, escusez. J'parle comme un politicien là, j'dis des niaiseries. Y a jusse un affaire qui compte, c'est le monde. Et pis si on s'tient pis si on s'aime, on va être pauvres mais on va être ben. Pis c'est ça que j'vous souhaite pour 97…

La technologie*

Eille, y en a-tu qui étaient là en 83 ? Oui ? Moi aussi. Ça failli être ma dernière soirée, moé. Eille, quand le festival a commencé, moé j'ai failli finir. Y avait un Français qui faisait des bruits. Y imitait le train sur le pont de bois : « tchouc-a-tchouc, tchouc-a-tchouc… » C'tait tellement bon, y a eu trois ovations en

* Ce monologue fut produit lors du gala Juste pour rire nº 1 en 1997.

cinq menutes ! Moé, chus arrivé, j'ai faite mon monologue, le monde a ri pis y se sont pas l'vés. Le lendemain, j'ai lu dans l'journal que j'étais fini ! Que j'avais pus d'affaire su une scène ! Ça fait 15 ans que je suis en sursis, mesdames et messieurs.

Ben réjouissez-vous pas trop : l'agonie peut être longue. Non, mais tout d'un coup qu'chus un autre Bob Hope ou bedon un George Burns ? Chus jusse en mi-carrière, y m'reste 35-40 ans à faire, moé là ! Non, ayez pas peur, j'vous ferai pas ça. Quand même. Mais j'me rappelle, l'humour a changé depuis 83. En 83, y avait moi… Non non, mais j'me sus fait dire ça par une jeune journaliste : « Vous étiez chanceux, vous, quand vous avez commencé vous étiez tout seul ! » J'ai dit : « On était deux ! Où était Dodo, tu penses ? Y avait Clémence, on était trois quatre, quand même ! » Non, mais en 83, on a redécouvert Dodo. Savez-vous ça, elle, Dominique, c'est une qui a été la plusse découverte au monde ! On l'a découverte en 54, on l'a redécouverte en 60. Moé, j'arrive à matin, j'ai essayé d'la découvrir, à voulait pas du tout. J'ai dit : « T'es habituée, y m'semble ! »

Y a eu des grands moments au festival, mais est-ce qu'y en a qui ont assez suivi pour se rendre compte comment l'humour a changé à travers les années ? Non ? Ça vaut la peine de faire un festival, dépenser tant d'argent… Non, mais ça changé ! Savez-vous pourquoi l'humour change ? C'est parce que la vie change. Et savez-vous pourquoi la vie change ? C'est pas les grands penseurs qui changent la vie, qu'est-ce qui change la vie ? C'est la technologie ! Pensez, là, mettons Céline Dion, sans technologie là, tu vois pas ça, t'entends pas ça : c'est gros d'même ! T'sais, 400 000 watts de son, 500 000 tonnes d'éclairage pis à chante aussi fort que Ginette Reno… quand Ginette a pas d'micro !

Non, mais la technologie, ça change tellement nos vies ! Rappelez-vous en 83, quand on voulait savoir le temps qu'y faisait, qu'est-ce qu'on faisait ? On r'gardait dehors. On voulait savoir la température ? On s'mettait un thermomètre à côté d'une fenêtre pis on vérifiait. Aujourd'hui, j'sais pas si vous êtes comme moi, quand on veut savoir le temps qu'y fait, on ouvre la télévision. Han ? C'est vrai, han ?

Ben ça, c'est des gens qui suivent la technologie, mais c'est pas tout l'monde. Moé, ma femme a ben d'la misère avec ça. La technologie, t'sais, à suit pas. Eille, y nous est arrivé un affaire à cause de t'ça. Au mois d'février, on était à not' p'tit chalet à Saint-Jovite, sua montagne. Un matin, on s'lève.

D'la neige, eille, on voyait pas dehors, on voyait pus l'char. Ma femme à dit : « Eille, y est neuf heures et demie pis j'veux être partie à midi ! » Fa qu'chus allé chercher la pelle, t'sais, pis là j'y ai donné. J'ai dit : « T'es mieux d'commencer à pelleter, on sait jamais… »

Là, allez pas penser qu'chus macho, c'est pas ça du tout ! C'est parce que moi, mon docteur m'a dit : « Passé 50 ans, un homme ne doit pas pelleter. C'est trop dangereux pour le cœur. » Pis moé, ma femme a pas 50 ans. Et j'y ai promis que quand à va avoir 50, j'vas y acheter une souffleuse.

Alors j'y donne la pelle, à commence à s'habiller pis à dit : « J'sais pas si y fait ben froid… » J'ai dit : « Attends une menute ! » À dit : « Où c'tu t'en vas ? » J'ai dit : « J'm'en vas dans l'salon, j'vas ouvrir la télévision. » À dit : « Ben non ! Le thermomètre est après la fenêtre d'la cuisine. » J'ai dit : « Minou ! Ah ! Ah ! Ah ! Tu suis pas ! Ah ! Ah ! Ah ! Un thermomètre de 8 piasses que t'as acheté y a 30 ans ! Environnement Canada a dépensé 8 milliards depuis 15 ans ! Y ont 2 satellites, des ordinateurs qui font 300 millions d'calculs au quart de seconde et 200 techniciens scientifiques à l'année ! » À dit : « C'est vrai. »

Fa que j'ouvre la télévision. Là, j'suis, t'sais, Montréal, là j'vois Saint-Jovite : moins 19. J'ai dit : « Minou, moins 19. » Fa qu'à dit : « J'm'habillerai pas trop trop. » À s'met un blouson, des mitaines… Mais avant d'sortir — t'sais, ça a la tête dure, ça —, à dit : « J'vas r'garder l'thermomètre quand même. » À y va, à r'garde le thermomètre, à dit : « Aaaah ! Ça dit moins 41 ! » J'ai dit : « Minou, 8 piasses y a 30 ans ou 8 milliards ? » À dit : « C'est vrai, j'vas me fier à Environnement Canada. »

À sort. Mais c'est là que j'ai vu que le psychologique, c'est fort en tabarnouche ! Était tellement sûre d'avoir vu moins 41 qu'à avait pas le rythme habituel. À avait d'la misère à pelleter ! Pourtant, moé je l'encourage, j'reste dans fenêtre, tout ça… Non non, je l'abandonne pas comme ça ! J'la dirige où mettre la neige, tout ça. Non non, pis après on prend un chocolat chaud ensemble… si à en a faite, bon, toute ! Eille, wo ! J'sais vivre !

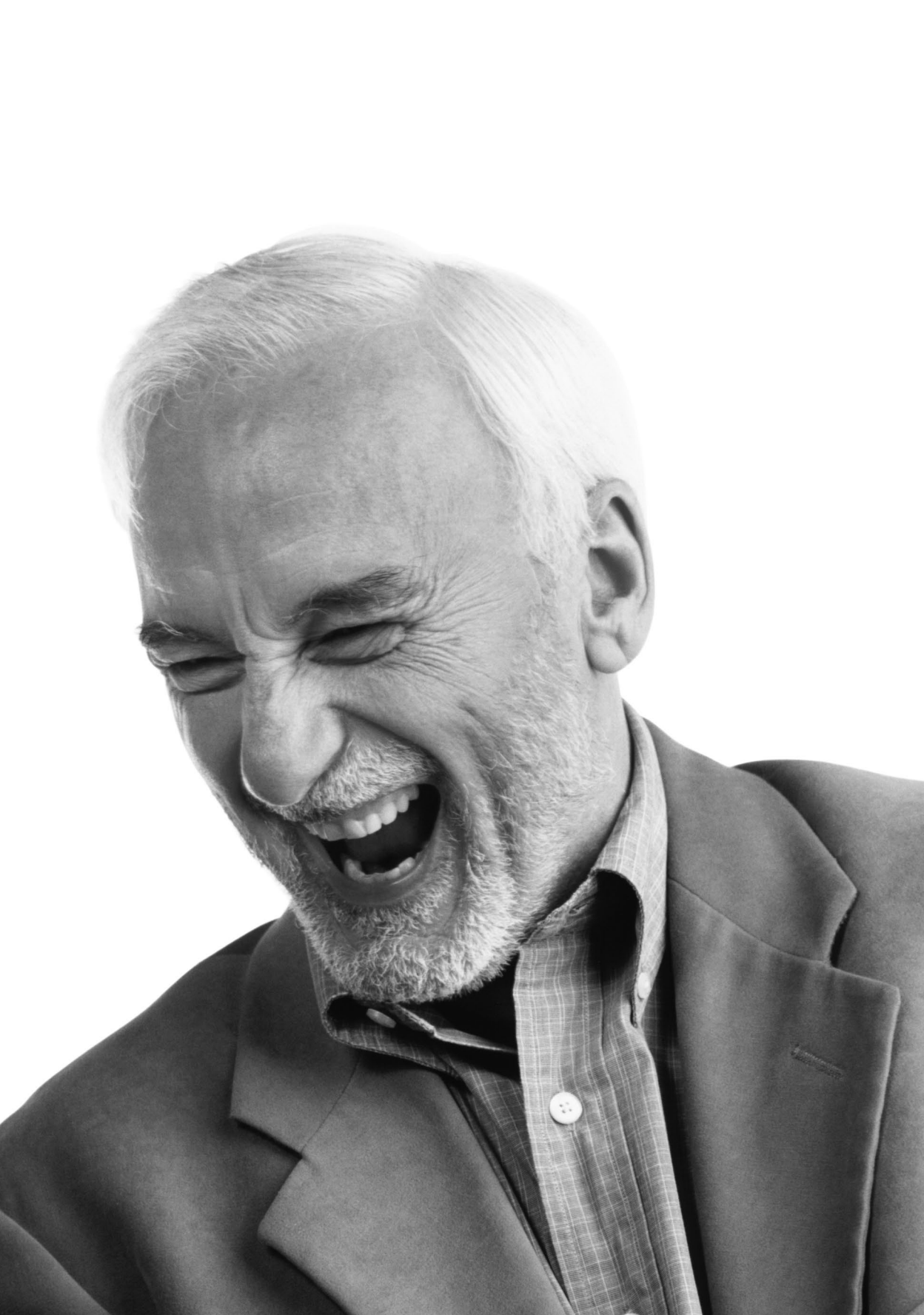
Était tellement sûre de son maudit thermomètre, j'ai lâché la fenêtre un boutte, pour aller faire queque chose, chus r'venu : était gelée après la pelle ! Était d'même… Je l'ai rentrée, j'ai essayé d'la faire fondre devant l'foyer. Aussitôt qu'à été ramollie, j'l'ai mis dans l'char, j'l'ai amenée à pital. Était tellement gelée, à l'a perdu les deux lobes d'oreille, les deux p'tits orteils. Eille, c't'épouvantable ! Quand qu'à r'pris connaissance, à dit : « Ça s'peut-tu

que j'aye gelé comme ça à moins 19?» Ben j'ai dit: «Environnement Canada l'a dit.» Mais à dit: «Est-ce que tu m'ferais plaisir, irais-tu au moins leur téléphoner pis leur demander?» J'ai dit: «Certainement!»

J'téléphone, j'dis à fille à Environnement Canada: «Y s'est passé quelque chose d'assez bizarre. Ma femme pelletait à moins 19 pis à gelé ben raide! À l'a tellement gelé que quand à dégelé, à perdu les deux lobes d'oreille, les deux orteils. Deux p'tits orteils partis!» À dit: «Oh! C'est épouvantâââble!» J'ai dit: «Non non, c'pas grave, c'est des morceaux qui m'servaient pus, mais quand même.» Non, ben les lobes d'oreille, les orteils, c'est ben cute au début. Mais t'sais, après queques années, on va au principal. Y en aurait pas d'oreilles, ça ferait pareil...

Mais à dit: «Comment ça s'fait?» J'ai dit: «Comment ça peut arriver à moins 19?» À dit: «Comment ça s'fait qu'vous saviez qu'y faisait moins 19?» J'ai dit: «J'ai r'gardé à télévision!» Mais à dit: «Vous avez pas d'thermomètre?» J'ai dit: «Oui, on a un thermomètre.» À dit: «Pis qu'est-ce que l'thermomètre disait?» Ben j'ai dit: «Paraît qu'y disait moins 41.» Ben à dit: «Y faisait moins 41.» J'ai dit: «Quel genre de thermomètre que vous avez?» À dit: «Vous saurez qu'on a pas de thermomètre, monsieur. Nous avons des senseurs extrêmement sensibles qui sont capables de déceler non seulement le degré d'la température, mais aussi la vélocité du vent, le degré d'humidité, l'angle du soleil, la pression atmosphérique. Et nous avons des ordinateurs qui sont capables de faire tous les calculs qui fait qu'en un quart de seconde, nous pouvons nous débarrasser de tous ces facteurs extérieurs et vous donner en une fraction de seconde la vraie température scientifique!» J'ai dit: «Merci beaucoup.»

Chus r'tourné dans chambre, ma femme a dit: «Pis?» J'ai dit: «Minou, t'as ben pu te geler: la température qu'y nous donnent à Environnement Canada, c'est la vraie température. Mais c'est la vraie température qu'y ferait si la température était pas dehors!»



2000-2008

Comment ça, 2000 ?

PETIT COMMENTAIRE

Il y avait tellement de catastrophes appréhendées à l'arrivée de l'an 2000 que j'ai décidé d'écrire un nouveau spectacle. J'avais déjà 65 ans et j'étais donc convaincu que j'écrivais mon dernier spectacle solo… Sans stress puisque ce n'était qu'un spectacle d'été au manoir Rouville-Campbell dont j'étais le propriétaire à l'époque. En plus, contrairement à tous mes autres spectacles où j'avais toujours des décors élaborés, des musiciens et des chansons, là j'ai décidé de faire un spectacle de deux heures sans bouger derrière mon micro à pied et d'enchaîner les monologues comme s'il ne s'agissait que d'un seul.

Comme, dans ma tête, je savais que je présentais mon dernier spectacle solo (et ça s'est avéré, puisque je n'ai jamais écrit un autre spectacle par la suite), j'invitais mes amis humoristes à venir me voir. Tous me disaient que je devrais le jouer à Montréal, à Québec, en tournée, etc. Ce que je fis 400 fois. Pourquoi 400 fois ? Voilà, je discutais avec mon ami et associé Robert Vinet qui me dit : « Quand on va s'arrêter pour le temps des fêtes le 14 décembre 2003, ça va être la 400e représentation de Comment ça 2000. » J'ai répliqué : « J'aime ça 400 fois, on arrête là. »

PS : Quelques années plus tard, je me suis rappelé que mon ami Robert Charlebois m'avait dit : « Un jour, je te vois seul sur scène, sans décor, sans musicien, sans chanson, seulement la parole. » Cré Robert !

Y. D.

Ouverture

Ça va bien ? Voulez-vous vous amuser ? Voulez-vous gagner des prix ?

On a pas de prix. Ah, ah ! Non, non, c'est pas une farce. J'vais tester en haut, ça vient d'où, ça : « Voulez-vous vous amuser ? Voulez-vous gagner des prix ? »

La poule aux œufs d'or ! La vieille poule…! Non, pas vous madame, pas vous… La vieille poule aux œufs d'or !

Eille, moi je l'aimais la vieille poule avec Roger Baulu. Est-ce qu'y en a qui s'en rappellent ? Eh que c'tait bon ! C'tait meilleur que la nouvelle poule ! Dans vieille poule, y avait du drame, du suspense, quand la madame pognait 75 piasses dans l'enveloppe, à figeait raide : « Ah, j'sais pas si j'vas prendre l'œuf ! » Le cœur y débattait. « J'ai déjà 75 dollars ! ! » Aujourd'hui, y ont 10 000 dans l'enveloppe : « DONNE-MOI L'ŒUF ! Qu'est-ce tu veux j'fasse avec 10 000 ? »

Ç'a changé, han ?… Moi aussi. Au début d'la vieille poule, j'tais dans vingtaine, me v'là dans soixantaine. Bon. Ça fait des p'tits changements. Y a des affaires dans vingtaine tu fais deux trois fois par jour, ensuite dans soixantaine, tu y penses deux trois jours avant d'les faire. Mais c'est juste parce que ça fait trop longtemps que t'es avec la même femme. À veut pus ! Est tannée qu'à dit ! Non, moi j'me dis que quand qu'à chaque fois que tu te déshabilles, ta femme se met à rire, t'es aussi ben d'faire des spectacles…

Le monde rit de moi, mais y payent ! Y ont le droit eux autres !

Est-ce que vous avez été avertis qu'y a pas d'entracte ? Plusieurs fois, j'espère ? Avez-vous compris pourquoi on vous avertissait souvent ? Pour que vous vous demandiez : « Est-ce que ma vessie va tenir le coup ? » Avez-vous pris vos précautions ? Ceux qui les ont pas pris, allez-y maintenant. Non, non, faites-vous-en pas, les premiers 15 minutes y a rien d'intéressant. Rien du tout. On parle entre nous autres. C'est toute. Non, non, mais attendez pas ! Parce que c'est pas pour me vanter, mais quand ça part, c'est bon rare ! Oh môman ! Oooh ! Ça sera pas facile si ça vous pogne dans une heure, une heure et quart.

Là vous allez dire : « Oh non, c'est trop bon, j'vais attendre. C'est trop bon, j'vais attendre. Non, c'est trop bon, j'attends. J'attends, c'est trop bon… Oooh, j'aurais pas dû attendre. »

Non, mais d'un autre côté, je vais essayer de pas vous toffer trop longtemps. Peut-être une heure quarante, une heure cinquante. En fait, la longueur du spectacle, ça dépend plutôt de vous autres. Plus vous riez, plus c'est long. Si vous voulez vous coucher de bonne heure, riez pas... Vous serez pas capables. Vous pouvez essayer, vous pouvez essayer, non, non, essayez... Vous allez voir, ça va être impossible parce que c'est trop bon.

Non, mais en fait, j'vais pas vous toffer trop longtemps, parce que quand j'étais un jeune acteur, j'avais eu un cours spécial avec Gratien Gélinas qui était le premier monologuiste au Québec dins années 40, et puis là y nous avait dit: « Les p'tits gars, quand vous ferez des spectacles, la première chose qu'y faut penser, c'est votre public. Pensez à votre public, respectez votre public. Et une des façons de le respecter, c'est de pas faire des spectacles trop longs. Parce que faut jamais oublier que ces gens-là sont assis. »

Là, j'ai levé la main, j'ai dit: « J'comprends pas l'idée. Si y sont assis, on peut les toffer longtemps!? » Y disait: « Ben non! C'est là qu'y est le problème! C'est qu'y sont assis! » J'ai dit: « Comment ça? » Y dit: « Quand les gens sont assis, y a un phénomène physique qui se passe qui est un phénomène incontrôlable, c'est que la tête peut en prendre seulement autant qu'les fesses peuvent en endurer. Aussitôt que l'monde est tanné d'être assis, y trouve pus rien d'intéressant. » Non, non, mais y avait raison! Quand j'ai commencé ce spectacle-là y a deux ans, ça durait deux heures et cinq. Ça frétillait, c'tait effrayant! À un moment donné, j'm'ai dit: « Yvon, pense à Gratien Gélinas, pense à ton public, coupe là-dedans. » T'sais, dans un nouveau spectacle, y a toujours des bouts plates, t'sais... j'ai dit enwoèye donc... Fa que je repasse ça. Y avait un 25 minutes plates... Plaaaates là!!... Je l'ai enlevé. C'tait l'entracte.

Non, mais le reste je l'ai gardé. C'est trop bon.

Là, vous vous êtes pas rendu compte de c'qu'y vient de vous arriver, han? Voyez-vous, dans la vie, on vit des moments exceptionnels pis oh! on les voit pas passer! Non, mais vous venez de vivre quelque chose que vous revivrez probablement jamais. Vous venez d'apprendre que vous allez voir un spectacle de deux heures et cinq au complet en une heure quarante!! Ça arrive pas toués jours quand même! Je l'sais que 25 minutes, vous vous dites, bah, c'est 25 minutes... Mais on sait jamais, rendu plus tard, à maison: « T'sais, minou, un p'tit 25 minutes qu'on avait pas calculé...? » Ça peut servir...! Quand t'es pas marié, naturellement.

Tiens, pour vous faire gagner queques minutes de plus, j'fais pas de rappel non plus. Ah non, c'est pas parce que j'veux pas : c'est parce que j'pas capable ! J'ai essayé, j'pas capable. Je trouve que les meilleurs pour les rappels, c'est les chanteurs. Han ? Les chanteurs, y ont l'tour pour les rappels. Pour le reste, y l'ont pas beaucoup, mais les rappels ! ! Non, non, y en a des bons, des chanteurs. L'autre jour, justement, j'vas voir un très bon chanteur avec ma femme, on était contents, y s'met à chanter pis c't'un gars que vous connaissez et moi aussi, on dira pas son nom, mais…

Entécas, y chantait. Pis on était fier. Ça fait à peu près 20 minutes qu'y chantait, y sort. J'dis à ma femme : « J'pense qu'y a un malaise. » À dit : « Ben non, y commence ses rappels ! » J'ai dit : « Y est 8 heures et 25, y aurait pas pu faire un spectacle avant ? » À dit : « Ben nooon ! Tu vas voir ! » Eille, y avait raison ! Y était pas rendu en coulisses, on était toutes debout ! « Encore ! Encore ! » On criait. J'comprends : on avait payé 50 piasses, on voulait pas qu'y sorte après 20 minutes ! Y nous a fait ça toute la soirée ! Trois, quatre chansons, y r'sortait, on était d'boute : « Encore ! Encore ! » Y r'rentrait, trois chansons. « Encore ! Encore ! » Eille, on a crié, on s'est levé toute la soirée, on a fini la soirée plus fatiqué qu'lui !

Non, mais j'ai dit à ma femme : « C'est bon, les rappels. J'me réessaye. » Ça faisait un bout j'avais pas fait de rappel, j'ai dit : « Demain, j'fais un rappel ! » Alors le lendemain, j'te fais un spectacle, j'fais pas un rappel après 20 minutes. Une heure et quart ! J'te fais une heure et quart de spectacle, le monde à terre, t'sais comment chus bon ? Après une heure et quart, y m'restait un monologue de 20 minutes, j'ai dit j'vas faire semblant que c'est fini. J'sors, le monde va crier « Encore ! », « Encore ! »…

Y ont pas crié. J'ai pas pu l'faire. J'sors pus. Ça m'a pris des années à écrire ces niaiseries-là. Vous allez les entendre jusqu'à la dernière ligne, que vous les aimiez ou pas. La porte est fermée en arrière. On est ici jusqu'à la fin du spectacle. Bon !

Oh ! Un autre affaire. Le lendemain de ça… oh, j'devrais pas le conter, ah, j'vas vous l'conter… Non, mais j'étais humilié de pas avoir pu faire mon rappel, le lendemain chus sorti, j'avais la fale basse, j'sors de chez nous, mon voisin sort de chez eux, j'me cache pour pas qu'y m'voèye… J'l'haïs, j'l'haïs ! Y m'a vu : « Eille Yvon ! Où c'tu t'en vas ? » Ah, j'm'en vas faire des commissions. « Eille Yvon ! Qu'est-ce tu fais de c'temps-là ? » Ben j'travaille de c'temps-là. « Han ?

Quelle sorte de travail? » J'ai dit: « Pardon? » « Quelle sorte de travail tu fais? » Quelle sorte de travail que j'fais? Ben j'fais des spectacles c't'affaire!? « Han? T'en fais encore de ça? Me semble que ça fait des années qu'on a pas entendu parler de toé! » J'ai dit: « Toé peut-être... » Y dit: « En fais-tu pas mal, quand même, pour ton âge? » Ben, j'ai dit, depuis une couple d'années j'en fais à peu près 200 par année, c'tu assez ça? « Han?? Y a-tu du monde? » Oui, y a du monde. « J'comprends pas ça!! » J'ai dit: « Comment ça tu comprends pas ça?? » Y dit: « Non, non, fâche-toi pas, mais c'est juste que j't'aime ben gros, j'te trouve ben drôle à télévision. Mais de là à payer, non. Non, j'payerais pas. »

Ben j'ai dit: « Une chance que tout l'monde fait pas comme toé, sinon j'pourrais pas gagner ma vie! » Eille, y m'a piqué, t'sais? Fa que là j'me suis vanté, t'sais, c'est normal. J'ai dit: « Tu sauras mon p'tit gars que depuis 32 ans à peu près, y a plus de 3 millions de personnes qui ont payé pour venir me voir! Pis je les remercie au nom de ma femme pis mes enfants. » J'y dit: « Tu sauras que tout l'monde au Québec m'a vu quatre, cinq fois dans leur vie sur une scène. Y a personne au Québec qui m'a pas vu moins de quatre, cinq fois sur scène! » Y dit: « Voyons donc!? La plupart du monde t'a jamais vu. » J'te dis que la plupart du monde m'a vu quatre, cinq fois sur une scène dans leur vie! Y dit: « Tu fais des spectacles, tu leur demanderas. » M'as vous le demander. Non, non, mais j'comprends qu'y en ait que ça peut être leur première fois, t'sais. Mettons sur une salle de 650 comme ici, j'me dis y peut en avoir 7 ou 8 qui m'ont jamais vu avant ce soir. T'sais, des gens qui sont pas intéressés par grand-chose, qui sortent pas souvent, t'sais... Non, des habitants, y en a partout...

Alors je vais vous le demander: est-ce qu'y en a qui, ce soir, me voient sur scène pour la première de leur vie? (*Public: « Oui! »*) J'pense qu'y en a qui ont pas compris la question. J'ai demandé: est-ce qu'y en a que c'est la première fois qu'y m'voient sur scène ce soir? (*Public: « Oui! »*) Y en a-tu qui m'ont déjà vu? (*Public: « Oui! »*) Y en a trois en avant... ça va ben...

Bon. Les anciens, parlez entre vous autres, j'vas m'occuper des nouveaux un peu... Eille, les nouveaux, y était temps que vous vous décidiez: j'achève, baptême!

Histoire de po-po-police

Non, les nouveaux, j'vais vous montrer que vous avez eu raison de venir, j'vais vous conter une histoire, z'allez être à terre. Mais t'sais, les anciens, aussi ben d'écouter l'histoire vous autres aussi…

C't'une histoire qui est bonne, mais vous savez que c'est important QUI conte l'histoire, han ! Quand j'l'ai entendue la première fois c't'histoire-là, j'l'ai pas aimée. J'la trouvais pas bonne. Ça m'a pris à peu près 25 ans avant d'la trouver bonne. Pis j'ai dit : « Maudit, t'es slow pour comprendre. » Après ça, me sus dit : « Non, non, c'est l'gars qui me l'a contée qui savait pas conter une histoire, c'est toute. »

Non, non, c'est une bonne histoire. Mais le gars qui me l'a contée, d'ailleurs, c'est peut-être quelqu'un que vous connaissez ? C't'un gars qui a été assez populaire dans les années 60, mais lui ç'a pas duré… Non, non, y en a qui s'rappellent de son nom. Y s'appelle René Angélil. Non ? Vous le r'placez pas ? Sa femme est chanteuse là… Elle a eu un jumeau l'année passée… Bon… Non, à va être dans l'livre des records : ses jumeaux, à les a un à la fois… Quoique l'autre, on est pas sûr, ç'a l'air qu'y ont cassé l'éprouvette… J'pense pas que René puisse la remplir… entécas, ça c't'un autre affaire…

Non, mais j'vas vous dire pourquoi j'l'avais pas trouvée bonne, c'est parce quand y m'a raconté l'histoire, c'est dans l'temps qu'y était Baronet. Y en a-tu qui s'rappellent Les Baronets ? Bon. Ces affaires-là, ça s'habillait serré, ça sautait partout… Non, non, j'vas être honnête avec vous autres, moi, dans les années 70, quand René Angélil me parlait, j'écoutais pas. Astheure, y m'parle pus. Non, mais j'ai appris ma leçon : quand tu parles avec un gars, faut toujours être poli. Tu sais jamais quand sa femme va réussir.

Entécas, c't'une vieille histoire, ça se passe avant qu'y ait le 911, t'sais quand y fallait appeler au poste de police direct. Alors je vais vous situer l'action. Mettons que ça fait 25 ans, un poste de police, 3 heures du matin, un samedi soir, dans l'est de la ville de Montréal… Alors… C't'une vraie police par exemple, on parle d'il y a 25 ans, y avait pas des policettes pis des niaiseries comme ça dans c'temps-là… Non, non ! Une vraie police ! Un mâle avec un gros bâton. Bon.

Alors y est tranquille, trois heures du matin, y a rien à faire, fa qu' y fait ses mots croisés... non, quand même, faut garder un peu de réalisme... euh... y fait ses mots cachés, avec un dictionnaire. Tout à coup, 3 heures du matin, le téléphone sonne, y répond: «Poste 26!» Y entend: «Po-po-police!» Y dit: «Oui, monsieur. Poste 26.» «Po-po-police! J'ai d... j'ai d... d... Police! J'ai d... j'ai d... trouvé un ch... un ch... j'ai trouvé un ch, un ch...» Le policier y dit: «Attendez! Vous avez l'air énervé, j'vais essayer d'vous aider. Qu'ossé vous avez trouvé, un chien?» Y dit: «Non, non, j'ai t... j'ai t... j'ai t... trouvé un ch... un ch...» «Un chat?» Y dit: «Non, un ch, un ch...» Y dit: «Un Chinois?» Y dit: «Non, un ch... un ch... un ch... un ch... un ch... un ch... un ch... un ch... unch, unch, unch...» Le policier dit: «Un otarie?» C'est moi qui l'a ajoutée celle-là... Y dit: «Non, j'ud, j'ud, j'ud, j'ud... trouvé un cheval mort!» Le policier dit: «Ah ben j'comprends que vous soyez énervés. Trouver un cheval mort à 3 heures du matin en pleine ville. Calmez-vous monsieur, on va l'envoyer chercher. Dites-moi, sur quelle rue êtes-vous?» Là, le policier a r'pensé à son affaire, y dit: «Votre femme est-tu là?» Y dit: «Oui, ma... à bégaye.» Celle-là aussi est de moi... Y dit: «Ben essayez d'me dire le nom de la rue.» Y dit: «C'est la rue Paaa... c'est la rue Paaa...» Le policier dit: «Papineau?» Y dit: «Non, non, c'est la rue Paaa... c'est la rue Paaa...» Le policier dit: «Écoutez monsieur, j'peux pas passer la nuit à vous entendre dire c'est la rue Paaa, j'peux avoir des urgences, chus un poste de police! Bon! Vous allez raccrocher, vous allez pratiquer le nom de la rue. Quand vous serez capable de l'dire, rappelez-moi.»

Cinq minutes plus tard, le téléphone sonne. «Poste 26!» «Po-po-police!» «Oui, monsieur, essayez d'me dire le nom d'la rue.» «C'est la rue Paaa, c'est la rue Paaa...» Le policier: «Papineau?» Y dit: «Non, non!» Ben le policier y dit: «Raccrochez, pratiquez.» Cinq minutes plus tard, y rappelle. «Poste 26!» «Po-po-police!» «Oui, monsieur. Dites-moi le nom d'la rue.» «C'est la rue Paaa... c'est la rue Paaa...» Le policier: «Papineau?»

J'pense à un affaire... d'un coup... Après le premier coup de téléphone, le policier aurait peut-être pu penser à un autre nom d'rue, non?... Mais bon, c't'une police. Un gars peut pas tout faire: et être police et penser...

En tout cas, le gars rappelle 25 fois, de 3 heures du matin jusqu'à 5 heures et 20, 25 fois de suite, à toués 5 minutes, c'est la même affaire. «Poste 26!» «Po-po-police!» «Oui, monsieur. Dites-moi l'nom d'la rue.» «C'est la rue

Paaa… C'est la rue Paaa….» Le policier: «Papineau?… Non? Raccrochez, pratiquez…» Vingt-cinq fois de suite, de 3 heures du matin jusqu'à 5 heures et 20.

Tout à coup, le policier trouve un mot caché. Y dit: «Ça doit faire un boute qu'y a pas appelé…» Y regarde l'heure: 8 heures moins 10. Y dit: «Eille! Ça fait 2 heures et demie qu'y m'a pas appelé! Me demande qu'est-ce qu'y est arrivé avec son cheval mort.» Mais y s'dit que si y a pas appelé depuis deux heures et demie, c'est parce qu'y a trouvé quelqu'un d'autre pour s'en occuper. Fa qu' y r'tourne à ses mots cachés… Queques minutes plus tard, le téléphone sonne, y répond: «Poste 26!» Y entend: «Po-po-police! Police! J'ai d… j'ai d…» Le policier y dit: «Eille! C'est la même police là! Je l'sais que vous avez trouvé un cheval mort! On va l'envoyer chercher si jamais vous réussissez à m'dire le nom d'la rue! Forcez-vous là, mon shift achève. Allez-y!» Le gars y dit: «C'est la rue Paaa, c'est la rue Paaa…» Le policier dit: «Papineau?» Y dit: «C'est ça!!» Le policier dit: «Vous m'avez appelé 25 fois, 25 fois j'vous ai demandé si c'était la rue Papineau, 25 fois vous m'avez dit non!» Le gars dit: «Eng… gueule-moi pas! Sssssi tu savais la misère j'ai eue pour l'emmener sur la rue Paaaaa….»

Les nouveaux, juste pour vous montrer comment j'ai du métier: juste par les réactions que vous avez eues pendant l'histoire, je peux déjà vous dire quel genre de public vous êtes. D'après vous, êtes-vous un public léger, profond, sentimental, intellectuel? Non, han… non. Public très léger. Oui, oui. Vous êtes un public parmi les plus légers qu'on a eu. Ah oui, léger rare… oh boy…

Bon, avec autant de légers pis autant de nouveaux, je pense qu'avant de commencer pour vrai, je devrais vous avertir de quelques petites choses parce que depuis quelques années, vous avez vu beaucoup de stand-up comics, eh ben chus pas un stand-up comic, j'fais pas des farces, moi j'écris des monologues. C'est une forme d'humour particulière. Le monologue, c'est une forme d'humour pendant laquelle y a un personnage qui nous conte sa vie et on rit de lui. Non, c'est drôle. C'est très drôle. Même des fois, c'est plus drôle que des farces.

Pour les nouveaux, légers, faut que vous sachiez que pendant le monologue, c'est un personnage qui parle et pas moi. Un personnage. Et y dit des niaiseries sur sa femme. Donc, comme c'pas moi qui parle, c'pas ma femme. On s'entend là-dessus? C'est d'ailleurs elle qui m'a demandé de vous faire le message…

Bon. À la fin de cette phrase-ci, j'vais devenir un personnage pis moi j'vous reverrai pour les saluts, je vous souhaite une excellente soirée, amusez-vous et, si y en a qui ont des problèmes de cœur, fermez les yeux quelques secondes, parce que la transformation entre moi-même et l'personnage, des fois, c'est un peu… impressionnant. Pour ceux qui connaissent le théâtre, j'utilise la méthode Stanislavski…

La fin du monde

Est-ce qu'y en a qui se rappellent y a deux ans?

Oups, m'as revenir moi-même… Si jamais le personnage vous le r'demande, dites oui, ça va aider pour le reste…

Est-ce qu'y en a qui se rappellent y a deux ans? (*Public: « Oui! »*) Est-ce qu'y en a qui s'rappellent que c'tait l'an 2000? (*Public: « Oui! »*) Est-ce qu'y en a qui s'rappellent qu'à l'an 2000 y avait des épais qui avaient peur que c'tait pour être la fin du monde? (*Public: « Oui! »*) J'étais dans gang.

Eille, quand minuit est arrivé, j'ai dit à ma femme: « Minou! Vite! La fin du monde! La fin du monde! » À dit: « Arrête donc, qu'est-ce tu veux qu'on y fasse? » J'ai dit: « Va m'chercher un papier pis un crayon, vite! » À dit: « Qu'est-ce tu vas faire? » J'ai dit: « M'as faire mon testament! » À dit: « Si c'est la fin du monde, à qui tu vas laisser tes cochonneries? » J'y avais pas pensé. J'ai dit: « Minou, la fin du monde! La fin du monde! Viens ici avant qu'la fin du monde nous pogne, y a quelque chose que j'veux faire tout suite! » À dit: « Pas encore? » J'ai dit: « Non, on l'a faite à Nowel. » J'ai dit: « Non, viens ici… Minou, au cas qu'la fin du monde nous pogne, je vais te faire mes adieux officiels. » À dit: « Oh, maudit fatiquant… » J'ai dit: « Arrête. Queques secondes. Je vais te faire mes adieux officiels… Minou, si tu savais comme ça me fait d'la peine de penser que peut-être la fin du monde va nous séparer. Maudit qu'j'aurais aimé ça avoir le courage de partir par moi-même. » À dit: « Mon fatiquant! Toi pis ta fin du monde, énarve-moi pus avec ça, j'veux pus en entendre parler! »

Inconsciente, elle a continué son ordinaire comme si rien n'était. Moi conscient, Homme, Être pensant, j'ai shaké jusqu'au mois d'juin. J'ai pas pu rien faire. Au mois d'juin, ma femme m'a dit: « Arrête de shaker, la fin du

monde ça peut pas arriver l'été.» J'ai dit: «C'tu un fait scientifique?» À dit: «Non, mais tout l'monde est en vacances.» Les légers qui ont ricané, est-tu arrivée la fin du monde l'été 2000? Non? Bon! Ma femme avait raison. Riez pas d'elle. C'est tellement rare qu'y ont raison! Quand y ont raison, donnons-leur raison. Entécas, moi j'ai pas été capable d'arrêter d'shaker, j'ai shaké jusqu'au mois de novembre! Et au mois de novembre, j'étais très choqué quand j'ai lu dans l'journal: «On s'est trompé.» Ça faisait 10 mois et demi que j'shakais! Eille, y écrivent dans l'journal: «On s'est trompés, ceux qui pensent que dans la Bible c'est écrit que la fin du monde va arriver à l'an 2000, c'est pas vrai, c'est pas ça qui est écrit. C'qui est écrit dans la Bible, c'est qu'la fin du monde va arriver 2 000 ans après la naissance de Jésus. Mais comme notre calendrier était parti à l'année 1, 2000 ans après Jésus, c'est pas 2000. C'est 2001.»

Avez-vous eu peur au jour de l'An 2001?

R'garde, elle a dû manger un coup d'pied, elle, pour dire oui... Les autres, j'aurais dû m'en douter, j'sais pas pourquoi j'vous l'ai demandé, des légers comme ça j'aurais dû m'en douter. Non, non, des inconscients, légers d'même... Bon... On va passer une belle soirée... Légers et inconscients... Avoir su j'serais resté chez nous, j'aurais parlé avec ma femme, ç'arait fait la même affaire...

Non, non, absolument! Est aussi inconsciente que vous autres! Pensez-vous qu'elle a eu peur au jour de l'An 2001? Pantoute! Eille, moi, à minuit, j'ai dit: «Minou, vite, la fin du monde, la fin du monde!» À dit: «Achale-moi pas, j'fais ma dinde.» J'ai dit: «C'est ça, fais ta dinde, j't'habitué.» Non, mais en 2001, j'pas pour shaker jusqu'en juin, ni jusqu'au mois de novembre!

En avril. Y a fallu faire v'nir le docteur. J'tais inque un p'tit paquet d'nerfs à terre. Le docteur y dit: «Qu'est-ce qu'y a mon ami?» J'ai dit: «J'ai peur.» Y dit: «De quoi?» J'ai dit: «J'ai peur d'la fin du monde.» Y dit: «Mais c'pas sûr qu'à l'arrive.» J'ai dit: «C'pour ça qu'ça me fait peur aussi! D'un coup qu'y nous font ça toués ans?» Y dit: «Quoi?» J'y dis: «D'un coup y nous disent c'est la fin du monde pis vers le mois de novembre y disent hon, on s'est trompés, c'est l'année prochaine. Eille, y peuvent nous toffer deux trois cents ans comme ça! Je sens que j'tofferai pus deux trois cents ans.» Y dit: «J'vas vous donner une p'tite piqûre.»

Y m'donne une p'tite piqûre, une heure plus tard, ma femme vient m'voir, à dit: «Ça va mieux?» J'ai dit: «Un p'tit peu. Mais pas beaucoup.» À dit:

«J'vais te réconforter, je pense…» J'ai dit: «Quoi?» À dit: «On est juste au mois d'avril pis y ont déjà dit à télévision tantôt que la fin du monde serait pas c't'année!» J'ai dit: «C'est vrai? Wow! Tant mieux!» Mais à dit: «Attends là, c'est pas sûr, y a des p'tites affaires…» J'ai dit: «Quoi qu'y a?» À dit: «Y a un astronome qui a passé à télévision et y a dit qu'y avait passé 45 ans de sa vie à étudier comment les étoiles étaient placées l'année que Jésus est né.» Parce que l'année que Jésus a né, les étoiles étaient pas comme d'habitude. La grande Ourse était toute effoirée, à s'était mis en ligne, la constellation d'Orion pis un autre s'étaient mis trois d'même, trois même, pis Mars, l'étoile qui flashe, au boute. En fait, dans l'ciel, y avait une grande flèche qui flashait. «Par là! Par là!» Pour les Rois mages. Et là, l'astronome a calculé ça, y dit: «Ça fait pas 2000 ans, ça fait inque 1999 ans. Si la fin du monde arrive 2000 ans après Jésus Christ, ça va être en 2002!»

La veille du jour de l'An 2002, j'ai pris un somnifère. Jour de l'An 2002 au matin, ma femme me réveille. J'ai dit: «On est encore là?» À dit: «Ben oui. Viens, on va aller prendre un p'tit café, on va manger des toasts.» J'ai dit: «Non. J'me lève pus. C'est la troisième année qu'y l'disent, ça va être la bonne celle-là. J'aime mieux rester couché, ça va faire moins mal quand m'as tomber.» À dit: «Voyons donc, tu parles d'un idée d'matin du jour de l'An d'même…» À dit: «Écoute, aimerais-tu ça que j'te ramène un p'tit café dans ton lit?» Bah… j'y dis oui.

Ça fait qu'à part faire le café. À r'vient le 22 janvier… À l'avait oublié. J'y dis: «J'espère que tu m'as faite des toasts avec, parce que là, j't'en train de mourir de faim.» À m'donne le café, j'y dis: «Minou, je sens que là, ça va aller mieux.» À dit: «Quoi?» J'ai dit: «J'ai eu une révélation. J'ai été niaiseux de penser qu'on est en 2002. Y a pas d'danger, la fin du monde arrivera pas, on est pas en 2002!» À dit: «Veux-tu que j'fasse revenir le docteur?» J'y dis: «Non! On est pas en 2002!» À dit: «Quelle année qu'on est?» J'ai dit: «Je l'sais-tu, moé, quelle année qu'on est? Mais on est pas en 2002! Pensons-y: les Chinois sont en 4 199, les Hébreux 5 800 queque chose, les bouddhistes 2400-je-sais-pas-quoi, tout l'monde est dans des milles de queque chose. Les musulmans, en quelle année y sont, les musulmans? Ça c'est dur à dire… euh… si on s'fie à la mode… Cent ans la guénille d'un bord, cent ans la guénille l'autre bord, écoute… Mettons qu'y sont en retard. Ça, on sait ça: y sont en retard. Bon.

J'ai dit à ma femme : « J'vas savoir aujourd'hui même en quelle année qu'on est. » À dit : « Comment tu vas faire ? » J'y dis : « J'appelle à l'université tu-suite. » J'appelle à l'université, j'dis : « Université ! » Y dit : « Oui ? » J'y dis : « En quelle année qu'on est là ? » Y dit : « Vous avez pas d'calendrier, vous ? » J'ai dit : « J'parle pas de c't'année-là ! J'veux savoir l'année scientifique qu'on est, monsieur. » Y dit : « Comment voulez-vous j'sache ça ? » J'y dis : « Qu'est-ce vous faites à l'université ? » Y dit : « Chus concierge. » J'ai dit : « Passe-moi un professeur de dates. »

J'ai dit : « Professeur de dates ? » Y dit : « Oui ? » J'y dis : « Scientifiquement parlant, quelle année que nous pourrions-donc-tu être là dans le moment ? » Y dit : « Ben monsieur, si vous voulez savoir en quelle année vous êtes, y faut que vous me disiez d'où vous voulez partir à compter. »

J'ai dit : « Monsieur, si j'veux savoir l'année scientifique que je suis, c'est parce que j'aimerais que vous comptiez à partir du début. » Y dit : « Quel début ? » Ben j'ai dit : « Le début début. Au début, là. Début-début-début. » Y dit : « Ce serait quand, ça ? » Ouhh, j'y dis : « D'après moi, ça serait au commencement. » Y dit : « Quel commencement ? » J'y dis : « Coudonc, qu'est-ce vous faites à l'université ? » Y dit : « J'enseigne. » J'y dis : « Vous aimeriez pas ça apprendre ? » Y dit : « Pardon ? » J'y dis : « Vous avez l'air de rien savoir ! » Ben y dit : « Monsieur, je sais beaucoup de choses, mais posez-moi des questions claires, m'as vous répondre ! » J'y dis : « Ma question est claire ! J'veux savoir l'année qu'on est depuis qu'le bon Dieu s'est réveillé, baptême ! » Y dit : « Qu'est-ce que vous racontez là, le bon Dieu s'est réveillé !?? » J'y dis : « Vous savez pas ça non plus ? » Y dit : « Non. » J'ai dit : « Ça, j'vas vous l'conter, vous allez vous coucher moins niaiseux. »

Le bon Dieu, c't'un flâneux. T'sais, tout l'monde sait ça. Si on mettait un épithète à Dieu, ça serait « Le grand flâneux ». Non, flâneux d'même, c'est rare. Pensez-y : y a jamais commencé, y finira jamais, y est éternel pis dans tout ça, y a travaillé six jours. Essaye d'avoir ça dans une convention collective…

Non, mais le bon Dieu flânait parce qu'y était ben, lui ! Y était là : « Na, na, na, na… » Y s'en faisait pas, lui ! Y avait pas une femme pour y dire : « Eille ! Quand est-ce tu vas faire queque chose là ? » Fa qu' un moment donné, y a fait un p'tit somme de deux, trois milliards d'années, y s'réveille, y était un peu raqué. Là y dit : « Où suis-je-tu ? » Y s'met à s'chercher, y s'trouvait pas. Tout à coup, y a pensé, y dit : « Mon Dieu… » Qu'est-ce tu voulais qu'y dise ? Y était

tu-seul… Y dit : « Mon Dieu. Je suis censé être partout, mais là comme y a rien, chus nulle part. Ça sert à rien de m'chercher, chus pas là. » Eille, là ça y a pris des milliards d'années à s'creuser la tête pour trouver comment faire pour être queuque part.

T'à coup, y dit : « Je l'ai ! N'importe quoi que m'as faire, m'as être dedans ! » Bang ! Y fait l'univers ! Y est partout dans l'univers. Fa qu' là, j'dis au professeur de dates : « Là le bon Dieu vient de s'réveiller, y part l'univers. On part en même temps. En quelle année qu'on est ? » Y dit : « Monsieur, comment voulez-vous que j'vous dise l'année qu'on est, l'univers ç'a peut-être 14, 15 milliards d'années… » J'y dis : « Oh, scusez, c't'un mauvais début. On va reprendre un second début. » J'y dis : « L'univers, on s'intéresse pas à ça, l'univers. On est-tu universien ? On est pas universien. Bon. On est terrien, c'est la Terre qui nous intéresse. » Fa que j'y dis : « Partez-moi ça du début d'la Terre, ça va être notre année scientifique. » Y dit : « La Terre a quelques milliards d'années… » J'y dis : « Non, non, c'pas ça vous m'avez dit tantôt. Tantôt, m'avez dit : "Dites-moi le début, je vous dis l'année", alors je vous dis le début. La Terre débute ! Bang ! Quelle année qu'on est ? » Y dit : « J'peux pas vous l'dire exactement. » J'y dis : « Est-ce qu'y a queuque chose que vous savez exactement ? » Y dit : « Monsieur, je sais beaucoup de choses. » J'ai dit : « J'en doute. Je pense qu'y a des choses très simples que vous ne savez pas exactement. » Y dit : « Testez-moi. » J'ai dit : « Très bien. Est-ce que vous savez votre nom au long, exactement ? » Y dit : « Monsieur, ne vous moquez pas de moi. » J'y dis : « Non, non. Je me moque pas de vous. Moi, je pense que vous savez pas votre nom, au long, exactement. C'est tout. Si vous l'savez, dites-le moi ! » Ben y dit : « Certainement j'vais vous l'dire ! » Y m'dit son nom tout au long. T'sais, « Joseph, René, Armand Jsaispasquoi ». Y dit : « Vous voyez monsieur ? Je sais mon nom au long ! » J'ai dit : « Moi aussi. Et maintenant, je vais téléphoner au ministère de l'Éducation et eux autres aussi y vont l'savoir au long, votre nom. Y vont savoir qu'y payent un professeur de dates qui connaît pas ses années ! » Y dit : « Monsieur, j'connais très bien mes années ! Posez-moi des questions claires ! » J'ai dit : « Ma question est claire ! J'veux savoir l'année qu'on est depuis qu'la Terre a été formée, c'tu clair ? » Y dit : « Si vous me l'aviez demandé comme ça dès le début, je vous l'aurais dit : on est en deux milliardscinqcentblablabla… » J'y dit : « Pardon ? » Y dit : « J'répète pas. »

J'ferme la ligne, ma femme me dit : « Quelle année qu'on est ? » Je l'sais pas Minou, mais ç'a l'air que c'est des milliards d'années, ç'a pas d'bon sens,

me vois-tu écrire la date toués jours? Mettons tu fais ton chèque de loyer, mettons. Premier novembre 2 milliards 50 millions 8 mille tatata... Inque pour écrire l'année, ça prendrait des chèques longs d'même! Eille, ça serait dangereux. D'un coup l'autre pense c'est l'montant? Non, non, je l'sais ben que des milliards, ça s'peut pas, mais si on met un point pour des cennes, c'est des millions qui restent en avant. Non, je l'sais, vous autres vous vous en sacrez, mais moi j'veux pas m'faire vider mon compte. Bon.

Et on se rappelle que c'est un personnage qui parle, là han!... R'garde les légers, y avaient toute oublié eux autres là...

J'ai dit à ma femme: «J'vas rappeler.» J'appelle, j'dis: «Université?» Y dit: «Oui?» J'ai dit: «J'te reconnais, t'es l'concierge, passe-moi l'professeur de dates.»

J'ai dit: «Professeur de dates? J'ai changé mon début. J'ai pensé que si on veut savoir l'année scientifique qu'on est nous autres les êtres humains, c'est ben simple, faut commencer quand les humains ont arrivé sua Terre. C'est là notre début scientifique. Alors, quelle année qu'on est depuis que les humains on est arrivés sua Terre?» Y dit: «Monsieur. Que je suis content. Enfin vous me posez une question claire. Une question, même, que je qualifierais de limpide. Et surtout, une question à laquelle je vais m'empresser de vous répondre immédiatement: on le saura jamais.» J'y dis: «Pardon?» Y dit: «Monsieur, l'humanité, ç'a pas parti d'un coup. L'humanité, ç'a parti par p'tits coups.»

Eille, la manière qu'y m'a parlé, le bon Dieu devait pas être jeune, ça y en a pris des p'tits coups avant qu'ça parte. Mettons qu'on a de qui tenir quand qu'on zigonne... Non, pis en plus, le bon Dieu a pas compris l'système! Y s'est mélangé trois quatre fois! Eille, ça m'a choqué quand y m'a dit ça. Mais après j'tais content parce que moi aussi, quand j'fais des affaires, souvent j'comprends pas tout-suite, j'me mélange trois quatre fois. Quand j'ai vu qu'le bon Dieu aussi y avait pas compris tout-suite pis y s'était mélangé, j'ai dit: «C'est vrai qu'y est faite à mon image et à ma ressemblance. On est pareil!» Han? Non, non, c'est vrai. Pensez-y: y a fait l'homo habilis, après y a fait l'homo erectus, après y a fait l'homo sapiens, après y a fait l'homo sapiens sapiens, entécas ça y a pris plusse qu'un million d'années avant de comprendre que si y faisait juste des homos, ça serait toujours à recommencer. Ça se renouvelle pas ces affaires-là!... Une chance...

Non, mais finalement y a compris et y a créé le chef-d'œuvre de toute la création... Non, mais je vais recommencer. Le chef-d'œuvre de toute la création ...? Non, mais là, y a une nounoune qui a dit «la femme»... Êtes-vous mariée, vous...? Oui ...? Eille monsieur, quand y sont pas domptées, on les sort pas! Non, si on les laisse faire, ça va toujours vouloir parler sans demander la permission pis y a pas de fin à ça! Surtout quand c'est pour dire des niaiseries!

Tout le monde sait que le chef-d'œuvre de la création, c'est l'homme! Tout l'monde sait ça. La nounoune en haut qui chiâle, au lieu de chiâler, instruisez-vous. Allez vérifier dans votre Bible! Non, non, absolument! Allez relire la Bible! Vous allez voir qui est le chef-d'œuvre de la création. C'est clair. Entécas, dans ma Bible, c'est clair: j'ai une Bible illustrée. On le voit. Absolument! On voit le bon Dieu, y vient d'créer Adam, y en revient pas! Eille, y en r'vient tellement pas, le bon Dieu est dans le haut d'la page, y est d'même! Y dit: «Wow! Eille! C'est moi qui a faite ça! Wow! Beau bonhomme!» D'la manière qu'y l'brassait, d'après moi y était noir, entécas ça c't'un autre affaire... Y était tellement fier de son chef-d'œuvre le bon Dieu, y dit: «Faut que je crée un organisme qui pourrait m'en reproduire d'autres comme ça. Comme une machine à hommes.» Fa qu'là, y a créé la femme. Non, c'est vrai, les femmes ont des molécules qu'on a pas, des molécules qui leur permettent de donner la vie, de nourrir leur bébé et quand les molécules sont ben placées, ç'a de l'allure!

Non, mais les femmes ont pas à s'plaindre. Le bon Dieu avait pratiqué un peu. Y ont moins d'coins carrés, y ont moins d'affaires qui pendent... au début. Non, mais je l'sais ben qu'le bon Dieu a pas faite les femmes juste pour faire des bébés. L'autre jour, j'en parlais avec ma femme, j'dis à ma femme: «Minou, moi je prétends que quand Dieu a créé la femme, y devait avoir une bonne raison!» Baptême, y a pas juste faite ça pour nous écœurer!?

C'est le personnage qui a parlé encore, han?...

Ma femme a dit: «Tu veux savoir pourquoi Dieu a créé la femme? T'as juste à vérifier dans la Bible. Tu vas voir que la raison est claire et très importante.» J'ai trouvé la raison claire, mais pas fort... pas fort... pas important du tout. Eille, c'est écrit dans la Bible: «Il n'est pas bon à l'homme d'être seul, Adam s'ennuyait.» Adam s'ennuyait!? Non, mais pensons-y un peu, je sais que quand on lit la Bible on est pas supposé penser, mais... dérogeons à la

règle et pensons quelques secondes à cette petite phrase: «Adam s'ennuyait.» On y pense. Y s'ennuyait de quoi? Y arrivait de nulle part là lui. Y devait pas s'ennuyer d'sa mère, y en avait pas. Pas pour s'ennuyer d'ses amis, y en avait pas. Y avait rien! Non, mais essayons de revivre ce moment-là: l'épais est dans le néant, y arrive, y s'ennuie. Eille, faut être ennuyeux pour s'ennuyer de rien!!?

Surtout qu'le bon Dieu y avait tout donner! Y avait la forêt, la rivière, si y voulait aller à chasse, aller à pêche; si y voulait manger des fruits, des légumes, ça poussait tout seul là! C'était le paradis terrestre! Adam, ses besoins étaient comblés au doigt et à l'œil...! et à la main.

Non, r'garde les légers en haut... Pas ces besoins-là!! J'veux dire que si y avait besoin de quelque chose, fallait qu'y se le gosse à la main. Pour les besoins auxquels vous autres vous avez pensé, des besoins qu'on pourrait qualifier, mettons, de «sexual», bon je l'ai dit, non non j'aime mieux le dire en anglais. Ç'a l'air moins cochon en anglais. «Sexual.» Non, parce les Anglais, y l'disent, mais j'pas sûr qu'y l'font. Les Anglais, j'pas sûr. Les Anglaises, je l'sais, alors...

C'est le personnage qui a dit ça, han!

Entécas, pour ses besoins *sexuals*, le bon Dieu avait pensé à Adam. C'est pour Adam que Dieu a créé la p'tite grenouille avec la grande bouche. Ça, ça tire! Ça tire tellement qu'à la fin, pow! Elle éclate!! D'un côté, c't'un peu malpropre, mais d'un autre côté, y avait pas besoin d'y parler après.

Entécas. Si on partait notre début d'Adam et Ève, là on serait... ah ben c'est niaiseux de dire ça parce que si on part d'Adam et Ève, on sait en quelle année qu'on est, c'est le calendrier hébreu. Bon. Alors si on part pas du début de l'univers, on part pas du début d'la Terre, on part pas du début d'l'humanité, on part pas du début d'Adam et Ève, bon, y reste inque un début: c'est quand Jésus est né. C'est notre calendrier. Bon. Un beau trois quarts d'heure de perdu.

Non, mais t'sais, tant qu'à parler de notre calendrier, est-ce qu'y en a qui se rappellent qui c'est qui l'a fait, notre calendrier? Un César! César et les Romains. Exactement. Oui, oui. Ben, c'est lui qui l'a commencé, mais c'est pas lui qui l'a fini. C't'un pape qui l'a fini. Grégoire... j'me rappelle pus de son nom de famille. Treize? Quatorze? Entécas, un pape. Grégoire Quequechose. Seizième siècle. Non mais les noms d'famille de pape, c'est dur à r'tenir: ça

change tout l'temps! Quatorze, Vingt-huit, Trois, Neuf... Pis les papes, trouvez-vous qu'y ont des drôles de prénoms des fois? Ben Grégoire, c'pas pire. Mais y a ben des papes qui s'faisaient appeler Innocent. Pis ça les fâchait pas. Non mais moi, j'trouve que le prénom de pape le plus bizarre, c'est Pie. J'me sus toujours demandé qu'est-ce qu'un gars avait ben pu faire pour que ses chums l'appellent Pie. Après ça, j'me sus dit ça devait être au début de l'Église. Probablement qu'y se sont mis une gang, y ont dit on va faire une nouvelle Église pis là y a un fatiquant qui a dit: «C'est moi qui vas être pape!» Les autres l'ont regardé pis y ont dit: «Pis?» Là le nom y est resté, y ont fait Pie II, Pie III, Pie IV, Pie V, Pie VI... pis là y ont passé à Innocent I, Innocent II, Innocent III...

Non mais savez-vous pourquoi y a pogné, le calendrier du pape Grégoire? C'est le calendrier le plus répandu au monde dans l'moment! Pourquoi y a pogné? Parce qu'y a pas envoyé des scouts pour le vendre: y a envoyé l'armée! Ah, ça c'est plus efficace! Toc, toc, un calendrier? Non? Pow...! Toc, toc, un calendrier? Non? Pow!... Toc, toc, trois calendriers? Très bien...! Eille, y en ont vendu. Pis ceux qui l'ont pas pris, y en avait pus besoin. Les légers qui rient là: le monde en avait pus besoin parce qu'y étaient morts! On rit pas des morts!

J'vous dis que l'monde, eux autres, trouvait pas ça drôle ces temps-là. J'vous parle dans le temps que les papes faisaient torturer le monde, y les faisaient tuer là! Eille, m'as vous dire que l'monde dans c'temps-là, à force de s'faire torturer, m'as te dire que l'monde y venait *sour*...! *Sour*? Non? Vous parlez pas anglais non plus? Légers, inconscients et unilingues. C'est beaucoup! Après, on s'demande comment ça se fait que les référendums passent pas...

Sour, ça veut dire amer. Le monde y venait amer. Mais j'les comprends! Eille, les papes étaient méchants dans c'temps-là! Ben, en fait, excusez, ça c'est ma version des faits. Ma femme, elle, à dit que c'est pas vrai, les papes ont jamais été méchants. Bon. J'y dis: «D'abord, pourquoi qu'y faisaient tuer l'monde pis qu'y les torturaient?» À dit: «C'est parce que le monde était des épais dans c'temps-là.»

Eille, à m'a conté sa version à elle. Si c'est vrai, le monde était épais rare. Épais!! Le monde comprenait E-RIEN! Pensez-vous qu'c'est l'fun d'être pape quand que l'monde comprend rien? Ça a pris des centaines d'années, ça a pris toute l'Inquisition, toutes les croisades, des centaines pis des centaines

d'années, y a fallu qu'y en tuent des dizaines de millions, a fallu qu'y les torturent, qu'y les éboulent, qu'y les étripent, qu'y les écartèlent, qu'y les brûlent vivants, le monde était pas capable de comprendre une chose qui est pourtant simple: LE CHRISTIANISME, C'EST LA RELIGION D'AMOUR, BAPTÊME!!!

Non mais un pape vient... ben, un pape vient pas, non mais c'pas ça... y raidit d'ailleurs. Entécas, ça choque un pape! Moi c'est l'pape qui me choque. Non, non: pas l'actuel, y est tranquille. Moi, c'est Grégoire qui m'choque. Non y m'choque avec son calendrier parce que son calendrier nous dit qu'on est en 2002. Pis qu'ossé qui va nous arriver en 2002...? La fin du monde...! Y en a trois qui suivent...

Ça vaut-tu la peine de continuer? Han? Ça fait une heure qu'on parle de ça! Eille, vous autres, la fin du monde, j'vous la souhaite avant la fin d'la soirée! Moé'ssi j'me la souhaite. Moé'ssi. Parce que là, j'tanné d'attendre. Ça fait trois ans là, quins, mais j'nous souhaite inque un affaire. Je l'sais qu'c'est épeurant la fin du monde, mais j'nous souhaite un affaire, c'est qu'elle arrive d'un coup. Bang! Fini. Y paraît que si à l'arrive bang!, ça fera pas mal pis on s'en apercevra même pas.

C'qui est encore plus épeurant, c'est qu'au lieu d'arriver Bang!, comme dans l'temps des dinosaures... Est-ce qu'y en a qui s'rappellent des dinosaures? Oui? Eux autres y broutaient, t'à coup Bang!, y broutaient pus. Mais c'qui me fait encore plusse peur, c'est qu'au lieu qu'elle arrive Bang!, elle arrive Crounche pis oh, attention y m'en reste un p'tit boute! Outch! Outch! Outch!

Eille, chus niaiseux. J'pense que c'est ça qui est commencé. Voyez-vous, j'pensais qu'la fin du monde arriverait Bang!, est arrivée Crounche. Non, non, est commencée! Mais on part pas d'un coup: on part par p'tites gangs. Pensez à qu'est-ce qui s'passe depuis quelques années, ooohhh, c'est commencé! Pensez là, les génocides, les tremblements de terre, les inondations, les glissements de terrain, les guerres, les buildings qui tombent...

On avait jamais vu ça!

J'ouvre la télévision, une fois, y avait un building en feu! Gros, là! Y tombe, bloupp! Eille, pis t'sais l'exemple comme c'est fort, l'autre à côté le regardait, y dit: «M'as faire pareil.» Bloupp! Eille, j'ai fermé la télévision! Des buildings qui tombent, j'ai dit ça c'est la fin du monde. Et le président Bush, y l'a dit: «Ça c'est les terroristes, pis les terroristes c'est la fin du monde, parce que

c'est le mal! Le mal qui s'promène!» Y l'a dit: «Le mal! *Evil*! Le mal! Le mal est en Irak! Le mal est en Iran! Le mal est en Corée! Le mal!» Le mal se promène, on dirait! Le mal est en Afrique! Y a du mal partout...

Mais moi, je pense que c't'à cause d'la déréglementation des tarifs d'avion. Y a trop de monde qui voyagent! Demandez au monde qui voyagent pourquoi y voyagent, y vont vous l'dire: c'est parce que ça change le mal de place. Eille, les centaines de millions de personnes qui crèvent de faim, 100 millions d'Africains qui vont mourir du sida, juste les terroristes à New York, 3millions... non, 3 000 morts...? Trois mille. Non, mais c'est des Américains. Ç'a l'air de millions tout l'temps...

Non, non, mais c'est grave! Le président Bush l'a dit. C'est grave. Là, y est prête à faire disparaître la moitié d'la planète si y faut pour se venger. C'est vrai que deux, trois mille Américains qui sont tués de même, c'est grave... Bon, l'UNICEF a dit l'autre jour que l'embargo américain avait déjà causé la mort de 600 000 enfants en Irak depuis 10 ans. Bon. C'est des enfants. C'est pas pareil. Non, non, c'est pas pareil. Sont tout p'tits, des p'tites affaires, pis c't'en Irak. T'sais? C'est pas du terrorisme! Y meurent pas en feu! Y meurent tranquillement de maladie. Comme du monde normal. Juste un peu plus vite qu'les autres. Bon. T'sais, faut pas s'en faire avec des affaires de même! Mais 3 000 Américains adultes... ouhhhh... c'est la fin du monde.

Autre signe d'la fin du monde: les accidents. Avez-vous r'marqué qu'y en a plusse qu'avant? Ça s'tue dins accidents, c'est effrayant! Savez-vous quand est-ce que statistiquement y s'tue le plus de monde dans les accidents? Le vendredi soir à la sortie des spectacles!

Un autre signe d'la fin du monde, avez-vous vu que depuis quelques années, y essayent de nous faire manger d'la nourriture qui est poison? Ben, j'dis qu'c'est poison, c'parce qu'y veulent pas l'écrire sur l'étiquette. Y l'écrivent pas sur l'étiquette, mais y modifient les gènes, le *genital*... *genital*... non, pas *genital*... euh... *genetics modify*... *genetics*... Ça c'est dangereux la nourriture *genetics*. J'ai mangé une tomate *genetics*, savoureuse, j'ai perdu connaissance. J'me sus réveillé à pital. J'dis au docteur: «Qu'est-ce que j'ai?» Y dit: «Z'êtes allergique aux fruits de mer.» J'ai dit: «J'viens d'manger une tomate!?!» Y dit: «Oui, mais y avait des gènes de homard dedans.» Des gènes de homard dans les tomates?? Eille, moi j'me dis une femme enceinte mange ça, à peut avoir un bébé avec des pinces! Non, mais déjà qu'les femmes chiâlent, y trouvent

ça dur accoucher ! Non, mais quand l'bébé va faire son chemin avec les pinces, ah-a ! ah-a ! a-ah ! Un bébé avec des pinces de homard, c'est lui qui choisit par quel trou y sort… ! On peut quand même pas leu mettre des élastiques…

Un autre signe d'la fin du monde, l'autre jour j'ai regardé l'émission *Découverte*, y montrait l'asmotphère. Est-ce qu'y en a qui l'ont vu, l'asmotphère ? Ah, c'est beau l'asmotphère. C'est beau ! Mais dans l'asmotphère, y a des affaires de grosses boules qui viennent frapper la terre, des millions, des boules, des grosses boules… Moi, les grosses boules, j'ai peur de ça. Les grosses boules, oooh… ! En feu, ben oui. Non mais ça frappe la Terre, vous savez là ? Pschiiouuuu ! Ç'a un nom, ça. Pschiiouuuuu ! Mrétréorite ! Y a des millions de mrétréorites et là y ont tchéqué avec le gros miroir Dumble et le gros miroir Dumble y a dit : « Y en a pas une assez grosse pour faire Bang ! C'est inque des p'tites pour faire Crounche. » Ah oui, y ont expliqué ça, c'était épeurant. Une mrétréorite de 75 tonnes qui frappe la Terre, à fera pas Bang ! à va faire Hii. À va tilter un peu, c'est toute. Non, mais si la Terre tilte, c'est dangereux : la calotte polaire peut glisser.

Les légers en haut, si la calotte vous glisse, vous rirez pas du tout ! Non, non, non ! Si la calotte nous glisse, en 30 secondes la température drope à 75 en bas d'zéro, ça peut durer quatre ou cinq mille ans. Moi j'ai d'la misère avec un hiver de quatre, cinq mois ; quatre, cinq mille ans, m'en vas !

Pis ça c'est rien ! Si c'est une mrétréorite de 150 tonnes, la Terre peut faire un quart de tour en un centième de seconde. Avez-vous une idée des conséquences de ça ? Non, naturellement… J'vas essayer de vous r'placer ça dans votre contexte… Mettons qu'un gars s'lève un matin, y dit à sa femme : « J'm'en vas chez IKEA ! » Pourquoi ? Je l'sais-tu pourquoi y va chez IKEA ! ?? Non, mais pour que l'histoire marche, faut qu'ça soit chez IKEA… Non, non, y peut avoir une bonne raison aussi ! Peut-être qu'y veut un lit pour sa belle-mère ? Y veut quand même pas qu'à soit confortable… Alors. Y s'en va chez IKEA. Y arrive dans l'parking, y stationne, y ouvre la porte, y a une flaque d'eau, y dit : « J'vas sauter par-dessus la flaque d'eau. » Pendant qu'y est dins airs, Bang ! La Terre fait un quart de tour en un centième de seconde, y se r'trouve les deux pieds dans l'parking d'IKEA mais à maison-mère en Suède. Cherche ton char après ça !

Et ça c'est rien. Y ont dit : « Si c'est une mrétréorite de 300 tonnes, la Terre va faire un demi-tour en un centième de seconde ! » Et si la Terre fait un

demi-tour en un centième de seconde, la calotte polaire va fondre et en deux heures, on va toutes être dans l'eau jusqu'à calotte ! La ricaneuse là… dites-nous donc combien de temps vous êtes capable de flotter avant d'caler…? Au lieu d'rire… À fait sa fraîche avec ses flotteurs naturels…

On va changer de sujet, moi j'en peux pus. J'vais être honnête avec vous autres, je sais pas si quelqu'un vous l'a déjà dit, mais moi j'vas avoir l'honnêteté de vous l'dire : « Vous savez pas vivre ! » On rit pas de quelqu'un qui a le courage de s'ouvrir le cœur pour nous conter ses peurs intérieures. On rit pas de ça ! Pensez-vous qu'c'est intéressant ? Moi chus là à vous dire peut-être qu'on va mourir gelé ! « Ahahaha, c'est trop drôle, ahahahah. On va mourir gelé ! Ahahah ! » Si on meurt pas gelé, on va mourir noyé. « Ahahaha, c't'encore plus drôle, ahahah. »

Ben vous autres, la fin du monde, j'vous la souhaite même pus. Fini, la fin du monde. La fin du monde, c'est fini. J'vous la souhaite pus. Mais là, si y en a qui pensent que chus défâché, chus pas défâché. Là chus fâché. Mais j'vas vous dire queque chose que j'voulais pas vous l'dire parce que j'ai appris queque chose v'là deux semaines que c'est tellement épeurant que j'ai pas dormi depuis deux semaines, mais j'voulais pas le conter à personne, parce que moi je sais vivre. Mais là vous avez ri de moi ? Ben vous dormirez pas à soir.

J'voulais pas en parler, mais la fin du monde, m'as vous dire queque chose, savez-vous qu'est-ce qui va arriver de plusse pire que la fin du monde ? Qu'ossé qui peut arriver de plusse pire ? C'est qu'elle arrive pas ! Ça je l'ai pas appris de n'importe qui. Je l'ai appris d'un scientifique. Et là, c'que je vais vous dire, c'est pas des affaires de « ah, peut-être que ça va arriver », oh non : ça va arriver.

C'est un scientifique qui connaissait très bien sa science. Même y l'a dit à télévision. Eille, j'vas vous dire que quand j'ai ouvert la télévision pis j'ai vu un scientifique à télévision, j'ai fait un saut ! J'ai dit : « Mon dieu, un scientifique à télévision, y doit avoir queque chose de grave. » J'ai dit à ma femme : « Viens voir, j'pense qu'y a un scientifique à télévision. » À dit : « Ben oui, qu'est-ce qu'y fait là ? On manque-tu d'humoristes ? »

Le scientifique y dit : « Bonsoir mesdames et messieurs ! » J'ai dit : « Bonsoir. » Avec les nouvelles technologies, on prend pas d'chance… Y dit : « Mesdames et messieurs, certains d'entre vous craignez que la fin du monde arrive cette

année, eh bien ne la craignez plus ! » J'ai dit : « Elle arrivera pas ? » Y dit : « C'est pas ça qu'j'ai dit, monsieur. » Y dit : « C'que j'ai dit, c'est de ne pas la craindre, mais plutôt de la souhaiter, parce que le pire qui puisse arriver, c'est qu'elle n'arrive pas ! Ceux qui pensent que le XXIe siècle va être un siècle intéressant à vivre, eh bien non ! Le XXIe siècle ça va être tellllllement rof, et ce que je vais vous dire représente une certitude scientifique à laquelle il est impossible d'échapper, le XXIe siècle ça va être tellllllllement rof que la plupart d'entre nous on l'a commencé mais on le finira pas ! Et ça, c'est prouvé scientifiquement ! »

Ah oui, d'ici la fin du siècle, ça va être la fin du monde : y aura pus d'air, y aura pus d'eau, y aura pus d'ressources, y aura pus rien, y va y avoir du monde, du monde partout, y va y avoir du monde à gauche, du monde à droite, on va même avoir du monde par-dessus nous autres ! Ça va être écœurant, la surpopulation ! Pourtant, on l'a pas vue venir la surpopulation ! Pourquoi ? Parce que ça a commencé tranquillement, la surpopulation ! Ça a pris des milliards d'années avant qu'y ait un million d'personnes sua Terre. Aussitôt qu'y en a eu un million, oh, ça a pris queques milliers d'années pour qu'y en ait un milliard. Mais là ça a parti en fou !

Un milliard, c'est quand ma grand-mère est venue au monde. Quand chus venu au monde, deux milliards ! Vingt-cinq ans après, me sus marié : trois milliards ! Pis j'avais rien fait encore ! Non, je r'gardais. Là, j'me sus mis à l'ouvrage : six milliards ! Si j'vis aussi vieux qu'mon père, un jour on va être dix milliards. L'automne passé, pendant la campagne électorale pour la grande ville de Montréal, j'ai eu une révélation tellement grave que les genoux m'ont presque lâché. Un des candidats a dit : « Oublions pas que dans 75 ans, nous pourrions être entre 10 et 15 millions de personnes sur l'île de Montréal. » J'ai dit : « Pouvez-vous répéter ?? » Y dit : « Oui. Dans 75 ans, nous pourrions être entre 10 et 15 millions de personnes sur l'île de Montréal. » Dix à quinze millions ?? On a trois ponts !? Dont deux en réparation !? Va falloir prendre six mois de vacances pour aller à Longueuil ?

Eille ! Paraît que dans 75 ans on pourrait être 40 ou 50 millions au Québec ! Cinquante millions !! Au Québec !! Avez-vous une idée de la gang qu'on va être dans le corridor à l'urgence ?!? On haït ça quand on est 150 dans l'corridor, on va-tu aimer ça quand on va être 6 000 dans l'corridor ? Eille, y paraît que dans 75 ans, les hôpitaux, y aura pus d'chambre. C'pour ça y ont commencé à en fermer. Dans 75 ans, pus d'chambre. Les hôpitaux, ça va être des grands

corridors d'urgence. Un mille, un mille et demi de long. Avec des barreaux pour pas que les docteurs se sauvent. On va rentrer à un bout, pis si jamais on réussit à sortir à l'autre bout, on est guéri. Si on sort du bon bord : à droite. Parce qu'à gauche, ça va être l'incinérateur.

Eille, paraît qu'on va être tellement nombreux, va falloir prendre des numéros ! Imagine-toi, tu t'coupes un bout de doigt, t'arrives à l'urgence, tu prends ton numéro, tu t'assois, tu r'gardes ton numéro : 4871. Bon. T'attends une vingtaine de minutes, dins coup y appellent : « 14 ! » Tu finis de l'couper, tu t'en vas chez vous.

Eille, y paraît que dans 75 ans, y va y avoir tellement de monde dins centres d'accueil qu'on pourra pus ouvrir les portes : ça va trop sentir.

Ah, je l'sais, la plupart vous dites : « J'm'en sacre, j'serai pas là dans 75 ans. » C'est vrai. Moi non plus j'serai pas là. Mais les gros problèmes commenceront pas dans 75 ans. C'est la fin des problèmes dans 75 ans. Les gros problèmes vont commencer dans 25, 30 ans. Y en a une gang qui va être là dans 25, 30 ans. Bonne chance ! Ça c'est quand les baby-boomers vont s'mettre à arriver dins hôpitaux pis dins centres d'accueil…

Oh boy. J'pense qu'avec la gang de légers qu'on a à soir, chus mieux d'espliquer qu'est-ce que c'est un baby-boomer, han ? Parce qu'on va parler dans l'beurre sans ça…

Les baby-boomers

Les baby-boomers, c'est les gens nés entre 1946 et 1960. En fait, pour que ça soit plus simple pour vous autres, tout l'monde qui a entre 40 pis 55 ans aujourd'hui est un baby-boomer. Est-ce qu'y en a des baby-boomers ici ce soir ? (*Public* : « *Oui !* ») Naturellement, ces fatiquants-là sont partout. Depuis qu'y sont au monde qu'y nous tombent sua noix. Eille, quand y sont arrivés à l'adolescence, y voulaient révolutionner le monde. « Nous allons révolutionner le monde ! » Y a deux choses qui les en ont empêchés : le pot pis la pilule. Y se sont gelés pis y se sont mis à baiser. Là, y ouvraient des communes. Y révolutionnaient, mais sur eux-mêmes. « C't'à mon tour en d'ssus ! C't'à mon tour en d'ssous ! C't'à mon tour en d'ssus ! C't'à mon tour en d'ssous ! »

De temps en temps, pour prendre un break, y sortaient dins rues avec des tambourines, y chantaient : « Faisons l'amour et non la guerre… » Mais comme y avaient toutes les cheveux sués épaules, des fleurs dins cheveux, des fois y s'trompaient : Raymond faisait l'amour avec Roger. Oh, ça fait rien. « Faisons l'amour et non la guerre. Même si on s'trompe de trou, ça ne fait rien du tout ! Faisons l'amour et non la guerre. Et si ça sent trop fort, t'as juste à virer d'bord. Faisons l'amour… »

En 68, sont arrivés à l'université. Là, sont entrés dins annales. En mai 68, y ont fait leur p'tite révolution. Parce qu'à l'université, y ont voulu leur donner des livres. Ça, ça les a fâchés. Y ont dit : « Ah non ! On apprend pus par cœur ! C'qu'on veut c'est le bonheur ! Pus d'enseignement formel, la vie est bien trop belle ! Faisons l'amour et non la guerre… » Là sont descendus dans rue, y ont passé leurs années d'université dans rue à chanter : « On apprend pus par cœur ! Pus d'enseignement formel ! Abaissons les notes de passage, démocratisons l'éducation ! On apprend pus par cœur ! Pus d'enseignement formel ! » Pis nous autres, astheure, quand on va chez l'docteur, on est toujours surpris parce qu'y trouve jamais c'qu'on a… à part les trous. Mettons qu'y les trouvent… Y ont toujours le doigt d'dans… Maudite habitude qu'y ont pris, ça !… Eille, tu rentres dans l'bureau, tu y as pas tourné le dos… Aaaaaaah !… Z'auriez pu dire bonjour avant ?

Là, les plus vieux baby-boomers sont au début d'la cinquantaine, quand tu leu parles, y ont juste un mot à la bouche : « Fatiqué. Pense m'as prendre ma pré-retraite. » Eille, y veulent toutes leur retraite ! Mon p'tit frère, 53 ans, y est à la retraite. Ben, lui y l'a pas pris : y l'ont mis à la retraite. Et ça, comme le disait le grand euh… comment qui s'appelait ?… Philippe Leclerc… y disait : « Mettre un homme à la retraite ou au chômage, c'est le tuer. » Y ont rasé tuer mon frère ! En l'mettant à la retraite ! Sont rentrés à son bureau sans l'avertir. Non mais quand tu réveilles un gars après dîner d'un coup, y aurait pu y rester !! Y ont été bête avec lui, y ont dit : « À partir du 1er novembre, vous travaillez pus. » Comme y était fonctionnaire, y a pas compris c'qu'y voulaient dire. Y ont dit : « À partir du 1er novembre, pas besoin de venir au bureau, on va vous envoyer votre chèque à maison. »

Ooouh ! Eille, y se sont mis à y envoyer 80 % de son salaire ! Y était content ! Deux mois après, y l'ont rappelé. Y ont dit : « Pouvez-vous venir comme conseiller spécial ? On vous donnerait 50 % de votre salaire. » Y dit :

«Certainement. Cinq jours semaine?» Y ont dit: «Non, non. Deux jours seulement.» Alors aujourd'hui, mon p'tit frère y gagne 130% de c'qu'y gagnait avant pour pas faire pendant deux jours c'qu'avant y faisait pas pendant cinq, parce qu'y a plusse le tour. Y en a qui prétendent c'est le bien-être social qui coûte trop cher... Entécas...

Est-ce que vous êtes capable de reconnaître un baby-boomer à la retraite quand vous le voyez? Non? C'est facile à r'connaître pourtant: y ont des 4x4, des cellulaires pis y cherchent des terrains de golf. Ah oui, eux autres, y a inque les trous qui les intéressent. «Trouve-moi des trous! Trouve-moi des trous!» Pour moi, au centre d'accueil, ça va leur prendre des mini-putts certain...

Eille! Pensez-vous à ça? Les baby-boomers, dins centres d'accueil, quand ça va s'mettre à r'tomber en enfance! Pour moi, y vont se r'mettre à fumer du pot, y vont sortir les tambourines, «faisons l'amour et non la guerre»... Mais là, y seront pus capables! Va falloir les bourrer au Viagra!? Eille, des vieux bourrés au Viagra dins centres d'accueil, les préposés vont en travailler une shote! Embarque le vieux, débarque le vieux, vire la vieille, rentre avec le vieux, redébarque le vieux, vide la vieille, rembarque le vieux... Z'avez sonné, madame Gagnon? «Oui, pouvez-vous me l'débarquer? C'pas l'mien celui-là.»

Moi j'dis qu'on aura pas les moyens. Non, non. Savez-vous qu'est-ce qui coûte cher dins centres d'accueil? La manutention. Moi j'dis que dans l'avenir, faut slaquer sua manutention. Moi, les centres d'accueil de l'avenir, j'vois ça comme des grandes galeries couvertes, nos vieux pis nos vieilles installés sur des beaux fauteuils ergonomiques à trou. Pis en d'ssous, des grandes courroies comme dins étables pour que ça reste propre. On touche pus à ça.

Non, mais on aura pas les moyens! Je sais que c'est des choix de société qui sont pas faciles à faire, mais une société doit se remettre en question de temps en temps. Je dis pas qu'y faut tout remettre en question, y a des choses qu'on remet pas en question. On doit aimer nos vieux, on leur doit respect et compassion. Bon. Ça, on remet pas ça en question. Mais on est pas non plus pour toute révolutionner parce qu'y vont être trop nombreux pis y vont vivre trop longtemps! Quand même! On fait pas une si mauvaise vie nous autres? Bon. Ben y feront la vie qu'on fait, ça veut dire que... c'est quoi notre espérance de vie nous autres?... Autour de 80. Bon. On garde ça de même. Quatre-vingt, c'est parfait. Faque, dans l'avenir, les vieux, jusqu'à 80 ans, sont

malades ? Enwoèye à pital, on les opère, trois pacemakers, on a l'budget pour. À 80, on les étampe « passé date ». On dépense pus là-dessus.

Non, mais on est pas des sans-cœurs. On les abandonne pas. On les met queuque part, on leu donne d'la morphine ; si y sont d'mauvaise humeur, on leu donne du prozac. Non mais pensez au bel exemple que ce serait pour nos jeunes. Là, y verraient juste des vieux gelés et heureux pis qui coûtent pas cher ! C'est ça qui fait peur aux jeunes : que ça leur coûte trop cher. Si on joue pas après, ça coûte e-rien ! Eille, non, non, j'ai une vieille tante de 96 ans, on joue jamais après ça ! À coûte e-rien ! À mange même pus ! À coûte tellement rien, on se splite son chèque de pension ! Non mais quelle activité vous voulez qu'elle ait à 96 ans ? Bon. À met l'feu de temps en temps. Ça c'est bon, ça tient les pompiers su'l'qui-vive. Mais sinon, tout c'qu'à fait, à maigrit. Qu'est-ce vous voulez, à mange pus : à maigrit. Eille, chaque semaine on va la voir, y en reste un ti-peu moins… un ti-peu moins… un ti-peu moins… Ah, c'est cute la voir aller ! J'ai dit à ma femme, j'ai dit : « Minou, qu'à doit donc être heureuse ma matante ! » Ma femme a dit : « Comment ça ? » J'ai dit : « Penses-y ! C'est une femme pis elle maigrit ! Le rêve de toute une vie qui se réalise enfin ! »

Non, mais ayez pas peur. Elle en a pour un boute ! Parce que… elle a commencé très enveloppée. Cette femme-là était tellement grosse, elle a eu la bactérie mangeuse de chair pendant 20 ans, y s'en étaient pas aperçus. C'est la bactérie qui est morte obèse. Le cœur y a lâché. À s'était attaqué à trop gros pour elle.

Mais là, ma matante, à force de maigrir, à plisse ! À plisse à des places même qu'on pensait même pas que ça pouvait plisser ! Ah oui, l'autre jour, j'la regarde, elle avait des plis dans l'devant des tibias, j'pensais que c'tait ses bas qui ravalaient. J'ai essayé d'les remonter… Woooo ! Eille, là elle a tellement de plis, on sait pas si à s'en va ou si à s'en vient, si est couchée si est su'l'côté… Pis des fois y a des plis qui bougent. Là on tchèque. À clignote-tu des yeux ou à tète une paparmanne ?

Non mais elle a toujours des friandises. Ça, ma femme, ça la choque. Parce quand j'vas voir ma matante, t'sais, j'mange des friandises avec elle pis ma femme ça la choque. À dit : « Voyons donc ! À mange pas d'la semaine, juste le dimanche après-midi qu'à mange queques bonbons, laisse-lui ! » Ben j'ai dit : « Minou, c'est donnant-donnant. On vient perdre deux heures avec elle, on peut manger queques bonbons… »

Eille, l'autre jour, ma femme était vraiment choquée. Ma matante avait un gros bol d'amandes, j'les ai toutes mangées. J'y en ai pas laissé. Était fâchée. J'ai dit: «Minou, j'pas capable de m'empêcher. J'les trouve trop bonnes. J'ai dit: «Matante, y sont bonnes ces amandes-là!» À dit: «Tu les aimes? Ah ben moi j'les aimais mieux hier, quand y avait du chocolat d'ssus!» Là j'étais inquiet. J'ai dit: «Elle les a-tu tétées ou elle les a passées?»

Mais là, à commence à être maigre. À pèse 80 livres! Eille, j'ai dit à ma femme: «Minou, c'est rare qu'on voit ça des personnes comme ma matante.» À dit: «Quoi?» J'ai dit: «C'est rare, penses-y: on voit pas ça toués jours. Est plus vieille qu'à pèse!» J'ai dit: «C'est tellement rare, on pourrait la mettre dans le livre des records!» On a essayé: à rentre.

Eille, j'content de voir que vous êtes une gang qui aimez ça rire des vieux. Ça j'aime ça, là... Ah! Moi'ssi j'aime ça rire des vieux! Chus comme vous autres. Mais c'est pas tout l'monde qui aime ça. Y a des gens qui sont plus sensibles. Y aiment pas ça. Comme l'autre jour, j'contais la même chose à ma belle-sœur, elle, elle a pas aimé ça. Est venue... ben, est pas venue, mais... euh... elle a faite comme le son: «Eeeh, eeeh, eh!» J'ai dit: «Qu'est-ce que t'as?» À dit: «Arrête de parler de ça! C'est épouvantable! Quand les problème arriveront, on verra.» J'ai dit: «Les problèmes, y sont arrivés, verrat!» À dit: «J'pense pas!» J'ai dit: «Ben, c'pour ça que tu t'en aperçois pas. Si tu pensais, tu t'en apercevrais.»

Absolument! Venez pas m'dire que les problèmes sont pas commencés! J'dis pas qu'c'est les gros problèmes qu'on va avoir dans 75 ans ou dans 30 ans. Mais les problèmes dus au vieillissement de la population sont commencés! Ça sert à rien de s'mettre la tête dans l'sable comme des autruches, c'est commencé. Et je peux vous en donner des exemples.

Moi, j'ai un cousin de 61 ans. Pas un enfant: 61 ans! Ben mon cousin de 61 ans, y est pogné pour vivdunetitechambe au centre-ville! Alors v'nez pas dire, quand un homme de 61 ans est pogné pour vivdunetitechambe au centre-ville, que les problèmes sont pas commencés!

Vivre. Dans une tite chambe. Une tite chambe. Y a des grandes chambes, y a des tites chambes.

Alors posons-nous la question: comment ça se fait que mon cousin de 61 ans y est pogné pour vivdunetitechamb au centre-ville? C'est parce que son père de 93 ans vit encore dans sa maison...Voilà! Et pourquoi que mon

mononcle de 93 ans est encore dans sa maison? C'parce que depuis 15 ans, y lui ont fait 4 pontages, y ont changé les valves du cœur, l'ont r'fait au complet, prochain check-up 110! Non, mais mon cousin, y l'aime son père. Y aimerait ça avoir de la peine quand y va mourir.

Ok? Ça vous convainc pas? Parfa. Prenez ma belle-mère... ne serait-ce qu'une fin de semaine, s'il vous plaît. Non, prenez ma belle-mère: elle, est dans un foyer. Heureusement. Non, non, c'est un excellent foyer. Y la laisse jamais sortir... Parce qu'elle a été malade!

Eille, là on va tirer une ligne. Là là, ça ricane pour rien. Là, ça ricane pour des affaires qu'on doit pas ricaner! J'aime ben ça les légers, «on s'amuse, ahahah, on rit de tout, ahahah», mais y a des choses qu'y faut respecter. Ma belle-mère a été très malade. On rit pas de ça, là. Si vous voulez, on peut parler d'autre chose. Je sais que vous aimez rire des vieux, on peut rire des vieux. On peut rire d'autre chose si vous voulez, mais la maladie... je dis pas ça parce que j'suis un casseux d'veillée. J'aime ça rire. Même, si vous voulez, j'ai ben des sujets que j'aime rire. On peut changer de sujet.

Comme par exemple: aimez-vous rire des infirmes? Moi j'aime ça. Moi, j'aime ça rire des infirmes, c't'effrayant! Eille, moé pis ma femme, on aime tellement ça, on fait du bénévolat la fin de semaine. Ah oui! À côté de chez nous, on a une école d'infirmes. Ben, j'pense pas qu'ça soit là qu'y les forment. Mais y s'en occupent!

Un samedi, j'ai été faire du bénévolat. Ça fait qu'le préposé y m'donne un affaire, y dit: «Promène ça dans l'corridor.» J'ai dit: «Qu'est-ce que c'est?» Y dit: «C't'un p'tit gars.» Ah bon. Si tu me l'dis, tu dois l'savoir. J'l'ai promené un peu, un m'ment donné, j'ai dit: «Y mettrait-tu un casque?» Y dit: «Pourquoi? Y a froid?» J'y dis: «Non, mais j'aimerais ça savoir à quel boute parler, moi!» Non, mais t'sais, e-rien qui bouge! Pis moi, en plus, je suis une personne assez profonde. T'sais, moi je pense beaucoup. Fa que je l'promenais pis un m'ment donné j'ai dit: «J'me d'mande si ces affaires-là que y a rien qui bouge, j'me d'mande si y ont des sentiments. J'me d'mande si y ont des émotions.» T'sais? J'ai dit: «M'as tchéquer. M'as essayer d'y faire peur.» Non, mais y a rien qui bouge, mais si y a peur, on va l'voir dans les yeux! Alors j'arrive, t'sais... une bonne idée!... m'as faire semblant de l'lâcher dans l'escalier, t'sais...? Mais les mains m'ont glissé.

Eille, le bruit qu'y a faite en tombant! Là, le préposé criait après moi: «C'est effrayant! J'veux pus vous voir la face!» J'ai dit: «Eille là, vous! Quand même! Wo! Wo! C'pas si grave!» Y dit: «Pardon?» J'y dis: «C'pas si grave! Vous l'avez vu avant qu'y parte? Bon. Y peut pas être pire rendu en bas! On l'attachera plus serré...»

Ou si vous aimez mieux rire des nains, moi j'aime rire des nains. Des fois, sua rue, j't'avec ma femme, on voit un nain, j'y dis: «Ris du nain! Ris du nain!» À dit: «Pourquoi?» J'y dis: «C'est l'fun: tu peux leu rire dans face. Pis là, tu t'sauves, y peuvent pas t'attraper avec les p'tites pattes!» Quoique l'autre jour, y en a un qui m'a mordu. J'ai eu peur: à hauteur qu'y ont...

Non, comme vous voyez, j'aime beaucoup m'amuser. Mais euh, sauf que la maladie, ça, je pense que faut respecter ça. On peut pas s'moquer d'la maladie, parce que la maladie, ça, ça fait mal. Le mot le dit: «mal-adie». Pis ma belle-maman a été très malade. C'est une femme qui a beaucoup souffert. Elle en a faite souffert aussi, mais ça... Ça c'est parce qu'était très malade. Elle a été tellement malade, y l'ont rentrée à pital.

Fa qu' un dimanche après-midi, ma femme a dit: «On va aller voir maman.» J'ai dit: «O.K., allons voir la vieille.» Mais j'ai dit: «Ça a l'air qu'est pus bonne à rien, à fait pus grand-chose, on est mieux de s'apporter des cartes pour passer l'temps.» Fa qu'on s'est apporté des cartes. On s'est installés su'l'pied du lit d'la vieille, t'sais. Pis là, nous autres on jouait aux cartes, t'sais. Pis là, la vieille, à faisait des affaires comme «aargh!», «ourrghh!», «aaarrghhgh!». Toute allait bien, j'avais du cœur en masse, enwoèye, j'fournissais...

Tout à coup, l'docteur arrive. Y dit: «Est-ce que j'peux vous prendre à part?» J'ai tchéqué voir si y avait son gant d'caoutchouc... Y l'avait pas. J'ai dit: «Vous pouvez m'prendre à part.» Y m'a pris à part. Y dit: «Votre belle-maman est très malade.» J'ai dit: «Ah bon?» Y dit: «Y va falloir qu'on l'opère.» J'ai dit: «Ah bon?» Y dit: «C'est une grave opération.» J'ai dit: «Ah bon?» Y dit: «Faudrait qu'on lui fasse une... trachéo... tomatoscopie.» Y dit: «Me donnez-vous la permission de lui faire une trachéonomatoscopie?» Ah, j'ai dit: «Tant qu'à moi... Vous pouvez lui faire c'que vous voulez.» Non, non, mais c'est lui le docteur! Quand même!

Mais j'arais pas dû accepter. Eille! Y nous l'ont ramenée! Avec un trou!! Savez-vous c'que c'est une trachéonomatoscopie? Un trou! Eille, y lui ont faite un affaire de trou ici, j'en r'venais pas! J'ai dit à ma femme: «C't'épouvantable

faire ça à quelqu'un!» Pis t'sais, moi, j'aime savoir comment les choses fonctionnent. Fa que j'me sus rentré l'doigt pour voir si c'tait creux. À v'nue bleue. Ma femme m'enlève le doigt, à dit: «Es-tu fou? C'est l'air qui passe là! Tu vas la tuer!!» Ben j'ai dit: «Elle aurait pu me le dire!?» À dit: «Ben non, à peut pus parler! Y lui ont toute ôté!» Eille, y lui ont ôté les cordes vocales, y lui ont ôté la... la rynx! Pus d'rynx! Y lui ont ôté la rynx. Fini! Y lui ont ôté le chauffage, même! Toute le chauffage... Pas le chauffage...? Le sophage! C'est ça, le sophage... Entécas, on s'en sacre comment ça s'appelle: à l'a pus. Bon. Eille, là, elle a pus d'son. Elle a aucun son. D'en haut. Non, mais c'est malcommode, parce que des fois son trou s'remplit d'poussière, à s'étouffe. Comme elle a pus d'son pour nous avertir si on regarde pas, à gratte le mur longtemps. À pus d'ongles!

Eille, ma femme à riait pas comme vous autres, elle. Non, non. À pleurait, ma femme. Elle a pleuré. Ma femme, je l'ai vue pleurer. Eille, moi, quand ma femme pleure, j'pleure. J'ai dit à ma femme: «Pleure pas, j'pleure.» À dit: «C't'épouvantable.» J'ai dit: «Quoi?» Ben à dit: «Voyons donc!? La maladie d'maman!» Ah oui... aaah... À dit: «Ça a pas d'bon sens. Le docteur m'a dit qu'elle en avait peut-être juste pour queques années, même peut-être seulement quelues mois. On la r'tournera pas au foyer. On va l'emmener chez nous.» J'ai dit: «Correct.» À dit: «J'pensais qu't'aurais chicané.» J'ai dit: «Non, non. Ça m'dérange pus: à parle pus! Ahahah!» J'ai dit: «Même m'as être smart avec elle, m'as y acheter une télévision, m'as y installer ça dans sa chambre.» Eille j'ai acheté un affaire de télévision! Une belle télévision! Pis là j'y ai donné ma vieille. Et puis...

Non, mais savez-vous, c'est moi qui s'est fait arranger dans ça. Parce que les nouvelles affaires, ça vaut pas l'derrière! Bon! Eille, trois mois après, sa vieille télévision marchait pis la mienne à marchait pus! J'ouvre ma télévision, j'voyais pus rien, c'tait noir. J'dis à ma femme: «Minou, est déjà cassée!» À dit: «Ben non, est pas cassée. R'garde comme il faut.» J'ai dit: «On voit rien!?» À dit: «R'garde comme il faut!» Aaaah! C'tait en Afrique! Non, non, mais c'tait une foule d'Africains de mauvaise humeur. On voyait rien. Eille, t'à coup y arrive une grosse tache blanche, schlak! C'tait l'pape! J'ai dit à ma femme: «Minou! C'est l'pape!» À m'dit: «Tu m'diras qu'est-ce qu'y fait.» J'ai dit: «O.K.» À dit: «Qu'est-ce qu'y fait?» Oh, j'ai dit: «Pas grand-chose.» Ah non, y était tranquille, y était là... y faisait rien... T'à coup, y dit: «Scusaté.» J'ai dit à ma femme: «Pourquoi qu'y s'excuse le pape? Penses-tu qu'c'est parce

qu'y s'échappe?» À dit: «Ben non! Qu'est-ce que tu racontes là!? Le pape s'excuse auprès des Africains pour le tort que l'Église leur a causé dans l'passé.» J'ai dit: «Quel tort??» Ben à dit: «Voyons donc!? Y paraît qu'y a trois, quatre cents ans, y a un pape qui aurait dit à ceux qui prenaient des esclaves, parce que des chrétiens s'prenaient des esclaves, pis un moment donné, un chrétien ça a l'âme sensible, alors y ont dit faudrait qu'le pape nous dise si c'est correct et le pape leur a dit oui c'est correct parce que les Noirs ont pas d'âme. Donc, vous pouvez les prendre comme esclaves. Et quand vous êtes tannés, vous pouvez vous en débarrasser. C'est comme du bétail.»

J'dis à ma femme: «D'abord, pourquoi qu'y s'excuse??» À dit: «Tu crois pas ça?» J'ai dit: «Pas du tout. J'ai pas une once de racisse dans moi-même. C'pas ça que j'te dis. Tu me dis que c't'un pape de v'là trois, quatre cents ans qui a dit ça. Moi, j'te demande pourquoi celui-là s'excuse. C'est pas d'ses affaires, ça!» À dit: «Y a décidé que c'était ses affaires.» Ben j'ai dit: «Pour moi, c'pas pour ça qu'y s'excuse...» À dit: «J'te l'dis, j'l'ai vu v'là deux semaines, y était au Turkménénistan et y s'est excusé auprès des orthodoxes.» J'ai dit: «Pardon?» À dit: «Y était au Turkménénistan.» J'ai dit: «Pour une femme qui tricote en regardant la télé, tu dois échapper une maille de temps en temps.» À dit: «Y était au Trukeménémistan pis y s'est excusé auprès des orthodoxes parce que une fois les catholiques romains avaient massacré des catholiques orthodoxes.» Pis à dit: «J't'aussi ben de te l'dire, parce que là tu vas me le demander, si jamais tu vois l'pape en Amérique latine, ben y va s'excuser auprès des autochtones pour les dizaines de millions qui ont été tués par les Espagnols au nom de l'Église parce que c'était des païens. Bon.»

À dit: «Pourquoi tu penses qu'y voyage, le pape? Pour son fun? Y voyage pour demander pardon et s'excuser pour les torts que l'Église catholique a causé dans l'passé.» Ben j'ai dit: «Y a pas fini d'voyager... Surtout là, avec ses p'tits prêtres qui font des affaires avec les p'tits gars, pis ça finit pus.» J'ai dit: «Pour moi, à Rome, y vont être obligés de mettre une grande affiche "Out for a while".» Non, mais j'ai dit à ma femme: «Je l'aime c'te pape-là.» À dit: «Comment ça? T'haïs toujours les papes!» J'ai dit: «C'est vrai, moi j'haïs les papes.» Ça c't'un affaire, moi, j'ai toujours haï les papes. Ma femme, à chaque fois qu'à m'parlait d'un pape, «oh Jean XXII», je l'haïs çui-là! «Ah ben l'autre, là... Benoît XV» Ah, je l'haïs çui-là.

Un m'ment donné, ça a faite une chicane. Ma femme, t'sais comment c'qu'elle est, elle arrive : « Bon ! J'en ai assez ! À chaque fois j'te parle d'un pape, t'haïs les papes ! Alors là, tu vas me dire pourquoi ! Qu'est-ce que les papes t'ont fait ? » Y m'ont rien faite. « Ah, ça c't'intelligent ! Les papes t'ont rien faite, t'haïs les papes, oh mon Dieu, ça c'est une réponse d'homme. C'est intelligent, ça. On aime pas les papes, on les haït les papes, mais les papes nous ont rien faite. C'est beau, c'est fin ça. On haït les papes, les papes nous font rien, on les haït pareil, ah mon Dieu que c't'intelligent… » EILLE ! MINOU ! ! ! T'HAÏS L'BASEBALL, QU'EST-CE QU'Y T'A FAITE, LE BASEBALL ? On a pas besoin d'raison pour haïr. On haït pour haïr. Mais à dit : « J'suppose que t'as pas d'raison pour l'aimer çui-là ? » J'ai dit : « Ça, j'ai une bonne raison. J'ai une raison de l'aimer, parce que c'est un pape qui a le courage de s'excuser et de demander pardon pour les torts que ses prédécesseurs ont causés. Et je prétends que ben du monde devrait suivre son exemple. »

La loi 101

Y en a beaucoup de groupes qui nous ont fait du tort dans le passé. Y devraient faire comme le pape pis s'excuser pour les torts qu'y nous ont faits. Et ici, au Québec, le groupe qui devrait être à genoux devant nous autres pour nous demander pardon pour le plus gros tort qui a jamais été faite au Québec, c'est les PQ avec leur loi 101 ! Moi, quand y ont passé c'te loi-là en 76, je l'ai dit à ma femme. J'ai dit à ma femme : « Ça va être inque un paquet de troubes ! » À dit : « Comment ça ? » J'ai dit : « R'garde qui c'est qui passe ça. Un psychiatre. Voyons donc ! ? Un psychiatre. Faut jamais truster un psychiatre ! » À dit : « Qui t'a dit ça ? » J'ai dit : « Tu peux demander à n'importe quel fou. »

Non, mais y était pas trustable ! Y arrive en 76, à télévision, y dit : « Je suis fier d'être Québécois. Nous venons de passer une loi pour défendre le français et je suis fier de dire que nous sommes les premiers qui passons une loi pour défendre le français. » En 76 ! J'dis à ma femme : « Y est malade. Ou y est ignorant. Y a jamais voyagé, quoi ! » Ma femme dit : « Quoi ? » J'ai dit : « Voyons donc ! C'pas l'premier qui passe une loi pour défendre le français ! Qu'y s'promène un peu ! Toutes les provinces canadiennes où y a des minorités

francophones, ça fait longtemps qu'y ont passé des lois pour défendre le français! C'est défendu d'parler français partout au Canada!»

À dit: «C'pas ça qu'y veut dire! C'est une loi pour la défense du français.» Ah. Qu'y s'exprime. Comment qu'y vont faire ça? À dit: «Maintenant, quand les immigrants vont venir au Québec, va falloir qu'y envoient leu z'enfants dans nos écoles francophones.» J'ai dit: «J'te l'avais dit! Paquet de trou-bes!» On en a-tu du troube? Les PQ, ça pensait pas plus loin qu'le bout d'leur nez en 76. «Laissez venir les immigrants dans nos écoles...» Mais dans l'fond, les immigrants, qu'est-ce qu'y veulent? D'l'argent! T'as pus d'argent, y vont ailleurs.

Ça fait 20 ans qu'on peut pus avoir d'immigrants au Québec, fa qu'astheure, toutes qu'est-ce qu'on est pogné avec, c'est des ethniques! Y a inque les ethniques qui veulent v'nir icitte! Y iraient n'importe où, t'sais! Y viennent icitte, enwoèye donc, pis là c'est des ethniques de par-ci pis de par-là, pis ça arrive de pays qu'on sait même pas les noms, ça parle des langues qu'on veut rien savoir, ça s'habille pour qu'on rise d'eux autres, y arrivent avec des us et coutumes, eille! Sont là: «Respectez mes us et coutumes! Quand j'm'en vas à l'école faut que j'me mette une moppe sua tête, ça m'prend mon p'tit couteau dans ma ceinture, respectez mes us et coutumes, je suis ethnique.» Eille, j'ai dit à ma femme: «J'les truste pas eux autres. Si on irait tchéquer dans leur pays, peut-être qu'avant d'partir, y étaient pas ethniques du tout!»

Et ça fait inque du troube! Eille, moi, ma plus jeune nièce est en secondaire IV à Côte-des-Neiges. Sont 36 dans sa classe, 35 ethnies différentes. C'est la seule qui est pas ethnique. Toués soirs à pleure: «J'veux être ethnique! J'veux être ethnique!» Mon frère y dit: «Chus quand même pas pour déménager en Afrique pour qu'à soit ethnique!?» Ben j'ai dit: «Va pas si loin, va juste en Ontario.»

Non pis en plus, ces ethniques-là, ça fait des batailles! R'gardez qu'est-ce qu'y s'passe dans nos cours d'école! Les Tamouls, ça se bat contre les Sikhs. Ça, les Sikhs, ça c'est des malades. Les Sikhs, ça se bat contre les Pakistanais, les Pakistanais contre les Jamaïcains, les Asiatiques! Qui est responsable des batailles dans nos cours d'école? La loi 101! Si c'tait pas d'la loi 101, y en aurait pas des batailles dans nos cours d'école. Toutes ces batailles-là, ça serait dans cour d'école des Anglais. Absolument! Parce que les jeunes se rappellent pas de ça, mais avant 76, quand y arrivait un étranger, on payait, y apprenait

l'anglais, y nous r'parlait pus jamais! Y oubliait même qu'on existait. Même nos voisins anglophones: y a pas un anglophone du Québec qui aurait osé apprendre un mot d'français avant 76. Pas un. Ces gens-là connaissaient leur place et y la gardaient. Là, on peut même pus rire d'eux autres: y comprennent!

Les ethniques

Non, je l'sais, y en a qui me r'gardent avec des grands yeux: «Pourquoi qu'y nous conte ça?? On avait du fun, on riait des vieux. Là, tout à coup, y nous parle d'affaires pas mal moins drôles!?» Ben on peut pas faire seulement rire dans la vie. Si je vous conte ces affaires-là, c'est parce que malgré tout, même si j'vous aime pas, j'veux vous mettre en garde pour pas qu'y vous arrive des situations comme que j'ai vécues moi-même. Moi, j'ai vécu une situation à cause d'un ethnique que j'vous la souhaite pas. Mais c'est une situation qui m'est arrivée que j'l'ai même pas vue venir. C'est vrai, ça arrive des jours qu'on pense que c'est ordinaire.

Tchéquez ben ça. Moi, j'ai pris ma pension l'année passée. Bon. Depuis j't'à ma pension, le matin j'me lève, j'm'habille, j'mange mes toasts, ma femme m'enwoèye faire une commission. Toués matins. Me lève, m'habille, mange mes toasts, à m'enwoèye faire une commission. Fa que c'matin-là, moi j'me doute de rien, j'me lève, j'm'habille, j'mange mes toasts. À m'enwoèye faire ma commission. J'pars faire ma commission avec mon papier...

Les ricaneux! Vous pensez que c'est facile, faire des commissions pour elle? Eille, les premiers matins, j'pense j'tais après virer fou! Premier matin, à m'dit: «Apporte-moi d'la margarine.» Fa que j'arrive avec la margarine. «C'est pas ça j't'ai demandé.» J'y dis: «Ben, c'est d'la margarine!?» À dit: «Oui, mais, c'est pas c'sorte-là!»

Le lendemain, à voulait d'la farine. J'arrive avec d'la farine. «C'est pas ça j't'ai demandé!» Ben c'est d'la farine!?? «Oui, mais ça c'est d'la farine à gâteau. Moi, j'veux d'la farine tout usage, r'tourne-moi ça au magasin.» Le jour d'après à voulait du sucre. J'arrive avec du sucre. «Ah, ben ça c'est pas du sucre.» Ben oui, c'est du sucre!!! «Oui, mais j't'ai demandé deux kilos, t'arrives avec un quatre kilos, qu'est-ce qu'on fait avec l'autre deux kilos? Han? Qu'est-ce qu'on fait?» Eille, continue d'même, m'as te l'dire où te l'mettre l'autre deux kilos...

Un matin, me sus tanné, j'ai dit: « Écris-lé su'l'papier ! » J'arrive au magasin, j'donne le papier au gars. « C'est ça qu'à veut. Trompe-toi pas. Si tu t'trompes, j'la ramène et j'la lâche après toi. » C'matin-là, j'fais ma commission, j'sors, j'viens pour embarquer dans mon auto, j'ouvre la porte, le gars qui était stationné en avant de moi ouvre sa porte tout-suite après moi... Non, je l'sais, vous autres vous auriez même pas remarqué. Mais moi, chus vite... Non, non, j'm'ai dit: « Y a une situation ici. Attention. » Ça fait qu'je l'tchèque tranquillement, j'me glisse su'l'siège, y s'glisse su'l'siège. J'ferme ma porte, y ferme sa porte. J'pars mon moteur, y part son moteur. J'm'ai dit: « L'écœurant, y rit d'moi. Y fait toute qu'est-ce que j'fais. Y m'imite ! M'as aller y dire ! »

Après ça, j'm'ai dit à moi-même: « Non, non, t'es ben élevé, t'es intelligent... pis t'es tout p'tit. Alors... » Non, non, mais comme y fait c'que j'fais, j'vas partir, y va partir. J'pars, y part. Sauf que j'pars par en avant, y part par en arrière. Bang ! Y m'pogne le bumper ! AH BEN LÀ ! !

J'ferme mon moteur, y ferme son moteur. J'ouvre ma porte, y ouvre sa porte. J'débarque, y débarque. J'rembarque... Barre la porte... J'ouvre la vitre un peu, « va chier ! », ferme la vitre. Y arrive dans vitre: « Vous n'avez pas l'droit de m'envoyer chier, je suis un ethnique. » Eille j'conte ça à ma femme, j'y dis: « Le gars m'a dit qu'j'avais pas l'droit ! ? » Ben à dit: « T'avais pas l'droit certain ! T'es malade dans tête, envoyer chier un ethnique ! ?? Es-tu malade dans tête ? Ça s'fait pas ! ? T'as pas l'droit d'haïr un ethnique ! T'haïs un ethnique, tu peux perdre tes élections, tu peux perdre tes référendums, tu peux toute perdre avec ça ! » Ben j'ai dit: « Minou, j'parle pas d'les haïr toute d'un coup ! Un à la fois ! »

Non, non, mais juste quand y en a un qui te fait queque chose ! L'autre jour, j'marche sua rue, y a un gars qui me marche su'l'talon. C'tu fatiquant ça ? J'me r'tourne, j'dis: « Eille l'épais ! ! » C'tait un Haïtien. Y dit: « Vous êtes waciste ? » J'ai dit: « Ben nooon ! Pas moi waciste, toi épais ! Change pas l'mal de place ! C'pas ta gang j'haïs, c'est juste toi ! » Ma femme a dit: « Même ça on a pas l'droit. » Ben j'ai dit: « Eille, ça a pas d'allure ! On peut pas les envoyer chier, on peut pas les haïr, ben qu'y mangent d'la marde ! Qu'y s'arrangent entre eux autres, on va s'arranger entre nous autres. »

Eille, à Saint-Jean-Baptiste, j'ai dit à ma femme: « On va fêter ça entre Québécois. » C'est su'l'croissant chez nous, y a 42 maisons, ça fait qu'on va fêter juste entre Québécois. On s'est réunis, on était une dizaine, quand même.

On écoutait d'la musique québécoise… Mais t'sais, t'as pas l'choix: y a inque ça à radio c'jour-là… Tout à coup… y en a un qui s'en vient… y en a un… un ethnique… On fait semblant de rien, l'ethnique arrive. Y dit: «Est-ce que j'peux fêter avec vous?» J'ai dit: «Non. Québécois seulement.» Y dit: «Je suis Québécois moi aussi.» J'ai dit: «Ah oui? J'peux-tu t'envoyer chier? J'peux-tu t'haïr?» Y dit: «Ben non!?» Ben j'ai dit: «T'es pas Québécois! Nous autres, les Québécois, c'est ça qu'on fait entre nous autres. On s'haït pis on s'envoie chier à journée! Faut pas juste apprendre la langue: faut apprendre la culture aussi.»

Non, mais moi m'as vous dire, savez-tu c'que c'est qu'y est dur? C'est que si tu peux pas te choquer contre quelqu'un parce qu'y est noir ou y est jaune ou y est rouge ou ben y est carreauté, si y en a trop autour, qu'est-ce tu fais? D'la bile! Parce que quand on garde le méchant en dedans, on fait d'la bile. Eille, moi, d'la bile, j'en ai d'la bile! Oh boy! J'ai d'la bile! J'peux pas dire un mot su ma rue, moi! Peux pus parler! Vingt-huit familles d'asiatiques! Wo!

Non, non, les Asiatiques, c'est mes ethniques préférés: sont tout p'tits, y marchent vite pis y parlent pas. Non, mais on a des Africains. Sont grands, y parlent fort pis y marchent pas vite! Eille, pis y sont une gang! Juste à côté d'chez nous! Pourtant, on les avait tchéqués déménager. On s'était pas aperçus qu'y étaient si nombreux. Faut dire qu'y ont déménagé l'soir. Non, non, mais c'est une ethnie qu'y se r'ssemblent toutes! Eille, nous autres on les tchéquait déménager, on pensait que c'tait toujours les sept, huit mêmes qui sortaient prendre une boîte pis la rentrer. Non, non: des nouvelles gangs pour chaque boîte eux autres! Sans compter ceux dins boîtes! Ah oui! Nous autres, c'est du linge qu'on met dins boîtes. Eux autres aussi, mais y laissent le monde dedans. Eille, lendemain, y étaient 75 dans cour! Une chance qu'y ont un grand 4 et demi. Non, mais les cours sont toutes p'tites. Pis le chef est toujours là. J'l'appelle le chef, y mesure à peu près six pieds cinq, y est toujours accoté sua clôture. Eille, la clôture me finit icitte: lui, y dépasse. J'sors dans cour, y a une tache sua clôture. Moi, j'viens sués nerfs.

Non, j'viens sués nerfs parce que j'ai mon BBQ collé sua clôture pis à chaque fois que j'vas faire mon BBQ, y veut m'parler. Ça, c'est fatiquant. Eille, y est toujours là: «Ablebleble…» Entécas, j'peux pas l'imiter, j'ai pas les babines. Mais quand même! Non, je l'ai dit à ma femme. Ma femme a dit: «Sois poli.» Ben j'ai dit: «Minou, on les tolère, on les endure. Mais là, si y

faut leur parler…» À dit: «Si y t'parle, essaye de répondre poliment.» J'ai dit: «M'as essayer.» Non, j'avais pas l'choix, parce que j'peux pas décoller mon BBQ, la cour est trop p'tite, la porte ouvre pus. J'peux pas l'tasser, j'ai ma p'tite piscine hors terre pis l'autre bord j'ai ma p'tite shed. Bon.

Ça fait qu'un jeudi, j'tais après faire mon BBQ, le chef y regardait. T'à coup, y dit: «Qu'est-ce que vous faites cuire là?» J'ai dit: «Ça, c'est du steak. Toi, ton singe, y cuit bien? En tout cas, y pue.» Non, m'as mettre la SPCA après eux autres: depuis qu'y sont là, on a pus un écureuil. Non, pis en plus, m'as vous dire un affaire, si vous avez des ethniques que vous connaissez pas l'ethnie à côté d'chez vous, exigez au moins qu'y vous content leurs us et coutumes. Parce que vous pouvez avoir des surprises! Comme nous autres, on l'savait pas, dans leur pays d'Afrique, le premier vendredi de juin, c'est la fête du feu. Y aurait dû m'avertir. Eille, j'ai eu la peur de ma vie!

J'sors pour allumer mon BBQ, y sont les 75 dans cour avec les tam-tams, y sont toutes peinturés, ça crie, «OUUUH, DOUBOULOUBOULOU!» pis là y en a une vingtaine avec des bouteilles d'essence, y avalent l'essence pis y r'crachent ça pis y mettent le feu. Y avait du feu partout! J'ai dit à ma femme: «Vite, Minou! Appelle les pompiers, m'as essayer d'en éteindre une couple!» J'sors la hose à jardin. À dit: «Laisse-les fêter!» J'ai dit: «Minou, écoute! Y crient! Sont après s'brûler!» À dit: «Non, non! Y chantent!» J'ai dit: «Non, y crient, y s'brûlent!» À dit: «On le verrait!? J'ai dit: «On peut pas l'voir: sont noirs!» À dit: «Laisse-les fêter. Y a pas d'danger.»

Ça, les femmes, «y a jamais d'danger»… Y ont tellement pitché d'essence, quand y a allumé son BBQ, ç'a explosé. PAAAAW! Le feu a pogné après la clôture, j'ai r'volé dans ma p'tite shed. J'sors de ma p'tite shed, j'ai dit: «Eille noiraud! Viens icitte!» Ma femme a dit: «Mon espèce de raciste, que j't'entende pus jamais dire ça… Excusez-le monsieur H'yh'm'ha'dhou'éh'!» J'ai dit: «Comment ça tu sais son nom?» Ben à dit: «L'autre jour, le facteur s'est trompé, y m'a laissé une lettre pour eux autres.» À dit: «Eille, j'veux pas rien dire, mais y écrivent leur nom drôlement en Afrique.» J'ai dit: «Quoi?» À dit: «H'yh'm'ha'dhou'éh', sais-tu comment y écrivent ça?» J'ai dit: «Non.» À dit: «Y écrivent ça H majuscule, apostrophe Y, H apostrophe, M, apostrophe H, A apostrophe D, H, O U, H apostrophe, E accent aigu… H apostrophe. H'yh'm'ha'dhou'éh'.» J'ai dit: «T'as l'air à l'connaître, va y dire! H'yh'm'ha'dhou'éh', huneclôtureh…»

Les voisins enveloppés

On a pas eu le temps de s'habituer à ceux-là, le 1er juillet, l'autre bord, y nous arrive une famille d'Arabes. Non, non. Pas des Arabes normals : des enveloppés. Eille, on les regardait déménager, on en r'venait pas. Des voiles qui portaient des boîtes. Un m'ment donné, ma femme a dit : « M'as aller voir si la voisine a besoin d'queque chose. » J'ai dit : « Va pas là, Minou ! C'est trop dangereux ! On sait pas qu'est-ce qui s'cache en-dessour de ça. » À dit : « Voyons donc !? C'est pas parce qu'y s'habillent pas comme nous autres qu'y sont pas gentils !? » Ben j'ai dit : « Si y seraient gentils, pourquoi qu'y s'cacheraient ? » À dit : « M'as aller voir. »

À part. J'ai dit : « Qu'ossé tu y apportes ? » À dit : « J'apporte rien. » J'ai dit : « T'as queque chose dins mains ! Tourne-toi !... Je l'savais ! Ma tarte aux pommes !! Ramène ça icitte ! » Non, mais eille, à m'fait une tarte par mois, à chaque fois qu'y a un déménagement, à va la porter d'l'autre bord ! C'tait l'septième déménagement, on était en juillet, j'avais pas mangé de tarte depuis novembre...! À part avec la tarte pareil, à r'vient vingt minutes après, j'ai dit : « Pis ? » À dit : « Tu vois, tu t'énerves pour rien, c'est des gens très gentils, c'est des gens pareils comme nous. Bon. » J'ai dit : « Parfa... Qu'est-ce y ont l'air ? » Ben à dit : « Ça, je l'sais pas qu'est-ce y ont l'air, y se sont pas désenveloppés. » J'ai dit : « Comme ça t'as rapporté la tarte ? Eille, m'as enfin manger d'la tarte ! » À dit : « Ben non, qu'est-ce tu racontes là ? La tarte, ça, y l'ont mangée. » J'ai dit : « Comme qu'y font pour manger d'la tarte si y s'désenveloppent pas !?? » À dit : « C'pas compliqué : y r'troussent le voile un peu pis y mangent quand même. » J'ai dit : « J'espère qu'à dit merci... » Ma femme dit : « Ah, ça, je l'sais pas. »

C'est ça ! C'est des ethniques ! C'est ça j'aime pas. Là, y arrivent icitte, y mangent ta tarte, c'est comme si tu leu devais une tarte. C'est bon d'la tarte ? Enwoèye la tarte ! Enwoèye ! Faut leu donner des tartes. « Donnez-moi des tartes ! » Enwoèye des tartes, quins ! Ça vient d'Afrique, ça vient d'Asie, ça mange d'la tarte, enwoèye donc, tout l'monde mange d'la tarte ! Y vont les chercher au Moyen-Orient pour les emmener pour qu'y mangent d'la tarte. Enwoèye donc, tout l'monde. Ça vient du monde entier, tout l'monde mange d'la tarte. Moi j'reste icitte, j'ai jamais d'tarte !

À dit: « Veux-tu arrêter d'm'achaler avec ta tarte!?? J't'ai pas dit qu'était bonne ou qu'était pas bonne, je l'sais pas c'qu'à dit c'femme-là, à parle en arabe. » Ben j'ai dit: « M'as t'dire un affaire, quand on est perspicace, même si on comprend pas la langue, juste par les sons, on comprend le sens. Si j'avais été là, j'te l'aurais dit qu'est-ce qu'elle a dit. » À dit: « Oh, mônsieur est intelligent. » J'ai dit: « Oui, c'est ça la différence. » À dit: « Pardon? » J'ai dit: « Écoute, Minou, choquons-nous pas. Imite-moi-la. Fais-moi les sons qu'à t'a faites, m'as te l'dire qu'est-ce qu'à t'a dit. » Ben à dit: « Voyons donc!? Qu'est-ce tu racontes là? » J'ai dit: « Minou, t'es bonne pour imiter. Han? Partout où c'qu'on va, t'imites le monde. Imite-moi-la. T'es bonne, t'es bonne, t'es bonne! » À dit: « O.K. »

... T'sais, t'as juste à les flatter un peu pis y font n'importe quoi...

À dit: « Me semble que ça sonnait comme arkemenamenam arkemanarine... Non, à pas dit manarine... Non, attends... armanananahoute... amanananahrghh... arkhghhhmenana... eurghhh... eurghhh... eurghhh... Non. Arkhemanaarghhh... arkhmunnne ehhrkhgmunne... » J'ai dit: « Arrête. J'pense qu'à l'a pas aimée. »

Mais à dit: « C'est merveilleux, y ont une p'tite fille de 5 ans pis une p'tite fille de 7 ans. » J'ai dit: « J'vois pas vraiment c'qu'y a de merveilleux là-dedans. » Ben à dit: « Tu vois pas comment qu'on a de la difficulté à s'habituer aux us et coutumes de nos voisins? On est trop vieux, on a pas la souplesse d'esprit pour ça. Quand j'ai vu qu'y avait une fille de 5 ans pis une fille de 7 ans, j'me sus dit ça va être plus facile. On va faire le rapprochement par les enfants! » Ahahah... Est cute, t'sais... mais à pense pas! J'ai dit: « Minou, notre gars y a 36! J'comprends que ces ethnies-là y aiment ça les vendre jeunes leurs filles, mais quand même! Ahahah! »

À dit: « J'te parle pas d'notre gars, j'te parle de nos p'tits enfants! » Ah. Mon gars, y a trois p'tits gars: 4, 6 et 7. À dit: « En plus, en m'en venant tantôt, j'ai toute imaginé comment qu'ça allait s'passer. » J'ai dit: « Quoi? » À dit: « Le rapprochement par les enfants. J'ai toute imaginé comment qu'ça allait s'passer. » J'haïs ben ça quand à dit j'ai toute imaginé comment qu'ça allait s'passer. C'que ça veut vraiment dire, c'est: « Tchèque ben c'que tu vas faire... »

À dit: « Quand les p'tits gars vont v'nir jouer à maison, tu vas jouer à balle avec eux dans la cour. » J'ai dit: « Minou, ça a pas d'allure! La cour est grande comme ma main! La balle va être dans cour d'à côté à toués 5 minutes. » Ben

à dit : « Pourquoi tu penses que j'te dis de jouer à balle ? C'est pour lancer la balle dans cour des p'tites filles c't'affaire ! » J'ai dit : « Pourquoi ? » À dit : « C'est parce que là, les p'tites filles vont essayer de relancer la balle par-dessus la clôture mais y seront pas capables, c'est des p'tites filles enveloppées. » Fa qu'à dit : « Là, les p'tits gars vont aller voir pourquoi la balle revient pas, y vont voir les p'tites filles. Bon, y vont rester saisis su'l'coup. Mais quand y vont voir que ça bouge, y vont s'approcher. Là, y vont s'présenter, t'sais, ti-Paul, ti-Pierre, ti-Jean. Là les tites filles vont dire arkhamanarghhghghgh. Là y vont voir qu'y ont des différences, y vont s'montrer leurs différences, y vont jouer avec un peu… Finalement, y vont s'y habituer, y vont grandir dans la joie, dans la sérénité et un jour, ils deviendront des adultes sans préjugés ! »

C'est cute comment qu'à l'avait imaginé ça, han ? …C'pas d'même c't'arrivé.

Premièrement, quand les p'tits gars sont venus à maison, ma femme était même pas là, était partie jouer au golf. En plus, mon gars m'drope les p'tits, y m'demande même pas si ma femme est là pour les garder, y r'part ! Eille, j'ai couru apra au moins trois coins d'rue ! Après ça, j'ai dit bon, chus pogné avec eux autres. Je r'viens dans cour, eille, t'sais c'est la journée qu'y faisait 112 Celsius, l'été passé, la grosse chaleur, bon… Les p'tits gars étaient déjà dans ma p'tite piscine hors terre, j'ai dit : « Sortez d'la piscine ! » Y ont dit : « Grand-papa ! Papa nous a emmenés pour qu'on s'baigne, y fait 112 Celsius ! » J'ai dit : « Je l'sais ben, mais sortez d'la piscine. » Y disent : « Es-tu fâché, grand-papa ? » Non, non, j'pas fâché ! Je dis : « Sortez de la piscine ! » Y disent : « Mais pourquoi tu veux qu'on sorte de la piscine ? » J'ai dit : « Parce que faut jouer à balle ! »

Y ont dit : « Grand-papa, y fait 112 !!? » Ah, j'ai dit : « Qu'est-ce vous voulez, à m'a pas dit de température. » Y ont dit : « De quoi tu parles ?? » J'ai dit : « C'est grand-maman qui veut qu'on joue à balle. » Y ont dit : « Ah, si c'est grand-maman, laisse-la faire, c'pas grave. » J'ai dit : « Pardon ??… Pas grave pour vous autres : vous r'partez. Moi, je reste. Si grand-maman dit qu'on joue à balle, on joue à balle. » Bon, ben y ont dit : « O.K. Trouve une balle, on va jouer. » Mais t'sais, essaye de trouver une balle à 112 Celsius. Cinq minutes après, j'tais toute trempe à navette, j'ai dit aux p'tits gars : « C'est parfa, baignez-vous un autre 15 minutes, on va prendre un break. Si elle arrive, à nous chicanera. » Moi j'veux m'rafraîchir, mais j'aime pas m'baigner. Fa que j'ai sorti ma p'tite

caisse de bières. Eille j'avais tellement chaud j'en ai bu six pis j'avais encore chaud. Là, j'en ai bu six autres, là j'étais chaud. J'étais chaud…

J'dis aux p'tits gars : « Là… faudr… traverser… wa… faut pas… noaye… J'm'en vas woa… siéptites filles… sont… en… cour… l'aut' bow… » Y ont dit : « Qu'est-ce tu racontes ?? » J'ai dit : « Laissez fai… j'vous le splique… apra… Ça sert à rien d'jouer à… balle sisontpaslà… » J'me grimpe après la clôture : y étaient là ! Eille ! Y faisait 112 Celsius, y avaient l'manteau aux chevilles attaché jusqu'au cou, un foulard su'a tête pis une guénille autour du visage. J'ai dit : « Y vont mourir d'isolation ! Allons à leur rescousse ! »

Saute par-dessus la clôture ! Non, mais j'ai essayé de sauter, mais j'tais trop mou, j'me sus glissé par-dessus la clôture… Y ont faite le saut : mon costume de bain était resté pogné apra la clôture… J'me sus dépêché d'le remettre, j'ai dit : « V'nez-vous vous baigner avec nous autres ! » Eille, les p'tites y courraient dans cour en criant : « Arkmanamarkhhh ! » Là, j'les ai cernées dans un coin, j'ai dit : « C'est ça, v'nez vous baigner avec mononque… Arkhmononkh ! » Y criaient ! J'ai dit : « Sont contentes. » J'les pogne en-dessous des bras, ça gigotait, j'les emmène dans cour, les déshabille tout nues, dans piscine avec les p'tits gars ! Ahahahahah !

J'attends mon procès.

Les Chinois

Eille, j'en peux pus des Chinois... J'pus capable! Y a pas une journée sans qu'on entende parler des Chinois.... J'pense m'as en faire une jaunisse... Maudits Chinois.... Pas les Chinois de Brossard là! Les autres là, les vrais, les Chinois de Chine.

Ah la Chine... C'est d'la faute d'la Chine si l'essence est si chère, avez-vous pensé à ça?... Y veulent vivre comme nous autres. Faq' y leur faut de l'essence, faq' le baril d'pétrole augmente toués jours... J'suis sûr même que depuis que j'ai commencé à en parler, y a dû augmenter... Si on les faire, les Chinois, le baril va monter à 500 pis on va payer le litre 12 et 50!... Pis c'est rien: le pétrole, ça rentre dans tout c'qu'on fabrique, des milliers d'affaires, les ordis, les télés, les téléphones, le linge qu'on porte, le maquillage... Eille, le maquillage va venir tellement cher que nos femmes se maquilleront pus!... Y vont faire peur!...

Non mais, une femme pas maquillée, on a pas vu ça depuis Eve... quand Adam a dit au bon dieu en la voyant: «Eille, seigneur, vous vous êtes pas forcé...» Le bon dieu y a dit: «Attends là, est pas encore maquillée!» Eille, moi je r'garde pas ma femme le matin tant qu'est pas maquillée!... Non mais une fois, je l'ai regardée sans faire exprès. J'ai failli mourir. J'ai dit: «J'tais tellement soul, me suis trompé pis j'me suis couché avec la belle-mère...»

Entécas... ON NE PEUT PAS LAISSER LES CHINOIS VIVRE COMME NOUS AUTRES!! Sont un milliard passé... Quand y vont toutes avoir des chars, où c'est qu'y vont les parker? Ça doit être pour ça qui ont envahi le Tibet. Mais c'est loin pour aller te stationner... Trois jours pour y aller, trois jours pour r'venir... entécas... ç'a pas d'allure.

En plus, vous rappelez-vous d'la loi qui permettait juste un enfant? Ç'a duré au moins 50 ans. Faq' comme y avait droit juste à un enfant, quand c'était une fille, y a jetait, c'est normal... (*réaction outrée du public féminin*) C'EST NORMAL POUR DES CHINOIS! Bon!

Là, maintenant, y sont pognés avec un gros problème: y a 5 hommes pour une femme. Et le pire c'est que le gouvernement pense instaurer la polygamie. Mais à l'envers. Pas comme les morons... excusez... les mormons ou les musulmans.

Là le gouvernement veut établir la polygamie où c'est les femmes qui auraient plusieurs maris!!! (*réaction réjouie du public féminin*)

Eille les cochonnes! Ça va faire! Voyez-vous ça? Un mari pour le ménage, un mari pour les commissions, un pour la vaisselle... Et le pire, ça va être pour le sexe. Comment à va choisir pour faire l'amour? Pour moi, le soir, elle va les mettre en ligne, la baguette en l'air, pis là à va passer de l'un à l'autre et leur donner une p'tite tape sur... la baguette, disons... en disant: «Pas toi... Pas toi... Pas toi...» Pis finalement «TOI!» en lui prenant la baguette à main ferme... et ouache (*secouant la main*) «Excuse-moi... le mois prochain.» C'est inacceptable!

En plus, c'est des ignorants pis des sans-cœur! Non, mais y doutent de rien! Eille, vivre comme nous autres, c'est pas facile! Non mais vivre comme on vit nous autres? Sont malades? Y sont pas conscients de rien? Eille, on est un peu plus de un milliard à vivre comme on vit. Mais pour ça, on a besoin de 50% de toutes les ressources de la Terre!... 50% de toutes les ressources de la Terre, c'est presque la moitié de toutes les ressources!... En fait, c'est la moitié. Eux autres aussi sont plus qu'un milliard. Si y vivent comme nous autres, y vont prendre l'autre 50% de toutes les ressources! C'est écoeurant!!! Y pensent pas aux autres, y a juste eux autres qui comptent! Y sont prêts à enlever toutes les ressources pour les autres 5, 6 milliards de pauvres gueux.

C'est inacceptable! On peut pas les laisser faire ça. Faut leur faire comprendre que prendre 50% de toutes les ressources de la Terre, c'est dégueulasse, j'dirais même c'est IMMORAL.

Repères biographiques

1935: Naissance à Montréal le 31 juillet.

1968: Création de *L'Osstidcho* avec Robert Charlebois, Louise Forestier et Mouffe. Premières armes en tant que monologuiste: «Les Unions, qu'ossa donne?» Au fur et à mesure qu'on produit *L'Osstidcho*, Deschamps écrit de nouveaux monologues.

1969: Un premier album: *Les unions, qu'ossa donne?* (vendu à 30 000 exemplaires). D'autres comédies musicales et un premier spectacle solo au Patriote. Deuxième album: *L'argent ou le bonheur* (vendu à 40 000 exemplaires). Au cours de l'année, il se produit 310 fois sur scène.

1970: Premier spectacle solo à la Place des Arts et un troisième album: *Yvon Deschamps* (ou *Le petit Jésus*) dont 50 000 exemplaires sont vendus. Au cours de l'année, Deschamps se produit 250 fois en spectacle.

1971:D'une tournée au Québec et en Ontario naît le quatrième album: *4* (ou *Cable TV*) vendu à 80 000 exemplaires. En six mois, il donne 180 spectacles. Parution du livre *Yvon Deschamps* de Jean-V. Dufresne. Au Gésu, participation au spectacle *Poèmes et chants de la résistance 2* où Deschamps présente «Les Anglais» (qui deviendra «L'histoire du Canada»). De ce spectacle conçu pour protester contre l'imposition des mesures de guerre au Québec en 1970, on produit l'album *Poèmes et chants de la résistance 2*.

1972: Premier véritable one-man-show contenant exclusivement du nouveau matériel. De ce spectacle, on produit deux albums: *On va s'en sortir* et *La sexualité*. Deschamps se produit pendant cinq semaines à guichets fermés à la Place des Arts, une semaine au Théâtre Saint-Denis et donne 106 spectacles en tournée.

1973: Nouveau spectacle duquel on tire deux albums: *La libération de la femme* (22 000 exemplaires vendus) et *Le bill 22*. Quelques jours avant la première de ce spectacle, Deschamps se fait voler les textes dont il n'a aucune copie. Il réécrit complètement son matériel en un temps record. Ce spectacle sera produit pendant deux ans, malgré un accueil mitigé. Deschamps conservera ce rythme, un nouveau spectacle tous les deux ans, jusqu'en 1984. Parution du livre *Monologues* d'Yvon Deschamps aux éditions Leméac.

1974: De janvier à mai, 150 spectacles. Il joue dans *L'ouvre-boîte* avec Jean-Louis Roux et participe à l'adaptation québécoise de cette pièce de théâtre (89 représentations). Sortie des albums-compilations: *La Deschampsmanie* et *Mon boss, ma job pis ma p'tite bière tranquille*.

1975: Nouveau spectacle dont on tire un album: *Yvon Deschamps* (ou *L'Histoire sainte*). Pour la première fois dans l'histoire du show-business québécois, 114 000 personnes voient le même spectacle dans une même ville. Il participe également au spectacle de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal.

1976: Janvier à avril: tournée. Avec Robert Charlebois, Jean-Pierre Ferland, Claude Léveillée et Gilles Vigneault, il participe au spectacle *1 fois 5* à Québec et à Montréal, créé à l'occasion de la fête nationale. On en tire un album: *1 fois 5*. De juillet à décembre: reprise de *L'ouvre-boîte*.

1977: Nouveau spectacle qui bat tous les records d'assistance. On en tire un album double: *Complet au Théâtre Maisonneuve*. Une tentative, laissée en plan, sur le marché anglophone se soldera par la production d'un album: *Yvon Deschamps «en anglais»*.

1978: Apparitions sur la scène anglophone, tant canadienne qu'américaine.

1979: Nouveau spectacle dont l'accueil est froid. On en tire un seul album: *Yvon Deschamps* (ou *La paternité*).

1980: Il anime pour la première fois le gala de l'ADISQ.

1981: Nouveau spectacle qui connaît un énorme succès. On produit un album double: *C'est tout seul qu'on est l'plus nombreux*. Aux éditions Inédi paraissent ses textes de 1974 à 1980.

1982: Poursuite sur la lancée de 1981. Lors d'une soirée spéciale, la Place des Arts souligne les 525 000 spectateurs attirés en 467 représentations au Théâtre Maisonneuve.

1983: Au printemps, il fait ses premiers pas sur une scène parisienne, au Théâtre de la Ville. Puis, nouveau spectacle-bilan: *Un voyage dans le temps*. On en tire l'album *Un voyage dans le temps.* Enfin, il prête sa voix à la production d'un disque pour enfants: *Chabicouin à la ferme*.

1984: Mi-juin, c'est la fin des représentations d'*Un voyage dans le temps*. Il n'envisage plus remonter sur une scène ni faire de monologues. Parution du livre *Yvon Deschamps: c'est ça la vie*, une sélection de photographies de Pierre Rivard illustrant le propos de Deschamps.

1985: Début de *Samedi de rire* à la télévision de Radio-Canada, une émission humoristique hebdomadaire à laquelle il participe activement. Il prête également sa voix au collectif *Les yeux de la faim* pour venir en aide aux Éthiopiens aux prises avec la famine.

1987: Deschamps prête sa voix au conte *La fugue du petit poucet* dont on produit un album.

1989: Au printemps, après 80 émissions, fin de *Samedi de rire* et, à l'automne, début de *CTYvon,* une émission humoristique quotidienne.

1990: Radio-Canada retire prématurément *CTYvon* des ondes.

1991: En octobre, enregistrement pour la télévision de Radio-Canada de deux émissions spéciales intitulées *Les grands monologues, Yvon Deschamps en récital*. Sur disque compact, on lance deux compilations: *Yvon Deschamps, 1969 à 1973* et *Yvon Deschamps, 1975 à 1988*.

1992: Retour à la scène avec un nouveau spectacle: *U.S. qu'on s'en va?*

1993: Poursuite de la tournée *U.S. qu'on s'en va?* On lance le disque compact du même nom.

1994: Il anime pour la première fois des galas du festival Juste pour rire. Il répétera l'expérience jusqu'en 1997.

1996: Il participe au *Bye Bye* de fin d'année.

1997: Sortie de la biographie *Yvon Deschamps, un aventurier fragile*, signée Claude Paquette, aux éditions Québec-Amérique.

1998: Publication de l'intégrale de son œuvre. Spectacles chez lui, au Manoir Rouville-Campbell.

2000: Dernier spectacle: «Comment ça, 2000?» qui sera produit jusqu'en décembre 2003.

2005: Tournée «Judi et Yvon font une scène» qui se mérite le Félix du meilleur spectacle humour de l'année.

2015: Parution de l'album «Deschampsons». Reprises de chansons d'Yvon par Louise Forestier, Daniel Bélanger, Gilles Vigneault, Michel Rivard, Diane Dufresne, Judi Richards et plusieurs autres.

2020: (Année de la pandémie) Sur la plateforme YOOP, spectacle «Bonne Fête Yvon 85 ans», représentation unique pour diffusion web. Mettant en vedette Yvon, François Bellefeuille, Pierre Hébert, Mario Jean, Maude Landry,

Laurent Paquin Rosalie Vaillancourt, Martin Matte, Judi & Filles. A remporté l'Olivier pour le Meilleur spectacle sur le WEB.

2022: Spectacle hommage « Yvon Deschamps intemporel » au Casino de Montréal. Des artistes reprennent des monologues d'Yvon: Martin Matte, Laurent Paquin, Annie Deschamps, Judi & Filles, Robert Charlebois, Benoit Brière, SU, Maude Landry, Pierre-Yves Roy-Desmarais, Lise Dion, Vincent Bilodeau. Diffusion au réseau TVA en 2024.

2023: L'Ultime Gala Juste pour rire, au profit de la Fondation Yvon Deschamps Centre-Sud. Capté par PRIME, diffusion 2024.

Collaborateurs

Cette liste des collaborateurs a été établie à partir des albums, des programmes de spectacles et de la mémoire d'Yvon Deschamps. Certains oublis sont possibles…

1968 : Musiciens : Yves Charbonneau, Jacques Perron, Jean Préfontaine, Maurice Richard, Michel Robidoux et Guy Thouin. Direction musicale : Jacques Perron.

1969 : Musiciens : Jacques Perron, Guy Richer, Pierre Ringuet et Michel Robidoux. Direction musicale : Jacques Perron.

1970 : L'orchestre Vos Voisins : Bill Gagnon, Jacques Perron, Judi Richards, Pierre Ringuet et Serge Vallières.

1971 : L'orchestre Vos Voisins : André Parenteau, Jacques Perron, Pierre Ringuet et Serge Vallières.

1972 : L'orchestre Vos Voisins : André Parenteau, Jacques Perron, Pierre Ringuet et Serge Vallières. Avec la collaboration de Gaston Brisson. Décor : Pierre Cornellier.

1973-1974 : Musiciens : Gaston Brisson, Jerry Legault, Pierre Ringuet, Libert Subirana et Serge Vallières. Éclairage : Pete Foy. Son : Pete Tessier. Régie : Fernand Leclerc.

1975-1976 : Musiciens : Michel Dion, Michel Fauteux, Yvan Ouellet, Libert Subirana et Serge Vallières. Mise en scène : Jean Bissonnette. Décor : Guy Neveu. Conception des éclairages : Nick Sernovich. Effets visuels, projections : Denis Latendresse. Son : Cliff Bonnell. Régie : Pete Foy. Directeur de production : Bernard Spickler. Aide à la technique : Robert Beauregard. Publicité-promotion : Thérèse David.

1977-1978 : Musiciens : Michel Dion, Fred Henke, Marcel Huot, Yvan Ouellet et Serge Vallières. Mise en scène : Jean Bissonnette. Décor : Guy Neveu. Conception des éclairages : Michel Beaulieu. Éclairagiste : Pete Foy. Son : David Major. Régie : Robert Beauregard. Costumes : Jeanne d'Arc Bergeron. Publicité et relations publiques : Thérèse David. Promotion : Thérèse David et Francine

Chaloult. Producteur délégué : Jean-Claude Lespérance. Directeur de production : Bernard Spickler. Imprésario : Guy Latraverse.

1979-1980 : Musiciens : Michel Dion, Marcel Huot, Yvan Ouellet, Libert Subirana et Serge Vallières. Mise en scène : Jean Bissonnette. Décors : Guy Neveu. Fabrication des décors : Les Ateliers Jean-Claude Blanchard. Conception des éclairages : Michel Beaulieu. Régie : Pete Foy. Assistant à la régie : Robert Beauregard. Son : Harvey Robitaille. Costumes : Jeanne d'Arc Bergeron. Attachée de presse : Thérèse David. Publicité : Johanne Gagnon. Photos : Paul Gélinas. Directeur de production : Bernard Spickler. Producteur délégué : Jean-Claude Lespérance. Production : Kébec Spec. Imprésario : Guy Latraverse.

1981-1982 : Musiciens : Denis Farmer, Serge Locat, Jean Pellerin, Libert Subirana et Serge Vallières. Direction musicale : Libert Subirana. Mise en scène : André Brassard. Décor : Guy Neveu. Fabrication du décor : Les Ateliers Jean-Claude Blanchard. Costumes : François Laplante. Confection des costumes : Atelier de costumes BJC. Accessoires : Guy Lalande. Conception des éclairages : Michel Beaulieu. Régie : Pete Foy. Son : Daniel Aumais. Photographe : Paul Gélinas. Graphisme : Studio Côté. Rires : Mireille Thibault. Directeur de tournée : Robert Beauregard. Producteur délégué : Bernard Spickler. Attachée de presse : Thérèse David. Producteur : Guy Latraverse-Kébec Spec.

1983-1984 : Musiciens : Daniel Hubert, Serge Locat, Dominique Messier, Libert Subirana et Serge Vallières. Direction musicale : Serge Locat. Régie : Pete Foy. Son : Daniel Aumais. Sonorisation : Solotech inc. Conception des éclairages : Michel Beaulieu. Effets spéciaux : Atelier P. et P. Illusions : Tony Spina-Louis Tanen inc. Photographe : Pierre Dury. Conception des décors : Guy Neveu. Fabrication des décors : Les Ateliers Jean-Claude Blanchard. Conception des costumes : François Laplante. Fabrication des costumes : Ateliers : B.J.L. Publicité-promotion : Thérèse David. Directeur de production : Bernard Spickler. Assistant à la production : Robert Beauregard. Imprésario : Guy Latraverse.

1992-1993 : Musique : Libert Subirana. Décor : Guy Neveu. Éclairage et régie : Bruno Jacques. Son : Mario Bergeron. Planification de la tournée : Sanders Pinault. Graphisme : Marie-Josée Chagnon et Yves Archambault. Photos de promotion : Jean-Guy Thibodeau et Luc Pilon. Producteur associé : Pierre Rivard. Producteur délégué : Bernard Spickler. Producteurs : Guy Latraverse

et Rénald Paré. Publicité et promotion : Communications Courville. Relations de presse à Montréal : Communications Papineau-Couture ; à Québec : Communications Guy Laforce. Production : Les Entreprises Yvon Deschamps et Sogestalt 2001.

2000-2003 : Éclairage et régie : Bruno Jacques. Producteur associé : Pierre Rivard. Production : Productions Cent Détours.

2015 : Album de chansons « Deschampsons », conception Stéphane Laporte. Producteur : GSI.

2020… : Spectacles « Bonne fête Yvon 85 ans », « Yvon Deschamps Intemporel » et « L'Ultime Gala Juste pour rire », mis en scène par Marie-Chantal Renaud.

Remerciements

L'éditeur tient à remercier Yvon Deschamps pour sa confiance et pour son apport exceptionnel à la culture québécoise. Sincère merci également à Judi Richards pour sa contribution essentielle tout au long du projet.

Merci à François Avard, qui a eu l'idée de faire revivre cet ouvrage indispensable.

Remerciements spéciaux à Stéphane Laporte, Marie-Chantal Renaud, Elena Fracas et Francis Farley-Chevrier.

Finalement, un immense merci à tous les donateurs et donatrices de la Fondation Yvon Deschamps.

Table des matières

Mot de l'éditeur 5
Préface 7

1968-1969 9
Les unions, qu'ossa donne? 10
Pépére 14
La Saint-Jean 16
N***** black 20
C'est extraordinaire 23
Le monde sont malades 26
L'argent 27
Le bonheur 34
La maladie 40
C'est ben normal 46
La grosse charlotte 47
Comment, comment 48
La violence (1969) 49

1970-1971 53
Le fœtus 54
La honte 56
Le p'tit Jésus 61
Aimons-nous 69
Attends ta délivrance 71
Cable TV 72
Dans ma cour 82
J'en peux plus 90
La noce de la fille du boss 91
Allô, allô 92

1972 95
On est content 96
Je suis comique/On va s'en sortir 97
L'intolérance 104
Le temps de l'amour 110
Les fesses 115
La sexualité 117
Des mots d'amour 124
Histoire du Canada 125
Je suis moi 136
C'est pas juste 139

1973-1974 149
Allô, salut! 150
La libération de la femme 150
À m'fait mourir 157
Ma femme 159
Juste moi 166
Les niaiseux 167
La liberté 170
Être ou ne pas être 170
J'veux être pogné 173
Le bill 22 174
La vie 181
La mort du boss 183
J'ai l'impression 188
Deux fois déjà 189

1975-1976 193
L'ouverture 194
Pour nous 196
La nature 197
Le positif 199
L'histoire sainte/La création 209
Une fois y avait rien 209
Les bébittes 210
Pour une p'tite pomme 219
Noé 220

L'honnêteté/Ma blonde 221
Pourquoi? 224
On est beaux, on est fins 225
Savoir partir 226
La peur (1975) 227
Vive les Jeux olympiques 230
Chacun dit je t'aime 232

1977-1978 237
C'est comme ça la vie 238
La fierté d'être Québécois 239
La fierté 247
Les vieux 248
Oublions 250
La violence 252
Je l'aime, ah oui je l'aime! 262
Faut pas s'en faire 264
Le temps 266
J'veux être un homme 269
Ma maîtresse 274
C'est la vie (Le monologue à répondre) 275
J'sais pas comment, j'sais pas pourquoi 282
Les commères 284
Entre deux bières... (Un conte de Noël d'Yvon Deschamps) 287

1979-1980 295
Chanson d'ouverture 296
La mémoire 297
Vingt ans après, vingt ans passés 300
La paternité 302
a) Quoi, un bébé? 302
Papa 306
b) La petite mentale 307
La petite mentale 311
c) Mon père 312
Papa, papa 317
Le référendum 318
Un chef de pègre (monologue improvisé) 320

Le père Noël (monologue improvisé) 323
Skieurs, couventines, une sœur, une topless (monologue improvisé) 324
L'entrepreneur de pompes funèbres (monologue improvisé) 325
La manipulation 327
La vie est belle 333
Les prophètes 342
Le rêveur 343
L'amour 344
Le robineux 347

1981-1982 351
Prologue 352
Rire I 353
Les dangers 354
Le rêve I 360
La peur 361
Le rêve II 364
Les filles 364
Tu te vantes 368
Le mariage 369
Seul 374
Le jogging 375
Je crois 378
L'idole 380
Chanson pour mon idole 387
L'amitié 389
Mon ami 394
La religion 396
Gregoregœ 403
Rire II 404

1983-1984 • Un voyage dans le temps 407
Quinze ans 408
Le comique 409
Le chanceux 412
Les tapettes 415
Boum, boum 421

Le xxv^e siècle 423
Hier 430
Débile Léger 431
L'aïeul 436

1992-1993 · U.S. qu'on s'en va ? 439
Ouverture 440
La mémoire II 443
Les bénévoles 444
La langue française 454
Les adolescents (le grand tarla) 458
Les noms doubles 461
Histoire du Canada II 465
U.S. qu'on s'en va ? 467
La recette secrète 470

1994-1998 · Galas Juste pour rire et autres... 473
Maudit fatiquant 474
Dieu 477
La télévision 481
La famille 489
La mondialisation 492
Les régions 498
La technologie 500

2000-2008 · Comment ça, 2000 ? 505
Ouverture 506
Histoire de po-po-police 510
La fin du monde 513
Les baby-boomers 527
La loi 101 536
Les ethniques 538
Les voisins enveloppés 542
Les Chinois 546

Repères biographiques 548
Collaborateurs 552
Remerciements 555

Vraiment tout DESCHAMPS *au complet*

Ironiquement, c'est malgré lui qu'Yvon Deschamps est devenu monologuiste. En 1968, il écrit un sketch à quatre personnages – *Les unions, qu'ossa donne?* Mouffe, Robert Charlebois et Louise Forestier doivent l'accompagner sur scène. Mais au dernier moment, Charlebois change le programme: «Tu vas la conter tout seul, ton histoire, et je vais t'accompagner à la guitare.»

On connaît la suite... Yvon Deschamps a poursuivi sa carrière de monologuiste, jetant un regard à la fois tendre et incisif sur son époque. Véritable pionnier, il a ouvert la voie à plusieurs générations d'humoristes.

Document incontournable de l'histoire culturelle du Québec, *Vraiment tout Deschamps... au complet* rassemble l'intégrale de ses monologues et chansons, agrémentés de commentaires et de brèves mises en contexte historiques.

L'auteur François Avard a colligé et retranscrit les monologues à partir des archives personnelles de Deschamps. *Vraiment tout Deschamps... au complet*, par sa transcription de l'oralité adaptée au genre littéraire, permet d'aborder avec un plaisir renouvelé l'univers de l'humoriste et d'en saisir toutes les nuances et l'humanité.

Préface de Stéphane Laporte

editionslapresse.ca

les éditions LA PRESSE

Licence enqc-11-5534263-15408269-11238643 accordée le 02 octobre 2024 à Louise Garon